This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600044007L

2319 d. 47

ÉTUDES
DE GUERRE

PAR

LE GÉNÉRAL LEWAL

TACTIQUE DES RENSEIGNEMENTS

AVEC FIGURES

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Ce
LIBRAIRES-ÉDITEURS
Successeurs de J. DUMAINE
30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30

1883
Tous droits réservés.

D.

ÉTUDES

DE GUERRE

TACTIQUE DES RENSEIGNEMENTS

XLIX.

SERVICE IRRÉGULIER. — SES OBLIGATIONS.

J'ai précédemment indiqué l'organisation et le rôle du service de sécurité et d'exploration régulière du terrain, des communications, des ressources, au point de vue du combat, de la marche, du stationnement et de l'alimentation. Habituellement, cette partie du service fournira peu de renseignements sur l'ennemi, car elle ne le verra guère, sinon pas du tout.

Il est pourtant indispensable qu'un chef possède des informations incessantes et précises sur tout ce qui concerne l'adversaire, sa position, sa force, ses mouvements, etc. Napoléon écrivait dans une lettre datée de Milan le 25 mai 1805 : « Rien ne donne « plus de courage et n'éclaircit plus les idées que de bien con- « naître la position de son ennemi. » Celui-ci fait tous ses efforts pour s'opposer aux investigations dirigées contre lui. Il se couvre, il se dissimule, il recourt aux feintes pour induire en erreur. Force est d'aller à lui, de soulever le masque, de l'arracher pour voir la vérité; c'est ce qu'on nomme la recherche du contact.

Il serait insuffisant d'apercevoir accidentellement l'ennemi.

Une fois qu'il est trouvé, on doit ne plus le quitter du regard et veiller sans cesse sur ses actes. Cette surveillance s'appelle la conservation du contact.

Ces vérités, qui semblent des nouveautés à notre époque, étaient enseignées il y a bien longtemps, notamment par le maréchal Marmont : « Connaître la position de l'ennemi, être in-
« formé à temps des mouvements qu'il opère, réunir assez de
« documents pour deviner ses projets, telle est l'une des plus
« grandes difficultés. Rien ne doit être négligé pour parvenir à
« des informations exactes, *et le moyen le plus sûr est d'être*
« *constamment en contact avec l'ennemi* par des troupes légères,
« d'avoir fréquemment de petits engagements et de faire des pri-
« sonniers, dont les réponses sont presque toujours naïves et
« sincères. On en sait plus par eux que par les espions les plus
« fidèles. » (*Institutions militaires*, p. 134.)

Le précepte de l'exploration irrégulière était bien posé. Le laconisme de son expression a empêché la masse de le comprendre. Il a fallu le délayer beaucoup pour le mettre à la portée de tous.

La recherche et le maintien du contact ne sont qu'une partie du service irrégulier. Ce serait peu, en effet, de connaître seulement les dehors de l'ennemi, en lui laissant la faculté de transporter ses masses ailleurs sans qu'on s'en aperçût. On ne saurait s'en rapporter aux apparences; on voudra des réalités et on les obtiendra en faisant des prisonniers, en saisissant des habitants ou des correspondances, en se glissant au milieu de l'adversaire pour l'observer de près.

D'autre part, il convient d'empêcher l'ennemi d'obtenir des renseignements analogues et de le tromper sur ce qu'on se propose de faire.

Si l'on ne peut se faufiler chez l'adversaire par la ruse, l'emploi de la force est commandé pour refouler, rompre, déchirer le rideau opposé, de façon à pénétrer jusqu'aux cantonnements ou aux têtes de colonnes. En même temps, on doit se préoccuper d'empêcher l'ennemi d'agir de même et s'opposer aux ruptures qu'il tentera d'effectuer.

En dernier lieu, il est utile d'aller au loin, à l'improviste, détruire des lignes de fer ou télégraphiques, des établissements, des magasins, des convois, pour nuire à l'ennemi, inquiéter ses flancs et même ses derrières, et enfin recueillir des informations sur ce qui se passe.

Toutes ces opérations, quoique distinctes, sont cependant con

nexes; l'une conduit souvent à l'autre. Elles ont également pour but de renseigner et quelques-unes de nuire. Leur ensemble forme ce que le général Cialdini appelait « les reconnaissances loin-« taines et intelligentes qui sont les yeux du chef et la base de « ses appréciations. » (*Rapport de* 1869.)

Elles constituent ce que nous nommons le domaine du service irrégulier d'exploration, désignation plus précise d'une chose analogue, sinon identique.

Les missions irrégulières sont, de leur nature, isolées les unes des autres. Elles s'effectuent par des groupes plus ou moins considérables, qui, sans être indépendants, ont besoin de quelque liberté d'action dans l'exécution. Ils procèdent par infiltration ou irruption; l'adresse ou la soudaineté est leur salut; ils ne peuvent se maintenir en liaison entre eux ni couvrir quoi que ce soit, ce serait leur perte. Ils opèrent irrégulièrement au mieux de l'accomplissement du rôle qui leur est spécifié.

Il est possible et avantageux de donner en fait un certain ensemble à ces actions isolées, mais rien ne ressemble moins à un réseau.

Le service irrégulier et le service régulier n'ont aucune analogie en exploration. Déjà, le général Verdy du Vernois avait indiqué cette séparation tranchée et « la nécessité d'avoir des déta-« chements distincts pour garder le contact constant avec l'ad-« versaire, et pour faire le service d'avant-postes qui ne permet « de maintenir le contact que dans des limites très restreintes. » (II, p. 43.)

C'est ce que j'ai établi pour l'infanterie dans la *Tactique de stationnement*. Surveillance et recherche constituent deux services et non pas un seul. Pendant qu'on court aux informations, la surveillance ne doit pas péricliter et l'obligation d'un réseau périmétrique ne saurait empêcher d'aller voir au loin. Le service de recherche, après avoir trouvé le contact, doit suivre immédiatement tous les déplacements de l'ennemi, quelle qu'en soit la direction, et le service régulier de surveillance ne peut jamais modifier son dispositif sans manquer à sa mission de protection.

Pour accompagner l'ennemi en retraite rapide, pousser à de grandes distances ou changer de direction brusquement, il faut des groupes très mobiles et assez libres d'allure. Ce n'est pas le fait du réseau régulier dont l'existence est indispensable.

Dans le cas où l'on rétrograde, la cavalerie, formant l'extrême arrière-garde, agit contre l'ennemi, protège les batteries, mais

là surtout se tient en relations étroites avec les colonnes d'infanterie, et, par ses avis incessants, contribue beaucoup à leur sécurité. Elle ne peut les découvrir sans danger et le réseau s'impose, tandis qu'une autre partie de la cavalerie doit observer au loin et sur les flancs. Ce sont deux actions fort différentes quoique simultanées.

De même, les avant-postes de cavalerie ne doivent bouger que lorsque la troupe qu'ils couvrent se met en mouvement. Ils sont en observation, ils assurent la sécurité et la compromettraient s'ils venaient à se déplacer. Donc, il faut en avant d'eux des groupes particuliers pour s'enquérir au loin, se porter sur des points essentiels et savoir ce qui se passe à grande distance.

En résumé, en route ou en station, le réseau d'exploration régulière ne peut changer ses relations de distance avec la colonne ni se rompre. Ses directions sont également déterminées ainsi que son allure. Dans ces conditions, il signale ce qu'il rencontre ou ce qui s'approche, sans pouvoir se livrer à des recherches soit au loin, soit sur des directions divergentes.

L'exploration irrégulière, au contraire, ne connaît d'entraves ni comme liaison, ni comme direction, ni comme distance, ni comme solidarité. La liberté d'allure, beaucoup de mobilité et de hardiesse caractérisent ce service. Les groupes, dans les limites de leur mission, agissent à leur guise, se portent à droite ou à gauche pour mieux voir ou pour échapper à l'ennemi. Obtenir les renseignements demandés est leur unique affaire.

Si ces considérations sont exactes, deux services d'exploration sont obligatoires. Imaginer que le réseau enverra au loin une partie de ses forces, restant absente des heures ou des jours, n'est pas une conception pratique. On ne peut être à la fois régulier et irrégulier, attaché et libre. Dans quelques cas, une des avant-pointes du réseau peut dépasser les autres pour aller examiner un peu plus en avant, mais dans une limite toujours assez resreinte. C'est alors une sorte de patrouille.

On ne peut pas non plus scinder momentanément le réseau pour en employer une partie irrégulièrement. On y introduirait le désordre et on opérerait dans des conditions imparfaites. Par ces motits, le service irrégulier demande à être confié à des fractions distinctes du réseau. En divisant la besogne, son accomplissement sera beaucoup meilleur.

La manière de procéder est la même pour toutes les unités de cavalerie agissant avec une unité d'infanterie ou opérant isolé-

ment. La double nécessité de l'exploration à grande et à petite distance l'impose; le mode agressif comme le mode préservatif.

Les Suédois ont en partie réglementé cette disposition. Dans leurs ordres réguliers de marche, pour la division, la brigade et le régiment, on voit figurer d'abord les patrouilles de reconnaissance avec renforts, ensuite la pointe, la tête et le gros de l'avant-garde.

L'ordre de marche de l'escadron porte de même : patrouilles, 1/2 peloton; avant-garde, 1/2 peloton; gros de la colonne, 3 pelotons.

Ce dispositif est judicieux, à la condition de laisser les patrouilles de reconnaissance libres et éloignées. Sous une autre forme, c'est ce que le général Verdy du Vernois appelle les escadrons détachés, c'est ce que je nomme pointes, pelotons ou escadrons francs, et mieux groupes francs.

L'ensemble du système rationnel de marche comprend alors : au loin, un dispositif plus ou moins léger et irrégulier; en arrière, la colonne ou l'avant-garde compacte, entourée à petite distance d'un réseau régulier.

Dans un corps d'armée isolé, la cavalerie divisionnaire est plutôt affectée au service régulier d'exploration, et la cavalerie de corps au service irrégulier. Dans une armée, les conditions sont à peu près les mêmes. La cavalerie d'armée concourt au service irrégulier, mais sa mission principale est d'agir en masse contre les forces de cavalerie adverses, de déchirer ou de balayer le réseau d'observation opposé.

La cavalerie s'emploie ainsi de plusieurs manières. La cavalerie divisionnaire est principalement destinée à couvrir; celle de corps d'armée, à couvrir et à rechercner le contact; celle d'armée, à prendre le contact et à pénétrer chez l'adversaire.

Ce partage d'attributions n'est pas absolu. Si une division d'infanterie, par exemple, marche isolément, sa cavalerie est bien obligée de faire face aux deux missions.

Dans les très petites unités, telles que les colonnes de régiment ou de bataillon, l'effectif de cavalerie étant trop minime pour suffire aux deux services, ils se confondent en un seul. Toutefois, il est mieux de confier le service du réseau régulier à l'infanterie et d'affecter la cavalerie à la recherche du contact.

Ces indications sur la manière de procéder ne préjugent en rien la question d'organisation de la cavalerie. La méthode est autre chose et demeure indépendante.

Celle qu'il convient de préférer n'est pas encore déterminée. Deux doctrines sont en présence. Toutes deux veulent un réseau, en différant beaucoup sur sa composition. L'une conseille un réseau éloigné, à mailles larges; puis, pour l'empêcher d'être forcé, elle place en arrière des soutiens, des réserves; c'est la cavalerie disséminée. L'autre demande le réseau rapproché et assez serré pour que rien n'y pénètre sans être signalé, et elle le protège par des forces placées en avant agissant contre ou chez l'ennemi.

C'est ce dernier que je soutiens. Il n'y a pas, en effet, de raison pour agir différemment en station et en mouvement puisque les nécessités restent les mêmes. En avant des avant-postes stables on envoie des patrouilles de découvertes. De même, en avant des avant-postes de marche ou du réseau régulier d'exploration, on doit placer des groupes francs. L'analogie des procédés s'impose.

Pratiquement, on a toujours agi de la sorte, à cause de l'obligation évidente de ce genre de service. D'ordinaire, on l'abandonnait aux partisans, ce qui était une faute. Les partisans ont eu de beaux moments, mais leurs inconvénients nombreux ont conduit à les condamner.

Du reste, admettre la nécessité des partisans serait faire injure à la cavalerie. La recherche du contact lui incombe. Elle doit tenir à honneur de remplir ce devoir. Il n'en est pas de plus utile. Elle ne saurait laisser à des corps secondaires ou auxiliaires le soin de la remplacer dans cette mission délicate et périlleuse, à moins d'une impossibilité constatée, ce qui n'est pas.

J'ai réfuté nombre de fois l'objection que la cavalerie ne peut explorer les pays difficiles. Je n'y reviendrai que pour citer le document ci-après :

Le général Rivet au général Gouvion-Saint-Cyr, 7 novembre 1795 : « Vous voyez, citoyen général, que le pays que j'occupe étant « coupé de gorges et de ravins, je m'éclairerai difficilement si je « n'ai pas un plus grand nombre de cavalerie. » (*Mémoires de Gouvion-Saint-Cyr*, t. II, p. 519.)

Je prétends que la cavalerie est en mesure d'accomplir le service irrégulier aussi bien et mieux que les partisans. Le pouvant, elle doit le faire. Ce qui le prouve, c'est qu'elle l'a déjà fait.

On employait fort anciennement des groupes de cavaliers réguliers pour aller au loin chercher des nouvelles. Le général von Decker les désigne sous le nom d'*avant-gardes indépendantes*, ou

par l'expression *vortrab*, c'est-à-dire courant devant ou en avant (de *traben*, trotter). En réalité, ce mot équivaut à *pointes*.

En ceci, comme en beaucoup d'autres choses, nous avons oublié les grandes et anciennes traditions, pour nous attacher à une routine étroite et assez récente. L'art. 115 du Service en campagne disant, au sujet des opérations de partisans, qu'elles ne peuvent être ordonnées que par le commandant en chef, montre bien qu'il s'agit d'opérations fortuites et exceptionnelles. L'ordonnance est muette sur le service journalier d'exploration éloignée, qui pourtant s'effectuait autrefois sans règle et sans système. Les complications inhérentes à la guerre actuelle exigent une organisation de l'exploration, avec des procédés précis et des troupes instruites à le pratiquer.

Les Hongrois, qui vivaient à cheval, fournirent le type des éclaireurs de cavalerie. D'après eux, Frédéric-Guillaume Ier créa les hussards prussiens, troupe pesante et sans valeur jusqu'au moment où ils furent développés par Frédéric II et instruits par Zieten.

Zieten, dont nos cavaliers parlent souvent sans le bien connaître, fut non seulement un homme d'action, mais un grand instructeur théorique. En 1742 et 1743 notamment, il a enseigné, rédigé des travaux, formé des officiers, dressé des troupes. En effet, il n'y a pas d'autres moyens pour arriver à un bon service d'exploration en campagne, et l'exemple de cet éminent cavalier sera toujours imité avec profit.

Il ne suffit pas de donner à des cavaliers le nom et le costume de hussards ; il faut leur en apprendre le métier, qui est le service irrégulier d'exploration surtout.

Des énonciations générales, des préceptes sommaires, des phrases plus ou moins brillantes, sont impuissants à guider les officiers. Il importe de sortir du vague et d'entrer résolûment dans le domaine positif des applications. A ce point de vue on est forcé de spécifier exactement, de préciser, d'indiquer des moyens, enfin de formuler une méthode pratique. C'est ce que j'entreprends dans les paragraphes suivants.

L.

FORCE DES GROUPES IRRÉGULIERS.

On ne saurait abuser du service irrégulier. D'un côté, il est des plus fatigants; de l'autre, les détachements qu'on y emploie ne participeront généralement pas au combat. Par ce double motif, on s'efforcera de réduire au minimum le service irrégulier, tout en lui donnant à l'occasion l'ampleur dont il est susceptible.

Les groupes envoyés en mission sont proportionnés à la situation. Si l'on veut seulement examiner, un officier et quelques hommes suffisent. Si l'on prétend refouler les patrouilles ou petits postes, un peloton conviendra. S'il s'agit de forcer une grand'garde, on emploiera deux pelotons. S'il faut exécuter une opération plus importante, on enverra un escadron ou un régiment, cela va sans dire. On est toujours disposé à détacher trop de monde, c'est l'écueil à éviter. Faire le nécessaire et pas plus, est un des préceptes fondamentaux du service irrégulier.

Dans nos armées, au commencement du siècle, la méthode manquait et la fantaisie dominait. On faisait de l'exploration à force de chevaux ruinés et on ne réussissait pas toujours. En voici quelques exemples :

Le général Belliard au général Milhaud, février 1807 : « Vous « enverrez une reconnaissance *d'une brigade* sur F..., pour « savoir ce qui a passé sur la route d'Eylau, infanterie, cavale- « rie, artillerie, bagages, malades, etc. »

Quelle raison particulière motivait un pareil effectif? La dépêche n'en dit rien. Elle demande seulement un renseignement. Pour l'obtenir, deux ou trois pelotons, allant séparément à divers points de la route indiquée, auraient été mieux ou plus vite renseignés qu'une brigade entière, et, de plus, il y aurait eu contrôle de leurs informations.

Le général Belliard écrit encore au général Lasalle, en février 1807 : « Le prince ordonne que vous teniez toute la nuit un tiers « de votre cavalerie légère à cheval, faisant de fréquentes pa- « trouilles sur les routes de Waldau et de Königsberg. »

En ajoutant à ce tiers tous les services de police, de détachement, de correspondance, etc., on privait de repos la moitié de l'effectif. Une telle prodigalité devait ruiner rapidement les

chevaux, et l'histoire nous apprend, en effet, que la cavalerie de Murat fondait à vue d'œil.

En surmenant ainsi les troupes à cheval, on n'obtenait même pas l'exploration permanente, et les renseignements étaient souvent ou inexacts ou défaillants. Les résultats condamnent ce système de gaspillage de la cavalerie. Sans doute, en cas exceptionnel, on ne lésinera pas sur les précautions, mais habituellement on peut faire une bonne exploration en ménageant les chevaux.

Pour se renseigner, le petit nombre est indiqué. Pour agir contre l'adversaire, il faut être fort. Le service irrégulier ou l'exploration offensive comprend l'emploi de fractions faibles et fortes. Il convient de ne pas s'en rapporter uniquement à certaines instructions de Napoléon, données en vue d'éventualités spéciales.

A Kowno, le 25 juin 1812, il écrivait : « L'armée russe ayant « une grande quantité de cavalerie légère, il faut bien se gar- « der de faire les reconnaissances et de s'éclairer par de petites « patrouilles de 50 hommes, si elles ne sont soutenues par des « échelons. Les patrouilles seraient enlevées, cela diminuerait « la confiance de nos troupes et en donnerait à l'ennemi..... Le « système de faire battre la campagne par de petits postes ne « peut être d'aucun résultat contre un ennemi qui a une aussi « grande quantité de cavalerie légère. Une reconnaissance de « cavalerie a un but; on veut s'éclairer en avant et sur les « flancs, mais il faut le faire en envoyant de fortes colonnes. »

On ne peut alors être partout, ou bien la cavalerie est sur les dents et le danger est grave dans les deux cas.

La mission détermine la force à employer. Cette vérité banale n'apprend rien.

La recherche du contact indique des groupes faibles. Il s'agit d'aller voir, de se renseigner, de se dissimuler, d'aller rapidement, de revenir plus vite encore. Enfin, les hommes doivent être intelligents, les chevaux très résistants. Ces conditions se rencontrent seulement dans une troupe d'effectif très restreint.

Les explorateurs sont particulièrement astreints à des marches longues et pénibles. De gros détachements seraient ruinés ou obligés d'aller moins vite ou moins loin. En principe, les petits groupes sont préférables.

De Brack a établi avec insistance que, pour les renseignements, le moindre effectif donne le plus de résultat. La qualité des éclaireurs est bien préférable à leur quantité. Il le montre

parfaitement par l'exemple des cinq cosaques. Pour se glisser et observer sans se montrer, il faut très peu de monde; pour voir et se dérober rapidement, il faut être alerte, habile et bien monté. Cinquante chevaux ne remplissent pas ces conditions.

Le maréchal Bugeaud s'exprime d'une manière analogue : « En fait de reconnaissance, nous n'admettons pas de milieu : « la troupe doit être très forte ou très petite. »

Le colonel von Waldersee a écrit après ces deux maîtres : « C'est un principe de considérer comme un mal de se procurer « des renseignements par la force des armes, particulièrement « par une marche agressive et violente, dans le sens d'une recon- « naissance offensive. On exprime par là toute son impuissance « à obtenir par d'autres moyens des nouvelles de l'ennemi, et « l'on sacrifie d'habitude beaucoup d'hommes. En outre, la re- « traite laisse facilement dans les rangs des troupes intéressées « l'impression d'un échec, et augmente par la même raison la « confiance de l'ennemi. On évitera par conséquent les recon- « naissances offensives, dans tous les cas où l'on dispose d'une « chance quelconque de faire des reconnaissances secrètes. »

L'argumentation est exacte à tous les degrés, et c'est une faute de faire marcher un escadron quand un demi-peloton suffit.

Il est d'autant plus nécessaire d'appliquer ce principe, que si une petite pointe est enlevée, rien n'est compromis; on perd quelques hommes et un renseignement. Si, au contraire, on a envoyé un fort détachement, il peut subir le même sort et la perte est sensible.

Il importe de ne pas vouloir faire trop grand, de ne pas rêver sans cesse de larges mouvements tournants, de ne point s'amuser à batailler inutilement. Les pointes franches ont pour but exclusif de voir. Si l'on est contraint de s'engager, on devra encore et par-dessus tout chercher à voir. Plus on envoie de forces, plus on pousse à l'engagement. Celui qui en a les moyens cède à la tentation, ou il s'y voit contraint. Un petit groupe s'échappe ou se cache facilement. Un fort parti ne se dissimule pas commodément, il ne rétrograde pas vite, et comme il lui en coûte toujours de se retirer, il attaque sans nécessité et surtout sans profit.

Plus la fraction est minime, plus il est facile de la bien composer. Plus elle marchera lestement, plus elle se présentera à l'improviste, plus elle évitera les dangers du chemin. Sa sauvegarde est dans l'étonnement que cause sa soudaine apparition,

et, si elle opère avec promptitude, elle se retirera avant que l'adversaire ait eu le temps de prendre des mesures contre elle.

On est entraîné à employer trop de monde en exploration, par la crainte d'être balayé si l'on rencontre des forces supérieures. Mais les pointes irrégulières sont précisément destinées à rétrograder, parce qu'elles vont très loin et que, pour avertir, leur retour est forcé. Les groupes nombreux ne sont utiles que pour un effort sur un point ou une attaque, et, en ce qui concerne l'investigation, les petits groupes sont préférables.

L'économie des forces commande d'agir plus par adresse que par force. Les exigences du combat ne le demandent pas moins. Les fractions en exploration irrégulière sont à des distances trop grandes et sur des directions trop divergentes pour qu'il soit possible de les rappeler à temps. Ordinairement, elles seront à peu près perdues pour l'action, et la prudence conseille de les réduire autant que possible.

Pour conserver la cavalerie, j'ai établi précédemment qu'il convenait de ne pas employer habituellement plus du quart de l'effectif aux services hors rang. Le tableau donné au paragraphe XXX indique la portion de ce quart de l'effectif à consacrer au service irrégulier.

Il reste à examiner la manière la plus avantageuse de la fractionner.

Le service irrégulier est si difficile, si important, qu'il ne doit être confié qu'à des officiers. Par exception, on pourra se servir de sous-officiers de choix, mais rarement.

On a voulu distinguer entre les patrouilles d'officier et les pointes d'officier, sans que cette distinction ait une utilité quelconque. Il serait mieux de dire toujours une pointe d'officier. Elle est plus ou moins forte, selon le cas, mais c'est toujours la même chose.

Les pointes d'officier se réduisent à quelques hommes; elles peuvent comprendre un peloton et quelquefois deux. Au-dessus, c'est-à-dire dès qu'on emploie un escadron, il ne s'agit plus d'une pointe; la mission change, c'est une opération réclamant l'emploi de la force.

La pointe d'officier est ordinairement faible. Un peloton serait souvent trop nombreux; il ne pourrait assez se dissimuler ou vivre; tous ses chevaux ne seraient pas suffisamment vites ou résistants. Comme il s'agit surtout de courses rapides, on cherche à compenser la quantité par la bonne qualité des éléments.

Les pointes d'officier ont été usitées anciennement en France. Les exemples ne manquent pas.

Le général Defrance écrivait de Vaucouleurs le 19 janvier 1814 : « Le mouvement de l'ennemi paraît totalement décidé sur « Gondrecourt. Le général Lhéritier vient d'envoyer *un officier « bien monté accompagné de quatre hommes*, ayant ordre de se « porter jusqu'à ce qu'il trouve l'ennemi, afin de savoir définiti- « vement à quoi s'en tenir. »

Le maréchal Marmont mandait de Soudé-Sainte-Croix, le 24 mars 1814 : « Je choisis quatre officiers extrêmement intel- « ligents, parlant allemand et polonais, et je les dirigeai sur « quatre directions, *chacun avec quatre hommes d'escorte*. Ils de- « vaient s'approcher, voir, juger et même communiquer avec les « postes ennemis s'ils croyaient pouvoir le faire sans trop de « danger. »

Voilà des types de mission parfaitement déterminés et puisés dans la pratique d'autrefois. C'est un usage français à reprendre et non une disposition allemande à imiter.

Les pointes d'officier accompagné de deux ou trois cavaliers sont préconisées par l'Instruction ministérielle du 17 février 1875 (p. 144). « Ces reconnaissances, y lit-on, peuvent, en raison de « leur composition, être poussées à de plus grandes distances, et « leur faible effectif leur permet de se rapprocher plus facilement « de l'ennemi sans être aperçues. »

En pays ennemi, il peut devenir difficile d'aller loin sans une force suffisante pour se faire respecter par les petites patrouilles adverses ou par les populations. Il faut aussi avoir le moyen de détacher un petit groupe pour porter les renseignements ou de se fractionner pour suivre deux pistes. En 1870, au début de la campagne, la division du prince Albrecht avait, à une journée en avant, une pointe de front composée d'un officier et huit cavaliers ; dès qu'elle se trouva au contact, il a fallu faire rentrer cette pointe et la remplacer par un peloton entier.

C'est ce qui arrivera souvent en présence d'un ennemi vigilant et de populations soulevées. Les Allemands, dans la seconde partie de la guerre, n'osaient plus aller aussi loin qu'à l'origine, et ils faisaient soutenir leurs pointes à une certaine distance en arrière pour leur permettre d'avancer et surtout pour les empêcher d'être enlevées. Cela revient à envoyer une fraction franche plus forte, qui s'éclaire elle-même au moyen d'une pointe légère.

La conservation du contact réclame également des groupes

d'une certaine importance. Quand on se maintient à proximité de l'ennemi pour l'observer, il faut envoyer des nouvelles. On ne peut les confier à un ou deux cavaliers qui seraient enlevés. On est contraint de détacher un groupe de cavaliers conduit par un sous-officier et capable de se faire respecter. En admettant seulement deux expéditions d'avis par 5 ou 6 cavaliers chaque fois, ce serait un effectif de 10 à 12 cavaliers à ajouter aux explorateurs, qui ne peuvent descendre au-dessous de 8 à 10. C'est un total obligé de 18 à 22 cavaliers actifs, plus le cadre ou environ un petit peloton.

La pratique du premier Empire variait d'un peloton à un escadron. D'habitude, le peloton était la règle et l'escadron l'exception. Cependant le général Thiébault a écrit : « Les découvertes ne sont guère que de 25 à 50 hommes de cavalerie. Les « reconnaissances sont ordinairement de 100, 200 et 300 chevaux. »

La première partie est bonne; la seconde, excessive. Cette assertion a été une des causes de nos erreurs : le préjugé du nombre. On a cru sans raison à l'impossibilité d'explorer sans un escadron ou au moins un peloton. La plupart du temps, ces groupes ne pouvaient aller loin; ils ne rapportaient aucune nouvelle; leur effectif les paralysait.

A diverses époques pourtant, on a su opérer utilement avec bien moins de monde que n'en prescrit Thiébault. En 1870 surtout, les Allemands ont confié presque exclusivement ces sortes de missions à de petites patrouilles d'officier, ou à des groupes dont l'effectif atteignait rarement la valeur d'un escadron.

Les groupes francs opèrent comme des patrouilles. Lorsqu'ils sont forts petits et se réduisent à quelques cavaliers, ils ne peuvent avoir aucun dispositif de sécurité pour se préserver des surprises. Quand le groupe prend une certaine ampleur, on agit autrement. On dispose une, deux, trois ou quatre avant-pointes de deux cavaliers en avant, sur les flancs ou en arrière, soit 6 à 8 hommes qui, dans ce service pénible, ont besoin d'être relevés deux fois en vingt-quatre heures. Il en résulte un effectif de 18 à 24 chevaux à peu près, non compris le cadre, et nous retrouvons par cette considération le chiffre déjà obtenu d'une autre manière.

Un peloton permet de pénétrer assez loin, d'imposer le respect aux populations et de n'être pas arrêté par les petites patrouilles de l'adversaire. Sous ces divers rapports, il satisfait aux conditions désirables, en admettant toutefois qu'il soit composé d'éléments vigoureux.

Les pelotons rencontreront parfois des partis ennemis de force supérieure. Tantôt ils les éviteront, tantôt ils devront combattre. Quelques-uns seront enlevés ou détruits; d'autres réussiront; et, en définitive, on n'obtient pas de renseignements sans s'exposer. Du reste, un peloton ne sera presque jamais supprimé en totalité; quelques cavaliers s'échapperont, rapporteront des nouvelles, et c'est là l'essentiel.

On arrive ainsi à se convaincre que les pointes d'officier sont souvent praticables et qu'un peloton sera presque toujours suffisant tant qu'on se bornera à l'exploration.

Le but de l'exploration irrégulière est de rechercher où se trouvent les forces de l'ennemi et non pas seulement ses coureurs. Il faut, pour cela, être en mesure de repousser les patrouilles adverses, et, comme conséquence, on veut donner des soutiens aux pointes avancées. Nous revenons alors à une discussion déjà exposée. Le général Verdy du Vernois soutient que la division entière ne doit pas être disséminée sur les chemins principaux, qu'il est vicieux d'y mettre des régiments entiers, mais qu'il convient d'y consacrer au moins quelques escadrons.

Si les deux partis agissent de même, ils se rencontreront forcément sur toutes les routes. Le plus fort refoulera l'autre, exécutera sa mission et empêchera l'opposé d'accomplir la sienne. Ce paralogisme, accepté à première vue, ne soutient pas l'examen. Ce raisonnement aboutirait à faire marcher les quatre pelotons d'un escadron sur quatre chemins, les quatre escadrons d'un régiment sur quatre voies, les six régiments d'une division sur six routes et les trois brigades sur trois directions. En définitive, ce serait la dispersion de toutes les forces, et j'ai surabondamment montré le grave danger de cette combinaison.

Ici, c'est la contre-partie de la défensive. Redisons de même : en voulant percer partout, on ne perce nulle part. On est obligé de se borner à faire effort sur un petit nombre de points, souvent sur un seul, en s'y présentant en force de manière à s'assurer le succès. Dans les autres endroits, on emploiera des groupes relativement minimes cherchant les renseignements par adresse ou par ruse, se dissimulant grâce à leur faiblesse et se dérobant au danger par leur rapidité.

Le service irrégulier d'exploration comprend donc des éléments de toute force, depuis la pointe d'officier jusqu'à la division de cavalerie.

LI.

CONSTITUTION DES GROUPES FRANCS POUR LE SERVICE IRRÉGULIER.

Toutes les troupes sont susceptibles d'être employées au service irrégulier, quoique dans des conditions fort dissemblables. Ce qui caractérise le groupe franc, ce n'est ni sa composition ni sa force; c'est la liberté de manœuvre, l'absence de toute solidarité surtout.

Dans les groupes nombreux : escadron, régiment, brigade, division, on est contraint de faire marcher tout le monde, en excluant seulement les éléments par trop faibles; alors, on ne va ni vite ni loin. Quand on prétend accomplir des trajets plus rapides ou plus étendus, il est indispensable d'employer uniquement des éléments de choix.

Les courses irrégulières sont longues; beaucoup de chevaux ne pourraient les supporter et n'offrent pas surtout le ressort nécessaire pour fournir, à l'occasion, une route rapide. Donc, nécessité de choisir les chevaux, et d'exclure tous ceux qui ne seraient pas solides.

Avec peu de monde, on peut faire beaucoup, si les cavaliers s'entendent à ménager et à soigner leurs montures; s'ils savent se débrouiller pour vivre; s'ils possèdent une bonne santé, une grande résistance à la fatigue, aux intempéries, aux privations; s'ils sont robustes et intelligents. Il leur faut, en outre, une aptitude particulière à observer, à retrouver leur chemin, à ne pas se laisser voir comme à ne pas se laisser prendre. Ils doivent enfin connaître les coutumes et un peu la langue du pays adverse. Tous les cavaliers n'ont pas ces qualités, et, par suite, ne sont pas propres au service irrégulier. C'est encore bien plus exact à l'égard des sous-officiers et des officiers.

Le général von Decker résumait ainsi les desiderata relatifs aux groupes irréguliers : « Si l'officier mis à la tête du détachement manque de talent ou n'y joint pas la sagacité, l'adresse, « la persévérance et l'audace, le choix est mauvais. Quant aux « troupes, on doit, en les choisissant, supposer chez elles une « trempe parfaite, une bravoure allant jusqu'à la témérité, une « abnégation et un dévouement absolus. » (*La Petite Guerre*, p. 246.)

Pour réunir dans les groupes du service irrégulier les aptitudes

spéciales et les éléments de choix, trois moyens ont été imaginés : les partisans, les corps spéciaux, les groupes francs.

Les partisans sont universellement condamnés. Le général von Decker disait déjà : « Dans les campagnes les plus récentes, « on vit des corps de partisans se former pour certains moments ; « mais il manquait à leurs entreprises l'ensemble et la persévé- « rance. Il en résulta quelques beaux faits d'armes isolés, quel- « ques éclairs brillants et glorieux, mais rien de plus. » (*La Petite Guerre*, p. 320.)

Le maréchal Bugeaud a résumé plus nettement encore son opinion dans cette phrase : « Jamais de partisans d'aucune « espèce. »

Ce jugement est définitif, des expériences très nombreuses l'ayant confirmé.

Les corps spéciaux organisés en vue du service irrégulier ne sont pas non plus une solution. Leur existence tient cependant une grande place dans l'histoire militaire. Il y a eu de tout temps des troupes franches ou légères pour éclairer les armées.

Les vélites de la légion romaine, les archers français de Charles VII, étaient plutôt destinés aux escarmouches qu'à l'exploration. Gustave-Adolphe, réunissant des hommes choisis par bandes de cinq cents hommes, posa les rudiments des brigades d'avant-postes. Les Pandours et les Croates se distinguèrent dans la guerre de Sept ans. On les nomma brigands (de brigades), aventuriers, enfants perdus, coureurs, carabiniers, chasseurs; pandours, en Autriche; miquelets ou chasseurs de montagne, en Espagne; lansquenets (landknecht) et reîtres (reiter), en Allemagne; estradiotti, en Italie. En France, on trouve plus spécialement les crennequins ou arquebusiers à cheval, destinés au service de partisans Ils mettaient pied à terre pour tirer et furent les prédécesseurs des dragons.

Toutes ces créations, utiles pendant la guerre, devenaient sans objet durant la paix. On ne savait qu'en faire, et on était conduit peu à peu à les transformer en corps réguliers, où les qualités spéciales des individus disparaissaient. C'est ce qui advint aux guides de l'armée du camp de Boulogne. Ils ne firent pas d'autre service que celui de la cavalerie. En 1848, on retomba dans la même erreur; on créa des escadrons de guides pour l'armée des Alpes; ils n'eurent jamais occasion, sauf un à Rome, d'être employés. C'étaient purement des escadrons ordinaires de cavalerie, et ils disparurent rapidement.

Dans la guerre de 1877-1878, les Russes formèrent deux corps spéciaux : la légion bulgare et la division d'éclaireurs.

La légion bulgare avait trois brigades, comprenant chacune deux régiments d'infanterie et un de cavalerie. Elle fut spécialement employée à l'avant-garde, après le passage du Danube.

La division d'éclaireurs était un corps de cavalerie composé de cosaques et en grande majorité de montagnards du Caucase. Elle était sous les ordres du général Skobeleff et comprenait :

1 régiment de cosaques du Kouban à 6 sotnias (762 cavaliers),
1 régiment de cosaques du Don à 6 sotnias (762 cavaliers),
1 régiment de cosaques du Terek à 4 sotnias (508 cavaliers),
1 régiment de cavalerie irrégulière de montagnards du Terek à 4 sotnias (508 cavaliers),
1 batterie de montagne à cheval.

Cette division était chargée du service de partisans; elle formait un tout absolument distinct et ses mouvements avaient un caractère d'indépendance assez prononcé. Elle faisait en réalité un service irrégulier. C'était pour l'armée un œil perçant toujours ouvert, une oreille subtile toujours dressée. Elle constituait aussi une menace pour l'ennemi et une inquiétude perpétuelle.

Ces deux créations étaient des corps réguliers et comptaient dans l'armée. Les Russes n'en voulurent pas tolérer d'autres, et ils eurent raison. Ces corps rendirent des services, en raison de circonstances exceptionnelles. Leur existence résultait de la nécessité d'utiliser deux catégories spéciales d'individus : les Bulgares et les montagnards musulmans du Caucase. Cette combinaison particulière peut être imitée en certains cas. La France en avait donné l'exemple par l'institution des corps indigènes d'Algérie, zouaves, turcos, spahis, puis également par la légion étrangère, ouverte à toutes les nationalités. Les zouaves sont devenus des régiments français. Les trois autres corps, composés d'indigènes et d'étrangers, ont la même organisation que les troupes françaises, font le même service et ne présentent plus aucun caractère de spécialité.

C'est une loi fatale. Les hommes les meilleurs, une fois groupés, enrégimentés, perdent en partie les qualités qui les distinguaient à l'état isolé. Les spahis en escadron n'ont plus l'aptitude des goumiers ou des mekhrazni au point de vue de l'exploration. Les vaqueros indiens, au regard si perçant, au

flair si fin, quand ils sont seuls, sont des plus médiocres réunis en troupe. Cet enseignement ne saurait être méconnu.

Pour éviter les inconvénients des corps spéciaux, on a essayé de donner l'emploi spécial d'éclaireurs à certaines fractions de troupes régulières.

On s'est beaucoup servi en France de compagnies franches. Elles ont eu quelques résultats avantageux, mais elles présentaient le défaut d'appauvrir les troupes, de leur enlever leurs meilleurs hommes, ceux qui entraînent les autres. En outre, leur isolement permanent ne leur permettait pas de dresser d'autres fractions par leur exemple. *Une* petite portion était aguerrie, *le reste* l'était peu ou point.

Les mêmes faits se sont produits pour les corps affectés spécialement à l'avant-garde ou au service d'éclaireurs. Les inconvénients surpassant les bénéfices, on a dû renoncer à ce système.

L'infanterie légère, créée dans ce but, a été supprimée. Les chasseurs à pied, qui semblaient à l'origine appelés au rôle d'éclaireurs, ne l'ont jamais rempli. Il a paru, avec raison, préférable d'astreindre toutes les troupes au service de ligne et au service d'éclaireurs, afin d'élever la valeur de tous les corps et de n'être jamais embarrassé par l'absence d'une troupe spéciale.

La cavalerie présente le même caractère. Les hussards, créés pour le service irrégulier ou de partisans, n'ont jamais été que de la cavalerie légère. A présent même, on emploie les dragons au service d'exploration, comme les chasseurs ou les hussards. Les cuirassiers ne tarderont pas à y concourir également.

Ainsi s'accuse une tendance de plus en plus marquée à l'unification du service dans chaque arme. Toutefois, nous avons reconnu, puis démontré, que certaines éventualités exigent des fractions de troupes répondant à des conditions particulières, sinon spéciales. Ces groupes, d'un effectif plus ou moins nombreux, doivent se rapprocher de la situation de l'homme isolé : rapidité, intelligence, résistance à la fatigue, audace, aptitude en un mot. Ceci implique des éléments choisis; des chevaux et des hommes tout à fait allégés; pas de vivres, pas de fourrage, pas de convoi surtout, aucun bagage; des chèques au lieu d'argent; rien de lourd, rien d'embarrassant; liberté d'allure et de manœuvre.

Tel est le programme. Il peut se réaliser en conservant les avantages des systèmes passés et en supprimant leurs défauts.

Se servir de fractions organiques dégagées de tous leurs élé-

ments médiocres ne serait pas une solution. On n'obtiendrait pas des groupes de choix et on séparerait temporairement de son corps une unité entière, d'où il résulterait des embarras de plus d'une sorte.

Constituer, au moment du besoin, des groupes avec des éléments pris à droite et à gauche ne serait pas pratique. Ce personnel hétérogène ne se connaîtrait pas et n'aurait aucune confiance, aucune solidarité, aucune habitude. On perdrait beaucoup de temps à chercher, à réunir, à organiser ces partis. L'administration en souffrirait autant que la discipline et les opérations.

Ces procédés sans valeur ou impraticables sont à repousser. Il est possible de faire mieux, et voici les bases qui dicteront la solution :

Les pointes d'exploration irrégulière seront composées d'éléments de choix : cadre, hommes, chevaux;

Elles ne seront jamais formées d'une fraction organique entière;

Elles ne constitueront en aucun cas des groupes permanents;

Elles existeront toujours à l'état latent, si l'on peut parler ainsi, prêtes à apparaître au premier ordre;

La désignation de tous les éléments et leur remplacement seront constants, de telle sorte que leur connaissance entre eux soit complète.

D'après cela, les groupes francs, quel que soit leur effectif, se composeront d'éléments dont la désignation sera permanente, mais la réunion accidentelle et temporaire. Ils sortiront du rang instantanément quand le besoin l'exigera, et reprendront leur place dans leurs unités organiques aussitôt leur mission terminée.

Voici le moyen simple et pratique de réaliser cette conception. Chaque peloton constituerait une tribu franche composée de 4 ou 5 cavaliers avec un brigadier, tous intelligents, robustes et bien montés. La réunion des quatre tribus d'un escadron produirait un peloton franc de 24 chevaux environ. On y ajouterait un officier, deux sous-officiers, un comptable, un trompette et un maréchal ferrant.

Ce personnel, sans cesse tenu au complet, resterait habituellement à sa place dans les différents pelotons de l'escadron. Au moment du besoin, et dans n'importe quelle situation de marche, de station ou de combat, il suffirait de demander une ou deux

tribus ou le peloton franc, pour qu'à l'instant même une pointe d'officier plus ou moins forte fût en mesure de partir dans de très bonnes conditions, et au retour, chacun reprenant sa place dans son escadron, le groupe franc disparaîtrait à l'instant sans cesser d'exister pourtant.

Cette combinaison qui semblera nouvelle ne l'est cependant pas, au moins quant au fond. L'idée première se trouve dans une lettre de Napoléon au général Belliard, le 2 juillet 1803. Il préconise la formation de quatre groupes de partisans réguliers et ajoute : « Ces détachements de partisans feraient respectivement « partie d'un corps de cavalerie, de manière que quand leurs « hommes seraient fatigués, ils pourraient être relevés par d'autres « détachements du même corps. »

La pensée est claire; la forme est moins satisfaisante, car en réalité c'était la création de quatre détachements spéciaux annexés à un corps d'armée de cavalerie, et selon nous l'application n'était pas heureuse.

Le général prussien von Decker, reprenant cette conception, proposa de la réaliser par régiment. « Il serait avantageux, « écrit-il, de dresser dans chaque régiment un certain nombre « de cavaliers pour le service des patrouilles. » (*La Petite Guerre*, p. 255.)

Les détails d'exécution manquent. Je les ai indiqués sous une forme positive se prêtant à une réglementation comme à une application facile, désirable et nécessaire. On a fait de grands efforts pour obtenir des pionniers dans la cavalerie, aucun pour avoir des explorateurs, ce qui était pourtant autrement important. Je crois avoir montré la possibilité d'obtenir ce résultat considérable sans création nouvelle, sans troupes spéciales, sans modifier l'organisation des unités, sans les priver habituellement de leurs meilleurs éléments.

Ce système fonctionne dans tous les régiments de la 33e division d'infanterie, et aucune disposition spéciale, aucune dérogation aux règlements n'a été nécessaire. On peut appliquer de même ce procédé à la cavalerie, où il rendra encore de plus signalés services.

Si le choix des cavaliers importe, celui du cadre est encore plus nécessaire, et tout particulièrement celui des officiers. Leurs obligations sont délicates; l'article 115 du Service en campagne les résume ainsi : « Obligé, pour échapper aux dangers de toute « espèce, de suppléer au nombre par la ruse ou l'audace, l'officier

« envoyé en partisan a besoin de réunir à l'expérience de la guerre « le génie et le caractère nécessaires pour prendre des détermi- « nations soudaines et les exécuter avec adresse et vigueur. »

De l'expérience, de l'intelligence, de la santé, avec beaucoup d'initiative, forme le programme désirable. Après une période de paix, il n'y a point de jeunes officiers expérimentés. Tous ne réunissent pas les conditions de vigueur physique et de développement intellectuel. On choisira ceux qui présenteront quelque aptitude au service irrégulier et on leur donnera de l'initiative en les habituant à le pratiquer dans les manœuvres annuelles. La préparation bien dirigée supplée dans une certaine mesure à l'expérience et accroît sensiblement les qualités naturelles.

Des officiers ayant une sorte de spécialité acquise sont indispensables et nous redirons volontiers avec le major von Horsetzky : « Un commandant qui possède un talent particulier pour ce genre « de service, fera incomparablement plus qu'un officier dont c'est « le tour de marcher, et qui, doué d'autres qualité excellentes, « n'a pas le sentiment de la petite guerre ni l'esprit d'un vrai « partisan. »

Les officiers attachés au service irrégulier seront assez nombreux. C'est nécessaire pour donner au système la souplesse convenable, éviter de surmener ces officiers, entretenir l'émulation, et à un moment donné avoir des ressources d'exploration considérables. Un officier titulaire par escadron est le chiffre convenable; cela en donne quatre par régiment et vingt-quatre pour la division. Il convient, en outre, de leur attribuer des suppléants, tant pour les remplacer temporairement que pour en former sans cesse de nouveaux. On arrive alors à deux par escadron, huit par régiment, quarante-huit pour la division.

Malgré ce chiffre élevé d'officiers, les missions ne seront point accidentelles; ce sera un service intermittent, ce qui est très différent, car les officiers s'y intéresseront toujours. S'ils possèdent la résolution et l'activité, l'intelligence et la sagacité; s'ils ont été instruits et soumis à une bonne préparation, ils acquerront bientôt en guerre l'habitude ou l'expérience, la connaissance des localités ou des usages de l'adversaire, comme le maniement des populations. La pratique fréquente de ce genre d'opération les mettra à même de profiter des occasions favorables, de s'aventurer beaucoup et d'échapper à l'ennemi. On tirera donc de leurs excursions lointaines des résultats profitables, sans avoir à regretter la perte d'une quantité d'hommes et de chevaux.

Les sous-officiers, les brigadiers ou cavaliers choisis étant familiarisés avec les détails de ce genre de service, ne seraient plus simplement de la force et deviendraient des auxiliaires précieux pour l'officier envoyé en exploration irrégulière. On donnerait à ce personnel un complément d'instruction pratique. Pendant les marches, les exercices de service en campagne, les manœuvres, on ferait souvent opérer isolément les tribus ou pelotons francs pour les mettre aux prises avec les difficultés et leur apprendre à les surmonter.

En guerre, on poursuivrait cet enseignement. On profiterait de toutes les occasions pour familiariser les cavaliers avec le pays, les noms des localités, la direction des routes ou des voies fluviales, les emplacements des ponts, des principaux passages ou défilés, la position des points importants par rapport aux grandes lignes du sol, etc. En station, on interrogerait les hommes sur ce qu'ils auront fait ou vu. On leur remémorera les positions visitées; on leur indiquera celles en avant; on montrera la carte à ceux qui savent la lire; on leur signalera les positions de la cavalerie à laquelle ils appartiennent, celles présumées de l'ennemi; on leur apprendra la manière de s'orienter par l'étoile polaire, la hauteur du soleil, etc., en se tenant dans la limite des applications utiles et en se gardant bien de leur faire un cours d'astronomie ou de géographie.

J'ai dit déjà que les groupes francs devant avoir une mobilité extrême et une grande résistance à la fatigue, seraient allégés et débarrassés de tous impedimenta. C'est désirable pour toute la cavalerie; c'est indispensable pour les groupes francs, et l'expérience prouve qu'on peut y arriver.

D'après le général Duhesme : « Un parti doit être sans « bagages; les hommes doivent même n'avoir rien dans leur sac « ou porte-manteau que le rechange le plus nécessaire. »

C'est encore trop. Les groupes francs n'ont besoin de rien, ni pour les hommes ni pour les chevaux. Tous les rechanges, tous les ustensiles, tous les effets sont inutiles. Le général de Brack, qui s'y connaissait, a dit : « Le partisan devant être avant tout le « plus léger possible; il ne doit rien garder avec lui qui retarde « ou appesantisse sa marche. » (P. 348.) Et comme preuve il rapporte l'exemple suivant : « Les chasseurs de la garde ont fait « sous mes yeux toute la campagne de Russie avec un dolman et « un seul pantalon de drap. » (*Exposition*, p. 24.)

C'est assez concluant. Quand donc comprendra-t-on en France

qu'une selle n'est pas un magasin et un cheval une bête de somme? qu'au lieu d'élargir les sacoches il faut les rétrécir et mieux encore les supprimer, ainsi que les vastes porte manteaux et les besaces? La selle pratique est légère et nue comme celles de tous les peuples cavaliers. L'homme ne possède que ce qu'il a sur le corps, ses armes et munitions. Dans ces conditions, nos cavaliers marcheraient aussi bien que l'Arabe, le Cosaque, l'Indien, l'Asiatique, dont les chevaux portent 30 kilos de moins que les nôtres.

L'alimentation n'est pas habituellement une difficulté, surtout pour de petits détachements. Un repas pour l'homme et pour sa monture est le maximum à emporter. On vivra sur place de ce que l'on trouvera, tantôt bien, tantôt mal. Si le cheval porte perpétuellement une surcharge considérable, il faut renoncer aux longs trajets, c'est-à-dire supprimer l'exploration éloignée. Il ne s'agit pas d'améliorer un peu ce qui existe; une réforme complète est indispensable. La guerre moderne y oblige.

L'organisation des groupes francs, telle qu'elle vient d'être décrite, permettra d'accomplir le service irrégulier dans d'excellentes conditions, sans cesser d'employer des troupes régulières.

Le nombre des éléments serait suffisant pour satisfaire à tous les besoins. Le personnel et les chevaux seraient renouvelés successivement, de manière à ne pas laisser amoindrir leur valeur.

L'usage alternatif des groupes francs diminuerait la fatigue excessive de ce service. Un escadron disposerait de 4 tribus franches et pourraient en tenir une toujours dehors. Un régiment, avec 16 tribus franches ou 4 pelotons francs, serait à même de fournir sans cesse 4 pointes franches de différente importance.

Ce serait le double dans une brigade.

Une division de 6 régiments présenterait 96 tribus franches ou 24 pelotons francs. On serait très bien renseigné avec un sixième, un cinquième ou un quart au plus d'entre eux constamment en mouvement, soit la valeur de 4 ou 6 pelotons.

Certaines circonstances ou opérations exigeant un peu plus de forces; on réunirait deux pelotons francs, sous les ordres d'un capitaine désigné en permanence.

Si cette force ne suffisait pas, on emploierait un escadron entier. Cette éventualité assez rare semble être devenue la règle chez la plupart des écrivains contemporains. On ne s'est même pas très bien rendu compte de ce qu'on voulait faire de ces escadrons jetés au loin, et plusieurs leur ont attribué un rôle abso-

lument impossible à remplir. C'est une question que nous traiterons plus loin.

Lorsque cent chevaux seront nécessaires, on enverra un escadron quelconque purgé de ses éléments faibles et agissant comme groupe franc. En admettant la cavalerie très allégée, tous les escadrons pourront être appelés à marcher de la sorte. En vue d'une opération délicate ou rapide, d'un coup de main hardi ou très éloigné, on réunirait les quatre pelotons francs du régiment sous les ordres d'un capitaine désigné d'avance, ou mieux du commandant en second du régiment, chargé du service des renseignements. L'escadron franc peut avoir son utilité; cependant les groupes francs ne possèdent réellement tous leurs avantages qu'avec un faible effectif.

Au delà d'un escadron, on n'emploiera plus au service irrégulier que des unités organiques : demi-régiment, régiment, brigade et division. Il ne s'agit plus alors de recherches, mais d'opérations. La manière de procéder sera différente et les unités chargées de les effectuer se serviront de leurs groupes francs pour se renseigner.

LII.

ABSENCE DE SOLIDARITÉ DANS LE SERVICE IRRÉGULIER. — LIBERTÉ D'ALLURE. — DÉTERMINATION DES MISSIONS. — ZONE D'ACTION.

D'accord sur l'envoi au loin de groupes quêtant l'adversaire, les avis diffèrent sur les principes essentiels devant présider à leur emploi : absence de solidarité entre les groupes, liberté d'allure, fixation des missions, délimitation des zones d'action.

La plupart des écrivains se prononcent à la fois pour l'indépendance et pour la liaison, double inconséquence évidente.

D'après le colonel de Savoye, certains officiers voudraient détacher un escadron en pointe, 2 autres à intervalles suffisants à droite et à gauche, le 4e servant de réserve ou de liaison entre les troupes avancées et la colonne. (Page 433.)

Le colonel Bonie opère la recherche de l'ennemi par le dédoublement des pointes : « Quand l'ennemi se replie, il n'est pas nécessaire de pousser les pointes à plus de 5 ou 6 kilomètres des « soutiens. Comme il importe de ne pas le perdre de vue et qu'on « ne peut déplacer sans cesse les troupes chaque fois que l'en- « nemi bouge et tâche de vous mettre sur pied, les pointes ayant

« deux parties, l'une restera en place comme réseau et l'autre « suivra l'ennemi dans tous ses déplacements. » (Page 36.)

Ce système est plus spécieux que pratique. Des moitiés de pointe n'iraient pas loin en pays ennemi. Les petites unités se trouveraient dispersées à grande distance de leurs chefs et sans moyens de procéder à leur mission délicate. Qui dirigerait leurs changements de route? Qui les guiderait dans leur marche ou dans leur retour? Comment se feraient-elles respecter? Comment maintiendraient-elles leur liaison avec leur autre partie demeurée dans le réseau? Tout indique la nécessité d'une solution différente.

Le général Verdy du Vernois a proposé autre chose : « Une « avant-garde de division laissait généralement 2 escadrons en « contact avec l'ennemi. Libres dans leurs mouvements, ils n'a- « vaient pas à se préoccuper de la masse de cavalerie de l'avant- « garde, à la condition d'envoyer des avis à temps et en quantité « suffisante. » (II, 175.)

L'auteur ne s'explique ni sur la situation ni sur le dispositif de ces deux escadrons. Ils semblent destinés à se développer sur un grand front plutôt qu'à agir sur quelques points. On établit bien leur indépendance par rapport à l'avant-garde, mais on ne dit pas si la liaison sera maintenue entre les éléments dispersés de ces deux escadrons. Là est précisément la question.

Le major von Horsetzky partage la doctrine précédente : « On « peut poser comme principe que les escadrons d'exploration n'é- « tant qu'un *réservoir d'où l'on tire les diverses patrouilles poussées* « *jusqu'à l'ennemi,* doivent être complètement indépendants de la « direction de marche des colonnes qui les suivent, et que ces « escadrons peuvent aller là où ils croient être le mieux placés « pour voir et empêcher l'ennemi de voir. Cette indépendance « des escadrons d'exploration doit être considérée comme un « axiome. »

Cet axiome est incomplet et inexact, au moins dans la forme. Il ne faut pas confondre la liberté de manœuvre pour l'exécution d'une mission déterminée, avec l'indépendance. La première est avantageuse, la seconde nuisible. D'autre part, la liberté d'allure ne saurait exister sans l'unité de groupement. Une force réunie est mobile, une force divisée est paralysée. Un escadron poussant devant lui des patrouilles ou des pointes perd toute liberté d'action. Il n'est plus qu'un soutien, une réserve ou un réservoir. Il n'agit pas de lui-même, il dépend de ses patrouilles

où se concentre tout l'intérêt. Obligé de les suivre dans leurs mouvements, de les attendre pour les recueillir en cas de danger, de perdre beaucoup de temps à correspondre avec elles, il est lié à leur sort, il devient subjectif ou accessoire. Il ne remplit plus du tout les conditions fondamentales du service irrégulier.

L'idée du major von Horsetzky a été récemment préconisée en France comme le prototype du service d'exploration. On propose deux escadrons portés à grande distance de la division et détachant en avant d'eux chacun huit patrouilles, espacées d'environ trois kilomètres. Comme système, c'est bref; c'est une théorie pure, d'une application impossible. Les lenteurs et les difficultés de communication sont énormes. Le gros de l'escadron, appelé au secours, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, s'épuisera, se morcellera sans être d'aucun profit nulle part. Il emploiera un temps considérable à rappeler toutes les fractions disséminées. La plupart même ne pourraient le rallier en cas de danger. Leur dispersion, sinon leur destruction, est certaine au premier souffle adverse.

Leur direction est très difficile et même impraticable. Les transmissions sont fort lentes; les avis auront 12 à 16 kilomètres à parcourir, sans relai, sans intermédiaire. Les petites patrouilles pourront bien envoyer une fois deux cavaliers porter un renseignement. Ces hommes ne connaissant pas les chemins s'égareront, et, incapables de résister à la population, ils ont bien des chances de destruction; ils arriveront peut-être à destination, mais en tout cas fort tardivement.

Une patrouille n'a pas assez de monde pour se priver une seconde fois de deux cavaliers. On ne pourra lui en envoyer à cette distance. Elle devra revenir pour apporter les renseignements ou attendre qu'on vienne la relever. Avec des distances de 12 à 16 kilomètres, les difficultés seront telles qu'elles équivalent à une impossibilité. Cette conception est donc pratiquement inacceptable.

Tous les dispositifs d'exploration éloignée proposés jusqu'ici sont entachés de la même erreur. Tous conseillent également une répartition en ligne ou en éventail appuyée d'une réserve. Par conséquent, tous établissent également la liaison, les relations à distance, la sujétion du principal à l'accessoire, la lenteur des communications, la difficulté de modifier rapidement le dispositif ou sa direction, l'impossibilité des déterminations sou-

daines, le danger incessant d'une situation dispersée ; enfin, tous les vices résultant de la solidarité de plusieurs groupes.

Ces nombreux inconvénients ont été entrevus par le major von Widdern. D'après lui, la recherche de l'ennemi est confiée à de *petits détachements d'explorateurs*, variant d'une patrouille d'officier à un escadron. Ils se meuvent au delà de l'avant-garde, à droite et à gauche de la division. « Ces détachements, chargés « de se mettre à la piste de l'ennemi, doivent être débarrassés « du souci de garder directement la division, et, le cas échéant, « rester absolument *indépendants* des mouvements du gros. »

Tout cela est fort juste, quoique assez vague. L'auteur établit bien que les explorateurs sont sans liaison avec la colonne. Il ne dit pas s'ils seront aussi sans solidarité avec leurs voisins similaires ou avec des groupes tirés d'eux-mêmes. Une certaine indécision plane sur l'organisation du service irrégulier. On semble vouloir imiter la mauvaise conception du commandement unique d'avant-postes, et se décharger du souci de l'exploration sur le commandant de l'avant-garde, lequel en passera la responsabilité au commandant des escadrons d'explorateurs qui s'en tirera comme il pourra.

La tactique positive repousse ces compromis et ces déplacements de rôle. L'exploration irrégulière, surtout, appartient au chef de l'unité, qui la dirige lui-même par son état-major ou son service des renseignements, selon le cas. C'est une des raisons qui obligent le chef de l'unité à se tenir au gros de l'avant-garde et non au gros de la colonne, où il serait trop éloigné des informations, nouvelles ou avis.

Les difficultés du service irrégulier accompli régulièrement, méthodiquement, obligent à en déterminer les règles avec une extrême précision, et surtout une grande ampleur de vues. Nulle part il n'est plus nécessaire d'allier l'initiative de l'exécution à la subordination du but.

La liaison des groupes francs est un système aussi étroit que dangereux ; leur complète indépendance réciproque est un précepte autrement large et autrement sûr. La solidarité avec les voisins est la négation de la liberté d'action. Attendre ou suivre, soutenir ou se lier, se conformer à un mouvement, ne pas en découvrir un autre, amène des situations dangereuses pour un groupe franc. Son salut est la plupart du temps dans sa soudaine initiative, et toute relation forcée avec d'autres fractions entravant cette liberté le conduit inévitablement à sa perte.

Le chef de la colonne réalise une sorte de solidarité d'ensemble par l'envoi simultané de groupes isolés sur certaines directions et à certaines distances. Le résultat de ses instructions est précisément de faire concourir ces actions séparées à un but commun; mais chaque groupe reste libre de ses mouvements et n'a point à se préoccuper de ce que font ses voisins, qu'il connaît ou ignore, selon les intentions du commandant de la colonne.

Ce principe fondamental de la suppression de la solidarité s'applique à tout groupe, quel qu'en soit l'effectif, depuis la petite pointe d'officier jusqu'à la division entière.

La liberté de manœuvre ou d'allure des groupes francs serait encore bien plus compromise si on les considérait comme couvrant, comme protégeant. Leur mission est la recherche des renseignements; et, par le fait, ils sont une garantie de sécurité, non pas toujours pour une colonne en particulier, ni continuellement.

L'exécution ou les moyens d'atteindre le résultat appartient à l'initiative du chef de groupe franc. Le but lui est prescrit; la direction à suivre lui est ordinairement indiquée à l'aller, rarement au retour. En courant aux informations, on ne va pas où l'on veut, mais à l'endroit fixé par le chef de la colonne. On ose beaucoup d'abord, on brave le danger, puis une fois la mission accomplie, la prudence est de rigueur, afin de sauver le détachement et les renseignements obtenus. Le groupe franc ne doit alors compter que sur lui-même, n'attendre personne, ne chercher aucun appui, sinon il perdra du temps, et le temps est souvent le salut.

L'individualisme des groupes francs s'impose comme leur groupement continuel. Pas de solidarité, point de morcellement.

La séparation doit s'entendre du fractionnement sur plusieurs directions parallèles ou divergentes. Elle sera absolument proscrite. Par exception, un groupe franc peut porter une de ses fractions en avant de lui, à la condition de se tenir sur la même route. On agit de la sorte pour aller examiner de près, sans exposer tout son monde à une surprise ou une embuscade. Sur la même route, on se lie facilement avec la fraction avancée par des postes intermédiaires; aucune erreur n'est possible, les communications sont rapides. Néanmoins, on n'excédera pas de courtes distances pour éviter d'être coupés les uns des autres.

C'était le procédé ancien. Selon le maréchal de Saxe : « Il faut « observer comme une règle de pousser toujours devant soi, et

« sur les flancs de la marche, lorsque l'on marche dans les pays « coupés, des détachements de 100 hommes soutenus du double « et ce double du triple, pour être à couvert et en sûreté. »

L'exagération est manifeste. C'est un escadron, puis deux, puis trois, total six escadrons. On ne pourrait faire beaucoup de pointes aussi considérables sans épuiser bientôt la cavalerie d'une armée. En mettant un peloton, puis deux, puis trois, ce serait encore six pelotons, forte quantité pour une seule voie et fractionnement sans nécessité.

On trouve un ordre de Napoléon au maréchal Lannes, d'envoyer des « reconnaissances de cavalerie jusqu'à Wildbad. Ces recon- « naissances partiront avant le jour ; on fera faire deux lieues « par deux régiments, deux autres lieues par un régiment, une « autre lieue par un escadron, une autre lieue par *un piquet des « mieux montés.* » (*Correspondance de Napoléon Ier*, t. III.)

Ce dispositif poussait la reconnaissance à 24 kilomètres et y employait huit escadrons. Pour une seule direction et une si petite distance, c'est trop de monde assurément, et le piquet bien monté seul eût recueilli sans doute plus d'informations que toute la brigade.

Les idées se sont modifiées à présent. On comprend mieux qu'autrefois la nécessité d'employer l'intelligence plus que la force, l'habileté plus que le nombre.

Dès qu'on tend à l'emploi des petits groupes, on s'élève contre le fractionnement. Les instructions du général von Schmidt portent : « Lorsqu'un escadron sera envoyé au loin pour éclairer, il « suffira simplement qu'il détache en avant de lui son 4e peloton, « lequel ne déploiera que ses quatre files de flanqueurs et ne se « dispersera jamais en entier. » (II, p. 28.)

Le major von Widdern écrit de même : « Se mouvant sur les « grandes routes, les escadrons d'exploration restent compacts « et marchent précédés d'une pointe d'officier et accompagnés « sur les flancs par quelques patrouilles. »

C'est ce qu'on a fait de tout temps ; en voici un vieil exemple : « Pour voir l'estat de l'ost et le bien savoir, il envoya quatre « cens combattans *explorateurs* qui avoient délibéré de mettre « en un lieu leur embusche et envoyer aucuns coureurs devant. » (Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI.*)

Rien n'est nouveau. On retrouve seulement des choses oubliées. L'exploration à deux degrés est praticable. Lancer une force d'une certaine importance, l'arrêter, la cacher, la reposer et en-

voyer plus au loin une de ses fractions est une combinaison admissible et maintes fois avantageuse. Toutefois, ce partage d'un groupe franc, même sur la même route, a encore ses difficultés et ses périls. La fraction la plus avancée peut être attaquée, coupée ou enlevée par l'ennemi, presque à l'insu du reste du groupe. Essaiera-t-il d'aller dégager sa pointe ou de la recueillir? Saura-t-il si elle a pu s'échapper en totalité ou en partie sur une direction divergente? En voulant la secourir, ne se compromettrait-il pas? car il jugera la situation à distance, c'est-à-dire sans la bien connaître.

Ces considérations, d'une valeur très réelle, amènent à conclure qu'un groupe franc ne doit généralement pas se diviser, même sur une seule route. Cela ne l'empêche pas de prendre quelques mesures de précaution; d'envoyer fouiller à l'avance les bois, les villages, les défilés, les plis de terrain; de porter des observateurs sur des lieux élevés, etc., à la condition d'effectuer ces détachements à petite distance. Le principe formel veut que le groupe franc soit toujours réuni ou rassemblé rapidement; c'est la loi de la nécessité.

J'ai dit plus haut que si les groupes francs n'avaient point de solidarité entre eux, on leur en donnait une de fait en disposant l'ensemble de telle sorte que les positions diverses fussent une sorte de garantie réciproque. Les instructions remises aux chefs des groupes préciseront ordinairement les directions à suivre, et toujours les points à atteindre, comme les zones dans lesquelles chaque groupe pourra se mouvoir.

Le service irrégulier d'exploration par des forces régulières ne ressemble pas au service ancien des partisans. Ceux-ci avaient le champ plus large, mais infiniment plus aléatoire. Opérant à part, isolés de l'armée, ils agissaient sous les inspirations de leur chef. Celui-ci ne recevait guère que des ordres généraux, des indications sur les mouvements d'ensemble de l'armée; il était chargé de fournir des informations sur l'ennemi, quand et comme il pouvait. Il allait où il supposait s'en procurer.

Tout autre chose est le service irrégulier d'exploration. Les groupes francs ne sont point des enfants perdus, des partisans libres de leur conduite, agissant à leur gré. Leur rôle, leur objectif et leur zone d'opération sont déterminés. Leurs relations avec la colonne, la distance qui les en sépare, les procédés d'exécution sont variables, mais les instructions doivent être suivies, en ce qui concerne la direction et le but. Ils ne réussiront pas

toujours, ils n'atteindront pas complètement le résultat prescrit; leur devoir est de s'y efforcer avec persévérance; il ne leur est pas permis de s'en détourner, d'en chercher un autre et de transformer l'opération qui leur a été confiée.

Le groupe d'exploration, qu'il soit pointe ou division, n'est indépendant dans aucun cas. La liberté de manœuvre dans l'exécution constitue son initiative; l'exact accomplissement de la mission prescrite constitue sa subordination. C'est de toute évidence.

Le groupe franc n'est point lancé au hasard des événements. Il part avec une mission limitée soit à une direction, soit à un point, soit à un renseignement, soit à une zone, soit à une opération. Il est chargé d'explorer une route jusqu'à un endroit fixé ou jusqu'à la rencontre de l'ennemi; de se rendre à un point pour savoir si des troupes adverses y sont, y ont paru, sont annoncées, etc.; d'explorer tout le terrain compris entre un ruisseau et une chaîne de hauteurs; d'aller détruire un chemin de fer entre deux stations désignées; de brûler les approvisionnements réunis dans une gare; d'enlever des postes ou patrouilles aux environs boisés d'un village désigné, etc.

Ces missions sont très nettement précisées et les détachements d'explorateurs doivent absolument s'y conformer. Les circonstances leur permettront souvent de recueillir des renseignements étrangers à leur mission, et ils ne négligeront ni de les obtenir ni de les rapporter. L'essentiel est de résister à la tentation qui s'offre et de ne pas se laisser entraîner sur une piste différente. Il y aurait là une faute grave contre laquelle il convient de prémunir les officiers. Des efforts persévérants et combinés amènent infailliblement un résultat, tandis que des actions isolées, divergentes, sont toujours stériles. Le mal le plus grand serait que chacun fît la guerre pour son compte au lieu de travailler dans le sens de la direction supérieure. Par conséquent, le chef d'un groupe d'exploration, qui a toute initiative quant aux moyens d'exécution, n'en peut posséder aucune pour changer ou dénaturer sa mission.

On s'est préoccupé de l'étendue de la zone de recherche à confier à un groupe. Cette question est susceptible de solutions fort diverses. Ce n'est évidemment pas la même chose de reconnaître une portion de cours d'eau, les passages d'un massif montagneux, ou de rechercher la position de l'ennemi, les ressources d'une contrée, etc. Toutefois, on peut avoir des données générales sur les possibilités.

Lorsqu'on lance un groupe franc sur une route, il se renseigne sur ce qui se passe dans les environs, soit en faisant quelques crochets, soit en s'arrêtant et envoyant aux renseignements à une certaine distance. On peut investiguer ainsi à 3 ou 4 kilomètres à droite et à gauche. On a chance de rencontrer les forces principales de l'ennemi en marche ou en station, sur les grandes voies, sur les routes bien tracées, plutôt que sur les petites communications. Chaque route importante nécessite un groupe franc. On trouve des passages parallèles distants de 2 à 5 kilomètres, suivants les terrains; moyenne, 3 kil. 500. Les grandes voies parallèles sont plus espacées et varient de 4 kilomètres à 15, soit en moyenne 9 kil. 500. Par suite, la zone affectée à un groupe d'exploration s'étendant, de chaque côté de la route tenue, jusqu'à la moitié de l'intervalle, sera, suivant le cas, large de 3 kil. 500 ou de 9 kil. 500, ou en moyenne de 6 kil. 500.

Quoique les documents n'abondent pas sur cette question, je cite l'opinion du major von Horsetzky : « En général, dans un « terrain relativement ouvert, on ne peut regarder 8 ou 10 et « même 15 kilomètres comme un front exagéré pour un escadron. »

C'est un peu fort si l'escadron reste compact; c'est inadmissible si l'escadron se disperse. Une étendue de 15 kilomètres comporte presque toujours deux routes importantes nécessitant deux groupes francs. Un seul, obligé de se scinder, serait une disposition détestable.

Cette moyenne permet de se faire une idée des nécessités du service irrégulier d'exploration. Si un groupe suffit ordinairement pour une zone de 6 kil. 500, 2 groupes éclaireront convenablement un front de marche de ..... 13 kil. »

3 groupes	.....	19 kil. 500
4 —	.....	26 kil. »
5 —	.....	32 kil. 500
6 —	.....	39 kil. »

On a aussi besoin parfois de renseignements éloignés sur les flancs et même les derrières. Toutes les directions n'ont pas besoin d'être fouillées par d'égales forces. Tantôt un officier escorté d'une tribu franche suffira, tantôt il sera nécessaire de mettre en mouvement un escadron. L'organisation proposée permet de nuancer le dispositif selon les occurences.

Le minimum descendant à une tribu, deux au plus pour un escadron, le maximum s'élèvera jusqu'à 48 tribus ou 12 pelotons francs pour une division, force variant de 6 cavaliers à 276 cava-

liers. Dans ce dernier cas extrême, la moitié des cavaliers francs marcheraient.

Leur répartition sur chaque direction est fort dissemblable. La plupart des groupes seront peu considérables : une ou deux tribus; rarement un peloton; moins souvent encore deux pelotons. De cette manière il sera loisible de faire agir des escadrons entiers, le cas échéant, soit des escadrons francs, soit des escadrons ordinaires affectés au service irrégulier.

Les indications du tableau final du paragraphe XXX donnent la faculté d'employer au service irrégulier :

UNITÉS.	PROPORTION.	QUANTITÉS.	NOMBRE DE DIRECTIONS observées.				
			groupe de 1 tribu.	ou groupes de 2 tribus.	ou groupes de peloton.	ou groupes de 2 pelotons.	ou groupes d'escadron.
Régiment.	Maximum.....	2 pelotons.....	8	4	2	1	»
	Normal.....	1 peloton 1/3....	6	3	1	»	»
	Restreint.....	1 peloton.....	4	2	1	»	»
Brigade.	Maximum.....	4 pelotons.....	16	8	4	2	1
	Normal.....	2 pelotons 2/3...	11	6	3	1	»
	Restreint.....	2 pelotons.....	8	4	2	1	»
Division.	Maximum.....	12 pelotons.....	48	24	12	6	3
	Normal.....	8 pelotons.....	32	16	8	4	2
	Restreint.....	6 pelotons.....	24	12	6	3	1

Dans ces combinaisons multipliées, il sera facile de trouver la nuance convenable en chaque occurrence.

Un régiment explorera trois directions avec un groupe de deux tribus et deux de une tribu (service restreint); ou bien il explorera avec un groupe d'une tribu, un groupe de deux tribus, un groupe de trois tribus (service normal); enfin, il

aura deux groupes de deux tribus et un groupe d'un peloton (service maximum).

La brigade surveillera cinq directions avec trois groupes de une tribu, un de deux tribus et un de trois tribus (service restreint); ou bien elle constituera trois groupes de une tribu; deux de deux tribus et un de peloton simple (service normal); enfin, elle pourra mettre dehors deux groupes francs de une tribu, un de deux tribus, un de peloton simple, un de peloton double (service maximum).

La division observerait neuf directions avec quatre groupes de une tribu, deux de deux tribus, deux de peloton simple, un de peloton double (service restreint); ou bien elle fournirait deux groupes de une tribu, trois de deux tribus, deux de peloton simple, deux de peloton double (service normal); enfin, elle est en mesure de lancer trois groupes de deux tribus, quatre de peloton simple, un de peloton double, un de un escadron (service maximum).

En définitive, on fait face à toutes les nécessités du service irrégulier avec 3 escadrons au maximum, soit pour une division le huitième de son effectif; proportion assez forte, il est vrai, mais cependant pratique, puisqu'elle n'est pas l'état normal.

LIII.

ÉLOIGNEMENT DES GROUPES FRANCS. — DURÉE DES MISSIONS.

La distance à laquelle peuvent être portés les groupes francs ne saurait être illimitée. Bien des considérations la font varier. Au point de vue de l'instruction des officiers, il serait tout à fait insuffisant de leur enseigner que l'éloignement ou la classe des missions dépend des éventualités. Autant ne rien dire du tout.

Il y a des limites qu'il faut atteindre, d'autres qu'il convient de ne pas franchir. Entre ces bornes, il reste un jeu suffisant pour l'application des nuances et par conséquent pour l'adaptation du type normal, soit aux localités, soit aux occurrences diverses.

Lorsqu'on désire s'éclairer sur cette question, on ne rencontre chez les écrivains ou dans les règlements que des données vagues n'apprenant pas grand'chose.

Le maréchal Marmont a écrit : « Le but étant d'apprendre des « nouvelles de l'ennemi et de connaître son arrivée aussitôt qu'il « approche, il est utile de s'éclairer à *la plus grande distance pos-*

« *sible*, sans compromettre cependant ses détachements. L'avant-
« garde d'une armée qui n'est pas en présence de l'ennemi
« doit être *au moins à une grande marche de la masse des troupes*
« et celle d'une division à plusieurs heures. (*Institutions militaires*, p. 149.)

Les mémoires de Napoléon vont plus loin : « Des partis non-
« seulement de cavalerie, mais encore de 2,000 ou 3,000 hommes
« d'infanterie et même de 4,000 à 5,000 hommes en échelons,
« peuvent porter les premières patrouilles de cavalerie dans tou-
« tes les directions *jusqu'à deux marches*, et, parfaitement in-
« formés de tout ce qui se fait, en instruire le quartier général,
« de manière que si l'ennemi se présente en force sur un point
« de la ligne, les différentes divisions puissent à temps se porter
« sur ce point et livrer bataille. »

Ces deux exemples s'appliquent à des opérations combinées, où l'infanterie a aussi un rôle. Ce n'est pas tout à fait le service d'exploration.

Selon le général Verdy du Vernois : « Si l'ennemi s'est retiré à
« une grande distance, on le fera suivre par un ou plusieurs
« escadrons qui pourront se porter de 2 à 4 milles (15 à 30 kil.)
« en avant, plus loin même dans certaines circonstances, et lan-
« cer ensuite leurs patrouilles pour voir où il s'est arrêté. »

Il poursuit plus loin : « On ne saurait préciser la distance à
« laquelle les escadrons d'éclaireurs doivent se trouver de l'avant-
« garde. Ils doivent chercher à atteindre l'ennemi aussitôt que
« possible, sans s'occuper de la distance à maintenir avec le
« gros. » (II, p. 174.)

Ailleurs il dit encore : « Les patrouilles des avant-gardes vont
« jusqu'à 6 milles (45k,180) des bivouacs. » (II, p. 18.)

Bien que la doctrine ait un caractère peu précis, on y trouve cependant quelques chiffres.

Le major von Widdern n'admet pas une si grande distance :
« Les fractions détachées chargées de l'exploration sont envoyées
« à plusieurs milles en avant. »

Ce serait au minimum 3 milles ou 22k,590, mais le maximum n'est point indiqué.

D'autres auteurs placent la cavalerie d'armée à une ou deux journées, et la cavalerie de corps à une demi-journée ou à une journée, en avant des troupes qu'elles éclairent.

L'instruction provisoire sur les marches de 1877 porte : « Le
« corps d'armée en première ligne se garde et s'éclaire à une

« très grande distance en avant de son front. Il couvre ses flancs « et assure sa sécurité en arrière. » (§ 48.)

C'est assez vague, car une très grande distance se traduit par des chiffres bien dissemblables.

Les citations précédentes ne sont ni nombreuses, ni concluantes, au point de vue de la tactique positive ; on ne saurait s'en étonner, puisque le service irrégulier, organisé d'après une méthode rationnelle, n'a point encore existé. Cette organisation est possible et il serait avantageux d'en poursuivre la réalisation. Tel est le but de cette étude.

Les gens superficiels, ceux qui pensent tout savoir sans avoir rien appris, ceux qui répugnent au labeur et trouvent plus commode d'agir à leur fantaisie, diront de mes recherches : « C'est de la théorie ! » Ils l'ont peut-être déjà dit. Qu'importe ! Une condamnation analogue avait été portée contre ma *Tactique de marche*. Dix ans après elle devenait réglementaire et elle est pratiquée en tous pays.

En 1875, ma *Tactique de combat* eut un sort pareil. L'autonomie constante de l'escouade, les mouvements échelonnés, les assauts sur un seul rang, etc., furent également traités de théorie pure. Puis, voici qu'à la suite de leur mise en application à Fontainebleau par la 10e division d'infanterie, on reconnaît que ces principes sont bons et pratiques.

Je crois à un résultat identique pour ma *Tactique des renseignements*. Ma confiance se fonde sur la nécessité d'une méthode, sur le développement constant de l'instruction, et surtout sur le caractère positif, c'est-à-dire pratique, que je m'efforce de donner à mes idées. Je n'émets rien, en effet, sans rappeler les exemples du passé, les faits d'expérience, les opinions des maîtres. C'est sur ces bases solides que je construis, et jusqu'ici aucune réfutation sérieuse ne les a ébranlées.

Certains officiers hésitent à aller aussi loin que moi. Ils y viendront, le temps aidant. Qu'ils me permettent de rappeler qu'au mois de septembre 1871, dans *la Réforme de l'Armée*, page 102, article 189, j'ai demandé l'unification de la cavalerie. « Utopie ! » a-t-on crié. Et il se trouve que tout récemment le comité de cavalerie proposant à l'unanimité la suppression des cuirassiers, s'est prononcé en faveur de l'utopie dont j'avais pris l'initiative il y a dix ans.

Je demande pardon à mes lecteurs de cette petite digression, qui néanmoins ne me semble point hors de propos. Je m'adresse

à leur raison, à leur bon sens, à leur expérience. Je n'impose rien, je discute. Je ne suis point un doctrinaire, mais un polémiste. Mon but pour le moment est uniquement de répandre des idées, de les rendre familières ; et avec le temps elles feront leur chemin.

Indépendamment de tout système adopté pour le mouvement des groupes francs, il n'est pas fort difficile de préciser leurs possibilités d'éloignement. Pour simplifier la question, nous ne nous occuperons pas de la direction, nous ne ferons pas de distinction entre les pointes de front, les pointes de côté, les pointes de liaison, et les opérations de destruction sur les flancs ou sur les derrières de l'adversaire.

On trouve encore des gens qui proposent une combinaison d'exploration quand l'ennemi est loin, une autre lorsqu'il est rapproché. Ce langage archaïque a lieu de surprendre à notre époque. Autrefois, les concentrations étaient lentes ; on marchait longtemps avant de se joindre. L'ennemi était loin d'abord et l'on s'en rapprochait peu à peu. A présent, les choses ne se passent plus de la sorte ; les forces opposées se groupent à proximité les unes des autres, et dès le début on se trouve à quelques marches de l'adversaire. Celui-ci est plus ou moins proche, mais il n'est jamais éloigné.

Un renseignement, pour avoir une valeur pratique, doit parvenir à destination de manière à pouvoir être utilisé, non plus au point de vue des formations tactiques, c'est l'affaire du réseau, mais sous le rapport stratégique, c'est-à-dire les réunions, les combinaisons, les directions. Tactiquement, nous avons pu calculer exactement les durées, stratégiquement, la même précision n'existe pas.

Il n'est point exagéré de demander, après l'arrivée d'un avis, un délai d'une heure environ pour examiner, réfléchir, en référer quelquefois, préparer et expédier les ordres, avant que le réseau régulier arrive au contact. Pour gagner cette heure qui représente 20 kilomètres de parcours par estafette, il faut que le groupe irrégulier soit à une distance au moins égale du réseau régulier. C'est pourquoi l'on dit communément que le minimum d'éloignement des groupes francs est une marche au delà du réseau de sécurité (soit 22 kilomètres).

Ce réseau est distant de la tête de colonne de cavalerie d'une quantité variable, selon l'importance de cette colonne et sa formation de marche. Elle peut se réduire à 5 ou 6 kilomètres

comme s'élever à 9 ou 10, et le minimum d'éloignement des groupes francs serait de 27 à 28 kilomètres.

L'infanterie réclame davantage.

L'instruction pratique du 17 février 1875 veut qu'un des régiments de la brigade de corps opère à une journée de marche au moins des têtes de colonne de l'infanterie. Suivant nous, cette distance est celle du réseau de sécurité (22 kilomètres), et le service irrégulier devant se tenir à une marche plus loin devrait être porté au minimum à 44 kilomètres des têtes de colonne de l'infanterie.

Un régiment de cavalerie éclairant une division isolée d'infanterie ne pourrait toujours suffire à de pareilles exigences; aussi le réseau d'exploration régulière descend à 14 kilomètres, et le service irrégulier se tenant à pareille distance, les groupes francs se trouvent à 28 kilomètres environ de l'infanterie.

Quand les partis opposés sont séparés par une étendue moindre, la portée d'exploration diminue, mais dans la direction du front seulement. Sur toutes les autres les groupes francs s'élèvent vers les flancs de l'adversaire, délimitent son front de marche et poussent des incursions jusque sur ses derrières.

Le maximum d'éloignement se détermine sans pouvoir toujours s'exprimer en chiffres.

Les groupes irréguliers tâchent d'atteindre les points fixés dans les ordres de mission. En tous cas, ils poussent aussi loin que possible jusqu'à la rencontre de l'ennemi. Ils s'avancent tant que celui-ci ne s'y oppose pas; ils s'arrêtent quand de trop grandes forces barrent le chemin; ils restent en observation, pénètrent adroitement dans l'intérieur ou attendent de grosses unités irrégulières pour refouler l'adversaire. La distance maximum est le contact de l'ennemi. Or, d'après ce que j'ai dit plus haut, les forces opposées ne seront généralement pas à plus de quatre marches moyennes, soit 88 à 95 kilomètres face à l'ennemi. Sur les flancs l'étendue augmente, et si l'on prétend gagner les derrières on arrivera à des parcours de huit marches, soit 176 à 190 kilomètres. La limite supérieure, sans être absolument fixée, n'est pas indéfinie; elle est déterminée par la sécurité propre des pointes franches, la force de résistance des chevaux et la nécessité de rapporter les renseignements en temps utile.

En territoire étranger les pointes faibles sont exposées à être traquées par les habitants, à tomber dans des pièges habilement préparés, et si l'audace est à encourager, l'imprudence est une

faute. Il s'agit de renseignements, et une pointe détruite n'est d'aucun profit.

La puissance des animaux, surtout en campagne, est assez bornée. J'ai dit au sujet des raids : « Il est difficile de prolonger une opération rapide au delà de six à sept journées et de faire plus de 50 kilomètres par jour, dans les conditions exceptionnelles de danger et de veille où l'on se trouve. On pourrait par ce moyen porter des groupes francs jusqu'à 180 ou 200 kilomètres, car, en comprenant le retour, on obtiendrait un trajet de 360 à 420 kilomètres parcourable en 6 à 7 jours. » Précédemment j'avais trouvé pour la distance d'éloignement 176 à 190 kilomètres; je rencontre cette fois 180 à 210 kilomètres, ce qui n'en diffère pas beaucoup.

En général, il vaut mieux faire ces opérations en moins de temps; elles sont plus fructueuses, sans surmener davantage les chevaux. Ainsi, il est préférable de parcourir 160 kilomètres en deux jours, que 420 en sept jours, eu égard aux fatigues exceptionnelles du service irrégulier prolongé.

Ces longues marches répétées, ces veilles continuelles, cet état d'alerte presque constant, des privations inévitables, empêchent les mêmes hommes et surtout les mêmes chevaux de les supporter longtemps, d'où l'obligation de les relever. Les missions étant variables comme nature, comme éloignement et comme durée, le remplacement des groupes ne se fait pas à intervalles égaux; cependant il doit s'effectuer.

On peut estimer à six jours la durée maximum et à 48 heures la durée habituelle d'une opération irrégulière. Une petite force bien composée, bien conduite, parcourra 100 kilomètres en 24 heures, c'est-à-dire poussera à 50 kilomètres et reviendra. En 48 heures elle franchira 160 kilomètres, allant à 80 kilomètres et revenant. Cette distance représente quatre étapes de colonne et c'est ordinairement suffisant.

Un groupe bien monté fournira trois marches de 70 kilomètres en trois jours ou 210 kilomètres; autrement dit, il s'avancera jusqu'à 105 kilomètres.

En quatre jours on devancerait la colonne de 130 kilomètres et l'on reviendrait en faisant 65 kilomètres par journée.

En six jours on s'éloignerait jusqu'à 180 kilomètres et le retour compris chaque marche serait de 60 kilomètres en moyenne.

Ces indications n'ont rien d'exagéré. Elles permettent de donner toute l'extension souhaitable au service irrégulier sans ruiner

les chevaux, à la condition toutefois du remplacement des groupes après chaque mission.

Certaines circonstances se prêtent à des franchissements plus rapides des distances précitées.

Cent kilomètres en un jour ne sont pas une affaire. Le trajet de 50 kilomètres exige 8 h. 30′ : marche, haltes horaires et grand'halte d'une heure comprises. En accordant autant pour le retour, il resterait encore 7 heures d'observation ou de repos pour les chevaux. En réduisant ce repos à 3 heures, l'opération se terminerait en 20 heures.

Un parcours de 160 kilomètres en deux jours exige pour l'aller (80 kilomètres) 16 heures, avec un grand repos de 4 heures. Le retour demandant autant, il resterait entre les deux trajets 16 heures pour l'observation ou le repos des chevaux. En concédant seulement 8 heures, ce qui est suffisant, la mission serait accomplie en 40 heures.

6 Une course de 240 kilomètres fractionnée en quatre parties de 65 kilomètres s'opérerait ainsi : marche de 65 kilomètres en 11 h. 15, y compris une grand'halte de 1 h. 30′; entre chaque marche un repos de 8 heures. Soit donc quatre marches ou 45 heures, plus trois grands repos ou 24 heures, total 69 heures au lieu de quatre jours ou 96 heures.

Un trajet de 360 kilomètres pourrait s'accomplir de la sorte : marche de 60 kilomètres en 10 heures, y compris une grand'halte d'une heure, suivie d'un long repos de 8 heures. Il en résulterait six marches ou 60 heures, plus cinq longs repos ou 40 heures, total 100 heures au lieu de 144 (six jours).

On peut obtenir des vitesses ou des parcours plus considérables que ceux indiqués ci-dessus et il y en a des exemples. Toutefois, dans le service d'exploration, les animaux ne font pas seulement la route, ils restent toujours sellés, souvent bridés, parfois sans abri, en mainte occurrence avec une nourriture imparfaite, et dans ces conditions on ne doit pas leur demander trop.

Ce qui précède suffit, en général, puisqu'on va à 50 kilomètres et on obtient une réponse en 24 heures ou même en 20; on pousse à 80 kilomètres et l'avis revient en 48 ou 40 heures; on s'avance à 120 kilomètres et l'avis est connu en quatre jours ou 69 heures seulement; on pointe jusqu'à 180 kilomètres et on est informé après six jours ou même 100 heures. Cette rapidité déjà grande est obtenue sans causer la ruine prématurée des animaux.

On s'étonnera, au premier abord, de ces allées et venues, en-

gendrant une moitié de travail inutile par les retours successifs. C'est habituellement forcé dans le service irrégulier.

Les mêmes fractions ne sauraient être chargées indéfiniment de ce travail pénible. Elles sont obligées de rejoindre fréquemment la colonne pour se reposer. C'est une première raison. La seconde est l'obligation de rapporter les renseignements obtenus.

Les groupes francs sont tenus d'envoyer le plus de nouvelles possible, dit l'instruction sur le service en campagne, en employant des chemins détournés. Ce conseil n'est pas pratique. Les cavaliers s'égareraient dans des pays inconnus, arriveraient tardivement ou seraient enlevés. Diriger plusieurs porteurs par divers chemins n'offre pas beaucoup plus de garantie, à cause de la grande distance, du manque de connaissance du terrain et de l'hostilité des habitants.

Pour rapporter les renseignements, il faut, comme pour aller les chercher, des groupes assez considérables; souvent un demi-peloton, un quart tout au moins. Les groupes d'explorateurs possédant un effectif assez élevé sont seuls en mesure de se priver d'aussi forts détachements.

S'il s'agissait de revenir par le chemin déjà parcouru et que ce fût une voie bien tracée, n'offrant pas de chance d'erreur de direction, on pourrait confier une dépêche à quelques cavaliers, trois au moins. S'il fallait prendre des chemins détournés, l'entreprise serait fort aléatoire.

En certains cas, un escadron pourra bien envoyer successivement en arrière deux ou trois demi-pelotons pour transmettre des informations. Un peloton pourra quelquefois charger la moitié ou le quart de ses cavaliers de porter un avis urgent. Ces envois amoindrissent sensiblement le groupe, et c'est au détriment de la continuation et de la sécurité de la mission.

Enfin, les pointes opérant avec quelques cavaliers seulement ne peuvent se fractionner pour expédier un avis qui probablement n'arriverait pas à destination, et elles sont contraintes de revenir elles-mêmes pour le faire connaître.

D'un autre côté, si une nouvelle urgente peut parfois être transmise, le résultat des investigations ne saurait être détaillé que par le chef même du groupe qui les a dirigées. Il est ainsi forcé de rejoindre la colonne une fois sa mission accomplie.

Le règlement sur le service en campagne a surtout envisagé, dans ses prescriptions, les découvertes et les reconnaissances

journalières s'effectuant à courte distance, 8 ou 10 kilomètres. Les directions étant alors faciles et sûres, il est sans inconvénient de multiplier les avis, de les expédier à grande vitesse et d'en charger deux cavaliers seulement. Tel n'est pas du tout le cas des grandes distances, où les difficultés de transmission croissent non proportionnellement, mais progressivement à l'éloignement. Les procédés ne peuvent plus être semblables.

Il ne faut pas songer à établir des postes de correspondance reliant un groupe franc avec sa colonne. On fatiguerait beaucoup de cavaliers; leur stationnement les exposerait encore plus à être détruits par les habitants, et ils seraient fatalement perdus si le groupe franc se jetait sur une autre direction. Nous envisageons le cas le plus fréquent, celui de la marche. Les groupes explorateurs changent de position continuellement, et en même temps la colonne se déplace. Des postes convenablement disposés au début deviendraient bientôt sans utilité. L'ensemble forme un système mobile à relations très variables, dans lequel les postes de relai sont sans aucune utilité pratique. Des communications optiques seraient fort avantageuses, et j'en parlerai avec détail aux paragraphes consacrés aux transmissions.

En principe, les groupes francs, allant à plusieurs journées de marche en avant de leur colonne, doivent y revenir au bout d'un temps assez limité. Les opérations exécutées par des unités plus considérables, escadron, régiment, brigade ou division, ne comportent pas des parcours du même genre et surtout pas de retour. Ils se maintiennent en avant et envoient des renseignements.

Leur distance, selon le général von Schmidt, « sera habituel-« lement deux à trois journées de marche. » (II, 105.)

Le minimum est forcément d'une étape (22 kilomètres en moyenne), si l'ennemi est au delà de cette étendue.

Les fortes unités participant au service irrégulier peuvent aller aussi loin et quelquefois plus loin que les groupes francs. Un éloignement de 60 ou 80 kilomètres, soit trois ou quatre marches, n'a rien d'extraordinaire. On en a même poussé jusqu'à 100 kilomètres.

Lorsqu'on dépasse ces limites, on sort un peu du service irrégulier d'exploration proprement dit. Il s'agit d'opérations d'une nature spéciale, qu'on nomme raids de marche, et qui comportent parfois de très grandes proportions. J'y consacrerai un paragraphe particulier, mais pour le moment je traite seulement

de l'éloignement des groupes francs, et j'ajouterai quelques faits d'expérience pour compléter les indications précédentes.

En général, au temps du premier Empire, on ne s'étendait pas beaucoup.

Napoléon, dans un exemple déjà cité, indiquait :

2 régiments	à 8 kilomètres.	
1 régiment	à 8 kilomètres	plus loin.
1 escadron	à 4 kilomètres	en avant.
1 piquet	à 4 kilomètres	au delà.
Total : 24 kilomètres.		

On fatiguait une brigade entière pour voir à 24 kilomètres, et le résultat semble peu proportionné aux moyens employés.

Dans une dépêche du général Belliard au général Lasalle, on lit sous la date du 30 janvier 1807 : « Vous établirez la division « dans les quatre villages de..... Vous aurez des postes sur les « quatre routes de..... Vos reconnaissances ne devront aller « qu'à une lieue ou deux tout au plus (8 kilomètres). »

Il s'agit d'un stationnement; néanmoins l'éloignement est bien médiocre pour être averti à temps. C'est sans doute à cause de cela qu'on passait tant de nuits les chevaux sellés, la bride au bras des cavaliers. On était à l'état d'alerte perpétuelle, parce qu'on se gardait mal et surtout à faible distance. Les idées actuelles sont fort différentes.

Durant la guerre de 1870, l'exploration n'a pas été poussée très loin. Les divisions de cavalerie se tenaient à une petite marche de l'infanterie et n'éclairaient pas toujours à une journée plus en avant. Ce n'était pas beaucoup, alors surtout qu'il n'existait pas de contre-partie. Il y eut toutefois quelques pointes d'officier assez remarquables.

On lit dans la relation allemande : Le 27 novembre 1870, à 8 h. du matin, on envoya d'Allaines sur Bonneval un escadron de uhlans, pour se mettre en relation avec le corps du duc de Mecklembourg. L'escadron rencontra 2 pelotons de lanciers français qu'il dispersa, atteignit le grand-duc et revint à son corps. Il avait fait 12 milles (90 kilomètres) de 8 heures du matin à 2 heures du matin, ou 18 heures. Suivant ma moyenne de vitesse, 9 minutes le kilomètre, haltes horaires comprises, donneraient pour 90 kilomètres 13 h. 30′; il serait resté 4 h. 30′ pour un ou deux longs repos. La possibilité existe.

Des pointes de liaison sont souvent nécessaires entre des

armées ou des colonnes, pour avoir des nouvelles ou en donner. On confie ces missions seulement à des officiers. Pour la rapidité de leur marche on ne leur donne que quelques cavaliers de choix. Cependant ils doivent traverser de vastes étendues, ayant à redouter les populations et les partis ennemis. Leur adresse et leur vitesse les protègent. On cite des exemples assez intéressants dans la dernière guerre.

Le 9 novembre 1870, le général von Wittich envoya de Villars un lieutenant avec un seul cavalier, pour informer de son arrivée prochaine le général von der Tann, en retraite après la bataille de Coulmiers. Le lieutenant marcha toute la nuit, et la pluie tomba sans interruption; il se dirigea sur Artenay, puis sur Saint-Péravy où il accomplit sa mission, et rejoignit son général à Viabon. En 25 heures, il avait fait avec le même cheval environ 21 milles (158 kilomètres).

La relation allemande exagère un peu. L'officier parcourut d'abord une étape ordinaire :

De Chartres à Villars.....	25 kilomètres.
Il marcha ensuite :	
De Villars à Artenay par Orgères.	32 kilomètres.
D'Artenay à Saint-Péravy.....	18 kilomètres.
De Saint-Péravy à Viabon.....	19 kilomètres.
Total.....	94 kilomètres.

Mettons-en 100, parce qu'on ne sait pas exactement à quels crochets fut obligé l'officier. C'est une belle course dans les circonstances où elle s'effectua, et le récit allemand n'avait pas besoin de l'augmenter de moitié.

Le parcours des 158 kilomètres était toutefois possible. La vitesse eût été alors de $6^k,2$ à l'heure, sans aucun repos; de $7^k,4$ à l'heure, avec 3 heures consacrées à différents repos, ou enfin de $7^k,9$ durant 20 heures, avec 5 heures employées à des repos. Ce n'est pas une chose extraordinaire, sans doute; nombre de chevaux arabes en ont fait autant et davantage. Les chevaux ayant du sang sont aptes à ces longues courses, et le sang manque chez les chevaux de troupe.

Voici un autre fait assez simple, dont nous empruntons le récit dramatisé à un rapport du général von Colomb :

« Le 19 août, la 2e division de cavalerie prussienne venait de « passer la Moselle à Charmes. On voulait savoir s'il y avait un « rassemblement de troupes françaises à Épinal, à 7 milles sur le

« flanc (52k,710). *On jugea ce trajet trop considérable pour des che-*
« *vaux de troupe* qui n'avaient eu qu'un jour de repos sur douze,
« et que le chef de la patrouille serait fort empêché pour rem-
« plir cette formalité. On envoya deux lieutenants bien montés.
« Ils marchèrent rapidement, entrèrent dans la ville, prirent
« leurs renseignements, se retirèrent, se reposèrent quelques
« heures pendant la nuit dans un village, eux et leurs chevaux
« dans la même écurie; ils rejoignirent le lendemain matin. Ils
« avaient fait plus de 14 milles (105 kilomètres), dont la moitié
« parcourue pendant la nuit. »

D'après une autre version, c'est en passant à Darville le 19 août que la 3e brigade de la 4e division allemande détacha deux officiers sur Épinal. Ils ont pu s'y rendre par Charmes et voici les distances exactes :

De Diarville à Charmes, 9k,500. . . . . } 37k,500.
De Charmes à Épinal, 28 kil. . . . . .

Ils ont pu passer aussi par Mirecourt :

De Diarville à Mirecourt, 7k,500. . . . . } 42k,500.
De Mirecourt à Épinal, 35 kil. . . . . .

Il est probable qu'ils ont suivi d'abord la première direction et sont revenus par la seconde, soit 80 kilomètres et non 105 kilomètres. Ce trajet s'effectua en 16 ou 17 heures, car le départ doit être fixé à 3 ou 4 heures de l'après-midi le 19 et le retour a eu lieu le 20 à 8 heures du matin. En ne comptant que 16 heures en tout, c'est 4 kilomètres à l'heure sans repos; c'est la vitesse normale avec un long repos de 4 heures; c'est 8 kilomètres à l'heure avec 6 heures de repos. Il n'y a là rien de surprenant pour des chevaux d'officiers qui sans doute possédaient du sang, puisque des régiments français entiers, parfois assez mal montés, ont parcouru dans le même temps des traites égales et parfois supérieures.

Prenons maintenant un fait de manœuvres d'instruction. On lisait dans le *Militär-Wochenblatt*, au sujet des manœuvres de septembre 1880 en Gallicie, où les deux corps opposés se trouvaient séparés de 90 kilomètres : « Le corps de l'Est envoie une
« pointe de deux pelotons; départ 5 septembre, 6 heures matin;
« elle côtoie par le nord la route de Radymno et s'arrête après 22
« kilomètres. On donne le foin; 3 kilomètres plus loin on fait
« boire. Des patrouilles ennemies obligent la pointe à obliquer
« pour dérober sa marche, elle parcourt 30 kilomètres et se livre

« à un court repos, puis effectue encore un trajet de 37 kilo-
« mètres; total 92 kilomètres, parcourus par des chemins de
« traverse, en laissant derrière deux postes de correspondance.
« Le lendemain 6 septembre, la pointe part à 6 heures du matin,
« s'avance, revient sur ses pas, envoie un télégramme, se retire,
« rencontre un escadron adverse, change de route pour l'éviter,
« passe au milieu des patrouilles opposées, atteint à 3 heures
« après midi le poste de correspondance le plus rapproché,
« d'où elle expédie deux rapports écrits qui arrivent entre 6 h. 15′
« et 6 h. 30′. La pointe se repose deux heures, et marche de
« 5 heures à 6 heures du soir. Il a été fait 84 kilomètres en
« 10 heures environ. Le 7 septembre, de 6 heures du matin à
« midi, la pointe parcourt 45 kilomètres pour rejoindre sa divi-
« sion. »

Analysons ces trois journées. Il existait une défense formelle de se livrer à aucun mouvement de 6 heures du soir à 6 heures du matin. La pointe a donc employé 12 heures pour franchir 92 kilomètres. A l'allure normale de marche, haltes horaires comprises, il eût fallu 13 h. 48 minutes. Pour 12 heures, la vitesse a été de $7^{k},660$ à l'heure, sans aucun arrêt. La course a été suspendue trois fois; supposons en somme 2 heures de repos. Reste dix heures de marche ou une vitesse de $9^{k},200$ à l'heure, ce qui semble exagéré.

Le second jour, la pointe franchit 84 kilomètres en douze heures, y compris un repos de deux heures. La vitesse a été de $8^{k},400$ à l'heure, ce qui est assez fort.

Le troisième jour, on voit 45 kilomètres parcourus en 6 heures. La vitesse a été de 8 minutes le kilomètre, avec haltes comprises. Cette allure se rapprochant de la vitesse normale est très admissible.

En définitive, en trois journées, ou plutôt en 54 heures, la pointe aurait fait 221 kilomètres. Plus haut, j'ai indiqué 69 heures pour un trajet de 240 kilomètres en temps de guerre. Dans les manœuvres de Gallicie on a marché plus vite, c'est naturel.

Ce qui n'est pas aussi acceptable, ce sont les deux postes de correspondance laissés dans les chemins de traverse à 30 kilomètres l'un de l'autre. On les a rejoints le lendemain ; mais en guerre aurait-on pu les retrouver ? Comment se seraient-ils défendus à cette distance de tout appui ? Ce procédé n'est point pratique.

Enfin, le second jour, les rapports envoyés du poste de correspondance le plus éloigné ont franchi 60 kilomètres environ en

3 h. 22 minutes, avec un seul relai. Chaque cheval a dû faire 30 kilomètres en 1 h. 41 minutes, ou le kilomètre en 3 minutes 4 secondes; un trajet de cette étendue, à cette allure, par des chemins de traverse, est bien fort en paix pour un cheval de troupe et inadmissible en campagne.

J'ai rapporté les faits précédents comme exemples de ce qu'on peut faire en des occasions analogues. Ces sortes de missions à grande distance se font moins à la recherche directe de l'ennemi, que pour obtenir indirectement des informations. Elles consistent en visites éloignées, vers les flancs surtout, pour savoir si l'on fait des préparatifs, si l'ennemi a des agents ou des coureurs, s'il a quitté les lieux où il avait paru, etc. Elles ont aussi pour objet d'examiner des nœuds de routes ou de chemins de fer, des points de passage de rivière ou de montagne, de reconnaître un fort d'arrêt ou une place, et enfin de se mettre en communication avec d'autres troupes amies pour échanger des nouvelles.

8. III. 90.

LIV.

INSTRUCTIONS. — CONDUITE A TENIR.

Le groupe franc, qu'il soit composé de quelques hommes ou d'une division, reçoit toujours une instruction plus ou moins détaillée et divers documents.

L'instruction émane du chef militaire qui ordonne la mission, les détails sont donnés par le commandant du régiment et les documents sont fournis par le service des renseignements, de la division, de la brigade ou du régiment, selon le cas.

L'instruction précise le but à atteindre, l'espèce des informations désirées, la direction à prendre (ce qui ne veut pas dire la route à suivre), les points ou les routes à observer, ceux à visiter, ceux dont il serait bon de s'assurer, la zone dans laquelle le groupe peut se mouvoir, la durée moyenne de l'absence, et quelquefois la limite d'éloignement.

Il est utile d'indiquer au groupe franc la situation connue ou présumée des forces adverses dans les parages où il va s'aventurer, la position probable des troupes amies les plus voisines, le mouvement des groupes francs à sa droite et à sa gauche, s'il est seul pour une opération de recherches ou si plusieurs groupes en sont chargés par diverses directions, etc.

On lui fait connaître aussi la conduite à tenir dans les principales hypothèses, les lignes de retraite les plus sûres ou praticables en cas d'obstacles majeurs, les positions successives de la colonne pendant son absence, les points où il adressera les avis, le mode de communication à employer s'il y a lieu, enfin le point ou les points où il devra rejoindre la colonne.

L'instruction contient, en outre, des recommandations particulières : les nouvelles à mettre en circulation, les réquisitions à ordonner pour une date déterminée, etc.

On y fait connaître la convenance de hâter ou de ne point précipiter le mouvement. On indique parfois la date et même l'heure d'atteinte de certains points de leur parcours, quand on désire obtenir un ensemble ou des efforts convergents.

Les instructions renferment encore d'autres renseignements en raison de circonstances locales, non pas toujours à titre d'ordres, mais comme indications utiles.

On munit le chef du groupe franc d'une carte, assez générale d'ordinaire ; il prend des croquis sur le plan directeur, ou plutôt des notes sur les lieux essentiels de son parcours. Il ne conserve aucun document graphique ou écrit qui puisse fournir à l'ennemi un renseignement utile en cas de perte ou de prise. Les informations de ce genre qu'il craindrait d'oublier doivent être dispersées sur diverses pages de son carnet et mélangées avec d'autres notes.

On se montre réservé dans la communication des documents aux chefs des groupes francs. On leur livre ce qui leur est nécessaire, mais rien de plus. Ils courent d'assez grands dangers d'être enlevés et il ne faut pas fournir soi-même de bonnes armes à l'adversaire, comme cela nous est advenu bien des fois. Cette considération donne à penser que le général de Brack a peut-être été trop loin en disant : « Le partisan doit recevoir de son géné-
« ral une carte exacte du terrain sur lequel il va opérer ; des
« renseignements aussi certains que possible sur la position de
« l'ennemi et sur les déterminations qu'on lui suppose. On doit
« lui donner connaissance des mouvements présents et projetés
« de nos différents corps d'armée pour savoir où adresser ses
« rapports, et, dans un cas pressé, où trouver un appui dans sa
« retraite. » (P. 344.)

Il envisageait les partisans, il est vrai ; néanmoins, de semblables communications sont excessives. On peut prescrire à un chef de groupe irrégulier de diriger ses avis sur un point, de cher-

cher un appui sur tel autre, sans qu'il soit utile de désigner les troupes devant occuper ces points, et encore bien moins leur effectif.

Le chef de la pointe franche se pénètre bien de tout ce qu'on lui a notifié, et, autant que possible, il place tous ses documents dans sa mémoire et n'emporte rien que sa carte, ses croquis, son carnet avec des signes intelligibles pour lui seul.

Le chef de groupe étudie rapidement mais à fond ses instructions et recommandations; il suit sur sa carte le trajet prescrit, les retours praticables, les lieux propres aux stations, aux embuscades ou aux ravitaillements. Il examine les obstacles, les hypothèses probables, les moyens de les surmonter, de les tourner, de les conjurer.

Il a toujours devant les yeux cette considération fondamentale, que si la prudence est sa règle, il ne doit pas hésiter à hasarder quelque chose pour amener la réussite de son opération. Jamais un groupe franc ne doit opérer sans un résultat quelconque, sans fournir une information. Il est inutile de déranger des cavaliers sans un profit appréciable, et de renouveler ces reconnaissances vagues, si souvent lancées au hasard, ne rapportant rien ou agissant autrement qu'il leur avait été prescrit. Ce n'est plus de l'initiative, c'est de l'indiscipline ou de la fantaisie.

Ce côté de la question n'a point échappé à la perspicacité du général von Schmidt, et il a nettement tracé le devoir de tout chef de groupe irrégulier. « La première condition, dit-il, c'est que « toute personne à laquelle on confie une mission la comprenne « bien, s'en pénètre complètement et l'exécute à tout prix, coûte « que coûte, sans se laisser épouvanter par les difficultés, sans « jamais perdre de vue l'objectif indiqué, et emploie toutes ses « facultés à l'accomplissement de sa mission. » (P. 182.)

On ne saurait mieux dire, et cette règle absolue sera incessamment présente à l'esprit des officiers. Il n'y a de service irrégulier qu'à cette condition formelle. Le chef qui envoie un groupe franc doit être certain que la mission sera conduite suivant ses intentions, et que tous les moyens imaginables seront essayés pour la mener à bien. Si l'on agit de la sorte, la non-réussite d'une mission devient une indication, puisqu'elle révélera une impossibilité complète de la remplir.

Les instructions de guerre sont toujours assez sommaires. Le temps manque pour les détailler et la mémoire pour les retenir. Elles donnent la charpente de l'opération, les limites, et ne vont

pas au delà. Les ordres des missions supposent donc une connaissance préalable de tout ce qui est à faire pour leur exécution, et qu'il est impraticable de rappeler chaque fois. Il faut admettre également que tout chef de groupe a reçu un enseignement complet, qu'il sait tous les détails, qu'il connaît les différents rôles auxquels il peut être appelé, et qu'il ne confondra pas une recherche de contact avec une rupture de réseau ou autre opération franche.

Quel que soit l'objectif d'un groupe franc, il y a des procédés d'exécution que l'expérience et la logique imposent. Ces règles générales s'appliquent, sauf de très rares exceptions, à tous les cas. Il est indispensable de les savoir et avantageux de les appliquer. La conduite à tenir dans le service irrégulier est presque toujours la même, malgré la variété des missions. Elle se nuance d'après les circonstances et selon la configuration du sol, mais la méthode ne change pas.

C'est pour cela que l'ordonnance sur le service en campagne a placé en son article 116 des recommandations générales, sans distinguer entre les différentes missions. Elle admet ainsi pour toutes les mêmes règles et sous ce rapport elle a raison. Seulement, sa concision est trop grande. On y a uniquement en vue les partisans, et la cavalerie a trop longtemps pensé que cela ne la concernait point. D'autre part, il n'y avait point et il n'y a pas encore de traité, de manuel développant avec détail les préceptes sommaires de l'article 116, en vue de l'instruction des officiers.

Cet article se résume ainsi : marcher la nuit de préférence, se reposer le jour dans des lieux couverts, avoir un service actif de sécurité, nouer des intelligences avec les habitants, posséder des agents secrets, dérober sa marche, agir par surprise, attaquer vivement, changer souvent de direction.

Certaines de ces recommandations ne s'appliquent ni à toutes les missions, ni aux groupes francs ayant un but déterminé. Le partisan est un enfant perdu travaillant pour son compte, allant à droite ou à gauche comme il lui plaît et ne marchant pas s'il lui convient. Le groupe franc est obligé d'aller et de faire quelque chose.

« Le partisan, par l'isolement dans lequel il se trouve et par « son absence d'obligation de marcher dans telle ou telle direc- « tion, de se retirer sur tel point, n'est soumis à rien qui le gêne. » (De Brack, p. 346.)

Si le partisan est complètement libre, le groupe franc ne

jouit que d'une liberté relative. Il fait partie d'un ensemble, il y joue un rôle et il ne peut s'y soustraire sous peine de nuire au système général. Cette différence de situation modifie nécessairement en quelques points les préceptes de service en campagne; cependant, comme fond, ils restent à peu près les mêmes. C'est pour cela qu'il importe de les bien connaître avec toutes les variétés qu'ils comportent.

Il en résulte des règles générales, dans tous les cas, et des règles particulières, sur la manière d'effectuer chacune des différentes missions.

En fait d'exploration irrégulière on ne confondra pas deux choses qui, ayant sans doute de l'analogie, ne se ressemblent pourtant pas. L'une est la manière de procéder avec des petits groupes; l'autre, l'ensemble des mesures à prendre pour opérer avec des forces puissantes. Dans le premier cas, ce qui domine, c'est le secret, la rapidité, l'adresse, l'état pour ainsi dire insaisissable. Dans le second, ces conditions ne sont pas réalisables au même degré, mais elles sont compensées par la force.

Les groupes francs, astreints à une prudence extrême, sont tenus de déployer beaucoup de hardiesse pour s'approcher de l'ennemi, une grande adresse pour découvrir ses mouvements, et autant de rapidité que d'exactitude pour en rendre compte. On se gardera d'abuser des hommes ou des chevaux, tout en sachant en user complètement au besoin. Pour voir, il faut s'avancer, se retirer parfois, revenir, ne point perdre l'espoir et ne pas se ménager mal à propos.

Le groupe franc ayant une action de courte durée se préoccupe peu des abris; s'il en rencontre de propices, il les utilise, sinon il bivouaque; ce sera son mode le plus habituel, à cause du danger pour lui de stationner dans un centre de population ennemie. Il ne se placera pas non plus près de l'eau, les aiguades étant naturellement fouillées par les coureurs ou visitées par les passants.

Malgré cette double condition défavorable, il est obligé de pourvoir à la nourriture des hommes et des chevaux, sans ébruiter sa marche, sans donner l'éveil à l'adversaire, sans éventer sa mission. Il est obligé d'atteindre le but fixé, et une bonne alimentation est un des moyens. Il est assez facile de se la procurer surtout pour de petits groupes. Aucune prescription ne leur est donnée à ce sujet, sauf celle de ne pas gaspiller ni détériorer.

En résumé, les ordres de missions ne peuvent être délivrés, ni

compris, ni exécutés sans une instruction soignée, théorique et pratique, donnée dans les régiments pendant la paix; sans une méthode connue employée aux manœuvres et passée dans les habitudes.

Après ces considérations générales, nous passerons à l'examen détaillé des diverses opérations constituant le service irrégulier d'exploration et qui sont :

La recherche du contact;
La conservation du contact;
L'insinuation dans le réseau adverse;
L'interdiction à l'ennemi de voir et son induction en erreur;
Le refoulement des pointes opposées;
La rupture du réseau hostile;
La protection de son propre réseau;
Les destructions et enlèvements;
Les raids.

LV.

RECHERCHE DU CONTACT. — MARCHE. — COMBAT. — RETRAITE.

On a ordinairement par l'espionnage des données générales sur les emplacements des forces ennemies; on sait à peu près le côté où se trouvent ses principales masses; il s'agit de connaître exactement tous les points occupés et approximativement l'effectif en chaque endroit. Cette constatation s'effectue par les groupes irréguliers allant voir de leurs yeux ce qui en est.

Pour définir cette mission le général von Schmidt se borne à dire : « En ce qui concerne l'exploration, déborder l'adversaire, « tourner ses ailes, en cas de nécessité percer sa ligne, le tout « joint à des patrouilles de reconnaissance faites par des offi- « ciers, sont les moyens les plus propres à obtenir sur l'ennemi « des renseignements approfondis et certains pouvant être utiles « au commandement de l'armée pour la conduite des opérations, « et, ce qui importe surtout, servir à l'ensemble et non à de pe- « tites entreprises. » (II, 106.)

Ces préceptes généraux n'indiquent pas comment il convient d'agir, quelle conduite il y a lieu de tenir, quels procédés sont les plus efficaces à employer.

On s'occupe d'abord de délimiter le champ d'action ou la zone de marche de l'ennemi. On y arrive en recherchant tous les points occupés par lui. A cet effet, on lance des groupes francs de diverses forces sur toutes ou sur un grand nombre de directions. Ils ont pour mission générale de battre le pays dans une région déterminée, de recueillir chemin faisant des informations, de voir l'ennemi au moins dans son aspect extérieur. Ils marchent jusqu'à ce qu'ils rencontrent des forces adverses suffisantes pour les renseigner, ou assez nombreuses pour les empêcher d'aller plus loin. Ce voisinage où l'on parvient du parti opposé et la perception par la vue de ses forces constituent le contact.

S'il recherche seulement l'ennemi, le groupe franc suit les voies principales; c'est sur elles qu'il a des chances de le rencontrer. S'il doit faire un coup inopiné, il évite les grandes routes et préfère les petites communications, les sentiers ou les passages à travers champs. Il est moins exposé à y trouver du monde, mais les difficultés d'orientation et les causes d'erreur sont plus grandes.

Dans le premier cas, le groupe franc marche droit à son but, cherchant à surmonter les obstacles. Il se maintient sur la communication prescrite tant qu'il le peut. En présence de difficultés ou de forces trop considérables, il se dérobe, s'éloigne sans quitter la zone indiquée, et revient à sa direction première dès que l'occasion est propice. Il s'avance résolûment, comptant pour réussir sur la soudaineté de l'apparition et la surprise qu'elle cause. Risquer de se faire prendre est quelquefois une nécessité pour le groupe franc. On n'a des nouvelles de l'ennemi qu'en le voyant de près. Un cavalier qui s'échappe suffit à renseigner, et si nul ne revient on est encore instruit. C'est en osant beaucoup qu'on obtient beaucoup, et en osant on s'expose. La hardiesse, l'audace même est indispensable, sans cela on ne saura rien.

Dans le second cas, la mission est moins périlleuse peut-être, mais plus difficile. Le mystère donnant la sécurité, le groupe franc dérobe sa marche; il chemine durant la nuit s'il le peut, et se repose le jour dans les bois. Il évite les lieux habités et n'y paraît que pour prendre des vivres. On ne peut pas toujours passer la journée au repos, à cause de l'obligation d'agir promptement. La nuit on est contraint de suivre de bonnes communications; par les étroits passages on s'égarerait certainement en pays inconnu. Le jour, on peut faire quelques trajets à travers

champs, en masquant son mouvement par des haies, des collines, des remblais, des rangées d'arbres, etc.

L'allure est forcément irrégulière, selon les incidents de la route, les nécessités de l'observation, le besoin de s'enquérir ou la nature des communications. En principe, si l'on fait une grande course, on n'abusera pas du trot, afin d'avoir toujours les chevaux prêts à fournir un temps de galop prolongé en avant ou en arrière. La vitesse de marche ne diffère pas sensiblement de celle attribuée à la cavalerie (7,666 mètres à l'heure), et elle est souvent moindre.

Les groupes francs parcourent au trot les parties où la route est bonne et le terrain découvert; ils marchent au pas et avec précaution dès que le sol s'accidente. Selon le général de Brack : « Ils essayent de marcher inaperçus. Dans les lieux couverts « leur allure est plus lente. Lorsqu'ils ont quelque chose à « craindre, ils passent les plaines de nuit, ou au trot de jour, « pour échapper plus tôt aux regards. » (P. 185.)

Une fois près de l'ennemi, le groupe franc choisit une position dominante et s'y dissimule; les bois, les broussailles, les haies, les murs placés sur des hauteurs remplissent les conditions désirables. On ne les rencontre pas toujours en situation propice. Alors le groupe franc s'arrête, se cache et détache pour observer quelques hommes ordinairement à pied. Ceux-ci se glissent dans le plus grand silence, avec beaucoup de précautions, en rampant fort souvent à travers des vignes, du maïs, des champs de céréales, etc.; ils s'approchent le plus possible des positions de l'adversaire, examinent avec soin et reviennent comme ils étaient allés.

Lorsqu'un groupe franc aperçoit l'ennemi en mouvement, il n'a garde de se montrer; il gagne promptement une position de flanc, s'y masque, et par des hommes embusqués derrière quelque obstacle ou couchés par terre, il fait observer et même compter les forces adverses. Si son crochet vers le flanc est opéré à propos, le groupe franc ne redoute rien. Il laisse l'ennemi poursuivre tranquillement sa marche, et après s'être renseigné il pourra, soit donner une forte alerte sur l'arrière-garde ennemie pour troubler le mouvement, soit faire un détour rapide et venir avertir de ce qu'il a découvert.

Quand la mission est urgente, on opère plus rapidement. Le mystère devient secondaire ou n'existe plus; on le remplace par la soudaineté. On va directement au but, on fait le trajet d'une

seule traite, on apparaît inopinément, on voit et l'on s'éclipse avec promptitude. On risque une volée de mitraille, quelques coups de fusil, généralement peu nuisibles; l'ennemi lance des cavaliers, mais le groupe franc a disparu et il a de l'avance.

On procède toujours de cette manière pour aller saisir des papiers dans un centre de population, enlever des notables, surprendre un poste, détruire une ligne ferrée ou télégraphique, découvrir des préparatifs de mouvement. On pousse à grande distance sans s'arrêter, de manière à devancer quiconque voudrait donner l'éveil. On ne perd pas de temps à reconnaître, on se présente au galop, quitte à se fourrer parfois dans la gueule du loup. Généralement la surprise et l'étonnement de cette apparition inattendue paralysent toute velléité de résistance. Une petite force suffit pour produire un grand effet. Si son effectif le comporte, elle laisse une réserve un peu en arrière; si l'effectif est peu considérable, elle s'engage à fond tout entière sans hésiter; c'est le moyen le plus efficace de réussir.

Quand le trajet est long ou la situation de l'objectif imparfaitement connue, le groupe franc accomplit la principale portion de la course, puis gagne un couvert où il se repose et restaure les chevaux. Pendant ce temps il prend ou fait prendre des renseignements; il examine bien les localités, surveille, et, au moment jugé favorable, il sort de sa cachette pour fondre énergiquement sur la proie convoitée. En résumé, marcher rapidement, se mettre en embuscade, agir par surprise, est la meilleure conduite à tenir, surtout s'il s'agit d'enlever un poste, une reconnaissance, ou de pénétrer dans un centre de quelque importance. Quand l'adversaire, revenu de l'étonnement causé par l'aggression soudaine, prendra des mesures, le coup sera fait et le groupe franc déjà en retraite.

Chaque groupe franc se constitue, selon son importance, un service de sécurité plus ou moins complet et analogue au dispositif adopté pour les patrouilles. Ce service se réduit ordinairement à une avant-pointe plus ou moins éloignée, composée d'un ou de plusieurs cavaliers. On y place parfois un sous-officier et au besoin un officier. Un guide, s'il y en a deux, marche à l'avant-pointe; l'autre est avec le chef du groupe. Quand on le peut, on met aussi à l'avant-pointe un cavalier parlant la langue du pays, pour questionner les gens rencontrés, intimer un ordre à des habitants, répondre à une vedette adverse, etc.

Le groupe franc emploie rarement des flancs-gardes. Il éclaire

les routes transversales par quelques cavaliers, jusqu'à une certaine distance, et fait fouiller les lieux couverts sur les flancs pour éventer les embuscades.

On constitue une très minime arrière-garde, dans certains cas et temporairement, pour se garer des surprises. Elle n'est jamais éloignée.

Les petits groupes francs ne peuvent se servir de ces procédés qui disperseraient tout leur monde. Ceux d'un fort effectif se conformeront à ce qui a été dit pour la marche des unités isolées de cavalerie.

Lorsqu'on prétend attaquer ou surprendre, on supprime presque tout service de sécurité, on se resserre, on se rapetisse pour ne pas donner l'éveil prématurément, on marche très concentré et rondement.

L'action des groupes francs n'est pas toujours la même, et le service en campagne s'est montré trop absolu en son article 108 portant : « Les reconnaissances n'étant en quelque sorte que des « grand'gardes mobiles, destinées non à combattre, mais à voir « et à observer, elles évitent de se compromettre et marchent « avec précaution. »

La comparaison n'est pas juste. La grand'garde est une unité jetant des postes en avant d'elle et des sentinelles au delà. Elle est dispersée, tandis que le groupe franc a pour règle la concentration constante. On retrouve bien dans cet article 108 l'idée ancienne de l'émiettement d'un détachement de reconnaissance en forme d'éventail ou de réseau avec solidarité entre les diverses parties. Ce procédé est absolument funeste aux groupes du service irrégulier et est par conséquent à proscrire.

Quant au précepte de ne pas s'engager sans nécessité formelle, il est exact. Lloyd l'avait déjà donné autrefois. « Les troupes légères, jetées en avant de l'armée, ne sont pas là pour « combattre, mais pour guetter l'ennemi, observer ses moindres « mouvements et en faire passer à temps l'avis à l'armée. »

Le général von Schmidt a développé la même pensée dans ses instructions : « Les patrouilles de reconnaissance éviteront à « tout prix l'engagement inutile qui les mettrait dans l'impossi- « bilité de s'acquitter de leur mission. En attirant l'ennemi sur « soi, on est obligé de combattre et on ne peut rien voir. Voir « est cependant la base essentielle, la mission unique, exclusive « de ces patrouilles. Dès qu'on a vu ce qu'on voulait ou bien dès « qu'on se trouvera dans l'impossibilité de remplir sa mission,

« dès que des troupes ennemies se porteront sur la patrouille, « celle-ci devra se dérober aux yeux de l'ennemi. Il est absolu- « ment inutile et nuisible de s'arrêter, d'hésiter. » (II, 195.)

Toutefois si un poste ennemi occupait le point essentiel pour voir ou dont la visite fût indispensable, il est loisible de l'attaquer, si les forces ne sont pas trop disproportionnées et s'il existe des chances de réussite. Il en sera de même à l'égard des patrouilles ou petits partis adverses qui barreraient le passage; on tentera toujours de les culbuter.

Le général Duhesme le conseille nettement : « Pour recon- « naître une colonne ennemie, le principe est toujours de tenir sa « marche cachée et de se découvrir le moins qu'on peut. Si des « détachements de flanqueurs et d'éclaireurs lui ôtent les moyens « de s'approcher pour juger s'il y a une force considérable ou « non, il faudra qu'il prenne le parti vigoureux de les charger « avec audace, pour pousser jusque dans un endroit d'où il « puisse enfin découvrir le gros de la troupe ennemie. » (*Essai sur l'infanterie légère.*)

Il y a néanmoins un cas où le groupe franc peut attaquer sans y être obligé. Quand la mission est accomplie, lorsque les renseignements cherchés sont obtenus, on se trouve parfois en position de faire quelques prisonniers, d'inquiéter l'adversaire par une agression dont il ne comprendra tout d'abord ni le but ni l'importance. On peut tenter un coup de main, s'il ne compromet pas les informations recueillies et surtout si l'autorisation d'agir ainsi a été donnée. Cette faculté n'est pas toujours concédée, car elle engage souvent plus qu'il ne conviendrait, et une initiative intempestive pourrait contrarier gravement les combinaisons du commandement.

Quand le groupe franc rencontre des forces supérieures, il se détourne et cherche à passer autre part. S'il n'y parvient pas, si l'ennemi le traque, son salut est dans la retraite. Il doit sans cesse être prêt à l'entreprendre et pour cela ne jamais disperser son monde.

Le général Duhesme a encore fort bien précisé ce cas : « Si le « parti peut et doit attaquer dans certains cas, il ne doit se dé- « fendre et recevoir le combat que quand il ne peut pas échapper « à la vigilance et à la poursuite de son ennemi. »

La retraite rapide, dissimulée, est un des grands moyens d'action du groupe franc; c'est la preuve de l'élasticité du système ;

il fléchit momentanément et en cédant, trompe l'action de l'adversaire.

La retraite est aussi commandée par l'obligation de sauver et de rapporter les nouvelles.

A peine le renseignement est-il obtenu ou le coup fait, la retraite commencera sans retard et sera menée sans lenteur, car l'ennemi ne tardera pas à survenir en force. Il convient de gagner beaucoup d'avance sur lui et de le dérouter sur la direction prise, en s'éloignant d'une manière peu vraisemblable. Le général de Brack enseigne en détail comment on donne le change à l'adversaire et on trompe les populations.

Au retour, il ne s'agit plus de se maintenir aux environs d'une direction déterminée, ni même dans une zone fixée; on s'engage au besoin sur des lignes excentriques, on fait de longs circuits, de brusques crochets et on rejoint la colonne ou le cantonnement n'importe par quel chemin.

Le groupe franc n'est pas toujours maître de son retour; le terrain, les événements règlent ses mouvements. En fixant sa rentrée soit à un moment, soit par une direction, on risquerait de perdre tout le fruit de son expédition; on ne précise ces points qu'en des circonstances majeures; autrement on lui laisse une grande latitude. Il ne doit point en abuser. Sa règle est de rentrer vite, mais sûrement, car après l'obtention d'un renseignement l'essentiel est de le rapporter au chef qui l'attend.

La recherche du contact s'effectue nécessairement au début de la guerre. Cette opération se renouvelle toutes les fois que les événements amènent de très brusques changements dans la situation de l'adversaire, ou qu'il est parvenu à se dérober.

La recherche du contact nécessite de grands efforts et parfois des déploiements énormes de troupes. Après Austerlitz, le contact fut en partie perdu. Il en fut de même après Smolensk, comme après la Moskowa, et l'on sait combien on eut de peine à le rétablir.

Durant la campagne d'Italie, en 1859, le contact par la cavalerie n'a pour ainsi dire jamais existé. C'était le quartier général sarde qui fournissait une certaine quantité de renseignements. Pas plus que le quartier général français, il ne connut le retour des Autrichiens du Mincio vers le Chiese.

Dans la campagne de 1866, l'état-major autrichien, placé au centre de la Bohême, semble n'avoir rien su du passage des montagnes par une douzaine de colonnes prussiennes. Il ne

connut pas davantage, le matin de Sadowa, la situation des forces adverses, pourtant fort rapprochées de lui, et bien des heures s'écoulèrent sans action, dans l'attente des nouvelles. La bataille était imminente, et sous le rapport des informations on n'était point au contact. C'est ce qu'on croirait difficilement, si le fait n'était point advenu.

La campagne de 1870 fut une période de tâtonnements pour la tactique des renseignements. Les Français ne se servirent pas de leur cavalerie; à peine firent-ils un peu de service régulier d'exploration au seul point de vue de la sécurité. Quant au service irrégulier pour la recherche du contact, il n'en fut pas question. Les seuls avis obtenus provinrent, en général, d'espions et quelquefois d'habitants. Je répète, puisqu'on l'a contesté, que ces renseignements étaient à peu de chose près suffisants comme ensemble, et que la cavalerie allemande n'a en rien dissimulé les mouvements essentiels qui ont été connus en temps utile. Ce serait sortir de mon sujet, purement militaire, que d'expliquer pourquoi on a agi, pour ainsi dire, à l'encontre de ces indications.

Ce fait est précisément remarquable; il montre que si la cavalerie possède une grande puissance de recherche, elle n'a pas une égale faculté pour s'opposer à la prise des informations. Il est important de voir les choses telles qu'elles sont, et non comme on les souhaiterait.

Durant cette campagne de 1870, les Allemands tentèrent beaucoup pour la recherche du contact. Ils manquaient de méthode et d'idée arrêtée sur ce qu'il convenait de faire. Ils ne réussirent pas toujours et surtout ils perdirent bien souvent le contact après l'avoir obtenu. Leur relation officielle établit péremptoirement ces deux faits en bien des endroits; je citerai seulement quelques passages :

« Dans la soirée même du 4 août, on avait perdu tout contact « avec les troupes battues à Wissembourg. » (P. 197.)

Après Reichshoffen, la cavalerie allemande se montre timide, hésitante. La poursuite est sans élan, elle ne donne aucun renseignement sérieux.

« On demeurait au quartier général de la IIIe armée dans l'in- « certitude sur la véritable direction prise par l'ennemi en re- « traite, car il était difficile aux troupes allemandes de s'enga- « ger de nuit dans les défilés des Vosges. » (P. 286.)

Après le combat de Forbach, il n'y eut pas de poursuite, et

pourtant il se trouvait là près de 6,000 cavaliers allemands. C'est seulement le 6 au soir que le commandant en chef de la Ire armée allemande donna l'ordre de faire partir des reconnaissances, le 7 de grand matin, pour savoir la direction prise par les Français. C'était assurément un peu tard.

Le 18 août, la cavalerie allemande agit sans ensemble. Les reconnaissances, commencées avant 6 heures du matin, ne purent déterminer la position de l'extrême droite française que fort tard, vers 4 heures du soir. Durant les premières heures, on croyait au grand quartier général allemand que l'armée française avait rétrogradé sous Metz et que sa droite était à Amanvillers.

« Cependant, d'autre part, l'incertitude continuait à subsister « sur la question de savoir jusqu'où s'étendait la droite de l'ad- « versaire. Montigny-la-Grange continuait à être regardé comme « le point extrême occupé vers le nord. Vers 11 heures, on si- « gnalait des troupes françaises à Saint-Privat. A une heure, on « annonçait que Saint-Privat et Sainte-Marie étaient fortement « occupés. Vers 2 heures, un officier d'état-major saxon signa- « lait l'extension de la ligne jusqu'à Roncourt. »

Dans la seconde partie de la campagne, la cavalerie ne fit pas beaucoup mieux, car on lit plus loin : « Depuis quelque temps le « grand quartier général manquait de renseignements positifs « touchant les concentrations de forces ennemies auprès de « Bourges; en conséquence, le commandant de la IIe armée était « invité le 22 décembre 1870 à envoyer par Gien de fortes re- « connaissances dans cette direction. » (*Relation allemande*, 2e partie, p. 687.)

Le manque de renseignements fournis par la cavalerie allemande, sur le départ de l'armée du maréchal de Mac-Mahon de Reims et Châlons vers l'est, est ainsi indiqué par la relation allemande : « Si dans cette soirée du 25 août on jette un coup « d'œil sur les positions des belligérants, on voit au nord, *à deux* « *marches à peine* sur la droite de l'armée allemande en marche « vers l'ouest, une masse de troupes françaises de 150,000 hom- « mes environ, en marche vers l'est ET DONT JUSQU'ALORS LES « MANŒUVRES COMME LES INTENTIONS SONT ENCORE INCONNUES DE L'AD- « VERSAIRE. L'évacuation de l'Alsace par les Français, rendue « plus prompte par l'emploi des voies ferrées, *avait fait cesser* « *tout contact presque aussitôt après la bataille de Wœrth, et* « *l'état-major allemand s'était trouvé à peu près réduit aux ren-*

« *seignements souvent incertains des agents et des journaux.* » (P. 929.)

Les masses de cavalerie qui précédaient les armées allemandes ne donnaient donc pas de renseignements à cette époque, et elles n'eurent aucun soupçon du mouvement si considérable de l'armée française de Reims au moment où il débuta.

Dans la soirée du 25 août, des informations de journaux « laissaient entrevoir un mouvement des troupes françaises sur Vouziers... D'autre part, un nouveau télégramme de Londres mandait, d'après le journal *le Temps* du 23 août, que Mac-Mahon s'était subitement décidé à courir à l'aide de Bazaine... Quoique ces données fussent encore insuffisantes pour élucider complètement la situation, et que la prudence conseillât d'ailleurs de se tenir en garde contre les renseignements de la presse, toujours sujette à caution, etc. »

Il n'est pas question de nouvelles provenant de la cavalerie allemande, que l'adversaire ne contrariait pourtant en aucune façon.

L'inquiétude était grande au quartier général allemand et des ordres furent transmis à plusieurs divisions de cavalerie d'éclairer au loin sur la droite, c'est-à-dire vers le nord. La 5e, la 6e division de cavalerie, celle de la garde et la division de cavalerie saxonne y furent employées notamment. Ce déploiement produisit un résultat positif : « La mission donnée à la cavalerie l'amenait en présence des troupes avancées du 7e corps français ; LE CONTACT AVEC LA SECONDE DES MASSES FRANÇAISES, PERDU DEPUIS LA BATAILLE DE WŒRTH, SE TROUVAIT DÉSORMAIS RÉTABLI, A PARTIR DU 26 AOUT. (7e *livraison*, p. 938.)

La perte du contact avait duré plus de vingt jours !

Le 26 août, les divisions de cavalerie envoient enfin des renseignements. La division saxonne, bivouaquant à Banthéville à 2 heures après midi, expédie des reconnaissances qui trouvent Dun inoccupé et voient quelques troupes en marche aux environs de Buzancy. Elles signalent vers 4 heures du soir des forces françaises à Grandpré et à Chevières.

La 5e division de cavalerie bivouaque à 5 heures du soir entre Autry et Montchentin. Ses patrouilles sur Grandpré aperçoivent des masses françaises sur la rive gauche de l'Aire aux environs de cette ville. « Une patrouille de sous-officier s'avançant jusqu'à « 4 *kilomètres de Vouziers* faisait connaître que les Français se « trouvaient en forces sérieuses à l'est de cette ville. » (P. 939.)

Ce rapport ne parvenait au grand quartier général que le 27 août à 7 heures du soir.

La 6e division de cavalerie allemande bivouaquait à Tahure et dirigeait des patrouilles d'officiers vers Vouziers, Reims et Châlons. Dans ces deux dernières directions, on ne rencontra personne, mais le lieutenant envoyé sur Vouziers arrivant à 5 h. 30 du soir sur les hauteurs nord-ouest de Savigny (à 18 kilomètres de Tahure) put distinguer dans leur ensemble les positions des Français autour de Vouziers. D'après les renseignements personnels de cet officier, la 6e division expédia (vers 7 heures du soir) le bulletin suivant au grand quartier général, qui le reçut le lendemain à 5 h. 15 à Clermont en Argonne :

« Des troupes ennemies de toutes armes campent sur les hau-
« teurs à l'est de Vouziers, entre Chestres et Falaise. Un ou deux
« régiments d'infanterie sont sur la route de Longwé, couverts
« par une batterie et un bataillon de chasseurs. A Chestres, des
« colonnes débouchent précisément du bois et se disposent à
« camper. Un escadron de lanciers se tient en avant de Vouziers.
« Il ne paraît pas se trouver d'infanterie dans la ville même. Les
« habitants disent qu'il y aurait environ 140,000 hommes dans
« les environs, que Mac-Mahon serait à Attigny et qu'on l'at-
« tendrait dans deux jours. » (*Relation allemande*, pages 939 et 940.)

Cette recherche de renseignements fut bien exécutée. Elle employa énormément de monde, et les informations restèrent néanmoins incomplètes, d'après ce qu'on peut inférer de la relation allemande, jusqu'au 27 au soir et même au 28 dans la matinée. Ces grands efforts pour un résultat tardif dénotent un manque de méthode et d'habitude de ces sortes d'opérations, oubliées dans les armées depuis les guerres du premier Empire.

Les pointes allemandes venant à 4 kilomètres de Vouziers, tout près de Savigny, et d'autres lieux, observer à loisir tous nos mouvements ou campements, ne sont pas une preuve de la bonté du système employé. Elles accusent seulement notre impéritie. Notre absence à peu près complète de précautions permit à la cavalerie allemande d'opérer tout à son aise. Il n'en serait plus de même aujourd'hui.

J'ai rapporté les faits ci-dessus pour bien établir que la cavalerie allemande, entièrement libre de son action, n'a pas fourni à temps les renseignements désirables et a souvent perdu le contact. Ce n'est pas pour le plaisir de critiquer nos voisins, mais

pour en faire sortir un enseignement. En effet, on devra en conclure que l'exploration irrégulière est une opération délicate, difficile, et qu'il est indispensable pour réussir d'avoir une bonne méthode, avec l'habitude de la pratiquer.

LVI.

CONSERVATION DU CONTACT EN STATION, EN MARCHE, EN POURSUITE OU EN RETRAITE.

La première opération étant la recherche du contact, la seconde est nécessairement la conservation du contact. Signaler la présence de l'ennemi est quelque chose, mais ne saurait suffire. Ce qui existe à un moment se trouve complètement modifié dans un court espace de temps. Un avis exact à un instant déterminé devient parfois tout à fait faux une heure après. Force est de signaler à mesure qu'ils se produisent les déplacements de l'adversaire, l'arrivée de ses renforts, le mouvement de ses convois, les travaux qu'il effectue, etc. Pour cela, il faut voir l'ennemi ou le sentir sans cesse, et l'observation constante de ses agissements constitue la conservation du contact.

Le général von Decker en expose ainsi la nécessité : « De même « qu'un homme habile dans l'escrime suit sans cesse des yeux les « mouvements de son adversaire et cherche à se maintenir tou- « jours en contact avec sa lame, de même aussi à la guerre « l'observation qui a pour but de connaître et de suivre les mou- « vements de l'ennemi, qu'il soit près ou loin, qu'il marche ou « s'arrête, ne doit jamais être interrompue ni suspendue. » (*La Petite Guerre*, p. 274.)

Ces lignes ont été écrites il y a plus de quarante années. C'est seulement depuis dix ans qu'on s'en occupe, et au moment où je publie cette étude, on n'a encore jamais mis réellement en pratique ce principe si essentiel.

Le général von Schmidt disait : « L'une des principales mis- « sions de la cavalerie consiste à conserver le contact de l'ennemi « qui se retire. Les troupes de cavalerie les plus voisines de l'en- « nemi doivent toujours savoir où il se trouve. » (II, p. 221.)

Ce principe a été consacré par l'Instruction ministérielle du 27 juin 1876 en en faisant un conseil plutôt qu'une doctrine positive : « Pour tenir le commandant de la division au courant, il « est nécessaire que les renseignements se succèdent en se con-

« trôlant d'une manière ininterrompue. Aussi, le contact une « fois obtenu, doit-on chercher à le conserver, et s'efforcer de le « reprendre s'il a été perdu. » (Art. 5.)

L'Instruction envisage une division au lieu de considérer toutes les unités de cavalerie qui ont des besoins analogues. Elle émet ce précepte d'une façon un peu vague, et certains développements seraient indispensables pour guider les officiers dans l'application. Ces développements ont été en partie donnés par quelques écrivains.

Les uns, s'inspirant des exemples de nos grandes guerres du commencement du siècle, ont établi la règle suivante : Constater le matin les changements survenus durant la nuit dans les positions adverses ; envoyer des patrouilles, et, si elles ne trouvent plus l'ennemi, elles se mettront à sa recherche. Tous les traités militaires ont reproduit ce cliché. Il en est résulté ces reconnaissances journalières du matin, ces attaques du point du jour qui tenaient une si grande place dans la vie de campagne d'autrefois, sans servir à grand'chose, car elles n'apprenaient rien. Elles constataient tardivement le départ de l'adversaire, sans pouvoir indiquer la direction qu'il avait prise. C'est ce que fit la cavalerie de Murat devant Smolensk ; c'est ce qu'a reproduit la cavalerie allemande après la bataille de Reichshoffen.

Dans les deux cas, les reconnaissances du soir signalaient l'ennemi au bivouac, les reconnaissances du matin annonçaient qu'il n'y était plus ; quant à indiquer le moment de son départ et la route suivie, il n'en était pas question.

On ne procéderait plus ainsi sans danger. Les armées se mouvant souvent durant la nuit, la vigilance sans trêve est obligatoire.

Le général du Vernois se borne également à un conseil : « Les « moyens à prendre pour conserver le contact dépendent de la « distance à laquelle l'ennemi s'est retiré : s'il se tient à proxi- « mité des avant-postes, les patrouilles de ces derniers suffisent « pour l'observer et on en règle le service, surtout en ce qui con- « cerne l'heure de les relever, de manière que l'adversaire soit tou- « jours soumis à un contrôle incessant. Si l'ennemi s'est retiré à « une grande distance, on le fera suivre par un ou plusieurs esca- « drons qui se porteront 2 à 4 lieues en avant (15 à 30 kilo- « mètres) et plus loin même dans certaines circonstances, et lan- « ceront ensuite leurs patrouilles pour savoir où il s'est arrêté. » (II, p. 207.)

C'est un commencement de système d'exploration irrégulière ; toutefois les lignes principales sont à peine apparentes.

Le général von Schmidt, en prescrivant de ne jamais abandonner le contact, ajoute : « La division s'attache alors à l'ennemi et à ses différentes colonnes, de telle façon que les « pointes des escadrons soient en contact constant avec le front « de l'ennemi, pendant que des patrouilles d'officiers ou autres « côtoient les flancs de l'adversaire et gagnent ainsi des vues de « côté et en arrière de la position ennemie. »

C'est assez sommaire, et les moyens d'atteindre ce résultat ne sont pas précis.

L'art. 109 du Service en campagne porte : « Si l'on rencontre « l'ennemi en mouvement, il faut l'observer et le suivre sans se « laisser apercevoir s'il est possible. »

Le règlement, tout en recommandant une certaine persistance d'observation, admet cependant que le contact n'est pas continuel. Bien que les opérations intermittentes ne conjurent pas le danger, on s'en contentait autrefois. On arrivait au bivouac ou au cantonnement et on envoyait aux nouvelles ; en voici un exemple : Le général Milhaud écrivait au général Belliard, le 9 octobre 1806 : « Un détachement de 8 hommes commandé par un officier, « que j'ai envoyé après mon arrivée à Biegenrich, a rencontré « les avant-postes prussiens. »

Cette reconnaissance était tardive ; on aurait pu être surpris. C'était l'usage ancien ; il y avait comme une sorte de trêve entre les deux partis dès que la nuit était fermée, ou dès que chacun avait établi ses avant-postes. On en trouve une indication assez curieuse relativement à la nuit du 1er décembre 1805.

Un témoin oculaire raconte le fait ci-après : « Un rideau épais « de cosaques, d'une part, et de notre côté une ligne claire de « vedettes à portée de mousquet couvraient les deux fronts. Pendant que derrière leurs grand'gardes les deux armées à deux « portées de canon l'une de l'autre, mangeaient et se reposaient « autour de leurs feux, Napoléon, suivi de quelques-uns de nous « et de 20 chasseurs de sa garde, s'était avancé entre ces deux « lignes et en parcourait le développement. » (*Histoire*, de Ségur).

S'il eût existé un service de vigilance tant soit peu actif, les deux lignes si rapprochées eussent été sans cesse aux prises et la promenade du commandant en chef français fort inquiétée, sinon impossible.

Peut-être y avait-il des exceptions et faisait-on mieux ailleurs.

Dans une lettre du général Desaix au général Gouvion Saint-Cyr, le 14 juillet 1794, on lit : « J'ai fait tâter les hauteurs de Schwei-« genheim ; l'ennemi les occupe toujours. Cependant, d'après le « rapport des déserteurs, je crois qu'il ne tardera pas à les « évacuer. On observe toujours de près son mouvement. Je « fais éclairer partout les mouvements des ennemis. »

On reconnaît dans cette manière de procéder l'attention particulière qu'apportait Desaix dans tout ce qui concernait la réunion des renseignements, soin que personne peut-être n'a eu au même degré que lui. Rien ne fournit cependant la preuve que cette surveillance fût permanente, et c'est précisément ce qu'il importerait de réaliser.

Frédéric II dit bien que ses hussards ne lâchaient jamais l'ennemi *et ne cessaient de hussarder*. Il indiquait par là le maintien perpétuel du contact, des chicanes continuelles, des coups de main fréquents, tant pour nuire à l'adversaire que pour l'inquiéter et surtout pour savoir où se trouvaient ses forces. Cette seule phrase résume avec une extrême concision tout le service irrégulier d'exploration. Elle indique le but à atteindre : hussarder sans trêve ni repos.

Au début d'une campagne, la cavalerie cherche tout de suite le contact et s'efforce de ne plus le perdre un seul instant dès qu'il est établi. Le moyen le plus efficace consiste à rester en relation visuelle avec les forces ennemies, ou assez près d'elles pour en avoir de promptes nouvelles. C'est le devoir essentiel des groupes francs.

Une fois qu'ils ont constaté la présence de l'adversaire, ils se dissimulent, se tiennent cachés, ordinairement dans des bois ou derrière des plis de terrain, et organisent un système de vigilance inostensible. Ils glissent des éclaireurs plutôt à pied qu'à cheval, dans les broussailles, les vignes, les moissons, derrière les clôtures, dans les maisons, sur les pitons, pour épier sans cesse le jour et écouter la nuit. Ils observent tous les indices, ils s'enquièrent auprès des habitants et se servent d'espions, s'ils en possèdent, pour compléter leurs informations.

Durant le stationnement de l'ennemi, la mission est assez facile. Une grande vigilance suffit à révéler promptement les déplacements ou même les préparatifs de mouvements. Les groupes francs en font passer l'avis aux troupes en arrière, ou en profitent eux-mêmes pour éviter d'être enlevés par les partis adverses s'avançant de leur côté.

Le stationnement des groupes francs leur est encore imposé par l'obligation de reposer ou de restaurer les hommes et les chevaux. La sécurité de ces sortes de missions est bien plus grande quand on ne s'arrête pas, et c'est ce qui fait tendre à l'observation intermittente : paraître et disparaître, s'approcher et se retirer. J'ai dit pourquoi ce système en apparence préférable était pourtant défectueux. Quand on veut maintenir la surveillance, quand surtout les trajets sont considérables, des haltes sont indispensables. C'est la partie délicate du service des groupes francs, car c'est pendant les arrêts qu'ils sont le plus exposés.

Le général de Brack indique quelques-unes des précautions à prendre : « Ils évitent les villages, font des haltes dans des en-« droits isolés et cachés d'où ils aperçoivent de loin et dans « lesquels quelques hommes à pied bien placés suffisent à les « garder... Les haltes dans les villages ne durent que le temps « nécessaire pour reconnaître les lieux, prendre des guides, des « renseignements, des vivres et fourrages... Ne jamais y passer « la nuit. » (Page 185.)

Le général Duhesme donne des conseils analogues : « Devant « dérober sa marche autant que faire se peut, un parti doit éviter « avec soin les villes et gros endroits, et s'il faut absolument « qu'il y passe il n'y couchera point. Il ira passer la nuit au « coin d'un bois, dans une ferme ou un endroit propice et écarté « de la route. Il devra gagner ce gîte secrètement, et faire de « petites contre-marches pour que personne des environs ne « puisse en donner des renseignements... » (*Essai sur l'Infanterie légère.*)

Le groupe franc agit avec adresse et souvent avec ruse. Il procède par marches et repos successifs, de manière à stationner ou à dormir de préférence pendant le jour. Alors on voit de loin, et un petit nombre d'hommes suffit à bien veiller, si le point de stationnement est choisi avec sagacité. La nuit, au contraire, réclame beaucoup de monde pour se garder et un groupe franc de force minime n'est pas en mesure de fournir le nécessaire. La sécurité réside surtout dans les détours et changements de direction pour aller se placer en un lieu difficile à soupçonner ou à découvrir, par exemple dans les bois près de leur lisière.

Si l'on craint que la piste n'ait été éventée et qu'une surprise soit possible, le groupe franc allumera des feux de bivouac abon-

dants, puis, s'éloignant, ira s'établir, sans feux et sans bruit, en arrière ou sur le flanc de l'emplacement abandonné.

Le péril est si grave dans cette situation de repos que le général de Brack a écrit : « Si la fatigue force le partisan à sommeiller un instant, il faut qu'une ligne avancée d'espions le « garde et l'avertisse. » (P. 35.)

Ce conseil n'est guère susceptible d'une application pratique, sinon à titre exceptionnel. Un groupe franc ne peut se créer en un moment des intelligences avec les habitants. Il est rare qu'il ait à sa disposition des agents secrets éprouvés. S'il trouvait des espions de rencontre, il n'oserait pas se confier pleinement à eux, et, par conséquent, il ne doit compter que sur sa propre vigilance.

Aujourd'hui, le service d'exploration existe partout. Toutes les armées se gardent avec soin. Il est difficile de s'en approcher sans rencontrer quelqu'un, ou sans être découvert si l'on s'arrête à proximité. Par ce motif, le stationnement des groupes francs est devenu plus difficile encore que par le passé, et il est périlleux de rester longtemps dans le même endroit.

Aussi, un des moyens les plus conseillés consiste à marcher sans relâche, sauf de courtes haltes, à remplir sa mission, puis à s'éloigner assez pour se reposer en sécurité. Cela dépend naturellement de la durée de l'opération, car les forces ont une limite. Les raids d'Amérique sont un exemple de la méthode à suivre. La plupart s'effectuaient sans sommeil; on s'arrêtait pour faire manger les chevaux et on repartait.

Si l'on ne doit pas quitter une zone ou une localité déterminée, on fera bien de s'y tenir néanmoins en mouvement et de changer fréquemment de place; sans cela, il est probable qu'on sera dénoncé et bientôt surpris.

Les points à choisir pour s'arrêter seront, durant le jour, ceux d'où l'on découvre à grande distance, de telle sorte qu'un seul veilleur suffise, et, pendant la nuit, ceux dont l'accès est difficile. Les uns et les autres doivent présenter des lignes de retraite par lesquelles il soit commode de filer lestement.

Les groupes francs en station resteront très concentrés : d'une part, pour se retirer promptement sans avoir personne à attendre; de l'autre, pour occuper le moins d'espace possible, car plus on a de postes extérieurs, plus on s'étend, plus on risque d'être découvert. Quelques sentinelles à proximité suffiront. Il va sans dire que toutes les mesures seront prises pour être en selle au premier signal.

Si l'ennemi en mouvement s'avance, le groupe franc recule ou rétrograde parallèlement, en observant sans cesse et envoyant des avis. Il s'attache à ne pas perdre de vue l'adversaire, de manière à signaler ses changements de direction, ses détachements, ses concentrations.

Si l'ennemi se déplace ou se retire, le groupe franc le suit ou le côtoie, sans se faire voir s'il se peut. Il se divise au besoin pour accompagner l'adversaire sur toutes les routes qu'il utilise, de façon à ne point perdre sa trace, et, s'il s'arrête, à constater au moins l'emplacement de ses avant-postes.

La décision sera très rapide. Quand il s'agit de mouvement, surtout de celui de la cavalerie, on ne peut différer. Dès qu'un déplacement se produit, on le suit sans aucune hésitation, sous peine d'être dérouté. Le temps perdu ne se rattrappe pas. Le groupe franc, embusqué à petite portée, veillera avec le plus grand soin, sera à cheval aux premiers indices d'agitation chez les forces opposées, et dès qu'il sera fixé sur leur direction, en donnera avis en faisant connaître de quel côté lui-même va se porter.

Le moment où il importe essentiellement d'avoir des renseignements exacts est la fin du combat, qu'il soit avantageux ou funeste. Si l'issue est heureuse, il vient un moment difficile pour conserver le contact. L'ennemi cherche à se dérober, il fait tous ses efforts pour dissimuler les véritables directions qu'il adopte, il recourt à diverses démonstrations pour induire en erreur; souvent, après avoir pris certaines routes, il se détourne et marche d'un autre côté.

Il est indispensable de déjouer ces combinaisons et de connaître exactement la vérité. L'arrière-garde est un masque, un tampon, qui cache le véritable sens de la retraite et ralentit ou arrête la marche du vainqueur. Il est pour celui-ci d'un intérêt de première urgence de savoir où vont les principales masses adverses. Faute d'avoir eu de bonnes informations, nombre d'opérations de guerre ont été contrariées, sinon tout à fait compromises.

Aussi, dès qu'on sent l'adversaire faiblir, on prépare activement la poursuite et surtout on ne perd pas un instant pour lancer l'exploration irrégulière, afin de ne pas se laisser distancer par les troupes adverses et savoir où frapper pour achever leur destruction.

La poursuite par l'exploration et la poursuite par les forces

organisées ne sont pas du tout la même chose. L'une éclaire l'autre et facilite son action.

Les corps de troupes qui ont livré combat ont besoin de se reformer et de se reposer un peu après l'engagement. Ils ne peuvent pas non plus s'élancer sans connaître sur quelle piste, et des renseignements leur sont indispensables. Un intervalle d'attente plus ou moins long se produira fréquemment avant le commencement de la poursuite.

Ce fait pratique a échappé aux rédacteurs de notre Service en campagne, car l'avant-dernier paragraphe de l'article 134 est ainsi conçu : « Dans les succès, les troupes légères seules doi-« vent suivre l'ennemi sur le champ et avec célérité. » Où iront ces troupes, si on ne leur précise la direction à prendre ? C'est justement le rôle des groupes francs de la leur indiquer.

L'exploration ne saurait être différée d'un instant après un engagement, ou plutôt elle ne doit pas être interrompue puisqu'elle existe pendant le combat. Les pointes franches ou autres, chargées de ce service durant la bataille, continuent à garder le contact dès que l'adversaire se retire.

Pour développer leur action, les fractions les moins fatiguées de la cavalerie lanceront, sans délai, de nouvelles pointes franches nombreuses. Elles délimiteront la zone de retraite et indiqueront les voies prises par les groupes principaux de l'armée défaite. Ces pointes se cramponneront aux arrière-gardes, ne se laisseront rebuter par aucune fatigue et marcheront jusqu'à ce que l'ennemi s'arrête.

La cavalerie, renseignée par elles, entreprendra la poursuite et sera avec certitude vigoureusement employée pour accroître le désordre chez le vaincu, faire des prisonniers, s'emparer du matériel. Cette poursuite directe de la cavalerie ne produirait pas grand'chose aujourd'hui. L'infanterie adverse saura bien se poster aux positions, aux défilés, et, dans ces situations avantageuses, arrêter l'exploration comme la cavalerie.

C'est ailleurs qu'il faut agir et frapper.

Les flancs, surtout dans une retraite, ne sont pas très bien protégés, et, partant, sont assez accessibles à l'observation. Des groupes francs seront utilement dirigés à droite et à gauche des lignes de retraite. Il serviront de limiers aux unités de cavalerie chargées de poursuivre, d'inquiéter, d'occuper des positions gênantes pour l'adversaire, de le devancer même en certains points importants, de couper ses lignes, de le disperser, ou de lui enlever des frac-

tions. Sans une exploration aussi hardie qu'intelligente, la poursuite est sans grands résultats.

La conservation du contact dans la poursuite est une tâche fort ardue et l'on n'y réussit pas toujours. Le seul exemple d'un succès de ce genre se produisit après la bataille d'Iéna (1806). Bien que la retraite des Prussiens se fît sur des routes divergentes, la cavalerie française conserva le contact avec toutes, ce qui amena à bref délai leur reddition ou leur anéantissement.

Partout ailleurs le contact fut perdu après la bataille. J'ai indiqué les cas les plus saillants. A Austerlitz, à Smolensk, à la Moskowa, à Ligny, les vaincus eurent l'habileté de dissimuler leurs mouvements ; la cavalerie française ne sut pas les dépister ou elle le fit trop tard.

Après le combat de Melegnano (1859), les Autrichiens, battant en retraite, furent si peu observés qu'ils purent rebrousser chemin quelques jours après sans que les Français s'en doutassent.

La cavalerie allemande ne fit pas une très brillante exploration en 1870. J'en ai déjà donné quelques preuves extraites de la relation officielle. Après les principales batailles, Reichshoffen, Spicheren, Borny, Orléans, etc., elle perdit chaque fois le contact. Et cette perte n'était pas momentanée; l'une d'elles dura 22 jours. Lorsque l'armée française repassa les Vosges à la suite de la défaite de Reichshoffen, sa piste n'était pourtant pas difficile à suivre. Elle se trouvait malheureusement jalonnée par des effets abandonnés et des traînards. Les traces abondaient, les populations surprises n'étaient pas organisées pour la résistance, les dispositions défensives étaient presque nulles de la part des troupes battues; les vainqueurs parlaient la langue du pays et pouvaient se renseigner facilement; ils connaissaient la contrée, puisque nombre d'entre eux y ayant beaucoup voyagé avant la guerre, en savaient la configuration et les passages; ils avaient donc toute facilité.

Cependant, à la suite des succès de Reichshoffen et de Spicheren, la Ire et la IIe armée allemande durent s'arrêter faute de renseignements, comme le révèle un ordre du maréchal de Moltke en date du 7 août 1870 : « Des directives pour la marche ultérieure ne pourront être envoyées que lorsque la cavalerie aura « fourni des renseignements certains sur la position actuelle de « l'adversaire. »

Le contact était bien perdu; les Allemands ne savaient plus où se trouvaient les Français; le fait est incontestable. La cavalerie

ne manquait pas assurément chez nos ennemis. Deux divisions et bientôt quatre tâchèrent de reprendre le contact. Il leur fallut beaucoup d'efforts et de temps.

Cet exemple est de nature à appeler les méditations des hommes de guerre. Il semble que ces masses de cavalerie aient été gênées par leur nombre même, et que cinq ou six groupes francs eussent obtenu de bien meilleurs résultats, en opérant avec suite, méthode et rapidité.

Si la défaite advient et qu'il faille rétrograder, les moyens inverses sont naturellement indiqués. La cavalerie s'efforce de ralentir la poursuite; elle masque les mouvements des troupes qu'elle couvre, leur permet de prendre une certaine avance, et donne le change sur la direction de leurs principales masses.

L'Instruction pratique dit que le rôle de la cavalerie dans les retraites, « consiste principalement à inquiéter par des attaques « de flanc les colonnes ennemies. » En effet, son action s'exercera de front pour couvrir les colonnes, et latéralement pour protéger leurs flancs que l'adversaire tâchera de menacer. Son rôle n'est pas seulement de repousser les agressions, il est aussi de contre-attaquer en opérant sur les flancs des poursuivants et en leur tendant des embuscades pour les retarder.

Ce sont des actes délicats dans lesquels on s'expose à être coupé ou enlevé. Ils demandent autant de prudence que d'énergie et surtout de bonnes informations fournies par des pointes franches.

Celles-ci se maintiennent assez près de l'ennemi pour le surveiller, connaître ses mouvements, et reculent à mesure qu'elles y sont contraintes. Leur rôle est toujours le même. Elles avertissent des dangers qui menacent; elles signalent les moments propices pour les retours offensifs; elles guident les troupes chargées de les effectuer et renseignent les chefs qui les commandent.

Elles cherchent, en outre, à dissimuler les traces des troupes qui se retirent et à tromper l'ennemi sur les directions essentielles adoptées. Diverses sortes de ruses sont employées dans ce but et plusieurs écrivains militaires les ont indiquées.

Dans les différentes éventualités de stationnement, de marche, de poursuite ou de retraite, si l'ennemi est rapproché, les groupes d'exploration irrégulière ne peuvent pas beaucoup s'étendre. Ils se tiennent aussi près que possible, pour exercer une surveillance efficace sur le parti opposé. Ils reculent s'il le faut, et reprennent

leur position dès qu'ils en trouvent la faculté, la conservation du contact consistant à ne jamais perdre de vue l'adversaire.

Quand le champ d'observation est encore plus rétréci et les distances moins grandes, on veille, soit avec des pointes plus fortes, soit en augmentant le nombre des pointes franches. Plus l'ennemi est proche, plus l'attention se porte sur ses flancs et ses derrières.

Lorsque les deux partis sont en présence, la cavalerie n'a plus de place entre leurs avant-postes d'infanterie ; son rôle a encore de l'importance sur les flancs. C'est le moment des agressions latérales réitérées et des incursions sur les derrières.

L'exploration trouve toujours un aliment, quelle que soit la situation : son caractère essentiel est la permanence. Le maintien du contact est une chose de si haute importance qu'il faut déployer toutes les ressources, tous les efforts, toute l'opiniâtreté pour le conserver, d'autant plus que l'objectif de l'adversaire est précisément de le faire perdre.

Sans cesse on revient à cette nécessité inéluctable, d'entourer l'ennemi d'observateurs qui le regardent sans cesse. Elle doit devenir une habitude, comme celle d'installer des avant-postes, de telle sorte que tout chef d'une troupe de cavalerie envoie toujours et de tous côtés aux renseignements, de sa propre initiative et sans attendre d'ordre pour cela. Si chacun était bien convaincu de cette obligation et savait comment l'accomplir, les résultats seraient certainement considérables.

Les groupes francs, surtout quand ils sont sur les traces de l'ennemi, se meuvent librement dans les limites de leur mission, se préoccupant exclusivement d'envoyer des informations, de les compléter et de garder le contact une fois obtenu.

Ceux de front, à moins d'y être contraints par l'adversaire, ne rétrogradent point. Ces mouvements seraient inutiles. Ils envoient leurs avis, et s'arrêtent pendant que la colonne avance. Ils la rejoignent ainsi sans avoir fait double course. D'autres les remplacent plus en avant et la zone entre les belligérants n'est jamais inoccupée.

Les pointes de flanc ou de liaison sont obligées de revenir après un certain temps passé dehors. La durée de leur absence dépend de leur effectif. Si elles ont le moyen de détacher des fractions suffisantes pour porter sûrement les informations, elles prolongent leur surveillance. Elles s'affaiblissent à chaque envoi et on ne peut leur expédier des renforts qui ne sauraient où les

rencontrer dans leurs pérégrinations. Toute pointe faible qui recueille un renseignement important est tenue de le rapporter elle-même sans aucun délai, et on la remplace par une autre.

Le relèvement ou plutôt le remplacement des groupes francs s'impose dans des limites assez étroites; les nouveaux vont toujours plus loin que les anciens et l'ensemble est tout à fait irrégulier.

LVII.

DISPOSITIF D'EXPLORATION IRRÉGULIÈRE.

Une fois le contact pris sur un ou plusieurs points, on le développe, on l'étend, de façon à circonscrire la zone de l'adversaire. Lorsque son front est délimité, on pousse sur ses flancs aussi loin que possible, et l'ensemble des groupes de l'exploration irrégulière tend de plus en plus à affecter une forme concave par rapport à l'ennemi. Le contraire existe pour l'exploration régulière qui présente un dispositif convexe. Cette différence de situation a échappé à la plupart de ceux qui se sont occupés d'exploration. Elle est cependant caractéristique; le service régulier constitue un réseau avec solidarité entre ses diverses parties, et le service irrégulier n'offre rien de semblable.

Sa base, son début, consiste à lancer des groupes francs le plus loin possible, qu'on ait ou non le contact.

Selon les éventualités, on se borne à quelques patrouilles d'éclaireurs ou l'on en multiplie la quantité. On observera les chemins principaux par lesquels l'ennemi a la faculté de se présenter. Par conséquent, le nombre des communications praticables sur tout le front de marche et les flancs, indique la quantité de groupes irréguliers à mettre dehors à chaque émission.

En certaines circonstances, on explorera également les mauvais chemins, les sentiers, les passages à travers champs. Il y a ici une question de mesure. Économiser trop les pointes franches ou en abuser serait également condamnable.

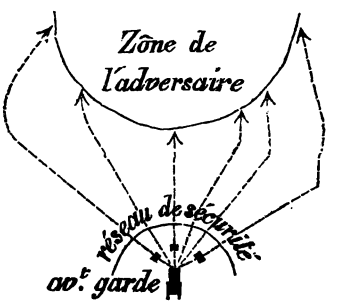
Le général von Schmidt admet beaucoup de monde pour la recherche du contact, et peu de pointes pour sa conservation. D'après lui, une fois le contact pris, « on fera rentrer immé-
« diatement tous les détachements superflus, et il n'y aura à
« observer d'une manière constante que les routes parallèles et
« latérales sur lesquelles, en raison de la situation, des détache-

« ments ennemis peuvent être attendus. Lorsqu'une route ou une « zone de terrain devra être observée de cette façon, il suffira « pour cela d'une ou deux patrouilles d'officiers. On ne doit pas « y envoyer de régiments entiers ni même tout une ligne. » (II, p. 109.)

L'éminent hipparque n'envisage que le mouvement de la division de cavalerie. Il va sans dire que des règles analogues s'appliquent à toute unité de cavalerie chargée de faire de l'exploration irrégulière. Sous cette réserve, les recommandations du général von Schmidt sont fort judicieuses.

Les groupes irréguliers cherchent le gros de l'ennemi ou ses différentes masses. Elles se trouvent spécialement sur les principales voies de communication si elles marchent, dans les centres de population si elles stationnent, et généralement en arrière des lignes de défense plus ou moins fortes : cours d'eau, hauteurs, bois. C'est là qu'on dirigera de préférence les explorateurs, sans les astreindre, bien entendu, à suivre les grandes routes; souvent, il sera mieux de les côtoyer par de petits chemins ou des sentiers; on éveillera moins l'attention et on pénétrera plus loin.

Les pointes abordent d'ordinaire l'ennemi sur le front; peu à peu l'exploration irrégulière se développe par l'adjonction de nouveaux groupes vers les ailes. Pendant qu'elle s'accroît en largeur, elle augmente aussi en profondeur, les pointes d'aile poussant plus loin que celles de front.



La recherche et surtout la conservation du contact ou la surveillance de l'ennemi par les groupes francs, s'effectuent conséquemment suivant un éventail, plus ou moins ouvert, plus ou moins

complet, selon qu'on examine tout ou seulement partie de la zone de l'adversaire. Il ne s'agit point de ranger les pointes franches en rideau; leur action est isolée, et si le croquis présente un dispositif d'une certaine régularité pour fixer les idées, il n'en est pas de même dans l'application.

Le relèvement obligatoire des groupes francs résulte de leur dispositif, comme celui-ci est influencé par le remplacement successif des pointes.

La formation en éventail n'est pas susceptible de se prolonger indéfiniment. Des écarts trop considérables par rapport à l'axe de mouvement amèneraient la dispersion, des éloignements démesurés et un retard énorme dans les informations. Il existe des limites, et quand elles sont atteintes les groupes francs, conformément à leurs instructions, regagnent la colonne sur tels ou tels points, après une absence dont la durée est fixée approximativement.

Pendant ce temps, la colonne constitue un nouvel éventail avec d'autres pointes franches. Elles ne sont point envoyées à la place des précédentes, mais en des lieux différents et par d'autres directions, puisque la position de tout le système se modifie chaque jour.

Les groupes opérant sur le front n'ont d'autre limite de distance que le contact de l'ennemi, qu'ils conservent sans cesse. Les mêmes hommes, les mêmes chevaux, ne résisteraient pas à cette fatigue extrême, prolongée durant bien des jours, et on les change de temps à autre. Ce n'est pas un relèvement régulier ni quotidien tel que celui des avant-postes; il serait contraire au rôle des groupes francs. Chacun a une mission déterminée et l'accomplit en un ou plusieurs jours, puis il s'arrête ou rétrograde, tandis que d'autres, lancés postérieurement, poussent plus loin que les premiers.

L'exploration irrégulière s'avance ainsi non pas en éventail, mais selon des éventails successifs. Leurs ailes sont sans cesse ramenées vers l'axe de mouvement, et leur centre s'arrête pour attendre l'avant-garde ou rétrograde vers elle.

Le système de guerre moderne et les concentrations par chemins de fer amènent tout de suite une armée dans le voisinage de l'adversaire. La recherche du contact ne demande pas de grands trajets. Les mêmes groupes l'obtiendront souvent sans être remplacés. Si l'on marche à l'ennemi, celui-ci s'avance aussi et la distance primitive de séparation diminue vite.

Lors d'une poursuite ou d'une retraite, il n'en est pas de même, la conservation du contact oblige les groupes francs à bien des jours d'observation et il devient indispensable de les renouveler.

La transmission des nouvelles impose également ce dispositif et ce remplacement continuel des pointes franches. Des estaffettes, lancées en pays hostile pour porter un avis, arriveraient bien rarement à destination. La moitié de la pointe, souvent la pointe entière, est nécessaire pour obtenir le respect des habitants, et le groupe devra rétrograder pour apporter lui-même les renseignements recueillis, surtout s'il est allé à grande distance.

Les exigences sont analogues pour les opérations lointaines de destruction ou les raids. La fraction envoyée revient nécessairement après un temps plus ou moins grand, tandis que d'autres sont expédiées au dehors. Le relèvement s'effectue de la sorte d'une façon très variable, ainsi que le comporte ce service essentiellement irrégulier.

Le croquis ci-après présente une indication graphique du mouvement des pointes franches.

Une colonne est supposée parcourir les étapes AB, BC, CD, DE. La tête d'avant-garde est en A. Elle lance 5 pointes irrégulières qui se rendent en *a*, *b*, *c*, *d*, *e*. Les groupes *b*, *c*, *d*, par exemple, ont ordre de rejoindre l'avant-garde en B, les groupes *a*, *e* la rallieront le lendemain en C.

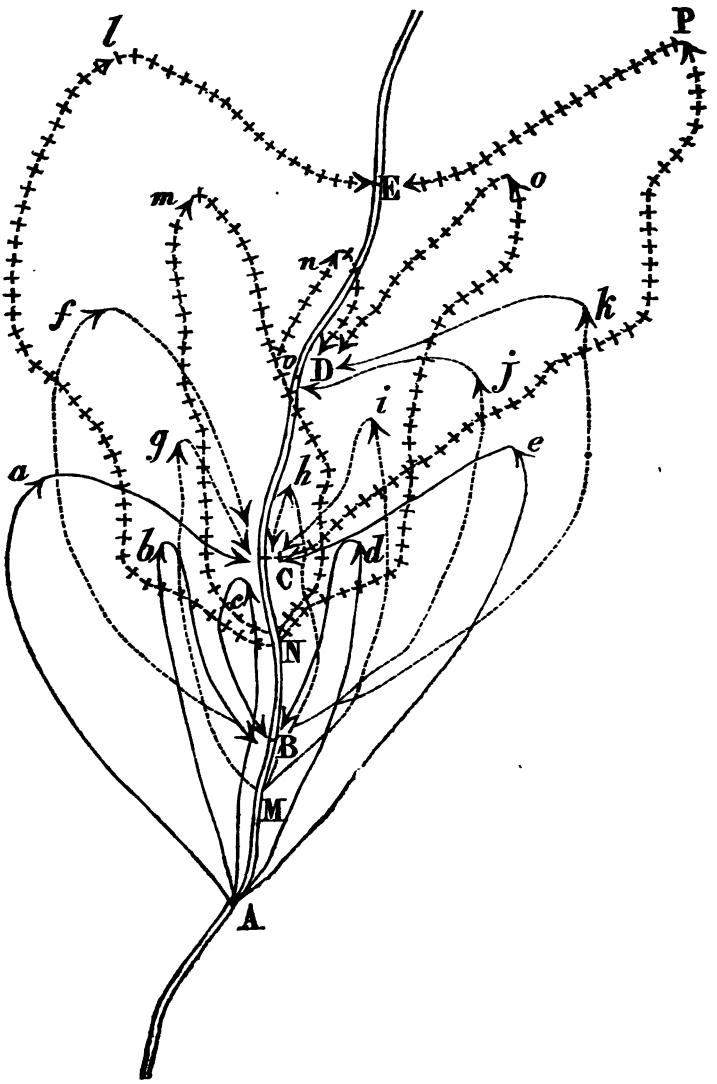
En passant à M, l'avant-garde envoie les pointes *g*, *h*, *i* qui rétrograderont en C. De même à son arrivée en B, l'avant-garde expédie le groupe *f*, devant revenir en C et les pointes *j* et *k* se rabattant en D.

En transitant à N, l'avant-garde détache la pointe *l*, qui la rencontrera en E; et les groupes *m*, *n*, *o* devant rentrer en D.

Parvenue en C, l'avant-garde fait partir le groupe *p* qui la retrouvera vers E.

Cet exemple montre la possibilité, pour les groupes francs, d'opérer de la sorte, de conserver leur liberté d'action et de subir néanmoins une direction assez précise.

L'examen isolé d'un groupe ou d'une direction dénote une certaine intermittence dans l'exploration irrégulière. L'ensemble des groupes accuse au contraire une permanence d'exploration dans la zone assignée. Elle est produite par la présence des pointes en certains endroits comme par leurs mouvements entrecroisés d'aller et de retour.


l
P
E
o
m
n
f
k
D
j
i
g
e
a
h
b
d
C
c
N
B
M
A

Ces groupes ne sont pas abandonnés à eux-mêmes et ne marchent point au hasard. Quoique sans relations, sans liaison entre eux, ils ont un mouvement à peu près simultané, et de temps à autre forment autour de la zone ennemie des fronts d'exploration concaves, tels que *abcde*, ou *fghijk*, ou *lmnop*.

Cette coordination générale du service irrégulier est l'affaire du commandement supérieur. Tantôt les pointes franches arriveront à peu près en même temps sur plusieurs des points de passage d'un cours d'eau, d'une chaîne de hauteurs, d'une forêt; tantôt les groupes francs, poussant beaucoup d'un côté, ne se montreront pas de l'autre au delà de certaine limite; tantôt leur dispositif sera réglé pour diviser l'attention de l'ennemi ou pour le tromper. D'autres fois, on produira des convergences pour avoir des renseignements plus complets sur le même point observé sous des aspects différents, et ailleurs des divergences pour vérifier excentriquement certaines informations.

Tout le mouvement des groupes francs se règle facilement par des indications de direction, de lieu et d'heures. On ne s'attache pas à une précision analogue à celle du réseau de sécurité. Elle serait inutile et parfois inapplicable. On n'est jamais sûr qu'un groupe franc ait la possibilité d'atteindre un endroit déterminé à l'heure fixée. On donne néanmoins ces indications pour fournir une base à l'officier chargé de l'exécution, mais ce n'est pas un ordre absolu.

La méthode indiquée plus haut donne la faculté de remplacer fréquemment les groupes d'explorateurs, de ménager les hommes et les chevaux, sans nuire à l'exacte observation de la zone assignée à chaque unité.

Enfin, ce système laisse toute latitude, toute initiative à l'exécution dans chaque groupe, à la seule condition de se conformer à la mission confiée et surtout de n'en point changer.

Les traditions du premier Empire, sous ce rapport, n'ont point été colligées. Il ne semble pourtant pas avoir existé une méthode nettement formulée. Chacun agissait un peu à sa fantaisie. Quelques résultats étaient fructueux; beaucoup étaient nuls ou inexacts. Le procédé paraissant avoir été le plus usité, consistait à envoyer un régiment ou un escadron occuper un nœud de communications. De là, il poussait de petits détachements sur toutes les directions une ou deux fois par jour. On disposait de la sorte deux ou trois régiments et on opérait l'exploration par rayonnement. Les deux ordres suivants en fournissent des exemples.

Nordlingen, 19 octobre 1805. Le général Belliard au colonel du 1er hussards faisant l'avant-garde du corps de cavalerie : « Vous éclairerez et ferez reconnaître les routes de F... et de D... « Vous ferez reconnaître de même toutes les routes sur votre « front, et sur votre droite celles de P... et de W... »

Le général Belliard au général Treillard, 9 octobre 1805 : « Un régiment de hussards s'établira au village de G..., poussera « des reconnaissances sur B..., ayant soin de bien se garder « et de tenir des petits postes intermédiaires qui se retireraient « rapidement sur le régiment si l'ennemi marchait sur nous; « il éclairera toutes les routes sur sa droite et sur sa gauche.

« L'autre régiment devra occuper le village de S... en s'éclai- « rant de même avec beaucoup de soin sur ses flancs. »

Durant la campagne de 1870, les Allemands se sont surtout inspirés des coutumes du premier Empire. Ils n'y ont pas changé grand'chose, et l'on ne reconnaît pas dans leur manière de faire des idées méthodiques d'exploration. J'ai déjà exposé le mouvement de quatre de leurs divisions de cavalerie à la recherche de l'armée du maréchal de Mac-Mahon, le 26 août. Après avoir pris leur cantonnement, chacune d'elles a lancé des pointes d'officiers qui sont venues ensuite la rejoindre.

Voici un autre exemple à la date du 22 août. La 2e division de cavalerie, qui couvrait la gauche de la IIIe armée allemande, voulant savoir s'il y avait des forces françaises dans la direction du sud se disposa ainsi :

La 3e brigade fit séjour à Martigny et Ruppes. La 4e brigade se rendit de Saint-Elophe à Neufchâteau. La 5e envoya 2 escadrons à Chaumont (54 kilomètres), 2 escadrons à Montigny (48 kilomètres), 2 escadrons à La Marche (38 kilomètres), 2 escadrons à Darney (46 kilomètres).

Ces escadrons s'établirent en cantonnements d'alerte sur un front de 80 kilomètres. Le lendemain, ayant acquis la certitude que le pays était vide de troupes françaises, ils se replièrent sur Cirfontaine.

Comme il ne s'agissait que de reconnaître et de rapporter des renseignements, ces groupes de deux escadrons eussent pu être aisément remplacés par des groupes de un ou deux pelotons. Deux escadrons au plus auraient marché au lieu de huit.

Les dispositifs que je viens de rapporter s'appliquent à un état de stationnement et non de mouvement. Ce sont plutôt des avant-postes portés au loin qu'un système d'exploration. On y

reconnaît des moyens de sécurité, de recherche, mais non de conservation du contact. Tout indique l'absence de méthode, et en guerre rien n'est plus fâcheux que de manquer de procédés, simples, nets, bien déterminés, prévenant les erreurs, les omissions ou les négligences.

Sans méconnaître l'importance des facteurs moraux, sans étouffer l'initiative à tous les degrés, il est essentiel de prévoir et d'organiser à l'avance tout ce qui en est susceptible, ou, en définitive, d'usiner la guerre. C'est ce qu'a fait ressortir le premier, il y a juste un demi-siècle, le général von Clausewitz en écrivant : « La méthode consiste à poser une vérité moyenne, dont l'em- « ploi constant et uniforme ne tardera pas à produire une véri- « table habileté mécanique, de sorte qu'à la fin on fera ce qu'il « convient, presque sans en avoir conscience. »

Cette pensée si juste a été reproduite de notre temps, en plusieurs endroits de ses instructions, par le général von Schmidt. C'est elle que je rappelle encore aujourd'hui, pour tâcher de l'inculquer fortement dans l'esprit de tous les officiers.

LVIII.

INSINUATION DANS LE RÉSEAU ADVERSE.

La conservation du contact, telle qu'elle vient d'être indiquée dans les deux paragraphes LVI et LVII, n'est que l'observation extérieure de l'ennemi. La vue de son dispositif de précautions, la rencontre de ses détachements avancés, révèlent sa présence, mais ne constituent pas un renseignement suffisamment précis.

Il est essentiel de savoir où sont les masses opposées, quelle est leur importance, quels sont leur situation et leur effectif, afin d'en déduire leurs directions probables, leurs desseins possibles; c'est précisément ce que l'adversaire cherche à dissimuler par des réseaux de sécurité, des pointes, des éclaireurs.

Quand on est au contact extérieur, on ne discerne rien au delà. Il faut s'avancer davantage, et pénétrer dans l'atmosphère de sécurité de l'ennemi, soit par adresse, soit par force. De là deux manières d'agir.

Si l'on cherche seulement des renseignements, si l'on tient à ne pas révéler sa présence, il faut opérer sans bruit pour éviter un conflit qui met l'ennemi sur ses gardes, attire ses forces et rend impossible l'observation par de petits groupes. Les pointes

franches cherchent à s'insinuer au milieu des groupes ennemis. Elles tâchent de passer entre eux en déployant beaucoup d'habileté, en recourant à des ruses ingénieuses, en utilisant tous les obstacles du sol pour se masquer.

De même que des corsaires ont pu éviter les navires de guerre, franchir des lignes de blocus, traverser des escadres, les pointes franches obtiendront des résultats analogues en suivant leur exemple. Elles opèrent comme eux sur une vaste étendue semée d'écueils, sillonnée par des partis ennemis, occupée par des populations hostiles, et il faut les éviter tous.

Le succès dépend de la hardiesse des chefs de pointes, de la fertilité d'invention des officiers, de leur connaissance du pays et de l'ennemi, du secret dont ils s'entoureront, de la rapidité de leur marche, etc. La nuit les dissimule et la vitesse les soustrait au danger.

Elles profiteront des fautes que pourrait commettre l'adversaire dans son service de sécurité et des lacunes qu'il offrira.

Sur une plus grande échelle, les pointes chargées de s'insinuer dans la zone ennemie se conduisent à peu près comme les patrouilles secrètes ou rampantes. La nuit leur permet de marcher sans être aperçues. Elles sont exposées à des rencontres, mais leur vigilance leur donne la faculté de s'en garer, en se jetant lestement à droite ou à gauche.

Les groupes francs se tiennent ordinairement cachés le jour. En certaines circonstances, ils pourront s'avancer néanmoins ; par exemple, si la vue est obstruée par de grands bois, des haies, de longues lignes d'arbres, des vergers, etc. Dans ce cas, une pointe marche de jour par des sentiers et même à travers champs. La nuit, elle ne s'écarte pas des chemins tracés, de crainte de s'égarer.

Son devoir est de se masquer sans cesse et de ne pas se placer le jour en terrain découvert. Toujours l'œil au guet, elle s'arrête fréquemment pour regarder de tous côtés. Si elle découvre l'ennemi, elle se cache, le laisse passer, prend un bon poste d'observation et note tous les mouvements. Quand le pays redevient solitaire, la pointe reprend sa marche en avant, et continue de la même manière à s'approcher des avant-postes ennemis.

Si la pointe est découverte, elle se met rapidement en retraite, ou mieux elle file à droite ou à gauche, et quand elle se voit dégagée, elle opère un crochet, pour se diriger vers son objectif

par un autre chemin. C'est ce qu'elle fait également lorsqu'elle ne peut arriver directement à son but.

Dès qu'un groupe franc a pénétré dans la zone ennemie, il est coupé de fait, et cette éventualité ne doit plus le préoccuper. Il n'a pas plus à craindre des partis adverses quand ils sont en arrière que lorsqu'ils sont en avant.

Dans ces sortes d'entreprises, les groupes francs peuvent être enlevés ou détruits. Pour obtenir des informations, il faut s'exposer; c'est incontestable. Comme on envoie plusieurs pointes franches, il n'est pas irrationnel d'admettre que, si les unes sont prises, d'autres échapperont, et par conséquent des renseignements arriveront.

Le colonel de Savoye rapporte un exemple de ce qui est praticable : « Pendant la campagne de 1870, l'armée allemande dé« sirant savoir si les troupes françaises qui occupaient l'Alsace « se préparaient à franchir le Rhin, et les rares avant-postes « qui occupaient la frontière sur une étendue de quelques milles « au plus, étant insuffisants pour se renseigner sur la position de « l'aile droite française, un parti de cavaliers déterminés, con« duit par un officier d'état-major et deux lieutenants de dra« gons badois, franchit le Rhin et pénétra en Alsace. Le seul « officier qui revint de cette expédition put rendre compte de ce « qui se passait dans les parties les plus reculées du terrain « occupé par les troupes françaises, ce que certainement une co« lonne plus difficile à dérober et à mouvoir n'aurait pu dé« couvrir. » (P. 306.)

Cette façon de s'insinuer dans le réseau adverse, en très petite force et sans combattre, semble au premier abord impraticable. On a quelque peine à s'habituer à cette idée que les explorations de cavalerie puissent circuler par les sentiers les plus difficiles, dans les contrées les plus montagneuses, et même à travers champs, dans des terrains fort tourmentés.

On objecte qu'ils y seront facilement arrêtés par quelques hommes bien embusqués; mais le même inconvénient se produirait pour l'infanterie. Si celle-ci peut passer, la cavalerie le pourra de même en mettant pied à terre pour forcer le passage s'il est faiblement occupé. On parle souvent, quelquefois trop, de mettre la cavalerie à pied pour combattre; on ne parle pas assez de la mettre à pied pour explorer. De nombreux exemples fort concluants prouvent que cette manière de procéder est praticable.

C'est précisément par les directions où l'on s'attend le moins à l'action de la cavalerie, qu'elle arrivera avec le plus de sécurité, car elle n'y rencontrera probablement personne.

Si elle ne peut surprendre ou forcer un passage ni aborder directement l'ennemi, la pointe franche essaye de tourner l'obstacle, d'arriver sur le flanc, de s'élever assez pour pénétrer par le côté ou même par l'arrière, pour ressortir par le front du réseau. De même, quand elle est entrée directement, elle tâche de revenir par un autre point du front, ou mieux par le flanc et quelquefois par les derrières.

C'est réellement un raid en diminutif; les mêmes règles de marche et de précautions sont applicables, seulement il s'agit de voir et non de détruire. On pourrait donner à ces petites opérations le nom de raids d'exploration, comme il y a déjà les raids de combat et les raids de marche ou de destruction.

LIX.

EMPÊCHER L'ENNEMI DE VOIR ET L'INDUIRE EN ERREUR.

S'il est avantageux d'être bien renseigné sur la position et les intentions de l'ennemi, il ne l'est pas moins d'empêcher l'adversaire de se procurer les informations dont il a besoin.

A cet effet, des pointes franches cherchent à contenir les patrouilles ou les reconnaissances opposées, et à limiter au moins leur action. Elles occupent les défilés, les passages et les points avantageux; elles les obstruent et les défendent.

Quand elles aperçoivent de faibles pointes adverses, elles prennent sans hésiter l'offensive, les chargent énergiquement sans trop s'abandonner, et les contraignent à s'éloigner. Elles tâchent surtout de les tourner et de es attaquer à revers. Elles tendent aussi des embuscades, de manière, dans les deux cas, à disperser les partis hostiles, à les détruire ou mieux à les enlever, pour inspirer aux autres la crainte de s'avancer. On cherche principalement, dans ces opérations, à s'emparer des officiers ou des sous-officiers.

Les pointes franches effectuent ces petites opérations chaque fois que l'occasion se présente, sans négliger en rien leur mission, qui doit passer avant tout. Destinées à recueillir des informations, à esquiver les rencontres qui les retarderaient ou les pa-

ralyseraient, on ne comptera pas beaucoup sur elles pour agir contre les explorateurs adverses.

D'un autre côté, elles ne constituent pas un réseau et ne se relient point. Des espaces assez considérables les séparent, et de petits partis habiles ou audacieux ont la possibilité de se glisser entre elles. On supplée à l'impuissance des pointes d'exploration par d'autres groupes francs plus spécialement chargés de la police du front et des flancs.

On les compose d'un peloton de 20 à 25 chevaux environ, et ils établissent une véritable croisière entre les explorateurs et le réseau de sécurité. Tandis que les explorateurs se meuvent perpendiculairement au front ou aux flancs, les groupes croiseurs agissent parallèlement et marchent en zigzag dans la zone qui leur est attribuée, cherchant les groupes ennemis, les surprenant, les attaquant, les repoussant.

Le nombre des croiseurs ne doit pas être considérable s'ils déploient l'activité suffisante pour bien fouiller le pays. Leur rôle, tout de surveillance, non de recherche d'informations, serait très efficace en complétant, renforçant et assurant l'action des pointes d'exploration.

On ne confondra pas la mission des groupes croiseurs avec celle des soutiens d'éclaireurs qu'on a proposés pour l'exploration irrégulière. Les soutiens sont solidaires des pointes, forcés de les suivre, de les secourir, et par conséquent subordonnés, sans initiative et sans liberté d'action. Les croiseurs, au contraire, sont absolument indépendants des pointes, comme entre eux. Leur rôle est tout autre ; ils ne marchent pas dans le même sens, et se conduisent comme le chasseur en quête du gibier. Leur mouvement transversal est de nature à gêner considérablement celui des partis ennemis essayant de s'avancer ou tentant un raid d'exploration, et par conséquent de forcer les patrouilles hostiles à se tenir à une distance telle qu'elles ne pourront rien découvrir.

Quand nous parlons d'empêcher de voir par ces deux moyens, nous ne voulons pas dire empêcher de savoir. Les mesures de coercition contre les explorateurs adverses ne sont pas absolues. De petites pointes pourront néanmoins s'introduire; les espions, les émissaires passeront *à fortiori*. Ils iront chercher des nouvelles jusqu'aux réseaux de sécurité chargés de les arrêter, et quelquefois même y pénétreront, quoiqu'un auteur allemand ait écrit :

« Les divisions de cavalerie marchaient en avant du centre des « armées allemandes ou couvraient leurs flancs d'un voile impé- « nétrable. »

J'ai déjà eu l'occasion de signaler ces exagérations de langage. Ne nous berçons point d'illusions dangereuses, et l'on se tromperait gravement en croyant échapper complètement aux investigations de l'ennemi parce qu'on serait couvert d'une cavalerie très active.

On s'évertue sans doute à réduire le plus possible les sources d'informations de l'adversaire, mais on ne saurait espérer les tarir absolument.

Ne pouvant interdire à l'adversaire la connaissance de tous renseignements, on tâche de les lui faire avoir inexacts, en induisant en erreur ses agents et ses pointes de reconnaissance.

Divers stratagèmes sont employés à cet effet, et les groupes francs y jouent un rôle. Les moyens de tromper l'ennemi sont assez nombreux. Ils demandent à être maniés avec une certaine adresse; sans cela, un adversaire un peu habile ne s'y laisserait pas prendre.

On effectue des reconnaissances, on montre beaucoup de pointes sur les directions qu'on ne songe pas à suivre. On les raréfie sur les routes qu'on doit prendre, ou bien on procède inversement.

On fait apparaître des groupes francs en des endroits fort éloignés les uns des autres, de manière à jeter l'inquiétude ou au moins l'incertitude chez l'ennemi.

Ailleurs, les mêmes pointes s'avancent, se montrent, se retirent, reparaissent à quelque distance et cherchent, par ces fausses apparitions, à dérouter l'adversaire, à ralentir ses mouvements, à augmenter son service de sécurité, à accroître la proportion de ses réserves, à modifier parfois ses projets.

On ne charge pas le même corps de faire les reconnaissances dans une même zone. Les agents adverses ne manqueraient pas de noter le costume, les couleurs distinctives et le numéro du régiment, et on découvrirait bien vite qu'il n'y en a qu'un. Il convient d'envoyer de petits groupes appartenant à différentes unités, de façon à faire croire à la présence de plusieurs corps.

L'ordonnance sur le service en campagne dit, art. 115 : « Les « corps de partisans paraissent inopinément sur divers points,

« de manière qu'on ne puisse apprécier leur force, ni juger si « ce sont des corps irréguliers ou des corps d'avant-garde. »

Les groupes francs opèrent comme les partisans. Cette manière de tromper l'ennemi réussit presque toujours lorsqu'on y apporte une certaine habileté.

Si l'on envoie deux pelotons francs séparés, il est bon que l'un soit chasseurs, l'autre dragons, afin que le bruit se propage de la présence de deux régiments.

En divisant très momentanément un peloton en quatre groupes, on montre en même temps des pointes en des endroits assez distants les uns des autres, et l'exagération naturelle aux donneurs de nouvelles grossira toujours l'effectif aperçu.

Dans ces circonstances, on favorisera l'émission des fausses nouvelles sous la forme d'indiscrétions. Nos cavaliers sont très propres à les répandre, à cause de leurs manières communicatives avec les populations, et surtout parce qu'ils parlent sans réserve de tout ce qu'ils croient savoir. Il faut les tromper eux-mêmes pour qu'ils puissent à leur tour bien tromper les agents de l'ennemi. On se gardera de communiquer aux explorateurs ce qu'on veut tenir secret, et quant à ce qu'on désire faire connaître, il suffira d'en parler devant eux pour que la chose soit rapidement divulguée.

La difficulté, pour un chef de pointe, est précisément de connaître quels sont les bruits à mettre en circulation. En agissant d'après sa seule inspiration, il pourrait, sans le vouloir, propager des nouvelles nuisibles à son armée et utiles à l'ennemi, au moins en ce qui concerne les mouvements. D'un autre côté, il est essentiel que les pointes opérant dans le même district ne parlent pas d'une manière contradictoire; ce désaccord montrerait tout de suite à l'ennemi la supercherie.

Par ces deux motifs, les bruits à répandre doivent être indiqués aux chefs des groupes par l'autorité supérieure elle-même, au moyen des états-majors et des bureaux de renseignements régimentaires.

Certaines mesures, réussissant généralement à tromper l'adversaire, sont encore indiquées par le commandement et ne sont pas laissées à l'initiative des chefs de pointes. Dans cette catégorie figurent : la délivrance aux municipalités d'ordres de réquisition pour de grandes forces, de vivres, d'outils, de moyens de transport, etc.; l'étude d'établissement de magasins ou d'hôpitaux; la réunion de bateaux de transport ou propres à la cons-

truction de ponts; le rassemblement de bois de charpente, la préparation de cantonnements ou de bivouacs; l'avis de l'arrivée de troupes déterminée pour une date fixée, etc., etc.

Ces fausses mesures et bien d'autres demandent une grande adresse dans leur application. Il faut toujours qu'elles soient vraisemblables, à peine de ne produire aucun effet utile. On les prendra ostensiblement, tout en évitant d'en faire parade, et en témoignant le désir de ne pas les voir s'ébruiter.

LX.

REFOULEMENT.

De même qu'on cherche à tromper l'adversaire, on ne se laissera pas fourvoyer par ses ruses de guerre, abuser par des apparences, ni arrêter par un simple rideau; on voudra voir ce qu'il y a derrière, apprécier la réalité.

Quand les moyens d'insinuation ne suffisent pas, ce qui arrive souvent dans la zone d'exploration et toujours à l'égard des réseaux de sécurité, la force devient nécessaire. Il en résulte deux sortes d'opérations: le refoulement des pointes et la rupture des réseaux.

Si je distingue les unes des autres toutes les opérations de l'exploration irrégulière, c'est pour les exposer avec plus de clarté. En réalité, elles ne sont pas aussi distinctes; chaque groupe participe parfois à plusieurs, soit successivement, soit en même temps.

Tant qu'une troupe se maintient dans sa zone d'exploration et surveille l'adversaire, il y a conservation du contact, mais contact apparent seulement. Pour apprécier réellement, il faut s'avancer davantage et pour cela faire reculer les partis opposés. Ceux-ci ne s'y prêtant naturellement pas, la contrainte est nécessaire et on a recours à la force. Le refoulement consiste donc à balayer les pointes, les patrouilles, les explorateurs adverses, et à les rejeter sur leurs soutiens ou réserves.

L'ennemi résistera sans nul doute, et en pénétrant dans sa zone d'exploration on entre dans une phase de combat. On ne cherche pourtant pas la lutte; le conflit n'est qu'un moyen, et ce qui domine toujours, c'est l'observation, la recherche des renseignements. L'exploration se complique sans s'interrompre et on ne perdra pas de vue ce point essentiel.

Les circonstances dans lesquelles s'opère le refoulement sont de plusieurs sortes. Les groupes explorateurs rencontreront des partis opposés en quête d'informations. S'ils ne sont pas en trop grande force, les pointes franches les attaquent, les tournent, les enlèvent, les dispersent, les obligent à rétrograder, les poursuivent, et, en les serrant de près, pénètrent assez loin à leur suite, de manière à reconnaître les positions, même celles occupées par de l'infanterie.

Si les pointes franches sont insuffisantes comme effectif, les partis ennemis les arrêteront et les empêcheront de remplir leur mission. De petits groupes ne pourraient agir par la force, sans courir à une destruction certaine; le combat est alors à éviter; un mouvement de retraite est forcé; on l'exécute en cédant peu à peu le terrain, jusqu'à l'arrivée de troupes suffisantes pour prendre l'offensive.

Les pointes trop faibles ne sont point en mesure de concourir au refoulement, elles n'ont qu'une action indirecte, puisque elles ne peuvent combattre.

Des groupes francs de plus d'importance sont dans des conditions autres et leur manière de faire s'en ressent. Ils sont en état de tenir tête aux petits partis adverses et de les repousser vivement. Deux pelotons francs de 25 chevaux chacun et parfois un seul peloton composé d'éléments de choix avec un chef énergique, sont en situation d'obtenir de très bons résultats, sans se compromettre par trop.

Ces effectifs ne sont pas toujours suffisants; certaines occurrences exigent un ou plusieurs escadrons et même davantage : on peut trouver l'adversaire en position, barrant un défilé, soit avec de la cavalerie seule, soit avec de l'infanterie, soit surtout avec de la cavalerie et de l'artillerie. Si les forces ne sont pas trop disproportionnées, on attaque sans retard avec des hommes à pied, ou en tournant la position s'il se peut; s'il y a trop de monde, on escarmouche jusqu'à la venue des renforts.

Il advient aussi qu'on rencontre des forces plus ou moins importantes de cavalerie soutenant des pointes ou faisant la police derrière elles. Quand les effectifs ne sont pas trop inégaux, l'attaque est indiquée. Elle se mène avec audace, habileté et surtout célérité; c'est le moyen de la réussir. Si l'on s'engage vigoureusement, on ne perdra pas trop d'hommes. C'est la conduite à tenir pour éviter une retraite difficile ou pour préserver

les colonnes en arrière. Elle est prescrite dans les instructions de Frédéric-Guillaume Ier à Zieten :

« Quand les deux armées sont au contact, il faut charger à « fond les avant-gardes ennemies, dussiez-vous tous y rester. »

Ce conseil énergique est excellent dans nombre de cas. Des dérogations sont à observer selon les circonstances. Il est bien d'être audacieux, mauvais de se montrer aveugle. Quand la cavalerie adverse a la supériorité du nombre, c'est une faute de livrer un combat inégal, à moins que les résultats à espérer ne compensent les sacrifices. On ne se laissera pas entraîner à combattre inutilement la cavalerie et à tirailler avec l'infanterie en position. On retardera la marche de l'adversaire par des démonstrations, et on gagnera du temps.

L'exploration est différente du combat ; il ne faut pas vouloir assaillir quand même de la cavalerie à pied embusquée, et encore moins de l'infanterie derrière des obstacles. L'entrain ne suffit pas pour réussir ; l'habileté de manœuvre est souvent préférable pour obtenir un succès.

Les attaques brusquées ne sont pas toujours heureuses contre un ennemi vigilant et entendu ; on n'aperçoit pas tout à distance, et il importe de se méfier. Une position de résistance est fréquemment précédée de deux ou trois lignes plus faiblement tenues et qui dérobent à la vue la principale. Quand l'adversaire est stationné, on n'oubliera pas que la résistance croit à mesure qu'on avance, et on prendra des mesures en conséquence.

Il n'est pas question ici de reconnaissances offensives ; il s'agit seulement d'attaques faites par des groupes de cavalerie plus ou moins forts, pour refouler des partis opposés et reconnaître ce qu'ils cherchent à dissimuler. En les repoussant, on amène les soutiens de cavalerie et parfois d'infanterie à se déployer, c'est-à-dire à se montrer. On apprécie les masses, leur effectif, leur situation, et on se retire en évitant de s'engager avec l'infanterie, ce qui n'aboutirait à rien de bon.

Comme on le voit, le refoulement des explorateurs ennemis appartient un peu aux groupes francs et surtout aux groupes croiseurs. Ils constituent un élément de combat bien plus que d'exploration. Ils la facilitent plus qu'ils ne l'exécutent eux-mêmes, et ils sont un organe des plus essentiels pour la sécurité.

LXI.

RUPTURE DES RÉSEAUX.

Le refoulement de l'adversaire agrandit la zone d'exploration et la somme des renseignements, sans procurer tout le résultat cherché. Il s'applique aux pointes, aux petites reconnaissances, aux patrouilles, aux éclaireurs, à tout le service irrégulier et non au réseau de sécurité, deuxième écran dissimulant les mouvements.

A mesure qu'on avance, on rejette les pointes adverses sur leurs appuis, bientôt après sur leurs réseaux. La résistance s'accroît, on ne progresse plus, le refoulement cesse; pour continuer, autre chose s'impose : il faut rompre le réseau de sécurité de l'ennemi, y pratiquer des brèches, pénétrer dans l'intérieur et parvenir jusqu'aux têtes de colonne ou aux positions de l'infanterie.

C'est facile à indiquer; mais l'exécution est entravée par beaucoup d'obstacles qui existaient à un bien moindre degré dans le passé.

La cavalerie de Murat ne rencontra jamais une résistance sérieuse à son exploration; les Autrichiens, les Prussiens, n'essayèrent pas de lutter avec elle. Les cosaques opposèrent plus de difficultés, et, sans pratiquer un système méthodique d'exploration, ils paralysèrent dans une certaine mesure la cavalerie française.

Cette cavalerie eut de remarquables succès surtout dans la poursuite de 1806; elle atteignit toutes les masses prussiennes en retraite divergente et les fit capituler.

En 1870, la cavalerie allemande n'avait rien devant elle pour la contrarier, et elle fut loin d'obtenir des résultats comparables à ceux de 1806.

Dans ces deux grands exemples, à plus d'un demi-siècle de distance, la cavalerie n'a également agi que d'un seul côté. La cavalerie allemande en 1870 s'est montrée manifestement inférieure à la cavalerie française en 1806. Dans ce laps de cinquante-quatre ans, la science de l'exploration semble avoir reculé plutôt que progressé! Enfin, dans les deux cas considérés, la valeur du système d'exploration ne peut être jugée, bien qu'il ait été fort actif, puisqu'il s'effectuait sans contre-partie.

L'avenir sera tout autre. Les deux belligérants employant énergiquement leur cavalerie, il en résultera une situation sans exemple dans le passé, sauf peut-être à la bataille du Tessin, où Annibal (6,000 chevaux) et Publius Scipion (2,000 chevaux avec 5,000 fantassins légers) s'avancèrent pour reconnaître mutuellement leurs forces. Ces deux reconnaissances en vinrent aux mains et ce combat de cavalerie constitua tout l'engagement, puisque le consul ayant rejoint son camp mit aussitôt son armée en retraite.

L'exploration doit donc s'attendre à être vivement contrariée par l'adversaire, et c'est sous ce point de vue qu'il convient de l'envisager si l'on désire s'épargner les déceptions.

On peut rompre le réseau adverse par surprise, en employant des forces qui ne sauraient être moindres de quelques escadrons, d'un régiment ou d'une brigade. Dans certains cas, elles réussiront à faire une trouée ; dans beaucoup d'autres, elles rencontreront des effectifs supérieurs chez l'adversaire, seront obligées d'éviter le combat, de changer de direction, de rétrograder même. Elles courront parfois de grands périls sans aboutir au résultat cherché. Le succès ne s'obtient que par des troupes assez considérables.

Le maréchal Bugeaud s'est prononcé fort nettement en faveur de très faibles détachements pour explorer, ou de très forts pour agir contre l'adversaire.

« En agissant ainsi, dit-il, on ne s'exposera pas à ces échecs « partiels que l'on a vus si souvent en Europe. Combien de re- « connaissances d'un, de deux et de trois bataillons ont été dé- « truites, parce qu'on les avait envoyées à plusieurs lieues de « l'armée. Pour peu qu'on veuille réfléchir, on comprendra com- « bien peuvent être compromis un ou deux bataillons et deux « ou trois escadrons qui seront envoyés en reconnaissance à « trois ou quatre lieues de l'armée. »

Le système des reconnaissances mixtes est condamnable en tous points, qu'il soit fort ou faible. En ce qui concerne les reconnaissances d'infanterie, le maréchal Bugeaud a raison ; à l'égard de la cavalerie, qui échappe au danger par sa célérité, son opinion n'a pas la même exactitude. On explore avec quelques cavaliers seulement, mais pour une rupture il faut le nombre.

Le maréchal Marmont indique cette solution :

« Quand deux armées se trouvent en présence, ou sont restées « longtemps à une certaine distance, il est bon de s'assurer de

« la situation des choses. Alors on fait de grandes reconnais-
« sances..... Il faut y employer beaucoup de cavalerie, et n'y
« engager, s'il est possible, que de la cavalerie et de l'artillerie
« légère, afin de rester plus maître de ses mouvements. Il s'agit
« de déchirer le rideau qui couvre une armée. » (*Institutions mi-*
« *litaires*, p. 135.)

Cette opération est un acte de force, de vigueur, et les demi-mesures seraient inefficaces ou funestes, comme le montre la pièce suivante :

Le général Wattier au général Belliard, le 30 décembre 1806 :

— « Je ne sais, mon général, ce que l'on entend par poursuivre
« l'ennemi sans engager d'affaire; s'il ne se retire pas, il faut
« donc se retirer soi-même, et alors c'est lui donner de la con-
« fiance, et que puis-je faire avec 500 ou 600 chevaux? Il faut
« donc se borner à des reconnaissances, ce qui ne les fera pas
« retirer; ils resteront au même endroit et mes reconnaissances
« n'auront jamais que la même chose à vous rapporter. Je vais
« de nouveau envoyer des reconnaissances, mais il faut d'autres
« forces pour les contraindre à la retraite. »

Il est clair qu'on ne peut refouler un effectif très supérieur à celui qu'on possède soi-même. Une surprise est praticable, mais pour aller droit au but et obtenir un résultat, il importe d'être au moins aussi fort que l'ennemi, sinon on risque un insuccès, et un échec a presque toujours de déplorables conséquences.

C'est ainsi qu'on doit entendre ce que dit le maréchal de Saxe :
« Il faut toujours pousser des détachements sur toutes les avenues
« de votre marche, et il ne les faut pas faibles, car il n'est pas
« question d'être averti, il faut combattre jusqu'à la mort; sans
« cela, il arrive des choses déshonorantes, si vous avez affaire à
« un général ennemi qui ait le sens commun, parce qu'il aura
« bientôt trouvé des gens dans son armée qui auront l'esprit
« pénétrant et hardi, et qui voient les choses telles qu'elles
« sont. »

On doit admettre que l'ennemi disposera d'une cavalerie nombreuse, et on emploiera, pour percer son réseau, des forces de cavalerie considérables, si l'on veut éviter de se faire battre en détail. C'est précisément ce que Napoléon expliquait à Murat dans une dépêche datée de Wittemberg, le 1er février 1807 : « Vous
« ne devez envoyer que de fortes reconnaissances, car sans cela
« on perd toute sa cavalerie. Si, au lieu de 200 à 300 chevaux
« sur Passenheim, vous en aviez envoyé 1200, l'échauffourée qui

« s'est passée hier n'aurait pas eu lieu. 1000 ou 1200 chevaux « auraient fait les cinq lieues et auraient poussé des partis en « avant pour avoir des nouvelles. Je trouve que les événements « que la cavalerie a eus depuis quelque temps viennent de ce « faux principe. L'ennemi ne se montre, au contraire, partout « qu'en très grand nombre. »

L'idée de cette lettre est à la fois juste et fausse. Elle est juste en ce sens que l'ennemi étant nombreux, il fallait des forces importantes pour le contraindre à se replier. Elle est fausse, s'il ne s'agissait que d'avoir des renseignements. Pourquoi faire avancer de 20 kilomètres 1200 chevaux pour lancer des partis aux nouvelles ? Ils pouvaient y aller tout seuls. Dans les deux éventualités, c'était trop ou pas assez.

La doctrine n'est point établie par ce qui précède, mais on peut l'en faire sortir. Pour savoir quelque chose de véritablement sérieux, il est nécessaire d'agir avec de fortes unités de cavalerie : une brigade, ou même une division entière, c'est-à-dire une force capable de rompre le réseau adverse, ses soutiens, ses réserves. L'opération sera probablement contrariée par la cavalerie opposée, et il est indispensable d'en avoir raison tout d'abord. C'est un acte préalable à la rupture du réseau.

Celui qui aura battu la cavalerie adverse aura seul la faculté de procéder à la seconde phase de l'opération, le déchirement du réseau, et de pousser à fond son exploration. Par conséquent, le refoulement des partis avancés étant effectué, on cherchera la déroute des masses de cavalerie de l'ennemi pour nettoyer le terrain, et c'est surtout le rôle des divisions de cavalerie d'armée.

Les fortes unités de cavalerie, régiments, brigades et divisions, n'agiront pas tout à fait à la façon des croiseurs qui font la police de la zone à l'égard des petits partis. Elles imiteront plutôt les monitors à grande vitesse, fortement blindés et armés, qui allaient porter le désordre au milieu des bâtiments ennemis.

La mission de la cavalerie en masse est de perforer le réseau opposé, d'aller voir où sont les agglomérations d'infanterie. Elle opère une reconnaissance ou une exploration à force ouverte. Elle ne cherche pas à se dissimuler ; elle ne se détourne point ; elle marche directement soit vers le but indiqué, soit vers toute force considérable de cavalerie se trouvant dans sa zone d'action. Ce n'est pas la feinte, c'est le coup droit à porter à l'adversaire.

Dès que la cavalerie a connaissance d'un parti important de cavalerie adverse, elle se porte à sa rencontre, toute autre affaire cessante, l'attaque si elle le peut, ou la force au moins de reculer. Il n'y a aucun doute sur ce point; la défaite ou la destruction de la cavalerie opposée doit passer avant tout.

Vis-à-vis de l'infanterie ennemie, il en est autrement. En opérant avec vigueur contre ses avant-postes, on ne s'engagera pas sérieusement avec eux. On combattra pour obtenir les renseignements désirés, et dès qu'on les aura, on se retirera. La cavalerie n'oubliera jamais que les informations sont le principal, et la lutte l'accessoire.

C'est ce qu'exprime avec beaucoup de sens le général von Schmidt : « Le combat n'est qu'un moyen d'atteindre le but; il « n'offre un avantage réel et ne doit être préféré aux manœuvres « et aux démonstrations, que si la cavalerie ennemie montre en- « core trop de confiance en elle-même et cherche à empêcher « l'exploration. » (II, p. 3).

Quelle que soit l'unité de cavalerie, les principes d'action sont les mêmes : réunir le plus de monde possible et opérer avec une grande énergie. Des brigades ou des régiments détachés pour opérer isolément dans le service d'exploration irrégulière, procéderont comme une division entière.

Une brigade isolée emmènera ordinairement une batterie, et on donnera quelquefois une section à un régiment de cavalerie.

Les dispositions à prendre résultent de l'idée même qui préside à l'opération. La surprise est toujours la façon la plus avantageuse de procéder, quand elle est possible, mais elle l'est rarement.

La cavalerie chargée d'une rupture de réseau et au besoin d'attaque de la cavalerie adverse, emploiera des éclaireurs irréguliers en petite quantité, pour savoir s'il existe de la cavalerie ennemie dans sa zone d'action et pour reconnaître le terrain sur lequel elle s'avance. Elle sera d'une grande sobriété sous ce rapport; des motifs très graves le lui commandent.

Elle marche au combat et détachera le moindre nombre de cavaliers, pour s'engager avec le plus fort effectif possible.

En second lieu, elle cherchera la surprise, masquera son mouvement tant qu'elle le pourra, de manière à n'être signalée que fort tard. Elle agirait contrairement à ce dessein, en portant au loin des explorateurs qui révèleraient trop tôt sa présence. Comme elle désire la lutte, elle est prête à l'engager contre qui-

conque, et elle n'a pas besoin d'être avertie longtemps à l'avance. Elle ne craint pas les petits groupes impuissants, et elle ne perdra pas son temps à faire fouiller le terrain pour les découvrir.

En vue de l'engagement, on diminuera rapidement la profondeur de la colonne, pour arriver à l'ordre de marche le plus concentré permis par la largeur de la communication suivie. Dans certains cas, il est praticable de marcher sur six files au lieu de quatre, par demi-peloton ou tiers de peloton selon l'effectif, en ne laissant aucun intervalle entre les fractions rompues. Les six cavaliers à même hauteur n'occupent qu'un front de $6^m,50$.

On peut quelquefois marcher huit, avec un front de $8^m,70$, admissible sur les routes de 10 et 12 mètres de largeur; alors la profondeur de l'escadron descend à 32 mètres au lieu de 70 mètres. Ce grand resserrement ne nuit pas au déploiement, car on prend vite les distances nécessaires. Il deviendrait plus facile en plaçant deux escadrons par quatre, à même hauteur, soit un ordre de marche sur huit files, et la profondeur de la colonne se réduirait à moitié, ce qui n'arrive pas en se formant par peloton. Cette colonne double de marche est applicable dans plusieurs cas et donne une grande rapidité au déploiement.

Quel que soit le mode employé, la colonne chargée d'une rupture sera très concentrée, fort peu profonde, et, conformément aux indications du paragraphe ~~XLV~~, son dispositif de sécurité se trouvera peu éloigné.

XLVII.

Napoléon conseille même, en certaines occurrences, de ne pas se faire éclairer du tout. Une de ses lettres à Murat (Wittemberg, le 1er février 1807) renferme le passage suivant : « L'art consiste « à marcher ensemble, sans se faire éclairer, de manière que « l'ennemi, du moment qu'il apercevra votre premier cavalier, « ait toutes vos troupes sur les bras. »

Cette recommandation, judicieuse en tant que conception, est peu pratique sous le rapport de l'exécution. Si l'ennemi ne s'éclaire pas, il sera surpris; mais si, comme il est probable, il possède des explorateurs avancés, il est impossible qu'il ne soit pas averti.

C'est une question de mesure. Pour surprendre, il est élémentaire de ne pas s'annoncer longtemps à l'avance et on rapprochera beaucoup ses éclaireurs. Quant à les supprimer totalement, il n'y faut pas songer. Le commandant de la cavalerie, pour prendre ses dernières mesures et surtout sa dernière direction, a besoin de renseignements sur la position des forces ennemies. Il

est obligé d'avoir quelques pointes d'officier, sans cela il se lancerait au hasard et risquerait de se compromettre.

Ces pointes seront peu nombreuses et minimes. Elles se tiendront à proximité, de manière à informer rapidement le chef. Toutes les dispositions seront prises par lui, pour une exécution immédiate du combat au signal qu'il en donnera. Des instructions précises sur la marche et le dispositif de combat dans les cas probables, permettront d'opérer les mouvements avec ordre, célérité et surtout sans hésitation.

La condensation de la colonne s'effectue graduellement au fur et à mesure de l'arrivée des informations. D'abord on réduit le plus possible la profondeur de marche; ensuite on forme deux, trois ou quatre colonnes de manœuvre à demi-distance de déploiement, soit à même hauteur, soit en échelons; enfin, on prend l'ordre préparatoire de combat et on continue de progresser, prêt à entamer la charge au premier ordre.

La promptitude de résolution est un grand élément de succès. Elle peut compenser une assez grande inégalité d'effectif. Aussi, y a-t-il bien longtemps que le général von Clausewitz résumait déjà en quelques lignes ce principe fondamental de toute attaque, mis en lumière surtout par les guerres de Napoléon :

« L'accumulation disproportionnée des forces sur un seul point « où l'on veut se donner la prépondérance, repose toujours en « partie sur l'espoir que l'ennemi n'y sera pas préparé, qu'il « n'aura pas le temps d'attirer au même point une égale somme « de ses propres forces, non plus que de se disposer à user de « représailles. Il existe un motif en faveur du succès de cette « surprise : c'est la priorité de la résolution, c'est-à-dire l'ini- « tiative. »

Cette observation générale s'applique particulièrement aux attaques de cavalerie.

L'unité chargée d'une rupture de réseau reçoit une mission déterminée et surtout limitée. Elle ne peut avoir, à elle seule, la prétention de fournir les renseignements complets qui motivent une concentration ou la résolution de livrer bataille. Elle agit dans une zone ou un secteur seulement; elle n'est pas en situation d'examiner la position ou l'effectif de toutes les parties d'une armée ennemie, et encore moins de plusieurs armées combinées.

On se préparerait de grandes déceptions en assimilant son action de déchirer le réseau sur un point, à une reconnaissance

offensive préludant à un engagement. La différence est capitale entre ces deux actes.

La reconnaissance offensive, telle que la définit l'article 112 du Service en campagne, consiste « à reconnaître avec la plus grande « précision possible la position générale ou certains points de la « position de l'ennemi et à apprécier exactement son effectif et « ses moyens de défense. »

S'il s'agit de toutes les troupes adverses, on les attaque de manière à les obliger à se déployer. Pour cela, il faut être soi-même en forces suffisantes, et comme le fait très bien remarquer l'instruction allemande : « Les reconnaissances offensives ne sont « véritablement utiles que si l'on veut mettre de suite à profit les « renseignements qu'elles procurent; autrement, on pourrait fort « bien trouver la position de l'ennemi complètement modifiée. »

Si l'on ne cherche que des renseignements, la reconnaissance offensive n'a pas de but; si l'on se propose de profiter des occasions favorables, on se prépare à une bataille. On ne saurait échapper à cette alternative, si bien mise en lumière par le maréchal Bugeaud dans ce passage : « S'agit-il de voir de près un « ennemi puissant, il faut y aller avec la presque totalité de son « monde. Ainsi l'on ne compromet rien; on ne redoute pas le « combat puisque l'on est décidé à prendre l'offensive. Ou bien « l'ennemi restera en position et vous la jugerez sans combattre, « ou il la quittera pour venir vous attaquer et perdra les avan- « tages de sa position. »

Si l'on désire seulement sur une direction des renseignements dont l'obtention exige l'emploi de la force, on se contente de refouler les partis ennemis, de les rejeter sur leur réseau, de briser celui-ci, de le disperser sur une certaine étendue, de battre les soutiens de cavalerie, et l'on pousse ensuite jusqu'aux cantonnements ou aux têtes de colonne de l'infanterie pour examiner leur effectif ou leur emplacement. Cela fait, le résultat est atteint et l'on se retire. La division de cavalerie est surtout indiquée pour ce genre d'opération.

Pour la recherche des informations, l'association de l'infanterie nuirait au lieu de servir. Pour un engagement sérieux, au contraire, l'infanterie est indispensable.

La bataille de Rezonville (16 août 1870) montre ce que doit être une reconnaissance offensive, c'est-à-dire le prélude d'une bataille. J'extrais de l'ouvrage du lieutenant-colonel von Kœhler les détails ci-après :

La 5e division de cavalerie allemande bivouaquant, le 15 août, avait placé la 11e brigade près Puxieux et Vionville, la 12e à l'est d'Haussonville, la 13e à l'est de Sponville. Les avant-postes et patrouilles signalaient de fortes colonnes ennemies sur le plateau à l'est de Vionville, et, dans le village, de la cavalerie avec avant-postes à l'ouest. On n'avait pu se renseigner plus exactement sur la force et les positions de l'ennemi. (Ce n'était pourtant pas difficile.)

Le commandant du 10e corps, jugeant que pour éclaircir la situation des renseignements plus précis étaient nécessaires, prescrivit à la 5e division de cavalerie de faire le 16 de grand matin (c'était tardif) une reconnaissance des positions de l'ennemi, offensive au besoin, et il la renforça de deux batteries. (Cette opération eut été fort imprudente dans ces conditions, mais le commandant du 10e corps les modifia.)

La 5e division de cavalerie se mit en mouvement et en arrivant sur les hauteurs de Vionville aperçut, au sud de ce village, les têtes de colonnes de l'infanterie prussienne qui arrivaient. (La reconnaissance prenait dès lors son véritable caractère sérieusement offensif.) L'artillerie de la division de cavalerie agit sur les bivouacs français, qui furent surpris. La 5e division poussa en avant, mais dût bientôt s'arrêter et même rétrograder, ainsi que ses batteries, sous le feu de l'artillerie française. La reconnaissance offensive était terminée.

Si à ce moment déjà tardif le commandant en chef français eût voulu porter quelques forces en avant, la 5e division de cavalerie était facilement rejetée sur l'infanterie qui arrivait, le tout refoulé dans les ravins de Gorze, et le résultat de la journée se trouvait singulièrement changé, on ne peut le contester. Au contraire, l'inaction du commandant en chef français permit aux renforts allemands de prendre successivement pied sur le plateau. Un corps d'armée entier et la 6e division de cavalerie arrivèrent au secours de la 5e division et la bataille s'engagea, conséquence forcée de la reconnaissance offensive.

Cet exemple n'a aucun rapport avec l'opération isolée du déchirement du réseau pour se procurer des renseignements. La rupture ne peut s'effectuer à un endroit ni à un moment fixés d'avance. La direction et la zone sont indiquées, mais l'unité de cavalerie reste libre de choisir le lieu et l'heure.

La reconnaissance offensive et la rupture du réseau sont deux choses fort dissemblables. Le commandant en chef d'une armée,

aux termes de l'article 113 du règlement, peut seul ordonner la première, et c'est très logique, tandis que la seconde est la mission permanente de la cavalerie, et elle n'a besoin d'aucune autorisation pour l'entreprendre dans la zone qui lui est assignée.

La rupture est essentiellement un acte du service irrégulier d'exploration; on ne peut le comprendre autrement, car il ne serait guère possible dans des conditions différentes.

Bien que je ne veuille point toucher à la stratégie dans cette étude tactique, je suis obligé, pour préciser l'action des divisions de cavalerie, d'insister encore sur les considérations déjà émises au paragraphe XXXVIII.

Une armée dispose de plusieurs divisions de cavalerie et la manière de les employer n'a point encore été élucidée complètement. En général, on les a nommées *avant-garde stratégique,* appellation aussi contraire à la logique qu'à l'expérience. Partant de cette conception erronée, on a voulu solidariser toutes les divisions, sans s'apercevoir que cette condition paralysait leur action.

On a supposé que des divisions de cavalerie reliées entre elles, opérant de concert, soumises à un chef unique, exploreraient tout le terrain en avant d'une armée, couvriraient toutes ses colonnes et formeraient ce réseau impénétrable, absolument chimérique, dont on parle tant, sans vérifier s'il n'a jamais été pénétré, si jamais on s'est sérieusement appliqué à s'y infiltrer ou à le forcer.

Un front de marche d'armée est d'environ 36 à 48 kilomètres, et, en y ajoutant une marche sur chaque flanc, ce front atteint 92 kilomètres; si l'on suppose trois divisions de cavalerie, chacune d'elles aurait à fournir un rideau de 30 kilomètres. Si l'on y emploie peu de forces, — deux escadrons comme on l'a proposé, — il sera très faible et facilement perméable, si l'on y consacre beaucoup de monde, c'est la dispersion de la cavalerie.

Si la cavalerie d'armée forme un réseau général, en ligne droite, courbe ou périmétrique, peu importe, chaque division devra se maintenir sur une direction fixée et tenir son rideau à hauteur de celui de ses voisines. Elles ne pourront ni avancer, ni reculer, ni dévier inopinément sans produire une lacune dans le dispositif d'ensemble, et conséquemment elles n'auront aucune liberté d'action, laisseront échapper les occasions favorables et seront même forcées d'accepter un combat dans de mauvaises conditions.

Leur mouvement combiné exige un chef unique pour coordonner leurs mouvements et elles devront réclamer ses ordres pour agir. Alors, de longs délais seront nécessaires et le moment propice s'évanouira. L'action prompte, inopinée, énergique, audacieuse, cesse d'être possible, et c'est l'amoindrissement sinon la paralysie du rôle de la cavalerie d'armée.

Ce système de divisions de cavalerie, liées entre elles sous une même impulsion, constitue seulement des mesures de sécurité, un dispositif défensif ou de protection et non une mission d'énergique offensive.

Si, comme on l'avance, le commandant en chef de la cavalerie se tient au centre du rideau à une marche en arrière (22 kilomètres), il se trouvera à environ 37 kilomètres des divisions d'aile. Des postes de correspondance ne peuvent être établis dans un système en mouvement. Des pelotons ou demi-pelotons devront apporter les informations ou demander des ordres. En pays inconnu le trajet de ces détachements exigera au moins quatre heures, et tout autant pour envoyer une réponse. Il s'écoulera neuf heures avant d'obtenir une autorisation, et ces simples chiffres révèlent l'absence de toute liberté de décision pour les divisions de cavalerie.

Ce sont là des données positives, et faute d'y avoir recours on émet des théories spéculatives sans application possible. En voici un exemple, entre autres, que je choisis parce qu'il se trouve dans un ouvrage des plus récents.

« Quant à l'impossibilité, pour une grande masse de cavale-
« rie (une division indépendante, par exemple), d'éclairer une ar-
« mée ou un corps d'armée et d'assurer en même temps la sécu-
« rité de cette armée ou de ce corps d'armée, *nous ne pensons pas*
« *qu'elle existe.* » (*Tactique des trois armes*, t. II, p. 86.)

L'auteur, M. le général belge Brialmont, ingénieur fort distingué, convient qu'il lui manque l'expérience de la guerre (*Préface*, p. 1) ; et, en effet, s'il avait vu comment se passent réellement les choses, l'impossibilité qu'il conteste lui serait apparue, et il n'aurait pas avancé qu'une seule division de cavalerie pouvait très bien faire le service d'exploration et de sécurité d'une armée, c'est-à-dire former un réseau de 80 à 92 kilomètres de développement. Souhaitons que nos adversaires adoptent un pareil système, mais gardons-nous d'en faire autant.

Revenons à notre argumentation. On prétend encore que le général en chef de l'armée donnera au commandant en chef de la

cavalerie des instructions générales, l'initiera à ses projets, et ensuite le laissera libre d'agir comme il le jugera bon. Ce chef de la cavalerie délivrerait, dit-on, aux divisions les indications journalières indispensables pour atteindre le but fixé par le commandant de l'armée, mais celui-ci les fournirait tout aussi bien et mieux lui-même, en s'adressant à chacun des commandants de division. Sous ce rapport, la fonction du commandant spécial de toute la cavalerie paraît également inutile.

S'il existe un chef de toute la cavalerie, les renseignements divers devront lui parvenir, et il les adressera ensuite au commandant de l'armée. Cette transmission oblige les informations à un crochet, allonge le parcours et retarde leur arrivée d'un temps qui ne saurait être moindre de deux à trois heures, et c'est souvent fort préjudiciable. Tout ordre éprouvera le même retard, et chaque demande subira le double.

Aucun avantage ne compense cet inconvénient. La centralisation des informations par le commandant de cavalerie l'appellera forcément à les juger, à émettre un avis, à prendre des dispositions en conséquence, avant qu'elles ne soient parvenues au chef de l'armée, qui subira de fait l'initiative du commandant de cavalerie et sa manière de voir. Ce système aboutit au dilemme suivant : ou le commandant en chef marchera à côté du commandant de la cavalerie, et alors ce dernier est superflu; ou bien le général en chef sera éloigné, et il en résulte de sa part une abdication, au moins partielle, de sa prérogative suprême.

On citerait vainement, comme un précédent, la campagne de 1805, où il existait un corps de réserve de cavalerie comprenant plusieurs divisions. Ce corps n'a point formé de rideau en avant de l'armée. Il fut placé pour couvrir la droite, faire des pointes vers le Danube, tromper l'adversaire, et lui dissimuler le grand mouvement de conversion de l'armée, qui allait chercher le passage du fleuve à Donauwerth.

Dans la seconde partie de la campagne, le corps de réserve de cavalerie et le corps d'infanterie du maréchal Lannes formèrent une avant-garde, le premier éclairant le second, le second servant d'appui au premier. L'exploration atteignit parfois un front de 50 kilomètres, et resta bien souvent au-dessous.

Il est à remarquer que le commandement du prince Murat fut le plus souvent passif. L'Empereur prescrivait l'envoi de divisions et même de brigades dans diverses directions, et les généraux qui les commandaient envoyaient leurs renseignements en même

temps à l'Empereur, au prince Murat, et quelquefois à certains commandants de corps d'armée. Cette manière de procéder devait amener des mesures contradictoires, et montre, comme le raisonnement, que le commandant en chef de la cavalerie est superflu, et parfois même nuisible. Les Allemands ne commirent pas une faute de ce genre. Dans la guerre de 1870, les cinq divisions de cavalerie précédant la Ire et la IIe armée allemande, agissaient d'après les ordres du grand quartier général, et n'étaient pas sous les ordres d'un chef suprême de la cavalerie.

On allègue néanmoins une raison d'un ordre plus élevé. On répute nécessaire un chef unique de la cavalerie pour opérer la réunion des divisions de cavalerie, dans le cas où l'on aurait à lutter contre un effectif adverse dépassant une division. On suppose que l'ennemi se présentant avec deux divisions, le commandant supérieur de la cavalerie en rassemblera promptement deux ou trois pour les combattre. Il suffit de faire un calcul analogue à celui du paragraphe XLII pour se convaincre de l'impossibilité de concentrer, en temps opportun, des divisions marchant à 30 kilomètres d'intervalle.

Pour parer à cet inconvénient, on a conseillé de placer en arrière des deux ou trois autres, une division de réserve marchant avec le commandant général de la cavalerie et pouvant être portée sans délai au secours de l'une quelconque des premières. Ce dispositif oblige à une concentration en arrière, la seule possible, et ce n'est pas son moindre défaut, d'entraîner fatalement à un mouvement de retraite avant d'agir.

Enfin, on est même allé jusqu'à demander une brigade ou une division pour couvrir le flanc le plus menacé de tout l'ensemble de la cavalerie. Cette unité serait chargée de s'éclairer au loin, de prévenir de l'approche de l'ennemi, et d'opposer une première résistance, donnant au commandant général de la cavalerie le temps de concentrer ses forces.

Cette théorie est de la métaphysique stratégique. L'apparence est rationnelle, la réalisation impraticable. *La cavalerie ne résiste* qu'en attaquant. Une brigade ou une division ne tiendrait pas devant deux divisions; elle se replierait et découvrirait le système qu'elle est chargée de garder. En admettant qu'elle pût se maintenir, il faudrait que sa résistance durât : 3 heures pour donner avis au commandant général de la cavalerie; 1 h. 30′ pour envoyer des ordres aux divisions; 4 à 6 heures pour l'exécution d'une concentration partielle; soit au minimum

8 heures, et une résistance de cavalerie ne peut se prolonger de la sorte, si l'ennemi sait son affaire.

Au début de la guerre, les partis opposés chercheront à se pénétrer réciproquement, à aller aussi loin que possible opérer des destructions, contrarier la mobilisation, savoir où se concentrent les principales masses. De là résulteront des chocs de cavalerie en divers points. Il est toutefois contraire aux nécessités de la guerre et à l'emploi judicieux de la cavalerie, de prétendre que les hostilités commenceront *par une grande et longue bataille de cavalerie.*

Un engagement de cette importance obligerait chaque parti à réunir une grande quantité de cavalerie, puis à se rencontrer, tandis que l'intérêt des deux belligérants est d'agir sur une vaste étendue de terrain, de chercher des renseignements sur plusieurs points, et de porter leur cavalerie sur diverses directions. Elle n'opèrera donc pas réunie.

La concentration de plusieurs divisions de cavalerie est basée sur la supposition que l'adversaire agira avec deux. S'il en était ainsi, il vaudrait mieux coupler deux divisions que d'avoir à les réunir, et on aboutirait au corps de cavalerie prôné ou désiré par quelques-uns. Un corps de deux divisions deviendrait insuffisant si l'ennemi en réunissait trois ou quatre, et on serait amené à joindre deux corps de deux divisions, c'est-à-dire à tenir toute la cavalerie d'armée rassemblée en un seul groupe.

Cette conséquence montre le danger des corps de cavalerie. L'histoire confirme cette argumentation. A dater du moment où Napoléon, au lieu de faire grand, voulut faire énorme, où il substitua à l'habileté des combinaisons, de lourdes masses pour l'écrasement, les corps de cavalerie éclairèrent fort imparfaitement, et périrent sans résultats, accablés par leur propre poids. Il est sans nécessité de recommencer un essai condamné par la raison et l'expérience.

Des divisions séparées agiront avec plus de célérité. Elles éviteront le choc d'une plus forte masse si l'adversaire la possède, elles pourront même en triompher, car étant plus manœuvrières, plus rapides, elles pourront harceler un gros corps, le fatiguer par de continuelles alertes et finir par l'épuiser en contrariant son alimentation. Le corps d'armée de cavalerie est une conception théorique sans application utile.

Si deux divisions de cavalerie opposées se rencontrent, elles se battront. Il en résultera un engagement, non une bataille, et

comme les chocs de cavalerie se résolvent très rapidement, il est inexact de parler de grandes et longues batailles de cavalerie qui ne sauraient se produire.

Cette digression stratégique se résume ainsi : jeter beaucoup de cavalerie en avant des armées est une bonne chose, la placer sous un commandement unique ou la former en corps de deux divisions est une mesure funeste. La division à trois brigades est une masse déjà lourde. En l'appesantissant davantage on irait à l'encontre de son rôle, tout de mobilité ; on remplacerait l'audace, l'habileté, l'entente de la guerre par le poids matériel et la force aveugle. Nous nous priverions ainsi d'un de nos principaux avantages : les manœuvres intelligentes, rapides, inopinées. Donc, il convient de ne point aller plus loin que la division ; elle suffit très bien à toutes les situations.

Elle opère seule, sans liaison, sans relations avec aucune autre force de cavalerie. Pour remplir sa mission, elle ne prend conseil que de ses instructions et des événements. Elle n'est pas obligée d'accepter toujours le combat ; elle l'évite si les circonstances sont défavorables ; elle agit en grand, comme un groupe franc en petit. Ses difficultés sont plus considérables de beaucoup. Sa marche n'a pas la même rapidité ; elle trouve moins facilement à vivre sur un point unique et il est dangereux pour elle de se fractionner, à cause de sa proximité de l'ennemi.

Elle réussira par des mouvements irréguliers, qui ne laisseront pas deviner ses intentions, ni les lieux où elle compte stationner. Après avoir pénétré chez l'ennemi et vu ce qu'elle désirait, elle rétrogradera, prendra un peu de repos, recevra des instructions et tentera un nouveau coup, sur un autre point.

Dans sa marche en avant, elle rencontrera des obstacles à vaincre, durant ses stationnements elle devra se protéger, et dans les deux cas elle y parviendra, par le combat ou la défense à pied.

Lorsqu'elle voudra percer le réseau adverse, elle trouvera des passages, des localités, des défilés barricadés et défendus par des cavaliers à pied ou des fantassins adverses. Le général von Schmidt précise ainsi ce qu'il convient de faire : « Toutes les fois « que la nature du sol, la configuration du terrain, l'occupation « de défilés ou de localités l'empêcheront de s'acquitter à cheval « de sa mission ; toutes les fois qu'il sera difficile de tourner « de semblables obstacles ; toutes les fois que le combat à cheval « ne saurait lui assurer le succès ; toutes les fois qu'il n'y aura

« pas d'infanterie sur les lieux mêmes, il ne reste plus à la ca-
« valerie qu'à mettre pied à terre, qu'à se frayer en combattant
« à pied, avec ses armes à feu, la route qui lui permettra d'ac-
« complir sa mission. » (II, p. 128.)

Ce passage contient deux restrictions aussi justes que rares. Ne jamais chercher à pied ce qui peut être obtenu à cheval; n'attaquer à pied que de la cavalerie, ou des bandes mal organisées, mais non l'infanterie en position. Si ce cas se présente, on cherchera un autre passage, ou on attendra des secours d'infanterie et on n'entreprendra pas une attaque dans laquelle toutes les chances sont contraires.

C'est sous le bénéfice de ces restrictions qu'on peut admettre l'autre affirmation du général von Schmidt : « Il ne faut pas par-
« ler de l'indépendance des divisions de cavalerie ni de leurs
« exploits, si des régiments entiers ne sont pas en état de sou-
« tenir un combat à pied offensif ou défensif, s'ils ne peuvent
« attaquer des localités ou les défendre. » (II, p. 132.)

La pensée de l'auteur s'explique par le passage précédent. Prises dans leur sens absolu, ces quelques lignes seraient inexactes.

En exagérant l'opinion de ce grand cavalier, on a abusé du combat à pied. On a fait des manœuvres où la cavalerie s'efforçant d'imiter l'infanterie, oubliait que son essence même est l'action à cheval. On ne saurait faire des fantassins avec des cavaliers pied à terre, pas plus qu'on n'obtiendrait des cavaliers avec des fantassins sur des chevaux. On a confondu sur ce point des questions tout à fait distinctes.

Le projet publié de former une armée russe de cent mille dragons cheminant à cheval et combattant à pied, est une idée originale et séduisante. Elle deviendrait plus pratique en montant cent mille fantassins En effet, il s'agit ici d'un transport, et non de manœuvres à cheval; des fantassins se tiendront toujours assez à cheval pour faire une route, et à l'arrivée on aura des compagnies ou des bataillons aptes à lutter à pied.

Des corps de fantassins montés auraient une grande utilité dans beaucoup d'éventualités, mais la cavalerie doit opérer à cheval, c'est son rôle normal.

Elle agit à pied quand la monture, au lieu d'être une aide, deviendrait un obstacle. Seule, en exploration, elle tâche de se tirer d'affaire autant que possible. Elle a des fusils et parfois des canons; elle peut combattre à pied à titre d'exception seulement

et tant qu'elle n'est pas en présence de l'infanterie en position.

Quelques écrivains ont dépassé cette limite; leur imagination a cru possible de bousculer, de disperser, d'enlever avec des cavaliers à pied des bataillons entiers, oubliant que si ces bataillons se défendaient, tout le reste s'évanouirait.

Le général von Schmidt n'a point partagé cette illusion, car il a écrit : « Le combat à pied n'est pour la cavalerie qu'un expé-« dient, qu'un moyen d'accomplir dans certains cas une mis-« sion qu'il lui eût été impossible de remplir autrement. » (II, p. 164.)

Telle est la vérité. Toutes les fois qu'on peut s'y prendre d'une autre manière, c'est une faute de mettre la cavalerie à pied. On perd un temps énorme; on se laisse entraîner à chicaner sur le terrain; on ne fait pas d'exploration. La tendance à employer beaucoup les cavaliers à pied indique un manque de confiance dans leur valeur à cheval.

Il faut se garder des chimères, et il y en a de grandes. Ainsi, on raconte qu'une longue ligne déployée de cosaques lancés à fond de train s'arrêtait subitement. Les chevaux, entravés par deux, restaient couchés sous la surveillance de quatre hommes par peloton, et le reste du régiment, le fusil à la main, se portait en avant, formant un bataillon d'infanterie et faisant un feu très vif. (*Revue militaire de l'Étranger*, n° 508.)

Cette manœuvre, possible au terrain d'exercice, ne l'est pas dans le combat; si elle était praticable, si un régiment de cavalerie n'était qu'un bataillon à cheval, il serait inutile de dépenser beaucoup d'argent à entretenir de l'infanterie et de la cavalerie : l'une des deux suffirait.

On a relevé dans plusieurs campagnes, et notamment dans la guerre de Sécession, quelques exemples où la cavalerie pied à terre a eu raison de forces nombreuses d'infanterie en position; entre autres, le combat si souvent citée du 27 février 1865, à Wagnesboro. Deux brigades d'infanterie, couvertes de retranchements, avec onze pièces de canon et appuyées de plusieurs escadrons s'y trouvaient dans une position bien choisie. Elles furent attaquées par deux divisions de cavalerie, partie à pied, partie à cheval, tournées, enlevées en totalité et en peu d'instants. La pluie tombait depuis deux jours, le terrain était défoncé et couvert de boue.

Ce fait d'armes, consigné dans un rapport officiel, n'est pas concluant. L'effectif des vaincus était de 1,600, celui des assaillants

de 9,987, et la disproportion est grande; néanmoins dans les conditions où se trouvait l'infanterie elle n'aurait pas dû être défaite. C'est le résultat d'un effet moral sur des troupes déjà désorganisées, fatiguées, effrayées peut-être; l'attaque audacieuse de la cavalerie les mit facilement en déroute, et la preuve c'est que les assaillants ne perdirent pas cent hommes.

Il en fut de même dans le combat du pont de la Maritza, le 16 janvier 1878. Un régiment de dragons russes attaqua ce pont, long de 300 mètres, dont le tablier était en partie brûlé, et défendu par un bataillon régulier turc, une batterie de 6 pièces et des bandes armées occupant la gare de Tirnovo à 1,500 mètres de là. Les dragons du 1er escadron, pied à terre, passèrent le pont sur les rails restés en place, se précipitèrent en courant vers la gare, s'en emparèrent ainsi que de la batterie, détruisirent la voie ferrée, la ligne télégraphique et recueillirent beaucoup de voitures abandonnées ainsi que du bétail. La perte totale du régiment de dragons fut d'un officier et un cavalier blessés, plus deux chevaux tués.

De tels faits ne prouvent absolument rien. Il est probable que dans l'immense majorité des cas, semblables matériellement, différents moralement, la cavalerie échouerait, et j'en ai rapporté divers exemples tirés de la guerre de 1870.

Il en est tout autrement de l'action défensive de la cavalerie. Pour occuper un défilé, garder un passage obstrué, barricadé, fortifié, des cavaliers à pied sont fort utiles; un petit nombre opposera une grande résistance et rendra de grands services. Tel n'est pas le cas pour les divisions de cavalerie chargées d'une rupture, et j'aurai occasion de traiter du combat à pied défensif, en parlant des avant-postes de la cavalerie employée au service irrégulier d'exploration.

La conclusion de ce que je viens d'exposer sur la rupture des réseaux, est qu'une unité de cavalerie affectée à cette opération devant marcher vigoureusement sur l'ennemi, attaquer toute force de cavalerie rencontrée, disperser le réseau, s'avancer aussi loin que possible pour reconnaître, puis rétrograder par une autre direction, exécute en réalité un raid d'exploration.

LXII.

MOYENS DE S'OPPOSER AUX RUPTURES DE RÉSEAUX.

Si l'on cherche à refouler l'adversaire, à rompre ses réseaux, à pénétrer dans son atmosphère de sécurité pour l'examiner, l'inquiéter et le fatiguer, il essaiera d'en faire autant de son côté. Il faut alors contrarier ses intentions, les paralyser, les neutraliser, et si elles se dessinaient leur infliger sans délai un châtiment.

Dans ce genre d'opérations, tantôt on attaque et tantôt on est attaqué. Ces deux situations, quoique différentes, se résolvent en partie par les mêmes procédés : soit mobiles et agressifs, soit fixes ou défensifs.

Le général von Schmidt indique ainsi la conduite à tenir : « Si l'ennemi a percé le rideau, des mouvements offensifs et « défensifs exécutés en avant et sur ses flancs par la division ou « par des détachements d'une force proportionnée aux circons- « tances, rétabliront bientôt la situation normale. » (II, p. 110.)

C'est peu assurément, et il ne ressort aucun enseignement positif de cette vague indication. J'ai déjà traité, au paragraphe ~~LVII~~, LIX de la police à effectuer dans la zone d'exploration à l'égard des petits partis qui s'avancent pour reconnaître. Les fortes unités de cavalerie sont, à un degré plus puissant, appelées au même rôle. Chacune, tout en marchant vers un but déterminé et en opérant dans sa zone, se renseigne par des explorateurs sur ce qui s'y passe. Dès qu'un fort détachement ennemi est signalé, on court sus sans hésiter, on l'attaque et on met tout en œuvre pour faire d'abord échouer sa tentative, pour l'en punir ensuite.

Quand l'adversaire s'approche, on se porte au-devant de lui, on l'aborde de front, on ne le laisse pas pénétrer dans l'intérieur de la zone d'exploration, où sa présence occasionnerait toujours quelque émotion. Autant que possible, on l'oblige à rétrograder en se montrant, ou on l'y contraint en l'attaquant. Il va sans dire que l'attaque de flanc sera toujours la plus avantageuse; c'est en même temps la plus probable. Quand l'ennemi est signalé, il continue de progresser, tandis que le croiseur change de direction pour se porter vers lui et l'atteint plus ou moins obliquement.

C'est quelquefois une manœuvre habile de laisser l'adversaire s'avancer, d'attendre qu'il se soit compromis et de lui couper la retraite pour l'enlever en tout ou en partie. Cette façon de procéder s'emploie surtout quand on a la supériorité numérique ou morale; on s'en sert aussi lorsqu'on peut user de surprise, mais c'est moins facile avec un adversaire vigilant qui prend ses précautions contre toute éventualité.

Si l'ennemi se présente dans une attitude sérieusement offensive avec des forces supérieures on se gardera de faire son jeu en lui offrant le conflit qu'il cherche; on évitera un combat disproportionné, on ne se laissera pas atteindre, car on serait culbuté, on perdrait des prisonniers et on donnerait à l'assaillant beaucoup de tranquillité pour pousser à fond son opération. En telle occurrence, la cavalerie inférieure en effectif cède le terrain sans trop de précipitation, se fait poursuivre dans une direction excentrique par rapport aux troupes d'infanterie, gagne des terrains difficiles si elle en connaît, tend des embuscades, chicane tant qu'elle peut, sans en venir aux mains, tâche de s'élever sur le flanc de l'adversaire et attaque lorsque la surprise peut compenser ce qui lui manque en nombre.

Dès qu'un groupe franc a connaissance d'une irruption hostile, il en donne avis, et tout le système de l'exploration irrégulière entre plus ou moins en vibration. Les petits ou gros croiseurs se dirigent vers les flancs de l'envahisseur et les soutiens de réseaux se rapprochent de leurs pointes prêts à attaquer de front. Alors, si chacun est sur ses gardes, a pris ses précautions et connaît son métier, il se prépare, sans qu'il soit besoin de le prescrire, un concours d'efforts efficace contre l'agresseur.

Ces détachements divers arriveront parfois à cerner l'adversaire fourvoyé imprudemment. Plus souvent ils agiront sur son front, sur ses flancs ou mieux encore sur ses derrières. Ce dernier cas sera le plus fréquent. Quand l'assaillant aborde en force la zone d'exploration, il y pénètrera assez profondément, pendant qu'on donnera avis de sa pointe et qu'on se dirigera vers lui. Il ne s'agit plus de l'empêcher d'entrer, mais d'inquiéter sa marche et de s'opposer à sa sortie.

Ce n'est pas toujours sa piste qu'il faut suivre, il est préférable de couper sa retraite en marchant latéralement, tout en s'en rapprochant, de manière à le joindre; on s'attache à lui, on le tracasse, on le trouble dans ses observations, et on ne lui laisse point de repos jusqu'à ce qu'il soit hors de la zone d'exploration.

Lorsqu'il se détermine à la retraite, une forte unité de cavalerie le suivra et, tout en le pourchassant, cherchera l'occasion favorable de pénétrer chez lui.

Les mesures mobiles ne sont pas suffisantes pour se préserver des incursions opposées. Dans l'exploration irrégulière, les groupes francs sont espacés et les grosses unités de cavalerie plus encore. L'ennemi pourra passer entre ces troupes et parvenir jusqu'aux réseaux de sécurité; il s'enfoncera assez profondément dans la zone d'exploration, non pour surprendre, — ce qui ne se peut si l'on se garde, — mais pour examiner où est l'infanterie. La chasse que lui donneraient ensuite les colonnes de cavalerie ne l'empêcheraient pas d'avoir vu et expédié quelques renseignements, et c'est précisément ce qu'il ne faudrait pas permettre.

D'un autre côté, il est possible que l'adversaire, voulant être maître momentanément de la zone d'exploration pour y exercer à son aise ses investigations, réunisse deux ou plusieurs divisions de cavalerie afin de balayer toutes les unités moindres tentant de l'arrêter. En présence d'une supériorité semblable, les divisions de cavalerie isolées seraient obligées de reculer pour ne pas être détruites. Elles n'auraient pas le temps de se réunir, je l'ai déjà expliqué, et elles se trouveraient contraintes d'aller accomplir leur concentration sous le couvert de l'infanterie, laissant par suite l'adversaire libre de ses mouvements dans la zone d'exploration dégarnie.

La rupture du réseau a un effet matériel et moral. Celui qui verra le sien brisé se croira mal éclairé, ses décisions seront incertaines et lentes. Celui qui aura forcé le réseau opposé deviendra très entreprenant, donnera confiance à ses troupes, assurera leur complète sécurité, et, poursuivant ses avantages, s'approchera de l'infanterie, qu'il inquiétera par sa présence seule.

Une telle situation serait désastreuse pour qui la subirait; l'égalité serait détruite; l'un serait paralysé, tandis que l'autre opèrerait à son aise; le premier serait bien informé, le second saurait peu, sinon rien. Quelques écrivains ont conclu de là que celui qui possèdera la supériorité en cavalerie pourra seul faire de l'exploration.

L'importance des informations est si capitale qu'une semblable assertion, si elle était vraie, assurerait de prime abord le succès à l'armée la mieux dotée en cavalerie, et les nations seraient conduites à monter tous leurs soldats, comme l'a proposé un officier russe. A notre avis, telle n'est pas la solution de la difficulté.

On doit admettre que la cavalerie soit repoussée en certains points, que l'atmosphère de sécurité soit viciée par la présence de l'adversaire, et que celui-ci pénètre assez profondément dans la zone d'exploration. Ces échecs partiels sont inévitables, mais ils peuvent être réparés, et surtout limités à un simple accident, dont le contre-coup ne se fera pas sentir aux têtes de colonnes de l'infanterie.

On y parvient par les moyens fixes ou défensifs. Ils consistent à occuper certains points, à les organiser défensivement et à en interdire temporairement le passage à l'adversaire, pour donner le temps à la cavalerie de se rallier ou de se concentrer pour reprendre l'offensive.

On contient ainsi l'ennemi, on peut l'arrêter même et borner par conséquent ses incursions. Cette assertion pourra surprendre au premier abord; un examen plus attentif en montrera la possibilité pratique.

La cavalerie opérant en force ne peut sortir des chemins frayés ni même des grandes voies, les seules qui lui permettent d'aller vite et de faire passer son artillerie. Elle ne dispose ainsi, sur le front de marche d'une armée, que d'un petit nombre de directions utilisables traversant des défilés, cols, bois, ponts, chaussées, lieux habités, prairies marécageuses, contrées coupées de murs ou de haies, etc. L'obstruction de ces passages, leur organisation défensive par la fortification improvisée et leur défense par une petite force, constituent vite et facilement un obstacle assez sérieux pour la cavalerie.

On prétend que si elle est en nombre et pourvue d'artillerie, elle forcera le défilé ou le tournera. C'est possible quelquefois, et néanmoins la défense aura obtenu un résultat avantageux.

La cavalerie en raid d'exploration exécute une course rapide. La célérité est pour une grande part dans sa sécurité; elle n'a pas le loisir de s'arrêter longtemps pour mettre ses pièces en batterie, déployer des cavaliers à pied, attaquer la position et entreprendre une action un peu importante. Elle n'ignore pas que la cavalerie opposée se réunit, accourt et sera bientôt à ses trousses. Toute résistance est de nature à la contrarier beaucoup soit en l'arrêtant, soit en la retardant, soit en l'obligeant à prendre une autre direction plus longue, plus difficile et qui peut être gardée aussi.

On parle volontiers de tourner les positions, d'éviter les obstacles; c'est plus facile à dire qu'à faire. Le jour, on peut quel-

quefois se jeter à travers champs et rendre inefficace la défense d'un défilé. L'obstacle dans ce cas est de petite valeur, et néanmoins il occasionne toujours une assez grande perte de temps. Si, au contraire, la position est difficile à tourner, ce qui existe toujours de nuit, sa défense, même momentanée, est d'un immense profit.

Elle offre l'avantage d'arrêter aussi facilement une nombreuse troupe de cavalerie qu'une petite. La quantité ne fait pas grand'-chose quand l'espace manque pour se déployer. Si donc on occupe les cols d'une chaîne de hauteurs, les ponts d'un cours d'eau inguéable, les passages d'une forêt, une ligne de villages ou hameaux, l'action de la cavalerie adverse se trouvera singulièrement gênée, sinon empêchée, pendant le temps nécessaire pour prendre des mesures coercitives et les exécuter.

Ces lieux d'arrêts pour l'ennemi servent en même temps de points d'appui à la cavalerie poussée au loin. On augmente sa puissance, sa confiance et sa sécurité, en gardant en arrière d'elle les passages nécessaires à son retour ou à son ralliement.

C'est le moyen conseillé et employé pour couvrir les retraites, en entravant la poursuite de la cavalerie. On organise des lignes successives de défense, et quand l'une est forcée on va promptement occuper la suivante. L'irruption de la cavalerie ennemie refoulant les éclaireurs, comme les forts groupes, il s'ensuit d'un côté une poursuite, de l'autre une retraite, et les mêmes dispositions sont à adopter.

On agira d'une manière inverse en s'avançant. A un moment quelconque, la cavalerie peut se trouver en présence de forces supérieures et obligée de rétrograder. On atténuera les conséquences de ces accidents inévitables, en constituant successivement en arrière d'elle des lignes de points défensifs, à mesure qu'elle progressera.

Elle procèdera encore de la même façon, pour conserver des positions prises, jusqu'à l'arrivée des troupes d'infanterie.

La cavalerie a toujours la possibilité d'agir ainsi et souvent l'obligation de le faire. L'emploi du cavalier à pied est alors particulièrement précieux et indispensable. Par ses habitudes, son équipement, son habillement, son instruction, le cavalier à pied présente des conditions infiniment meilleures pour la défense que pour l'attaque. Embusqué derrière des obstacles, dans une position à flancs appuyés, un petit détachement de cavaliers à pied, vigoureusement commandé, arrêtera assez longtemps une troupe de cavalerie bien supérieure en effectif.

Cette doctrine n'est pas nouvelle, car le général Duhesme la soutenait : « C'est dans les reconnaissances que les dragons « seront très utiles, par la facilité qu'ils ont de faire mettre pied « à terre à une partie de la troupe, d'attaquer, de tenir ensuite « un défilé ou tout autre poste d'infanterie, et puis de remonter « à cheval pour rejoindre au galop le gros de la troupe, qui s'est « déjà assez éloigné pour ne plus craindre d'engagement sérieux.» (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 181.)

L'occupation des points défensifs pour soutenir l'exploration et limiter les incursions de la cavalerie opposée, est un moyen simple pratique et n'exigeant pas beaucoup de monde. Toutefois, il a pour conséquence de disséminer la cavalerie et d'affaiblir la masse d'action. Il est donc préférable, quand on le peut, de confier ce service à l'infanterie.

LXIII.

APPUI DÉFENSIF DE LA CAVALERIE PAR L'INFANTERIE.

Le secours de l'infanterie pour la cavalerie est un des sujets les plus discutés de la science militaire. Les uns le repoussent totalement, les autres demandent l'union des deux armes. Ces deux opinions paraissent également erronées. Chaque arme doit opérer séparément, mais la combinaison de leurs actions est presque toujours indispensable.

La cavalerie refoulée a besoin de soutien, et la cavalerie allant de l'avant réclame assistance. Ces deux éventualités entraînent l'emploi, tantôt défensif et tantôt offensif, de l'infanterie. Ce paragraphe est consacré seulement au premier mode.

Il est fâcheux que la cavalerie soit obligée de garder des points en arrière; elle s'affaiblit par ces détachements, et son action s'amoindrit par la préoccupation qu'ils lui causent. Il est préférable de les remplacer par de l'infanterie. Alors la cavalerie, mettant en œuvre tous ses chevaux et libre de tout souci, acquiert une grande liberté de manœuvre.

D'ailleurs, pour la défense des positions ou des localités difficiles, l'infanterie possède une supériorité incontestable sur les cavaliers. Avec un effectif moindre elle obtient des résultats plus considérables. Ce qui forme sa situation normale est un acte

exceptionnel pour la cavalerie, et l'emploi des fantassins pour la garde des points de résistance est naturellement indiqué.

Une autre considération amène la même conclusion. La cavalerie voyant un point occupé par des cavaliers à pied n'en est pas étonnée; elle sait à qui elle a affaire. Quand elle trouve de l'infanterie sur son chemin, elle est inquiète et souvent induite en erreur. Elle ignore ce qu'il y a derrière ces fantassins en tirailleurs, et croit parfois être au contact des masses d'infanterie alors qu'il n'en est rien.

La rencontre inopinée d'un poste d'infanterie bien organisé produit toujours un grand effet moral sur la cavalerie, qui s'avance rondement et ne s'attend pas à cet obstacle. Par ce motif le général de Brack conseille d'embusquer de l'infanterie, puis à la cavalerie d'attirer celle de l'ennemi sur l'embuscade, de la dépasser, de se former et de profiter de la surprise de l'ennemi pour le charger. Si on ne le détruit pas, on le rendra plus circonspect et il est à présumer qu'il n'entreprendra plus rien d'audacieux avec les mêmes troupes. (Page 365.)

Le général von Schmidt ne résout pas nettement cette question. « En principe, la cavalerie doit assurer le service d'exploration « avec la plus grande indépendance et sans le concours de l'in- « fanterie. Une cavalerie qui ne sait pas à cet égard s'émanciper « de son infanterie ne vaudra jamais l'argent qu'elle coûte. « *Ceci n'exclut en rien l'action de l'infanterie, quand elle pourra* « *intervenir sans s'exposer.* » (II, 86.)

Cette déclaration est contradictoire. Elle équivaut à dire : se passer de l'infanterie et s'en servir à l'occasion. Il serait plus exact de la formuler ainsi : autant que faire se pourra, on secondera l'action de lacavalerie par des groupes d'infanterie, et quand, par une cause quelconque, l'emploi de l'infanterie sera impossible, la cavalerie devra savoir agir seule. Ce cas est l'exception, l'appui de l'infanterie est la règle.

L'Instruction provisoire sur les marches (1877) laisse entendre que telle est la véritable manière de procéder : « Des troupes « de cavalerie précèdent toujours les colonnes à grande distance, « mais comme il peut arriver que des partis ennemis forcent le « *réseau de cavalerie* ou trompent sa surveillance, toute division « doit veiller elle-même à la sécurité de son front, si elle est en « première ligne; de ses flancs, s'ils ne sont pas couverts par « des corps voisins, et de ses derrières, à moins qu'elle ne soit « suivie par d'autres troupes. » (§ 31.)

Il est bien clair que cette disposition n'est réalisable que par de l'infanterie agissant en arrière de la cavalerie.

Autrefois, on a souvent opéré de cette façon. On lit dans une dépêche du général Belliard au général Lassalle, le 13 février 1807 : « Ordonnez, je vous prie, que toutes vos troupes soient à « cheval à 5 heures. Vous ferez bien, je crois, de mettre les « deux compagnies de voltigeurs dans le bois avec le général « Guyot. »

Une autre lettre du général Belliard au général Lassalle, le 15 février 1807, porte : « Les troupes que vous avez à Wittem- « berg devront s'établir en avant, et les compagnies d'infanterie « seront placées à l'entrée du bois en arrière de Wittemberg « pour protéger votre retraite, si cela était nécessaire. »

Voilà clairement indiqué l'emploi de l'infanterie en appui ou en soutien de la cavalerie. La raison principale pour agir de la sorte est que l'infanterie en petit nombre, établie dans une bonne position et couverte par quelques obstacles, présente une résistance difficile à surmonter par une forte unité de cavalerie même pourvue d'artillerie. C'est l'avis des fantassins, ce n'est pas celui des cavaliers, et l'expérience n'est pas en faveur de ces derniers.

On cite volontiers une lettre de 1805 du maréchal Marmont à Napoléon, disant : « Le capitaine Onatheim, du 6e hussards, avec « 40 chevaux, a chargé 100 hussards autrichiens du régiment de « l'Empereur, en a pris 12 et sabré plus de 30. Arrêté à Rifling « devant un pont défendu par un poste d'infanterie et accueilli « par une fusillade, le capitaine fait mettre pied à terre à ses « hussards, marche contre le poste qui s'est retiré dans les « bois, poursuit de nouveau les hussards autrichiens, passe un « deuxième pont pêle-mêle avec eux et prend 47 hommes d'in- « fanterie avec 2 officiers. »

Il est impossible de ne pas protester contre de pareilles exagérations de langage, présentées aux officiers comme des réalités. Si l'ennemi fort de 100 cavaliers et de 100 fantassins s'était défendu, jamais les 40 hussards français n'en auraient eu raison. Il est évident que l'ennemi démoralisé n'a opposé aucune résistance, et alors le fait est sans valeur aux yeux de la tactique positive. Elle raisonne sur un adversaire résolu et combattant, non sur des troupes défaillant à la première apparition d'un cavalier.

Après la guerre de 1870, on a écrit en Allemagne des choses analogues, telles que celle-ci : « L'escadron en reconnaissance

« fait enlever le village par des hussards pied à terre, la compa-
« gnie qui l'occupait bat en retraite, etc., etc. »

De tels actes, bien qu'invraisemblables, ont pu se produire dans des circonstances malheureuses pour l'un des belligérants. On les invoquera dans les traités sur les facteurs moraux, pour montrer combien les meilleures troupes s'abandonnent parfois au découragement ; mais on ne saurait les produire dans les discussions sur la tactique, avec laquelle ils n'ont pas plus de relations que le roman avec l'histoire.

J'en dirai autant des paroles de Napoléon : « 3,000 hommes
« de cavalerie légère ou 3,000 cuirassiers ne doivent pas se lais-
« ser arrêter par 1,000 hommes d'infanterie postés dans un bois
« ou dans un terrain impraticable à la cavalerie; 3,000 dragons
« ne doivent point hésiter à attaquer 2,000 hommes d'infanterie,
« qui favorisés par leur position les voudraient arrêter; pour
« cela, il faut que toute cavalerie apprenne à manœuvrer à
« pied. »

L'empereur voulait sans doute surexciter l'ardeur de sa cavalerie, mais il ne pouvait penser ce qu'il écrivait. Autrefois, la petite portée des armes aurait à la rigueur permis de telles choses, et néanmoins on n'en connaît pas d'exemple. A présent, ce serait folie de tenter une pareille aventure dans des circonstances normales.

Les exceptions ne prouvent rien. Contre un adversaire démoralisé on peut tout risquer. Des hussards se sont emparés de vaisseaux retenus par les glaces au Texel. En 1806 quelques escadrons français obtenaient la capitulation de forteresses prussiennes. On ne raisonne pas sur ces hasards. Il n'y a ni règle ni principe pour de tels accidents. Il faut envisager un ennemi énergique, faisant tout ce qui est nécessaire, et se préoccuper des moyens de lutter avec lui d'abord, de le vaincre ensuite.

Le général von Schmidt, reproduisant la pensée politique de Napoléon, pense que désormais « les escadrons pourvus d'un fusil
« ne sont pas obligés de s'arrêter et d'attendre l'arrivée en ligne
« de troupes d'infanterie pour enlever un village ou forcer l'entrée
« d'un défilé. » (II, p. 4.)

Si la défense est insuffisante, oui; si elle est bien entendue, non. Une forte unité de cavalerie arrêtée par des cavaliers à pied, des paysans plus ou moins armés, ou de petits partis, se suffira à elle-même, mettra des hommes à pied, attaquera de vive force pendant qu'une autre partie à cheval ou à pied

essayera de tourner la position et de la faire évacuer. Mais si le défilé est bien occupé par de l'infanterie, barricadée ou retranchée, la cavalerie à pied ne peut pas grand'chose comme attaque de vive force.

Dans le combat du 16 juillet 1877, au sud de Tvarditza, on assure que des dragons du corps du général Gourko ont mis pied à terre, chargé l'infanterie ennemie à la baïonnette et l'ont chassée de ses positions. Ce fait exceptionnel ne permet pas de conclure. Il faudrait connaître avec précision les circonstances qui ont permis la réalisation de cette invraisemblance.

Si quelques rares exemples appuient la thèse des cavaliers qui ne voient pas d'obstacles à leur valeur, on en rencontre bien davantage prouvant le contraire.

A Molwitz (1741), la première bataille de Frédéric, 50 escadrons autrichiens attaquant sa droite sont arrêtés par 5 bataillons, et la victoire en résulte. Ce fait sera utilisé plus tard par Frédéric.

A Kolin, Frédéric voit sa cavalerie arrêtée par le feu d'une portion de l'infanterie ennemie, qui tenait encore dans quelques bois, et le vainqueur est vaincu. Que serait-ce avec nos armes actuelles !

La dernière guerre n'est pas moins concluante, car elle met en présence la cavalerie allemande régulière et victorieuse et nos premières levées de gardes nationaux mobiles, au début d'octobre 1870. (Extraits d'un ouvrage allemand publiés par le *Bulletin de la Réunion des officiers*, n° 47 de 1881.)

La 5e division de cavalerie avec un bataillon d'infanterie se porte sur Dreux. Arrivée à Houdan le 8 octobre, elle connut la présence de gardes mobiles dans les environs et rétrograda sur Neauphle.

La 6e division de cavalerie avec 2 compagnies bavaroises se dirige sur Chartres. Epernon étant occupé par des gardes mobiles, elle rétrograde sur Rambouillet.

A Bû, près Dreux, le 14 novembre, occupé par des gardes mobiles, la 11e brigade de cavalerie fait agir sa batterie sur le village et finit par rétrograder à une demi-marche.

Les reconnaissances de la 6e division de cavalerie près Nogent-le-Rotrou, rencontrent des gardes mobiles et se replient aussitôt.

Aux armées de la Loire, les gardes mobiles et les francs-tireurs arrêtent presque partout la cavalerie. Ils forment une sorte de rideau infranchissable pour la cavalerie allemande, qui, à partir

de ce moment (milieu de novembre), ne précède plus l'armée, et est employée à couvrir ses flancs.

Dans la poursuite qui suivit les batailles d'Orléans : « Pour « ouvrir le passage à la cavalerie, il fallait à chaque village « occupé attendre l'arrivée de l'infanterie. Dès que des fractions « ennemies un peu plus considérables se montraient, on aban- « donnait aussitôt et complètement la poursuite. La cavalerie se « retirait à plusieurs lieues en arrière sous le couvert de son « infanterie..... *Au bout de trois jours, la division de cavalerie la « plus avancée était à* 30 *kilomètres.* »

C'est un ouvrage allemand qui le constate, et cela n'a rien de surprenant. C'est peut-être à ces souvenirs que le général Verdy du Vernois faisait allusion en écrivant: « Il est arrivé souvent que « des masses de cavalerie ont été arrêtées par quelques pelotons « d'infanterie en position dans un défilé, et c'est principalement « la raison qui a fait réclamer une bonne arme à feu pour la « cavalerie; mais qu'on ne se trompe pas sur la manière de l'em- « ployer et que l'on se garde bien de faire fausse route. » (II, p. 204.)

Il dit encore dans un autre endroit: « Il suffit de quelques « faibles détachements ennemis embusqués dans des maisons ou « dans un défilé, pour arrêter la marche de la cavalerie tout « entière, ou lui faire éprouver des pertes hors de toute propor- « tion, si elle n'est point en mesure de déloger l'adversaire par « quelques obus. » (II, p. 33.)

Ce serait utile sans doute, mais quelques fantassins embusqués redoutent peu quelques obus, et ce n'est pas cela qui les fera abandonner leur position, s'ils ont un chef énergique.

C'est ce que méconnut le général von Schmidt quand, entraîné par son enthousiaste amour pour son arme, il s'écriait : « Ce ne « sont pas non plus quelques faibles détachements d'infanterie « qui doivent avoir la prétention de nous dire: *Tu n'iras pas plus « loin.* » (II, p. 129.)

Cette illusion se comprend chez un cavalier, mais ce n'est qu'une illusion généreuse. Dans beaucoup de cas, 30 à 40 fantassins bien postés arrêteront longtemps une cavalerie qui aura hâte de passer. Si elle finit par vaincre cette résistance, elle aura perdu du temps, des hommes, des chevaux, manqué l'occasion qu'elle poursuivait, et si elle ne triomphe pas, elle devra rétrograder devant un petit peloton franc d'infanterie.

Le général von Schmidt le sentait sans doute, car en énumérant

les circonstances où la cavalerie doit combattre à pied, il dit : « *Toutes les fois qu'il n'y aura pas d'infanterie sur les lieux mêmes.* » Il reconnaissait ainsi quel obstacle présente à la cavalerie, de l'infanterie embusquée. En effet, il ne pouvait oublier ce qui lui était advenu le 7 janvier 1871 dans la marche des Allemands sur Le Mans.

« La 14e brigade de cavalerie, rappelée de Saint-Arnoult, se « portait dans la direction du nord-est vers Savigny. A 4 kilo- « mètres en deçà de ce point, elle rencontrait à La Vieille-Haie « une troupe ennemie dont le brouillard ne lui permettait pas « d'évaluer la force. Le général von Schmidt, cependant, n'hésite « pas à l'attaquer sur-le-champ. Deux pièces commencent par « canonner le hameau pendant un certain temps ; puis le 2e esca- « dron du 6e dragons, mettant pied à terre, prononce son atta- « que ; mais il est repoussé. » (*Relation allemande*, 16e livraison.)

Les Français n'avaient point d'artillerie et se composaient d'un groupe de francs-tireurs seulement. Néanmoins, la brigade de cavalerie allemande ayant à sa tête le général von Schmidt dut rétrograder.

On allègue, comme circonstance atténuante, le brouillard qui ne permettait pas de savoir à qui on avait affaire, mais des circonstances analogues se représenteront ; il y aura des bois, un pays très couvert, des haies, des fossés ou même des retranchements qui dissimuleront l'infanterie et empêcheront d'évaluer sa force. Par conséquent, la tentative du 7 janvier faite par le général von Schmidt est la preuve la plus manifeste de la puissance contre la cavalerie d'une petite troupe d'infanterie embusquée.

C'était la méthode usitée sous la République par Hoche, Kléber, Marceau, Jourdan, afin d'éviter les surprises des bivouacs, camps et cantonnements. (V. Duhesme, *Essai sur l'Infanterie légère.*) On occupait les débouchés avec de l'infanterie légère et on poussait en avant des chasseurs ou des hussards. Aux défilés, aux cols, aux ponts, aux carrefours, aux villages, etc., on prenait position, pour disputer le terrain du mieux possible ; on multipliait les obstacles ; on plaçait des voitures sans roues en travers des chemins ; on construisait des épaulements avec de la terre, des fagots, des gerbes, des bois, des pierres, etc. ; on détruisait des ponceaux, des portions de ponts ; on faisait écrouler des maisons dans une rue de village ; on installait des feux dans les rues à traverser, de manière à rendre le passage dangereux pour les chevaux et impossible à l'artillerie ; on crénelait les

murs, les maisons; on établissait de petites embuscades à droite et à gauche et on y plaçait des tirailleurs.

L'ennemi trouvait une foule de difficultés semées sous ses pas; il était obligé à des attaques réitérées ou sérieuses; il se fatiguait, et, sans se rebuter toujours, il se voyait contraint de conquérir chaque position; il avançait lentement, tandis qu'il comptait opérer vite, et le résultat était atteint.

Telle était l'habitude autrefois; il importe de la reprendre, d'autant plus qu'elle est dans le caractère français.

Les étrangers en apprécient la valeur, car ce dispositif est prescrit par le général von Manstein, commandant le 11e corps allemand, dans ses instructions du 4 août 1870, portant: « En « station, la cavalerie fournira la première ligne d'avant-postes, on « poussera quelques détachements le plus loin possible, mais on « aura soin de faire garder les défilés en arrière par des replis « d'infanterie. »

Ce système n'est pas seulement utile en station, il est tout aussi applicable en mouvement.

On prétend que ces groupes d'infanterie, jetés en avant des colonnes pour appuyer la cavalerie et contenir celle de l'adversaire, seront fort exposés; c'est une exagération. La mission n'est pas si périlleuse qu'elle le paraît, quand on s'en rend bien compte et surtout si l'on sait l'exécuter.

Elle repose sur le choix des positions; elle s'effectue aux défilés, et ils sont fréquents sur une même route. Le groupe d'infanterie, 30 à 40 hommes choisis, s'installe au point qu'il veut garder, et constitue par les moyens rapides plusieurs barricades étagées ou échelonnées, selon la disposition du terrain; il tient la route centrale et un point de chaque côté pour étendre le front de résistance; un petit poste de 4 ou 5 défenseurs suffisant en chaque endroit, on peut les relever ou les renforcer. La première ligne forcée, on se porte à la deuxième, et on recommence encore plus en arrière s'il en existe une troisième.

Le groupe d'infanterie obligé de céder au nombre se retire par des terrains difficiles, en évitant les routes ou les vallées par lesquelles la cavalerie lui nuirait beaucoup. Il gagne le flanc de la direction de l'adversaire, se place dans des fourrés, et, tout en laissant la voie libre, oblige la cavalerie à défiler sous son feu.

La manière de procéder varie un peu selon la configuration des localités, mais elle revient toujours à l'ancienne méthode des arrière-gardes d'Afrique. Les quatre ou les six escouades du

détachement se disposent en échelons se débordant les uns les autres. Le dernier, en contact avec l'ennemi, continue le feu jusqu'à ce que tous les autres soient à leurs postes, puis quitte la position au pas de course et va se placer en arrière de tous les autres échelons, pendant que sa retraite est protégée par l'échelon suivant. Cette manœuvre permet de se retirer devant des forces de cavalerie bien plus nombreuses, sans éprouver de grandes pertes.

Le général Duhesme propose, dans la défense de ces postes, d'avoir à proximité un piquet de cavalerie pour prendre en croupe les derniers défenseurs, quand ils seront près d'être forcés. (Page 363.) Cette mesure détourne des cavaliers de leurs fonctions normales et elle n'est pas nécessaire. De jour, l'infanterie seule saura bien s'en aller par échelons si le terrain s'y prête tant soit peu, et si elle parvient à se défendre jusqu'à la nuit, sa retraite est facile; l'obscurité la dérobe à l'adversaire, qui ne peut efficacement la poursuivre.

On affirme qu'un poste retranché d'infanterie, tourné par la cavalerie, sera perdu ou tout au moins fort compromis. Rien ne le prouve. Un groupe franc bien mené se tirera très souvent d'affaire le jour et toujours durant la nuit. Quand même il serait entouré par la cavalerie, il lui reste des moyens de salut, et même, s'il est pris, il a encore rendu un signalé service, car, dit le général Duhesme, « on fait parfois le sacrifice d'un détache- « ment qui tient jusqu'à ce qu'il soit forcé et se retire éparpillé, « ou se rend ne pouvant mieux faire. » (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 265.)

En effet, tel est le but. Il ne s'agit pas de vaincre. On ne prétend point n'être pas battu, ni même pris; on se propose d'arrêter, de retarder, et par conséquent de contre-carrer ou de faire échouer certains projets. Si la lutte se prolonge jusqu'au soir, l'ennemi harassé d'une journée laborieuse aura besoin de repos. S'il n'est pas surmené, il hésitera beaucoup à attaquer, dans l'obscurité, des passages gardés; il suspendra son mouvement ou cherchera un passage ailleurs. Si le combat a commencé de bonne heure, la cavalerie adverse s'arrête, se déploie, canonne, tiraille, attaque, se fatigue, et, quand elle réussit à enlever la position, elle a perdu du temps et du monde, et on a obtenu ce qu'on voulait.

Maintes fois la cavalerie ne se souciera pas de s'engager dans une lutte de ce genre et se détournera. C'est un supplément de trajet, et, si les défilés essentiels sont gardés, elle se verra dans

l'alternative d'attaquer dans des conditions désavantageuses, ou de cheminer par des endroits difficiles. Quelques postes d'infanterie convenablement installés causeront de notables ennuis à la cavalerie opposée, surtout en limitant ses grandes incursions.

L'infanterie peut faire plus de mal encore, en procédant par embuscade, comme l'indique le général Duhesme : « Si l'ennemi « vous poursuit avec sa cavalerie, en vous repliant sur votre in- « fanterie, que vous ferez avertir et qui, ainsi que nous l'avons « dit, aura été placée aux derniers endroits couverts, vous ten- « drez une embuscade dont cette cavalerie souffrira beaucoup; « ce qui l'arrêtera à coup sûr. » (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 176.)

Ainsi l'affirme un officier général qui avait longtemps pratiqué ce genre de guerre et y avait excellé.

L'infanterie a encore un rôle semi-offensif contre la cavalerie opposée. A la nuit, si la cavalerie s'arrête, les groupes d'infanterie restés en position durant le jour se mettent en mouvement, s'approchent des avant-postes, les attaquent, mettent sur pied les soutiens; puis, se retirent, recommencent ailleurs, inquiètent la cavalerie, la tiennent en éveil et l'empêchent de se refaire. Ce même manège peut se produire le jour dans les contrées montagneuses, couvertes, boisées ou coupées. Les groupes d'infanterie agissent alors sur le flanc des colonnes en marche. C'est ce qui eut lieu notamment à l'égard de la 4e division allemande le 7 août 1870.

Le major Hahnke rapporte ainsi les faits : « Quelquefois, sur « le bord des villages, dans les vignes et les houblonnières, des « soldats isolés ou en petits groupes faisaient feu sur les pointes « d'avant-garde. La division perdit ainsi quelques hommes et « *fut plusieurs fois arrêtée dans sa marche.* Cependant elle arriva « le soir à Steinburg et y campa. Pendant la nuit, des hommes « embusqués que l'obscurité ne permettait pas de découvrir ne « cessant de tirer sur le bivouac et d'inquiéter les troupes, le « campement fut reculé jusqu'à Bouxwiller. » On perdit ainsi pour la seconde fois le contact de l'ennemi. La division resta à Bouxwiller jusqu'au 9, « attendant le mouvement du XIe corps « pour s'engager à sa suite dans les montagnes. » (*Opérations de la IIIe armée.*)

Tous les récits montrent que, dans la seconde période de la campagne de 1870-1871, la cavalerie allemande devint fort prudente en présence des francs-tireurs français, pourtant assez

mal organisés et doués de plus de bonne volonté que d'entente de la guerre. La cavalerie allemande n'envoyait plus de pointes, si ce n'est à très faible distance. Elle restait groupée dans un état d'alerte continuelle, redoutant les agressions. Nombre de fois elle monta à cheval durant la nuit, sur le bruit plus ou moins exact de la présence des francs-tireurs dans les environs.

Ce résultat est naturel. On sait combien les guerilleros, les partisans à pied, les habitants mêmes, peuvent nuire à la cavalerie dans les lieux propices à leur action, et il en existe beaucoup. Ces agressions incessantes, ces positions occupées, ces passages obstrués et défendus, ces attaques de nuit, troublent, fatiguent, retardent.

Ce qui s'est fait sans méthode, sans direction, sans plan arrêté, montre tout ce qu'on pourrait obtenir avec une organisation rationnelle. Des groupes francs de fantassins, bons marcheurs, bons tireurs, agiles, audacieux, bien commandés et allégés, agissant sous une impulsion bien entendue et selon certaines règles, feraient un mal énorme à la cavalerie et contiendraient ses élans par la crainte qu'ils inspireraient. Ils seraient en beaucoup d'endroits et on les verrait partout.

Je développerai cette question dans un paragraphe ultérieur, consacré à l'exploration exécutée par l'infanterie seule. Pour le moment, j'en ai dit assez pour établir d'une manière générale comment les groupes d'infanterie doivent opérer et quels résultats il est permis d'en espérer.

On parle quelquefois d'inonder de cavalerie, au début de la guerre, une grande portion du territoire ennemi, pour troubler la mobilisation, la concentration et détruire des ponts, des chemins de fer ou des télégraphes. Ces projets ne sont pas aussi dangereux qu'on le croit, si l'on ne s'en effraye pas et surtout si l'on prend les mesures convenables pour s'y opposer.

L'emploi des groupes francs d'infanterie est une des principales. Si, dès la déclaration de guerre, on tenait promptement toutes les routes, avec des forces organisées de la sorte en appui de la cavalerie, l'adversaire pourrait sans doute faire quelque mal avec la sienne, mais ses escadrons en éprouveraient davantage, et en définitive ne s'avanceraient sans doute pas très loin.

LXIV.

APPUI OFFENSIF DE LA CAVALERIE PAR L'INFANTERIE.

Je viens d'examiner le cas où la cavalerie a besoin de trouver l'appui de l'infanterie quand elle rétrograde devant une cavalerie supérieure en nombre, c'est-à-dire quand la situation exige de la résistance et une limitation aux agressions de l'adversaire. Le concours de l'infanterie n'est pas moins nécessaire à la cavalerie quand elle marche contre l'ennemi, le refoule ou le poursuit, ou, en d'autres termes, quand la situation est offensive.

La cavalerie, en exploration irrégulière, agit aussi loin que possible, et plus elle s'éloigne, plus le péril augmente. Si l'on constitue derrière elle des séries de points d'appui, on n'accroît pas sans doute sa force matérielle, mais on développe sa force morale, son élan, par la confiance que lui inspire sa sécurité sauvegardée dans une certaine proximité. Son action acquière ainsi plus d'intensité et plus de portée.

Il existe là deux missions : l'emploi distinct des deux armes, et non une mission remplie par l'association des deux armes.

Quelle que soit la nature du pays, la cavalerie précèdera toujours l'infanterie, ira au loin pour la couvrir et la renseigner; j'ai démontré maintes fois cette nécessité. La cavalerie seule accomplit bien des choses; elle ne peut pas tout. L'appui de l'infanterie lui est ordinairement utile, souvent indispensable. Les mélanger, c'est nuire à l'action de chacune d'elles.

La recherche trop vive de l'infanterie est mauvaise pour la cavalerie. L'amour exagéré de l'indépendance n'est pas moins funeste. Si chacun agit pour son compte, l'idéal est moins bon que lorsque les efforts de tous concourent ou convergent vers un but commun. Le particularisme existant en paix entre les parties d'une même armée est un grand mal; s'il s'introduisait en guerre, il deviendrait désastreux.

Il ne s'agit de rien enlever à la cavalerie de ce qui la concerne. Elle opère seule contre la cavalerie adverse, cela va de soi, et, en certains cas, contre l'infanterie. Dans le refoulement, les ruptures de réseau, les destructions, les poursuites, la cavalerie rencontre des points occupés par l'infanterie, et, autant que possible, elle ne se laissera pas arrêter. Elle emploiera le canon si elle en a, puis attaquera avec des hommes à

pied, tandis que des fractions à cheval tourneront les positions ou les envelopperont.

L'attaque est possible quand l'infanterie est en petit nombre, dans une position médiocre, facilement débordable, avec un terrain découvert en arrière. Elle est encore admissible dans les poursuites, quand on suit l'adversaire de près, qu'il est démoralisé, et n'a pas eu le temps de s'installer en position ni de se fortifier.

L'effet de l'artillerie et la grande supériorité du nombre donnent à la cavalerie beaucoup de chances de réussite dans une attaque brusquée. Tous les cavaliers ayant des armes à grande portée, leur action à pied contre les positions a plus d'efficacité que par le passé; néanmoins on évitera de s'en servir au détriment de l'action à cheval. Le combat à pied est et restera une exception. On y a recours quand on ne peut faire autrement; on l'accepte sans hésitation en se bornant au strict nécessaire; il est fâcheux de s'y complaire, de le rechercher ou de l'exagérer.

L'issue de ces engagements est incertaine. Le canon a fréquemment peu d'efficacité contre des troupes minimes d'infanterie embusquées derrière des obstacles naturels ou artificiels. Pour les déloger, un assaut est indispensable. Il n'est pas toujours praticable avec des cavaliers à pied, et, en tous cas, il entraîne une notable perte d'hommes.

Si la position, forte par elle-même, est solidement occupée par l'infanterie, la cavalerie échouera sans aucun doute. Plutôt que d'éprouver un insuccès sensible, elle essaiera de passer ailleurs, et si les passages sont tous gardés, elle est inévitablement arrêtée. En cette occurrence, elle est obligée de rétrogader ou de faire appel à l'infanterie. Se retirer ou demander du secours, il n'y a pas d'autres solutions.

Les exemples ne manquent ni dans le passé ni à notre époque; je citerai seulement les documents ci-après :

Le général Montbrun, s'adressant au major général le 24 avril 1809, disait : « J'ai envoyé sur Regenstauff, ainsi que sur « Edelhausen; mais ces reconnaissances ne pourront aller loin, « le pays étant extrêmement coupé et la cavalerie ne pouvant « combattre que sur les grandes routes. Il est donc essentiel que « j'aie avec moi de l'infanterie, car je ne pourrai pas moi-même « déboucher si l'on ne me donne pas au moins un régiment d'in- « fanterie. »

Macdonald écrivait le 25 août 1813 : « Si le général Sébas-
« tiani, commandant le 2e corps de cavalerie, a des défilés à
« passer, le général Souham lui fournira quelques bataillons
« pour le protéger. »

Masséna au général Montbrun, Coïmbre, 4 octobre 1810 : « Je
« vous recommande expressément de ne jamais engager d'affaire
« générale, d'appuyer vos reconnaissances et avant-gardes par
« des détachements échelonnés. Le général Taupin, qui com-
« mande votre infanterie, est un officier intelligent et sur lequel
« vous pouvez compter. »

L'obligation pour la cavalerie de recourir fréquemment à l'aide de l'infanterie, conduisit à la fausse doctrine de l'association des deux armes. Elle s'est traduite dans l'application par les corps ou détachements mixtes. La France les inaugura pour le service léger.

En 1702, il existait 5 compagnies franches, chacune de 500 hommes, moitié mousquetaires et moitié dragons. L'histoire conserve le souvenir d'un de leurs capitaines, nommé Delacroix, qui s'acquit une grande réputation par son habileté à conduire les petites opérations, à tromper et à tourmenter l'adversaire.

En 1750, les troupes mixtes ont quintuplé; elles s'élevaient à 5 régiments, chacun de 5 compagnies d'infanterie et 2 de dragons.

Sous le premier Empire, on attachait sans cesse des bataillons, des régiments, des divisions même d'infanterie à la cavalerie. On constituait des corps d'avant-garde avec des troupes des deux armes.

Plus tard, des détachements ou des colonnes mixtes ont été organisés dans nos diverses campagnes, et l'association de l'infanterie à la cavalerie est devenue une habitude, malgré tous les inconvénients qu'elle présente.

Des écrivains militaires ont propagé cette erreur. Le général Duhesme, entre autres, mélange toujours les deux armes (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 203 et suiv.). Il demande des éclaireurs d'élite d'infanterie, et, au besoin, il les fait prendre en croupe par la cavalerie.

Notre Service en campagne, art. 107 (3e paragraphe), consacre cette vicieuse disposition : « Quand la reconnaissance doit
« être conduite à travers un pays varié, on peut faire marcher
« *conjointement* les deux armes : la cavalerie, pour protéger en
« plaine la retraite de l'infanterie, et l'infanterie, pour assurer,

« par l'occupation d'un défilé ou d'un point culminant, la retraite « de la cavalerie. »

Murat, dans une dépêche du 6 juillet 1812, disait à l'empereur : « Six compagnies de voltigeurs se trouvent avec le 2e corps « de cavalerie et ont constamment manœuvré hier avec lui. Elles « ont été d'un grand secours par la confiance qu'elles inspiraient « à la cavalerie. » (*Correspondance du général Belliard.*)

Napoléon va encore plus loin. Dans des instructions pour la cavalerie, il dit : « Il faut même y entremêler, quand cela est « possible, quelques compagnies de voltigeurs. »

C'est un souvenir des vélites et des archers ; coutume excellente autrefois, vicieuse à présent. C'est méconnaître absolument les propriétés des deux armes, la dissemblance de leurs procédés, que de les confondre de la sorte dans les mêmes actions. Il en résulte un état forcé, contraint, anormal pour l'une ou pour l'autre, et quelquefois pour les deux en même temps. D'ordinaire, l'infanterie a dû se plier aux exigences de la cavalerie, en s'exténuant par des marches forcées. C'était le système de l'Empire. Maintenant, on voudrait l'unir encore davantage à la cavalerie en la mettant en voiture.

Une instruction du général de Manteuffel porte : « Des détachements d'infanterie, transportés sur des voitures de réquisition, seront en état de suivre la cavalerie, même dans ses marches un peu fortes, et de couvrir au besoin sa retraite en « occupant les défilés. »

Le général Verdy du Vernois pense « qu'il est des circonstances « où il sera utile de donner quelques troupes d'infanterie aux « divisions de cavalerie, et que cela fut fait après la bataille de « Sedan, lors de la marche des armées allemandes sur Paris. »

Cet écrivain se prononce pour une réunion accidentelle des deux armes. Le major von Boguslawski la voudrait permanente : « Nous sommes d'avis qu'il y aurait un grand avantage à attacher, dès le début des opérations, un bataillon d'infanterie « légère à chaque division de cavalerie. De même qu'une division d'infanterie ne saurait se passer d'un régiment de cavalerie pour s'éclairer, de même une division de cavalerie tirerait « un profit extraordinaire de l'appui permanent d'un bataillon « de chasseurs. Notre idée est que l'ennemi, au commencement « de la prochaine guerre, serait tout à fait surpris par cette apparition inattendue de l'infanterie aux côtés de la cavalerie, et « il en serait décontenancé. L'adjonction de ce bataillon permet-

« trait surtout à notre cavalerie d'attirer l'adversaire dans des « rentrants de feux croisés et de le contrecharger ensuite. »

Cette reproduction des usages du premier Empire n'aurait rien de nouveau, et il faudrait une cavalerie bien mauvaise pour en être décontenancée. De plus, il n'est pas nécessaire d'annexer un bataillon à la cavalerie pour tendre des embuscades à l'adversaire. Enfin, la cavalerie opérait jadis à un éloignement beaucoup moindre, ses marches étaient courtes, son allure assez lente, et l'infanterie pouvait à peu près la suivre. Avec l'exploration rapide à grande distance, les conditions ont beaucoup changé. Dans quelques cas particuliers, — l'occupation d'un défilé éloigné, par exemple, — l'annexion d'un peu d'infanterie en voiture à la cavalerie est une combinaison profitable. Dans l'état habituel, au contraire, le mélange est nuisible à la cavalerie et fréquemment dangereux pour elle.

L'expérience a conduit les Allemands à renoncer à ce procédé. Leur 4e division de cavalerie possédait au début de la guerre de 1870 deux compagnies d'infanterie portées sur des voitures. Elles marchaient avec l'avant-garde et on les employait surtout à protéger les bivouacs. On les supprima à partir du 16 août.

Conformément aux enseignements de la pratique, la majorité des écrivains se prononce contre l'union des deux armes.

Le lieutenant-colonel von Scherff écrit : « Ce projet n'est donc « qu'une chimère tout au plus susceptible, dans les conditions « les plus heureuses, de donner à la cavalerie de fausses espé- « rances presque irréalisables. » (*Tactique d'infanterie.*)

Le lieutenant-colonel von Kœhler dit, de son côté : « Avant « d'essayer des nouveautés, avant de traîner des fantassins en « omnibus derrière les escadrons de la première ligne, ne pour- « rait-on revenir aux grandes traditions de l'école de Frédéric, « qui faisait combattre la cavalerie à pied ? »

C'est le reflet des opinions du général von Schmidt, un peu absolues sur ce point : « Quelque considérables que puissent être « les services que pourrait rendre, dans certains cas, l'adjonc- « tion permanente de quelques bataillons d'infanterie à une divi- « sion de cavalerie, l'infanterie ne tarderait pas à être une sorte « de boulet rivé à ses pieds. C'est dans la vitesse et la mobilité « que réside toute la force de la cavalerie ; c'est cette vitesse, « cette mobilité que l'adjonction de l'infanterie viendrait res- « treindre, entraver, annihiler même. » (II, § 128.)

Ici s'accuse nettement le particularisme, qui, voulant être tout, refuse tout concours. Si l'on doutait, il suffirait, pour être convaincu, de relire cette autre phrase du général von Schmidt : « S'il fallait que la cavalerie implorât l'aide de l'infanterie, elle « consentirait à se dégrader elle-même. »

Ces mots, plus sonores que fondés, n'éclaircissent en aucune façon le débat. Loin de dégrader la cavalerie, le seul moyen de lui donner une très grande portée d'action est de lui assurer le plus souvent possible le concours bien entendu de l'infanterie.

D'autres cavaliers repoussent l'appui de l'infanterie par une raison différente. A leur avis, « si la cavalerie sentait un soutien « d'infanterie en arrière, elle se replierait sans cesse sur ce sou- « tien, et perdrait son élan comme sa vitesse. »

Le soutien d'infanterie n'est pas du tout une attraction en arrière pour la cavalerie, mais une excitation à aller plus franchement de l'avant par la certitude d'avoir une retraite assurée.

Les deux arguments allégués sont assez contradictoires : confiance exagérée dans la puissance de la cavalerie à pied attaquant à découvert de l'infanterie embusquée, et défiance non moins forte dans l'audace de la cavalerie à cheval.

Ceux qui raisonnent ainsi se méprennent sur le genre d'appui que peut fournir l'infanterie, sans nuire à l'action de la cavalerie. Ils ne comprennent pas la nécessité qui s'impose. Ils ne voient pas que le secours de l'infanterie rend seul praticables et fructueux les grands coups d'audace de la cavalerie.

Les opinions opposées montrent que la question, mal posée, a été envisagée à des points de vue différents.

Le concours est tout à fait dissemblable de l'union, de l'association, du mélange des deux armes. Chacune d'elles peut conserver sa liberté d'allure, et les agissements séparés peuvent aboutir à un résultat unique, supérieur à ce que des efforts isolés auraient obtenu.

Il ne s'agit pas, comme semble le penser le général von Schmidt, de river l'infanterie à la cavalerie; au contraire, il importe de laisser leurs missions distinctes dans la combinaison. Celle-ci acquerra son maximum de valeur si elle maintient intégralement à la cavalerie sa mobilité, sa rapidité, sa liberté, et à l'infanterie le mode d'action qui lui est propre.

L'allure différente empêche les deux armes de marcher ensemble. Elles ne peuvent pas davantage se maintenir à une distance constante. Pour compenser l'inégalité de vitesse, l'instruc-

tion du 27 juin 1876 conseille d'employer des voitures pour l'infanterie : « Dans certaines circonstances, des détachements d'infanterie, transportés s'il est possible sur des voitures de réquisition, pourront être adjoints à la division de cavalerie, soit pour occuper une position importante, soit pour protéger la retraite de la cavalerie lancée en avant. » (Art. 24.)

Cette mesure est fort rare. La cavalerie n'a pas ordinairement besoin du concours immédiat de l'infanterie. Personne ne songe plus aujourd'hui à charger l'infanterie d'éclairer la cavalerie en pays couvert ou de la garder en station. Cette proposition froisserait justement la cavalerie. Le rôle de l'infanterie est presque toujours consécutif dans les opérations faites de concert. Elles n'entraînent pas du tout le mélange, la juxtaposition des deux armes, et il n'y a pas lieu de faire accompagner la cavalerie par de l'infanterie.

La cavalerie a pour rôle de s'avancer avec célérité, de chercher l'ennemi, de l'observer, de le combattre. Selon les éventualités, elle rétrograde, se reporte en avant, se dérobe, change de direction; en un mot, elle manœuvre pour bien voir, pour surprendre l'adversaire ou l'éviter. Il lui faut du champ, de l'espace, une extrême mobilité, une grande liberté de décision. A quoi pourrait lui servir dans ce cas une petite force d'infanterie, même en voitures? A l'embarrasser, à l'alourdir, à l'empêcher de s'aventurer ou de se retirer, et, en échange, elle ne lui fournirait aucun secours.

Il est des circonstances différentes motivant une autre combinaison. Si l'on charge la cavalerie d'aller occuper en avant un défilé, un pont, une position, elle s'en emparera seule, mais l'ennemi pouvant survenir en force, le concours d'une troupe d'infanterie sera, sinon nécessaire, du moins fort utile. On se trouvera parfois très bien de l'emploi des voitures pour faire franchir à de l'infanterie une assez grande distance sans la surmener. Par exemple, en la transportant durant 30 ou 40 kilomètres et la faisant ensuite marcher à pied pendant 20 ou 25 kilomètres, le trajet total sera considérable, sans que la fatigue soit excessive.

Ce moyen n'est pas toujours très pratique. Les voitures de réquisition ne portent pas plus de 12 hommes en moyenne, et il faut en ajouter quelques-unes pour les officiers. On comptera 10 voitures au moins par 100 hommes d'effectif, soit pour

500 hommes seulement, 50 voitures, et c'est déjà un assez fort convoi.

On n'emploiera que des voitures de réquisition afin de pouvoir les abandonner au besoin. Elles marchent moins bien il est vrai, tant par la faiblesse des attelages que par le mauvais vouloir des conducteurs. Ce sont des désagréments à subir; il serait bien plus fâcheux de se servir de voitures militaires qu'il faudrait garder et défendre.

Dans le cas où l'infanterie est transportée, il va de soi qu'elle ne s'adjoindra pas à la cavalerie. Ce serait une gêne et un danger sans compensation. La cavalerie opère d'abord seule. Elle est rejointe ultérieurement par l'infanterie, s'il y a lieu. Les deux armes ne cheminent point ensemble; l'une arrive après l'autre, et le résultat est obtenu en conservant à chacune son allure propre et son indépendance de mouvement.

On procède encore de cette manière quand la cavalerie est arrêtée dans sa marche par de l'infanterie en position. Par une assez grande inconséquence, on repousse à la fois l'appui de l'infanterie pour la cavalerie, et on s'élève contre l'emploi de la cavalerie en avant des colonnes. On allègue le cas d'un long défilé, où elle rencontrerait l'infanterie adverse, ne pourrait continuer, et, obligée de rétrogader, porterait le désordre dans les troupes en arrière.

Cette argumentation contradictoire montre combien les idées sont peu fixées sur ce point. On déclare à la fois que la cavalerie doit renverser tous les obstacles et qu'elle sera arrêtée par l'infanterie ennemie. Ces deux affirmations absolues sont inexactes.

La cavalerie se présente aux défilés longtemps avant les colonnes d'infanterie. Elle les franchit, et quand elle les a dépassés, les colonnes s'y engagent. Elles n'ont donc rien à craindre d'un mouvement de recul de la cavalerie. Celle-ci aborde seule le défilé en y envoyant au préalable ses coureurs. Elle est fixée à l'avance sur ce qu'elle va rencontrer et prend des mesures en conséquence. S'il y a peu de monde, la cavalerie cherche à en avoir raison. Si les défenseurs sont nombreux, on est au contact de l'infanterie et la cavalerie a terminé son œuvre.

Dans le cas intermédiaire, où il n'y a pas beaucoup d'infanterie adverse, mais trop cependant pour que la cavalerie puisse la forcer, — dans les poursuites, par exemple, — on enverra à son aide quelque force d'infanterie, par le moyen combiné d'un

trajet en chemin de fer ou en voitures et d'une marche à pied. De la sorte, l'infanterie surviendra, au moment utile, sans avoir accompagné la cavalerie, et celle-ci n'aura pas longtemps à attendre le secours dont elle aura besoin.

Ces éventualités sont rares; d'ordinaire, les choses ne se passeront pas ainsi. La cavalerie, assistée ou non de quelques pièces, opèrera presque toujours seule. L'infanterie n'a pas à concourir directement au résultat, elle ne serait qu'un empêchement. Son théâtre n'est pas le même et son rôle consiste à faciliter l'accomplissement de la mission, non à l'effectuer elle-même.

Pour cela, elle occupe sur le front de marche des positions difficiles à enlever, des passages essentiels ou obligés, et les met en défense. Pendant ce temps, la cavalerie se lance, s'aventure, et si elle est ramenée par des forces supérieures, elle trouve gardés en arrière d'elle ses points de retraite, de protection ou d'appui.

Le principal rôle est à la cavalerie dans la première phase; il passe à l'infanterie dans la seconde, lorsqu'il faut lutter avec la cavalerie adverse et l'arrêter.

Tant que la cavalerie progresse, l'infanterie agit de même. Elle quitte les positions organisées pour en prendre d'autres plus avancées. Son rôle n'est pas purement de résistance : elle se porte d'abord aux défilés pour les défendre ensuite, et fait en réalité de l'offensive défensive.

L'infanterie étant pour la cavalerie une garantie constante, un soutien quelquefois, sa place est en arrière, à une assez grande distance, et non avec la cavalerie ou à proximité. Les deux armes conservent leur indépendance réciproque. Leur action est combinée, non unie. Tels sont les vrais principes, parce que ces nécessités s'imposent.

L'instruction du 17 février 1875, qui préconise l'adjonction des deux armes, dit néanmoins : « Pour explorer le pays aussi « loin que possible, la cavalerie peut laisser l'infanterie der- « rière. »

Non seulement elle le peut, mais elle le doit. C'est une obligation, et il n'y a point d'exploration active sans cela. On ne saurait assez le redire. La cavalerie opèrera avec ses seuls moyens. La présence de l'infanterie amoindrirait sa puissance, en restreignant sa mobilité, sa rapidité, sa liberté de manœuvre. Le mélange des deux armes est hétérogène, vicieux, inutile, et, par conséquent, à proscrire.

Par contre, il est excellent et même indispensable de procurer souvent un appui matériel et une grande force morale à la cavalerie, par la présence d'un peu d'infanterie en arrière d'elle. Alors les deux armes se combinent sans s'unir et sans se nuire. Leurs efforts communs auront une grande énergie, si chacune est employée sur le terrain qui lui convient et fait ce à quoi elle est propre sans sortir de son domaine spécial.

La plupart du temps, les deux armes ne doivent même pas se voir. La cavalerie accomplit la mission qui lui est donnée sans se préoccuper de l'infanterie, qui agit de son côté d'après les ordres du commandement général. L'une et l'autre reçoivent avis de leurs positions réciproques.

C'est ainsi qu'il faut comprendre les relations des deux armes : concours et non association. Leur action est différente autant qu'indépendante l'une de l'autre ; le même chef doit les diriger par ses instructions, mais il ne saurait les conduire sur le terrain.

Quand on attache à une colonne d'infanterie une fraction de cavalerie pour l'éclairer, elle est naturellement sous les ordres du commandant de l'infanterie. L'inverse n'est pas admissible. Une petite force d'infanterie ne pourrait, sans de graves inconvénients, être placée sous les ordres du commandant d'une colonne de cavalerie.

L'expérience, faite maintes fois, n'a pas donné des résultats assez satisfaisants pour engager à la recommencer. Le chef de cavalerie ayant aussi à diriger de l'infanterie s'attachera trop ou pas assez de la conduite de l'une, et ne fera pas rendre à l'autre tout ce qu'elle pourrait produire ; c'est inévitable.

Si, comme il le doit, il se préoccupe essentiellement de la mission de la cavalerie, l'infanterie sera sacrifiée. On abusera de ses forces en lui demandant des trajets excessifs pour ne pas retarder les mouvements de la cavalerie ; on la chargera d'aller occuper les défilés, de reconnaître en terrains accidentés ou boisés, choses que ferait la cavalerie si elle était seule ; on l'obligera, dans le combat, à protéger la cavalerie, en tenant à distance les tirailleurs adverses, ou en faisant feu sur la cavalerie opposée au moment où on la chargera ; enfin on se servira de l'infanterie pour garder, retrancher ou couvrir les bivouacs, sous prétexte de donner du repos à la cavalerie.

Telles sont les erreurs où l'on tomberait infailliblement par l'association des deux armes. L'infanterie serait surmenée sans

profit pour l'opération générale, et quand le moment de son action adviendrait, elle ne serait ni en état ni en position pour remplir sa tâche.

Si, au contraire, le chef de la cavalerie a trop de sollicitude pour son infanterie, c'est le rôle de la cavalerie qui sera amoindri. Ce commandant a bien assez à faire pour mener à bonne fin sa mission. Il ne faut pas accroître les difficultés, déjà grandes, de sa tâche en l'obligeant à en remplir une autre concernant l'infanterie.

Pour faire face aux deux exigences, il se trouvera dans une alternative également fâcheuse. S'il laisse son infanterie loin en arrière, son action sur elle sera minime, tout en exigeant des lenteurs et un fort gaspillage d'estafettes. Désireux d'éviter ces inconvénients, il voudra tenir l'infanterie à sa proximité, l'entraînera trop vite, la mêlera à la lutte, la poussera en avant, et finalement la compromettra.

En même temps, le commandant de la colonne de cavalerie aura une tendance naturelle à régler ses mouvements sur les possibilités de l'infanterie. Il modèrera les élans de sa cavalerie, progressera lentement, et, dans ces conditions, il aura toutes les chances de manquer son opération.

A quelque point de vue qu'on se place, la réunion des deux armes, nuisible à chacune d'elles, doit être condamnée, sauf à titre tout à fait exceptionnel.

Une raison plus puissante existe encore. On ne s'est jusqu'ici préoccupé que de la division de cavalerie, et on a voulu lui annexer une fraction d'infanterie. On n'a considéré qu'une unité en exploration; on a négligé l'ensemble du service irrégulier. La cavalerie, pour le bien faire, met en mouvement, dans la zone de marche de l'armée, un assez grand nombre d'unités de force variable et accomplissant des missions très dissemblables. L'infanterie n'agit pas spécialement pour un ou pour plusieurs groupes de cavalerie; son rôle s'applique à tous. Elle prend des positions successives, que traversent, à l'aller ou au retour, les détachements de cavalerie partant pour leurs missions ou en revenant. Elle n'a pas de relations directes ou spéciales avec eux; elle ne saurait, par conséquent, recevoir d'ordres d'aucun, et reste placée sous la direction de ses chefs naturels.

Tels sont les principes fondamentaux de l'usage de l'infanterie en appui de la cavalerie. Elle peut rendre de très signalés ser-

vices de cette manière, à la condition d'être employée avec autant de prudence que d'entente.

Le but à atteindre, la direction à suivre et les accidents du sol sont les guides obligés du placement des appuis d'infanterie. On les envoie fort loin, leur position n'est pas sans danger, aussi les met-on sur les points de passage importants d'une ligne naturellement défensive. Au commandement en chef il appartient de déterminer cette ligne comme celles à adopter ultérieurement. D'après ces indications, les commandants de corps d'armée ou de colonnes d'infanterie font occuper les lieux convenables par des groupes francs d'infanterie. Chacun règle les détails pour sa zone de marche, donne les instructions particulières, et, en définitive, il en résulte sur le front de l'armée une ligne de points d'appui formant un ensemble avantageux, quoique chaque détachement n'ait aucune solidarité avec ses voisins.

Les unités de cavalerie en exploration irrégulière reçoivent leurs ordres du commandant en chef de l'armée, ou, d'après ses instructions générales, des commandants de corps d'armée ou de colonnes d'infanterie. Elles sont naturellement d'accord avec les prescriptions à notifier à l'infanterie, et il ne saurait y avoir incertitude, omission ou divergence dans l'exécution.

Les détachements de cavalerie sont informés des lignes successives de résistance tenues par des groupes d'infanterie. Ils doivent les renseigner sur ce qui les intéresse ou les menace. Là se bornent les relations. La cavalerie n'est pas chargée de couvrir les appuis d'infanterie, ni de les nourrir, ni de les défendre, et encore moins de les appeler à son aide.

Les appuis d'infanterie sont avisés des troupes de cavalerie qui opèrent en avant d'eux, du soutien qu'ils peuvent leur donner dans des cas déterminés et de la conduite générale à tenir selon les circonstances. Ils pourvoient eux-mêmes à leur défense et à leur salut, sans attendre aucun secours. Tant qu'ils n'y sont pas contraints, ils ne se déplacent qu'en vertu des instructions qui leur ont été délivrées.

Ainsi peuvent se résoudre avec simplicité, sans difficulté, sans tirage, les problèmes délicats que comporte la combinaison des deux armes. Les responsabilités sont moins lourdes et mieux définies. Les résultats seront meilleurs, car les aptitudes des armes trouveront plus complètement leur emploi.

Cette participation de l'infanterie au service irrégulier d'exploration implique des groupes francs et une méthode que je développerai dans un paragraphe ultérieur.

LXV.

OPÉRATIONS DE DESTRUCTION.

Le service irrégulier d'exploration, tel qu'il vient d'être exposé, consiste à chercher au loin, par adresse ou par force, des renseignements sur l'ennemi, et à empêcher celui-ci d'en obtenir.

Ce service comprend aussi une série d'opérations ayant pour but de nuire à l'adversaire tout en se renseignant. Elles s'effectuent par des groupes plus ou moins considérables allant à de grandes distances sur les flancs et même les derrières de l'adversaire. Elles ressemblent beaucoup aux autres missions du service irrégulier. Ce qui les caractérise, c'est un parcours plus étendu, et surtout un acte nuisible à l'ennemi.

Il est peut-être puéril de distinguer les opérations de quelques jours de celles de plus longue haleine, d'appeler *dashes* les premières et *raids* les secondes. Les courses sont de grandeur et de durée variables; mais le but et les procédés d'exécution étant les mêmes, il en résulte, en fait, une opération unique comme méthode, et il n'y a pas lieu de lui appliquer des noms différents.

Ces entreprises comportant ordinairement un trajet considérable, rapidement accompli, sont connues sous l'appellation générique de *raids de marche*, pour les distinguer des raids de combat ou des raids d'exploration, avec lesquels elles ont une certaine analogie.

La guerre de la Sécession a remis en lumière les prouesses des anciens partisans. L'amplitude donnée aux expéditions américaines leur a acquis un tel renom, qu'on les a considérées comme une nouveauté, une invention. C'est une erreur; le nom seul est nouveau. Les raids ont existé autrefois et ont été recommandés par plusieurs auteurs militaires.

On connaît les barbares exploits de Trenk et de Mentzel. Sous Louis XIV, Dumoulin et Lacroix furent des chefs de partisans dont les entreprises sont restées célèbres. Sous Louis XV, Grassin et Fischer eurent une considération plus grande, et les ser-

vices qu'ils rendirent leur valurent des grades et un rang. Le maréchal Luckner, qui était entré au service de France avec le grade de lieutenant général, était dans le principe un partisan prussien à la solde de l'Angleterre. Ce sont là les ancêtres des Morgan, des Stuart, des Sheridan et autres hardis cavaliers qui s'illustrèrent il y a une vingtaine d'années.

La cavalerie régulière française a, de tout temps, montré beaucoup d'aptitude pour les actions audacieuses, pour les pointes hardies, pour les coups de main. Tandis qu'au siècle dernier on la réputait lourde et mauvaise manœuvrière sur le champ de bataille, elle était renommée pour son intelligence aventureuse dans les opérations extra-linéaires dont elle s'occupait beaucoup.

Sous l'Empire, ces qualités furent mises souvent en évidence, et bien des hommes se distinguèrent comme partisans : Stengel, Curély, Ney, Lassalle, etc.

La tendance de Napoléon vers les grosses masses de cavalerie, leur emploi continuel à l'écrasement, l'étouffement de toute initiative, ont en partie détruit l'habileté que notre cavalerie possédait auparavant. Elle devint plus manœuvrière, mais perdit l'habitude des entreprises isolées, éloignées, audacieuses. Ce qu'elle a fait autrefois, elle le reproduira encore si son instruction est dirigée dans ce sens.

Le général Jomini rangeait à tort les opérations de destruction dans les reconnaissances journalières. « Les reconnaissances jour-
« nalières ont quelquefois des missions particulières, telles que re-
« connaître si tel ou tel village est occupé par l'ennemi, s'il y est en
« force, s'il y a des établissements, s'il y a réuni des fascines ou
« tout autre matériel de guerre. *Elles sont aussi parfois chargées*
« *d'enlever ou de brûler ces dépôts, d'enlever ou de repousser les*
« *postes pour donner de l'inquiétude à l'ennemi.* »

Cette tâche ne peut être accomplie par les patrouilles régulières ; elle incombe à des forces plus considérables, agissant plus loin, plus librement et d'une autre manière.

Le général de Brack attribuait ce rôle aux partisans : « Un
« partisan est envoyé pour soulever une province, inquiéter les
« flancs ou les derrières de l'armée ennemie, enlever ou détruire
« les dépôts, les convois, etc., faire des prisonniers et donner quel-
« quefois le change à l'ennemi sur les mouvements de notre
« armée. » (P. 344.)

L'ordonnance sur le service en campagne dit de même, article 115 : « La destination de ces corps isolés est d'éclairer au loin

« les flancs de l'armée, de protéger ses opérations, de tromper « l'ennemi, de l'inquiéter sur ses communications, d'intercepter « ses courriers et ses correspondances, de menacer ou de dé- « truire ses magasins, d'enlever ses postes ainsi que ses convois, « ou tout au moins de retarder sa marche en le forçant à protéger les uns et les autres par de forts détachements. »

Le général Duhesme se prononce dans le même sens : « Un « parti jeté sur les derrières de l'ennemi, à dessein d'embarrasser « sa retraite ou de l'obliger à diminuer son disponible pour gar- « nir ses communications, doit y semer l'épouvante et l'effroi ; pa- « raître successivement en différents endroits ; emporter d'emblée « les postes mal gardés, menacer les mieux pourvus ; enlever, « brûler les convois, battre et disperser les escortes ; incendier « les magasins ; mettre à contribution les villes, etc. » (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 193.)

Il demeure ainsi établi que les raids ont été pratiqués anciennement et conseillés par nos écrivains militaires, bien avant la guerre de la Sécession. On les confiait uniquement aux partisans, et il est singulier que nos règlements aient consacré cette doctrine. Il s'agit de la sécurité de l'armée, de renseignements et même de secrets qui l'intéressent au plus haut point: Il paraîtrait plus rationnel d'attribuer une telle mission à la cavalerie régulière.

On a cru faussement qu'elle ne pouvait la remplir, et qu'il fallait des partisans.

Les corps de Morgan et de Forrest étaient entièrement formés, au début, de volontaires. Cette composition exceptionnelle, dans un pays où les hommes ont beaucoup d'initiative individuelle, présentait sans doute des garanties d'intelligence, d'audace, de résolution, d'aptitude au débrouillement qu'on rencontrerait plus difficilement ailleurs. Toutefois le recrutement volontaire ne suffit pas à les maintenir. On dut y admettre des cavaliers et des officiers de l'armée régulière.

C'étaient donc des troupes mixtes. On alla plus loin. Le corps de Stuart, également de la confédération du Sud, ne comprenait que de la cavalerie régulière. Il ne se montra ni moins habile ni moins entreprenant que ceux de Morgan et de Forrest; il rendit des services au moins égaux. Les deux célèbres partisans avaient de l'infanterie montée plutôt que de la cavalerie, et ils se battaient à pied. Stuart combattait à cheval. Il en fut de même de tous les chefs de raids nordistes, qui employaient exclusivement la cavalerie régulière.

Ils constituent donc le type qui doit servir de modèle à la cavalerie dans le service d'exploration irrégulière. L'emploi de cavaliers et d'officiers réguliers ayant une bonne méthode et de la pratique, donnera incontestablement des résultats supérieurs de beaucoup aux volontaires en partisans qui, manquant à la fois d'instruction et d'expérience, sont obligés d'improviser.

Les raids embrassent des missions fort diverses; tantôt une seule, tantôt plusieurs dans la même course. Elles s'effectuent, à quelques légères nuances près, par des procédés identiques. On doit, conséquemment, les envisager en bloc pour indiquer la méthode unique à employer.

Les opérations si variées des raids se ramènent à dix ou douze types environ. La détermination de leurs objectifs résulte de leur énoncé.

A l'origine de la guerre, on cherche à entraver la mobilisation de l'adversaire et à retarder ses concentrations. A cet effet, on lance aussitôt que possible, au delà de la frontière, des partis de cavalerie. Ils s'attaquent aux fils télégraphiques pour arrêter la transmission des ordres. Ils parcourent la zone frontière assez profondément pour empêcher les réservistes de se rendre aux convocations et les commissions de réquisition de fonctionner. Ils enlèvent les hommes, les chevaux, les voitures, les autorités, de manière à désorganiser l'administration et à diminuer les ressources de l'adversaire. Ils mettent les voies ferrées hors de service et coupent les ponts des routes de terre pour gêner les arrivages de troupes.

Ce genre d'opérations doit être mené avec autant de vigueur que de rapidité. On dispose d'un temps très court, et il importe de le mettre à profit. Des unités de cavalerie de moyenne importance, — régiments ou brigades, — sont indiquées en ces circonstances.

Les hostilités commencées, il importe d'inquiéter l'ennemi de tous côtés, de se montrer partout; de tenter des coups hardis, des camisades contre les postes, les cantonnements, les bivouacs. On oblige ainsi l'adversaire à augmenter et à rapprocher son service de sécurité; il est moins bien gardé et se fatigue davantage. En même temps, on enlève des détachements, des patrouilles, on fait le plus de prisonniers possible pour avoir des renseignements positifs.

« En 1812, à Polotsk, à la tête de 100 chasseurs du 20e, Curély « enlevait vingt-quatre pièces de canon à l'ennemi, et faisait pri-

« sonnier le général en chef de l'armée russe. » (De Brack, *Exposition*, p. 17.)

Le 22 août 1862, Stuart, passant à gué le Rappahannock avec 1,000 chevaux, se dirigea sur le quartier général de Pope, à Catlett-Station, enveloppa et prit la garnison, ainsi que le bagage personnel et la correspondance officielle du général, qui échappa au rapt, parce qu'il était alors en reconnaissance avec son état-major. (Lecomte, *Guerre de la Sécession*, t. Ier, p. 198.)

Il convient, par-dessus tout, de répandre l'inquiétude et l'épouvante chez les populations, car il en résulte toujours une répercussion sur les troupes. On y arrive par des pointes audacieuses et inopinées, enlevant des personnages, des notables, les chefs des administrations, etc.

Le général Belliard à l'Empereur. Passenheim, 12 mars 1807 : « Le 9e hussards occupe Menguth ; il doit faire enlever cette nuit « le bailli de Bischoffsburg et celui de Sensburg si l'ennemi n'oc- « cupe point ces deux endroits avec trop de forces. Ce serait un « véritable coup de partisan, car Sensburg est la route de com- « munication des armées de Benigsen et d'Essen ; on intercepterait « certainement quelques courriers, et l'on pourrait avoir par là « des nouvelles sûres de l'ennemi. »

En 1806, Curély, alors sous-lieutenant, allait, avec 20 hussards, à 80 kilomètres en avant de l'armée, porter la terreur dans Leipzig, où se trouvaient 3,000 Prussiens. (De Brack, *Exposition*, p. 17.)

Le général Duhesme cite l'exemple d'un partisan autrichien qui, dans la guerre de la Succession, alla jusque près de Versailles, enlever un seigneur de la cour qu'il prit pour le Dauphin. (P. 185.)

En occupant divers centres de population, en battant la campagne, en interceptant les courriers, en répandant des nouvelles alarmantes, on intimide les habitants, on leur enlève leurs ressources en leur imposant des contributions, et on les empêche d'aider l'adversaire.

Il est nécessaire d'apporter beaucoup de tempéraments dans l'application de ces mesures. Les anciens partisans n'avaient aucun respect pour la personnalité humaine, et encore moins pour la propriété; aussi le nom de Trenk est resté justement abhorré. Ses soldats étaient sauvages et leurs cruautés effrayaient. Les Allemands, en 1870, ont parfois rappelé ces habitudes barbares,

que la civilisation et le droit des gens condamnent, bien qu'elles soient utilitaires.

L'action sur le front de l'ennemi a plus d'effet physique que moral. Les entreprises de flanc réunissent les deux qualités. Les agissements sur les derrières produisent plus de mal intellectuel que matériel. On ne les négligera point, quand bien même le résultat tangible serait mince. On frappera les esprits, et cela seul est un grand résultat. On se portera surtout sur les lignes de communications des armées pour contrarier les ravitaillements. On attaquera les convois, les dépôts, les établissements. Cette crainte forcera l'ennemi à grossir les escortes, à faire de longs détours avec ses convois, à fortifier ses gîtes d'étapes, ses stations ferrées, à y placer des garnisons, à entretenir des troupes de surveillance le long des voies ferrées, etc. Ces obligations affaiblissent l'effectif de l'adversaire; elles rendent ses progrès plus difficiles et surtout plus lents.

« Dans la campagne de 1801, l'armée gallo-batave allait de « Mayence sur Wurtzbourg et sur Bamberg, dont le combat de « Burg-Eberach nous rendit maîtres. Le corps d'armée autrichien « se retira au delà de Forckheim et de Nuremberg, et laissa un « parti qui eut l'air de se retirer sur la route d'Egra. Ce parti, « fort de 300 à 400 chevaux, désolait nos derrières et nos commu- « nications. Lorsque nous fûmes avancés sur Nuremberg, il en- « leva nos flanqueurs, nos vivres, sabra nos traînards, nos con- « vois et nos blessés, menaça Bamberg et intercepta tellement la « communication Bamberg-Forckheim, que l'on fut obligé d'aban- « donner cette route, qui était la meilleure, et de se servir « de celle de traverse, Forckheim—Burg-Eberach, derrière la « Rednitz; de renforcer les garnisons, de garantir tous les pas- « sages de la Rednitz pour empêcher ces partisans d'aller cou- « per tout à fait notre ligne d'opération de Wurtzbourg à Nu- « remberg. » (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 188.)

« En 1794, d'après les instructions de Kléber, Ney, alors chef « d'escadrons de hussards, alla, en se glissant entre l'armée autri- « chienne et celle de Hollande, jusque sur les derrières de celle-ci, « enlever les dépôts des légions anglaises qui s'y formaient. » (Duhesme, *Essai sur l'Infanterie légère*, p. 75.)

Le 10 octobre 1862, Stuart, avec 2,000 cavaliers et une batterie, passe le Potomac, surprend plusieurs avant-postes fédéraux, en repousse d'autres, atteint la ville de Chambersburg où il détruit des magasins, un hôpital militaire, les ateliers et la gare du

chemin de fer. Continuant sa route autour de l'armée ennemie, il rejoint à Frederick la voie ferrée Baltimore—Ohio et la coupe ainsi que la ligne télégraphique. Il regagne enfin le Potomac qu'il repasse, et rentre chez les confédérés. (LECOMTE, *Guerre de la Sécession*, t. II, p. 7.)

Le principe est de harceler l'ennemi sans cesse, de l'affaiblir, de le fatiguer en le contraignant de se garder en force de tous côtés. En même temps on l'appauvrit en annihilant ses ressources; on gêne ses approvisionnements en s'opposant à l'arrivée des convois. On établit une sorte de blocus par derrière.

On atteint ce but par une foule de petites actions qui n'exigent pas de gros effectifs. Le maréchal de Saxe disait : « Un « partisan qui aura l'esprit audacieux vous fera, avec 300 ou « 400 hommes, un désordre affreux, et vous attaquera fort bien « une armée. »

Ce grand homme de guerre condamnait ainsi par avance ces grosses agglomérations de cavalerie qui sont lentes, peu manœuvrières, difficiles à nourrir et faciles à arrêter.

Le raid se fait quelquefois en vue d'obtenir seulement un renseignement important. « En 1809, à 60 kilomètres en avant de « sa division, Curély avec 100 chasseurs traversait inaperçu « l'armée austro-italienne, que son but était de reconnaître, et « pénétrait jusqu'au milieu de l'état-major du général en chef. » (DE BRACK, *Exposition*, p. 17.)

Le général Lee, commandant l'armée confédérée, désireux de connaître les positions de l'armée fédérale sous Mac-Clellan, envoya le général Stuart avec 1,200 chevaux le 12 juin 1862. Celui-ci se dirigea sur le centre ennemi, battit un régiment de cavalerie opposé et traversa l'armée ennemie; il incendia sur son passage divers approvisionnements et deux navires sur le Pamunkey; il enleva et brûla un convoi de vivres à Tunstall, détruisit la voie et le pont du Black-Creek, puis enfin passa le Chickahominy et rejoignit son armée. Grâce aux renseignements apportés, le général Lee vit que la droite de Mac-Clellan pouvait être facilement tournée et il en profita.

Les Allemands, en 1870, tentèrent peu de chose en ce genre; ils agirent sur une très petite échelle et n'obtinrent pas de grands résultats.

Un ordre du prince Frédéric-Charles, commandant la IIe armée allemande, au commandant du 9e corps, le 18 novembre 1870, était ainsi conçu : « Avant tout, il est important d'avoir des renseigne-

« ments plus détaillés sur la position de l'ennemi au nord « d'Orléans, notamment sur la force, la composition de son « armée, l'étendue de son front, où commence sa droite et finit « sa gauche. La 1re et la 2e division de cavalerie pousseront des « reconnaissances surtout autour des deux flancs de l'ennemi afin « d'obtenir les renseignements énumérés plus haut, et pour cela « ils ramèneront le plus de prisonniers possible. »

Le raid a parfois pour objet d'établir la liaison entre deux armées. C'est alors une sérieuse opération et non une course rapide. On y emploie une forte unité de cavalerie à laquelle on adjoint au besoin de l'infanterie. Il en résulte un corps opérant isolément en vue d'une mission déterminée.

On en trouve un exemple dans la guerre d'Amérique. Le 27 février 1865, le général Sheridan partit de Vinchester avec 10,000 chevaux environ et de nombreux accessoires. Sa mission consistait à couper le chemin de fer central de la Virginie, le canal du James-River, à s'emparer de la ville de Lynchburg et à rejoindre le général Shermann dans la Caroline du Nord.

Il exécuta ses ordres sauf l'attaque de Lynchburg, causa de très grands dommages sur sa route et rallia l'armée de la Caroline. Il avait marché un mois à raison de 40 kilomètres par jour en moyenne. Par l'importance, la durée et le peu de vitesse, cette opération constitue une expédition complète plutôt qu'un raid.

Il est toujours avantageux de donner le change à l'adversaire par des démonstrations. Elles ne peuvent inquiéter réellement que si elles prennent l'apparence de la réalité. Ces entreprises doivent être conduites comme celles dirigées contre les troupes opposées. Le moindre relâchement dans les précautions, une certaine lenteur dans la marche ou un peu de laisser-aller trahirait bien vite une pointe qui n'est pas sérieuse et qui ne précède rien.

C'est précisément parce qu'elle doit avoir tous les caractères d'un raid, que la démonstration est rangée dans cette catégorie d'opérations.

On est souvent obligé d'aller au loin s'emparer de points essentiels : défilés, nœuds de route, ponts, stations ferrées, etc., pour s'en assurer la possession, pour empêcher l'ennemi de s'y établir et surtout de les détruire.

Au début de la guerre de 1877, la division mixte d'éclaireurs du général Skobeleff fut chargée d'aller s'assurer du pont de Bar-

boche sur le Sereth. Ce pont, un des passages nécessaires à l'armée russe, pouvait être facilement coupé par les Turcs qui s'en trouvaient fort rapprochés. Il y avait ainsi un intérêt considérable à s'y établir rapidement. La division Skobeleff passa le Pruth dans la matinée du 23 avril 1877, parcourut 100 kilomètres environ et arriva le lendemain soir au pont de Barboche qui n'était encore ni détruit ni occupé par les Turcs.

On employa pour cette opération environ trente-quatre heures, soit deux marches de 50 kilomètres chacune. C'est peu de chose pour la cavalerie; c'est fort pour l'infanterie, si elle est arrivée en même temps.

La cavalerie avec quelque artillerie peut se présenter à l'improviste devant de petites places ou des forts, les intimider par sa brusque apparition, suivie d'un commencement de bombardement, et obtenir leur reddition.

A défaut de capitulation, la cavalerie aura parfois la mission d'établir un blocus provisoire, de manière à empêcher la garnison d'exercer son action à l'extérieur.

Lors des investissements des places par l'ennemi, ou d'attaques de hauteurs, de lignes d'eau, d'ouvrages, etc., la cavalerie en raids ira troubler ces opérations, couper les communications, et, jusqu'à un certain point, investir les investisseurs.

Elle se portera également dans la banlieue des grandes places fortes opposées, pour forcer la population des campagnes à s'y réfugier, couper toutes les communications, intercepter les dépêches, empêcher la rentrée dans la ville des ressources de l'extérieur et préparer ainsi l'investissement ultérieur.

Le raid trouve aussi sa place dans les poursuites. On ne détruit pas une armée battue en la suivant seulement, en harcelant son arrière-garde. C'est un des moyens, mais le plus imparfait. L'arrière-garde résiste, se retire en bon ordre et ne se laisse pas entamer. On obtient de bien plus grands résultats en prévenant l'ennemi sur certains points de sa ligne de retraite et en l'obligeant à s'ouvrir un passage. De cette manière on lui fait perdre du temps, on lui enlève des hommes ou du matériel et on jette l'inquiétude dans ses rangs.

Ceux qui se retirent marchent vite et on ne peut les devancer que par des partis de cavalerie poussés rapidement à grande distance. C'est ce que prescrivit le général Belliard au général Lassalle, sous la date du 12 octobre 1806 : « Envoyez de suite sur Pegau « un escadron de hussards. L'officier commandant enverra un

« poste sur Leipzig, pour porter l'épouvante sur les derrières de « l'ennemi et achever d'enlever les équipages du corps qui a été « battu à Schleitz. L'officier commandant ne bivouaquera dans « aucun village, mais dans les bois ou derrière quelque ferme. « Vous vous porterez vous-même à Molzen, avec votre brigade, « dont vous détacherez un escadron sur Weissenfeld. Ayez soin « d'établir des postes intermédiaires entre vous et vos deux « escadrons. L'escadron de Weissenfeld poussera un parti sur « la route de Leipzig et d'autres sur Merseburg et Naum- « burg. »

Le 6 avril 1865, le général Sheridan atteignit, près de Deaconsville, l'armée du général Lee en retraite. « Je prescrivis, dit-il, « au général Crook d'attaquer les équipages, le prévenant que, « s'il ne pouvait triompher de la résistance de l'escorte, une autre « division, se portant plus loin, irait assaillir la colonne; que, « si elle était arrêtée par l'adversaire, une troisième division la « dépasserait pendant le combat, attaquerait au delà et ainsi de « suite, jusqu'à ce qu'on ait pu couper la colonne. On y parvint, en « devançant l'ennemi sur le plateau qui domine le ruisseau de « Sailor. On prit 16 pièces, 400 voitures, on fit beaucoup de pri- « sonniers et 3 divisions d'infanterie furent coupées de leur ligne « de retraite. » (*Rapport du général Sheridan.*)

Lorsqu'on se retire soi-même, la cavalerie a son rôle marqué pour couvrir les arrière-gardes et contenir les poursuivants. Ce moyen défensif n'a pas seul assez d'action; il convient de le fortifier en portant des partis de cavalerie sur les flancs de l'assaillant, pour lui tendre des embuscades ou l'attaquer, afin de l'obliger à s'avancer avec précaution, et, par conséquent, moins vite.

Telles sont les principales opérations qui forment l'objet des raids. Elles ont été fort controversées depuis la guerre d'Amérique, et surtout dans ces dernières années. Les opinions émises à ce sujet sont très différentes. En Allemagne, par exemple, le général de cavalerie von Schmidt se prononce pour les raids sur les flancs et les derrières de l'adversaire (*Instructions*, II, 2), tandis que le lieutenant-colonel d'infanterie von Scherff les déclare impossibles (*Nouvelle tactique*).

Ces deux avis montrent que leurs auteurs se sont placés à des points de vue opposés. L'un considère l'offensive, l'autre la défensive. Le premier croit qu'une attaque brusquée est susceptible de réussir; le second pense qu'on peut s'y opposer, qu'elle n'a pas de chances de succès et qu'il est inutile de la tenter.

La conciliation de ces doctrines contradictoires n'est pas impraticable. Si le raid s'effectue au hasard, sans instruction acquise, sans méthode, sans dessein bien arrêté, sans bonnes informations, il est inefficace et dangereux. Si, au contraire, on sait bien ce que l'on veut et ce qu'on peut faire; si on connaît les procédés à employer et les mesures à prendre; si on est bien fixé sur la situation et le pays; si on possède, en un mot, des directives et l'habitude de ce genre d'expéditions, on les accomplira souvent avec grand profit.

LXVI.

EFFECTIF ET COMPOSITION DES TROUPES DE RAID.

Un raid s'effectue avec une force petite ou grande. L'effectif dépend du but, de la difficulté de l'opération, de la résistance probable, des ressources alimentaires existant sur le parcours, etc. La nature de l'entreprise, et non le nombre des troupes, caractérise les raids. On en a fait de toutes dimensions.

Les détachements de cavalerie qui en sont chargés ont une mission plus étroite que dans le service irrégulier. Ils doivent atteindre des points fixés et y opérer d'une manière déterminée. Leur liberté d'action se trouve très amoindrie et ils courent plus de dangers.

Leur force est très variable. On leur donne seulement ce qui est nécessaire, en n'oubliant jamais que la vitesse est inversement proportionnelle à la masse, et que la vitesse est la meilleure garantie du succès.

Les raids qui ont le mieux réussi étaient de force moyenne. Un régiment, une brigade, paraissent réunir les plus favorables conditions sous tous les rapports. Néanmoins, quelques écrivains militaires, préoccupés des grandes batailles de cavalerie que caresse leur imagination, voient trop le nombre et pas assez l'habileté. Ils préconisent les gros effectifs quand même.

Il n'existe aucun motif pour mettre en mouvement plus de monde que l'opération n'en exige. Détruire une ligne télégraphique, briser des aiguilles ou des rails, enlever des notables, mettre le feu à des ponts ou à des établissements, etc., sont l'affaire d'un peloton ou d'un escadron, bien plutôt que d'un

régiment ou d'une brigade. La rapidité des marches, la possibilité de se cacher à propos, la facilité de vivre, compensent bien souvent le défaut de nombre.

Après le passage des Balkans par le corps du général Gourko, on fit différentes tentatives contre le chemin de fer. Le 15 juillet 1877, de petits détachements allèrent, dans quatre directions différentes, à des distances de 21 à 42 kilomètres de Haïn-Kioi, et rentrèrent le même jour. L'un d'eux, fort de deux escadrons, était chargé de détruire la voie à Yeni-Zaghra. Le point était gardé; l'opération manqua, et le détachement revint à neuf heures du soir, ayant parcouru dans la journée près de 80 kilomètres.

Du 4 au 6 août 1877, la cavalerie et les cosaques envoyèrent des piquets de un à quatre pelotons pour observer les débouchés qui, du sud, aboutissent à la vallée de la Toundja. Le 4, une trentaine de hussards, quittant Haïn-Kioi, franchirent le petit Balkan et traversèrent au galop la ville de Yeni-Zaghra quils devaient reconnaître; ils allèrent à 40 kilomètres et revinrent le soir.

De petites forces de cavalerie, de simples pelotons francs de 25 à 30 chevaux, peuvent donc s'avancer au loin, même dans un pays où il existe des forces ennemies considérables.

Si l'on prévoit une résistance sérieuse ou la rencontre de partis considérables, on envoie une unité de cavalerie suffisante pour vaincre les obstacles et assurer quand même l'exécution. On ne s'abusera pas, toutefois, sur les possibilités des gros effectifs. Avec des avantages, ils présentent bien des inconvénients. Un corps nombreux échoue là où un petit groupe aurait réussi. Les exemples ne manquent pas.

Le commandement des raids est d'autant plus difficile que l'effectif s'élève. Les hommes aptes à diriger ces missions sont assez rares. On a pu dire justement du célèbre Forrest, qu'il était incomparable avec 500 chevaux, encore remarquable à la tête de 1,500, et qu'un corps de 6,000 cavaliers excédait tout à fait ses capacités militaires.

On trouvera peu d'officiers propres à diriger de grands raids, et beaucoup capables d'en accomplir avec un effectif restreint.

Lorsque les détachements seront faibles, peloton, double peloton, escadron,—leurs éléments devront être excellents, et on emploiera les groupes francs : 25, 50 ou 100 chevaux d'élite peuvent accomplir d'excellente besogne.

Au delà d'un escadron, on ne dispose plus d'éléments de choix. On fait marcher un ou plusieurs régiments, en laissant en arrière

les hommes et les animaux fatigués, malingres ou médiocres. On se conforme à l'adage : « Mieux vaut la qualité que la quantité. » Il est surtout vrai en ce qui concerne les raids.

Les opinions sont assez variées sur la composition des troupes de raid. En général, on prétend les pourvoir de tout; on les veut trop complètes; on dépasse le but et on les encombre d'accessoires.

Le raid comporte principalement de la cavalerie. On y adjoint parfois de l'artillerie, et plus rarement de l'infanterie. On exécute aussi des raids avec de l'infanterie seule ou munie d'artillerie.

Les groupes francs n'ont point de canons qui ralentiraient leur marche et ne pourraient les suivre par les sentiers ou à travers champs, et les gêneraient sans leur apporter aucun secours.

Dans les gros détachements, l'artillerie trouvera place. Elle est capable des plus longues marches et de fournir de longs trajets au galop si les voies sont praticables pour elle. Sa présence est utile et même nécessaire pour forcer des passages barricadés et défendus, pour détruire à distance des ponts, des stations, des magasins, pour jeter l'inquiétude, intimider les populations et tromper l'ennemi, qui réputera le détachement plus considérable qu'il ne l'est si on lui signale du canon. Il ne faut pas en abuser, mais s'en servir à l'occasion.

D'ordinaire, une brigade de cavalerie en raid emmènera une batterie à cheval; on donnera parfois une ou deux sections à un régiment, suivant la nature de l'opération et celle des communications.

La présence de l'artillerie oblige à suivre seulement des chemins carrossables, et restreint, par conséquent, la faculté de manœuvrer. Les pièces ne passent point par les sentiers, les bois, les terrains rocheux, les pentes trop abruptes; elles ne franchissent pas les marécages ni les cours d'eau un peu profonds, où elles risqueraient de mouiller leurs coffres; elles sont paralysées par une avarie grave, etc.

La possibilité d'employer le canon dans les raids est limitée, mais elle existe; l'expérience des raids américains le prouve. Elle démontre également qu'il en faut peu.

Morgan n'eut d'abord que 2 petits obusiers de montagne traînés sur des voitures. Son artillerie s'éleva ensuite jusqu'à 8 pièces attelées.

Forrest possédait 18 pièces pour tout son corps. Chaque expédition en comprenait seulement deux, quatre ou six.

Stuart comptait 24 pièces pour son corps de 12,000 chevaux, mais tout ne marchait pas à la fois. On le voit tantôt avec 2,500 cavaliers et 2 pièces, tantôt avec 1,800 chevaux et 4 canons.

Stoneman avait 3 batteries pour 10,000 cavaliers.

Sheridan eut d'abord 4 batteries pour son corps. Reconnaissant que cette artillerie entravait la mobilité de sa colonne, il en réduisit progressivement la quantité à une seule batterie, qu'il n'employa pour ainsi dire pas dans son raid de la Shenandoah.

Wilson comptait 4 canons par brigade, plus tard 4 pièces seulement par division, et en dernier lieu moins encore.

L'artillerie est un en cas dans le raid; son action est rare. Il convient d'emmener des pièces sans caissons en les dotant d'une forte proportion de chevaux haut le pied.

Le raid admet quelquefois de l'infanterie portée par des mulets ou des voitures. C'est une mesure fort controversée.

Le général von Schmidt la condamne : « On ne saurait tenter « des diversions efficaces sur les flancs, sur les derrières de l'en- « nemi, si des régiments entiers ne sont pas en état de soutenir « un combat à pied, offensif ou défensif; s'ils ne peuvent atta- « quer des localités ou défendre des cantonnements. »

L'exagération est manifeste. Contre des cavaliers à pied, des milices, des habitants armés, une cavalerie entreprenante suffira seule à s'ouvrir un passage. Contre des forces régulières d'infanterie même moins nombreuses, la cavalerie ne pourra pas grand'-chose. S'il en était autrement, ce serait la preuve de l'inutilité de l'infanterie, ce qui n'a pas encore été démontré.

Notre règlement, en admettant exceptionnellement la réunion des troupes de différentes armes, déclare que « ce genre de ser- « vice appartient plus particulièrement à la cavalerie légère, qui, « par des marches rapides, peut se porter avec célérité sur un « point éloigné, y surprendre l'ennemi, l'attaquer à l'improviste « et se retirer avant d'être compromise. » (Art. 115.)

Cette indication est sage. Les coups de cette nature sont toujours hardis. La rapidité seule les fait réussir en permettant d'arriver à l'improviste et de se retirer de même. Tout ce qui occasionne des retards réduit les chances de succès.

Le général von Decker se prononçait pour le mélange des armes : « Cette mission suppose déjà une certaine indépendance « dans le détachement chargé d'observer l'ennemi; par consé- « quent, il doit être composé de troupes de toutes armes, mais « chacune en petite proportion, excepté pour la cavalerie, car

« dans ces occasions il s'agit de courir beaucoup à cheval. Deux « compagnies de fusiliers, deux escadrons, 4 pièces forment déjà « un détachement d'observation assez important; plus fort, il de- « viendrait difficile à manier et trouverait difficilement à sub- « sister. » (*La Petite Guerre.*)

Un pareil détachement ne serait pas mobile. Il représente une colonne d'infanterie accompagnée de cavalerie et d'artillerie et non une troupe destinée à un raid.

Sans adhérer complètement à l'avis absolu du général von Schmidt, il est évident que l'infanterie ne saurait figurer dans les raids de cavalerie qu'à titre tout à fait exceptionnel.

Les raids ont très souvent pour objet des destructions. Le désir de les accomplir dans d'excellentes conditions a fait prôner les pionniers à cheval, munis de tout un attirail. C'est une idée ancienne, reproduite avec une amplification nuisible.

Durant les guerres du premier Empire nos régiments de cavalerie possédaient des sapeurs. Ils ouvraient une haie ou un mur, élargissaient un sentier, pratiquaient une rampe, comblaient un fossé et faisaient même un ponceau. Chacun de ces hommes portait un outil. Dans cette limite les sapeurs avaient une utilité; en exagérant leur emploi et surtout leur outillage, on tombe dans l'impraticable.

Non seulement, pour les destructions importantes, on considère des hommes techniques, des ouvriers de profession comme indispensables; on en veut encore à plus forte raison pour les réparations que le raid serait appelé à aller exécuter au loin en cas de dégâts commis par l'ennemi. Ces considérations exagérées ont amené la création des pionniers de cavalerie.

Les Allemands n'ont pas développé beaucoup cette institution. En Prusse, huit cavaliers par escadron, pourvus d'outils portés à la selle, remplissent le rôle de pionniers. En Bavière, l'escouade de pionniers de cavalerie se réduit à 4 hommes et un aide pour tenir les chevaux.

En Autriche on a fait davantage. Dès 1866, le général Edelsheim avait organisé un peloton de pionniers dans chaque régiment de cavalerie. Depuis, on a beaucoup perfectionné cette création inutile, à notre avis.

Les Russes sont allés encore plus loin dans cette voie. Durant la guerre de Bulgarie 1877-1878, il existait par régiment de cavalerie un peloton de pionniers comprenant 1 officier, 4 sous-officiers ou brigadiers, 30 cavaliers et 3 chevaux de bât.

Le général Skobeleff a proposé de régulariser cette institution, qui n'avait guère survécu aux opérations de la guerre. Il demandait comme instructeurs un officier par division de cavalerie et deux sous-officiers par régiment, tirés des pionniers. Ces instructeurs devaient rester attachés aux pelotons de pionniers-cavaliers en cas de guerre.

On a rédigé en Russie un règlement provisoire à ce sujet.

Dans chaque escadron, des cavaliers désignés reçoivent une instruction spéciale sur la construction, la destruction et la réparation des communications de toutes sortes, l'emploi de la dynamite, l'établissement des tranchées-abris pour tirailleurs, et des batteries en terre, etc.

Par leurs instructeurs et leur instruction ces cavaliers sont de véritables sapeurs du génie. Ils ne s'en distinguent que par l'habitude de monter à cheval.

Leur outillage et la dynamite sont transportés à la suite du régiment par une voiture arrangée spécialement. Pour une marche rapide, le chargement se place sur des animaux de bât, à raison de un par escadron, La charge est de 72 k. 500. En certains cas, on répartit aussi les outils entre les cavaliers, ce qui vaut mieux.

Tout cela est plus ingénieux que pratique. Les animaux de bât ne suivront jamais à une allure vive, ils n'arriveront pas à temps ou paralyseront les mouvements. Les outils remis aux cavaliers accablent les hommes et les chevaux. Le cavalier, outre son fusil à la botte, son revolver et son sabre, serait encore obligé d'avoir un outil en bandoulière, puis un autre en travers de son porte-manteau. On ne voit plus là un cavalier, un combattant, mais seulement un ouvrier à cheval. Alors, pourquoi prendre un cavalier ?

Les chevaux de bât ne sont pas non plus une solution. Le poids de l'outillage russe, de 72 k. 500 par animal, est inférieur, sans doute, au poids du cavalier et de ses armes; toutefois la conduite en main du sommier est difficile dans les chemins étroits et presqu'impossible aux allures vives, malgré les expériences invoquées.

Les animaux de bât seront une gêne, un embarras, une cause de retard et un souci perpétuel pour les pointes de cavalerie. On les subirait s'il y avait nécessité. Elle n'existe pas. Tout ce matériel n'est pas indispensable. On trouve sur place ou à proximité, dans le moindre hameau, dans une maison isolée même, bien

des outils : pelles, pioches, scies, haches, marteaux, serpes, pics, pinces, etc. Ils suffisent très bien, avec quelques cartouches de dynamite, pour opérer les destructions légères.

Dès lors, pourquoi demander le pied-de-biche, la clef anglaise, la tarière à crochet, le ciseau à froid, etc. Il n'est pas question de démonter soigneusement des rails, mais de les mettre hors de service. La dynamite dans certains cas, le feu pour la plupart, sont les agents d'exécution pratique ; le reste est superflu.

Les voitures ou les animaux chargés de l'outillage sont nuisibles aux opérations. Les cavaliers ne peuvent se le partager sans s'alourdir et sans paralyser leur action militaire. On doit s'habituer à s'en passer.

La tendance actuelle est tout opposée et semble inconséquente. De moyens restreints, improvisés, accidentels, on veut arriver à un outillage complet, à un matériel compliqué, répondant à tous les besoins, même aux exigences des réparations ou constructions. On demande en même temps des ouvriers techniques consommés. Le général Edelsheim veut que ses pionniers soient à la fois des sapeurs émérites et les meilleurs cavaliers du régiment. On a cité des exemples de services rendus par les pionniers de cavalerie ; on a exagéré, on a dépassé le but, on a voulu trop prouver, car la conséquence serait ou la suppression du génie ou l'annexion à la cavalerie de sapeurs du génie montés.

On prétend faire du cavalier un fantassin, on veut lui donner l'instruction d'un sapeur du génie ; pourquoi pas également le cavalier-artilleur ? On aboutirait au soldat unique, sachant tout, faisant tout, alors qu'on réduit la durée du service. En voulant trop obtenir, on sortira du domaine pratique pour s'aventurer dans le chimérique. En réalité, la spécialité s'impose. Le cavalier doit rester cavalier ; si l'on en fait un pionnier, ce sera un ouvrier monté, et non plus un cavalier.

Les annales militaires du colonel von Löbell ont fort bien posé la question. Elles demandent des pionniers spéciaux basés sur l'aptitude antérieure de l'homme au travail technique, et non sur son aptitude à l'équitation. Elles veulent que la cavalerie puisse exécuter certains travaux *sans arracher un seul homme à sa selle*.

Le moyen consiste à transporter des ouvriers sur des montures de réquisition ou autres, plutôt que de transformer des cavaliers en ouvriers, et de les obliger à recevoir deux instructions qui seront forcément incomplètes.

Les ouvriers techniques existent; ce sont les sapeurs du génie. J'ai déjà proposé, dans mes *Etudes organiques*, d'en monter une partie sur des chevaux impropres à la cavalerie. Là est la solution du problème. Bien que n'ayant aucune instruction hippique, ils suivront facilement la cavalerie. Ils porteront avec eux quelques outils spéciaux qu'on ne rencontre pas partout, et, grâce à leur habileté professionnelle, la besogne s'accomplira plus vite et mieux que par des cavaliers.

Dans les régiments de cavalerie allemande, on ne se préoccupe que des destructions rapides et légères. Les importantes sont, avec raison, réservées au génie. Toutes peuvent être attribuées aux sapeurs montés. Suivant le cas, on en adjoindra 2 ou 3 à un peloton, le double à un escadron. Un régiment en emmènera 8 ou 10, une brigade 10 ou 15, et on nuancera la quantité selon les besoins.

Le colonel von Scherff incline vers cette combinaison, pour la division de cavalerie, en écrivant: « *Un détachement de pion-* « *niers transportés sur des voitures* répondrait parfaitement à son « double emploi dans le combat et en exploration. » (*Etudes sur l'emploi des troupes.*)

Les voitures ont un grand inconvénient au point de vue de la mobilité. Des chevaux ou mulets seraient préférables. Les Américains en ont donné l'exemple. On voit souvent figurer dans leurs raids des groupes de soldats du génie à cheval et pourvus de matériel de destruction nécessaire. C'est la véritable voie à suivre; la spécialisation s'impose pour faire de prompte et bonne besogne.

Dans un ordre de la IIe armée allemande, daté d'Orléans, le 6 décembre 1870, on lit : « La 6e division de cavalerie se portera « à marches forcées sur Vierzon, pour y détruire les chemins de « fer de Bourges, Châteauroux et Tours. Le Xe corps lui fournira « un fort détachement du génie, pourvu de poudre de mine, afin « que ces destructions soient simultanées. »

La pratique justifie la théorie. On obtient de meilleurs résultats sans pionniers de cavalerie ; donc il n'en faut pas.

Des observations analogues s'appliquent aux cavaliers télégraphistes, soi-disant destinés à détruire les lignes, à les réparer, à en construire ou à utiliser celles qu'on rencontrerait. On est entraîné par le fallacieux espoir d'imiter les Américains et de faire passer des dépêches fausses à l'ennemi. L'inhabileté des cavaliers trahirait bien vite la supercherie. On veut emporter des parleurs, et

tout un matériel de réparation, sans se rendre compte de son inutilité entre des mains inexpérimentées.

Ce service réclame des gens de profession, sachant à fond le métier, le pratiquant sans cesse, et des cavaliers superficiellement instruits ne peuvent les remplacer.

Il existe des sections de télégraphie de campagne composées d'hommes tout à fait idoines. Le cas advenant, on en attachera un certain nombre à un raid de cavalerie. Rien n'est plus simple, et il ne sera pas nécessaire de distraire des hommes du rang.

On comprend l'utilité, dans les régiments, des officiers, des sous-officiers et des cavaliers dressés au service des signaux. L'instruction est facile et le matériel à peu près nul. Les signaleurs comptent et agissent dans le rang. Ce n'est pas une diminution de la force d'action.

Préoccupé des cours d'eau rencontrés par la cavalerie, on a proposé d'attacher au raid un équipage de pont léger et restreint. Si le petit équipage suffit pour une rivière, c'est qu'elle sera peu importante et partant guéable. Si elle est large, l'équipage sera insuffisant. Dans les deux cas, il est inutile et surtout embarrassant.

La cavalerie franchit les cours d'eau à gué la plupart du temps; ou à la nage, comme le général Wood dans le Transwaal; ou sur des ponts réparés à la hâte avec les matériaux trouvés à proximité, comme le général Stuart sur le Chickahominy. Si ces divers moyens font défaut, la cavalerie changera de direction et ira tenter le passage en un autre endroit, comme fit le général Stuart au bord du Potomac.

On ne trouve pas d'exemple de l'emploi d'équipage de pont dans les raids. Le général Sheridan traînait huit bateaux dans son expédition de la Shenandoah, mais ce n'était pas un raid et on n'allait pas vite.

A force de chercher tout ce qui pourrait être utile, on a demandé pour le raid : un service administratif, une ambulance légère, un service postal, un ingénieur pour reconnaître et diriger les réparations à faire aux voies ferrées ou aux ponts, etc., etc. Une prévoyance excessive a conseillé, de même, un parc de munitions, une réserve de vivres, de grain, de ferrure, etc..., et on a perdu de vue la condition essentielle du raid, la légèreté.

Toute cavalerie doit être exempte d'*impedimenta*; c'est une nécessité. A plus forte raison, c'est une obligation plus absolue pour les détachements employés aux missions hasardeuses et rapides. Ils n'emmèneront rien avec eux.

Les malades ou les blessés seront laissés dans les fermes ou les villages ; la convention de Genève les protège.

Les cavaliers emporteront un nombre suffisant de cartouches, 40 ou 50 ou davantage. On en placera une petite réserve sur des chevaux de réquisition qu'on abandonnera à l'occasion.

On pourra distribuer un jour de vivres de réserve et de conserves de fourrage comme en cas extrême. On vivra sur le pays et facilement si la colonne n'est pas trop nombreuse. Un service administratif serait superflu.

La ferrure de rechange est lourde. On aura au plus un seul fer pour deux chevaux et quelques clous. Tous les animaux bien ferrés au départ marcheront huit ou dix jours au moins sans intervention du maréchal, si les cavaliers sont soigneux. Le ferrage s'exécutera à froid ou dans les forges rencontrées sur la route.

On n'oubliera pas que le raid est un acte rapide et court, dans lequel on ne doit emmener que l'indispensable et proscrire rigoureusement tout le reste.

Dans certains raids américains, on ne tolérait aucun effet de rechange, pas de vivres, ni même de manteaux. Les officiers et les généraux n'avaient qu'un seul cheval comme les cavaliers. Dans ces conditions les raids réussirent ; quand ils furent mieux outillés, ils échouèrent ; c'était logique.

Voici l'effectif de quelques raids :

Le corps de Morgan comprenait 10 régiments à 10 compagnies de 50 hommes ou 5,000 chevaux. Il ne le faisait jamais marcher en entier. Le 4 juillet 1862, le raid du Kentucky comprit 900 chevaux et 4 canons. En juin 1863, le raid de l'Ohio présentait 2,500 chevaux et 4 pièces.

Le corps de Forrest avait 3 divisions, à 3 brigades de 2 régiments ou 18 régiments ; total 6,000 hommes ou 330 hommes par régiment. Pour les raids de quelques jours, il prenait seulement 400 ou 500 cavaliers des plus aptes et leur donnait les meilleurs chevaux. Pour les raids de plus grande durée, il emmenait 1,500 à 2,000 cavaliers de choix.

Stuart eut sous ses ordres un corps de 12,000 cavaliers et 24 pièces. Comme ses collègues, il ne faisait marcher à la fois qu'une fraction de cette grosse réunion. Le 12 juin 1862, au raid du Chickahominy, il avait 1,200 chevaux et 2 canons ; le 10 octobre 1862, le raid du Potomac s'effectua avec 1,800 chevaux et 4 canons ; le 22 août 1862, il accomplit le raid du Rappahannock avec 1,000 chevaux. Une fois seulement, en juin 1863, il agit avec

son corps entier contre 15,000 cavaliers fédéraux ; il en résulta une bataille de cavalerie et non un raid.

Grierson, en avril 1863, commandait 2,000 chevaux et 4 canons.

Pleasanton, à la poursuite de Stuart, conduisait 6 régiments, ou 2,000 chevaux à peine.

Wyndham fit le 3 mai 1863 un raid sur Colombia avec 650 chevaux.

Gregg, dans son raid du South-Annah, le 4 mai 1863, n'en avait pas davantage.

Le général anglais Wood accomplit son raid d'Urecht (Transvaal) avec 100 hussards seulement.

Par une pente fatale de l'esprit humain, on crut obtenir plus de résultats en mettant en action des masses plus considérables.

Stoneman, le 29 avril 1863, entreprit un raid avec 10,000 chevaux et 3 batteries répartis en 3 divisions. Il dut marcher en deux colonnes, s'arrêter et rayonner en lançant des brigades.

Le 22 juin 1864, Wilson avec 5,500 chevaux et 16 canons essaya un raid qui resta sans conclusion. En 1865, il organisa un corps mixte de cavalerie et d'infanterie, ou plutôt une petite armée qui devait tenir la campagne durant 60 jours sans être ravitaillée. L'effectif présumé devait s'élever à 35,000 hommes en 7 divisions. Wilson ne marcha jamais qu'avec une portion, pour effectuer des raids. Celui qu'il commença le 18 mars 1865 comprit 12,000 cavaliers et 1,500 fantassins. Ce fut plutôt une opération ou une démonstration sans résultats marqués.

Morgan, qui avait souvent réussi avec 1,000 chevaux et même moins, échoua dans son raid de l'Ohio, où il avait 2,500 chevaux avec une batterie. Le 26 juin 1863, il se vit entouré de toutes parts et obligé de se rendre. Une moindre force, en permettant une allure plus rapide, eût peut-être évité ce désastre.

L'expédition de la Shenandoah, exécutée par le général Sheridan, est faussement classée comme raid. Elle comprenait 9,000 à 10,000 cavaliers avec 3 batteries ; un convoi de quinze jours de sucre, café et sel ; huit voitures d'ambulance ; un petit parc de munitions ; un équipage de pont de huit bateaux ; un fourgon à l'état-major de chaque division.

Il ne s'agissait point d'une course, mais d'une opération de longue haleine, pour aller rejoindre une autre armée en nuisant à l'ennemi chemin faisant. Sheridan marcha du 27 février au 28 mars 1865 ; ses étapes furent modérées, et rien ne ressemble moins à un raid.

On pourrait multiplier beaucoup les exemples ; leur nombre ne changerait pas la conclusion. L'expérience se prononce en faveur des effectifs moyens. La force des raids les mieux réussis, les plus fructueux, varia de 500 à 2,500 chevaux. Ceux qui furent plus nombreux échouèrent en totalité ou en partie, ou bien se divisèrent ou se livrèrent à des opérations d'un autre genre.

Conséquemment, le régiment, la brigade, la division, sont des unités remplissant de bonnes conditions pour être employées en raid, et il semble imprudent ou inefficace de se servir d'unités plus fortes.

LXVII.

ALLURE ET ÉTENDUE DES RAIDS DE MARCHE.

Dans le raid, les destructions et enlèvements sont des épisodes, le combat un accident possible, quoiqu'on cherche à l'éviter, et la marche demeure la chose principale. Il est donc utile, indispensable même, de savoir ce qu'on peut exiger des hommes et des chevaux, comme vitesse, comme durée, et, par conséquent, comme trajet.

L'expérience seule fournit ces données. J'en ai indiqué quelques-unes dans ma *Tactique de marche*, paragraphes XIX, XX et XXI, traitant de l'allure de la cavalerie. On en trouvera ci-après quelques autres concernant plus particulièrement les raids.

L'an 1691, en Italie, Feuquières opérant une reconnaissance sur Savillan, parcourut en 30 heures plus de 112 kilomètres, passa et repassa le Pô et deux autres rivières.

A la vitesse de $5^k,500$ à l'heure, il eût fallu 20 heures de marche effective, soit deux journées de 11 heures de route avec grand'halte d'une heure, et un repos de 8 heures pendant la nuit. Ce raid ne présente rien de remarquable.

Du 19 au 20 mai 1745, en vue de dégager le margrave Charles, Zieten fit, à travers les positions ennemies, une marche de 13 milles (98 kilomètres) en 22 heures.

A la vitesse de $5^k,500$ à l'heure, le trajet eût demandé 18 heures, et il y aurait eu 4 heures de repos. A raison de 6 kilomètres à l'heure, il aurait franchi la distance en 16 h. 20′, et il serait resté pour le repos 5 h. 40′. Il est probable qu'en raison des circons-

tances, les arrêts ont été moins longs et la vitesse inférieure. En tous cas, cette course, quoique forte, a été souvent dépassée comme étendue.

Dans l'histoire de Seydlitz, le colonel von Kœhler cite le rôle du 7e régiment de dragons durant la campagne de 1758. Il avait marché 87 jours, campé 137 fois, presque toujours aux avant-postes, pris part à la bataille de Zorndorf, à onze combats, escarmouché tous les jours et parcouru 311 milles (2,342 kilomètres).

En moyenne, ce régiment avait fait 27 kilomètres par jour de marche, avec un jour de station sur trois. Cela n'a rien de surprenant, et nombre de nos régiments ont fait davantage.

Le 17 octobre 1805, la division de dragons Klein (1,800 chevaux), poursuivant l'ennemi, partit à 9 heures et l'atteignit à 4 heures du soir, ayant franchi 10 lieues (40 kilomètres).

Ces 7 heures de marche, réduites sans doute à 6 par des haltes, donnent une vitesse de 6,666 mètres à l'heure. L'allure fut donc presque constamment le pas.

Le 20 octobre, la même division, mise en marche à 8 heures du matin, atteignit l'adversaire vers 3 heures après midi. Elle avait parcouru 56 kilomètres, dont les 16 derniers au trot et au galop.

La marche dura sept heures. Les 16 derniers kilomètres exigèrent 1 h. 15'. Il reste pour les 40 premiers kilomètres 5 h. 45'. Si l'on en déduit 30 minutes de halte, on trouve une vitesse de 7k,500 à l'heure. L'allure avait été de 1/3 de trot et 2/3 de pas.

En 1866, la 4e brigade de cavalerie prussienne, chargée de rétablir la communication entre la Ire armée et l'armée de l'Elbe, partit le 18 juin et arriva le 21 à destination, ayant fait en quatre journées trente lieues allemandes (225 kilomètres). Cette moyenne de 56k,500 par jour n'a rien d'extraordinaire.

Les Arabes ont souvent parcouru 220 kilomètres du point du jour au lendemain 8 heures du soir, ou en 41 heures. Ils marchaient 30 heures, avec deux haltes de 1 heure et un repos de nuit de 7 heures. C'est une vitesse de 7k,200 à l'heure.

Il n'est pas rare de voir les Mexicains franchir 120 kilomètres entre le matin et le soir, ou en 16 heures. L'allure est 7k,500 à l'heure.

Les uns et les autres marchent toujours au pas précipité.

Durant la guerre de Bulgarie, le détachement cosaque du général Yanow se rendit en 24 heures de Matchin à Toultcha; distance 115 verstes (124 kilomètres). A raison de 7 kilomètres à

l'heure, il eût fallu moins de 18 heures de marche, et il serait resté 6 heures de repos. Cette course n'est pas excessive, et le rapport officiel constate qu'un jour de repos a suffi pour remettre les chevaux en état.

Le 19 février, dans la guerre du Transvaal, le général Wood partit à minuit avec 100 hussards. Vers 2 heures du matin, il traversait à la nage le Buffalo. Au lever du soleil, il avait fait 30 milles (48 kilomètres). Il gravit les hauteurs qui dominent Urecht, trouva le pays presque désert et rentra le soir, à 6 heures, après avoir repassé la rivière.

Le trajet atteignit 75 milles (120 kilomètres) en 18 heures, ou une moyenne de 6k,700 à l'heure. En admettant 3 heures de repos, il résulterait une vitesse de 8 kilomètres à l'heure.

La cavalerie de la colonne du colonel Crouzet (du 9e d'infanterie), à la poursuite de Si-Seliman dans le Sud oranais parcourut, le 12 décembre 1881, 90 kilomètres en 17 h. 30', dont 15 heures de marche effective par un très mauvais temps; soit 6 kilomètres à l'heure en moyenne.

C'est dans les raids américains de la guerre de la Sécession qu'il faut surtout chercher des enseignements.

Morgan (sudiste) allait toujours au pas. Il ne recourait aux allures vives que pour attaquer ou gagner au pied. La vitesse était de 3 milles à l'heure, haltes comprises (4k,827). Il marchait souvent 20 heures sur 24, franchissant 96 kilomètres et demi. On cite un cas où ses hommes n'eurent que 3 heures de sommeil sur 48.

La plus grande course de Morgan eut lieu en 1863, de Susmanville à Williamsburg; 90 milles, ou 145 kilomètres, en 35 heures. A raison de 3 milles à l'heure (4k,827), il marcha 30 heures et accorda seulement 5 heures de repos.

S'il eût adopté la vitesse de 6 kilomètres à l'heure, il aurait eu 24 heures de marche et onze heures de repos; soit deux journées de 12 heures de marche avec grand'halte de une heure séparées par une nuit de repos de 9 heures. Cette seconde manière semblait préférable, et cependant elle ne fut pas appliquée. C'est un fait remarquable au point de vue des allures.

La marche de Morgan, du 13 au 14 juillet 1863, est à noter. Suivant les uns elle fut de 100 milles en 24 heures, selon les autres de 90 milles (145 kilomètres) seulement en 35 heures.

A sa vitesse habituelle de 3 milles à l'heure, les 160 kilomètres eussent exigé 33 heures de marche effective; son allure a

donc été plus rapide en cette occasion. Si le mouvement se fût opéré sans discontinuité, la vitesse aurait été de 6k,7 à l'heure. En admettant 3 heures de repos, l'allure moyenne, pendant 21 heures, se fût élevée à 7,662 mètres à l'heure. C'est la vitesse normale que j'ai donnée dans ma *Tactique de marche* pour 1/3 de trot et 2/3 de pas.

Le 4 juillet 1862, Morgan, avec 900 cavaliers et 4 pièces, exécuta le raid du Kentucky. En 24 jours, dont 21 de marche, il parcourut un millier de milles (1,609 kilomètres) et pénétra jusqu'à 300 milles (483 kilomètres) en arrière de l'adversaire.

Il en résulte une moyenne de marche de 76k,60 par jour. Il menait avec lui un convoi de voitures et ne pouvait aller très vite. A l'allure de 3 milles à l'heure (4k,827) la marche quotidienne durait 16 heures, haltes comprises, et il restait 8 heures pour dormir et se reposer. Ce sont là des conditions possibles, quoique dures, à cause de la continuité si longue. Ce raid est, du reste, un des plus étendus.

Forrest (sudiste) était aussi méthodique qu'audacieux dans ses opérations. Il partait habituellement au point du jour, en employant le pas et le trot. A midi, il s'arrêtait 1 h. 30′ pour faire manger et délasser les animaux. Son mouvement se continuait jusqu'au soir, et l'on bivouaquait jusqu'au lendemain matin.

Ce système de marche comportait, autant qu'on en peut juger, le départ vers 5 heures du matin et l'arrivée aux environs de 8 heures du soir, ou à peu près 15 heures de route, soit 13 heures et demie de marche effective. Pendant ce laps de temps, on faisait 68 kilomètres au pas à raison de 3 milles (4k,827) à l'heure. On pouvait franchir 87 kilomètres si l'allure comportait 4 milles (6k,436), et si on la portait à 4 milles et demi (7k,241) on obtenait un trajet de 98 kilomètres environ.

Avec des chevaux arabes ou américains, ce résultat pouvait être atteint en conservant toujours le pas. Avec d'autres races de chevaux, il eût été indispensable d'introduire le trot pour un quart du trajet environ.

La cavalerie régulière fournit des résultats analogues.

Le 12 juin 1862, le général Stuart (sudiste), voulant reconnaître les positions de l'armée de Mac-Clellan, partit de Richmond avec 1200 chevaux et 2 pièces. Il prit par le nord et passa la nuit au bord du South-Annah. Le 13, à l'aube, il tourna le flanc droit de son adversaire, se glissa sur ses derrières, combattit

plusieurs détachements, détruisit des voies ferrées et brûla un convoi. Il s'arrêta 3 heures pour rallier les traînards, car le temps et les chemins étaient très mauvais. Il marcha ensuite toute la nuit, et, le 14 au matin, atteignit le Chickahominy. Il répara un pont détruit et traversa la rivière.

Sauf la halte de nuit du 12 au 13 et celle qui s'imposa pour attendre les traînards le soir du 13, les chevaux restèrent montés depuis le 12 au matin jusqu'au 14 au soir, soit environ 46 heures sur 56, et on ne s'arrêta ni pour se reposer ni pour manger.

On n'a rien de précis sur le parcours. A l'allure de 3 milles à l'heure (4^k,827), Stuart aurait parcouru 222 kilomètres.

Le 22 août 1862, Stuart, passant le Rappahannock avec 1,000 chevaux, alla surprendre le quartier général des Nordistes, à Catlett-Station, et revint dans les 24 heures, ayant franchi 44 milles (71 kilomètres).

A la vitesse de 3 milles à l'heure (4^k,827), un pareil trajet réclamait un peu moins de 15 heures. Il y eut donc environ 9 heures de haltes ou de repos.

Dans le raid du 10 octobre 1862, Stuart, à la tête de 1,800 chevaux, traversa le Potomac, effectua une razzia à Chambersburg, détruisit la voie ferrée, le télégraphe et fit le tour de l'armée de Mac-Clellan. En trois jours il parcourut 150 milles (241 kilomètres) et au retour il franchit en 36 heures 90 milles (145 kilomètres).

Ce dernier trajet ne demandait que 30 heures à la vitesse de 3 milles à l'heure (4^k,827), haltes comprises, et on aurait disposé de 6 heures de repos. A raison de 4 milles à l'heure (6^k,436), on n'eût employé que 22 heures et demie, et il serait resté 13 h. 30′ de repos. Il est bien évident que cette marche s'est effectuée au pas.

Lorsque Pleasanton (nordiste) poursuivit Stuart, six régiments firent 55 milles par jour (88 kilomètres); le reste de la cavalerie, marchant 24 heures sans désemparer, parcourut 78 milles (125^k,500).

C'est un peu plus de 3 milles à l'heure (4^k,827) et en réalité 5 kilomètres. Il y eut probablement quelques arrêts, assez courts, car on était pressé. En les estimant à 3 heures, l'allure durant les 21 autres n'aurait pas atteint 6 kilomètres à l'heure. C'est la démonstration positive que le pas fut seul employé.

Grierson (nordiste), en avril 1863, avec 2,000 chevaux et une batterie, parcourut 500 milles (804 kilomètres) en 16 jours, soit une moyenne de 50^k,30 par jour.

On connaît le trajet de quelques journées :

Le 18 avril, 30 milles (48k,27) ;

Le 19, 30 milles (48k,27) ;

Le 20, 40 milles (64k,36) ;

Le 25, 20 milles (32k,18) ; cette journée fut assez réduite parce que les chevaux étaient très fatigués des marches précédentes ;

Le 26 avril, 41 milles (65k,69).

Les étapes furent assez inégales. Des obstacles considérables et de très mauvais chemins rendirent ce raid fort pénible. Durant les deux dernières nuits on marcha sans cesse. Dans ces conditions l'allure habituelle de 3 milles à l'heure (4k,827) semble avoir été seule en usage, c'est-à-dire tout le temps au pas.

Dans son raid à deux degrés du mois d'avril 1863, Stoneman (nordiste), avec deux divisions et 2 batteries (7,000 hommes), se rendit en quatre jours à Thompson-Cross où il s'établit. Le 29 avril, il prit son bivouac à 2 heures du matin ; le 30, à minuit, et le 31 le départ n'eut lieu qu'à 2 heures après-midi pour laisser reposer les chevaux.

De Thompson-Cross, Stoneman envoya ses brigades rayonner aux environs.

Le 3 mai, la brigade Wyndham se rend à Colombia pour détruire le canal et les magasins. Elle part à 2 heures du matin et rentre à la nuit (8 h. du soir), ayant parcouru 60 milles (96k,54) en 18 heures.

En déduisant 3 heures pour opérer, il reste 15 heures de route dont 2 de repos, ou 13 heures de marche donnant une vitesse de 7,426 mètres à l'heure. On a dû employer un peu de trot.

Le 4 mai, la brigade Gregg se porte au South-Annah et y bivouaque. Le lendemain, elle pousse jusqu'à Ashland et revient à Thompson-Cross, ayant fait 70 milles (112k,63) dans cette seconde journée.

A l'allure de 4 milles à l'heure (6k,436), cette colonne aurait employé 17 h. 30′ et en y ajoutant 3 heures pour les haltes ou destructions, on obtient 20 h. 30′. Partant à 3 h. du matin et rentrant à 11 h. 30′ du soir, on a pu accomplir cette marche, sans presque recourir au trot.

Les historiens constatent que le corps de Wilson (nordiste) marchait au pas et exceptionnellement au trot. Il parcourait en moyenne 20 à 30 milles (32 à 38 kilomètres) par jour. Certaines fractions ont franchi néanmoins 40 et jusqu'à 60 milles (64 à 96 kilomètres) en 24 heures.

J'ai déjà indiqué la possibilité de ces trajets à l'allure du pas seule.

A mesure que l'effectif des colonnes augmente, les parcours effectués diminuent. Le raid de la Shenandoah accompli par Sheridan (nordiste) en 1865 en est un exemple. Son corps comprenait de la cavalerie, de l'infanterie, un convoi et 3 batteries, environ 10,000 hommes. Il fit une opération bien plutôt qu'un raid. Commencée le 27 février, elle se termina le 28 mars.

On marcha d'abord assez vite :

Le 27 février, 30 milles (48^{k},270);

Le 28, 29 milles (46^{k},661) ;

Le 1er mars, 31 milles (50 kilomètres) ;

Le 2 mars, il fallut s'arrêter à Charlottesville, pour attendre les voitures et l'infanterie qui arrivèrent seulement le 5 mars. A partir de cette date, les étapes ne dépassèrent plus 15 à 16 milles (24 à 26 kilomètres). Ce n'était donc plus un raid.

En résumé, le raid est une course rapide, au point de vue du temps employé et de la distance parcourue. L'allure est forcément lente et d'autant plus que le trajet est plus développé. Le résultat est ce qu'il faut considérer, et on doit raisonner sur les possibilités ordinaires, non sur les exceptions.

Les chevaux ne peuvent, en général, endurer les allures vives prolongées. S'il s'agit de plusieurs marches consécutives de 60 à 70 kilomètres, les animaux les supporteront au pas tout en étant en route 15 heures sur 24 et se reposant 9 heures. Si le trajet s'effectue en moitié moins de temps ou 8 heures, les montures seront surmenées quoique ayant 16 heures de repos par jour, et se trouveront bientôt dans l'impossibilité de continuer.

D'un autre côté, ces expéditions sont périlleuses. Il convient d'être sans cesse en mesure de faire un effort vigoureux en avant ou en arrière, et, par conséquent, de conserver toujours aux chevaux du souffle et du jarret pour le moment du danger.

Les théoriciens hippiques, méconnaissant ces diverses considérations, veulent aller vite et en peu de temps. Ils mettent leurs montures sur les dents. Les praticiens du cheval, conformément au vieux proverbe, marchent lentement et longtemps. Ils font beaucoup de chemin et les animaux résistent.

Tous les peuples cavaliers accomplissent au pas les trajets prolongés, et j'ai fait voir, par de nombreux détails, que c'était la règle dans les raids américains. L'expérience a montré que l'allure lente est celle qui épuise le moins les animaux, et que la

persistance de la marche donne plus de résultat que la rapidité.

Les chevaux ont des allures fort différentes, selon leur espèce et leurs habitudes. En campagne, la cavalerie régulière fait au pas 5 kilomètres environ. Avec 1/3 de trot, elle arrive à 7,600 mètres; mais les montures sont fatiguées si la journée est tant soit peu forte. Les chevaux arabes ou américains, accoutumés au pas précipité et aux longs trajets, donnent assez facilement 7,000 mètres à l'heure sans employer le trot.

Il est essentiel de tenir compte de ces dissemblances dans le règlement des allures.

La marche quotidienne en raid est d'environ 15 heures, en réservant 9 heures pour quelques haltes horaires et un ou deux longs repos.

A raison de 5 kilomètres, le parcours effectué serait de 75 kilomètres, et, en diminuant un peu les arrêts, de 80 kilomètres.

L'allure mixte de 7,600 mètres à l'heure permettrait de franchir 115 kilomètres et même 122 kilomètres, ou bien on accomplirait le parcours de 75 kilomètres en 10 à 12 heures.

Ces deux modes conviennent selon les circonstances. La pratique montre qu'à la suite d'une forte marche, menée rapidement, les chevaux ont besoin de repos. Ils peuvent, au contraire, soutenir plusieurs longues étapes consécutives, s'ils sont conduits sagement. En moyenne, un régiment ou une brigade sans *impedimenta*, avec des chevaux un peu entraînés et non chargés, peut fournir quatre journées consécutives de 60 à 65 kilomètres, soit une course de 240 à 260 kilomètres.

Si les animaux ont souffert ou ne sont pas entraînés, il sera sage de ne pas dépasser 50 à 55 kilomètres par jour, soit 200 à 220 kilomètres en quatre jours.

Ces conditions permettent de faire face à toutes les exigences. Le raid se compose de une ou de plusieurs marches forcées. Son développement ne saurait être fixé d'une manière précise. Des montures de choix fournissent d'immenses trajets, mais on est forcément restreint comme nombre. Si l'on emmène un effectif considérable, on est contraint de se contenter d'une qualité moindre. La limite du parcours est la résistance des animaux. Elle est plus ou moins étendue selon leur valeur et surtout selon la manière de les conduire.

Dans les manœuvres du 15e corps français, en 1875, le 4e régiment de chasseurs franchit 75 kilomètres en 17 heures, et le

26e régiment de dragons 84 kilomètres dans le même temps, avec des chevaux qui n'avaient pas été spécialement entraînés à cet effet. Dans les manœuvres de la 33e division, en 1881, un escadron du 11e dragons parcourut 56 kilomètres en 8 heures, attendit, en embuscade, l'arrivée d'une colonne d'infanterie, l'attaqua, combattit et alla occuper son cantonnement à une assez grande distance. La journée fut d'environ 64 kilomètres. Ce sont les seuls raids d'étude qui aient été accomplis en France. Il serait désirable d'en voir opérer beaucoup d'autres.

Il n'est pas impossible de se faire une idée des obligations que la guerre amène parfois pour la cavalerie. Une armée en marche ou en station a un front de 46 kilomètres en moyenne et une profondeur de 25 ; en y ajoutant les zones de sécurité, le front s'élève à 86, la profondeur à 45 et le périmètre à 260 kilomètres environ. Tel est le trajet à parcourir pour faire le tour d'une armée adverse ou aller jusque sur ses derrières et revenir sur ses pas.

Dans le raid du Potomac, lorsque Stuart contourna toute l'armée de Mac-Clellan, il fit 150 milles (241 kilomètres) en trois jours, soit 80 kilomètres environ quotidiennement.

La chose serait plus facile en quatre jours, à raison de 60 kilomètres par journée. Il est à considérer qu'on n'est pas obligé de partir du centre de l'armée pour le regagner. On quitte une des ailes et l'on se repose dès qu'on atteint l'autre. Le parcours se trouve ainsi descendre à environ 200 kilomètres, soit trois marches de 67 kilomètres. En thèse générale, on admettra qu'il est possible à une force de cavalerie de moyenne dimension de contourner toute l'armée opposée en trois jours.

S'il ne s'agit que d'une seule marche, on arrivera, en vingt-quatre heures, à 100 et même 125 kilomètres, sous la restriction d'accorder ensuite du repos aux animaux. Dans le raid de l'Ohio, Morgan obtint de sa troupe 90 milles (145 kilomètres) en 24 heures.

Ces raids excessifs donnent de très grands résultats. Par contre, ils entraînent une perte d'animaux considérable et obligent les autres à un repos prolongé pour se refaire. Ce sont là des opérations accidentelles et non le courant habituel de la guerre. Il est mieux de faire beaucoup et de conserver ses chevaux, en bornant la longueur des étapes. Sheridan, dans son raid du James-River, marcha un mois et ne parcourut en moyenne que 40 kilomètres par jour.

Les données défaillent sur la perte en chevaux qu'un raid occasionne. On l'a estimée à un tiers, sans donner aucune preuve à l'appui. Elle varie avec la distance parcourue, mais elle est grande dans tous les cas.

La cavalerie de l'armée française, durant le premier mois de la campagne de 1812, avait vu son effectif se réduire de moitié, par suite des fatigues excessives auxquelles elle était soumise de la manière la plus inintelligente.

Le raid entraîne toujours un excès de travail, quelque habile que soit la direction. Plusieurs des généraux américains firent marcher 20 et 21 heures sur 24. Forrest continua parfois le mouvement durant 24 heures, sauf des arrêts insignifiants. Des courses aussi pénibles éprouvaient singulièrement les animaux.

Les chevaux possédant du sang supportèrent seuls plus ou moins bien un pareil travail. Quelques-uns résistaient 12 ou 15 jours, et il y en avait peu. La majorité ne durait pas plus de 4 à 5 jours; les médiocres tombaient au bout d'une journée.

Lorsque Pleasanton poursuivit Stuart, il est constaté que beaucoup de chevaux furent crevés par suite du trajet de 125 kilomètres en 24 heures, accompli pourtant au pas.

Les raids de 3 à 4 jours étaient les plus fréquents. Dans ceux des nordistes, moins étendus et moins rapides, la plus grande partie des chevaux (9/10es environ) fournissait la course. Ils rentraient exténués et on les envoyait se refaire dans de grands dépôts où ils séjournaient longtemps. Beaucoup d'entre eux ne pouvaient se remettre et périssaient par suite de leurs fatigues.

Durant le raid de la Shenandoah, dirigé par Sheridan, la marche fut lente; toutefois l'effectif des cavaliers (10,000) était trop élevé et leur qualité très défectueuse. On y perdit beaucoup d'animaux. Une commission d'officiers se tenant à la queue de la colonne examinait les chevaux, et ceux qu'elle reconnaissait dans l'impossibilité de suivre étaient abattus. Leur harnachement se plaçait sur les voitures du convoi. Comme je l'ai fait remarquer, cette expédition ne constitue pas du tout un raid.

Les raids sudistes avaient une durée et un développement beaucoup plus grands. Très peu de chevaux parvenaient au terme d'une expédition. On abandonnait ceux qui ne pouvaient plus marcher, et on les remplaçait par ceux enlevés à l'ennemi ou rencontrés en route.

Ce procédé s'appliquait assez facilement en Amérique, où chaque exploitation possède une population chevaline nom-

breuse. Les remplacements étaient à peu près assurés. Comme les colonnes allaient presque toujours au pas, on envoyait des détachements sur les flancs, pour découvrir et ramener des chevaux qu'on donnait aux cavaliers dont les montures se trouvaient harassées.

Le même moyen ne serait pas aussi productif en Europe ; il doit être appliqué néanmoins. On s'approche des lieux habités pour y chercher des vivres et on s'empare en même temps des chevaux. Il n'est pas nécessaire de prendre uniquement des animaux propres à la cavalerie ; des bêtes qui marchent, chevaux ou mulets, suffisent. On les emploie à porter les cavaliers dont les montures refusent le service, et on en forme un groupe devant combattre à pied en cas d'engagement, cela vaut mieux que de les abandonner.

La perte en hommes est peu de chose dans les raids, par le fait de l'ennemi. Les opérations s'effectuent toujours par surprise ; on ne cherche pas le combat, au contraire ; on veut détruire et on bouscule quelques escortes, quelques postes, Sheridan ne perdit ainsi que 100 cavaliers, durant un raid d'un mois.

D'autres courses ne coûtèrent pas plus de 5 à 10 hommes.

La réduction d'effectif provient surtout des cavaliers démontés. On use bien entendu, pour les porter, de tous les animaux bons ou mauvais, néanmoins le cas se présentera où il faudra délaisser quelques hommes. Ces cavaliers ne sauraient demeurer cachés et attendre, car le raid rétrograde rarement par le même chemin. Le mieux est de les grouper, d'en former un petit détachement avec un chef, de lui assigner une direction par des endroits couverts ou difficilement accessibles et de leur prescrire de ne marcher que la nuit. Ils réussiront à se mettre en sûreté ou ils seront pris ; là n'est pas la question. Quoique douloureux, l'abandon des hommes démontés est parfois obligatoire ; la réussite de l'opération exige ce sacrifice.

LXVIII.

PRÉPARATION ET CONDUITE DU RAID.

Le raid n'a pas toujours présenté le même caractère. Il y en a eu de réguliers et d'irréguliers. L'armée du Sud, dans la guerre de la Sécession, offre des exemples bien tranchés des deux espèces.

Morgan et Forrest, surtout, étaient des généraux improvisés, manquant de toute science militaire. Leurs troupes, composées de volontaires, se trouvaient dans le même cas. Ces corps francs agissaient en partisans, opérant à leur guise. Leurs relations avec l'armée s'effectuaient à grande distance. Ils en étaient séparés pendant des semaines entières et même des mois. Éloignés des magasins, ils n'avaient rien pour se ravitailler et se refaire au retour de leurs expéditions. Ils se recrutaient, s'entretenaient et se réparaient eux-mêmes. Ils possédaient à peu près la liberté de manœuvrer comme ils l'entendaient.

Le général Stuart appartenait, ainsi que ses cavaliers, à l'armée régulière. Il n'avait pas la même indépendance que ses deux collègues. Il ne s'isolait pas de l'armée, exécutait les ordres du général en chef, et après chaque opération, revenait près de lui pour ravitailler et reconstituer ses troupes.

Le général Stuart faisait des courses de moins de durée, mais non moins brillantes. Il avait l'avantage de trouver des ressources au retour pour compenser ses pertes. La rivalité qui existe toujours entre les cavaliers volontaires et les cavaliers réguliers, attira les critiques des premiers contre les seconds. On prétendit que Stuart faisait des *dashes* (coups de main) et non des raids. Assertion bien singulière, quand on songe à ces admirables courses du Chickahominy, du Potomac et du Rappahannock.

Il opéra des reconnaissances avec une habileté extrême et obtint des informations d'une incroyable précision. Ses services furent très hautement appréciés par le général en chef Lee, qui regardait Stuart comme un auxiliaire indispensable et considéra la mort de ce remarquable cavalier comme un immense malheur pour les confédérés.

D'après ce que j'ai exposé dans le cours de cette étude, le type que je préconise est celui de Stuart, imité du reste par les Nordistes. C'est sa manière de faire qu'il faut surtout étudier, car elle semble de beaucoup la meilleure. Je ne veux pas pour cela rabaisser le mérite des chefs de partisans américains, qui donnèrent des preuves d'une audace, d'une vigueur, d'une résolution peu commune. Ce qu'ils ont accompli dans des conditions toutes particulières de terrains, de population, de langage, n'est pas réalisable dans d'autres contrées, tandis que des opérations analogues à celles de Stuart peuvent être pratiquées partout.

La conduite d'un raid ne comporte pas d'autres procédés que ceux indiqués précédemment au sujet des groupes du service irrégulier d'exploration. La façon d'agir est la même. L'exécution est seulement plus ardue, à cause de l'ampleur de l'opération et de la difficulté de la préparer convenablement.

On n'entreprend pas un raid au hasard. On ne se lance pas dans une pareille aventure sans savoir comment on s'en tirera. Aucune opération ne doit être mieux étudiée, mieux combinée, à tous les points de vue. La préparation du raid entre pour la majeure partie dans la réussite.

Le but ou les buts de l'expédition sont indiqués ordinairement par le commandant en chef de l'armée. Les détails d'exécution appartiennent au chef du raid. Il examine le réseau des communications et détermine la route à suivre. Il a besoin d'être bien fixé sur les points dangereux ou avantageux: les ponts détruits, les gués praticables, les défilés occupés, les sentiers qui les tournent, les aiguades écartées, les lieux où on réquisitionnera des vivres ou des chevaux, les formes du terrain qui dissimulent la marche, les endroits boisés ou couverts dans lesquels on peut se reposer, etc.

Les alea sont fort nombreux; on en prévoit le plus possible et on cherche le remède. A tout obstacle pouvant surgir, il faut un moyen de le surmonter; il faut connaître toutes les voies qui permettent d'arriver au but, afin de passer de l'une à l'autre selon les occurrences; enfin, être bien fixé sur les diverses lignes de retraite utilisables selon le point du parcours où l'on sera parvenu, en cas de succès comme en cas d'échec. La connaissance des ressources en subsistances et en montures est indispensable.

Il faut posséder à fond le réseau ferré de la région, de manière à savoir où sont les stations, les tunnels, les ponts, les viaducs, les réservoirs, c'est-à-dire les points vulnérables.

On réglera à l'avance la manière d'agir soit pour reconnaître, soit pour enlever, soit pour détruire, selon la mission donnée. On s'entourera de bons renseignements sur la situation et l'effectif des forces opposées aux environs de la ligne de marche, des garnisons ou postes qu'on devra attaquer, repousser ou contenir pendant l'opération.

Enfin, on se précautionnera, par des mesures arrêtées d'avance, contre la rencontre possible de forces adverses en mouvement, ou placées autrement que les renseignements l'indiquaient.

Cet ensemble d'informations si multipliées est la condition

préalable de tout raid. Aussi est-il très intéressant d'examiner comment procédaient les grands praticiens d'Amérique. Autant qu'on en peut conjecturer d'après des données assez insuffisantes, Morgan préparait ses raids longtemps à l'avance. Il envoyait reconnaître le pays où il allait opérer jusqu'à 200 milles (plus de 300 kil.). Les scouts (explorateurs), déguisés ou non, se répandaient isolément en divers endroits, recueillaient tous les renseignements, voyaient les points essentiels, les dépôts de l'ennemi, cherchaient des passages peu connus, etc.

Quelques-uns de ces agents revenaient rendre compte de leur mission. D'autres, restant sur place pour observer l'adversaire, attendaient la venue du raid et se joignaient à lui pour compléter les informations, comme pour servir de guides.

Forrest agissait de même. Huit ou quinze jours à l'avance, il envoyait des scouts à cheval à 200 et même à 300 milles (322 à 482 kil.). Ils revêtaient les costumes de l'ennemi, se mêlaient à l'armée adverse, ou sous quelque prétexte ils s'installaient dans le pays pour tout examiner. Leurs avis se transmettaient au commandant du raid par des relais organisés entre eux. Ils ne revenaient pas et attendaient le passage du raid.

L'action d'explorateurs dans ces conditions était possible, à travers un pays qu'ils connaissaient, où on parlait la même langue, où les habitants leur étaient favorables, où ils trouvaient des amis. Ils se faufilaient facilement dans les rangs opposés recrutés à la hâte et renfermant des gens de toute provenance qui ne se connaissaient guère.

On ne pourrait procéder de la sorte en l'absence des mêmes conditions. Aussi, les raids du Nord ne recevaient pas la même préparation que ceux du Sud, parce qu'ils pénétraient dans des districts où les populations ne leur étaient pas favorables. Sheridan avait bien à son service une soixantaine de scouts. Il les habillait en sudistes et s'en servait comme espions. Il les expédiait en avant de sa colonne à 5 ou 6 milles (8 ou 10 kil.) et quelquefois davantage. Ils n'allaient jamais bien loin, par la raison énoncée ci-dessus, et ne fournissaient pas ces informations à grande distance si utiles pour des opérations de ce genre.

En réalité, les scouts ou explorateurs américains, sans être des espions, en remplissaient le rôle. Le procédé n'est pas applicable de la même façon en Europe. La différence de langage, de mœurs, d'habitudes, la régularité des armées, tout empêche d'employer des soldats déguisés. Quelques individus, connais-

sant l'idiome de l'ennemi, rempliraient sans doute quelques missions de ce genre, combinées avec l'espionnage ordinaire. Des gens très sûrs sont indispensables; la moindre indiscrétion serait des plus funestes à l'exécution d'un raid.

La plus grande prudence est nécessaire. Un raid ébruité, soupçonné même, est un raid manqué. Les agents doivent ignorer absolument le but des renseignements qu'on leur demande. Il serait avantageux d'avoir dans la zone ennemie des correspondants dont on saurait la résidence, de manière à les entretenir au passage du raid dont ils ne se douteraient pas à l'avance.

La préparation des grands raids laissera toujours à désirer et c'est une des raisons de leur extrême difficulté. Les informations défaillant, on est obligé de se lancer un peu au hasard et de compter sur sa résolution pour se tirer des mauvais pas. La grandeur des armées simplifie cependant la question. Toutes les routes praticables sont utilisées; on en est certain sans y envoyer voir. Le cantonnement révèle la position des troupes au repos. Tous les centres habités en reçoivent autant qu'ils en peuvent contenir. A bien peu de chose près, on est fixé sur la situation des troupes adverses, en marche ou en station. Il reste à savoir certains détails sur les dépôts, les ravitaillements surtout.

On pratique mieux le raid dans son propre pays. Il donne surtout plus de résultats à cause de l'appui, du concours et de la connivence des habitants. Moins facile dans la guerre offensive, il peut se tenter en pays ennemi.

Avant de décider un raid, il faut peser les motifs de sa nécessité. Si, avec une petite force, on a chance de causer de grands dommages, le raid a sa raison d'être. Si, en fatiguant beaucoup une troupe nombreuse, les résultats ne paraissent pas devoir être brillants, il vaut mieux s'abstenir. C'est précisément la médiocrité des moyens comparée à la grandeur des profits qui donne au raid son caractère véritable et un effet moral si considérable. Il doit pouvoir être renouvelé souvent de manière à tenir l'ennemi sous une menace continuelle.

Le raid est tantôt une manœuvre habile, tantôt une opération de vive force. C'est un coup d'audace, une incursion aventureuse, pleine de péripéties. Elle peut échouer parfois. Elle réussit souvent quand elle est conduite par un chef prévoyant, énergique et fertile en expédients. Son étendue et sa direction varient avec l'objectif fixé. On a pris l'habitude de considérer le raid comme une opération hémi-circulaire enveloppant l'armée opposée, parce

que les premiers raids américains furent effectués de la sorte; cette condition n'est point essentielle.

La direction, en allant, est choisie de préférence en dehors des points occupés par l'ennemi, ou entre ses postes. On cherche des masques et des couverts, de façon à être éventé le plus tard possible et à se présenter inopinément sur les points où l'on doit opérer. La mission accomplie, il est élémentaire de ne pas revenir par le même chemin, qui sera fermé sans doute par des positions occupées ou près duquel des embuscades seront disposées. On changera forcément de voie, en poussant de l'avant, faisant un crochet et reprenant une direction inverse. Il est possible également et souvent profitable de continuer la marche sans rétrograder, de traverser ou de contourner l'adversaire et de rejoindre sa propre armée du côté opposé à celui par lequel on était sorti.

Le raid est encore à l'état de nouveauté pour les armées européennes. Plusieurs écrivains allemands, voyant aujourd'hui plus froidement les choses, reconnaissent qu'en 1870 leur cavalerie a manqué d'initiative, de hardiesse, qu'elle a médiocrement accompli l'exploration, qu'elle n'a fait aucun raid. Ils allèguent comme excuse l'inexpérience des opérations irrégulières et le manque de pratique du combat à pied. Ce sont des circonstances atténuantes pour le passé.

On annonce des merveilles pour l'avenir. La division ne sera plus qu'un détail; la masse de cavalerie indépendante, le torrent de chevaux, le raid immense foulant tout sur son passage, tel est le rêve. Une armée de cavalerie précédera l'armée d'infanterie, et ira porter l'ébranlement au cœur du pays ennemi. C'est bien le sens sinon le texte des vaticinations de l'heure présente. On parle d'une action d'ensemble désorganisatrice de la mobilisation, perturbatrice de l'ordre de marche des armées en mouvement, de coups de tonnerre dont la répercussion irait porter l'effroi loin des points foudroyés...

Il est aussi déraisonnable de nier que d'affirmer l'avenir; néanmoins ces prédictions ne paraissent guère effrayantes, au contraire. En descendant à l'application, les prophètes équestres ne révèlent aucun moyen tactique nouveau, aucun progrès pratique. Ils se contentent des anciens errements, pensent qu'ils suffisent ou peut-être qu'il n'en est pas besoin. La conception et la réalisation, c'est tout un, pour certains cavaliers. L'étude, le travail, les procédés, la méthode, tout cela n'est rien. Le coup-

d'œil, l'intelligence et l'audace, ces choses qu'on possède sans aucune peine, suffisent à tout. On verra un jour à l'œuvre ceux qui, pour exalter la cavalerie, l'entraînent dans une voie fatale, la jettent dans les vagues et faciles combinaisons stratégiques et l'éloignent du labeur positif et ardu de la tactique.

Le passé est fertile en enseignements sur ce point. Morgan! Forrest! Stuart! Ces trois chefs éminents ne manquaient assurément ni d'intelligence, ni de coup-d'œil, ni d'audace. Cependant tous trois ont été pris et détruits dès qu'ils ont voulu opérer avec des corps de cavalerie de plusieurs divisions (6,000 à 10,000 chevaux).

Le maniement de ces masses est d'une difficulté infinie. Une seule division même n'est pas facile à conduire dans les opérations irrégulières, où tant d'obstacles se produisent. Aussi ne saurait-on s'attacher assez aux détails pratiques d'exécution des raids, en écartant les spéculations stratégiques qui détournent du but véritable.

Il n'existe qu'une seule manière de marcher en raid. L'obligation d'être toujours prêt à attaquer, à se retirer, à manœuvrer, impose une concentration aussi intense que possible. Tout l'effectif formera une colonne unique et suivra la même route. J'en ai indiqué la nécessité pour la cavalerie opérant régulièrement, et elle est plus manifeste encore dans le service irrégulier.

Durant ces courses si longues, il importe de donner beaucoup d'aisance aux montures, de permettre d'arrêter, de mettre pied à terre sans modifier en rien l'ordre de marche. Pour dissimuler le mouvement, pour éviter certains lieux, on préfère les chemins aux routes et leur étroitesse limite la largeur du front. Par ces motifs, on marchera deux seulement, malgré l'extension de profondeur qui en résulte pour la colonne. Il n'est pas pratique de faire autrement.

C'était le mode usuel dans les raids d'Amérique. Quelques-uns, possédant un gros effectif de plusieurs divisions, se partageaient quelquefois pour accomplir en même temps deux opérations distinctes, et on ne peut pas dire que ce soit là marcher sur deux routes. Du reste, ces masses ont opéré, rayonné, mais n'ont pas exécuté de raids proprement dits.

Morgan et Forrest tenaient toujours une seule route, leurs cavaliers par deux ou par quatre.

Sheridan plaçait son corps entier (10,000 chevaux) sur une voie unique et par quatre, malgré l'immense développement qui

en résultait (13 kilomètres par deux et 7 kilomètres par quatre), « *ayant remarqué,* disent les historiens de cette guerre, *que,* « *lorsque ses troupes suivaient plusieurs chemins parallèles, il* « *ne pouvait jamais les avoir facilement réunies pour une* « *affaire.* »

Presque tous ces généraux conduisant des raids se tenaient de leur personne à l'avant-garde ou quelquefois entre cette troupe et la colonne.

Le raid a un besoin urgent d'informations ou d'avis rapides à tous les moments de sa marche, et son service de sécurité est assez délicat à organiser. On lit dans un traité récent d'*art militaire* que le raid doit s'éclairer à 40 kilomètres en avant et à 20 au moins sur les flancs. D'autres demandent une avant-garde à un ou deux jours de distance.

Un pareil système est inconciliable avec la nature même du raid. Il ne comporte ni lenteur dans les relations, ni attente des parties détachées, rien enfin qui nuise à la rapidité. Sa garantie de succès est la surprise; tout ce qui révélerait prématurément sa présence ou mettrait l'ennemi sur ses gardes serait funeste. Le raid ne peut s'éclairer loin, si ce n'est par des espions inaperçus de l'adversaire et absolument sûrs.

Le service d'informations et de sécurité est pourtant nécessaire. Le chef de raid doit être renseigné à temps sur ce qu'il va rencontrer, la force de l'adversaire et sa situation de négligence ou de vigilance.

Le raid aura donc des éclaireurs très bien montés et en petit nombre; des pointes d'officier avec deux ou trois hommes au plus. Ils ne s'éloigneront jamais beaucoup (3 ou 4 kilomètres environ), procéderont aux allures vives pour ne jamais arrêter la colonne, et transmettront les avis avec la plus grande vitesse que puissent fournir les chevaux.

Si l'on attaque, si l'on change la direction, si l'on se retire, les éclaireurs se débrouilleront pour rallier la colonne, qui n'a pas à perdre son temps à les attendre.

Les Américains ont pratiqué cette méthode en la combinant avec les éclaireurs à grand éloignement, dont j'ai déjà parlé.

Morgan avait pour avant-garde 25 cavaliers d'élite, toujours les mêmes. Elle se tenait à 400 mètres de la colonne, à laquelle elle se reliait par 3 cavaliers échelonnés de 100 en 100 mètres, pour transmettre à la voix ou par signes les indications recueillies. A 250 mètres au délà de l'avant-garde, 2 cavaliers en

pointe y étaient reliés par 4 autres échelonnés de 50 en 50 mètres. Ces 6 hommes étaient toujours les mêmes.

A chaque embranchement, un des hommes de pointe se portait au galop à 300 mètres sur la communication et y restait jusqu'à ce qu'il fût relevé par un cavalier de la colonne, et ainsi de proche en proche jusqu'à l'arrière-garde d'un effectif fort restreint.

Des partis de 10 à 30 cavaliers avec un officier allaient occuper à une certaine distance les nœuds de route, les défilés, les points élevés et y restaient en flancs-gardes jusqu'à ce que la colonne les eût dépassés.

Pour avoir des informations, Morgan lançait en outre au loin des patrouilles de découvertes dans toutes les directions, front, flancs et même derrières. Elles comprenaient 5 à 10 cavaliers chacune et marchaient à des intervalles fixés de manière à pouvoir entendre de l'une à l'autre des coups de feu quelque peu nombreux.

Elles poussaient à plusieurs milles (5 à 6 kilomètres) et exceptionnellement à 30 ou 40 milles (48 à 64 kilomètres).

Forrest plaçait à un demi-mille (800 mètres) en avant de lui une avant-garde de 30 cavaliers avec une pointe et des éclaireurs de flanc.

Il se faisait éclairer par ses compagnies de scouts qu'il portait à une grande marche en avant. Ces explorateurs se dispersaient, se dissimulaient, se renseignaient et transmettaient des avis incessants.

Wilson avait une avant-garde peu éloignée de sa ou de ses colonnes. Il employait pour le service des renseignements des compagnies de scouts formées de cavaliers choisis dans tous les régiments. Il les disséminait à 15, 20 ou 30 milles en avant (24, 32 ou 48 kilomètres). Lorsque le pays était peu sûr, boisé, coupé, couvert, ou quand on approchait de l'ennemi, les scouts se laissaient rattraper par la colonne jusqu'à ce que l'éloignement fût réduit à un mille (1,600 mètres) ou même un demi-mille (800 mètres).

Sheridan prenait des dispositions analogues pour son gros corps de cavalerie, toujours en une seule colonne. Trois régiments (à 300 chevaux environ) placés à même hauteur formaient l'avant-garde à très petite distance de la colonne. L'un se tenait sur la route même, les autres de chaque côté, à un ou deux milles d'intervalle (1,600 à 3,200 mètres), soit sur des chemins parallèles, soit plus ordinairement à travers champs.

A une distance analogue, des cavaliers disséminés en éclaireurs précédaient les régiments d'avant-garde. Et plus en avant encore se trouvaient les soixante scouts faisant l'exploration.

Sur chaque chemin de traverse, on envoyait à un quart de mille (400 mètres) une compagnie de cavalerie, qui s'installait en flanc-garde jusqu'à l'écoulement total de la colonne.

Tous les chefs de raids américains ont pris des dispositions semblables pour assurer leur sécurité et leurs informations. On ne voit pas la possibilité de modifier cette méthode imposée par la nécessité. C'est celle que je préconise dans mes écrits depuis dix ans.

On tiendra compte en Europe de la différence qui existe entre nos cavaliers et ceux d'Amérique. Le flair, l'habitude d'observer, l'initiative sont moins développés chez nous, et par conséquent une méthode, jointe à une bonne instruction pratique, est indispensable.

Quand la durée du raid est courte, les repos sont peu de chose. On en fait le moins possible, car c'est un état dangereux. Toute la colonne reste en ordre de route, la fatigue est grande, et forte la tendance au sommeil ou à la négligence. On risque beaucoup d'être surpris et dans de mauvaises conditions. Aussi les chefs de raids préféraient ne pas s'arrêter, malgré la fatigue qui en résultait, et ils poussèrent la durée des marches jusqu'à la plus extrême limite, 45 heures sur 48.

Quand la course excède 24 heures, le repos est nécessaire, ne fût-ce que pour faire manger les animaux. On se repose de deux manières : ou sur la route même ou au bivouac. Les Américains ont pratiqué les deux procédés.

Il n'est jamais question de cantonner. On s'éloigne au contraire des lieux habités et on s'installe en plein champ, dans des bois, sur des hauteurs, en s'abstenant de feux ou de lumières pour ne pas attirer l'attention.

Durant les haltes, le péril étant sans cesse imminent, chaque cavalier doit toujours rester à côté de son cheval prêt à sauter en selle. Si le stationnement se prolonge, les cavaliers dorment quelques heures la bride au bras.

Les Américains en sécurité relative débridaient. On attachait les chevaux à des arbres ou à des clôtures, et les cavaliers se couchaient à côté. Quelquefois on faisait des abris improvisés le long des haies ou des murs, quand le temps était mauvais.

Pendant la durée d'un raid, on ne dessellait jamais les chevaux, sauf momentanément pour visiter leur dos.

Les chef des gros corps agissaient autrement dans leurs raids ou opérations. Ils allaient moins vite, restaient plus longtemps dehors et se reposaient la nuit. Sheridan, entre autres, bivouaquait presque toujours. Chaque cheval avait une double entrave reliée par une chaîne à un piquet de fer. C'était une surcharge pour les animaux.

Tous les moyens d'attache sont à proscrire, à l'exception d'une longe, qui sert en même temps de corde à fourrage.

Le choix des lieux et des moments de halte exige beaucoup de sagacité. Les colonnes de cavalerie par deux sont longues, et, pour éviter toute perte de temps comme tout surcroît de fatigue, on s'arrêtera sans quitter la route ni la formation en colonne. Chacun se reposera à la place où il se trouvera, c'est le moyen le plus rapide.

Il n'est pas toujours le plus sûr quand l'effectif du raid atteint un effectif assez considérable. Le bivouac donne plus de garanties, surtout quand il peut se prendre dans les bois. En plaine, la difficulté d'attacher les chevaux est une gêne à laquelle on pare de différentes façons.

Quand le repos dure quelques heures, le bivouac est préférable.

La restauration des hommes et des animaux n'est pas une grande préoccupation quand l'effectif est peu élevé. La difficulté devient énorme si le nombre s'accroît, et elle finit par devenir une impossibilité. On vit généralement sur le pays avec 500 ou 1,000 chevaux, un régiment ou une brigade. Le triple, ou une division, devra d'ordinaire se séparer pour se nourrir, et c'est une disposition dangereuse. Que serait-ce, si l'on menait avec soi deux ou trois divisions : 6,000 à 10,000 chevaux? On mourrait de faim ou l'on ne marcherait guère. C'est une des principales raisons qui s'opposent à la réunion des gros corps de cavalerie.

Les raids américains s'alimentaient, chemin faisant, dans les fermes et les petits centres. On disposait le long de la route les denrées rapportées par les fourrageurs. On s'arrêtait, on débridait, et les chevaux mangeaient.

En plusieurs circonstances, des champs de maïs suffisaient à la restauration des hommes et des montures. Les cavaliers grillaient les grappes, les chevaux broutaient les feuilles, et l'on repartait.

On cite certains raids où l'on est resté vingt-quatre heures sans faire boire ni manger les chevaux, et sans rien donner aux cavaliers.

Les courses de ce genre entraînent des privations et des fatigues de toute sorte. Elles demandent des hommes habitués à les supporter, vigoureux de santé, audacieux d'esprit et aimant la guerre.

On s'efforcera sans doute d'adoucir la situation, en emportant quelques approvisionnements. C'est un poids à porter par le cheval, et si on le surcharge, on réduit l'étendue du parcours; on n'évite point ce dilemme : Ne rien porter et marcher beaucoup; ou charger la monture et diminuer la marche.

Les Américains n'y ont pas échappé. Les cavaliers de Forrest emportaient deux ou trois rations de viande cuite et de pain pour les courses de quelques jours. Dans les raids plus longs figuraient des voitures légères chargées de subsistances.

Stoneman prescrivit un jour à ses cavaliers de prendre huit jours de vivres, ce qui forme un poids bien considérable.

Dans le gros corps de Wilson, chaque cavalier était muni de 5 jours de vivres et de 24 livres de grain. Des mulets portaient 5 jours supplémentaires de biscuit, 10 de sucre, de café et de sel. Enfin, 250 voitures renfermaient 45 rations de café, 20 de sucre, 15 de sel et 80 cartouches de réserve par homme. Il ne s'agissait pas d'un raid proprement dit (l'effectif était de 12,000 cavaliers avec 1,500 fantassins). On marchait lentement, et le résultat n'eut rien de remarquable.

Le corps de Sheridan était organisé à l'européenne; chaque homme avait 5 jours de vivres, 15 kilogrammes d'avoine, sa tente, son manteau, sa couverture. Des voitures traînaient 15 jours de sucre, de café, de sel, et une réserve de munitions. L'effectif s'élevait à 10,000 cavaliers environ, et les étapes ne furent jamais bien longues.

Les troupes de Stuart étaient les mieux organisées; elles avaient des tentes, et parfois des approvisionnements sur voitures.

En résumé, 2 jours de vivres pour l'homme représentent 2 kilogrammes au moins, et 8 pour le cheval, total 10 kilogrammes au minimum. Comme conséquence, il faut un ustensile de cuisine de 800 grammes, une musette, une besace, une hachette, 900 grammes. On atteint facilement 12 kilogrammes de surcharge, et si on multiplie ce poids par le chemin parcouru chaque jour, on voit combien est grand l'effort supplémentaire imposé au cheval.

En admettant que le poids moyen du cavalier avec ses armes et sa selle nue soit de 84 kilogrammes environ, la surcharge représenterait un septième d'augmentation. A fatigue égale, il en résulterait une diminution de trajet de un septième, soit 5 kilomètres sur 35, 10 kilomètres sur 70, 16 kilomètres sur 100. C'est déjà quelque chose.

Si l'on ajoute encore des sacoches pleines et un porte-manteau, comme en possède notre cavalerie, c'est un autre supplément de 12 kilogrammes pour le moins, et la réduction du travail utile s'élèverait à 2/7, soit 10 kilomètres sur 35, 20 kilomètres sur 70 et 32 kilomètres sur 100. Ces chiffres ont plus d'éloquence que tous les arguments. Ils disent que la condition dominante du raid est de ne rien emporter et de savoir parer à tout.

Cet aphorisme absolu, au premier abord, n'est pas d'une application impossible. Toutes les phases du raid ne sont pas également délicates. Dans la première partie surtout, on peut le faire accompagner par des voitures de vivres et de grain jusqu'à une certaine distance; reposer et réfectionner le personnel et les montures; puis, abandonnant les charrois, repartir sans aucun approvisionnement.

Les renseignements préparatoires du raid doivent avoir fait connaître les ressources probables sur la route et les lieux où elles se trouvent. On ne se lance donc pas aveuglément; on sait ce que l'on fait.

LXIX.

COMBATS ET DESTRUCTIONS EN RAID.

Le raid ne recherche pas le combat; il est obligé de s'engager maintes fois. Un parti ennemi barre la route; il faut s'ouvrir un passage. Un défilé est occupé; on doit en débusquer les défenseurs. Un centre de population, une station ferrée possède une garnison qu'il est nécessaire de chasser; un convoi est protégé et son escorte doit d'abord être dispersée. Tous ces cas appartiennent au combat offensif. Durant les œuvres de destruction, il importe de couvrir les travailleurs, de tenir à distance les forces adverses cherchant à troubler l'opération. Dans la retraite, il est parfois nécessaire de contenir les poursuivants, et, dans ces deux éventualités, le combat défensif est imposé.

Le raid comprend seulement de la cavalerie avec quelques canons. On y annexe quelquefois de l'infanterie montée. Habituellement les cavaliers doivent suffire à toutes les exigences, et combattre à pied comme à cheval, plus souvent, peut-être, à pied.

Leur équipement et leur armement ne sont pas propices au rôle qui leur est assigné.

Le sabre est la pierre d'achoppement. Très gênant à pied, il est de mince utilité à cheval. Il n'est admissible qu'à la condition d'être fixé à la selle et non au corps de l'homme. La suppression du sabre avait été réalisée dans les corps de volontaires américains. Stuart, qui commandait de la cavalerie régulière avec revolver et sabre, finit par renoncer à cet instrument embarrassant et le remplaça par la carabine. Les corps de Morgan et de Forrest n'avaient point de sabre. Chaque cavalier était armé d'une carabine avec un ou deux revolvers.

En Europe, la même tendance se manifeste contre l'arme blanche, dont l'inefficacité est manifeste. La lance se comprenait à la rigueur; le sabre, non. C'est surtout évident pour les opérations irrégulières, où l'offensive-défensive est presque toujours obligée, et réclame surtout une arme à feu. Tout récemment, une brochure anonyme allemande, qui fait grand bruit, demande carrément un fusil à baïonnette pour toute la cavalerie, afin d'augmenter l'énergie du combat à pied et de permettre de donner l'assaut.

Ces idées sont nées au temps de la guerre de la Sécession américaine et elles se sont propagées depuis.

Les attaques de nuit sont possibles, avantageuses, avec une faible troupe, quelques escadrons par exemple. Il est prudent de n'y pas songer avec un gros effectif, les erreurs et les méprises étant trop à redouter. Il est préférable de s'approcher de nuit, de commencer même la lutte avant le jour, de manière à surprendre l'adversaire, s'il se peut, dans l'obscurité, et à y voir clair une fois qu'on sera bien engagé.

En approchant du point où l'on va faire effort, on s'arrêtera pour remettre les chevaux en état; une demi-heure ou une heure suffit. Pendant ce délai, des éclaireurs rampants vont examiner la position de l'adversaire, et, sur leur rapport, le chef du raid prend ses dispositions de combat.

Le raid agit surtout par surprise; par suite, on évitera de faire ce qui est rationnel, présumable, et on s'attachera à ce qui semblera illogique, improbable. L'adversaire a aussi raisonné

son affaire; il n'ignore pas que les raids sont possibles, qu'il peut s'en présenter. Il a pesé toutes les éventualités logiques et pris ses mesures pour y parer. Si l'on agit à l'encontre de la probabilité, il en résultera une situation que le défenseur ne pouvait prévoir et il se trouvera en défaut de précautions.

Dérouter l'ennemi est l'essentiel. On ne prendra donc pas le chemin le plus facile, on ne choisira pas le côté le plus favorable; car la vigilance y est grande et la défense bien préparée.

L'attaque double est indispensable, qu'elle s'effectue en même temps sur deux points, ou qu'elle se produise successivement. L'engagement de front est en général une fausse attaque pour attirer l'attention du défenseur et occuper ses forces. Pendant qu'on les amuse ainsi, on procède à l'attaque de flanc, à un enveloppement partiel, à un mouvement tournant, à une agression sur les derrières.

On agit aussi inversement. On opère une démonstration sur le flanc en négligeant d'abord le front, et quand elle est dessinée, on fait irruption en masse directement.

Si l'on a lieu de penser que l'ennemi se garde mal, on marche plus rapidement et par une seule direction. On se porte sur l'adversaire aux grandes allures. On attaque avec beaucoup de vigueur pour produire un grand effet moral.

Les attaques combinées sont plus profitables quand l'ennemi est vigilant et surtout supérieur en nombre. Il importe alors de diviser son attention et ses éléments. Les mouvements circulaires pour déborder une aile prennent du temps et l'attaque de front menée avec peu de monde ne saurait se prolonger. Il faut opérer vite et se décider plus rapidement encore.

Dans ce cas, on combat à pied sur le front, on laisse l'ennemi incertain, on cède le terrain s'il avance, on le contient par des embuscades, et on facilite de la sorte le mouvement de flanc, qui s'exécute toujours à cheval, à moins d'une impossibilité absolue causée par le terrain.

En cas de rencontre de l'ennemi en mouvement, on prend l'initiative de l'attaque, s'il n'est pas trop nombreux, et, dans le cas contraire, on se dérobe.

Ces méthodes ne sont pas nouvelles. On les a plus ou moins bien employées dans tous les temps parce qu'elles sont nécessaires. Le propre des attaques de cavalerie est toujours la résolution prompte et l'action énergique. Ces qualités sont indispen-

sables à un plus haut point encore dans le service irrégulier où les circonstances sont si variables et si instantanées. L'audace et la ruse, la connaissance du terrain et des habitudes de l'ennemi, la possession d'une bonne manière de procéder et une présence d'esprit ne se démentant jamais, permettent de se tirer sans trop de pertes des différentes crises qui attendent le raid.

Quoique les Américains fussent d'excellents cavaliers, le terrain gênant souvent l'action des chevaux, la coutume vint promptement de ne plus combattre qu'à pied dans les raids. Morgan ne conservait à cheval qu'une ou deux compagnies, avec l'avant-garde, pour agir sur les flancs ou couvrir la retraite. Ses hommes mettaient pied à terre ; un sur 4 ou sur 8 tenait les chevaux.

Si le terrain offrait des abris, il formait sa troupe en croissant, les cavaliers sur un rang, à 2 ou 3 mètres d'intervalle, et il portait sa ligne vivement en avant.

En terrain découvert, il constituait 2 ou 3 lignes semblables. Tout le monde se couchait. La première ligne ouvrait le feu et on exécutait le passage des lignes en avant, au pas de course.

Morgan ajoutait toujours une attaque de flanc à celle de front. Il préférait surtout agir sur les derrières. A cet effet, il opérait un mouvement tournant de 4, 5 ou 6 milles (6,400, 8,000 ou 9,600 mètres), apparaissait tout à coup en arrière de l'adversaire, et mettant pied à terre, attaquait rondement par le feu, comme cela se passait déjà en avant.

Tandis que Morgan donnait à l'attaque de front une importance égale ou supérieure à celle de flanc, Forrest faisait l'inverse. Il laissait seulement son avant-garde aux prises avec l'adversaire et se portait au plus vite avec le gros de sa colonne, par une courbe à grand rayon, contre le flanc de l'ennemi.

Il avait 2 pièces par brigade et ne s'occupait point d'elles d'une manière particulière. Elles trottaient ou couraient avec la cavalerie à la place où les événements les amenaient. Elles se mettaient en batterie où elles se trouvaient au début de l'attaque, et les cavaliers démasquaient pour qu'elles pussent faire feu. Forrest aventurait beaucoup ses canons sans se soucier de les compromettre.

Il employait même le combat à pied contre la cavalerie à cheval. Il engageait légèrement un de ses régiments qui tiraillait, battait en retraite et attirait l'ennemi qui venait se faire

fusiller, par un deuxième échelon pied à terre et bien embusqué soit d'un côté, soit des deux côtés de la route.

L'usage du combat à pied se retrouve dans les luttes de cavalerie à cavalerie, même en terrain convenable. Le 9 juin 1863, Stuart avec 12,000 chevaux attaqua environ 15,000 cavaliers fédéraux à Brandy-station. Dans ce combat une partie de chacune des deux cavaleries mit pied à terre. On combattit à la carabine et en même temps des charges à cheval furent exécutées des deux côtés. Cet engagement est fort remarquable sous ce rapport.

Dans l'offensive, Sheridan, arrivé à 1,200 mètres des tirailleurs ennemis, arrêtait sa cavalerie. Un homme sur deux mettait pied à terre, allait s'embusquer et engageait l'action. Les cavaliers restés à cheval emmenaient les montures de leurs camarades en dehors de la zone de feu et les ramenaient au galop s'il en était besoin.

Des groupes de cavaliers à pied suivaient la ligne comme réserves. D'autres groupes se portaient à cheval sur les flancs, et, mettant de même la moitié de leurs hommes à pied, attaquaient vivement.

Dans la défensive ou en présence de l'infanterie, Sheridan faisait mettre pied à terre, un homme sur 4 ou sur 8 gardant les chevaux, et il transformait en infanterie son gros corps de cavalerie. Il disposait ses trois divisions en trois échelons. La première en tirailleurs; la seconde en colonnes de régiment servait de soutiens, et la troisième plus massée constituait la réserve. Ce dispositif ne laissait pas de présenter beaucoup d'inconvénients.

Contre la cavalerie, Sheridan combattait toujours à cheval.

L'emploi du combat à pied est encore indiqué pour protéger les travailleurs employés aux destructions. Des cavaliers embusqués derrière des obstacles improvisés opposeront une résistance autrement sérieuse que des cavaliers à cheval. Les deux procédés se combineront avec avantage. On poussera au loin de petites pointes pour observer et avertir, et en arrière d'elles on installera des postes à pied barricadés pour résister le temps nécessaire.

Ce mode de combat est encore à conseiller dans la retraite. Au lieu de lutter à cheval et en force avec les poursuivants, ou après l'avoir fait infructueusement, on adopte le seul moyen praticable : sacrifier une partie des cavaliers pour sauver le reste; les placer à un défilé, les retrancher rapidement et leur prescrire

de tenir un temps déterminé au moins. Le poste n'est pas toujours perdu en entier et on a gagné du temps.

Aucune fraction de cavalerie n'est autorisée à détruire quoi que ce soit de son propre mouvement. L'initiative en ce genre pourrait avoir les plus fâcheux résultats en empêchant les combinaisons du général en chef. C'est sur son ordre seul que les destructions sont opérées. Il prescrit celles qu'il y a lieu de pratiquer, aux ponts, aux écluses, aux canaux, aux conduites d'eau, aux routes, aux voies ferrées, aux lignes télégraphiques. Il indique, en outre, la gravité de la destruction, selon qu'il s'agit de rendre impraticables, momentanément ou durablement, les lignes d'eau, de terre, de fils télégraphiques.

L'enlèvement des convois, l'incendie des magasins et établissements de l'adversaire est toujours de droit. On emmène les choses utiles quand on le peut, sinon elles sont détruites.

Dès que le raid atteint le point où il doit pratiquer une dégradation, il enlève brusquement la position si elle est défendue, ou disperse l'escorte s'il s'agit d'un convoi. L'adversaire défait, on dispose les forces de protection; en même temps on se met au travail et on le poursuit sans désemparer.

On a énuméré dans les traités une foule de moyens de destruction, fort ingénieux mais peu pratiques. En raid, on ne doit pas chercher à opérer savamment, ce qui entraînerait un outillage spécial. On procède simplement avec ce qu'on trouve sur place et on s'ingénie pour en faire le meilleur emploi.

La destruction s'applique à des voitures, à des constructions, à des écluses, à des poteaux ou à des fils télégraphiques, à des réservoirs, à des rails, signaux, aiguilles, etc.

Les moyens pratiques sont la dynamite et le feu, quelquefois les instruments rencontrés dans les constructions qu'on veut renverser ou dans les environs. Pour les convois, les magasins, les poteaux télégraphiques, le feu est ce qu'il y a de mieux et il est facile à mettre.

Tous les procédés de détérioration des voies ferrées ont été enseignés. La plupart sont trop compliqués. Si on désire couper la voie dans un endroit isolé, le raid s'en approche, s'arrête derrière quelques maisons, envoie de rapides pointes reconnaître, prendre position, et enlever les cantonniers. Les maisons fournissent des outils, des instruments aratoires, les barreaux des fenêtres ou des grilles, etc., et avec ces engins on attaque la voie.

Les Américains avaient un procédé très expéditif. Ils couvraient les rails de bois et de broussailles et les enflammaient. Les rails se tordaient sous l'action du feu, et avec des instruments de rencontre ou de simples leviers de bois on complétait la destruction. On rapporte que 1,000 cavaliers travailleurs détruisaient ordinairement de cette façon un mille de voie (1,600 mètres) en une demi-heure.

Les destructions ou enlèvements doivent être menés rapidement. C'est le moment critique du raid, l'ennemi peut sans cesse apparaître en force. On se hâte le plus possible, et sitôt le but atteint on s'éloigne. On ne songe plus qu'à se retirer vivement et conséquemment on évite les engagements qui retardent ou compromettent.

A l'aller, le raid craint peu d'être surpris ou de donner dans une embuscade. La soudaineté de sa marche, le secret gardé, empêchent l'adversaire d'être averti d'avance. Au retour, c'est différent; la première partie du raid a donné l'éveil, les courriers, les télégrammes ont circulé, l'ennemi est en mouvement, il cherche l'agresseur. En cette occurrence on a des chances de lui échapper, comme de le rencontrer fortuitement.

Les changements de direction, les crochets, les rétrogradations parallèles, sont employés pour désorienter les poursuivants, pour leur faire prendre le change. Si l'on n'y parvient pas, si le raid déjà fatigué est serré de près par une cavalerie en bon état, il ne reste qu'un moyen de sauver une partie des hommes, c'est de les répartir sur plusieurs directions et de laisser chaque groupe se tirer d'affaire comme il pourra.

La séparation transforme le détachement unique en plusieurs fractions beaucoup moins fortes et partant plus légères, plus mobiles, plus aptes à s'échapper. C'est toujours l'application du même aphorisme : la rapidité est en raison inverse du nombre.

Les gros corps de cavalerie ont généralement opéré des raids à deux degrés ou par rayonnement. Toute la colonne allait occuper un point, s'en faisait une base ou un centre d'où elle expédiait au loin des fractions chargées de diverses missions de razzia ou de destruction.

Celui de Stoneman, établi à Thompson-Cross le 31 avril 1863, en est un exemple.

La fatigue extrême des raids obligeait de même les gros corps à se morceler pour les accomplir. Les généraux comptaient de 6,000 à 12,000 chevaux à leur effectif et ils en emmenaient

1,000, 1,500 ou 2,000. De cette manière, ils ne prenaient que des éléments de choix, et les mêmes chevaux ne marchaient pas dans toutes les opérations. Les corps de ces grands chefs de raid n'étaient pour eux qu'une sorte de magasin d'hommes et de chevaux. Ils y puisaient au départ et y reversaient au retour les animaux et le personnel fatigués.

On ne saurait trop insister sur cette nécessité de la modération des effectifs. Certains raids ont parfaitement réussi, surtout au début, parce qu'ils comportaient peu de monde et une durée raisonnable. Encouragé par le succès, on voulut faire plus grand; on dépassa les limites du possible; on excéda les forces des hommes et des animaux. La témérité l'emporta sur la prudence. On forma de gros corps et on se jeta dans des entreprises insensées. La marche, les remplacements de chevaux, l'alimentation, devinrent très difficiles. On recourut aux convois de vivres, les colonnes s'alourdirent. En même temps, on voyait partout l'adversaire sur ses gardes, et les revers remplaçaient les triomphes.

Le 26 juin 1863, Morgan, traqué et entouré, se rendait. Peu après Stuart fut tué. Le 22 juin 1864, le raid de Wilson n'aboutissait à aucun résultat. Le 31 juillet 1864, Stoneman était plus malheureux encore dans son raid en Georgie; presque tout son corps demeurait prisonnier.

Ces désastres, et bien d'autres, donnent à réfléchir. Le raid est une opération profitable, mais ses conditions sont limitées. Lorsqu'on les dépasse, au lieu de devenir plus fort, on se trouve plus faible et on échoue.

Je placerai ici, comme exemple, un épisode de la guerre de 1870, dans lequel un raid était indiqué. Il fut jusqu'à un certain point prescrit et très imparfaitement exécuté.

Un ordre du prince Frédéric-Charles, commandant la IIe armée, le 12 août 1870, porte: « Le général von Rheinbaben dirigera ses « deux brigades sur Pont-à-Mousson et Dieulouard; une troisième « le rejoindra bientôt. La division franchira la Moselle, gagnera « les plateaux entre cette rivière et la Meuse, se portera au nord « vers la route Metz—Verdun afin d'éclaircir au plus vite la situa- « tion et de savoir si l'ennemi quitte Metz par cette route. On diri- « gera sur Pont-à-Mousson une division d'infanterie qui sera pré- « cédée, avec toute la vitesse possible, d'une avant-garde, afin de « s'emparer de ce point important et de se tenir en relation avec « le général von Rheinbaben. »

Il ne s'agissait pas seulement d'une recherche de contact ou

de renseignements. On en désirait, sans doute, mais il y avait plus à faire, et l'ordre du 12 août l'indiquait.

« Si la division de cavalerie de la Ire armée procède d'une fa-
« çon analogue en aval de Metz, comme on doit le supposer, l'ar-
« mée française de Metz serait dans trois ou quatre jours coupée
« de toute communication avec la France. »

L'opération constituait un véritable raid, dont le but était de s'établir sur les derrières de l'armée adverse et de couper ses lignes de retraite. Il était double. Deux divisions agissant par le nord et par le sud de Metz devaient se relier dans l'ouest. L'idée était bonne; le programme manqua de netteté. Une partie de la combinaison avorta, l'autre fut esquissée seulement.

La division de cavalerie de la Ire armée ne fit qu'une démonstration insignifiante sur les bords de la Moselle, entre Metz et Thionville. La 5e division marcha lentement; un de ses escadrons, se dirigeant au nord, parut le 15, dans la soirée, près de Jarny. Voyant ce point occupé par de la cavalerie française, il rétrograde vivement, échappe à un détachement français à Mars-la-Tour, et bat en retraite avec quelques pertes. Il rejoignit sa division bivouaquant tout entière aux environs de Puxieux et Tronville, au sud du plateau qu'elle était chargée de couper.

Elle ne tenait aucune des trois routes de Metz à la Meuse par Mars-la-Tour, par Doncourt, par Briey, et ces trois voies restèrent libres toute la nuit. Le raid n'avait point été exécuté; la reconnaissance même restait fort incomplète. Les renseignements qu'elle fournit ne permirent pas à l'état-major allemand d'arrêter un dispositif de marche pour les troupes. Les rapports étaient si peu concluants qu'on ignorait si l'armée française avait poursuivi ou suspendu sa retraite vers la Meuse.

Cet exemple est d'autant plus caractéristique qu'aucun obstacle n'empêchait la 5e division de cavalerie allemande de marcher carrément par Mars-la-Tour et Doncourt sur Auboué, pour voir ce qui se passait sur les trois lignes de retraite. Elle avait de bonnes routes à sa disposition, un terrain propice; elle ne risquait pas d'être coupée, car son retour était plus facile en poussant de l'avant sur Mézières, en aval de Metz, qu'en rétrogradant au sud sur Thiaucourt ou Pagny.

Les Allemands auraient pu imiter là le raid de Stuart autour de l'armée de Mac-Clellan. L'opération était bien plus facile. Le trajet de Pont-à-Mousson par Pagny—Waville—Buxières—Mars-

la-Tour—Doncourt – Batilly—Sainte-Marie-aux-Chênes—Montois —Pierrewillers et Hauconcourt, n'excède pas 73 kilomètres, et la Moselle, à cette époque de l'année, est guéable en beaucoup d'endroits pour la cavalerie.

C'était, en somme, une course de 75 à 80 kilomètres au plus, par un beau temps et de bons chemins. Elle a été entrevue, ordonnée jusqu'à un certain point. Elle n'a point été faite. C'est la preuve de la difficulté de réaliser ces sortes d'entreprises, dont la combinaison est si simple.

L'escadron qui parvint jusqu'à Jarny et revint à Puxieux, ayant parcouru 53 kilomètres environ, en aurait certainement fait 20 de plus. Il eût poussé le raid jusqu'à Hauconcourt; un régiment l'aurait également accompli; mais la division ne le put pas, embarrassée qu'elle était de services accessoires, de convois, de réserve d'ambulance, d'impédimenta de toute sorte.

Le brillant passage du général Gourko à travers les Balkans est improprement considéré comme un raid. Ce n'est même pas une opération de cavalerie. C'est une expédition exécutée par un corps mixte d'avant-garde, comprenant 12,000 fantassins et 4,000 cavaliers. Cette opération fort remarquable, surtout à cause des difficultés rencontrées, ne rentre en aucune façon dans le service irrégulier d'exploration, quoique la cavalerie y ait joué le principal rôle, soutenue à petite distance par l'infanterie.

On y trouve cependant quelques enseignements utiles.

Dans la vallée de la Toundja, la cavalerie marchait à travers champs, et on constata une fois de plus la grande augmentation de fatigue qui en résultait.

Comme fortes marches, on ne voit guère que celles du 23 et du 24 juillet 1877. Les deux journées réunies s'élevèrent à 120 kilomètres environ.

Pendant leurs 28 jours d'opérations, les escadrons du général Gourko, en moyenne à 125 chevaux, au passage du Danube, avaient perdu la moitié de leur effectif. Un service très fatigant, une nourriture peu substantielle et de nombreux combats avaient causé cette forte réduction. Ces pertes ne sont point de celles qu'on déplore. Elles étaient largement compensées par un grand service rendu, la prise de Schipka et la possession des Balkans.

LXX.

OPPOSITION AUX RAIDS.

Autrefois la guerre était beaucoup moins scientifique. On la faisait davantage à vue de nez, comptant sur la résolution ou la bonne fortune. On se renseignait mal, on se gardait moins bien encore, et les coups d'audace, les surprises, réussissaient fréquemment.

Lors des premiers raids sudistes de la guerre de la Sécession, les Nordistes, ne se préoccupant nullement de ce genre d'opérations, furent pris au dépourvu. Ils n'usaient d'aucune précaution, et les gens du Sud ne trouvèrent d'abord personne pour s'opposer à leur marche. L'expérience advenant, les choses changèrent d'aspect. Peu à peu les raids devinrent infructueux, plusieurs échouèrent, quelques-uns durent capituler.

De tels enseignements porteront leurs fruits à l'avenir. On réactionnera contre les raids, et il est bon d'étudier les moyens de les neutraliser, comme on cherche les moyens de les effectuer.

La possibilité, la puissance, la nécessité même des raids étant établies, on est certain que l'adversaire en tentera et on se conduira en conséquence. A présent plus qu'à aucune époque, on se précautionnera contre des opérations de cette nature. Si on ne peut empêcher l'ennemi de les entreprendre, il n'est pas impossible d'en paralyser les mouvements, d'en atténuer les effets, de les faire échouer et de les punir.

On sait que des raids auront lieu; leur moment et leur direction sont inconnus, sans être pourtant imprévus. On n'ignore ni leurs procédés ni leur manière d'agir. On peut tabler sur ces éléments connus et parer aux aléa. Le raid est basé sur l'absence de précautions, le défaut de vigilance, en un mot sur l'inhabileté de l'adversaire. Celui qui saura son métier déjouera en partie ces combinaisons. Quand on les subissait autrefois, on pouvait invoquer des circonstances atténuantes. Elles seraient inacceptables aujourd'hui.

On est averti, on s'attend aux agressions de cette nature; on doit être sans cesse en mesure de les repousser et adopter pour cela des dispositions efficaces. Elles se distinguent en mesures

générales et spéciales, en moyens fixes et mobiles, en procédés défensifs et offensifs.

J'ai exposé dans la *Tactique de marche* la manière de protéger le flanc et les derrières des colonnes ou des troupes en station. On emploie le même système pour couvrir la zone d'opération d'un corps d'armée isolé ou d'une armée. C'est ce qu'on nomme la protection stratégique d'une armée. Le front est surveillé par le service de sécurité et d'exploration régulière ou irrégulière. Il l'est aussi en partie sur les flancs des colonnes ou cantonnements extérieurs. On y ajoute certaines mesures particulières sur les flancs pour garantir les lignes de ravitaillement, et ces mesures, confiées à des fractions spéciales de troupes, s'étendent aussi sur les derrières.

La protection stratégique des flancs est d'autant plus difficile à installer qu'on s'éloigne davantage de ses points d'appui matériels. L'envahisseur se trouve sous ce rapport dans une situation plus difficile que l'envahi.

Les grands accidents du sol sont des barrières naturelles. Les cours d'eau, les canaux, les montagnes, les forêts jouent un rôle important au point de vue de la résistance. Ils offrent des défilés faciles à barrer, et une petite force peut y arrêter longtemps une grosse colonne.

Les passages obligés sont comme les portes d'une région. Si on les ferme, on contrarie beaucoup l'adversaire. Il est astreint à suivre certaines routes, à adopter certaines directions principales, tant par la configuration du sol que par le but qu'il poursuit. Ces lignes sont les plus avantageuses pour lui. En les interceptant, on l'oblige à une déviation de son trajet, et il en résulte pour lui des inconvénients divers, des dangers et tout au moins des retards.

Sur un théâtre d'opérations, il existe des points si indispensables aux mouvements, qu'ils amèneront forcément l'ennemi à s'y présenter. De ce nombre sont les ponts, les défilés, les nœuds de route, les lieux de dépôts, les stations principales des voies ferrées, leurs bifurcations surtout. Ces lieux d'influence prépondérante sur les flancs de la zone de marche seront occupés et retranchés.

Il ne s'agit pas d'établir une sorte de muraille de la Chine, ni un cordon de troupes dont la fragilité serait grande tout en exigeant beaucoup de monde. On se bornera à des flancs-gardes

stratégiques, si l'on peut ainsi parler. Les principaux défilés d'une chaîne ou d'une forêt, les ponts d'une rivière ou d'un canal seront mis en état de défense, et recevront une petite garnison permanente qui s'occupera d'en augmenter la force de résistance.

Tous les passages ne peuvent être gardés de la sorte. Il en résulterait une dissémination trop grande des troupes, et il vaut mieux défendre vigoureusement quelques-uns des plus essentiels que d'être sans puissance partout. On ne prétend pas interdire tous les passages. On ferme seulement les meilleurs, les plus courts, les plus avantageux à l'ennemi. Tout n'est pas occupé. Entre les postes défensifs principaux, on dispose des vigies, des observateurs sur les passages secondaires, de manière à être averti de l'approche d'un raid.

L'interdiction du périmètre n'est pas absolue. Une force suffisante et audacieuse pourra y pénétrer, d'où s'ensuit l'obligation de prendre aussi des mesures à l'intérieur de la zone de marche, en ce qui concerne les points essentiels des communications de terre, de fer ou d'eau. Les gîtes d'étape, les stations, les magasins, les ponts, les viaducs, les tunnels seront protégés par des défenses. La fortification improvisée suffit presque toujours à mettre à l'abri d'un coup de main hardi et il ne faut pas davantage. Les moyens matériels de résistance sont surtout destinés à permettre de tenir tous les endroits importants avec des garnisons relativement minimes.

Il convient de ne pas donner à ces recommandations une portée qu'elles n'ont pas. Égrener une armée dans une foule de petits postes serait un système déplorable. L'armée active ne doit rien laisser en arrière. Elle conserve toutes ses forces pour agir contre les masses opposées. La garde des lignes et des flancs appartient aux troupes de réserve ou de seconde ligne.

Les besoins ne sont pas aussi grands qu'on se le figure peut-être. Des effectifs restreints atteignent le but cherché, à la condition de les bien installer. Leur faiblesse constitue précisément leur avantage, qui est de produire beaucoup avec peu de monde.

On ne prétend pas empêcher l'ennemi quand même. On veut le contrarier, le retarder, l'arrêter un certain temps, se procurer un délai pour amener des secours. Si l'adversaire opère des raids avec peu de forces, il échouera très probablement. Quelques succès, dus surtout à la démoralisation des défenseurs, ne prouvent rien. De petits postes solidement organisés et convenable-

ment occupés résisteront très bien à une force de cavalerie dix fois supérieure.

« Les tentatives de la 4e division de cavalerie allemande pour « détruire le chemin de fer près de Bonneval, au nord de Châ- « teaudun, échouent, comme celles de la 6e division dans la « vallée du Loir. La ligne était gardée par de l'infanterie. » (*Bulletin de la Réunion des Officiers*, n° 47 de 1881, extrait d'un ouvrage allemand.)

Il ne manque pas d'exemples analogues.

Si l'adversaire a des raisons particulières de réussir l'opération, il sera contraint d'y affecter des troupes nombreuses. Durant leur absence, elles feront défaut sur le front de l'armée pour les gros engagements, et leur effectif élevé rend plus difficile la conduite du raid.

Les convois en mouvement sont protégés par des escortes. C'est la méthode usitée et elle n'est pas toujours bonne. Les escortes faibles n'offrent aucune garantie, si ce n'est contre les insultes ou déprédations des habitants. Les escortes nombreuses absorbent beaucoup de troupes et ce service les fatigue énormé- ment. Il est préférable de donner une protection fixe aux convois. Elle est plus efficace et ne surmène point les soldats. Les gîtes d'étape étant fortifiés, leurs garnisons envoient des détachements prendre position en flancs-gardes le long de la route pendant que les convois ou les trains y circulent.

La protection des voies ferrées et des lignes télégraphiques s'effectue d'une manière analogue. Les points principaux sont mis en défense et reçoivent des garnisons. Celles-ci fournissent des patrouilles qui parcourent sans cesse les lignes, visitent les environs et s'opposent aux légers dégâts des habitants ou des coureurs. Dans le cas où elles auraient affaire à forte partie, elles se replient, avertissent et appellent des renforts.

Le système d'opposition aux raids comprend des réserves, pouvant porter secours aux postes attaqués ou se lancer sur les raids signalés. On les dispose en des lieux d'où il est facile de rayonner et on leur affecte un district de surveillance : une portion de cours d'eau, de voie ferrée, etc.

Ces détachements n'ont pas besoin d'un très fort effectif. Ils occupent des points centraux, ils opèrent par des lignes intérieures et ont moins de chemin à parcourir que l'ennemi. Plusieurs d'entre eux peuvent d'ailleurs être concentrés vers la même

localité, de manière à présenter une force considérable à un moment déterminé.

La partie dominante dans toute cette organisation de résistance aux raids consiste dans les bonnes informations. Tout est là en effet. Le raid tire ses principaux avantages de la surprise. On l'en prive si l'on est averti à temps. L'installation bien entendue d'un réseau télégraphique et sémaphorique en est le moyen. J'ai déjà abordé ce sujet, au paragraphe XXIV, relatif aux reconnaissances fixes. J'ai montré comment on pouvait relier sans cesse les colonnes en marche et les troupes dans leurs cantonnements. Tous les lieux favorables aux signaux se trouvant reconnus durant la marche, il suffit d'en conserver un certain nombre après le passage de l'armée pour satisfaire au service sur les derrières.

Les postes flancs-gardes stratégiques, munis d'appareils optiques ou sémaphoriques, seront en relations avec l'intérieur de la zone de marche, par des points élevés d'où la vue s'étend au loin, et qui correspondront entre eux comme avec les forces de réserve.

Les postes extérieurs surtout seront renseignés par des habitants, des espions, des pointes de cavalerie envoyées en exploration. Toutes les mesures seront prises pour la prompte transmission des nouvelles de l'approche de l'ennemi. De la sorte, tout le système entrerait en vibration à la première apparition d'un raid. Un garde-à-vous parti d'un endroit mettrait tous les autres détachements en éveil et en observation. Les avis suivants dénonceraient la force et la direction du raid, et ces nouvelles permettraient de faire mouvoir opportunément les réserves.

L'agresseur, je le répète, en se servant des passages difficiles, en enlevant quelques postes d'arrêt, pourra s'introduire dans la zone de marche, cela est vrai. Une fois entré il trouvera tous les points gardés; bientôt il se verra traqué par des réserves actives; la sortie ne sera pas commode; tous les bons chemins étant fermés par des postes fortifiés, il se verra obligé de se jeter dans les terrains difficiles, et dans ces conditions il a bien des chances d'être compromis ou sinon d'échapper à grand'peine.

C'est ce qu'indique ce passage du général von Clausewitz : « Le partisan qui a été envoyé sur les derrières de l'ennemi avec « mission de tourner l'une des ailes de la position, se trouve « dans le cas d'un homme qui s'introduit, pour en attaquer plu- « sieurs, dans une chambre où il fait nuit; à la longue il doit

« périr. Il en est de même des bandes qui tournent l'armée enne-
« mie. » (*De la Guerre*, liv. VI, chap. 24.)

Le système des raids étant recommandé, on est contraint d'admettre également le système d'opposition aux raids. Les mesures préventives auront pour effet de les empêcher ou d'en réduire le nombre, ou enfin d'en limiter les effets.

Si l'agresseur voit partout la résistance organisée, une vigilance incessante, des réserves prêtes à prendre l'offensive contre lui, un ensemble de mesures judicieusement combinées; s'il reconnaît que de petites forces ont peu de probabilités de succès, et qu'il est nécessaire d'employer un effectif disproportionné au but à atteindre, il est présumable qu'il renoncera souvent à de semblables entreprises. Le seul fait de prendre des précautions est donc déjà une garantie.

Toutes les mesures susmentionnées concernent l'intérieur de la zone de marche de l'armée. Il existe aussi des moyens d'action à employer à l'extérieur de cette zone. J'ai déjà parlé des pointes d'exploration de cavalerie allant au loin voir ce qui se passe, et apportant des nouvelles aux postes sémaphoriques. Les groupes irréguliers du service d'exploration agissant sur les flancs de l'adversaire pour quêter des informations ou lui nuire, ont naturellement dans leurs attributions d'éventer les raids ennemis et de les signaler.

Quand ces groupes sont d'un fort effectif, une brigade ou une division, leur mission va plus loin. Lorsqu'ils ont connaissance d'un raid adverse, leur devoir est de le contrecarrer et de le repousser. Dans quelques cas, il est possible de faire encore davantage. Le raid, quelle que soit sa rapidité, a un trajet assez long à parcourir. Il se meut sur une ligne enveloppante, demi-cercle ou quart de cercle, et si de bonnes informations sont transmises par des cavaliers, des télégraphes ou des sémaphores, on a le temps d'exécuter un contre-raid. On porte rapidement une force de cavalerie suffisante dans la direction signalée et elle attaque avantageusement l'adversaire qui ne s'attend pas à cette rencontre.

Cette organisation contre les raids n'est pas une nouveauté; elle a été recommandée anciennement. Elle n'a jamais pris le développement que nous réclamons maintenant. A première vue, elle semble complexe, et pourtant son application est assez simple. Elle a sa raison d'être et sa nécessité. La guerre devenant aujourd'hui beaucoup plus compliquée que par le passé, les

moyens usités doivent être à hauteur de ces difficultés, si l'on veut en sortir avec profit.

LXXI.

EXÉCUTION DE L'EXPLORATION PENDANT LE COMBAT.

Les paragraphes précédents ont développé l'organisation et le fonctionnement de chacune des parties du service d'exploration. Je vais maintenant en présenter la synthèse ou le fonctionnement d'ensemble dans les trois situations de combat, de marche et de stationnement.

L'exploration sur le champ de bataille est l'élément le plus précieux de la conduite du combat. On l'a pratiquée jusqu'ici d'une manière bien superficielle, sinon nulle. Sans la condamner, sans doute, on a cru à son impossibilité. On a répété que l'approche de l'ennemi diminuait le champ de l'exploration, que les groupes réguliers ou irréguliers étaient refoulés sur leurs colonnes ou rejetés sur les flancs, et qu'il ne restait plus rien entre les masses au moment où elles allaient s'entrechoquer.

Malgré la nécessité évidente et les écrits de quelques auteurs, l'opinion s'est accréditée que le combat mettait fin au service d'exploration ou tout au moins amenait sa suspension. Ainsi, le colonel de Savoye, dans ses *Observations sur l'Armée allemande*, écrit : « Le rôle de la cavalerie éclairante s'accentue surtout « lorsque, venant à rencontrer les troupes avancées de l'ennemi, « un contact avec ce dernier devient tout à fait intime. Son rôle « cesse lorsque les avant-gardes sont engagées. » (Page 433.)

De son côté, le projet de service en campagne qui a été publié en épreuves, porte : « *Le service d'exploration cesse le jour « où les armées sont en présence.* »

Cette erreur manifeste a pénétré dans bien des esprits, et il importe de réagir fortement pour la déraciner, en raison des déplorables conséquences qu'elle peut avoir.

Le service d'exploration se modifie à mesure qu'on approche de l'adversaire; il ne doit pas cesser d'exister un seul instant. Jusqu'à ce qu'on arrive à l'assaut ou à la charge, et même pendant l'assaut ou la charge, il est toujours indispensable de reconnaître le terrain en avant ou à côté des combattants, de leur envoyer des renseignements sur les masses opposées, sur ce qui

se passe vers les flancs, etc. Ces informations pendant l'action sont nécessaires pour modifier les dispositions, augmenter leur intensité, préserver des surprises.

On imaginerait difficilement dans une campagne la suspension de l'exploration pendant les heures ou les journées de combat. Ce service difficile et compliqué forme une chaîne dont les anneaux brisés sont malaisés à réunir derechef. Autant il est commode de continuer des investigations commencées, poursuivies avec suite, autant il est pénible de les reprendre après une interruption. C'est une nouvelle besogne chaque fois.

Tout en avançant que l'exploration cesse avec l'engagement, on ne nie pas qu'elle doive reparaître avec la plus grande activité à la fin de la lutte. Il y aurait donc désavantage marqué à la suspendre, et tout conseille de ne point commettre cette faute. Nombre de documents se prononcent dans ce sens.

Les instructions du général von Schmidt disent : « Toute « troupe qui se porte en avant se fera précéder par des éclai- « reurs. Deux ou trois cavaliers intelligents et sûrs suffiront par « escadron. » (II, 216.)

« On enverra toujours des patrouilles de combat conduites « par un officier et chargées d'observer l'ennemi extérieurement « à l'aile menacée. Chacune des lignes enverra de semblables « patrouilles pour couvrir ses flancs. » (*Idem.*)

« Tous les cavaliers détachés se rallient pour charger. Il faut « faire exception pour les patrouilles de combat, qui continuent « de surveiller l'ennemi pendant toute la durée de l'action et doi- « vent donner aussi vivement que possible avis de l'apparition « ou de l'approche de l'adversaire sur un des flancs. » (II, 217.)

Ces prescriptions positives ne permettent ni doute ni interprétation. On les retrouve explicitement dans le règlement prussien de 1876 (§ III) : « Les patrouilles de combat ont pour but d'ob- « server les flancs de l'ennemi et de rendre compte de tous « les faits importants ; par exemple, si l'escadron paraît menacé « ou si les patrouilles croient qu'il se présente une occasion fa- « vorable d'entrer en lutte. Elles continuent, en tous cas, d'ob- « server même pendant que l'escadron prononce son attaque. « Tout escadron qui n'est pas en liaison avec d'autres troupes, « détache sur chacun de ses flancs une patrouille de combat « qui, en principe, se compose d'un sous-officier ou brigadier et « de deux hommes. »

Cette prescription est à remarquer. Elle est formelle, absolue, et n'a rien à voir avec la fantaisie plus ou moins grande du capitaine.

Le règlement prussien exige en outre 2 éclaireurs de terrain, allant en avant de l'escadron aussi loin qu'ils le peuvent sans échapper à sa vue. Ils marchent à la même allure, et, par des signes convenus, rendent compte de l'état du terrain ou de ce qu'ils découvrent relativement à l'ennemi.

Le règlement autrichien renferme des dispositions analogues (2e partie, § 14) : « Un escadron isolé dans le voisinage de l'en-« nemi pourvoit ordinairement à sa sécurité à l'aide d'une seule « patrouille, fournissant 1 ou 2 hommes sur chaque flanc, 1 ou « 2 hommes en arrière et le reste en avant, 2 cavaliers précèdent « en outre l'escadron à 300 pas. »

Ce texte n'est pas précisément clair. Il est question d'une patrouille, et, en réalité, il existe quatre et même cinq petits groupes d'éclaireurs autour de l'escadron.

Dans la cavalerie russe, chaque peloton possède 4 éclaireurs spéciaux, ne devant agir qu'à petite distance. Il existe de même dans chaque escadron 6 flanqueurs de marche. Deux se tiennent de chaque côté et deux en avant. Le principe est bon autant que l'application vicieuse. Les cavaliers spéciaux ne valent rien.

La nécessité de l'exploration pendant l'engagement a été reconnue par l'instruction ministérielle sur les manœuvres d'automne de 1879. Elle porte : « Des patrouilles, dites de combat, « et composées d'un officier et de deux cavaliers bien montés, « sont envoyées aussi loin que possible sur le front et sur les « flancs de l'ennemi, pour tenir le commandant de la cavalerie « au courant des mouvements de l'ennemi. Elles continuent leur « service de surveillance pendant toute la durée de l'action. » (Page 51.)

Cette prescription positive est d'autant plus à louer, que nos règlements n'en renferment guère ayant ce caractère. Presque toujours les recommandations y sont vagues et laissent place à des interprétations variant du blanc au noir.

En une matière aussi importante que l'exploration, on a eu raison de stipuler formellement, et cette instruction devrait devenir un règlement obligatoire. Quelque bonne que soit l'initiative, elle ne peut jamais aller jusqu'à la suppression ou l'oubli des mesures de sécurité et d'exploration.

On s'est parfois abusé sous ce rapport. Alléguant l'obligation

primordiale de réunir le plus de force agissante au moment du combat, on n'a voulu de détachement d'aucune espèce. On a supprimé les éclaireurs croyant acquérir plus de puissance, et on s'est affaibli. Au moment où on a le plus besoin d'y voir clair, on s'est mis un bandeau sur les yeux.

Les officiers mieux instruits ne commettront sans doute plus à l'avenir cette faute si commune dans le passé. Quelques cavaliers n'ajoutent pas grand'chose à la masse de charge, tandis qu'en éclaireurs ils rendent les plus précieux services.

En approchant de l'adversaire, les pointes légères se maintiennent tant qu'elles peuvent sur le front, observant le terrain, la position, les obstacles, les forces et les mouvements de l'ennemi. Réparties en différents points, elles laissent l'adversaire incertain sur la direction et la force des escadrons qui ne se montrent pas encore, elles empêchent les éclaireurs ennemis de s'avancer pour les découvrir.

D'autres pointes se portent sur les sommets élevés d'où l'on découvre au loin et renseignent comme celles qui sont en avant. D'autres encore se dirigent vers les flancs et s'y maintiennent même pendant l'engagement auquel leur mission les empêche de prendre part. Mieux placées pour observer que les pointes en avant ou en arrière, leur rôle est particulièrement actif au point de vue des renseignements.

Les groupes du service irrégulier, forcés de s'écarter devant les masses ennemies qui s'avancent, prennent un dispositif enveloppant, s'élèvent sur leurs flancs et leurs derrières de façon à tout examiner et en même temps à inquiéter par des démonstrations. Leur but est de se faire prendre pour des têtes de colonnes, de se montrer sur plusieurs points, de se mettre en évidence s'ils sont faibles, et de se jeter résolument dans le flanc de l'ennemi s'ils sont forts.

Aux approches de l'engagement, le réseau de sécurité est forcément brisé. La partie centrale se rallie à la colonne. Une portion de celles des flancs tâche de s'y réunir aussi. Quelques groupes poussent latéralement en avant. Tout ceci ne saurait être abandonné au hasard des initiatives individuelles. Tantôt il faut beaucoup d'observateurs, tantôt un petit nombre suffit. Il importe d'agir avec un certain ensemble et sous une impulsion directrice.

Au moment où le régiment doit agir comme instrument de combat, son chef n'a pas le loisir de s'occuper d'autre chose. C'est au commandant en second ou à un officier désigné à cet effet, qu'il

appartient de diriger spécialement les explorateurs, de les tenir dans la main, de les faire concourir au but commun et de renseigner son chef, la brigade ou la division. Le commandant en second le pourra d'autant mieux qu'il est chargé de centraliser sans cesse le service des informations, et il est le seul en position de remplir convenablement cette mission si utile, si indispensable. Ce n'est pas au début de l'engagement qu'on peut improviser ce service; il doit être organisé à l'avance et son fonctionnement réglé de telle sorte qu'il se continue pendant la durée du combat.

Ce qui est vrai pour la cavalerie isolée, l'est encore davantage pour la cavalerie couvrant ou précédant d'autres armes. Elle est appelée à rendre d'immenses services sous ce rapport. On n'y a pas beaucoup songé jusqu'ici, malgré les indications assez formelles des écrivains et du règlement.

Le général de Brack dit qu'on place la cavalerie sur les ailes des lignes d'infanterie pour qu'elle les éclaire et les protège pendant l'affaire (page 220). Ce passage s'applique naturellement aux avertissements et renseignements que la cavalerie est tenue de fournir, bien plus qu'à une protection matérielle.

Ce qui manque le plus dans le combat c'est la connaissance de ce qui se passe chez l'adversaire. Il y a longtemps que le général von Clausewitz signalait la pénurie des renseignements : « Dans une bataille, c'est à peine si l'on connaît exactement sa « propre situation à chaque instant; quant à celle de l'adversaire, « qui est voilée, on est réduit à la conjecturer sur de faibles « indices. »

Il est possible de conjurer ce mal, sinon toujours complètement, au moins en grande partie.

L'ordonnance sur le service en campagne s'exprime fort laconiquement sur ce sujet essentiel, en son article 134 : « Quand « l'ennemi se dérobe à la vue par un rideau de troupes avancées, « l'avant-garde envoie à droite et à gauche, dans le but de recon- « naître sa position et ses mouvements, des éclaireurs comman- « dés par des officiers intelligents. »

Cette prescription est tout à fait incomplète. Il ne s'agit pas d'un cas particulier, c'est un principe général. Il n'est pas question de l'avant-garde seulement, mais de toutes les troupes de cavalerie, pendant la durée entière de la lutte, selon la position de chacun des régiments.

On ne se figure pas assez à quel point les informations peuvent

affluer, si, de tous côtés, des gens sont uniquement préoccupés d'examiner et de faire connaître sans cesse tout ce qu'ils aperçoivent. L'ensemble de ces observations finit par produire la connaissance complète de la situation et du terrain, sans laquelle on ne peut agir dans des conditions rationnelles.

Aussi, convient-il de prendre l'habitude de l'exploration continuelle de combat, durant les exercices et les manœuvres du temps de paix, afin de pouvoir l'appliquer sans difficulté en guerre.

La cavalerie fait pour les autres armes ce que nous avons indiqué pour elle-même. Elle renseigne sur les positions des troupes amies et surtout sur celles de l'adversaire. Elle charge des groupes plus ou moins forts de se glisser partout, de s'approcher autant que possible. Aucun endroit, aucun sommet d'où la vue plonge au loin, ne doit manquer d'un observateur.

La cavalerie, en exploration de combat, resserre le contact avec l'adversaire, recueille et envoie toutes les informations préalables à l'engagement et concernant les positions adverses, la manière dont elles sont occupées, la force des groupes ennemis, les abords, les moyens d'approcher, les chemins utilisables, les voies permettant de tourner, les obstacles du sol empêchant ou protégeant la marche, les points avantageux, les abris, les couverts propres à masquer les assaillants.

Elle tente des démonstrations pour obliger l'adversaire à se découvrir. Elle va hardiment à lui et s'expose à son feu, pour tâcher de voir, ne fût-ce qu'un instant.

Les renseignements sont réunis par le commandant en second du régiment et il tient son chef de corps au courant de tous les incidents. Celui-ci fait expédier au général toutes les informations intéressantes, pendant qu'il s'approche avec ses troupes, et, à son arrivée, lui fournit des explications détaillées.

Le commandant en second de chaque régiment se préoccupe encore d'envoyer des guides (cavaliers ou habitants) au devant des troupes amies pour leur montrer les meilleurs passages, les points principaux du pays, la position de l'adversaire et faciliter ainsi la tâche des colonnes qui débouchent sur le théâtre de l'action.

En même temps, la cavalerie, en groupes plus ou moins importants, protège et dissimule le déploiement des colonnes. Elle forme un rideau, elle éloigne l'adversaire, et le contient par ses agressions. Elle amène l'artillerie en position, la précède pour

masquer ses mouvements et procède de même à l'égard de l'infanterie.

A mesure que l'artillerie et l'infanterie entrent en ligne, la cavalerie démasque leur front, et, se portant partie en arrière, partie sur les ailes, elle n'abandonne nullement son rôle d'exploration; elle se transporte ailleurs, laissant l'observation du front aux deux autres armes.

Le service des informations ne doit jamais souffrir d'interruption. C'est un axiome, ou, autrement dit, l'évidence même. Quand une troupe n'est plus en mesure de l'effectuer, ce devoir incombe à une autre. Dès que la cavalerie a évacué le front, l'infanterie et l'artillerie disposent leurs explorateurs. Les règlements de manœuvres les nomment éclaireurs de combat ou éclaireurs de terrain pour bien marquer leur fonction spéciale. Ils examinent les chemins, les obstacles pouvant faciliter ou gêner la marche, et les signalent pour éviter des faux mouvements.

Ce n'est pas suffisant. Il est nécessaire de charger spécialement des officiers et des sous-officiers de l'observation constante de l'adversaire pour la partie qui leur fait face. Leur attention ne doit point être distraite par les exigences du combat; ils ne s'occuperont que d'examiner l'ennemi et de rendre compte à leurs chefs. Le commandant en second du régiment est chargé de ce service dans l'infanterie et l'artillerie comme dans la cavalerie. Il tient son chef de corps au courant de tous les incidents, des faits qui s'accomplissent comme des indices signalés. D'après ses ordres, il rend compte fréquemment au général de brigade de la situation telle qu'on la connaît ou qu'elle apparaît.

C'est une pratique que nous ne possédons pas assez. L'infanterie a, ou du moins devrait avoir, des escouades et sections franches, comme des groupes de tireurs d'élite, pour aller examiner incessamment et fournir des indications. On ne peut nier l'utilité d'avoir sur tout le front de combat une série d'observateurs veillant attentivement et signalant tout. La multiplicité des renseignements parvenus à tous les degrés du commandement formerait une base assez sûre pour asseoir des combinaisons et prendre des décisions.

En même temps, chaque troupe doit donner périodiquement l'exposé bien exact de sa situation sous tous les rapports, de ce qu'elle accomplit, comme de ce qu'elle a l'intention de faire, des difficultés qu'elle rencontre ou des possibilités qu'elle entrevoit.

Cette proposition a été faite par le général Verdy du Vernois : « Ce serait une mesure convenable, dans toutes les actions, d'en« voyer en dehors de tout événement extraordinaire des bulletins « réguliers et périodiques, de demi-heure en demi-heure, par « exemple, donnant des renseignements sur les phases du com« bat. » (*Conduite des troupes.*)

Cette mesure est utile, indispensable, et son application méthodique mériterait d'être réglementée si l'on veut obtenir une exécution correcte.

Les stations élevées ou observatoires, au milieu ou en arrière des lignes, examinent sans cesse le théâtre de l'action et ses environs, avec des lunettes de batterie ou autres. Elles font connaître ce qu'elles ont sous les yeux : terrain, indices, troupes, mouvements, formations successives, nombre approximatif, position des soutiens, emplacement des réserves, arrivée des renforts, etc.

Sur les flancs, la cavalerie a le champ plus libre pour voir dans l'intérieur du dispositif de l'adversaire comme sur ses derrières. C'est sur les côtés que se préparent et se prononcent les agressions enveloppantes. C'est là surtout qu'il faut regarder. Un mouvement tournant est dangereux quand il reste longtemps inconnu et se révèle seulement au moment où il est presque impossible d'en annuler l'effet. La réussite provient de la surprise causée et de l'obligation où il place l'adversaire de manœuvrer sous le feu. Par contre, un mouvement tournant éventé dès son origine n'est guère à redouter, car on a le temps de prendre des mesures.

Une opération de ce genre ne saurait réussir si la cavalerie explore bien. Elle a donc de ce chef une responsabilité des plus considérables.

La cavalerie doit aussi empêcher l'ennemi de venir prendre les renseignements dont il a besoin, et, par conséquent, refouler tout groupe d'explorateurs, expulser tout habitant cherchant à s'approcher.

A l'investigation, au refoulement, la cavalerie ajoute la diversion pour troubler et inquiéter l'adversaire. Elle procède alors avec des effectifs plus nombreux, dissimule son approche vers les ailes, apparaît subitement à 800 ou 1000 mètres, jette des cavaliers à pied en tirailleurs, étend sa ligne, ouvre un feu rapide; et quand l'ennemi a pris des mesures, modifié ses dispositions, montré ses forces, la cavalerie se retire et recommence ultérieurement sur le même point ou sur un autre.

On y emploie des détachements considérables et même des divisions entières, pour donner à la diversion une grande puissance. C'est ce que préconisait le général de Brack : « Au moment « de la bataille, la cavalerie opère sur une ou sur les deux ailes « de l'ennemi, tentant des attaques de flanc ou se rabattant en « partie sur les derrières de l'ennemi pour l'inquiéter. »

Ces raids de combat sont très fructueux, surtout lorsqu'ils pénètrent en arrière des lignes opposées. Frédéric le Grand disait que trois hommes derrière l'ennemi valent mieux que cinquante devant. Le maréchal Bugeaud professait la même doctrine. On ne négligera rien pour se procurer cet avantage, et la cavalerie se souviendra toujours que le meilleur moyen de garantir les flancs de son armée est d'assaillir ceux de l'adversaire.

Veiller et renseigner est un devoir continuel. Pendant l'engagement il est plus impérieux encore, pour éviter les mécomptes et profiter des éventualités heureuses. Cependant on l'accomplit mal. Le combat absorbe l'attention de tous; chacun veut être au feu; le chef s'occupe de la partie la plus essentielle : la conduite de l'engagement; c'est naturel. Les renseignements seront toujours négligés, sinon nuls, tant qu'un service des informations ne sera pas organisé à l'avance et prêt à fonctionner ou mieux à continuer son rôle perpétuel. Tout en montre la nécessité. Le partage des attributions s'impose : aux uns, l'action; aux autres, l'observation et la direction des explorateurs, des espions, des émissaires, les transmissions de certains signaux dans des cas déterminés, l'interrogatoire des prisonniers, des habitants, enfin la préoccupation incessante d'éclairer, de renseigner, d'avertir ceux qui combattent.

Il n'est pas impossible d'évaluer la quantité moyenne de cavalerie à employer au service des renseignements durant le combat. En arrière d'un corps d'armée occupant près de 6,000 mètres de front, on trouvera environ 3 points d'observation avantageux et ces 3 observatoires demanderont 3 officiers accompagnés chacun de 6 à 8 cavaliers. On y ajoutera, selon le cas, un poste de même force à la station télégraphique et un autre peut-être à l'aérostation. C'est 30 ou 40 cavaliers à fournir par la cavalerie de corps ou la cavalerie divisionnaire. Cela représente pour une armée 140 à 160 cavaliers environ.

Sur les ailes du dispositif de combat se trouvera la cavalerie d'armée et il lui appartient de surveiller les flancs. La profondeur d'une armée en ordre de combat atteindra vraisemblablement

6 à 8 kilomètres. Trois ou quatre groupes d'un peloton et peut-être un groupe d'un ou deux escadrons suffiront sur chaque flanc, et il en résulte au total cinq escadrons pour une armée, ce qui n'est pas considérable.

Il ne s'agit là que d'explorateurs; les démonstrations, les diversions, les agressions sur les flancs et les derrières de l'adversaire, c'est-à-dire la majeure partie des raids de combat, s'effectuent par des régiments, des brigades ou des divisions, et toute la cavalerie d'armée peut être employée à ces opérations, comme aux contre-raids.

On ne confondra pas l'utilisation de la cavalerie avec sa dispersion. J'ai maintes fois insisté sur la nécessité de la conserver très concentrée, de lui laisser le plus de forces disponibles pour l'action et de détacher seulement l'indispensable pour l'exploration. C'est une question de mesure, mais elle ne peut aller jusqu'à la suppression, pas même jusqu'à l'insuffisance. Une grande parcimonie dans la dotation du service des renseignements, amène un préjudice grave que ne balance pas le bénéfice de disposer de quelques escadrons de plus dans la lutte. Leur choc ne changerait certainement pas la face d'une bataille, tandis qu'habilement employés à obtenir de bonnes indications, ils pourront faire naître une combinaison heureuse et décider du succès.

A la guerre, une nécessité quelconque ne doit pas être sacrifiée à une obligation plus impérieuse. Le gain espéré d'un côté aboutit parfois à un tort plus notable de l'autre. Le talent consiste à satisfaire à toutes les exigences, ou, autrement dit, à ne point négliger les petites choses.

L'exploration de combat est précisément du nombre des mesures de détail qu'on oublie facilement, attiré qu'on est vers les combinaisons de la lutte. Elle n'est pas seulement avantageuse pendant l'engagement, elle est encore le lien indispensable entre l'exploration précédant la bataille et celle qui la suivra. Sans cette continuité on se trouve fort embarrassé, quand la poursuite commence, pour retrouver les pistes perdues. C'est ce qui advint après Austerlitz. L'exploration avait cessé pendant la bataille, et dès qu'elle fut terminée la cavalerie de Murat se trompa complètement sur la ligne de retraite adoptée par l'ennemi.

LXXII.

EXÉCUTION DE L'EXPLORATION EN MARCHE.

Le service d'exploration en marche est la continuation du service pendant le combat, ou bien il succède au service d'exploration en station.

La manière de le disposer au début de la poursuite ou de la marche présente quelques différences, mais elles ne tardent pas à disparaître et la mission devient la même dans les deux cas.

Dès que l'engagement faiblit, on entre dans la période de la poursuite ou de la retraite. La cavalerie transforme sans retard son dispositif d'observation de combat en dispositif d'observation en route. C'est un moment de transition où l'hésitation est toujours punie. Les services centralisateurs pressentant le dénouement de la lutte, préparent les ordres, donnent déjà certaines instructions et désignent des fractions vers la fin de l'engagement. Tout le service d'exploration doit se trouver comme rassemblé dans la main de ses chefs, prêt à s'élancer sur les traces de l'adversaire et à le suivre sans désemparer, comme à dissimuler les mouvements de retraite si l'on est contraint de rétrograder.

Sur les flancs, les fractions de cavalerie en observation continuent leur mission, car il n'est pas possible à ce moment de les relever. On expédiera ultérieurement d'autres groupes, tirés des unités de cavalerie les moins fatiguées. Ils se porteront au delà des explorateurs de flanc, et ceux-ci se rassembleront dès qu'ils auront été dépassés.

En même temps, de fortes unités de cavalerie seront chargées de la poursuite. Elles agiront sur les flancs de l'ennemi et surtout s'efforceront de le devancer à certains défilés, pour retarder sa marche et l'obliger à s'ouvrir un passage.

Au moment de l'achèvement de la bataille, il n'existe pas d'explorateurs sur le front; on en disposera dès la cessation du feu. Leur rôle est de suivre toutes les voies praticables pour constater ce qui se passe sur chacune d'elles. Ils se tiendront aussi près que possible des arrière-gardes, assailliront même leurs arrière-pointes, feront des prisonniers et ramasseront des traînards pour se renseigner.

Des forces plus importantes de cavalerie les suivront, arrive-

ront parfois à leur hauteur, presseront les arrière-gardes, y feront sentir l'effet du canon, et les attaqueront quelquefois.

On ne doit pas attendre grand'chose de la poursuite de front. Suivre l'ennemi est quelque chose sans doute, mais les résultats sont faibles sinon nuls. L'adversaire prend de son côté des mesures de protection. Ses arrière-gardes occupent des positions successives, y tiennent avec avantage contre la cavalerie et ralentissent son mouvement. Elles dissimulent ce qui se passe plus loin; les explorateurs de cavalerie sont dans l'impossibilité de voir et parfois de savoir. L'action par les flancs est la seule efficace pour faire du mal et être informé.

Faute d'avoir procédé de la sorte en 1870, les Allemands sont restés, au début de la guerre, dans une ignorance assez complète de la direction de la retraite des Français, et surtout de la manière dont elle s'accomplissait. Là est l'explication de leur hésitation et de la lenteur de leur marche. Elle ne ressemble en rien à la poursuite ardente, audacieuse jusqu'à la témérité, qui succéda au désastre d'Iéna. Pour le montrer, je placerai ici quelques détails sur le rôle de la cavalerie allemande après la bataille de Reischshoffen (6 août).

La 4e division de cavalerie (3 brigades, 6 régiments, 24 escadrons, 12 pièces), affectée à la IIIe armée allemande, appelée seulement le soir et chargée de la poursuite, se trouva dans de mauvaises conditions. N'ayant pas participé à la lutte, n'ayant pas fait d'exploration de combat, elle fut obligée d'improviser au moment où la nuit survenant ajoutait encore à ses difficultés. Elle passe la Sauer à Gunstett à 9 heures du soir et le gros s'arrête à Eberbach, à peine à 4 kilomètres de Wœrth, c'est-à-dire sur le champ de bataille même. Le régiment de hussards d'avant-garde continue jusqu'à 4k,200 plus loin, à Gundershoffen et Griesbach, se couvrant de la Zintel et de la ligne ferrée.

Ses ordres lui enjoignaient de patrouiller toute la nuit et d'envoyer des renseignements avant 4 heures du matin. Des pointes lancées dans diverses directions firent savoir qu'aucune force française sérieuse ne se retirait vers Haguenau—Strasbourg, ni du côté de Pfaffenhoffen. On disait bien où l'adversaire n'était pas, mais on n'indiquait pas où il était. Les hussards n'avaient pas eu beaucoup de temps pour se renseigner. Ils ne parvinrent à Gundershoffen—Griesbach qu'entre 11 heures du soir et minuit, et les informations devaient partir avant 4 heures du matin. On ne voit pas que les éclaireurs soient allés plus loin que

Pfaffenhoffen, à 15 kilomètres tout au plus du champ de bataille.

Telle était la situation 12 ou 15 heures après la fin de la lutte. Elle ne s'améliora pas dans la journée du 7.

Au matin, le régiment de hussards prend la route d'Ingwiller et la division celle de Niederbronn. Elle s'arrête à l'entrée du défilé des Vosges ayant fait 7 kilomètres, et apprenant que les hussards trouvaient des indices de la retraite des Français, elle rétrograde et suit son avant-garde, s'adjoignant entre temps une brigade de cavalerie bavaroise qui porta son effectif à 30 escadrons et 18 pièces.

A 9 heures du matin seulement, l'avant-garde de hussards traverse Ingwiller, escarmouche un peu à Bouxwiller, et est reçue à coups de fusil à Steinbourg. Le canon force l'évacuation du village, occupé par de petits détachements français qui tiraillaient faiblement. Les éclaireurs allemands les suivent et sont arrêtés bientôt par quelques fantassins embusqués dans un terrain assez coupé.

La 4e division de cavalerie croit avoir retrouvé le contact des Français perdu la veille au soir. La nuit approchant, elle bivouaque à 8 heures près de Steinbourg et desselle. La relation allemande dit que depuis 24 heures cette troupe avait fait 9 milles (67k,770), et que diverses fractions avaient parcouru davantage. Nous ne connaissons pas l'itinéraire exact de cette division. Nous la voyons au bivouac à Eberbach le 6 au soir, et au bivouac à Steinbourg le 7 dans la soirée. Nous savons qu'elle a été à Niederbronn (7 kilomètres), puis de là par Ingwiller et Bouxwiller à Steinbourg (32 kilomètres). C'est un total de 39 kilomètres et non de 68.

Le régiment de hussards installe ses avant-postes, protégés par le canal de la Marne au Rhin, la Zorn et le Schwalsbach, dont les passages sont barricadés et gardés par des cavaliers à pied. Des patrouilles s'avançant au delà des avant-postes reçoivent des coups de fusil. La situation du dispositif de sécurité semble précaire, celle de la division aventurée, aussi les 30 escadrons avec leurs 18 pièces lèvent le bivouac à 10 heures du soir, et rétrogradent de 9 kilomètres, jusqu'à Bouxwiller, où l'arrière-garde parvient seulement à 1 heure du matin.

Si les Allemands ne le racontaient pas eux-mêmes, on aurait peine à croire à cette manière de poursuivre. Le contact, jusqu'à un certain point, retrouvé le 7 au soir était volontairement

perdu quelques heures après par la retraite de la cavalerie. Cette nuit-là, un très faible parti français, descendant de La Petite-Pierre et tirant quelques coups de fusil, aurait facilement déterminé la 4e division de cavalerie allemande à se replier encore beaucoup plus loin.

Cet exemple montre combien il est facile d'arrêter la cavalerie quand elle est en grosses masses. Si au lieu de 30 escadrons et 18 pièces, il n'y avait eu qu'un régiment, un escadron même, Steinbourg serait resté occupé et le contact aurait été conservé.

Dans cette journée du 7 août, l'exploration allemande ne fut pas organisée. On voit du côté de Niederbronn une tentative bientôt abandonnée, et cette masse de cavalerie se dirige tout entière sur Saverne. On ne semble pas avoir cherché à délimiter la zone de retraite. On ne parle d'aucuns détachements envoyés sur les routes Niederbronn—Bitche, Ingwiller—Bitche, Ingwiller—Rorbach—Sarreguemines, Ingwiller—Saar-Union, Bouxwiller—La Petite-Pierre—Phalsbourg, Bouxwiller—La Petite-Pierre—Fenestrange. Il n'y en a pas non plus sur les directions au sud : de Wasselonne et Molsheim sur Lorquin, Blamond, Raon-l'Étape, etc.

Les fautes ont été considérables dans cette période. En réalité, il n'existe ni poursuite ni exploration, et la cavalerie allemande se replie, alors que les Français, se retirant rapidement, prenaient de bien modestes dispositions défensives. L'impression qui avait motivé le mouvement rétrogade de la 4e division de cavalerie de Steinbourg sur Bouxwiller fut telle, que durant les journées du 8, du 9 et du 10 août, la poursuite cessa complètement, et la cavalerie se tint en arrière de l'infanterie.

Un ordre du major général des armées, en date du 10 août 1870, vint lui rendre son véritable rôle. Il est ainsi conçu : « La « cavalerie sera envoyée à une grande distance en avant pour « couvrir la marche; elle poussera son avant-garde fort loin, « de manière à donner aux armées le temps de se concentrer, « s'il y a lieu. »

En exécution de ces prescriptions, la 4e division de cavalerie et la brigade bavaroise prirent de nouveau la tête du mouvement, le 11, dans l'après-midi, à Sarrebourg.

Ce fait démontre péremptoirement la nécessité d'une méthode très définie pour l'application de ce service.

En marche, l'exploration ne peut être confiée aux troupes venant de fournir le service d'avant-postes. Ces fractions l'ont

déjà faite le jour précédent, elles l'ont continuée pendant le stationnement et n'ont pour ainsi dire pas pris de repos. Leur grande fatigue les place dans de mauvaises conditions matérielles et morales pour recommencer immédiatement la même besogne. Le relèvement s'impose.

L'instruction ministérielle du 17 février 1875 porte, article 64 : « Le service de première ligne est fait alternativement par les « deux régiments de la brigade de corps, qui se relèvent tous les « trois ou quatre jours. »

Le principe de l'alternat étant admis, rien n'empêche de remplacer chaque jour les troupes d'exploration, quand on en possède une quantité suffisante. Quelques auteurs ont pensé que l'exploration serait plus fructueuse en chargeant le même régiment de l'accomplir pendant plusieurs jours de suite. C'est plus spécieux que réel. Le régiment sera bien forcé de remplacer tous les jours les escadrons explorateurs. Or, le changement s'opérant dans le même régiment ou entre deux ou plusieurs régiments, cela revient au même, s'il existe dans chacun d'eux un service centralisateur des renseignements, si partout on se tient au courant. Quand l'exploration n'est pas organisée, quand chaque fraction est obligée d'improviser, on préfère laisser en fonctions celles qui ont déjà une certaine pratique ; mais il vient un moment où la troupe en éclaireurs voit ses chevaux épuisés, alors on est forcé de la remplacer et il est souvent un peu tard. Le relèvement quotidien est bien préférable, à la condition de posséder un bon système et une cavalerie habituée à le pratiquer.

Les unités de cavalerie opérant isolément ne fournissent pas de réseau de protection. Elles font partie du service irrégulier d'exploration et restent sans cesse groupées pour agir. Leur action est rapide et leur direction variable. Elles ne peuvent couvrir les autres ni se couvrir elles-mêmes d'un rideau régulier, étendu, difficile à conduire et révélant trop tôt leur présence. C'est une erreur autant qu'une impossibilité, je le répète, de prétendre entourer une armée d'un rideau régulier au moyen des divisions de cavalerie d'armée. Ce serait dénaturer leur rôle et paralyser leur action.

Leur ligne d'avertissement régulière n'excèdera guère un rayon de 6 à 7 kilomètres pour une colonne unique, la seule admissible. Leurs recherches s'étendront souvent fort au delà par des groupes francs, sans relations entre eux. En général, 3 ou 4 pelotons assureront convenablement ce service. Parfois, on dou-

blera ce nombre afin d'obtenir une surveillance plus intense ou une force de quelque importance sur une direction déterminée. Le service irrégulier absorbant une force à peu près égale, on obtient un effectif moyen de 3 ou 4 escadrons pour l'exploration d'une division de cavalerie.

Un corps d'infanterie opérant seul et employant la même quantité de cavalerie, les régiments de la brigade de corps exploreraient un jour sur deux. Habituellement le service sera moins pénible : 2 escadrons suffiront et les cavaliers fonctionneront un jour sur quatre seulement.

La division d'infanterie agissant seule ne consacrera pas habituellement plus d'un escadron au service d'exploration régulier et irrégulier.

D'après ces moyennes, il est possible de relever le service d'exploration tous les jours, et c'est ce qu'on devra faire ordinairement.

Charger un régiment de fournir 8 pelotons pendant 2 jours, 5 pelotons pendant 3 jours, ou les prendre alternativement dans chacun des régiments de la brigade de corps ou de la division de cavalerie, c'est la même chose comme nombre et en apparence comme fatigue. En réalité, c'est différent. Le régiment subvenant à l'exploration doit aussi renforcer et soutenir au besoin ses éclaireurs. Il est tout entier en éveil, en état de tension morale, d'alerte continuelle et il n'est pas bon qu'après avoir passé 24 heures en exploration, les mêmes cavaliers deviennent les soutiens du lendemain.

Le service de sécurité en marche n'étant pas tout à fait le même qu'en station, il n'est pas pratique de remplacer l'un par l'autre en échangeant la consigne. L'avant-garde d'une troupe reçoit au départ communication des avis envoyés par les avant-postes, et, munie de ces informations, elle donne des instructions aux éclaireurs. Les fractions désignées partent en temps convenable et prennent leur dispositif de marche sous la protection du réseau de sécurité et des groupes francs envoyés au loin.

Ce réseau n'est jamais fort éloigné de l'unité de cavalerie qui l'entretient. Sa distance est un demi-front d'exploration ou 6 à 7 kilomètres s'élevant à 12 ou 14 pour les corps d'armée d'infanterie des ailes. Le service de sécurité en marche dépassera le service de station au bout d'une heure ou deux; pendant ce temps, le dispositif protecteur se trouvera doublé en fait, et cette combinaison est avantageuse.

D'autre part, il est bon de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi en laissant les avant-postes en position, jusqu'à ce que le réseau d'exploration de marche soit parvenu au delà. De la sorte, le mouvement s'opère pendant quelque temps, sans être soupçonné par les explorateurs adverses. On opère ainsi quand on veut changer de direction à l'insu de l'ennemi. Il est tout naturel d'agir de même quand on conserve la même direction.

Les avant-postes, une fois dépassés, se rallient et rejoignent la colonne en des points déterminés, par le chemin le plus court, et sans rétrograder, ainsi que je l'ai indiqué dans la *Tactique de stationnement*. Le relèvement du service d'exploration s'effectue ainsi chaque jour au moment du départ, sans difficulté et sans fatigue inutile. Si l'on séjournait aux mêmes endroits, on relèverait le service de station, en remplaçant chaque groupe et le ramenant en arrière, disposition sans inconvénient puisqu'on ne marche pas ce jour-là.

On procède de la même manière pour relever le réseau régulier pendant une longue marche. Ordinairement cette mesure n'est pas à conseiller, car le temps consacré au changement est précisément celui des grand'haltes ou longs repos, et la privation qui en résulte est une fatigue considérable pour les chevaux.

Les groupes francs du service de station poursuivent leur mission et rapportent leurs informations aux points fixés. Les groupes francs du service de marche vont successivement plus loin, et la colonne ne cesse pas d'avoir des éclaireurs fort éloignés.

Ces fractions franches, fortes ou faibles, n'oublient pas que s'il est nécessaire de voir, il est aussi important d'empêcher l'adversaire de voir.

Une brochure anonyme, récemment parue en Allemagne, fait bien ressortir cette différence. Il ne s'agit pas de mettre un voile devant soi, car il trahit les mouvements au lieu de les dissimuler. Le voile doit être placé sur les yeux de l'ennemi. Jusqu'ici on n'a pas su ou pu jeter ce voile sur la tête de l'adversaire, et on ne le conteste pas, même en Allemagne. Les uns estiment le procès jugé; nous pensons qu'on peut faire mieux plus tard.

En route, les groupes francs s'occupent principalement de l'ennemi, de savoir où il se trouve, ce qu'il fait, et d'empêcher l'approche de ses éclaireurs. Cette mission n'empêche pas la recherche des informations diverses utiles aux troupes qui les suivent.

Le réseau de sécurité est plus spécialement destiné à renseigner sur le pays et à préparer les voies aux colonnes. Il débar-

rasse les routes des obstacles créés par l'adversaire, s'enquiert des passages à ouvrir à côté, des matériaux propres à rétablir les ponts ou ponceaux détruits. Ne pouvant s'arrêter, il signale au commandant de la colonne l'importance des travaux à exécuter. En attendant l'arrivée de fantassins ou de sapeurs du génie, il commande des corvées d'habitants pourvus d'outils ou de voitures, leur prescrit de transporter les matériaux et de commencer la besogne, en laissant quelques cavaliers en surveillance jusqu'à l'arrivée des secours réclamés.

Le réseau occupe les passages ou positions signalés, et agit de même pour commencer leur mise en défense, selon les ordres donnés. Il prépare le cantonnement des colonnes, ou tout au moins recueille les renseignements propres à leur établissement. Il reconnaît et s'empare de toutes les denrées du pays, les indique et les fait rassembler s'il y a lieu. En un mot, il accomplit une reconnaissance générale de toute la zone qu'il parcourt.

Durant les arrêts, les pointes du réseau conservent leurs positions. Elles peuvent donner du délassement aux chevaux en faisant mettre pied à terre, à la condition formelle que les avant-pointes restent à cheval et veillent exactement. Pendant ces haltes, on relèvera les avant-pointes et on rédigera les bulletins de renseignements.

Le réseau en mouvement, découvrant des forces considérables, restera en observation, avertira, rétrogradera s'il le faut, et attendra que le gros du régiment envoie les forces nécessaires pour refouler l'ennemi. Pendant ces moments d'attente ou de retraite, on a conseillé de déployer les pointes en tirailleurs et de faire le coup de feu à cheval en rétrogradant. Ce moyen est sans efficacité. Il est plus pratique de chercher un défilé, de s'y arrêter, d'improviser quelque barricade et de la défendre avec des hommes à pied. Huit ou dix cavaliers bien postés causeront souvent un grand retard à l'ennemi, et, ce qu'il faut, c'est précisément gagner du temps.

Lorsque des colonnes sont séparées par un trop grand intervalle, ou quand elles poursuivent des buts différents, un réseau unique n'est plus possible, et chacune d'elles prend des mesures de sécurité pour son compte. La manière d'établir leur liaison se modifie sans cesser d'exister. On ne se départira jamais du soin d'entretenir des relations avec ses voisins, de leur donner de ses nouvelles et d'avoir des leurs. Cet échange d'informations est un des éléments de succès. Il s'opère par des petits groupes, des

pointes ou des patrouilles qui vont aux colonnes voisines et en reviennent. Ce genre de communication est surtout indispensable entre des armées opérant sur le même théâtre.

Cette liaison ne se produira qu'à titre fortuit entre les éléments du service irrégulier. La plupart du temps elle serait impossible, et, dans le cas où elle deviendrait praticable, elle paralyserait l'action des groupes francs.

LXXIII.

EXEMPLES D'EXPLORATION EN MARCHE.

Les plus belles campagnes du premier Empire ne montrent aucune organisation méthodique de l'exploration, bien qu'on l'ait pratiquée souvent. Chaque colonne s'éclairait pour son propre compte et comme elle l'entendait. Il existait presque toujours un corps de cavalerie de plusieurs divisions (3, 4 ou 5) appelé corps de réserve, et employé comme avant-garde de cavalerie.

Tel n'a pas été le cas des divisions allemandes de cavalerie dans la guerre de 1870. Chacune a opéré seule, bien qu'en certains cas leur rôle ait été combiné. Elles ne présentent ni un service régulier d'exploration, ni un service irrégulier exécuté par des groupes isolés lancés à grande distance. Elles ont procédé tantôt d'une façon, tantôt de l'autre.

Elles n'étaient pas soumises à un commandant de cavalerie unique. Quelques-unes ont été placées sous la direction temporaire d'un commandement de corps d'armée d'infanterie, et plus habituellement elles relevaient directement du commandement de l'armée à laquelle elles étaient attachées.

Parfois, elles ont eu des missions distinctes; elles ont aussi constitué des réseaux, enfin on les a employées à boucher une trouée dans le front de marche et à protéger les flancs.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler le mouvement de la 4e division de cavalerie allemande à partir du 11 août où elle se reporta en avant de l'infanterie.

Le gros s'établit en cantonnement ce jour-là à Heming et environs, ses avant-postes derrière la ligne du canal de la Marne au Rhin, de Saint-Georges à Dianne—Capelle.

Le 12 août, elle se porte vers la Seille. Un escadron du 2e hussards (avant-garde) atteint cette rivière; les officiers se rendent à Moyenvic, Vic et Marsal, pour faire préparer des fourrages. Un

autre escadron du 2e hussards, bivouaqué à Saint-Georges, part à 5 heures du matin, passe par Réchicourt, Xousse, Marainviller et se rend à Lunéville où il arrive à 1 heure, ayant parcouru 45 kilomètres. Il fait une reconnaissance autour de la ville et revient bivouaquer en arrière, près Marainviller, couvrant à grande distance le flanc gauche de la division. Un escadron de uhlans la protégeait du même côté, à moins d'éloignement, sur la route de Moyenvic—Lunéville.

Dans la nuit du 12 au 13, le 2e hussards (avant-garde) bivouaque à l'est de Moyenvic, entre la route de Nancy et le canal des Salines, surveillant la route de Château-Salins et celle de Nancy, se gardant du côté de Marsal par un peloton sur la route de Nancy à l'ouest de Moyenvic. Le gros de la division fait circuler des patrouilles sur les routes de Château-Salins, Nancy, Lunéville. A la droite, du côté de Marsal, les petits postes des hussards sont envoyés jusqu'au canal infranchissable des Salines. Un peloton dirigé dans la journée vers Marsal reste de l'autre côté de la Seille au carrefour des routes de Château-Salins et de Dieuze pour surveiller ces deux routes. Ses patrouilles poussent jusqu'à Haraucourt.

Dans la journée du 12, les prescriptions de l'ordre du major général, du 10 août, sont exécutées d'une façon assez restreinte. L'avant garde de la 4e division de cavalerie précédait seulement d'une journée la IIIe armée. Par son escadron dirigé sur Lunéville, elle avait envoyé des éclaireurs jusqu'à deux marches de l'infanterie, et ces distances étaient trop minimes, puisque rien ne s'opposait à leur extension.

J'extrais de l'ouvrage du commandant de Vittré les chiffres suivants, relatifs aux 5e et 6e divisions de cavalerie qui éclairaient la IIe armée allemande :

1er août 1870. De Reichenbach à Anweiler : front 68 kilomètres; l'infanterie à 30 kilomètres.

2 août. De Tholey à Pirmasens : front 51 kilomètres; l'infanterie à 28 kilomètres.

3 août. De Guichenbach à Pirmasens : front 48 kilomètres; l'infanterie à 25 kilomètres.

4 août. De Völkingen à Pirmasens : front 46 kilomètres; l'infanterie à 30 kilomètres.

5 août. Mêmes positions de la cavalerie : l'infanterie à 10 kilomètres.

8 août. De Saar-Union à Saint-Avold : front 35 kilomètres.

9 août. De Saar-Union à Morange : front 36 kilomètres; l'infanterie à 16 kilomètres.

10 août. De Saarbourg à Raville : front 62 kilomètres; l'infanterie à 20 kilomètres.

11 août. De Marsal à Rémilly : front 30 kilomètres; l'infanterie à 18 kilomètres.

La moyenne du front d'exploration pendant ces journées fut de 47 kilomètres; soit pour chaque division 23k,500. La distance moyenne de la cavalerie en avant de l'infanterie est de 22k,120 ou une petite marche.

Le 12 août, on trouve, en avant de la Ire et de la IIe armée allemande, 4 divisions de cavalerie (1re, 2e, 5e et 6e) sur un front de 46 kilomètres, de Bettange à Raucourt par Pange; soit pour chaque division 11k,500, et l'infanterie est à 28 kilomètres en arrière.

Tel était le rôle fort restreint de la cavalerie allemande au début de la guerre, quand elle ne rencontrait aucune résistance dans l'est. Il n'est pas sans intérêt de mettre en regard son action dans l'ouest de la France, alors que des francs-tireurs à pied ou à cheval lui disputaient un peu le terrain.

La cavalerie de la IIe armée allemande, dans la marche sur Le Mans, occupait le 6 janvier 1871 les positions ci-après :

La 12e brigade de cavalerie à Belhomert (détachement à Senonches), à 19 kilomètres *en arrière* à droite de la 44e brigade d'infanterie à La Fourche.

La 4e division de cavalerie à Cambres, à 9 kilomètres *en arrière* des deux brigades de la 22e division d'infanterie, l'une à La Fourche, l'autre à Beaumont-les-Autels.

La 17e brigade de cavalerie à La Chapelle-Royale.

La 2e division de cavalerie à Fontaine-Raoul se tenait sur le front de marche, bouchant une grande trouée de 37 kilomètres entre la 18e division d'infanterie à Morée et la 17e division d'infanterie à Unverre.

La 1re division de cavalerie était à Villeromain et Huisseau, avec une brigade d'infanterie et à 13 kilomètres *en arrière* du 3e corps en avant de Vendôme.

La 15e brigade de cavalerie à Ambloy, à 10 kilomètres *en arrière* du 10e corps à Montoire.

La 14e brigade de cavalerie à Saint-Arnoult, à 8 kilomètres *en*

arrière, un peu à gauche du 10e corps à Montoire. (*Relation allemande*, 16e livraison.)

A peu près toute la cavalerie est en arrière. Le front de marche en ligne directe, de Montoire à La Fourche, est de 75 kilomètres, et comme le centre est refusé, la ligne Montoire—Vendôme—Morée—Unverre—Beaumont—La Fourche atteint un développement de 95 kilomètres. Cet arc de cercle a tous ses points à plus de 60 kilomètres du Mans, dont les environs étaient occupés par l'armée de la Loire.

Le 7 janvier, le point d'appui de gauche ne change pas. La droite s'avance un peu. Le front Montoire—Nogent-le-Rotrou descend à 67 kilomètres ligne directe, en réalité 77 kilomètres.

Le 8 janvier, après deux jours passés à Belhomert et Senonches, la 12e brigade de cavalerie, qui flanquait l'aile droite, s'avance jusqu'à Regmalard, quand les adversaires l'ont évacué.

Pour mieux couvrir la droite, la 4e division de cavalerie reçut l'ordre de se rendre à Bellême; bien qu'elle eût avec elle un bataillon d'infanterie, elle ne put approcher à plus de 4 kilomètres de ce village, et, à la tombée du jour, elle rétrogradait jusqu'à Berdhuis où elle cantonnait.

A cette date, la cavalerie se trouvait ainsi placée : à l'extrême droite et *un peu en arrière* : la 12e brigade de cavalerie à Regmalard; la 4e division de cavalerie à Nogent-le-Rotrou; la 2e division de cavalerie, à Conflans, à 8 kilomètres *en arrière à droite* de la 6e division d'infanterie; la 14e brigade de cavalerie à Vaucé, entre la 5e et la 20e division d'infanterie; la 1re brigade de cavalerie à Villechauve; la 2e à Ambloye, avec la 38e brigade d'infanterie; la 15e à Authou. Ces trois dernières brigades gardaient, à 28 kilomètres *en arrière*, la gauche du front établie à La Chartre.

Le front de marche est de 60 kilomètres en ligne droite de La Chartre à Avezé, et de 71, en réalité, par La Chartre—Sougé—Montaillé—Vibray—La Ferté-Bernard—Avezé.

Le 9 janvier, la 4e division de cavalerie, couverte sur son flanc droit par la 12e brigade de cavalerie, devait marcher de Berdhuis par Bellême et Saint-Cosme sur Bonnétable. Il tombait de la neige. « Malgré le concours de l'infanterie qui lui était attachée « (un bataillon), la cavalerie de l'aile droite, appelée à agir « dans une région absolument défavorable, ne parvenait point à « gagner beaucoup de terrain. A nuit close, elle cantonnait à « Bellême. » (*Relation allemande*, 16e livraison, page 784.)

Elle avait à faire 47 kilomètres et elle n'en franchit que 17. Elle était chargée d'une sorte de raid de flanc pour déborder la gauche française. Elle ne put l'effectuer.

La 12e brigade, qui devait concourir au mouvement, l'entreprend, se trouve obligée de rétrograder, et reprend son bivouac de la veille à Regmalard.

Les autres mouvements furent insignifiants. Le front était encore de 48 kilomètres, et en 4 jours on n'avait pas parcouru les 60 kilomètres qui séparaient du Mans.

L'armée française, en grande partie concentrée autour de cette ville, n'avait que des arrière-gardes assez faibles; leurs petits partis suffisaient à contenir la cavalerie allemande (3 divisions et 4 brigades) et l'empêchaient de devancer son infanterie. De graves difficultés contrariaient sans doute les mouvements de cette cavalerie, mais elles étaient semblables, plus grandes même, pour les troupes françaises improvisées.

En rapprochant dans cette campagne le rôle de la cavalerie allemande au début et à la fin, on est obligé de reconnaître que dans les deux cas elle a de bien peu dépassé son infanterie, l'a fort rarement couverte d'un réseau impénétrable, et n'a généralement pas fait une exploration bien active. Quelques faits isolés ne sauraient infirmer cette observation qui s'applique surtout à l'ensemble des opérations.

La division de cavalerie allemande, durant la guerre de 1870-1871, conservait une formation très condensée. Elle laissait en avant-garde la même brigade dont les régiments fournissaient alternativement le service de sécurité, comprenant deux escadrons en pointe pendant la marche et en avant-postes durant la nuit suivante. Le reste de la brigade d'avant-garde, 5 à 6 escadrons, pourvoyait aux nombreuses patrouilles ou détachements de réquisition envoyés de tous côtés sur les flancs de l'avant-garde et au delà de la pointe.

Le dispositif normal d'une division de cavalerie allemande était à peu près le suivant : sur la direction principale une forte patrouille d'officier, formant le sommet d'un triangle dont les deux autres étaient occupés par des détachements d'un demi-escadron chacun. Ils se tenaient à une demi-marche (10 à 12 kilomètres) en arrière de la patrouille de tête et à une demi-marche (10 à 12 kilomètres) sur le flanc. Le front d'exploration atteignait ainsi 20 à 24 kilomètres.

A une marche (20 à 25 kilomètres) en arrière de la patrouille de tête, venaient les 2 escadrons de pointe, suivis à petite distance du reste de la brigade (5 escadrons), sans artillerie.

A 2,500 mètres de l'avant-garde marchait le gros de la colonne : la seconde brigade, moins deux escadrons en flanqueurs; 2 batteries; 2 compagnies d'infanterie en voitures; la brigade lourde, moins l'escorte du convoi; le détachement sanitaire; puis, après une certaine distance, le train de la division avec son escorte.

La seconde brigade du gros portait sur chaque flanc, à une demi-marche (10 à 12 kilomètres) et à hauteur du gros de l'avant-garde, un escadron formant de chaque côté un second groupe de protection pour la colonne.

Les éclaireurs de ces escadrons de flanc, ainsi que les patrouilles et détachements envoyés en réquisition de droite et de gauche, complétaient le réseau constitué en avant par les éclaireurs, patrouilles et détachements de l'avant-garde; réseau qui, au dire des écrivains allemands, dessinait autour de la tête du gros un demi-cercle, dont le rayon égalait une demi-marche et parfois même une petite marche.

Ce dispositif ne constitue ni une méthode ni une organisation; comme fait, il renferme les éléments d'un système d'exploration. C'est le seul exemple sur lequel on puisse pratiquement se baser. L'expérience défaille à peu près complètement; l'histoire ne nous apprend rien sur l'exploration, et cette branche de la science militaire reste encore à créer.

LXXIV.

STATIONNEMENT DE LA CAVALERIE EN EXPLORATION.

Le service d'exploration en station s'appuie sur les bivouacs ou les cantonnements. La manière de les couvrir et de les éclairer dépend de l'installation adoptée.

Beaucoup d'officiers n'admettent pas la possibilité de faire stationner la cavalerie au loin, en avant des lignes d'infanterie. Ils redoutent les surprises pour une arme dépourvue de grands moyens de résistance. J'ai démontré ailleurs la nécessité de faire couvrir, éclairer et masquer l'infanterie par la cavalerie, d'où résulte pour celle-ci l'obligation de se garder elle-même.

Nous vivons encore sur des idées surannées, comme si rien ne s'était modifié. La cavalerie se protégeait difficilement elle-même,

lorsqu'elle n'avait que le pistolet ou le mousqueton sans portée. A présent, le fusil a complètement changé la situation. Il a ramené l'attention sur la pratique du combat à pied, défectueux si on l'applique mal à propos, avantageux si on l'emploie judicieusement.

Dans l'offensive, le cavalier à pied est très inférieur au fantassin; derrière un obstacle, il lui est presque égal.

La cavalerie à pied qui résiste est supérieure à la cavalerie à pied qui assaille, tandis que la cavalerie à cheval, voulant se défendre, est manifestement inférieure à la cavalerie à cheval qui attaque.

Ces aphorismes, dont il est difficile de contester normalement l'exactitude, forment les bases du stationnement et des avant-postes de cavalerie.

Les détails ci-après les justifieront, je l'espère. On me pardonnera leur développement, en raison de l'obligation d'une démonstration complète. Sous la plume de quelques écrivains militaires récents, les mots prennent un sens si différent qu'il devient incompréhensible. Ils acceptent un principe, ils le louent, ils le déclarent exact, judicieux, excellent en théorie, mais faux en application. Contradiction évidente; la science militaire n'est pas métaphysique, comme l'art militaire. La tactique positive surtout repousse tout ce qui sort de l'application, et ne saurait, par conséquent, constituer un principe.

Un principe est la constatation d'une nécessité, d'une obligation. Elle existe ou elle n'existe pas, c'est ce qu'on peut discuter; mais si elle existe, ce n'est qu'à la condition d'être également vraie théoriquement et pratiquement. Si elle n'est exacte qu'en partie, c'est un précepte, un conseil, une habitude, mais non un principe.

Théoriquement, le principe est absolu; pratiquement, il est quelquefois relatif et quelquefois faussé, c'est ce qui constitue les fautes. On prétend que le principe même n'est pas absolu, car il comporte ordinairement deux solutions entre lesquelles on peut choisir. L'une est bonne, l'autre est mauvaise. La liberté du choix n'existe pas, puisqu'on ne saurait volontairement mal faire. Une des solutions est la véritable application du principe, l'autre n'est qu'une erreur.

Je prie mes lecteurs de réfléchir à cette question essentielle. Tout ce qui n'est pas susceptible d'application ne fait pas partie de la science militaire et doit être considéré comme spéculation

oiseuse. Mais il faut se garder de condamner un principe, parce qu'on n'en voit pas ou qu'on n'en comprend pas de prime abord l'application. L'expérience montre, et je l'ai éprouvé moi-même, que ces condamnations précipitées sont fréquemment réformées, quand ce qu'on croyait impossible a été reconnu faisable.

A présent, je vais développer pour la cavalerie l'application du principe posé plus haut, le dispositif de stationnement basé sur la défense à pied.

Le bivouac est condamné au point de vue de la conservation de la cavalerie. Les fatigues qui incombent à cette arme ont besoin d'une compensation dans l'abri, les soins et une alimentation sur place, sans corvées éloignées pour abreuver ou chercher des denrées. Les centres de population sont ordinairement près de l'eau, ils renferment les subsistances, ils offrent des abris; le cantonnement est indiqué.

On lui adresse une critique sans fondement. On y redoute une surprise. Le bivouac séduit parce qu'on est plus concentré, que les mouvements semblent plus prompts, la formation de combat plus rapide, et qu'on y est moins exposé à une agression soudaine.

Si l'on procède avec méthode, si l'on est averti à temps, il n'est pas plus long de monter à cheval dans un cantonnement que dans un bivouac. En cas de surprise, un bivouac est sans défense, tandis qu'on peut résister dans un village convenablement barricadé. C'est donc une erreur de croire la sécurité supérieure au bivouac. Le contraire est la vérité.

Notre ordonnance sur le service en campagne se prononce très nettement à ce sujet : « Le logement de la cavalerie est établi de « préférence dans les fermes et dans les auberges qui sont pour- « vues de grandes écuries, surtout dans celles qui ont une place « libre devant elles. » (Art. 46.)

Le cantonnement ayant de si incontestables avantages, on n'hésitera pas à y recourir. De très petits groupes sont obligés de bivouaquer pour se cacher. Les grosses unités y seront parfois contraintes pour rester concentrées. Le système qui prévaudra sera ordinairement mixte. On occupera un centre de population en y mettant tout ce qu'on pourra, et le reste bivouaquera autour. Telle est la solution pratique.

Ce n'était point l'usage dans le passé. La correspondance du général Belliard reproduit à chaque instant la prescription suivante : « La troupe bivouaquera; les chevaux resteront sel- « lés. » Aucune cavalerie ne résisterait longtemps dans de pa-

reilles conditions ; et, en effet, celle de Murat, conduite de la sorte, fondait dans des proportions effrayantes. En l'absence d'armes à feu à tir étendu, cette méthode se comprenait jusqu'à un certain point. A présent, il serait déraisonnable de l'imiter.

Le général von Schmidt se livre à des considérations générales : « De la proximité de l'ennemi, de son état, de ses dispositions, de l'esprit d'entreprise qui l'anime, dépendra aussi « de décider s'il est opportun de faire occuper, pendant la marche en avant, aux escadrons et aux régiments se trouvant en première ligne, soit des cantonnements, soit des bivouacs, et même « d'étendre éventuellement cette dernière mesure à d'autres fractions de la division. »

De semblables phrases n'apprennent rien. Il faut dissiper ce vague et se prononcer nettement. Le cantonnement est la règle ; on s'efforcera de l'appliquer le plus possible. Il comporte quelques rares exceptions ; on les subira à regret, et on bivouaquera, mais d'autant moins qu'on sera plus convaincu des principes posés plus haut.

Il est inutile de classer, comme les Allemands, les cantonnements en larges, serrés ou d'alarme. Le cantonnement large ne se pratique jamais durant les opérations, car il amène la dispersion. On utilise toutes les ressources d'une ou d'un petit nombre de localités pour rester concentré. Le mode ordinaire, unique même, est le cantonnement serré. Le cantonnement d'alarme n'est pas différent du précédent. Il comporte seulement certaines mesures, laisser les chevaux sellés ; en avoir sans cesse la moitié bridés, obliger les hommes à dormir tout équipés, en faire veiller une partie à la tête de leurs chevaux, etc., etc.

Dans la guerre de 1870, les divisions allemandes ont presque toujours fait usage du cantonnement resserré. C'est le seul mode à adopter pour la cavalerie, et, en recourant au système mixte, on n'aura jamais à subir le bivouac pur.

Il est possible de préciser jusqu'à un certain point les ressources en cantonnements qu'offrent à la cavalerie les différents centres de population. J'ai établi, au paragraphe XVI de ma *Tactique de stationnement*, qu'on peut abriter par habitant :

Dans les villages $4^{\text{hommes}},7$ et $0^{\text{cheval}},36$.
Dans les bourgs 6^{hommes}, et $0^{\text{cheval}},50$.
Dans les villes $4^{\text{hommes}},8$ et $0^{\text{cheval}},16$.

Quand on place la cavalerie seule dans un centre, l'expé-

rience prouve qu'au minimum on abritera presque toujours un nombre de chevaux égal à celui des habitants dans les villes, supérieur de moitié dans les villages, et double dans les bourgs. Le maximum est notablement plus élevé; à part les villes, on comptera, en campagne, une moyenne de 10 à 12 chevaux par feu.

Un hameau de 50 feux (250 âmes) contiendra de 500 à 600 chevaux ou un régiment;

Un village de 100 feux (500 âmes), 1,000 à 1,200 chevaux ou une brigade;

Un village de 150 feux (750 âmes), 1,500 à 1,800 chevaux ou 3 régiments;

Un bourg de 200 feux (1,000 habitants), 2,000 à 2,400 chevaux ou 4 régiments;

Un bourg de 250 feux (1,250 habitants), 2,500 à 3,000 chevaux ou 5 régiments;

Un bourg de 300 feux (1,500 habitants), 3,000 à 3,600 chevaux ou une division environ.

Ces chiffres ont une approximation suffisante, car les unités de cavalerie sont rarement complètes. Les détachements en exploration, aux avant-postes, en correspondance, en escorte, etc., abaissent sensiblement l'effectif. On a donc la possibilité d'installer même la division de cavalerie sans trop la fractionner.

Si la population des centres dont on disposera n'atteignait pas les chiffres indiqués ci-dessus, on ne rechercherait pas d'autres villages, et on placerait au bivouac la partie ne pouvant être cantonnée. C'est le seul moyen de tenir la cavalerie prête à agir en toutes circonstances. Un régiment ne sera jamais morcelé, et, autant que possible, les brigades ne le seront pas non plus.

On se croyait obligé à une dispersion plus grande autrefois, et c'est pour l'éviter qu'on préférait le bivouac. La lettre suivante, extraite de la correspondance du général Belliard, est curieuse à plus d'un titre.

Général Wathier au général Klein, le 29 décembre 1806 : « Il « est 8 h. 1/2 du soir quand je reçois vos ordres pour un can- « tonnement; j'ai donc dû y pourvoir auparavant, et comme l'en- « nemi n'est qu'à une lieue et demie d'ici, je ne peux pas trop « me diviser pour cette nuit, quoique nous soyons exposés à mou- « rir de faim. J'ai donc établi ma brigade : un régiment dans « trois villages en avant de Rozan, et l'autre régiment à Rozan. »

Un régiment en trois fractions près de l'ennemi, c'est beaucoup

trop. Une brigade occupant quatre centres, dont un assez fort, et qui craint de mourir de faim, c'est bien exagéré, car son effectif ne comportait guère plus de 800 chevaux. Dans un pays ravagé dont les habitants sont en fuite, la disette pourrait advenir; ordinairement il n'en sera pas ainsi.

Un centre de population peut toujours nourrir les hommes et les chevaux qu'il abrite. Les habitants possédant de la subsistance pour plusieurs jours et presque toujours du pain pour la semaine, une localité renferme de quoi alimenter pendant un jour une population quatre et cinq fois supérieure au moins à celle qui existe. Comme le cantonnement de cavalerie ne présente pas habituellement un chiffre supérieur au double des gens du lieu et pourrait atteindre le triple, les ressources seront suffisantes pour les hommes, à la condition de ne pas exiger des rations d'une espèce déterminée, et de se contenter des produits divers qu'on rencontrera.

La subsistance des chevaux n'est pas plus impossible à se procurer. Il y a dans tous les villages des animaux de diverses espèces, pour lesquels les habitants ont ordinairement la nourriture de toute l'année. Considérable après les récoltes, cette provision est beaucoup moindre à la fin de l'hiver, mais pour un jour on aura le nécessaire.

Le foin, les pailles diverses ne manquent pas. L'avoine défaille parfois. On la remplace sans trop d'inconvénient par d'autres graminées crues ou cuites : son, farine, légumes, navets, carottes, turneps, betteraves, etc. La ration varie avec les ressources et le travail effectué.

On ne vit pas seulement des subsistances des centres où l'on cantonne; on en tire également des localités voisines. On y réquisitionne et on fait apporter les denrées par les habitants dans les points de cantonnement. On accroît ainsi ses moyens d'alimentation sans pour cela se disperser.

En s'ingéniant, on obtiendra presque toujours de quoi sustenter les animaux convenablement, et on vivra sur le pays. C'est la base du service de la cavalerie en campagne, par la raison bien simple qu'on ne peut agir autrement sans paralyser son action. Le dilemme est absolu. Convoi et opérations rapides sont antipathiques; il faut choisir.

Cependant, il y a lieu quelquefois de venir en aide à la cavalerie en ce qui concerne le grain. Porter sans cesse une ration de réserve est un leurre. On la renouvelle tous les jours; c'est

une surcharge permanente pour le cheval; on le surmène pour le mieux nourrir et le profit est nul. Quelques galettes de conserves pourraient être emportées, comme un petit en-cas en vue d'une éventualité exceptionnelle, mais en se gardant d'exagérer.

Quand la cavalerie ne sera pas à une trop grande distance de l'infanterie (22 kilomètres, par exemple), on pourra lui expédier, durant la nuit, du grain sur des véhicules de réquisition dont elle n'aura pas à s'inquiéter après les avoir déchargés. Cette mesure est inapplicable aux détachements éloignés, quelle que soit leur force, et ils se débrouilleront avec les seuls produits rencontrés sur place.

Les ressources en cantonnement se trouveront sans difficulté pour le régiment; la brigade ne sera pas très embarrassée; la division sera plus gênée peut-être.

Le général Verdy du Vernois estime qu'il faut une superficie de 10 milles carrés (570 kilomètres carrés), dans un pays plat peuplé de villages, pour cantonner une division de cavalerie. (II, 38.) Ce serait un carré de 24 kilomètres de côté; un rectangle de 75 kilomètres sur 7^{k},5 de profondeur, ou de 38 kilomètres sur 15, ou de 18 kilomètres sur 32. On ne serait pas certain de concentrer promptement la division sur une pareille surface, qui, du reste, semble bien exagérée.

Le cantonnement de la division exige 1,500 habitants au minimum et 2,250 au plus. En général, un quart des habitants étant séparés contribue fort peu au cantonnement, et les chiffres précédents doivent être portés à 2,000 et à 3,000. Pour les rencontrer, à raison de 70 individus en moyenne par kilomètre carré, il faudrait au plus 43 kilomètres carrés; soit un carré de 6^{k},5 de côté ou un rectangle de 9 kilomètres sur 5, ou de 11 kilomètres sur 4, ou de 14 kilomètres sur 3.

Le nombre de 2,250 habitants, non compris les disséminés, peut être obtenu par :

9 hameaux de 250 âmes	9	centres.
7 hameaux et 1 village de 500 âmes	8	—
5 hameaux et 2 villages de 500 âmes	7	—
6 hameaux et 1 village de 750 âmes	7	—
3 hameaux et 3 villages de 500 âmes	6	—
5 hameaux et 1 bourg de 1,000 âmes	6	—
4 hameaux, 1 village de 500 et 1 village de 750 âmes	6	—
1 hameau et 4 villages de 500 âmes	5	—

2 hameaux, 2 villages de 500 et 1 de 750 âmes.	5 centres.
3 hameaux et 2 villages de 750 âmes.	5 —
4 hameaux et 1 bourg de 1,250 âmes	5 —
3 hameaux, 1 bourg de 1,000 et 1 village de 500 âmes.	5 —
2 hameaux, 1 village de 500 et 1 bourg de 1,250 âmes.	4 —
1 hameau et 2 bourgs de 1,000 âmes	3 —
3 villages de 750 âmes.	3 centres.
1 bourg de 1,250 et 1 bourg de 1,000 âmes. .	2 —
1 bourg de 1,500 et 1 village de 750 âmes . .	2 —
1 bourg de 2,250 âmes	1 —

La plupart de ces 18 combinaisons sont utilisables. On n'admettra pour cantonner que quatre centres, y compris celui de l'avant-garde, et il est préférable de n'en avoir que trois en tout.

Les six dernières combinaisons permettent d'abriter la division complète.

Dans les douze autres, une partie des troupes bivouaquera autour des centres occupés. Cette fraction sera rarement considérable, comme l'indique le tableau ci-après, où les groupements sont tous ramenés à quatre centres :

12e, 2 hameaux, 1 bourg de 1,000 et 1 village de 500 âmes. . . . . 11e, 3 hameaux et 1 bourg de 1,250 âmes. . . . . 10e, 2 hameaux et 2 villages de 750 âmes. . . . . 9e, 1 hameau, 2 villages de 500 et 1 village de 750 âmes. . . . . 8e, 4 villages de 500 âmes	donnent seulement un total de 2,000 habitants; soit 1/9 de la division au bivouac.
7e, 2 hameaux, 1 village de 500 et 1 village de 750 âmes. . . . . 6e, 3 hameaux et 1 bourg de 1,000 âmes. . . . . 5e, 1 hameau et 3 villages de 500 âmes.	donnent seulement un total de 1,750 habitants; soit 2/9 de la division au bivouac.
4e, 3 hameaux et 1 village de 750 âmes . . . . . 3e, 2 hameaux et 2 villages de 500 âmes.	donnent seulement un total de 1,500 habitants; soit 3/9 de la division au bivouac.

2e, 3 hameaux et un village de 500, donnent un total de 1,250 habitants; soit 4/9 de la division au bivouac.

1re, 4 hameaux présentent un total de 1000 habitants; soit 5/9 de la division au bivouac.

Le service de sécurité et d'exploration absorbant souvent le sixième de l'effectif et quelquefois plus, le reste de la division peut être cantonné, sauf dans la 1re et la 2e combinaison.

16 fois sur 18 une division de cavalerie trouvera les moyens de passer la nuit à couvert dans de bonnes conditions de concentration; telle est la probabilité, et elle est suffisante.

La cavalerie stationnée isolément est vulnérable de tous les côtés; plus sur le front, moins sur les flancs et encore moins sur les derrières. Elle ne s'étendra donc ni en front ni en flanc et adoptera le dispositif circulaire ou polygonal qui donne le moindre développement au réseau des avant-postes. C'est en même temps celui qui permet la concentration la plus rapide sur le centre.

Si les circonstances empêchaient d'y recourir, et qu'il fallût opter entre le développement en largeur et le développement en profondeur, ce dernier serait préféré, parce qu'il assure mieux la réunion de tous les groupes et qu'on ne fait pas de chemin inutile en dehors de la direction de marche.

Parmi les centres de population propres au cantonnement de la cavalerie il y a lieu de choisir. Certains groupements sont préférables et la distance entre les fractions séparées est très bornée. On ne saurait accepter l'opinion du général Verdy du Vernois ainsi formulée : « Dans le voisinage de l'ennemi, il ne faut pas « s'étendre au delà d'une certaine limite et se réserver la possi- « bilité de rassembler son monde dans une journée. » (II, 38.)

La cavalerie étant toujours près de l'ennemi, il est inadmissible de concéder une journée pour la concentration, pas même une demi-journée. Deux heures constitueraient le maximum habituel. L'une étant consacrée à l'expédition des ordres et aux préparatifs, il resterait une heure de marche, et la distance extrême ne devrait pas dépasser 10 kilomètres, en admettant que les dispositions soient prises pour être renseigné à temps.

En deux heures l'ennemi parcourt 15 kilomètres et il faudrait le signaler à environ 20 kilomètres. Il est souvent impraticable et quelquefois inutile d'ordonner la concentration quand l'adversaire est encore si éloigné, et on se verra contraint de réduire la distance aux deux tiers et même à moitié.

D'un autre côté, les surprises, surtout par de petits groupes, étant toujours possibles, il importe d'avoir des relations très promptes et des signaux optiques entre les cantonnements, pour être rapidement au courant de tout ce qui se passe et donner des ordres. Cette considération limite également à 5 ou 6 kilomètres l'espace entre les cantonnements.

Leur éloignement est surtout déterminé par les possibilités qu'offre le terrain pour arrêter l'ennemi. C'est l'affaire des avant-postes, dont il sera parlé plus loin. Tout en comptant sur leur vigilance et en leur procurant une assez grande force de résistance, on se préoccupera de la défense même du bivouac ou du cantonnement. Cette mesure n'a encore été appliquée que fort imparfaitement. C'est presque une question nouvelle à étudier.

Une des questions essentielles à rechercher pour un bivouac ou un cantonnement est une protection naturelle, c'est-à-dire la possibilité d'en interdire matériellement l'approche à l'ennemi, en faisant occuper, barricader et défendre tous les passages. Une rivière, un canal, un ruisseau même, des hauteurs difficiles, des bois peu percés, des terrains marécageux, etc., remplissent plus ou moins complètement le but proposé. Ces lignes de défense naturelle dissimulent aux regards de l'adversaire les forces rassemblées et surtout assurent une très grande sécurité avec peu de monde aux avant-postes. Le repos est alors plus complet, plus réparateur et permis à plus de monde.

Il est inutile de distinguer le bivouac du cantonnement; au point de vue de la sécurité les conditions à rechercher sont les mêmes : difficulté d'accès pour l'ennemi, facilité pour en sortir, commodité de résistance. L'accès difficile se rencontre sur les hauteurs, les escarpements, et en s'y plaçant on s'éloigne de l'eau et des sources. Le bivouac peut quelquefois être difficile à aborder; le cantonnement est ordinairement accessible. Enfin, quelle que soit la bonté du site, il est impossible qu'il soit naturellement avantageux de tous côtés. Pour suppléer à ces inconvénients, la fortification improvisée doit ajouter aux obstacles naturels et en créer s'il n'en existe pas. En d'autres termes, le bivouac et le cantonnement doivent être retranchés.

Certains cavaliers sont opposés à cette manière de voir. Près de l'ennemi, ce qu'ils redoutent plus encore que la surprise, c'est l'enveloppement. Sous ce rapport ils croient que le bivouac ouvert de tous côtés permet plus facilement de s'échapper, et ils

pensent qu'on a beaucoup plus de chances d'être cerné et pris en cantonnement. Ne voulant point s'y défendre, ils proscrivent les mesures de résistance.

La défense bien entendue des lieux habités, loin d'être un danger, est au contraire un grand moyen de sécurité pour la cavalerie. C'est par la possibilité de s'y retrancher que le cantonnement acquiert une très grande valeur. N'y voir qu'un abri et des subsistances, c'est négliger la question tactique. Un cantonnement n'est pas seulement un bivouac où l'on ne sent ni le vent ni la pluie, c'est encore un point d'appui et de résistance.

Ces considérations commencent à prendre faveur contre les habitudes routinières.

On lit dans l'ouvrage du major von Widdern : « De jour, le « bivouac protège mieux contre les surprises ; de nuit, le canton- « nement est préférable. Avec un service d'avant-postes relâché, « une surprise est possible la nuit aussi bien contre un bivouac « qu'un cantonnement. Les pertes en chevaux, en hommes, en « matériel et le désordre ne seront pas moindres dans un cas que « dans l'autre. »

Si l'on veille bien de jour, on n'est pas plus exposé à être surpris au cantonnement qu'au bivouac. Les petits partis ennemis à pied sont plus dangereux la nuit pour les bivouacs que pour les cantonnements. S'ils s'approchent du bivouac à 1,100 ou 1,200 mètres, leur feu rapide jettera un grand désordre dans la cavalerie, lui causera des pertes sérieuses, l'obligera peut-être à se retirer. De semblables tentatives ont bien moins d'effet sur un cantonnement, où les murs protègent contre les balles les hommes et les chevaux.

Le cantonnement offre encore à la cavalerie le moyen d'opérer défensivement, de conserver le terrain sur lequel elle s'est établie, ou tout au moins de garder des passages importants. Tous ces avantages, procurés par la fortification improvisée, n'ont point échappé au général de Brack, qui recommande de l'employer aussi pour le bivouac : « Il choisit son bivouac couvert, fortifié pour « ainsi dire, par un fossé, une barrière, des barricades, etc., de « manière à être à l'abri d'un temps de galop, d'un coup de main ; « des barricades mobiles ferment tous les abords du bivouac « qui ne sont pas défendus naturellement. » (P. 285.) S'il est près d'un village : « Il asseoit définitivement son bivouac en arrière « des maisons du côté de sa retraite, s'y fait apporter des vivres « et des fourrages, barricade toutes les issues par lesquelles l'en- « nemi pourrait venir le surprendre. » (P. 173.)

Dans un bivouac ouvert de toutes parts, il est difficile de se retrancher; les travaux sont forcément accomplis par les cavaliers et par suite se réduisent à peu de chose : des barricades, des fossés, des abatis sur les principaux passages. Leur manque de continuité nuit beaucoup à leur effet, et sous ce rapport le cantonnement a une supériorité marquée.

D'aucuns se récrient à la pensée de fortifier les cantonnements et allèguent la fatigue des cavaliers. Ici, on a l'avantage de faire travailler les habitants, et les outils existent comme les matériaux. Les maisons et les clôtures forment déjà une sorte de retranchement dont il suffit de fermer les issues. Des barricades s'établissent sans grands efforts avec tout ce que l'on a sous la main : abatis, voitures, tonneaux, meubles, amas de bois ou de pierres, cordes, fils de fer, levées de terre, etc. On met en position quelques pièces, si l'on en possède, de manière à battre les avenues, et on prend de bons repères pour la nuit.

Tout cela n'est ni long ni difficile, et si l'on se donne quelque peine, elle est bien compensée par la sécurité qui permet le repos et par une grande économie dans l'effectif en surveillance. En outre, on n'est pas obligé de faire monter à cheval à chaque tracasserie d'un petit parti. Quelques coups de feu ne font pas de mal dans un village. On peut continuer de dormir, les postes extérieurs suffisant à arrêter les audacieux s'ils s'approchent et ne leur répondant même pas s'ils se tiennent au loin.

Le cas est tout autre au bivouac. Le harcèlement y est particulièrement nuisible; il faut agir pour se débarrasser de quelques poignées d'agresseurs qui reparaissent dès qu'on cesse de les pourchasser.

Enfin, sous le rapport de la police, il y a grand avantage à être clos en quelque sorte. Pour garder un bivouac, empêcher les hommes de sortir, les chevaux de s'échapper, les espions de pénétrer, il faut beaucoup de cavaliers à pied et à cheval, des postes nombreux et des patrouilles incessantes. En cantonnement, tout devient simple. Quelques travaux extérieurs, les issues fermées sans être obstruées, un certain nombre de créneaux percés, permettent une surveillance efficace avec très peu de monde.

Le cantonnement, plus favorable que le bivouac au point de vue de la santé, de l'alimentation, de la conservation, lui est encore très supérieur sous le rapport tactique, à la condition toutefois de l'organiser comme il convient.

LXXV.

MODES DE PROTECTION DE LA CAVALERIE EN STATION.

J'ai établi dans le paragraphe précédent l'obligation de faire stationner la cavalerie en avant de l'infanterie. J'ai montré l'avantage du cantonnement sur le bivouac, et la nécessité de recourir habituellement au mode mixte. Je complète à présent ma thèse en exposant les différents modes de protection dont dispose la cavalerie isolée.

L'absence d'instruction, le manque d'expérience, l'oubli des enseignements du passé, et surtout la méconnaissance de la valeur des moyens nouveaux, ont conduit à penser que la cavalerie ne pouvait se garder elle-même, ou du moins que ses difficultés étaient extrêmes. Nombre d'officiers n'admettant pas la possibilité de se défendre par le feu, et, par conséquent, d'utiliser les obstacles matériels, virent un grand danger à laisser la cavalerie pourvoir seule à sa sécurité. Ils réclamèrent le concours de l'infanterie.

Le général Duhesme, pourtant excellent chef d'avant-garde, fut un des premiers à écrire : « La cavalerie légère qui sera de bri-« gade avec l'infanterie placera ses grand'gardes en avant des « siennes, dans les lieux où elle pourra découvrir, *mais elle devra « être soutenue afin de pouvoir se replier en toute sûreté sur les « postes d'infanterie.* » Et il ajoutait plus loin : « Soit qu'elle « bivouaque en avant ou en arrière, soit qu'elle se loge dans des « bâtiments, la cavalerie ne devra débrider et se reposer que « sous la protection de l'infanterie. » (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 216.)

Impressionné peut-être par ses souvenirs, le général Préval écrivait : « L'union des deux armes est surtout indispensable « pour le service des avant-postes. On ne peut couvrir des camps « et des cantonnements sans cavalerie, parce qu'on ne peut être « garanti d'une attaque inopinée sans être couvert de postes très « avancés, liés à ceux d'infanterie, qu'il n'est pas prudent d'éloi-« gner du corps principal. »

Ces généraux éminents admettaient néanmoins la cavalerie en avant de l'infanterie. Toutefois, les idées qu'ils propagèrent firent leur chemin. On les exagéra tellement qu'on ne crut plus possible de laisser la nuit la cavalerie en avant. On ramenait le soir ses

avant-postes en arrière de ceux d'infanterie. Il était reçu que la cavalerie ne veillait pas la nuit, ni près ni loin. Durant la campagne d'Italie, en 1859, une division de cavalerie ayant été envoyée à 5 kilomètres pour couvrir son corps d'armée, fit demander à la nuit tombante, comme une chose toute naturelle, une brigade d'infanterie pour garder ses bivouacs jusqu'au matin.

Une fois dans cette fausse voie, on ne s'est plus arrêté. On a proposé d'employer la moitié de l'effectif de la cavalerie aux avant-postes, en demandant en même temps à l'infanterie de faire le service de nuit. Toute la fatigue réelle des avant-postes retombait alors sur l'infanterie; les marches se terminant dans l'après-midi, la cavalerie n'avait à veiller que durant les dernières heures du jour.

Le mélange des deux armes est inacceptable. Leurs procédés sont dissemblables; en les alliant, on les paralyse. Leur place, d'ailleurs, n'est pas au même endroit. Tout conseille de les employer séparément, l'infanterie à distance rapprochée, la cavalerie au loin, en avant.

On procédait ainsi au commencement de ce siècle. On opérait sans méthode, mais on y suppléait souvent par l'audace. A force de répéter que la cavalerie n'avait pas de propriétés de résistance, on détruisit l'entrain. Peu à peu, les bonnes traditions s'oblitérèrent, et notre cavalerie, si hardie autrefois, ne sut plus se séparer de l'infanterie, et encore moins la renseigner. On jugera de la décadence du service d'exploration par le document ci-après :

Armée d'Italie.—Ordre général n° 10. Alexandrie, 22 mai 1859. — « L'Empereur recommande aux commandants de corps, s'ils « sont près de l'ennemi et s'ils n'en sont pas séparés par un « obstacle considérable, tel qu'un fleuve, de faire toujours camper « au moins *la moitié* des troupes dans l'*ordre de combat*, une « partie de l'artillerie étant en batterie, une partie de la cavalerie « restant sellée, prête à monter à cheval. »

Faire camper des troupes en ordre de combat sans savoir où l'on combattra, mettre des pièces en batterie sans savoir dans quelle direction, garder la cavalerie de pied ferme au lieu de l'envoyer au loin, quelle piètre conception du service de sécurité! Puis, cette moitié de cavalerie *sellée, prête à monter à cheval*, quel français! Mauvaise tactique, mauvais style; c'était bien la décadence.

A présent, on voit plus juste. On reconnaît que la cavalerie,

soit en couvrant à distance l'infanterie, soit en explorant au loin, doit pourvoir seule à sa sécurité. Elle le peut, si elle en connaît bien toutes les exigences, si elle sait comment on y fait face, si elle possède à fond une méthode rationnelle d'avant-postes. Sur cette question, la polémique peut surtout se donner carrière, car les principes sont encore à l'état nébuleux.

Le général von Schmidt se borne à écrire : « Les mesures à « prendre en cantonnement pour la sécurité des troupes et pour « les garantir des surprises possibles, dépendent principalement « de la situation générale de la guerre ou du combat. »

Ces allégations vagues, ces spéculations théoriques n'apprennent rien. Le sujet a besoin d'être serré de plus près, si l'on veut en déduire des applications précises. Le système résulte des nécessités générales, comme le dispositif, des nécessités locales. La méthode n'est pas une affaire d'imagination, c'est une déduction presque mathématique des obligations de la guerre.

Les avant-postes ont différents buts. Comme surveillance et police, ils empêchent les habitants, les militaires, les déserteurs, les espions, etc., de franchir leur ligne dans un sens ou dans l'autre ; en qualité de rideau, ils arrêtent et repoussent les explorateurs adverses ; à titre de vigies, ils avertissent de toutes les tentatives de l'ennemi en force sérieuse lorsqu'elles n'ont pas été signalées déjà par les groupes du service irrégulier.

Le rôle principal des avant-postes est par dessus tout d'éviter les surprises, et pour cela de donner le temps à la colonne au repos de monter à cheval et de manœuvrer pour livrer combat ou pour l'éviter. On atteint ce résultat par deux procédés : en avertissant la colonne assez à l'avance pour qu'elle puisse prendre ses mesures, et en retardant la marche de l'assaillant de manière à augmenter le temps de préparation ou de manœuvre pour les troupes stationnées.

De la puissance de ces deux procédés dépendent le repos et la réparation des hommes et des chevaux bivouaqués ou cantonnés. Si les moyens de garde sont bons, les soins, la nourriture, le sommeil s'opèrent dans de bonnes conditions, et les fatigues de la veille ont disparu le matin. Si ces mesures de vigilance sont fragiles, aléatoires, imparfaites, les escadrons sont fatalement maintenus en état d'alerte perpétuelle. Les soins conservatoires sont sacrifiés à la crainte d'une surprise, l'inquiétude chasse le délassement, l'alimentation s'effectue mal, les hommes souffrent et les chevaux dépérissent.

Le critérium le plus impérieux des avant-postes est d'inspirer confiance, et il ne peut la donner qu'en possédant la puissance de retarder la marche de l'ennemi, de l'arrêter même momentanément. Leur caractère essentiel est donc la résistance, seul moyen de permettre l'offensive ultérieure du gros de la colonne. Le dispositif des avant-postes est par conséquent défensif, et plus il le sera, plus il vaudra.

Jusqu'ici on a préconisé uniquement la vigilance par des grand'gardes, postes, vedettes et patrouilles à cheval. De tels avant-postes en plein champ n'offrent aucune résistance ; après avoir averti, ils sont obligés de se replier.

En cas d'attaque, le commandant de la grand'garde fait monter à cheval et se porte de sa personne en avant. S'il a devant lui des forces supérieures, il rallie ses vedettes ou petits postes et se retire en retardant la marche de l'ennemi.

Le général Préval insiste seulement pour empêcher une rétrogradation trop prompte. « Loin d'autoriser les avant-postes à « se retirer, *si le poste n'est susceptible d'aucune défense*, lorsque « l'ennemi le menacera en force, et la cavalerie à se retirer sans « même escarmoucher, il faut leur prescrire, au contraire, de « prendre des positions, d'être mobiles, de combattre sans « trop se compromettre, soit réunis, soit dispersés, et de retar- « der autant que possible la marche de l'ennemi. »

Tel est le résumé des doctrines préconisées comme de nos règlements. On ne prétend pas résister, on veut ruser avec l'ennemi, l'inquiéter, le rendre circonspect, et, par conséquent, l'obliger à progresser lentement. C'est ce que reproduit entre autres le général Verdy du Vernois : « L'adversaire n'avancera qu'a- « vec la plus grande prudence dès qu'il rencontrera une première « résistance de la part des avant-postes. » (II, 217.)

Les cavaliers se repliant en tirailleurs et des simulacres de charge sont des moyens sans efficacité. Supposer que l'ennemi va s'arrêter au premier coup de feu est une illusion. Il n'ignore pas qu'il va en recevoir. Croire qu'il sera intimidé par 2 pelotons ou 1 escadron parce qu'il n'en connaîtra pas l'effectif est une autre erreur ; l'adversaire sait très bien qu'il rencontrera des avant-postes, et, à peu de chose près, il en connaît la force. Se placer sur son flanc pour le charger ; mais il a aussi des flanc-gardes pour parer à ce danger. L'adversaire n'est pas intimidé par tout cela, car il a pris ses mesures en conséquence. Il continuera d'avancer franchement, parce que la rapidité est son unique

chance de réussite. S'il progresse lentement, s'il s'arrête, son entreprise est manquée.

Des avant-postes, dans ces conditions, ne contiendront pas l'irruption vigoureuse de l'assaillant. Ils empêcheront des explorateurs, des patrouilles de cavalerie de venir reconnaître la position du gros et de troubler son repos, mais, contre une force sérieuse et entreprenante, ils sont impuissants de jour, et encore bien plus la nuit pour garantir la colonne d'une surprise.

Frédéric le Grand disait à ce sujet : « Il est bien difficile de « combattre pendant la nuit. On ne peut point contenir sa troupe « qui est attaquée; elle se sauve, elle se croit perdue, coupée, « trahie, et s'imagine qu'elle a affaire à toute l'armée. Chacun se « méfie de son voisin; on se croit abandonné. *Si l'on a un poste « à occuper ou surtout de la cavalerie à attaquer*, qu'on y aille la « nuit, on aura toujours beau jeu, surtout si l'on envoie sur les « derrières tirer quelques coups de pistolet. Les attaquants n'ont « qu'à rester seulement ensemble, sans cela ils tomberont dans « le même désordre, inquiétude, incertitude que l'ennemi. »

Pour opposer quelque résistance à cheval, il faudrait aux avant-postes des escadrons entiers, des groupes de deux escadrons et même des régiments entiers. Certains écrivains ont conseillé cette disposition. La plupart demandent une brigade en avant-postes pour la division, soit 8 escadrons ou le tiers de l'effectif; en y ajoutant les services accessoires, on arrive à employer la moitié des forces. D'autres présentent un dispositif de brigade où 5 escadrons sont employés à garder les 3 autres et la batterie; puis un dispositif de division où 10 escadrons couvrent les 6 autres et les deux batteries.

En consacrant de si grandes forces aux mesures de sécurité, on épuiserait bien vite la cavalerie; on ne serait même pas protégé, et cette dispersion de la cavalerie entraînerait un désastre à la première entreprise de l'ennemi. Les avant-postes légers sont préférables, parce que la majeure partie des escadrons est concentrée.

Que les avant-postes soient forts ou faibles, la résistance à cheval est illusoire. La sécurité ne repose alors que sur des avis transmis opportunément. Examinons ce moyen.

L'instruction du 17 février 1875 évalue à 25 minutes le temps de se mettre en défense, pendant lequel l'adversaire parcourt 4 à 5 kilomètres (page 33). C'est exact jusqu'à un certain point, en admettant, bien entendu, qu'on soit concentré au même endroit.

La transmission des avis ne saurait être prompte, à peine d'être souvent inexacte. Il ne suffit pas d'apercevoir l'ennemi, de recevoir des coups de fusil, pour faire monter à cheval toute la colonne. C'est souvent ce que cherche l'adversaire. En simulant des attaques avec très peu de monde, surtout la nuit, il épuise la cavalerie opposée, d'autant mieux qu'elle est plus nombreuse. Il importe donc que les avant-postes examinent et signalent l'ennemi seulement à bon escient. Ceci admis, et en supposant les avant-postes à 6 kilomètres signalant l'adversaire à 1 kilomètre, nous pouvons, par le calcul, nous rendre compte de la situation.

D'après les distances fixées par l'instruction pratique, l'assaillant sera sur les vedettes au bout de 5 minutes; sur les petits postes, en 9 minutes; sur les postes principaux ou grand'gardes, en 15 minutes; sur le soutien, en 25 minutes; sur le gros de la colonne, en 33 minutes.

Cette allure est assez lente; on pourrait aller plus vite, mais il faut tenir compte des difficultés possibles du sol ou de l'obscurité.

La nouvelle de l'apparition de l'ennemi est transmise des vedettes au petit poste en 2 minutes 8 secondes. Le chef monte à cheval et se porte à ses vedettes en autant de temps; 4 minutes 16 secondes sont passées, l'adversaire est tout proche. Le chef du petit poste constate un corps nombreux, sans toutefois en bien apprécier l'importance, et expédie un exprès en arrière. Il arrive au poste principal en 3 minutes 12 secondes. Le chef prend connaissance, 1 minute, et avise le soutien; l'estafette, au galop, emploie 5 minutes 20 secondes, puis arrive au commandant du gros en 5 minutes. Temps total écoulé, 18 minutes 48 secondes. Le commandant supérieur reçoit l'avis et prescrit de sonner à cheval partout.

Voici ce qui se passe dans ces conditions. Le soutien, averti au bout de 14 minutes 32 secondes, monte à cheval, mettons 2 minutes (total 16 minutes 32 secondes), et ne peut arriver au secours de la grand'garde, atteinte par l'ennemi au bout de 15 minutes. Il la recueille dans sa retraite et tâche de rallier les autres fractions des avant-postes. Il ne tarde pas à se trouver en face de l'ennemi; il ne peut lui opposer que 2 escadrons réunis, plus un qui revient au galop plus ou moins dispersé; celui qui forme l'autre grand'garde n'a pas la faculté de rallier. Si l'attaque comprend seulement un régiment, les trois escadrons d'avant-postes, infé-

rieurs en nombre, seront battus ou se retireront rapidement devant l'ennemi continuant d'avancer.

Le gros de la colonne, pour recevoir des ordres, seller, brider, monter à cheval et se former, ne dispose que de 14 minutes 12 secondes, tandis que l'instruction ministérielle évalue le temps nécessaire à 25 minutes. Le régiment assaillant tombant sur une masse à peine à cheval, possède bien des chances de succès contre un effectif très supérieur au sien. Dans ces conditions, une brigade menée vigoureusement, ou même un régiment, mettrait certainement en déroute une division.

Le colonel Bonie (pages 40-41) admettant des pointes à 6 kilomètres, et l'ennemi signalé à 1 kilomètre au delà, donne le calcul suivant. L'ennemi parcourt les 7 kilomètres au trot en 35 minutes; le déploiement d'un régiment dure 6 minutes, ce qui fait 41 minutes. Les arrêts, précautions, études, etc., réclament 18 à 20 minutes, soit un total d'une heure.

Le cavalier de pointe portant l'avis emploie, pour franchir les 7 kilomètres, 18 à 20 minutes. Il resterait 40 à 42 minutes pour rassembler le régiment d'avant-garde divisé en trois parties, deux escadrons au centre, un sur chaque aile. Ce temps se décomposerait ainsi : aviser les escadrons d'aile, 10 à 12 minutes (environ 4 kilomètres); réunion de chaque escadron dispersé, 12 à 15 minutes; concentration des ailes sur le centre, 18 à 20 minutes; soit, au total, 40 à 47 minutes.

En mettant tout au mieux, ce calcul aboutit à des bornes bien étroites. Le moindre retard, et l'adversaire arrive groupé sur un régiment désuni.

Il n'est pas question ici du cas où l'ennemi se présenterait sur un des flancs, auquel cas la concentration de l'escadron opposé deviendrait impossible dans ce délai. Enfin, il n'est pas déraisonnable de penser que l'assaillant, sachant ce qu'il fait et agissant avec décision, pourra franchir les 7 kilomètres en 30 minutes, prendre sa formation d'attaque en 2 minutes, soit, au total, 32 minutes seulement; d'où la surprise serait certaine.

Le général Verdy du Vernois (II, 196) envisage une division de 4 régiments répartie en plusieurs cantonnements. Il suppose que l'ennemi signalé emploiera 27 minutes pour arriver à 753 mètres du point de concentration de la division, après avoir parcouru 4,747 mètres en droite ligne. Il admet que les avant-postes font partir l'avis 4 minutes après; qu'il est transmis en 4 minutes au gros (à 3,400 mètres) et en 8 minutes au canton-

nement en arrière (à 5,500 mètres des avant-postes), point de concentration. L'auteur pense que dans ces conditions 3 régiments seront concentrés et que le 4e venant de 2,450 mètres en arrière sera sur le point de se réunir aux autres.

Certaines données défaillant, il n'est pas facile de critiquer exactement ces chiffres. La marche de l'ennemi, 5 kilomètres en 27 minutes, peut être plus prompte d'au moins 5 minutes. La transmission de l'avis en 12 minutes n'est pas facile pour 5,500 mètres. Il resterait donc au gros des avant-postes 12 minutes pour être à cheval, c'est suffisant. Le cantonnement ne disposerait que de 8 minutes, ce qui est bien peu. S'il y avait un régiment détaché à quelques kilomètres, la concentration serait matériellement impossible. Le quatrième régiment cantonné à 2,450 mètres en arrière sera avisé au plus tôt 14 minutes après l'apparition de l'ennemi aux avant-postes. Il ne pourra donc en six minutes monter à cheval et parcourir 2,450 mètres. Il n'aura pas même quitté son cantonnement, quand l'assaillant chargera celui qui le précède.

Dans ces divers calculs on fait marcher les avis avec une vitesse extrême, et l'on ne tient pas compte du temps nécessaire pour changer d'estafette, donner les ordres, seller, brider, se rassembler, faire l'appel, etc. Si vite qu'on procède, il y a des délais inévitables qu'augmentent encore différents alea. On doit tenir un grand compte de toutes ces causes retardatrices, puisqu'elles peuvent amener un désastre.

Les avis transmis par les avant-postes n'empêchent pas non plus les surprises. Il faut être averti longtemps à l'avance si l'on veut être en mesure au moment psychologique. On est ainsi conduit à chercher la sécurité dans l'observation à grande distance, soit en poussant le réseau d'avant-postes très loin, soit en recourant à l'exploration irrégulière.

Les avant-postes éloignés entraînent un développement énorme, un fort effectif, avec une grande fragilité; par conséquent, fatigue considérable pour les hommes et les chevaux, sans une garantie suffisante.

L'ennemi s'étant approché lentement peut consacrer la dernière heure à une marche rapide en trottant à raison de 5 minutes le kilomètre. Pour donner au gros de la colonne 25 minutes de préparation, il faudrait que l'avis vînt de 11 kilomètres environ. Un réseau périphérique d'avant-postes à cette distance présenterait un périmètre de 66 à 70 kilomètres. On juge par là

quelle charge incomberait à la cavalerie pour le service de vigilance.

La nécessité ramène à des avant-postes beaucoup plus rapprochés, et on les complète par des groupes d'exploration irrégulière envoyés au delà. Ces éclaireurs veillent sur les principales directions; toutefois ils ne peuvent les garder toutes, sans cela on arriverait à en former un véritable réseau avec tous ses inconvénients. On sera contraint de se borner. Beaucoup de passages secondaires ne seront pas observés en permanence, et l'adversaire habile, bien renseigné, bien guidé, pourra n'être pas signalé par les groupes francs.

Un réseau d'avant-postes et un service d'exploration irrégulier plus éloigné donnent certaines garanties de sécurité. Des négligences, des erreurs en présence d'un adversaire entreprenant rendent encore possibles les surprises. Cette conviction très motivée a pour effet de tenir les troupes de cavalerie stationnées soit au bivouac, soit en cantonnement, dans un état d'alerte perpétuel. On est toujours en éveil attendant des ordres, prêt à se mettre en mouvement; on ne desselle pas, on mange imparfaitement, on ne dort guère, et la fatigue éprouvée ruine promptement la cavalerie.

On agissait ainsi dans le passé. Le document ci-après en est un exemple. Le général Belliard aux généraux de division, le 25 septembre 1805 : « Le prince Murat ordonne qu'avant le jour « les troupes prennent les armes, qu'elles ne rentrent à leurs « quartiers qu'après le retour de vos reconnaissances et qu'elles « soient toujours prêtes à monter à cheval. L'ennemi n'est pas « très éloigné et il faut être en mesure. »

Si les bivouacs avaient été couverts convenablement, ces mouvements eussent été superflus. Puisqu'on recourait à ces mesures, c'est qu'on se sentait en danger d'être surpris. Les conséquences de ce système furent désastreuses pour la cavalerie; il convient d'en adopter un autre.

LXXVI.

LES AVANT-POSTES DE CAVALERIE DOIVENT ÊTRE RETRANCHÉS.

L'usage suivi jusqu'ici étant défectueux, nous en déduirons un autre des nécessités constatées précédemment. Le seul moyen d'éviter la surprise, c'est de signaler l'ennemi de loin si on peut,

mais surtout d'amortir son élan et d'arrêter temporairement sa marche, sans employer beaucoup de monde.

La résistance à cheval, même avec un effectif élevé, étant de médiocre valeur, force est de l'organiser matériellement avec des obstacles défendus par des hommes à pied. La fortification improvisée et les armes à grande portée en fournissent le moyen.

La promptitude d'attaque de la cavalerie lui impose, encore plus qu'à l'infanterie, le devoir de se garantir matériellement contre les irruptions soudaines, afin qu'une tentative de surprise n'entraîne pas forcément une déroute.

En pays ouvert, la résistance matérielle sera toujours un peu précaire, sans être pourtant inefficace. En terrain difficile, couvert ou coupé, la résistance matérielle acquerra facilement une valeur considérable. C'est la voie nouvelle dans laquelle il convient d'entrer résolûment.

On en avait déjà l'intuition autrefois ; l'ordre précédemment cité du 25 septembre 1805 contient ce passage : « Les généraux « de division, arrivés aux positions qui leur ont été désignées, « établiront leurs troupes militairement et couvriront leurs « cantonnements par des postes formés d'*hommes à pied et à* « *cheval.* »

On ne comptait pas beaucoup autrefois sur la défensive parce que les armes ne valaient rien. Aujourd'hui, avec des fusils à tir rapide et à longue portée, on serait inexcusable de ne pas faire mieux. Pour mettre en lumière cette vérité, il importe de bien étudier le passé, où l'idée défensive apparaît en germe.

Du reste, la majeure partie des écrivains militaires s'est prononcée en faveur des avant-postes retranchés.

Le général Duhesme émettait cet axiome : « L'art d'un chef « d'avant-postes est de bien se couvrir et de bien se garder, « non pas en multipliant ses grand'gardes et postes avancés, « mais en les disposant avec intelligence et en les faisant bien « servir. » (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 216.)

L'application de ce précepte restera toujours imparfaite si l'on ne recourt aux postes retranchés, seul moyen d'accroître la résistance en diminuant le nombre des défenseurs.

Le général de Brack revient fréquemment sur cette idée :

« S'il est plus urgent de me poster que de me reposer, je me « poste. S'il est, au contraire, plus urgent de me reposer que de « me poster, je me repose. Dans ce cas, je tâche de masquer mon

« bivouac et je remédie *le plus possible à la défense naturelle qui* « *me manque* en éclairant plus loin ma position. » (P. 129.)

« Si le bivouac est en plaine rase et *qu'il ne soit garanti par* « *rien*, s'arranger de façon à être le plus tôt possible à cheval et « réunis. » (P. 285.)

« Si l'ennemi attaque, on ne courra pas aux chevaux, *mais on* « *se défendra à pied.* » (*Ibid.*)

« Si le bivouac est dans une ferme, s'y enfermer à l'instant de « l'attaque, faire brider par quelques hommes tandis que les « autres tireront par les fenêtres jusqu'à ce que, prêts à être « forcés, tout le monde monte à cheval et exécute une sortie « vigoureuse et massée. » (P. 285.)

« Si un cantonnement est attaqué à l'improviste, ne courez pas « à vos chevaux. Faites feu par les fenêtres de vos logements, « jusqu'à ce que vous puissiez vous réunir sur la place d'alarme. » (P. 363.)

Cet éminent cavalier préférait ainsi le stationnement protégé par des obstacles naturels et artificiels; il recommandait l'emploi du feu et il voyait juste.

Fallot et Lagrange ont écrit : « Afin d'éviter les surprises, on « tâche de garantir les vedettes d'une attaque imprévue en *les* « *entourant de quelques obstacles ;* par exemple, on barricade les « ponts en pierre, on enlève quelques planches à ceux en bois, « on barre les défilés au moyen d'une charrette en travers, d'un « arbre à demi coupés de tonneaux vides, etc. Ces entraves, « faciles à enlever, empêchent cependant la cavalerie d'arriver « avec rapidité. »

C'est bien l'idée de la protection matérielle des avant-postes

Notre instruction pratique sur le service en campagne prescrit aussi « de retarder la marche de l'ennemi par tous les moyens « que la nature du terrain lui permet d'employer, et, au besoin, « de faire mettre pied à terre à une partie de la troupe. » Quoique vague, cette disposition est judicieuse, à la condition toutefois de résister derrière les obstacles s'il en existe, ou d'en créer s'il ne s'en trouve pas.

Comme le général de Brack, le général von Schmidt se préoccupe en plusieurs endroits d'assurer la protection efficace de la cavalerie en station : « Il faut que la cavalerie puisse garantir « la sécurité de ses cantonnements et les défendre contre une « attaque. » (II, 129.)

« En entrant dans un cantonnement, le chef en fait minutieuse-

« ment la reconnaissance, au point de vue de la défense, se rend « bien compte des mesures à prendre dans le cas où cette défense « deviendrait nécessaire, et donne d'avance à sa troupe les « ordres convenables pour l'occupation des lisières, des issues « menant à l'ennemi, et de quelques bâtiments solides propres à « la défense, afin qu'à un signal convenu, chacun sache ce qu'il « a à faire. »

« Il sera souvent pratique pour la cavalerie, quand elle se « trouvera dans des situations exposées et qu'elle sera surprise, « surtout pendant la nuit, de se borner à la défense des canton- « nements occupés, à celle de quelques grandes fermes ou bâti- « ments solides et de laisser tranquillement les chevaux à « l'écurie. »

« Il sera ordinairement nécessaire de barricader les issues des « cantonnements situés sur la ligne des avant-postes ou immé- « diatement en arrière, et d'organiser surtout les premiers, le « mieux possible pour la défense, en tant que le temps et les « moyens le permettent. »

C'est tout à fait la reproduction des idées exprimées par le général de Brack, et après les avoir renforcées par son adhésion, le général von Schmidt conclut de la sorte : « C'est de « cette manière qu'il faut procéder. Notre arme conservera « alors son indépendance et n'aura plus à chaque instant besoin « de faire appel à l'infanterie, car une cavalerie qui n'est pas « capable de se défendre elle-même dans ses cantonnements, « n'est pas à la hauteur de ce qu'on doit nécessairement lui « demander et ne remplit pas, par suite, sa mission comme on « doit sans restriction l'exiger d'elle. » (II, 107, 108, 109.)

L'opinion de ces divers maîtres, l'expérience, la nécessité et la logique s'accordent à conseiller la défense matérielle des lieux de stationnement de la cavalerie. Les résultats obtenus seront de plusieurs sortes.

La résistance acquérant une valeur assez considérable, la colonne stationnée aura le temps de se préparer à la lutte en cas d'attaque, et le réseau d'avant-postes n'ayant plus besoin d'être aussi éloigné, deviendra plus solide et moins pénible.

Les issues principales au moins étant fermées, les éclaireurs ou détachements adverses pénétreront difficilement dans l'intérieur du réseau, et les postes n'auront plus besoin d'un très fort effectif, les obstacles matériels suppléant au nombre. D'où allègement sensible du service.

La marche de l'ennemi étant suspendue ou arrêtée par les points retranchés, les gros détachements de soutien deviennent à peu près inutiles, et de ce chef encore on obtient une réduction des charges de vigilance sans amoindrir la sécurité.

Les obstacles matériels obstruant les passages empêchent les irruptions rapides de l'ennemi. Ils le forcent à s'arrêter momentanément pour les enlever, puis pour les détruire, et, par conséquent, les surprises sont sinon impossibles, du moins bien difficiles.

Les cavaliers veillant à pied derrière les retranchements, une bonne portion des chevaux du service des avant-postes ne sont plus montés, et c'est un assez grand soulagement pour eux.

La solidité acquise par le réseau d'avant-postes donnera confiance à cause de la certitude d'une sérieuse protection. Hommes et animaux mangeront ou dormiront avec calme et tranquillité; on obtiendra ainsi une réparation beaucoup meilleure et on diminuera les pertes.

En cas d'attaque, si l'on doit monter à cheval inopinément, l'opération ne comportant plus une précipitation aussi considérable s'effectuera mieux, et les concentrations seront plus assurées si l'on est obligé d'en accomplir.

Ces avantages si précieux sont à rechercher. La résistance matérielle organisée donne la plus grande somme de sécurité avec le moins de fatigue possible. On ne saurait volontairement s'en priver quand il est loisible d'y recourir, et on le pourra presque toujours plus ou moins complètement, comme je vais le montrer.

Tout d'abord, on allègue l'impossibilité d'établir une ligne continue d'obstacles autour d'un bivouac ou d'un cantonnement. On en conclut l'obligation de se borner à fortifier quelques points qui, pouvant être tournés, seront non seulement sans valeur, mais deviendront un danger.

Ces arguments sont spécieux. Il est très difficile à une forte unité de cavalerie de se mouvoir en dehors des communications fort praticables. Si l'on interdit à l'ennemi les voies commodes, il est contraint d'abandonner son entreprise ou d'accepter de moins bonnes conditions en se jetant dans les mauvais passages, tant à l'égard de la profondeur de sa formation que de la vitesse de son allure. Le nombre des bonnes routes étant restreint, on réalisera toujours un avantage en les fermant à l'adversaire. Ce bénéfice devient plus considérable dans

l'obscurité. Alors les difficultés croissent pour la cavalerie contrainte de prendre des chemins d'exploitation ou de passer à travers champs. Comme on s'arrête d'ordinaire dans l'après-midi et qu'on part au point du jour, la plus grande partie du stationnement s'effectue de nuit, et cette remarque donne aux points retranchés une grande valeur.

Tous les obstacles naturels sont à utiliser pour couvrir le stationnement. Plus ils sont difficiles à franchir, plus ils protègent. Tous présentent, en plus ou moins grand nombre, des passages obligés qu'on appelle défilés. En les obstruant par des coupures, abatis, barricades et autres moyens de la fortification improvisée, on les interdit matériellement à l'adversaire. Celui-ci, pour détruire l'obstacle qui l'arrête, perdra du temps, et d'autant plus que la défense en interdira davantage l'approche par son feu.

Ces retranchements improvisés sont faciles à organiser quand le point en est judicieusement choisi. Les lieux habités sont surtout commodes en fournissant les matériaux de toute espèce qu'on a bien vite accumulés, et l'écroulement de quelques maisons sur la voie est encore un moyen plus expéditif.

La création des obstacles artificiels est toujours obligée. Elle est plus ou moins pénible et plus ou moins profitable, suivant la configuration du sol, sa nature, ses productions et ses accidents. Le choix de l'emplacement des avant-postes doit donc être presque exclusivement basé sur les conditions favorables du terrain. Si elles sont naturellement avantageuses, on les améliorera et on les complètera sans beaucoup de travail. D'ailleurs, on a toujours la faculté de faire travailler les gens du pays, ce qui économise la force des cavaliers.

Certains esprits se figurent des bastions, des redoutes, des lunettes, des redans au moins, et il n'est pas question de tout cela. Coupures, abatis, barricades, les deux derniers même suffisent. Un entassement de matériaux sur le chemin pour empêcher les chevaux de passer, et derrière, des hommes à pied faisant feu, tout se réduit à cela.

On comprend facilement la possibilité de barrer les passages d'une chaîne de collines, d'une forêt, d'une rivière, d'un canal. On peut constituer sa ligne d'avant-postes par quelques-uns de ces accidents et profiter pour les relier de marécages, de tourbières, de remblais ou de déblais de chemin de fer, de carrières, de murs de parc, de fossés de drainage, etc. On trouvera

dans ces éléments de quoi former une ligne de protection, offrant un petit nombre d'issues qui seront barrées et défendues.

Dans certains districts de plaine paraissant ouverts et peu susceptibles de défense, on rencontre souvent des moyens de constituer la résistance. Des vignes, des vergers, des maïs, n'arrêtent pas absolument la cavalerie, mais retardent beaucoup sa marche, surtout la nuit. On les considèrera même comme obstacle infranchissable s'ils sont battus par les feux croisés des postes voisins.

La défense matérielle par les avant-postes peut n'être qu'intermittente. Elle consiste, en l'absence de grands obstacles du sol, à établir des postes retranchés dans des maisons isolées, des bouquets de bois, des enclos d'où leur feu balaiera les espaces intermédiaires. Si à chaque kilomètre d'intervalle se trouvait un poste de ce genre, une forte troupe de cavalerie se hasarderait rarement à passer entre eux, la nuit, à travers les cultures, car elle y laisserait trop de monde.

Ces postes retranchés, dira-t-on, seront fort exposés à être cernés, puis enlevés. Ce n'est pas douteux, mais la perte de l'un d'eux sera largement compensée par la service rendu. Le général de Brack a proclamé cette doctrine excellente : « L'avant-garde « fait partie d'un tout; et, s'il le faut, elle sacrifie jusqu'au der- « nier de ses hommes pour conserver à sa division, à son corps « d'armée, une clef de position, l'entrée d'un défilé, etc... » Les avant-postes sont dans le même cas. Pour épargner une surprise, une défaite à la colonne dont ils ont la garde, ils doivent tenir en certains points sans préoccupation aucune de retraite.

La puissance de résistance des avant-postes est dans une relation intime avec les accidents du sol. Le choix de ces accidents est, par suite, d'une haute importance. Leur détermination appartient toujours au chef de la colonne à protéger, qu'elle soit d'infanterie ou de cavalerie.

Le dispositif général d'avant-postes est dans une dépendance étroite du corps couvert, à peine de ne plus exister. L'initiative du commandant de la cavalerie en avant-postes a encore un large champ pour l'exécution, et il n'est responsable que sous ce rapport. C'est au chef de la colonne à juger la situation et à spécifier le degré d'intensité qu'il entend donner à ses mesures de sécurité. C'est à lui surtout d'indiquer, soit approximativement, soit exactement, la ligne ou les accidents du terrain à occuper, et le commandant de la cavalerie d'avant-postes est obligé de se con-

former à cette indication, quand bien même elle ne lui paraîtrait pas la meilleure.

En général, les lieux propices au stationnement de la cavalerie parce qu'ils possèdent de l'eau et des centres de population, sont dans les dépressions du sol. Ces endroits n'ont pas d'inconvénients, au contraire. A moins de rencontrer des contrées tout particulièrement planes, il arrive d'ordinaire qu'un lieu bas se trouve entre deux relèvements du terrain.

La cavalerie placée sur la ligne de fond sera défilée des vues de l'ennemi. Elle trouvera sur les hauteurs un emplacement avantageux pour ses avant-postes retranchés et au besoin un point de concentration comme un champ de combat. L'occupation des collines permettra, en outre, de battre de feux la vallée, en amont ou en aval, et d'assurer les flancs.

Ces conditions n'existeront pas toujours aussi complètement. Souvent le front et un flanc seulement tireront quelque protection des dispositions du sol. Leur utilisation n'en sera pas moins profitable.

Si, enfin, le pays était entièrement ouvert de toute part, on se bornerait à intercepter les routes par des postes retranchés, et on surveillerait les intervalles par des postes à cheval.

Selon les exigences et les possibilités constatées d'après les ressources défensives du terrain, les mesures de sécurité comportent deux types généraux. L'un s'applique au sol difficile, offrant des lignes de défense naturelles et mal percé de voies praticables. L'autre concerne le pays plat, ouvert, dépourvu d'obstacles, accessible partout.

La configuration topographique sera rarement aussi tranchée. Elle affectera un aspect mixte, d'où naîtra un troisième mode, également mixte, qui sera le plus habituel, soit au bivouac, soit en cantonnement.

Le système défensif absolu aux avant-postes, par des obstacles gardés au moyen de cavaliers à pied, est à préférer toutes les fois qu'on le pourra. Lorsqu'il sera impraticable, on le remplacera par une active surveillance sur la ligne de protection. On utilisera les deux modes selon les différentes parties du réseau de sécurité. Ce qu'on n'oubliera pas, c'est que les postes actifs de vigilance et le service mobile des avant-postes qui doivent exister dans les deux types trouveront toujours un excellent appui dans des postes retranchés, quelque peu nombreux qu'ils soient.

Le maximum de tranquillité sera obtenu par les troupes en

station, si la cavalerie d'avant-postes a des groupes d'exploration irrégulière avisant de loin, un service mobile d'avant-postes renseignant de près, et des postes fortifiés arrêtant ou suspendant les agressions ardentes de l'adversaire.

LXXVII.

EXEMPLES DE POSITIONS D'AVANT-POSTES.

Je place ci-après quelques exemples pour montrer comment la cavalerie peut profiter des accidents du sol pour protéger ses heures de stationnement.

Le 6 août 1870, après la bataille de Reichshoffen, la 4e division de cavalerie allemande s'établit vers 10 heures du soir à Eberbach, tout près de son infanterie. Son régiment d'avant-garde gagne quelques kilomètres plus en avant, jusqu'à Gundershoffen et Griesbach, et *protège ses avant-postes par le ravin de la Zintel et le remblai de la voie ferrée*.

Le 7 août, la division s'installe près de Steinburg. Le régiment de hussards d'avant-garde place sa ligne de protection *sur le canal de la Marne au Rhin, la Zorn et le Schwalsbach;* elle en barricade tous les passages et les fait garder par des cavaliers à pied, puis lance des patrouilles au delà.

Le 8, le 9 et le 10, cette cavalerie cantonne en arrière de l'infanterie.

Le 11, quand la division repasse en avant, elle va cantonner la nuit à Heming et environs, *derrière le canal de la Marne au Rhin au sud, et celui des houillères à l'ouest; ses avant-postes s'étendent de Saint-Georges à Dianne-Capelle, derrière le canal des houillères; les trois grands étangs reliés par des forêts mal percées.* Deux pelotons du 2e hussards gardent les débouchés du canal, à la ferme du Tulier et au nord de Dianne-Capelle. Ils organisent un service régulier de patrouilles le long du canal. Elles se relient à droite vers Langatte, à gauche vers Gondrexange, avec les patrouilles des détachements de uhlans dont le gros s'est couvert et qui complètent le système. Un escadron et demi, au château d'Herberville, soutient les deux pelotons établis sur le canal. Un poste à la cosaque, placé à l'auberge de l'Arbre-Vert, protège la réparation des ponts du canal. Enfin, au delà de la ligne des postes du canal, un escadron bivouaque près de Saint-Georges, avec avant-postes dans les directions de Rechicourt-le-Château

et de Blamont. Grâce au terrain, cette situation était incontestablement très forte, et n'employait pas trop de monde.

Le 12, la 4e division se porte à la Seille. L'avant-garde se place à l'est de Moyen-Vic. La Seille et le canal des Salines la protègent. On aurait pu se servir aussi de la forêt de Bezange.

Le 13, la division est encore sur la basse Seille.

Le 14, elle atteint la Moselle à Pont-à-Mousson.

La division de cavalerie du prince Albrecht procède d'une manière analogue quand elle le peut, et recourt plus ordinairement au système mixte.

Le 16, elle s'arrête à Crézilles et alentours. Elle tire sa protection des grands bois couvrant les hauteurs de la rive droite de la Meuse, et n'offrant que peu de passages praticables. Ses deux escadrons de pointe prennent un dispositif d'avant-postes au nord-ouest de Crézilles; un peloton est sur la voie romaine, dans la direction de Toul. On est mal couvert matériellement, aussi on augmente les précautions mobiles. Les escadrons d'avant-postes sellent alternativement toutes les trois heures et patrouillent toute la nuit jusqu'au pied des collines boisées de l'ouest. Leur principal défilé est gardé à Blenod-lès-Toul par les 2 pelotons flanc-garde de droite de la colonne. Le détachement flanc-garde de gauche est à Colombey, dans une assez mauvaise position. Il est présumable que ces villages étaient mis en défense, bien que la Relation ne le dise pas.

Le 17 août, la division se porte à la Meuse et cantonne à Vaucouleurs; le gros de l'avant-garde (5 escadrons) bivouaque un peu au sud de ce bourg. La flanc-garde de droite est au bivouac près Ménil-la-Horgne (18 kilomètres nord-ouest de Vaucouleurs). La flanc-garde de gauche stationne près d'Abainville (20 kilomètres sud-ouest de Vaucouleurs). Une patrouille d'officier, en avant du front est à Demange-aux-Eaux, à 16 kilomètres ouest de Vaucouleurs. La ligne de la Meuse couvre assez convenablement la division. Les hauteurs de la rive gauche, fortement boisées, offrent peu de défilés praticables. Sans avoir une grande solidité, la situation était bonne.

Le 18 août, la division atteint Demange-aux-Eaux. L'étroite vallée de l'Ornain est facile à intercepter; de grands bois, puis la vallée profonde de l'Ormançon protègent le front du côté de l'ouest. Un escadron en avant-postes est sur le plateau, près de Saint-Joire, dominant la vallée en aval (3 ou 4 kilomètres). Un autre escadron observe la vallée en amont, sur le plateau voisin

de Baudignécourt (à 2 kilomètres). Un troisième escadron surveille par des patrouilles la région boisée qui sépare les deux autres escadrons. La flanc-garde de droite est à Maulan (20 kilomètres nord-ouest); la flanc-garde de gauche, à Bure (16 kilomètres au sud); la patrouille de front, dans un bois au nord d'Ancerville, près Saint-Dizier (37 kilomètres).

Le 19 août, la division cantonne à Menaucourt, sans avoir quitté la vallée de l'Ornain. Son front est protégé par la forêt de Ligny; son avant-garde, à 3 kilomètres plus loin, place ses avant-postes sur le vallon encaissé de la petite rivière de Saulx, depuis le Bouchon jusqu'à Ménil-sur-Saulx. La pointe de front bivouaque à peu près au même point que la veille, dans le bois d'Ancerville, seulement elle a été renforcée d'un escadron. La flanc-garde de droite est à Villotte; la flanc-garde de gauche, ayant rencontré l'adversaire, revient bivouaquer à Moutiers-sur-Saulx, à quelques kilomètres de sa précédente station.

Le 20 août, la division couche à Stainville en arrière de la rivière de Saulx. Le gros de l'avant-garde occupe Ancerville. Deux escadrons de pointe s'établissent à Saint-Dizier, sur la Marne. Ils envoient un peloton sur chacune des routes de Châlons et de Sainte-Menehould, placent un fort poste-cosaque sur la route de Bar-le-Duc, puis un autre au carrefour des routes de Vassy et de Joinville, au sud de Saint-Dizier. La forêt du Val et celle des Trois-Fontaines, qui offraient une bonne protection, furent reconnues par des patrouilles.

Un peloton en pointe de front pousse sur Vitry-le-François, qu'il trouve occupé par l'ennemi, fait trois prisonniers, coupe le télégraphe et revient à Saint-Dizier. La flanc-garde de droite est à Saint-Nicolas, près Saint-Mihiel; une de ses patrouilles va jusqu'à Suzemont, non loin de Mars-la-Tour, communique avec la IIe armée et revient à Saint-Nicolas. La flanc-garde de gauche, passant par Savonnières et Cousance, couche à Cousancelle. Les trois détachements de front et des flancs sont très rapprochés de l'avant-garde à cause de la proximité de l'adversaire.

La 2e division de cavalerie allemande, aux ordres du général von Stolberg, agit comme les deux autres.

Le 16 août 1870, elle s'établit le long du ravin de la Morlagne. Une brigade est à Gerbevillers, une autre à Moyen; la brigade d'avant-garde place un régiment entier à Venezay. Son autre régiment se dispose en avant-postes sur les hauteurs entre la Morlagne et la Moselle qui les couvre : un escadron à Rozelieures,

deux pelotons à Saint-Bouigt, deux pelotons à Essez-la-Côte, un escadron à Magnière. Sur le flanc gauche, au sud, le 4e escadron était à Baccarat, poussant un peloton en reconnaissance sur Rambervillers. Le front occupé avait 26 kilomètres.

Le 17, la 2e division s'avance jusqu'à la Moselle et se cantonne à Charmes, Germonville, Sacourt, Herguguey, Avranville, Floremont, Rugney et Brantigny, villages distants de 4 à 5 kilomètres de Charmes. La brigade d'avant-garde met un régiment à Vincey; l'autre fournit deux escadrons à Chatel-sur-Moselle, un escadron à Palleguey et un escadron à Thaon. Le front occupé est de 28 kilomètres et manque de solidité.

Le 18 août, la 2e division, cantonnant une brigade à Vandemont et une autre à Thorey-Etreval, se couvre par le Brenon, ruisseau assez encaissé. La brigade d'avant-garde conserve en gros à Forcelles-sous-Gugney cinq escadrons et demi, et place deux pelotons à Gugney, un escadron à Diarville, un escadron à Mirecourt. Le front d'observation est réduit à 20 kilomètres.

Le 19 août, la 2e division est ainsi disposée : une brigade à Martigny-lès-Gerbouvaux et Ruppes; une brigade à Saint-Elophe-sur-la-Vaire. La brigade d'avant-garde met un de ses régiments à Maxey-sous-Brixey (deux escadrons et demi), à Greux (1 escadron) et à Moncel (2 pelotons). L'autre régiment occupe Neufchâteau (2 escadrons), Ronceux (1 peloton), Rollainville (1 peloton), L'Etanche (2 pelotons), Reheuville (2 pelotons), Noncourt (2 pelotons). Le front est de 18 kilomètres, mais comme il est imparfaitement couvert par la Meuse et la Vaire, il a fallu disperser une brigade entière (8 escadrons), ou le tiers de la division, pour garder seulement le front.

Le 20 août, la 2e division est sur la Meuse; deux brigades à Vaucouleurs et Montigny. La brigade d'avant-garde se disperse encore : 2 escadrons et demi à Void, 1 escadron à Ménil-la-Horgne, 1/2 escadron vers Commercy pour avoir des nouvelles de la IIe armée, 2 escadrons à Houdelaincourt-sur-Ornain, 1 escadron à Bonnet, 2 pelotons à Abainville, 2 pelotons à Baudignécourt. Le front est de 28 kilomètres. Il a de bons appuis dans les cours d'eau, ravins et bois de la contrée; aussi toute une brigade en avant-postes paraît excessive.

Les exemples que je viens de rapporter forment un sujet d'étude intéressant. Ils justifient les considérations précédentes en montrant avec évidence que partout où des obstacles matériels existaient, on s'est gardé avec peu de monde, et qu'il a fallu exa-

gérer le personnel de sécurité chaque fois qu'on n'a pu recourir à la protection des accidents du sol.

LXXVIII.

ORGANES FIXES DES AVANT-POSTES.

La méthode d'avant-postes est très distincte du dispositif. La première ne varie pas; le second étant l'adaptation de la première au terrain, est susceptible de nuances dans certaines limites. Selon le système qu'on adoptera, les organes des avant-postes différeront, soit de nombre, soit d'importance. Ils ne sont pas une fixation arbitraire, mais la conséquence des nécessités constatées précédemment. Leur détermination doit être précise, et comme les exigences se ramènent en définitive à deux types, il en résultera deux modes de dispositif qui s'appliqueront parfois suivant les circonstances, mais plus ordinairement selon la structure du terrain.

cf. 6.233

Les organes des avant-postes de cavalerie ont été, jusqu'ici, à peu près analogues à ceux de l'infanterie. Ils comprenaient des vedettes, des petits postes, des postes principaux de grand'garde, des soutiens de grand'garde, des réserves d'avant-postes et parfois un gros d'avant-garde. On constituait ainsi jusqu'à six lignes ou échelons successifs en avant des troupes stationnées.

Tous ces échelons sont-ils nécessaires? Quels sont ceux à supprimer selon le cas? Quelle force convient-il de leur attribuer? Quel dispositif leur assigner? Telles sont les questions qui se posent et qu'il faut résoudre, afin d'instruire de ce qu'ils ont à faire les officiers n'ayant point encore l'expérience de la guerre.

Quel que soit le système, trois obligations s'imposent. La première est de signaler, d'avertir, comme d'intercepter toute communication entre les lieux de stationnement et le dehors. La deuxième a pour but d'empêcher les petits postes ennemis de s'approcher, de reconnaître, de troubler le repos du gros de la colonne. La troisième consiste à résister un certain temps aux agressions de forces nombreuses, pour permettre au gros de se préparer à la lutte et de l'accepter dans des conditions convenables.

On satisfait à la première par un réseau léger d'observation et

de surveillance ; à la deuxième, par des postes plus ou moins considérables servant d'appui au réseau ; et à la troisième, en retranchant les postes d'appui ou avec des troupes de soutien.

Cette contexture générale des avant-postes est susceptible d'applications fort différentes, et les opinions sont assez dissemblables. Les écrivains, comme nos règlements ou instructions, ont préconisé une ligne continue de vedettes, formant un cordon plus ou moins serré sur le front des lieux de stationnement.

Le général de Brack recommande « de placer des vedettes par-
« tout où l'on doit craindre l'approche de l'ennemi. Sur la hau-
« teur pour observer la plaine, en bas pour observer une gorge,
« un bois, un chemin creux, un gué, et pour empêcher qu'on ne
« tourne les vedettes des hauteurs. La vedette de fond doit le
« plus possible apercevoir une ou deux autres. » (Page 153.)

L'instruction allemande porte : « Une grand'garde de cavalerie
« se subdivise en soutien de la grand'garde, poste d'examen et
« vedettes. Le soutien de grand'garde fournit, en outre, un poste
« avancé et, lorsqu'il est nécessaire, un poste d'avertissement,
« un poste détaché de sous-officier et un poste de sous-officier. »

Elle dit encore : « Les vedettes forment une ligne appelée
« chaîne des vedettes ou chaîne des avant-postes. »

Puis elle ajoute : « Il est essentiel de ménager ses forces, mais
« on n'oubliera pas qu'une chaîne d'avant-postes doit voir tout
« ce qui s'approche et arrêter tout ce qui veut passer ; on placera
« donc aussi peu de vedettes que possible, mais cependant en
« nombre suffisant pour atteindre le but que l'on se propose. »

Le général von Schmidt se prononce d'abord pour la chaîne de vedettes : « L'ennemi ne doit pas pouvoir se glisser, sans être vu,
« à travers la ligne des avant-postes, ni la forcer, afin qu'il reste
« dans l'impossibilité de relever la position exacte des vedettes,
« des postes et de la grand'garde. » (II, p. 202.)

Néanmoins, le même écrivain préconise aussi le remplacement des vedettes et des petits postes par des postes à la cosaque.

La vedette simple n'est admissible que de jour, et encore ! On est généralement d'accord pour conseiller la vedette double ; j'en ai donné les raisons dans la *Tactique de stationnement*, paragraphe XXXIX. Le général de Brack les recommande dans certains cas seulement : « Lorsque le danger est imminent, on
« double les vedettes. L'une d'elles peut venir avertir pendant
« que l'autre continue d'observer, ou bien aller reconnaître en
« avant ou arrêter quelqu'un. » (Page 155.)

On s'abuse peut-être un peu sur le rôle de ce cavalier isolé. Son action sera toujours bien minime pour une recherche ou une arrestation. La mobilité d'un des deux hommes en vedette, généralement peu avantageuse, serait souvent nuisible. On juge, avec raison, prudent de masquer les vedettes par quelque obstacle du sol, afin de ne pas révéler leur présence à l'ennemi, et on méconnaîtrait tout à fait cette nécessité en les obligeant à se promener sur la chaîne.

Pour amoindrir la fatigue des animaux, on a proposé de laisser les vedettes à pied, à côté de leurs chevaux, ou d'en mettre une à cheval et l'autre à pied. Cette disposition fort dangereuse ne serait, en tout cas, praticable que de jour seulement.

Une grande quantité de vedettes doubles fatigue beaucoup la cavalerie. Si l'on se borne à l'installation d'un petit nombre, aux points les plus importants, on est contraint de recourir aux petites patrouilles de liaison, véritables vedettes mobiles. Elles ont l'avantage de rendre les cavaliers plus attentifs qu'à l'état fixe, mais présentent, par contre, le préjudice d'attirer l'attention. Autant que possible, il convient d'éviter les mouvements latéraux, qui sont visibles d'assez loin et révèlent les positions occupées.

Les vedettes ne manquant pas d'inconvénients, on les remplace fréquemment par de petits groupes de cavaliers, nommés poste à la cosaque, poste détaché, patrouille fixe, vedette multiple ou mieux encore poste-vedettes.

L'instruction du 27 juin 1876 permet « de placer, soit une « ligne de vedettes doubles, soit une série de petits postes irré- « guliers. » (Art. 18.)

Ce dernier mode est le meilleur, et le général von Schmidt en expose ainsi les motifs : « On fera garder les voies principales, « les croisées de route, les points importants, les lieux élevés, « par des postes détachés, commandés par un sous-officier, dits « postes à la cosaque; un seul des hommes formant chacun de « ces postes restera alors à cheval. Ce mode de procéder est in- « finiment plus avantageux que l'emploi des vedettes. » (II, p. 123.)

Il développe plus loin cette idée, en disant :

« On commet une faute des plus graves en multipliant les ve- « dettes outre mesure, et c'est pour cela que le service des avant- « postes épuise et exténue les troupes. Il n'est nullement néces- « saire, parce que l'on opère contre l'ennemi, de se croire obligé « de constituer une chaîne continue de vedettes. Il suffit de garder

« les routes, de tenir quelques points dominants d'où l'on a des « vues étendues, d'occuper les carrefours, etc., de placer des « postes de sous-officiers ou des petits postes à la cosaque com- « posés de plusieurs hommes, dont un reste à cheval. Ces postes « rendant, d'ailleurs, plus de services que les vedettes, assure- « ront plus efficacement la sûreté des troupes en arrière. Les « chevaux souffriront et fatigueront moins de la sorte que lors- « qu'on dispose des chaînes continues de vedettes. Pourquoi « placer deux ou trois vedettes pour arriver aux résultats mêmes « que j'obtiendrai à l'aide d'une seule vedette et d'un poste ? » (II, p. 92.)

Le même auteur conclut comme il suit : « En ce qui concerne « le placement des avant-postes, je ne puis faire autrement que de « m'élever contre la tendance d'établir des chaînes continues de « vedettes. Cette manière de procéder ne me semble pas appropriée « à une guerre d'opérations qui, par sa nature, met extraordinai- « rement en réquisition toutes les forces du cheval et du cavalier. « La tradition historique se prononce d'une façon décisive contre « cette manière d'agir. En 1813 et 1814, l'avant-garde de l'armée « de Silésie n'a jamais placé de chaîne continue; c'est un gas- « pillage de forces. »

C'est peut-être à tort que ce grand cavalier évoque le souvenir de la campagne de 1814. Les échecs de Champaubert, de Montmirail, de Vauchamps, de Château-Thierry, n'ont-ils pas été des surprises subies précisément par l'armée de Silésie.

Les opinions se partagent entre les vedettes doubles et les postes-vedettes. Une chaîne de vedettes est très pénible, car elle emploie beaucoup de monde, et tous les hommes sont à cheval en permanence. Par contre, la surveillance s'opère sur tous les points du réseau; la vigilance est plus active et la fermeture assez complète.

Les postes-vedettes ne gardent que les nœuds de routes, les points importants, les lieux élevés; ils exigent relativement peu de cavaliers, et la plupart des chevaux ne sont pas montés. En revanche, la ligne est intermittente, et des isolés peuvent entrer ou sortir inaperçus. Le jour, on voit assez loin; mais la nuit, l'observation est défectueuse, et la sécurité n'est pas aussi assurée que par des vedettes.

Les deux méthodes comportent également un petit poste et une vedette. Dans l'un, la vedette est éloignée, dans l'autre elle est proche.

La vedette seule veille non loin du poste-vedettes, dont les ca-

valiers sont à pied à la tête de leurs chevaux, qui se reposent; mais la nuit ou par le brouillard, si la vedette est surprise, le poste l'est aussi, avant d'avoir pu monter à cheval. Dans l'autre système, si la vedette double est enlevée, le petit poste est averti, et les garanties sont plus grandes.

Si la vedette est à proximité, elle est simple, et c'est une économie d'hommes. Le poste se réduit à 3 ou 4 cavaliers avec un chef. Tous veilleront debout, la bride au bras, et quelquefois même à cheval. C'est 4 hommes au moins fatiguant à la fois, et il sera nécessaire de les relever souvent.

Si la vedette est éloignée, elle sera double, et le poste comprendra 6 ou 8 hommes, plus le chef. Dans ce cas, la moitié des hommes dormiront tout habillés sur le sol, pendant que les autres tiendront les chevaux et veilleront. Ils peuvent rester six à huit heures en position, et les relèvements sont moins fréquents.

Le petit poste éloigné des vedettes n'a pas besoin d'un factionnaire. Un des cavaliers de garde aux chevaux est chargé d'examiner sans cesse les signes des vedettes.

Le système des avant-postes, improprement appelés irréguliers, c'est-à-dire formés de postes-vedettes en avant d'une grand'garde, et relié par des rondes ou patrouilles, est réputé plus simple, d'un établissement plus facile et exigeant moins de monde. La multiplicité des rondes et des patrouilles est aussi une source grave de fatigue, et il est nécessaire de demander au calcul quel mode exige le moindre effectif.

Si chaque communication, chaque point élevé reçoit un poste-vedettes, il en résulte une chaîne à intervalles inégaux. Si l'on ne place pas plus de vedettes doubles que de postes-vedettes, le procédé français réclame moins de cavaliers que le mode russe. Durant le jour, des vedettes doubles valent autant que des postes-vedettes. Il en est autrement la nuit, où le réseau doit acquérir plus de densité et de continuité.

Trois vedettes doubles surveillent trois directions, soit 6 cavaliers. Le petit poste nécessaire pour les relever quatre fois pendant la durée du stationnement serait de 24 cavaliers. Une grand'garde, fournissant deux petits postes, nécessiterait 48 cavaliers, non compris le cadre, dont moitié en petits postes et moitié en poste principal.

Le poste-vedettes de 4 hommes reste trois ou quatre heures en surveillance, et y est employé deux fois pendant le stationnement. Chaque poste-vedettes nécessite 12 hommes à la grand'-

garde. Si elle entretient trois postes-vedettes, son effectif sera de 36 hommes, et de 48 si elle était chargée de quatre. A égalité de points occupés, les postes-vedettes emploient plus de monde.

Les postes-vedettes sont à un intervalle plus grand que les vedettes doubles, et, de ce chef, l'effectif employé se réduit de moitié, ou au moins d'un tiers. Ainsi, quatre postes-vedettes, et quelquefois trois seulement, c'est-à-dire 48 cavaliers, ou même 36, surveilleront un front aussi étendu que six vedettes doubles, qui exigent 48 cavaliers. La différence n'est pas grande entre les deux systèmes. Elle cesse même d'exister si l'on remarque que, dans l'usage allemand, il y a souvent un poste intermédiaire, toujours un poste d'examen, et quelquefois un poste détaché.

Si les cavaliers restent, en deux fois, six heures en observation, on ne peut pas leur imposer le service des patrouilles, et il est nécessaire d'accroître l'effectif des hommes. Il faut au moins avoir sans cesse une patrouille en mouvement, et elle emploie environ une heure dans son trajet. C'est 16 à 17 patrouilles durant le stationnement ordinaire. Chaque cavalier en accomplit quatre, et, comme elles sont de 3 hommes, il en résulte un supplément de 12 cavaliers à peu près par grand'garde.

Avec la méthode des vedettes, 12 cavaliers montés sont sans cesse en observation. Avec les postes-vedettes, 6 hommes seulement, et même 3, restent à cheval.

Sous le rapport du relèvement, les vedettes donnent lieu à plus de mouvement. On est obligé de les remplacer toutes les heures, ou au moins toutes les deux heures. Les postes-vedettes sont changés au bout de trois heures, et peuvent, à la rigueur, rester quatre heures en position.

Comme groupement, le système des vedettes place 12 cavaliers en six groupes, 12 cavaliers en deux petits postes, et il reste au poste principal 24 + 12, ou 36 cavaliers, sur un effectif de 60 hommes, cadres non compris.

Le système des postes-vedettes donne 12 cavaliers pour trois groupes, et il y aurait au poste principal 24 + 12, ou 36 cavaliers, sur 48 hommes. Le second mode présente, à égalité d'effectif, un poste principal beaucoup plus fort, avantage considérable au point de vue de la résistance à pied derrière un obstacle.

N'envisageant pas la question sous cet aspect, on tenait beaucoup autrefois à la ligne des vedettes. En cas d'attaque, on pensait que les petits postes se déployaient dans les intervalles des vedettes, constituaient rapidement une ligne de tirailleurs rétrogra-

dant en faisant feu, et se voyant bientôt renforcés par la venue du poste principal.

Les choses ne se passent pas de la sorte, je l'ai déjà expliqué. Tâter les avant-postes, guerre d'avant-postes, n'ont plus de signification à présent. Tout le monde se garde; on le sait, et on agit sur les avant-postes, non pour éprouver leur solidité, non pour perdre son temps à chicaner avec eux, mais pour les perforer avec autant de vigueur que de rapidité, afin de voir ou d'attaquer ce qu'ils couvrent. Dans ces conditions, deux alternatives sont possibles : se retirer rapidement ou résister à pied; tout autre mode est irrationnel. Conséquemment, un poste principal, fort et retranché, avec quelques postes-vedettes assez loin, paraît le meilleur dispositif de grand'garde.

Au point de vue de la simplicité, le système allemand supprime un des organes du réseau, quoiqu'il admette le poste d'examen, le poste intermédiaire et aussi le poste détaché. L'autre méthode comprenant une ligne de vedettes simples ou doubles, des petits postes, puis un poste principal, n'est pas plus compliquée que la précédente.

Le dispositif à trois organes ou échelons procure la facilité de s'étendre plus au loin. Deux organes seulement obligent à placer les postes-vedettes aux bifurcations des directions observées par les vedettes doubles dans l'autre mode, et, par conséquent, on est gardé à une moindre distance.

La première manière est plus favorable lorsque le terrain n'offre pas de moyens de résistance, et qu'il faut être renseigné longtemps à l'avance. La seconde est préférable dans le cas contraire. Quand les grand'gardes seront établies sur une ligne de défense naturelle, avec passages retranchés, on se bornera à pousser en avant des postes-vedettes. Si cette condition n'est pas remplie, on disposera, au-delà des grand'gardes, des petits postes qui se couvriront de vedettes doubles.

L'instruction pratique du 17 février 1875 paraît admettre les deux dispositifs (art. 29). Lorsqu'on arrive tard en station et qu'on n'a pas le temps d'étudier le terrain, elle conseille de détacher en avant, sur toutes les routes, des postes plus ou moins forts s'entourant de vedettes rapprochées. Des patrouilles relient incessamment les postes entre eux et explorent au-delà. Ce système, imparfaitement défini, est appelé par l'instruction *avant-postes irréguliers*, bien qu'ils soient tout aussi réguliers que les autres. C'est seulement une façon différente de procéder.

On a mentionné d'autres organes dans le dispositif d'avant-postes : postes détachés, postes intermédiaires, postes d'examen. Ils paraissent sans utilité marquée.

Des raisons particulières, dit l'instruction allemande, déterminent l'occupation d'un point situé en avant de la chaîne. On y met un poste détaché de sous-officier, couvert, soit par des vedettes, soit par des patrouilles.

Si le lieu n'a pas une grande valeur, le poste est inutile. Si l'endroit possède une importance suffisante, il doit être compris dans le réseau, et, en cas d'impossibilité, il sera seulement visité fréquemment par des patrouilles.

Les postes détachés sont nécessaires quand les avant-postes sont mal disposés ; ils sont superflus et même nuisibles dans le cas contraire. Généralement loin de toute surveillance, médiocrement commandés, sans vigilance, les relations sont difficiles avec eux, et leurs renseignements erronés amènent bien des méprises, bien des fausses alertes.

Le poste intermédiaire est destiné à soutenir les vedettes ou à les relier au poste principal. D'après l'instruction allemande, « pour empêcher les vedettes éloignées d'être attaquées ou in- « quiétées par les patrouilles ennemies, on forme, des relevées de « ces vedettes que l'on augmente de quelques patrouilleurs, un « poste de sous-officier qui s'établit derrière ces vedettes. »

Le général von Schmidt dit de son côté : « Toutes les fois que « la sentinelle placée à 20 ou 30 pas (16 à 23 mètres) en avant « de la grand'garde, apercevra les vedettes ou les postes-vedettes, « il n'y aura aucune raison pour placer entre eux un poste intermé- « diaire d'avertissement. » (II, p. 193.) Quand le factionnaire ne « peut les apercevoir, on établit un poste intermédiaire. Les « hommes qui le composent sont à cheval. Ils reproduisent les si- « gnaux des vedettes. Ils ne restent en position que le jour, et ne « sont placés que dans des cas exceptionnels. » (II, p. 203.)

Le poste d'avertissement joue, en réalité, le rôle de nos petits postes. C'est la même disposition, avec d'autres appellations.

Dans la *Tactique de stationnement*, j'ai montré la complète inutilité de créer un poste d'examen distinct des autres. On obtient le même résultat en envoyant un sous-officier à l'un des postes-vedettes, ou en désignant un petit poste comme lieu d'examen.

On avait parfois coutume d'ajouter aux éléments précédents du réseau d'avant-postes, des organes d'appui, tels que soutien, réserve, gros de l'avant-garde.

La première troupe en arrière des grand'gardes se nommait piquet, renfort, réserve. Le mot soutien exprimerait mieux l'objet et la fonction, que le général de Brack définit ainsi : « Le piquet est une troupe intermédiaire entre le détachement (ou la « colonne) et la grand'garde. Il comprend un nombre d'hommes « égal à celui des grand'gardes. (Page 156.) — Le piquet assure « les derrières de la grand'garde ; il fournit des patrouilles qui « éclairent en avant et sur les flancs. » (Page 157.)

Le piquet est commun à plusieurs grand'gardes et facultatif. « Pour qu'on place un piquet, il faut que l'on soit très près de « l'ennemi, et que des attaques soient présumables. Quand ces « conditions n'existent pas, il est inutile de doubler le service; « seulement, la vigilance des détachements au bivouac doit être « plus grande. » (Page 157.)

L'instruction du 17 février 1875 ne laisse pas cette latitude pour l'appui des grand'gardes : « Si la troupe est plus forte « qu'une brigade, les avant-postes ont une réserve dont la force « est égale à celle des trois premières lignes. » (Page 30.)

Il s'agit ici d'un appui unique pour tout le réseau, et non pour quelques grand'gardes seulement. D'autres conseillent un soutien pour deux ou trois grand'gardes, tout en y joignant une réserve générale. En comptant, en outre, le gros de l'avant-garde, on atteint six échelons de surveillance, ce qui semble excessif.

Les raisons de ces lignes ou groupes successifs ne sont pas solides, et la doctrine, à cet égard, est bien vacillante.

Pour diminuer le service si fatigant des avant-postes, on désire diviser les troupes qui y sont employées. Les unes forment les grand'gardes et font le service actif; les autres constituent des soutiens, prêts à marcher, mais jouissant d'un plus grand repos. On a la même quantité comme force, avec des grand'gardes moins fortes de moitié.

Cette assertion n'est pas tout à fait exacte, et les autres motifs invoqués l'infirment absolument. Le service fixe des avant-postes étant fort pénible à la suite d'une marche et à la veille d'une autre, on prétend tirer le service mobile d'avant-postes de la force d'appui, qui dans ces conditions n'aura pas plus de repos que les grand'gardes.

Les avant-postes fixes ne devant pas abandonner leurs positions en présence de mouvements ennemis pouvant n'être qu'une feinte, on veut avoir une troupe prête à suivre, à tout instant, l'adversaire s'il rétrogradait ou prenait une direction latérale. Il

serait étrange que la troupe en arrière, et ne voyant rien, fût plus apte à dépister les manœuvres de l'adversaire que les fractions placées plus en avant. D'ailleurs, on oublie complètement l'existence du service d'exploration irrégulière qui complète le service régulier, exécuté en station par le réseau d'avant-postes.

Si l'on constitue un soutien, l'autorité sur tous les groupes du secteur passe à celui qui le commande. Les chefs de grand'gardes deviennent subordonnés, et leur rôle s'amoindrit avec leur responsabilité. N'étant plus chargés du service mobile, ils ignorent comment leurs postes ou vedettes sont reliés et surveillés. Cette manière de procéder est tout à fait défectueuse. Il faut laisser au commandant de grand'garde l'exécution des deux services fixe et mobile, car ils ne peuvent être scindés.

Dans certaines circonstances, un soutien aura son utilité, à la condition de ne rien faire, de se reposer et de constituer seulement un en-cas pour porter secours à une grand'garde assaillie. Il ne saurait avoir d'autre rôle.

Si le soutien est quelquefois admissible en raison de particularités toutes spéciales, la réserve est sans aucun bénéfice. Elle existe naturellement dans la colonne stationnée ou dans le gros de son avant-garde, et il n'est pas besoin de créer un nouvel élément.

Cet égrènement d'une force de cavalerie en six lignes ou échelons est condamnable. La cavalerie à cheval n'a aucune force de résistance, et des efforts successifs, contraires à son essence, conduisent fatalement à la déroute. La cavalerie à cheval ne se défend qu'en attaquant; elle a donc besoin de groupes assez forts pour agir, et non d'une série de fractions que leur faiblesse rend isolément sans valeur et dont la réunion opportune n'est pas toujours commode. Conséquemment, des postes d'un bon effectif et peu nombreux sont préférables.

A plus forte raison, si les grand'gardes sont retranchées et les cantonnements mis en défense, les échelons multipliés d'avant-postes sont inutiles.

LXXIX.

FRACTIONNEMENT ET FORCE DES POSTES.

Le service des avant-postes est difficile et pénible. Nulle part il n'est plus nécessaire d'avoir une méthode dont tous les offi-

ciers et sous-officiers soient profondément imbus, théoriquement et pratiquement, de telle sorte qu'on l'applique comme tout autre mécanisme tactique, sans recherche, sans hésitation.

La nuit, le temps, les circonstances n'ont rien à voir dans le dispositif des avant-postes. Les nécessités de la sécurité demeurent toujours les mêmes et imposent les mêmes précautions. Le général von Schmidt n'a pas accepté cette évidence; le dogmatisme ancien l'amène aux distinctions ci-après : « On considérera « si l'ennemi bat en retraite et a subi un choc peu de temps au- « paravant, s'il reste en place et résiste, s'il marche en avant et « nous en retraite. Dans le premier cas, quelques postes de sous- « officiers suffiront; dans les deux derniers, il faudra un plus « grand nombre de postes; le service de sûreté devra se faire « d'une manière plus complète et plus étendue. »

C'est de la métaphysique pure. Cela n'engage à rien, ne fixe rien et surtout induit en erreur. L'auteur ne tient pas compte du retour offensif de l'ennemi en retraite. Il aurait alors bon marché de ces avant-postes légers établis dans l'idée que l'adversaire rétrograde et n'est plus dangereux. On ne connaît jamais à la guerre le moment du péril imminent; il trompe toutes les conjectures; il peut surgir à tout instant. La vigilance sera constante, à peine de dures leçons, et par conséquent ne sera point abandonnée au caprice de ceux qui font trop ou de ceux qui ne font pas assez. Il doit y avoir un type s'appliquant partout et toujours en se nuançant selon les indications du terrain.

J'ai souvent soutenu cette thèse et réfuté les objections soulevées. En voici encore une autre à détruire.

On avance qu'il est essentiel de ne pas user d'un système d'avant-postes toujours identique, car l'ennemi se baserait sur cette uniformité pour les enlever facilement. Le style doctrinal a des ressources toutes spéciales pour exprimer ces opinions si radicalement évasives. Comment ne voit-on pas qu'on pourrait en dire autant de la tactique, des formations, des manœuvres, de la marche, et surtout de l'organisation même des unités? Toute uniformité serait à supprimer, et le caprice règnerait sans partage; ce serait le néant scientifique.

En paix, dans les garnisons ou les manœuvres, il est difficile de mouvoir correctement l'organisme militaire si compliqué; de se faire bien comprendre de tous ceux qui participent à une opération; de diriger les divers efforts vers un but commun, et cependant bien des choses sont réglées d'avance. Comment le ser-

vice des avant-postes de cavalerie, un des plus ardus, pourrait-il s'effectuer sans une méthode très-nette et une instruction précise? Poser la question, c'est la résoudre. D'ailleurs, comme on change de localités tous les jours, le type d'avant-postes se trouve modifié, comme emplacement, comme distance, et souvent comme force, tout en s'appuyant sur les mêmes principes.

Le premier est de procéder toujours par fractions constituées. On ne l'entendait pas ainsi autrefois. Le général de La Roche-Aymon, par exemple, calcule l'effectif d'une grand'garde d'après le nombre des vedettes qu'elle doit fournir et à raison de quatre cavaliers par vedette à entretenir. Il faudrait savoir combien une grand'garde comporte de vedettes simples, doubles ou de postes-vedettes; connaître le nombre d'heures de veille imposable à chaque cavalier; être fixé sur la durée du stationnement, qui atteint quelquefois vingt-quatre heures, descend souvent pour la cavalerie à huit ou dix et excède rarement seize heures; enfin, prévoir la quantité de cavaliers à affecter aux patrouilles. Tous ces éléments entrent dans la fixation de l'effectif, si l'on partage l'opinion du général de La Roche-Aymon.

Le général de Brack, adoptant la même idée, compose ses grand'gardes avec des cavaliers tirés de tous les escadrons, « parce que s'il arrivait malheur au détachement, un escadron « pourrait se trouver privé, pendant une campagne, de ses offi- « ciers ou de ses cavaliers, tandis que les autres escadrons se- « raient complets .»

Il ne manque pas d'occurrences où l'on fait marcher en détachement un escadron entier : exploration, escorte, etc., et pareil malheur peut lui advenir. En cas d'accident, on le reconstitue avec les autres et les renforts qui arrivent. Il en sera de même aux avant-postes, et l'argument n'est pas recevable.

Un assemblage de cavaliers ne connaissant ni leurs camarades ni leurs chefs ne donnera jamais rien de bon, et l'on ne comprend pas qu'un officier aussi expérimenté que le général de Brack ait pu écrire : « Les hommes désignés pour faire partie « des petits postes sortent du rang et se forment en avant de la « grand'garde. Les brigadiers ou cavaliers de première classe, « commandant des petits postes, reconnaissent les hommes qui « vont être mis sous leurs ordres. » (Page 148.)

Que devient la solidarité, la discipline, l'emploi des capacités, le concours des efforts avec un pareil procédé, appliqué à un service dispersé comme les avant-postes, où l'individualisme

acquiert une grave importance ? On ne saurait rien imaginer de plus fatal. Je m'en réfère, du reste, à ce que j'ai dit à ce sujet dans ma *Tactique de stationnement*, paragraphe XXXVII.

Les Allemands, qui, sous beaucoup de rapports, sont encore imbus des anciennes coutumes françaises, ont conservé l'usage des grand'gardes sans relations avec le fractionnement organique. Leur instruction porte : « Une grand'garde se compose « généralement de 30 à 40 chevaux; 18 à 24 hommes forment « 3 ou 4 vedettes doubles, relevées trois fois; le poste avancé « est de 3 hommes; 6 à 9 hommes sont destinés à faire des pa- « trouilles. Le reste compose le cadre. »

A la rigueur, 30 chevaux comprendraient un peloton, mais 40 chevaux n'appartiennent à aucune fraction définie, à moins d'adopter la division ternaire de l'escadron.

La grand'garde n'est pas uniquement un service de surveillance; on s'y occupe aussi de l'alimentation des hommes et des chevaux, des soins à donner aux cavaliers comme aux animaux; l'officier a besoin d'une grande autorité morale pour soutenir, contenir et diriger ses subordonnés dans cette situation périlleuse. Tous les motifs matériels et moraux indiquent la nécessité d'une unité constituée.

Le développement du réseau n'a rien à voir dans la fixation de l'effectif de la grand'garde. Chaque fraction organique possède des possibilités de surveillance absolues, comme nombre de vedettes à entretenir et comme quantité de patrouilles à fournir. Ces données ne varient pas. Selon la configuration du terrain ou la quantité des passages, les postes d'observation seront plus ou moins espacés, et, par suite, l'étendue surveillée par une grand'garde sera variable pour un même effectif; c'est ce que l'on comprend à présent. Les instructions du 17 février 1875 et du 27 juin 1876, règlent le service des avants-postes par peloton, escadron et régiment.

Le général von Schmidt demande de même que chaque grand'garde ait la force d'un peloton, sous le commandement d'un officier. (II, p. 123.) La rédaction peut prêter à l'équivoque. L'idée n'est pas douteuse; il s'agit bien d'un peloton entier, avec sa constitution organique.

Le peloton est l'unité minimum, parce qu'une grand'garde doit toujours comprendre au moins un officier. « C'est un poste d'honneur, » dit avec raison le général von Schmidt. Beaucoup d'autres motifs d'autorité, de capacité, d'expérience, etc., exigent également la présence d'un officier.

La question d'effectif n'est pas seule à considérer ; la possibilité d'exécution a une égale valeur. Pour la cavalerie surtout, une grand'garde ne doit pas occuper un front trop étendu. La surveillance est difficile, les distances longues, les transmissions douteuses, le ralliement presque impossible. Il y a des limites qu'on ne franchit pas sans aboutir au relâchement, à la confusion, à l'amoindrissement. On se figure avec peine tout un escadron en grand'garde sur un vaste espace, entretenant directement une multitude de postes-vedettes ou de vedettes.

L'impraticabilité d'une semblable disposition étant évidente, on a fait de la surveillance à deux degrés. L'escadron, au lieu de s'étendre en largeur, est disposé en profondeur. Il met deux pelotons en petits postes, et conserve en arrière les deux autres comme poste principal. Dans ce partage, les petits postes sont chargés de tout le service de sécurité, et le poste principal n'a plus que le rôle d'appui. Comme le dit le général de Brack, le petit poste étant la grand'garde de la grand'garde, il vaudrait mieux supprimer l'organe d'appui, au moins habituellement.

Les Allemands sont en partie de cet avis. Ils constituent la grand'garde avec un peloton, et lui donnent pour appui un piquet d'égale force. Deux grand'gardes allemandes auraient le même effectif qu'une grand'garde française, si les piquets existaient toujours. Il est clair qu'on en peut supprimer au moins un. Il en résulte une économie notable de cavaliers et une simplification dans le service.

Le piquet ou soutien des grand'gardes est toujours facultatif ; il est sans objet quand la grand'garde a une protection naturelle ; conséquemment, l'escadron est une unité beaucoup trop nombreuse si le front d'observation est restreint, et d'une surveillance comme d'un ralliement impraticables si le front est développé.

L'escadron écarté, il reste le double peloton, ou le peloton en faveur duquel se prononce le général von Schmidt. (II, p. 123.)

Le peloton à l'effectif moyen de guerre de 30 cavaliers utilisables (cadres non compris), est en état de fournir trois postes-vedettes de 3 cavaliers, ou deux postes-vedettes de 4 cavaliers. Chaque groupe resterait cinq ou six heures en observation en deux fois. Une patrouille de 2 ou 3 cavaliers étant sans cesse dehors, il resterait 18 ou 20 cavaliers comme poste principal de la grand'garde.

L'instruction pratique du 17 février 1875 affecte au petit poste un peloton entretenant trois vedettes doubles (page 30), avec des

intervalles de 800 mètres, soit un front de 2,400 mètres. Les postes-vedettes, de moitié plus espacés, tiendraient une ligne plus développée sans augmentation d'effectif. Dans certains cas, les postes-vedettes, ou quelques-uns d'entre eux, peuvent être réduits à 2 cavaliers, plus le chef, et le service n'est pas beaucoup plus chargé que de l'autre manière, quoique un peu plus pénible.

Le peloton est dans de bonnes conditions pour constituer seul une grand'garde à deux organes seulement. Le double peloton entretiendrait six à huit postes-vedettes et conserverait un poste principal de 36 ou 40 cavaliers pour défendre le lieu fortifié. A première vue, cette combinaison séduit; elle a pourtant des inconvénients assez sérieux. L'étendue du front d'observation atteindrait 7 ou 8 kilomètres, la surveillance serait difficile, les trajets des patrouilles, excédant deux heures, doubleraient la fatigue. Les postes-vedettes extrêmes, forcément éloignés, ne se verraient plus du poste principal, et des intermédiaires deviendraient indispensables.

Le double peloton, en grand'garde, n'est admissible qu'avec un front restreint, et alors on emploie deux fois plus de monde. Son avantage est d'avoir pour chef un capitaine ou un lieutenant d'une certaine expérience, et de présenter un fort effectif pour retrancher le poste principal, ainsi que pour le défendre à pied.

Le peloton tiers d'escadron, offrant une moyenne de guerre de 45 chevaux, se trouverait dans des conditions plus favorables que le peloton un peu faible ou le double peloton un peu fort pour une grand'garde. Cette organisation ternaire n'existant pas, on se servira à la fois de grand'gardes d'un ou de deux pelotons, selon les exigences du terrain. De la sorte, les passages essentiels seront plus fortement défendus.

Nos instructions n'ont pas adopté ce système. Celle du 17 février 1875 constitue les avant-postes d'une brigade avec un escadron en réserve, et un autre fournissant la grand'garde (page 27). Une seule pour une brigade! Aussi le document précité ajoute qu'on peut former deux grand'gardes avec les deux escadrons (page 28).

L'instruction du 27 juin 1876 ne reproduit que la deuxième disposition. Chaque escadron forme une grand'garde et fournit deux petits postes d'un peloton chacun (art. 18).

Un peloton de 30 chevaux en petit poste est trop considérable pour sa mission. Elle consiste à donner un appui moral surtout

aux vedettes, à entretenir leur vigilance, à vérifier certains faits, à entretenir la communication avec le poste principal. Ce rôle de liaison, d'avertissement, d'intermédiaire, réclame la moindre force possible. Y consacrer plus de monde qu'il ne faut, c'est s'exposer à perdre un plus grand nombre de cavaliers sans utilité réelle. Si le petit poste reste dans ces conditions, il doit être faible. Il n'a point à résister, mais à se replier sur le poste principal, où s'effectue la défense. Si, au contraire, on veut que le petit poste arrête l'adversaire, il faut le constituer fort, le retrancher, et il devient poste principal. On est obligé d'accepter l'une ou l'autre situation.

Les deux instructions précitées affectent aux avant-postes un escadron pour un régiment, deux pour une brigade; c'est le quart de l'effectif. Elles ne tiennent pas compte du service irrégulier d'exploration, des gardes intérieures de police, d'honneur ou d'écurie, des plantons, des escortes, etc., qui doublent l'effectif employé. On aurait de la sorte la moitié de son monde sur pied chaque nuit, et c'est trop.

Une seule grand'garde pour un régiment, deux pour une brigade, est un système d'une rigidité inapplicable. Les instructions n'envisagent que la sécurité du front, mais il faut pourtant se préoccuper des flancs et des derrières pour la cavalerie opérant isolément.

Les grand'gardes de peloton et de double peloton sont de beaucoup préférables. Elles ont de plus le mérite de présenter en station le même dispositif qu'en marche; dans celui-ci, c'est un peloton pointe avec 2 ou 3 avant-pointes, dans celui-là, c'est un peloton grand'garde avec 2 ou 3 postes-vedettes. Cette similitude facilite beaucoup l'établissement des avant-postes.

LXXX.

ÉTENDUE, ÉLOIGNEMENT, EFFECTIF DU RÉSEAU.

L'éloignement du réseau ayant pour conséquence son étendue, influe gravement sur l'effectif. Ces trois termes sont adéquats, ils réactionnent les uns sur les autres et compliquent un peu la solution du problème.

Se préoccuper par trop des exigences de la sécurité, c'est employer énormément de monde et ruiner les chevaux. Avoir un

excessif souci de la conservation des animaux, c'est compromettre la sécurité. On est amené à concilier ces exigences sans dépasser les possibilités.

Les possibilités sont données par la quantité de troupes à affecter chaque jour au service de sécurité. Ces chiffres sont établis et résumés dans un tableau du paragraphe XXX de cette étude. Ils s'élèvent normalement, en ce qui concerne le réseau ou l'exploration régulière, à 3 pelotons pour le régiment, 6 pelotons pour la brigade et 16 pelotons pour la division, avec faculté d'augmentation ou de diminution d'un tiers.

Les exigences embrassent l'étendue à observer. On n'a guère envisagé dans les avant-postes de cavalerie que le front à couvrir. Ce cas se présente seulement quand plusieurs unités marchent parallèlement; toutefois celles des ailes ont leur flanc extérieur à protéger. Lorsqu'une unité de cavalerie opère isolément, elle doit se garder de tous côtés et disposer ses avant-postes périphériquement.

Cette obligation compliquant le problème, on l'a jusqu'ici passée à peu près sous silence. Ainsi procède le général von Schmidt : « Toutes les fois qu'on trouvera sur les flancs des « terrains impraticables ou d'accès difficile, on devra s'en ser- « vir pour appuyer les ailes de la ligne. Des routes, des forêts « ne sauraient jamais servir de point d'appui. » (II, p. 124.) « Lorsqu'il n'y aura pas d'obstacle naturel, les grand'gardes « des ailes doivent former à l'extrémité un crochet défensif et « quelque peu rentrant. » (II, p. 124 et 199.)

Cette disposition est insuffisante et le général de Brack y songeant a écrit : « Le meilleur côté pour surpendre un bivouac « est celui opposé à ses grand'gardes. » (Page 284.)

C'est de toute évidence, et pour éviter pareil accident on est contraint de se garder partout.

Fallot et Lagrange ont dit il y a longtemps : « On ne se con- « tente pas toujours d'établir des vedettes en avant; il est des « localités et des circonstances où il faut en mettre aussi sur les « flancs, et même sur les derrières du poste. »

Bien que ce ne fût pas l'usage autrefois, on s'y conformait cependant de temps à autre. Le général Belliard écrivait, le 9 octobre 1805, au général Klein : « Vous aurez soin de vous garder « militairement, de vous éclairer sur votre droite *et en même temps* « *autour de vous.* »

Cette mesure, jadis accidentelle, devient une obligation absolue

pour toute unité de cavalerie opérant isolément. L'intensité des précautions n'est pas la même sur tous les points, en raison surtout de la nature du terrain et des obstacles qu'il offre pour assurer la protection. Sans négliger aucun côté, on n'est pas obligé d'employer le même effectif sur toute la périphérie.

Le développement du réseau varie avec la distance à laquelle on l'établit, et cette distance est déterminée par la plus ou moins grande facilité d'approche qu'offre le terrain. L'éloignement du réseau se compte du corps en station à la ligne de résistance, celle des postes principaux de grand'garde, et non au cordon des vedettes.

Les bases de l'éloignement des avant-postes n'ont pas été bien déterminées. L'école fantaisiste, dont un écho se faisait récemment entendre, hors de France, il est vrai, s'élève contre les règles parce qu'elles entravent les officiers intelligents, et demande toute latitude pour les officiers d'avant-postes dans l'application des principes généraux. Les principes généraux sont précisément les règles, les types auxquels il convient de se conformer. L'éloignement est un de ces principes généraux.

D'après le général von Decker : « Les grand'gardes de cava-
« lerie peuvent être portées à 2,000 ou 3,000 pas en avant de leurs
« soutiens ou détachements (1,470 mètres à 2,205 mètres). Des
« grand'gardes de cavalerie poussées à plus d'un demi-mille
« (3,675 mètres) doivent être regardées comme des partis déta-
« chés. Des grand'gardes trop rapprochées sont plus dangereuses
« que l'absence même de grand'gardes. » (*Petite guerre*, p. 48.)

Ces affirmations ne sont pas suffisamment motivées. Trois raisons concourent à déterminer la distance.

Il faut empêcher l'adversaire d'établir des pièces en un lieu d'où il puisse commodément canonner le stationnement. Toutes les hauteurs ou plis de terrain dominant cet endroit seront occupés par des grand'gardes. La distance de ces mouvements du sol fixe celle du réseau. En plaine, on considérera comme sans inconvénient sérieux le tir des pièces à 6 ou 7 kilomètres, et cet éloignement ne sera pas dépassé.

Il est indispensable que les agissements légers de l'adversaire : patrouilles, reconnaissances, petits partis venant tâter les avant-postes, ne causent aucune émotion dans la troupe en station et ne fassent pas mettre tout le monde sous les armes ou à cheval. Il ne suffit pas de préserver du danger, il faut encore que les cantonnements ou bivouacs n'entendent pas les coups de fusil

échangés aux avant-postes. Ce bruit préoccupe et empêche le repos paisible, seul moyen de réparer les forces. C'est une raison pour se garder assez loin, et 3 kilomètres semblent un minimum.

En troisième lieu, les avant-postes seront assez loin pour donner le temps de se préparer en cas d'attaque sérieuse. La distance varie selon la nature du pays. Des grand'gardes retranchées dans des conditions avantageuses de terrain, peuvent être rapprochées au minimum fixé plus haut. En plaine, sans défense matérielle, les grand'gardes se trouveront à 6 kilomètres environ. L'adversaire, signalé par les vedettes à 8 kilomètres, mettra 40 minutes pour arriver. La nouvelle parviendra en 20 minutes, et il restera 20 minutes pour se préparer, ce qui n'est pas trop.

L'éloignement du réseau de sécurité variant de 3 à 6 kilomètres, son développement périphérique oscille entre 18 et 36 kilomètres.

L'effectif et le développement du réseau étant établis, examinons si l'un satisfait à l'autre.

Les avant-postes sont formés par le service régulier d'exploration de marche, qui s'arrête en resserrant un peu ses éléments à cause de la nuit et de l'état de repos de la colonne. Au paragraphe XXXI, j'ai conclu du nombre ordinaire des routes qu'une pointe (un peloton) pouvait éclairer 3 à 9 kilomètres (moyenne, 6 kilomètres), et qu'une avant-pointe exerçait son action de 1 à 3 kilomètres (moyenne, 2 kilomètres). En station, on n'accordera pas tant de latitude, au moins habituellement.

L'intervalle des vedettes est, dit-on, limité par la condition de s'entre-apercevoir. C'est l'avis du général von Schmidt : « Dans « le cas où, par suite de la situation générale ou des circons- « tances résultant d'un combat, il est nécessaire de former une « chaîne continue de vedettes, on devra placer ces vedettes et ces « petits postes de manière que ces vedettes puissent s'apercevoir « entre elles et rester constamment en communication. » (II, p. 204.)

Cette possibilité varie, de jour, de 600 à 1,000 mètres : soit, en moyenne, 800 mètres ; on ne peut les rapprocher davantage sans accroître démesurément le service. Par la pluie, le brouillard et la nuit, les vedettes ne se verront pas à cette distance. De jour, elles ne pourront pas non plus communiquer par la vue, puisqu'on recommande de les dissimuler pour que l'ennemi ne les dé-

quaternaire, et le soutien serait moins nombreux. Double avantage, car la partie essentielle du service des avant-postes est la grand'garde agissant défensivement.

L'instruction ministérielle du 27 juin 1876 met, par brigade, deux escadrons en grand'gardes. Chaque petit poste (un peloton) surveille 2,400 mètres, et chaque grand'garde (un escadron), 4,800 mètres : soit pour les deux escadrons, 9,600 mètres.

Avec le système ternaire, chaque grand'garde d'un peloton surveille 5,000 mètres; chaque escadron, avec deux grand'gardes, 10,000 mètres, et les deux escadrons, 20 kilomètres, ou une étendue double de la précédente.

Avec le système quaternaire et des postes-vedettes, chaque grand'garde d'un peloton couvre 3,750 mètres; chaque escadron, avec deux grand'gardes, 7,500 mètres; ou bien chaque escadron, avec trois grand'gardes, s'étend sur 11,250 mètres.

Dans mon système, un escadron suffit là où l'instruction pratique en exige deux au moins.

La méthode de cette instruction absorbe de beaucoup le plus de monde, et arrive même à dépasser les possibilités. Elle prend deux escadrons par brigade pour le réseau, et deux autres pour les renforts ou la réserve. Chaque régiment serait aux avant-postes un jour sur deux, et on n'aboutit à couvrir que 9,600 mètres. Comme l'instruction porte le réseau à 5,500 mètres du gros, le développement phériphérique atteindrait 33 kilomètres, et on devrait disperser six escadrons de la brigade pour protéger les deux autres.

Si l'on ne veut pas dépasser deux escadrons, il est nécessaire de rapprocher le réseau à 1,600 mètres, de manière à n'avoir plus qu'un périmètre de 9,600 mètres, et on n'est pas éclairé assez loin.

Le calcul est ici une indication sûre : il met en évidence les erreurs enfantées par l'imagination et le caprice. Lui seul permet l'accord des nécessités et des possibilités.

Dans le service normal, le régiment dispose de trois pelotons (voir paraphe XXX) pour le réseau : soit trois grand'gardes ayant un front de 4,000 mètres l'une, et gardant un périmètre de 12,000 mètres. La conséquence est le réseau à deux kilomètres de distance. La brigade employant six pelotons en grand'gardes, forme un réseau de 20,000 mètres, dont l'éloignement se trouve fixé à 3,330 mètres. La division se servant de seize ou de douze pelotons en neuf grand'gardes, gardera une périphérie de 36 kilomètres, et les avant-postes se trouveront à 6 kilomètres.

Tels sont les résultats exacts et précis de la logique et du calcul. Ces chiffres seront considérés naturellement comme les types dont il conviendra de se rapprocher. Les localités y apporteront certaines modifications dans une limite qui ne saurait en aucun cas s'élever à la moitié. Des considérations purement militaires influenceront aussi le dispositif. On aura fréquemment l'occasion de diminuer l'éloignement comme l'intensité du réseau, sur les flancs et sur les derrières, de façon à fortifier son action en avant ou à la pousser plus loin.

On a préconisé un autre système consistant à établir des escadrons entiers en avant du stationnement, et à les charger de disposer des avant-postes dont ils constituent les soutiens. C'est, je crois, le général von Schmidt qui a émis le premier cette idée. « Chaque escadron fournit une grand'garde de la force d'un pe-« loton, sous les ordres d'un officier, qu'on prend dans les can-« tonnements les plus voisins de la ligne d'avant-postes. Cette « grand'garde fournit à son tour les petits postes et établit les « communications avec les postes et grand'gardes des escadrons « voisins. » (II, p. 123.)

Dans cette combinaison, une grand'garde d'un peloton possède un soutien de trois pelotons. Un escadron est nécessaire par chaque fraction du front de 4 kilomètres à peu près. Puisqu'on emploie quatre escadrons seulement et que le réseau périmétrique atteint environ 30 à 36 kilomètres, on se demande qui garderait le surplus ?

Le colonel Bonie ne fait occuper que trois points, celui du centre recevant deux escadrons. Il estime que le régiment tiendra facilement 5 à 7 kilomètres, et comme ses pointes déborderont les ailes, il couvrira facilement 9 à 10 kilomètres (pages 40 et 41). C'est un escadron par 2,500 mètres de la ligne d'observation, et si l'on gardait tout le pourtour du stationnement, à 5 ou 6 kilomètres de distance, les avant-postes de la division absorberaient trois régiments, sans compter diverses autres charges.

Le colonel Bonie complète plus loin (page 48) l'exposé de son système. « En station, chaque régiment de première ligne dispose « ses quatre escadrons en avant-postes, dans les différents vil-« lages, sur les voies perpendiculaires au front, sur une étendue « de 6 à 7 kilomètres, couverts par des pointes réparties sur un « front de 9 à 10 kilomètres. »

Il est difficile de rencontrer, dans les contrées même les plus peuplées, quatre villages en ligne sur un développement de 6 à

7 kilomètres, c'est-à-dire un village par 2,350 mètres. La constatation est facile à faire; dans Seine-et-Marne, notamment, on trouve deux ou trois exemples de ce genre, et encore plusieurs de ces villages sont si mal placés qu'on ne pourrait les utiliser. Ce résultat était facile à prévoir. S'il n'existe que deux routes sur le front indiqué, il n'y aura guère que deux villages à même hauteur à peu près, et un type ne réunit les conditions que s'il se prête à toutes les situations. Enfin, les deux régiments de première ligne agissant de la même manière, c'est huit escadrons en avant-postes sur vingt-quatre, et c'est un service fort pénible.

Le général Verdy du Vernois avait aussi formulé un dispositif de ce genre (II, 2e partie, p. 8), pour une division de quatre régiments marchant sur deux colonnes. Celle de droite plaçait en avant-postes un régiment, divisé en gros (deux escadrons moins un peloton), une grand'garde d'un peloton, un escadron avancé avec une grand'garde d'un peloton, et un autre escadron dans les mêmes conditions. Le second régiment de la brigade stationnait un peu en arrière du premier. La colonne de gauche avait en avant-postes deux escadrons, chacun ayant sa grand'garde d'un peloton. Le gros de la division se trouvait réduit à six escadrons, gardés seulement en front par les dix autres, sur une étendue de 11 kilomètres environ.

Le même écrivain présente le type ci-après pour une division à trois brigades (II, 2e partie, p. 168 et suivantes) :

La colonne de droite fournit : un escadron détaché, se gardant par de petits postes; quatre escadrons en avant-postes, installés séparément dans quatre villages et chacun entretenant une grand'garde d'un peloton. Le gros de cette brigade (trois escadrons et une batterie) occupe un village à 2,500 mètres en arrière des avant-postes. Cinq escadrons sont ainsi employés à en garder trois sur un front de 10 à 11 kilomètres.

La colonne de gauche possède un escadron détaché pourvoyant à sa sécurité, deux escadrons en avant-postes réunis dans le même village et couverts par deux grand'gardes, et un poste de sous-officier. Le gros de cette brigade (cinq escadrons et une batterie) est cantonné dans deux villages, à 2,175 mètres environ en arrière des avant-postes. De cette manière, trois escadrons sont chargés de couvrir les cinq autres, sur un front de 8 à 9 kilomètres.

La troisième brigade stationne avec le convoi, assez loin en arrière des deux autres (5 kilomètres environ). Le service de

sécurité de la division absorbe huit escadrons pour la surveillance du front seulement, ayant une étendue de 19 kil. 500. Le vice du dispositif de station, calqué sur un dispositif de marche défectueux, s'accuse manifestement par l'excès du service de sécurité.

Le tiers de l'effectif est employé en avant; il en faudrait autant pour les flancs, les derrières, l'intérieur et autres accessoires. Au minimum, la moitié de la division veillerait chaque nuit et serait astreinte à une tâche fort pénible. Aucune cavalerie ne supporterait de telles obligations sans fondre à vue d'œil.

La question est complexe, et si l'on n'en envisage qu'un côté, on se trompe. On ne doit pas lésiner sur les mesures de sécurité, c'est évident; toutefois, pour continuer à les prendre, il est indispensable de conserver la cavalerie. Les escadrons n'ont pas uniquement besoin de se garder, il leur faut surtout marcher et combattre; si on les énerve, si on les épuise par d'incessants travaux de nuit, on les trouvera sans force au moment de l'action.

De là ressort la conclusion qu'il n'est pas toujours loisible de faire tout ce que l'on souhaiterait, et qu'il faut savoir se tenir dans une moyenne pratique. Il est facile de se garder avec beaucoup de monde; le talent est plus grand d'atteindre un résultat satisfaisant avec un effectif restreint. J'ai présenté quelques exemples pour mettre en lumière cette vérité.

Détacher des escadrons de tous côtés, entretenir des avant-postes très nombreux, c'est gaspiller la cavalerie, c'est user de force quand il faudrait user d'adresse. Les avis s'obtiennent avec peu de monde, et la résistance derrière des obstacles improvisés n'exige pas un effectif élevé. On peut être renseigné et protégé convenablement sans surmener la cavalerie. La solution de ce grave problème réclame impérieusement une solide instruction professionnelle. La méthode, c'est la conservation de la cavalerie; la fantaisie ou l'ignorance aboutit fatalement à son gaspillage, à sa ruine; voilà ce que cette étude tend à faire comprendre.

Si nous passons à présent à l'examen des distances à ménager entre les organes du réseau d'avant-postes, nous rencontrons chez les différents auteurs moins de dissentiments.

Selon Fallot et Lagrange : « Les vedettes de cavalerie se pla-
« cent à 400 ou 500 mètres des postes intermédiaires, qui, eux-
« mêmes, sont à 400 ou 500 mètres des grand'gardes. On estime

« cette distance de 1,000 mètres nécessaire dans les terrains « propres aux mouvements de la cavalerie, pour donner le temps « à la grand'garde de se mettre en défense, si l'ennemi tentait « de l'enlever par une charge rapide. »

Léorier est du même avis : « On peut porter le cordon des « vedettes jusqu'à 1,000 ou 1,100 pas (667 mètres à 734 mètres) « de la grand'garde. Alors on établit un poste intermédiaire, « de manière qu'il puisse les voir toutes et être vu de la grand'- « garde, ou du moins être en communication avec elle par une « vedette. »

Ces deux opinions placent les vedettes à peu près à 500 mètres des petits postes.

Le général von Decker voulait 1,500 pas (1,125 mètres) de la grand'garde aux vedettes sans intermédiaire. (*La Petite guerre*, p. 50.)

L'instruction allemande prescrit 1,200 pas (900 mètres) de la chaîne à la grand'garde, et elle admet des postes intermédiaires.

Von Miller conclut ainsi : « Le maximum de distance entre « une vedette et la grand'garde est de 1,500 pas (1,125 mètres). « S'il faut observer plus loin que 1,500 pas, établissez de petits « postes intermédiaires. »

Cette distance considérable pour une vedette n'aurait rien d'excessif pour un poste-vedette.

L'instruction pratique du 17 février 1875 porte les vedettes à 800 mètres du petit poste. On voit rarement à cette distance, même par un temps clair; on n'entend pas les cris, et un coup de feu n'attire pas toujours l'attention. Cet éloignement est un grand maximum de jour, et doit être réduit de plus de moitié la nuit, en ce qui concerne les vedettes. Les postes-vedettes sont sans inconvénient placés plus loin.

Les documents divers, comme l'ancienne école, s'accordent à fixer 1,000 à 1,100 mètres entre les vedettes et le poste principal de grand'garde, avec des postes intermédiaires d'avertissement ou de liaison à mi-distance. L'instruction pratique donne plus d'épaisseur au réseau. Les petits postes étant à 1,200 mètres des postes principaux et les vedettes à 800 mètres des petits postes, c'est une profondeur de 2,000 mètres ou le double des opinions précédentes.

On voulait jadis être éclairé à 1,000 mètres du poste principal pour éviter de le voir enlever par une charge rapide. C'est la

raison alléguée, et elle n'est guère valable. En pays couvert ou par l'obscurité, l'adversaire signalé à proximité par la chaîne, tombe deux minutes après sur le poste principal, réduit à se retirer rondement s'il a eu le temps de gagner la selle. En poussant la chaîne à 2,000 mètres, on ne pare pas au danger, à cause de la difficulté de transmettre l'avis rapidement. Les signaux seuls le permettent, et encore !

Dans cet ordre d'idées, on veut que le poste principal aperçoive les petits postes, et ceux-ci leurs vedettes. D'où nécessité de les rapprocher. La nuit, on ne voit pas à 500 mètres, pas même à 100 mètres. Pour parer à cette difficulté, les postes ou vedettes intermédiaires sont l'unique ressource. C'est une complication notable sans augmentation sensible des garanties.

Le poste-vedettes est bien autrement efficace. Il n'a pas besoin d'être vu, il n'exige pas d'intermédiaire. Son personnel lui permet d'envoyer rendre compte ou avertir, et il est placé beaucoup plus loin. L'instruction allemande donne 1,200 pas (900 mètres) pour les postes à la cosaque du centre, de sorte que ceux des ailes sont éloignés de 1,275 mètres. Rien n'empêche d'accroître cette distance; le maréchal Bugeaud indiquait 4 kilomètres pour de petits postes d'infanterie, et la cavalerie irait bien aussi loin. Habituellement ce n'est pas nécessaire, et 1,200 ou 1,500 mètres suffiront.

Cela dépend de la forme du terrain, de l'état de sa surface et surtout de la solidité qu'offre le poste principal. Tout est là, je le redis encore; il n'y a point de protection sérieuse sans obstacles matériels. Tous les échelons, tous les groupes jetés en avant, sont de simples signaleurs, destinés à être balayés lestement par tout parti adverse entreprenant. Ils sont absolument impuissants à résister à un effectif ennemi, égal seulement à la moitié d'une grand'garde, car il a pour lui l'avantage de la cohésion et de l'offensive.

Quand le terrain est praticable de toute part, tout le monde veille sans cesse à côté des chevaux bridés, et au premier signal on est en selle. C'est parfois une obligation d'agir ainsi, et on s'y conformera; néanmoins, on tâchera qu'elle ne se présente pas trop souvent si l'on prétend conserver ses chevaux. Ce procédé est préférable à celui de l'égrènement, qui inspire une fausse confiance.

Dans un pays plat, très ouvert, sans obstacle matériel, où le gros est au bivouac, on se croit forcé de poster très loin le réseau

des avant-postes et on donne alors à son périmètre un immense développement. Pour le relier au gros, on dispose des fractions de plus en plus fortes, dont le rôle en cas d'attaque serait de ralentir la marche de l'adversaire. C'est un pis aller, ce n'est pas un système.

Le général de Brack place « le piquet à quelques centaines de « pas en arrière de la grand'garde. » (Page 156.) C'est trop peu, car les deux troupes seraient atteintes presqu'en même temps.

L'instruction pratique établit plus judicieusement le soutien à 2,000 mètres en arrière des postes principaux des grand'gardes, et il est lui-même à 1,500 mètres du gros de l'avant-garde ou de la réserve d'avant-postes. De ce gros aux vedettes, il y aurait 5,500 mètres. C'est peu, sans postes retranchés; c'est trop, dans le cas contraire.

Considérons deux escadrons en grand'garde sur 10 kilomètres d'étendue, répartis en 6 groupes (4 petits postes de 1 peloton et 2 postes principaux de deux pelotons) et soutenus à 2 kilomètres par un septième groupe de 2 escadrons, et imaginons en regard 4 escadrons groupés se ruant rapidement dans cette toile d'araignée. On ne peut douter que tout n'y soit culbuté en un moment sans résistance possible, et le gros de l'avant-garde court d'autant plus le risque d'éprouver un sort pareil, qu'il se croit bien gardé.

Tout différemment se passeront les choses dans l'autre méthode. Les légers groupes d'avertisseurs donneront l'éveil en rétrogradant devant l'assaillant, qui forcément s'arrêtera en trouvant la voie barrée et le poste principal faisant feu derrière ses abris.

LXXXI.

PLACEMENT DES AVANT-POSTES.

Les conditions à rechercher pour une vedette simple ou double, ou un poste-vedettes sont à peu près les mêmes.

Le commandant Lallemand demande les vedettes postées « de « manière que l'ennemi ne puisse s'approcher d'elles sans être « aperçu. » Le général de Brack désire que la vedette voie sans être vue : « un pan de muraille, un bouquet de bois, une haie, « un fossé un peu profond, sont favorables pour masquer une « vedette. A défaut, les placer en arrière de la crête du terrain. »

(Page 153.) L'instruction allemande veut « que les vedettes « soient à couvert de l'ennemi, tout en ayant autant que pos- « sible la facilité d'observer. »

Dissimuler les vedettes, les garder d'une surprise, c'est ce qu'on désire. Si le terrain est bien découvert en avant d'elles, on les verra de jour et on en approchera la nuit. Un obstacle matériel, cachant en partie la vedette, empêchant l'ennemi de se jeter sur elle inopinément, est la seule manière de réaliser les conditions souhaitées. Un mur, une clôture, une levée de terre, un abatis, etc., répondent à ce désir. Quand ils existent, on en profite; quand il n'y en a pas, on les crée artificiellement.

L'obstacle augmente la sécurité, donne confiance aux cavaliers qui veillent, tout en empêchant l'adversaire de relever leur position à distance. Quand la vedette est facilement abordable de tous les côtés, on ne peut songer à l'entourer d'obstacles et sa sécurité repose uniquement sur sa vigilance. On choisira donc un point accessible seulement par une ou deux directions et on les interceptera. La vedette sera établie en un endroit dominant, s'il se peut, pour découvrir au loin, mieux entendre, car le bruit monte, et être abordée moins rapidement. On ne la mettra jamais dans les lieux bas.

On demande aux vedettes de former un rideau infranchissable. Le général Belliard écrivait au général Lassalle, le 15 février 1807 : « La chaîne des vedettes, depuis Wittemberg jusqu'à Tha- « rau, doit être établie de manière que rien ne puisse passer sans « que vous en soyiez prévenu. » Cette exigence est irréalisable de cette manière.

L'instruction allemande veut que chaque vedette aperçoive au moins celle qui se trouve la plus rapprochée d'elle, ainsi que l'emplacement du poste. Il en faudrait des quantités considérables, à la façon ancienne des Russes, car la nuit ou par mauvais temps on ne voit pas loin. Notre instruction pratique les espace à 800 mètres, intervalle auquel elles ne peuvent se voir, ni signaler des individualités ou des petits groupes traversant la chaîne. La vedette double, détachant un des cavaliers, établira une sorte de liaison; procédé possible, quoique peu pratique, aussi les postes-vedettes sont bien préférables.

Les vedettes se tiennent près des communications ou des passages; c'est là qu'elles peuvent le mieux observer. Leur chaîne suivra les formes du terrain et présentera des inflexions assez sensibles. C'est une erreur de s'astreindre à former une ligne ou

une disposition symétrique d'une certaine rectitude. Les Prussiens ont quelquefois disposé les vedettes en échiquier, méthode qui a quelques avantages, beaucoup d'inconvénients, et n'est pas à imiter.

Le général de Brack conseille de modifier l'emplacement des vedettes : « La nuit les vedettes sont rapprochées des petits postes, les petits postes des grand'gardes et les grand'gardes du « détachement. La vedette de nuit sera posée dans un fond et « son œil fixera la ligne de terrain qui se découpera sur le ciel ; « si l'ennemi se présente, telle profonde que soit l'obscurité, sa « silhouette à l'horizon sera aperçue de la vedette. »

Tous les cours, tous les traités ont reproduit ce passage, et, malgré le respect dû à son éminent auteur, on doit convenir qu'il s'est doublement trompé. Du bas on ne voit pas mieux, on entend moins et on est plus facilement surpris. Les exigences de la surveillance sont plus impérieuses la nuit que le jour, parce que les surprises sont plus faciles et plus dangereuses. Il y aurait lieu de redoubler de précautions et d'éloigner les éléments du réseau plutôt que de les rapprocher.

Le placement et le relèvement des vedettes s'opère de deux façons : processionnellement ou en éventail. Dans le premier cas, le chef de poste les prend avec lui, va les poser successivement aux lieux désignés et revient à son point de départ.

Le général de Brack fait partir ensemble tous les petits groupes ; on établit celui du centre, puis on emmène tous ceux d'une aile et on va les disposer. On revient au centre, on prend ceux de l'autre aile et on les conduit à leur emplacement. (Page 148.)

On conçoit l'idée de réunir une fraction assez nombreuse pour s'avancer et parer aux éventualités. Pendant ce temps, on laisse sans surveillance les directions à droite et à gauche et l'on s'expose. Il semble plus naturel de faire partir tous les groupes en même temps, rayonnant sur toutes les directions et allant s'installer aux divers endroits fixés.

Le général von Schmidt préconise le procédé simultané : « Pour « établir une grand'garde, l'officier se rend au point désigné ou « qu'il choisit. Il fait partir, en les faisant rayonner en éventail, « un certain nombre de vedettes ou de postes à la cosaque, sur « le front ou les flancs en raison des circonstances. Ces groupes « se portent à couvert sur des points d'où ils peuvent apercevoir « la plus grande étendue possible de terrain, se relier les uns « aux autres et avec les grand'gardes voisines. On arrive ainsi à

« protéger immédiatement le gros, alors même qu'il faudra éta-
« blir des postes de nuit et dans un terrain inconnu. L'officier,
« après avoir confié le commandement au plus ancien sous-offi-
« cier, part avec quelques hommes pour examiner et vérifier la
« position de ses groupes et les relier aux grand'gardes voi-
« sines. » (II, p. 198.)

Ce mouvement s'effectue au trot ou au galop, si on le veut. C'est la méthode à préférer, le jour surtout, à cause des garanties plus grandes qu'elle procure. Conduites en troupe et parallèlement au front, les vedettes sont distinguées de loin par un ennemi vigilant qui découvre facilement l'emplacement de toute la chaîne. Il lui est beaucoup moins facile de remarquer de petits groupes isolés s'avançant avec précaution perpendiculairement au front.

Le placement successif ne fait pas connaître aux vedettes le chemin qui les ramène au poste dont elles dépendent, tandis que de l'autre façon elles l'ont déjà suivi. Il faut moins de temps et moins de trajet avec le placement simultané. Ce dernier procédé est plus prompt, plus sûr, moins visible, moins fatigant, et, en cas de relèvement, le poste est privé moins longtemps de la majeure partie de son effectif. Il réunit des avantages plus considérables que l'autre manière.

Les considérations précédentes relatives aux vedettes sont applicables, à plus forte raison, aux postes-vedettes, qu'il est plus important encore de dissimuler et de défendre des surprises. Ces postes-vedettes sont de véritables patrouilles fixes. On les pousse au loin sur des hauteurs, près des nœuds de route ou d'autres points importants. Un seul homme reste à cheval.

Dans le cas où l'on suit le système des vedettes soutenues par des petits postes, il est utile de mettre ceux-ci à l'abri derrière des obstacles s'opposant à une irruption brusque de l'ennemi. Il ne s'agit pas de retrancher les petits postes dont la faiblesse ne permet pas une sérieuse résistance; toutefois leurs coups de fusil gêneront l'adversaire dans la destruction des barrières établies sur les passages, et c'est du temps gagné.

Un petit poste ne fournit pas plus de trois vedettes doubles, ce qui le fait varier de 4 à 12 cavaliers. Il vaut mieux ne lui en attribuer que deux et le réduire à 8 cavaliers. Le service y est très pénible, ils sont assez exposés, et il faut y employer le moins de monde possible; aussi le poste-vedettes est préférable.

Il n'est pas nécessaire que les petits postes communiquent entre

eux. L'essentiel est leur relation avec leur chef de grand'garde.

La position des postes est indiquée près des communications ou passages aboutissant au poste principal. On ne cherchera pas à les placer sur une communication transversale. Cette disposition présente rarement des avantages et nuit souvent à la condition capitale de bien observer. Les petits postes n'ont pas besoin d'avoir des vues en avant; il suffit qu'un veilleur puisse apercevoir les vedettes. La difficulté d'aborder le poste en venant de l'extérieur est surtout à rechercher.

Le poste principal de grand'garde est l'organe essentiel du service des avant-postes. Les groupes en avant forment l'observation, l'avertissement, tandis qu'il constitue la résistance. C'est à ce point de vue qu'il convient de l'envisager, d'autant plus qu'on l'a considéré jusqu'ici sous un tout autre rapport.

D'après le général de Brack : « Le poste principal s'établit « près de la direction présumée que suivra l'ennemi et au centre « de la ligne de vedettes. Un carrefour est un lieu favorable. » (Page 147.)

Cela ne veut pas dire grand'chose. Il faut se garder de plusieurs côtés et souvent de tous côtés. Les vedettes sont disposées d'après la situation du poste principal, dont elles ne sont que l'accessoire, et le tout n'a pas à se régler sur la partie.

Selon Léorier : « L'emplacement du poste principal doit être « choisi de manière à pouvoir agir en avant dans un pays dé- « couvert; par conséquent, on l'établit en dehors d'un village, « au delà d'un défilé ou d'un ravin. »

C'est formellement en désaccord avec l'idée de résistance et de défense par le feu.

Aux termes de l'instruction allemande : « La position du sou- « tien (poste principal) doit être dérobée à la vue de l'ennemi, « Il ne faut cependant pas sacrifier à cet avantage celui de se « trouver prêt au combat. Ainsi il serait mal établi si, quoique « n'étant pas aperçu par l'ennemi, il ne pouvait immédiatement « se porter en avant de tous les côtés. Il est bon de placer, sur- « tout pendant la nuit, le soutien près d'une route conduisant à « la position ennemie; les attaques de nuit, en effet, ne se font « en général que par les principales voies de communica- « tion. »

On ne sera pas surpris de retrouver la même idée sous la plume du général von Schmidt : « Il est de principe, surtout « pendant la nuit, de placer les grand'gardes dans le voisinage

« des routes. L'emplacement doit être tel que la grand'garde « puisse se mouvoir avec une liberté complète, en avant, en ar- « rière ou latéralement. » (II, p. 199.)

Si le terrain environnant est avantageux autour de la grand'-garde, il favorise également l'approche de l'ennemi. Le danger d'être tourné ou enlevé devient très grand, et, dès que l'adversaire fera mine d'assaillir la grand'garde, elle n'aura d'autre ressource que de se retirer en hâte. Aussi dans les terrains très découverts et d'un parcours facile, les avant-postes ne sont qu'un moyen d'avertissement. On l'emploie quand on ne peut faire autrement, mais ce n'est qu'un pis-aller.

La mission d'une grand'garde est double, c'est ce qu'on oublie toujours : renseigner opportunément pour éviter les surprises et défendre les passages importants. Elle se renseigne par les postes, les vedettes, les patrouilles, les rondes, tandis que le caractère du poste principal est tout à fait défensif. Il doit arrêter matériellement l'adversaire durant un certain temps. Les villages, les défilés, les étranglements, les passages peu praticables, tout point commode à obstruer, à défendre par le feu et difficile à tourner est indiqué pour recevoir un poste principal de grand'-garde. Loin de rechercher, comme on le conseille, un terrain favorable à l'action de la cavalerie, on désirera précisément le contraire.

Le poste principal à cheval ne peut rien contre l'ennemi qui s'avance et il se sacrifierait en pure perte. Par contre, il possède à pied une puissance assez considérable comme résistance, si le terrain s'y prête en offrant des obstacles défendables avec peu de monde.

Le lieu choisi, on améliorera l'état naturel du sol; on y installera des retranchements improvisés : coupure, abatis, barricade, voiture, amoncellement de bois, de pierres, de terre, de fagots, de meubles, etc.; tout est bon. On dispose plusieurs obstacles successifs, si on en a le loisir ou si on a la faculté d'employer les habitants. Le but est d'interdire matériellement le passage à l'ennemi, de l'obliger à détruire les obstacles et de lui nuire gravement pendant ce travail, en dirigeant sur l'assaillant à découvert le feu des cavaliers à pied embusqués.

Tout cela, sans présenter aucune difficulté, est d'un grand profit. C'est ce que semble insinuer le général von Schmidt en écrivant : « La grand'garde s'établit aussi à couvert que pos- « sible, en tâchant de se dissimuler derrière la lisière d'un bois. »

Si l'on rencontre à propos un abri naturel : rivière, canal, déblai ou remblai de chemin de fer, escarpement, etc., personne ne contestera l'utilité de s'en servir pour couvrir le poste principal ; par conséquent, lorsqu'il n'existe rien on doit créer quelque chose. Qui admet l'un est obligé d'accepter l'autre.

Les postes principaux retranchés sont établis de telle sorte que l'ennemi ne puisse venir canonner le stationnement avant que la troupe occupante soit montée à cheval. Ils barrent tous les défilés ou passages aboutissant au stationnement; c'est la condition fondamentale de leur établissement, et je n'insiste pas sur quelques autres conditions secondaires qui sont mentionnées dans tous les traités.

La mise en défense des postes principaux, par les moyens simples de la fortification improvisée, n'est ni longue ni difficile si les points sont choisis avec sagacité. Il n'est pas nécessaire qu'il y en ait beaucoup. Rappelons que le général von Schmidt ne demande pas grand'chose, pas même assez, car il dit : « Dans « les guerres d'opérations, il suffit de faire occuper par des « grand'gardes les routes qui mènent à l'ennemi, et d'assurer les « ailes en les appuyant à un terrain impraticable ou en les re- « ployant. »

Il ne faut pas mettre des grand'gardes partout ; il suffit que les routes essentielles soient tenues par des postes doués d'une forte résistance, pour empêcher les incursions rapides. Les passages difficiles ne nécessitent pas de précautions aussi intenses. On se borne à les surveiller. On voit loin le jour, et l'assaillant y marche lentement la nuit. Avec quelques bons postes retranchés on est certain d'avoir le temps de se mettre en défense, tandis qu'avec le mode d'avertissement seul on n'est jamais sûr de rien.

L'avantage d'organiser la défense matérielle est surtout frappant quand on compare ce système à l'autre exigeant un réseau à très grande distance et un effectif nombreux.

Le général von Schmidt ne se faisait pas illusion sur les inconvénients graves de cette dispersion. Il disait : « En voulant tout « couvrir, tout protéger, on arrive généralement à ne rien cou- « vrir, à ne rien protéger. On ne saurait donc tolérer une exten- « sion exagérée, ni un morcellement des détachements d'avant- « postes. Plus le danger est imminent, plus l'ennemi est proche, « plus le terrain est défavorable, plus les avant-postes devront « être resserrés, plus les troupes devront être concentrées. » (II, p. 192.)

C'est fort juste; mais, en s'éclairant à trop courte distance, on risque beaucoup. Toute la troupe est forcément en éveil, les chevaux sellés, bridés même, personne ne repose. C'est la destruction de la cavalerie. Le retranchement des grand'gardes permet de rapprocher le réseau et d'en réduire l'effectif sans nuire à la sécurité, sans fatigue pour le plus grand nombre. La fortification improvisée, c'est la tranquillité; disons mieux, c'est la conservation de la cavalerie.

Les postes principaux organisés défensivement occuperont le milieu des défilés, ou l'arrière. Rarement il conviendra de les établir en avant; ils seraient trop exposés aux attaques convergentes, et leur avantage est précisément de forcer l'adversaire à les assaillir par une seule voie ou au moins un seul côté. Les petits postes, les vedettes ou les postes-vedettes seront poussés à l'extrémité et même au delà des défilés, cela va sans dire, tant pour assurer la possession du débouché que pour obtenir des informations.

La troupe qui a fourni le service de sécurité en marche le continuera en station. Ce qu'elle faisait en mouvement pendant le jour l'a préparée à poursuivre la même mission une fois arrêtée et surtout durant la nuit. Elle connaît la situation, le terrain, et le résultat sera meilleur. L'avant-garde, les flanc-gardes, l'arrière-garde deviennent avant-postes, flanc-postes et arrière-postes. La transformation s'effectue facilement entre ces deux dispositifs. Les pointes devenant grand'gardes, les avant-pointes constituant les postes-vedettes, l'organisation du service de sécurité en station se trouve toute préparée et le placement s'accomplit avec promptitude. Comme certaines pointes comportent deux pelotons, on pourra, s'il en est besoin, avoir des grand'gardes de 60 chevaux, ce qui est largement suffisant.

Le général von Schmidt a, en quelque sorte, indiqué ce procédé dans le passage ci-après : « Prendre les vedettes et les postes à la « cosaque dans la pointe d'avant-garde et les patrouilles de « flanc. Ces vedettes et ces postes se relieront entre eux et se « mettront en communication. Le groupe commandé par l'offi- « cier constituera la grand'garde. » (II, p. 197.)

C'est l'esquisse ou l'ébauche du système que je formule. La même unité ne subviendra pas seule au réseau de sécurité, lorsqu'il sera très étendu, et surtout lorsqu'il couvrira plusieurs cantonnements. On reviendra ici au principe déjà indiqué dans ma *Tactique de stationnement*, et on tirera les avant-postes des unités

appelées par leur proximité à les renforcer, à les soutenir ou à les recueillir.

L'opinion du général von Schmidt est fort nette à cet égard : « Il est essentiellement de règle que ce seront les troupes dont « les cantonnements seront les plus rapprochés de la ligne d'a- « vant-postes qui fourniront les avant-postes et qui devront ex- « plorer en avant, maintenir les communications latérales et les « liaisons en arrière. Quand plusieurs cantonnements se trouve- « ront à côté les uns des autres et à égale distance de la ligne « des avant-postes, le service de sûreté sera exécuté par chacune « des troupes qui les occupent, toutes les fois qu'il existera, « menant à l'ennemi, de grandes voies importantes à obser- « ver. » (II, p. 122.)

Cette nécessité est plus évidente encore avec les avant-postes retranchés. Moins éloignés que dans l'autre méthode, ils n'auront presque jamais besoin de fractions spéciales en renfort, soutien ou réserve. Le gros de la colonne ou le gros de l'avant-garde en tiendra lieu. Des unités, désignées de piquet dans le cantonnement, iront au secours d'un poste principal attaqué et renforceront la défense d'un passage que l'ennemi voudrait s'ouvrir. La relation étant étroite entre la grand'garde et son aide, il est essentiellement pratique de désigner l'une et l'autre dans la même unité. Les événements de guerre isolent souvent dans la cavalerie les combattants envoyés sur un point, et il est indispensable que cette partie séparée momentanément ne soit pas composée de plusieurs détachements de différentes unités. Une des plus formelles obligations de la tactique moderne est d'adopter des dispositifs amenant la reconstitution des unités organiques, que bien des causes tendent à scinder sans cesse.

Pour tenir le plus grand compte de cette impérieuse nécessité dans l'organisation du stationnement et le placement des avant-postes, on procèdera comme il suit :

Le commandant de la colonne fixe l'endroit où il veut s'établir, les cantonnements à prendre, les obstacles qui les couvriront et recevront les avant-postes. Il indique parfois lui-même certains points à occuper spécialement et il règle le dispositif du réseau, ainsi que la quantité des forces à lui attribuer. Enfin, il envoie à l'avance un officier de son état-major ou de son régiment pour appliquer ses prescriptions sur le terrain.

Cet officier examine les localités et désigne l'emplacement des grand'gardes. S'il en a le temps, il visite même la ligne à occu-

per par les postes-vedettes et toutes les communications qui aboutissent au stationnement. Sa mission ne peut être accomplie qu'à une allure très vive. Il lui faut une grande activité et beaucoup de savoir-faire pour se décider aussi rapidement que judicieusement. Il sera profitable de répartir cette besogne entre plusieurs officiers pour obtenir un résultat plus complet.

Quand le temps presse et que le nombre des officiers est restreint, ils ne peuvent parcourir tout le terrain et ils agissent d'une façon plus expéditive. Ils gagnent des points d'où la vue est étendue, jugent d'un coup d'œil la situation, apprécient le périmètre ou la portion de périmètre à garder, voient les communications principales, déterminent la position des grand'gardes et par suite leur quantité. Le commandant de la colonne en fait donner avis aux régiments ou escadrons, chacun en ce qui le concerne, et les corps de troupe procèdent à l'exécution.

D'après le règlement sur le service en campagne, « le colonel, « assisté du lieutenant-colonel, place lui-même les grand'« gardes. » (Art. 46.) Cette prescription n'est pas toujours applicable. Le commandant en second du régiment, chargé du service des renseignements, est naturellement indiqué pour s'occuper des avant-postes et de tout ce qui les concerne. Il les installe d'après les ordres donnés s'il en a reçu, ou de sa propre initiative à défaut d'indications. On doit agir quand même, le service de sécurité ne pouvant jamais chômer.

On s'est préoccupé des moyens de protection spéciaux pour la reconnaissance du district de stationnement et l'établissement des avant-postes. On lit, par exemple, dans les instructions du général Gourko en 1879 : « L'installation des postes a lieu sous « la protection de patrouilles de front et de flanc qui ne sont « rappelées qu'au moment où l'opération et l'organisation com« plète du service sont terminées. »

Ce soin semble superflu. L'étude préparatoire du placement des avant-postes s'effectue sous la protection du service régulier d'exploration en marche, qui devient avant-postes, en rectifiant seulement ses positions. Il se protège lui-même à ce moment comme il le faisait antérieurement, et il n'est besoin d'envoyer aucune autre fraction pour l'assister.

Le gros de la colonne s'arrête dès qu'il a atteint son lieu de stationnement. Il n'est pas obligé d'attendre qu'il soit couvert, puisqu'il ne cesse pas de l'être.

Les opinions diffèrent au sujet du relèvement des grand'gardes.

Le général de Brack pense qu'il convient de « relever assez « souvent les avant-postes pour qu'ils puissent participer en « somme égale au repos dont jouit le reste de l'armée. » (Page 467.)

Cela s'entend dans le sens de les remplacer toutes les vingt-quatre heures, et ne signifie pas qu'on doive les changer pendant la durée du stationnement journalier.

Le relèvement quotidien s'effectue au départ; tous les avis s'accordent sur ce point. L'opération s'exécute comme je l'ai expliqué pour l'infanterie au paragraphe LXXIII de la *Tactique de stationnement.*

Cette règle habituelle comporte quelques exceptions. Si le service de sécurité en route avait été particulièrement fatigant, à cause du terrain, des circonstances atmosphériques ou des chicanes de l'adversaire, on le ferait remplacer aux avant-postes par d'autres fractions de la colonne, et le mouvement s'effectuerait alors un peu avant la nuit, de telle sorte que le nouveau service pût s'installer et se repérer avant l'obscurité.

Dans la belle saison, le relèvement s'opérant vers 6 ou 7 heures du soir, les grand'gardes n'auraient plus à rester en position que 9 à 10 heures; les hommes et les chevaux seraient rafraîchis, restaurés, et dans ces conditions le service n'a rien de trop pénible.

Dans la saison inclémente, avec des nuits très longues, le vent, le froid et la privation de sommeil sont difficiles à supporter longtemps. Une durée d'avant-postes de 14 heures (de 4 heures de l'après-midi à 6 heures du matin), serait préjudiciable à la santé comme au moral des hommes, et la bonne exécution du service s'en ressentirait infailliblement. Pour éviter ces inconvénients, on relève le service de sécurité de marche établi en avant-postes, aussitôt que les hommes et animaux de la colonne sont restaurés, c'est-à-dire à l'approche de la nuit. Puis, dans quelques cas, on accomplit encore un autre changement vers minuit.

Ce procédé ménage les hommes et les chevaux; seul il permet la suppression absolue des feux aux avant-postes. Son défaut est de placer en surveillance, au milieu de la nuit, des fractions qui ne connaissent pas le terrain et peuvent difficilement, dans l'obscurité, se familiariser avec lui. On emploiera ce moyen avec la plus grande circonspection, et en prenant toutes les mesures propres à en atténuer ce fâcheux côté.

LXXXII.

SERVICE FIXE DES AVANT-POSTES.

On s'est mépris sur les possibilités des avant-postes et on leur a demandé ce qu'ils ne pouvaient donner. Leur rôle est l'observation, la vigilance, la sécurité; mais, au point de vue des renseignements, ils demeurent impuissants.

L'observation permanente appartient aux vedettes. Elles signalent ce qui leur paraît anormal : feux, fumée, poussière, roulement de voitures, miroitement d'armes, mouvement de trains, aboiements réitérés des chiens, hennissements des chevaux, bruits, détonations, etc. C'est ce qu'enseigne le général de Brack : « La vedette doit surveiller les mouvements de l'ennemi, prêter « l'oreille au moindre bruit, l'œil au moindre incident, signaler « au poste ce qui paraît menaçant, avertir de l'attaque par un « coup de feu. » (Page 152.)

Les vedettes n'ont pas l'ennemi sous les yeux, si ce n'est très exceptionnellement; elles ne peuvent surveiller ses mouvements. Ce soin appartient aux groupes francs du service irrégulier.

Les vedettes ne doivent pas rester longtemps en position. Selon le général de Brack : « Les vedettes sont relevées ordinaire- « ment toutes les heures, ce qui indique le remplacement des « petits postes de quatre heures en quatre heures. » (Page 155.)

D'après l'instruction allemande : « Les vedettes sont changées « toutes les deux heures de jour et de nuit. »

Deux heures, c'est long pour des hommes et des chevaux fatigués. Il vaut mieux les remplacer d'heure en heure, ce qui leur donne deux ou trois heures de repos entre chaque faction.

« Le petit poste ne peut avoir de feu. Ses chevaux ne sont « jamais débridés. » (De Brack, page 152.)

Les animaux ne sont ni attachés ni entravés; les cavaliers assis ou debout les tiennent, prêts à sauter en selle.

D'après le règlement : « Dans les postes avancés une partie des « hommes reste pendant toute la nuit à cheval. » (Art. 89.)

Les petits postes ne s'abritent pas. Le général von Schmidt apporte un certain tempérament à cette règle : « Quand il pleu- « vra fort et longtemps, on pourra placer dans les hangars et les « granges des fermes, sans desseller les chevaux, les grand'- « gardes et les postes détachés de sous-officier, à l'exception

« toutefois des postes d'observation et de découverte fournis par « ces derniers. » (II, p. 124.)

Dans ces conditions pénibles, les petits postes ou postes-vedettes ne sauraient rester longtemps en position. D'un autre côté, le service en campagne prescrit de ne faire boire les chevaux des petits postes qu'après leur rentrée à la grand'garde. (Art. 93.) Ces raisons ont conduit à changer les postes toutes les quatre heures. Les mêmes cavaliers peuvent retourner deux fois en position pendant la durée du stationnement, qui est de seize à dix-sept heures et se trouve ainsi partagé en quatre veilles de quatre heures à quatre heures et demie chacune.

Si l'on change les avant-postes à la tombée du jour, il ne reste plus en moyenne que huit ou neuf heures de nuit, et on n'aurait à relever qu'une fois dans l'obscurité. C'est un avantage pour ceux qui réclament peu de mouvement aux avant-postes; c'est un inconvénient aux yeux de ceux qui soutiennent le contraire.

A l'égard du poste principal de la grand'garde, notre règlement renferme des dispositions plus rigoureuses que partout ailleurs : « Les chevaux des grand'gardes de cavalerie restent bri- « dés; les cavaliers ont la bride dans le bras et ne doivent pas « dormir. » (Art. 89.) Cette prescription est reproduite dans l'instruction pratique du 17 février 1875 (art. 21). On peut s'en étonner, car on admet généralement des mesures un peu moins dures pour l'abri, les soins et l'alimentation, sans qu'il en résulte du danger pour la sécurité.

Le commandant Lallemand veut « que dans les postes de ca- « valerie on tienne les chevaux réunis dans des granges spa- « cieuses; la moitié des cavaliers prêts à monter à cheval. La « nuit tous les cavaliers doivent rester habillés, les chevaux sel- « lés et bridés. »

Le général von Schmidt recommande aussi de ne pas desseller ni débrider les chevaux des grand'gardes. On peut cependant les desseller par tiers une ou deux fois par 24 heures; on repliera et on replacera les couvertures quand on sera certain de ne courir aucun danger, par exemple lorsque plusieurs patrouilles se porteront vers l'ennemi. On en profitera pour bouchonner rapidement les chevaux. (II, p. 200.)

Ces conseils sont fort sages et l'éminent hipparque les justifie en ajoutant : « Quand il pleuvra, les chevaux au bivouac reste- « ront toujours sellés, pour que les couvertures ne soient pas « mouillées et que le dos des chevaux soit mieux protégé. Quand

« la pluie aura cessé, on bouchonnera fortement pour sécher, « réchauffer, activer la circulation du sang et le ramener à l'ex- « térieur. » (II, p. 202.)

Tout en observant la plus stricte vigilance, on ne voit aucune raison pour ne pas profiter des granges et hangars, s'il s'en trouve au point que l'on veut occuper. L'abri est un grand soulagement pour les hommes et les animaux. On s'en servira toutes les fois que ce sera possible, et cette faculté sera d'autant plus étendue que les conditions défensives du poste principal seront plus solides. On conçoit qu'une grand'garde en terrain fort accessible, toujours à la merci d'un hourra de cavalerie, se tienne sans cesse sur le qui-vive, et souvent reste à cheval. La nécessité l'impose, mais la fatigue est extrême. Le poste principal, usant du secours de la fortification improvisée, ne craint plus d'être enlevé brusquement et ménage ses chevaux aussi bien que ses hommes.

Pour l'alimentation des cavaliers, le général de Brack admet exceptionnellement du feu au poste principal, à la condition qu'il n'éclaire pas trop et que l'ennemi l'aperçoive le moins possible. (Page 151.)

Le général von Schmidt va plus loin : « Autant que possible, « on évitera de modifier l'emplacement des grand'gardes et du « gros des avant-postes, afin que les hommes puissent très promp- « tement faire la soupe et donner à manger aux chevaux. Il im- « porte, en effet, que les avant-postes fassent la plus grande di- « ligence pour être prêts à combattre et l'on ne saurait perdre une « minute sous ce rapport. » (II, p. 190.)

Si le poste principal est bien masqué, on peut allumer du feu pour un café rapide ou une soupe expédiée, et ne point tarder à l'éteindre, pour ne pas révéler l'emplacement du poste. La sécurité le commande. Près d'une maison, on a quelquefois la facilité d'entretenir un foyer à l'intérieur pour préparer les aliments ou réchauffer les cavaliers, à la condition de bien clore les fenêtres.

Lorsqu'on relève les avant-postes à la nuit, les hommes ont mangé et on ne se préoccupe plus de ces détails. Dans le cas où on ne change pas le service de sécurité à la nuit, les troupes se contenteront d'un repas froid.

Quant à la réfection des animaux, voici l'avis du général de Brack : « Les petits postes placés, le commandant de la grand'- « garde fait débrider et manger la moitié des chevaux. » (Page 150.) « Les chevaux de la grand'garde vont boire en petit nombre

« et toujours en attendant pour sortir que les premiers partis soient rentrés. » (Page 160.)

Les dispositions de notre règlement sont quelque peu contradictoires à ce sujet. Art. 89 : « Lorsqu'une grand'garde de cavalerie est établie dans un lieu dont l'accès du côté de l'ennemi « est difficile, le général peut l'autoriser à faire manger ses chevaux pendant la nuit, en s'astreignant néanmoins à n'en débrider à la fois qu'un petit nombre. »

Art. 93 : « Quand la grand'garde a mis pied à terre, on fait « manger les chevaux, mais successivement, et, pendant qu'un « certain nombre mangent, les autres restent bridés. Les chevaux « sont conduits à l'abreuvoir avant d'aller prendre le poste de « jour et en prenant le poste de nuit. Quelquefois, dans les « grandes chaleurs, ils y sont, en outre, conduits successivement « durant la journée. Pendant qu'une partie de la grand'garde « est à l'abreuvoir, l'autre partie reste à cheval. »

Le moindre défaut de ces prescriptions est de n'être pas pratiques. Il est préférable de faire manger les chevaux le jour plutôt que la nuit ; le danger est moins grand puisqu'on le signale de plus loin.

Laisser les chevaux sans cesse bridés est très fatigant pour eux. On y est obligé quand on redoute sans cesse une surprise. La protection matérielle du poste principal et sa défense à pied améliorent beaucoup la situation des chevaux. Ils peuvent être abrités, débridés et manger tranquillement.

En l'absence de retranchement, on se voit constamment l'ennemi sur les bras, et on ne possède d'autre remède que de monter à cheval.

L'école allemande reproduit ces anciens errements des règlements français : « Aux grand'gardes, on fera boire et manger les « chevaux par tiers afin que deux tiers soient toujours en état de combattre. » (Général von Schmidt, II, p. 201.)

La doctrine moderne est de beaucoup préférable. Il est très avantageux d'établir les grand'gardes dans l'intérieur ou à côté d'un hameau, d'une ferme, d'un château, d'une habitation isolée, où l'on trouve à la fois des matériaux pour la résistance, des abris et des subsistances. Cette question est considérable. Les troupes d'avant-postes ont fait le service de sécurité en marche et ont pris le service de sécurité en station sans transition ; par suite, elles n'ont pu se ravitailler. Si les grand'gardes installées en plein champ manquent de nourriture, on leur enverra des vi-

vres et des fourrages par des voitures de réquisition escortées. Ce moyen est lent, pénible et quelquefois dangereux. L'autre procédé vaut beaucoup mieux.

Les opinions d'autrefois diffèrent peu à l'égard du soutien, du piquet, de la réserve on du gros. D'après le général de Brack : « Les chevaux du piquet pourront être mis à l'abri dans des « granges ouvertes ; les hommes bivouaqueront. La moitié seu- « lement des chevaux seront bridés. » (Page 156.)

Le général von Schmidt reproduit à peu près la même idée : « Le gros des avant-postes ne desselle ni ne décharge tous les « chevaux. On le fera par moitié, on bouchonnera fortement. Un « ordre spécial peut autoriser à en laisser la moitié dessellés le « jour. La nuit tous resteront sellés et bridés. De jour la moitié « des chevaux pourront être débridés. On fera manger les che- « vaux par moitié. » (II, p. 201.)

Notre instruction pratique du 17 février 1875 porte : « A la ré- « serve, les chevaux restent sellés. » (Art. 23.)

L'instruction du 27 juin 1876 dit : « Les deux escadrons, « renfort des grand'gardes, peuvent desseller et s'établir en can- « tonnement resserré. » (Art. 18.)

Ces dispositions diverses aboutissent au même résultat : doubler le nombre des chevaux qui demeurent sellés durant vingt-quatre heures et le nombre des hommes passant la nuit sans sommeil. Quand on n'a aucun moyen de se couvrir matériellement, on passe pour ainsi dire toute la durée du stationnement en alerte perpétuelle, sous les armes, sur pied et presque en ordre préparatoire de combat.

On évitera, autant que possible, cette extrémité rigoureuse, et on usera de la fortification improvisée, qui remplace très avantageusement le piquet, le soutien, la réserve et le gros. Les avant-postes étant alors plus rapprochés, l'avant-garde, ou à défaut la colonne elle-même, leur préparera un secours en entretenant un ou plusieurs piquets dans le bivouac ou le cantonnement. Les chevaux resteront sellés, bridés et les cavaliers à la tête des chevaux. En remplaçant ces fractions toutes les deux heures, ce sera une légère charge pour chacune ; la surveillance et les soins seront meilleurs, la discipline plus exacte, et l'arrivée des renforts, si les grand'gardes en ont besoin, deviendra beaucoup plus prompte.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rapporter tous les détails conseillés ou prescrits sur le service des avant-postes. Ils sont consignés dans tous les traités sur la matière ou dans les

règlements. Deux points essentiels appellent tout particulièrement la critique.

Le général de Brack prétend que « à la pointe du jour et à « l'entrée de la nuit la surveillance doit redoubler, parce que « c'est en général l'heure des attaques. » (Page 152.)

Le Service en campagne porte : « Une heure avant le jour les « grand'gardes de cavalerie montent à cheval. » (Art. 89.)

Le général de Brack dit encore : « Pendant tout le temps que « les reconnaissances sont sorties, les postes doivent rester bri- « dés. » (Page 152.)

Suivant le général von Schmidt : « On ne fera jamais boire ni « manger les chevaux pendant les premières heures qui suivent « le lever du soleil. » (II, p. 201.)

Singulière recommandation ! L'esprit est perpétuellement hanté par la fausse idée que les attaques ont toujours lieu dans la matinée. Cette croyance est tellement ancrée dans l'opinion, qu'on réussira à peu près sûrement une surprise d'avant-postes en opérant à trois heures du soir.

Le redoublement des précautions à l'aube n'est pas uniquement un cliché banal, c'est une mesure inutile, fatigante et même périlleuse.

Si l'on fait mouvement le matin, le service de sécurité de marche part de très bonne heure, dépasse les avant-postes, qui se rallient ensuite et rejoignent la colonne en route. Les grand'gardes n'ont donc pas à se mettre en selle avant l'instant de leur départ.

Si, au contraire, on reste en station, les avant-postes sont relevés soit au point du jour, soit plus tard, et ils ne quittent leur position ou les obstacles qu'ils défendent qu'après avoir été remplacés.

Les reconnaissances journalières sont sans utilité s'il existe un service permanent d'exploration irrégulière au delà des avant-postes. Ceux-ci n'ont donc pas à monter à cheval à un moment plutôt qu'à un autre.

Si les grand'gardes se mouvaient, elles abandonneraient les retranchements; au lieu de rester dissimulées, elles se montreraient, et, sous les deux rapports, ce serait fâcheux, sinon funeste.

Quand les avant-postes sont judicieusement organisés, le surcroît des précautions matutinales, si préconisé, ne présente aucun profit.

Vigilance incessante, préparation continuelle au combat, pro-

fond silence, telles sont les bases du service de sécurité de la cavalerie. On veut de plus qu'au moindre signal tout le monde soit à cheval, et c'est une exagération dans beaucoup de cas.

Lorsque les avant-postes sont en plaine et non retranchés, ils sont obligés de se tenir sans cesse prêts à sauter en selle, parce que le péril peut surgir à tout instant. Il n'en est pas de même quand les postes principaux sont retranchés, et c'est leur grand avantage. Au moindre coup de fusil, on se gardera bien, comme le dit le général de Brack, de courir aux chevaux. La majorité des cavaliers bordera l'obstacle et se préparera à faire feu sur qui se présentera, puis on prolongera la résistance autant qu'il se pourra.

Comme il existe au delà des avant-postes un service d'exploration par des groupes francs, le commandant de la grand'garde ne sortira pas de sa mission, consistant uniquement à couvrir et à avertir les troupes en arrière. Il ne quitte, sous aucun prétexte, le secteur qui lui est assigné : « Il se tient constamment à « l'intérieur de sa chaîne, » dit le général von Schmidt. Il ne doit point aller quérir des renseignements au loin, ni donner la chasse aux petits partis venant le tracasser; il lui suffit de les repousser. Il n'a point à se préoccuper du contact de l'ennemi ni de ses déplacements. D'autres fractions sont affectées à cette besogne.

Si le commandant de grand'garde dépasse ses attributions, il produira inévitablement dans le réseau une trouée dont l'adversaire pourra se servir. En voulant trop bien faire, il donnera dans un piège; aussi les officiers ne sauraient trop se pénétrer de cette recommandation du général von Schmidt : « Les troupes détachées devront toujours rester en correspondance avec le gros. « Si ces détachements s'émancipent, il ne font que nuire à l'action du gros, par cela même qu'ils l'affaiblissent sans lui rendre « de services. Cette faute se commet d'autant plus fréquemment « que la nature humaine est avide d'affranchissement. » (II, p. 191.)

LXXXIII.

SERVICE MOBILE DES AVANT-POSTES.

Il ne faut pas se flatter d'assurer la sécurité sans fatigue. On emploie les meilleurs procédés pour la diminuer, mais, quoi qu'on fasse, il en reste encore beaucoup à subir. Plus le temps est mau-

vais, plus l'obscurité est profonde, plus le moral est affecté, plus il importe de veiller soigneusement, car un adversaire entreprenant spéculera toujours sur le manque de vigilance engendré par l'inclémence de la température ou la lassitude.

La ligne d'observation, vedettes ou postes-vedettes, étant intermittente, n'est pas une garantie absolue d'avertissement; l'obscurité, le mauvais temps, l'intervalle entre les postes, permettent l'introduction de petits partis ennemis ou d'espions à travers la chaîne. Le service fixe ne suffisant pas, on y ajoute un service mobile de surveillance.

Pour renforcer la vigilance et relier les postes, on emploie d'abord des rondes ou patrouilles de visite. Le chef de la grand'-garde règle leur mouvement. Il fait visiter les vedettes et postes-vedettes par des brigadiers et des sous-officiers. Lorsqu'il y a des petits postes, une partie des rondes est fournie par eux et une autre par le poste principal. Les visites sont naturellement plus faciles à accomplir quand la grand'garde n'a que des postes-vedettes, puisque le trajet à parcourir est moins étendu.

« Le commandant de grand'garde visite souvent ses petits postes « et ses vedettes, et se porte au delà pour mieux juger des facili- « tés qu'aurait l'ennemi à les surprendre. Il leur fait répéter leur « consigne et leur remémore leurs devoirs. Il renouvelle ses tour- « nées d'autant plus souvent que l'ennemi est plus près, les ca- « valiers moins solides, plus fatigués et le temps plus mauvais. » (De Brack, page 150.)

Les rondes et visites ne sont qu'un des moyens de compléter la sécurité ; des patrouilles battant le pays et parcourant les intervalles entre les postes, constituent le plus efficace élément de surveillance. On les employait beaucoup sous le premier Empire. Elles sont recommandées à chaque instant dans la volumineuse correspondance du général Belliard. Par exemple, il écrivait le 10 février 1807 au général Lassalle : « Ordonnez aussi que sur toute la ligne il y ait toujours des patrouilles en marche. »

Le général de Brack les conseille pareillement : « Le chef de « grand'garde fait sortir des patrouilles qui lient les postes entr « eux. Ces patrouilles, prises sur la moitié bridée des chevaux, « sont d'autant plus fréquentes que les petits postes et les ve- « dettes sont plus séparés les uns des autres. » (Page 150.)

Il disait un peu plus loin : « Les patrouilles sont plus utiles « encore que les vedettes ; quelquefois même, elles les rempla- « cent complètement ; mais alors leur service est continu, et elles

« exercent une surveillance constante... Si un partisan harassé « et aventuré s'est retiré et barricadé dans une ferme et que du « haut des bâtiments il découvre au loin ; il ne place pas de ve- « dettes, mais il fait faire des patrouilles autour de lui. » (Page 157.)

Il ajoutait encore : « Les patrouilles valent mieux que les ve- « dettes, parce qu'elles ne permettent pas le sommeil aux cava- « liers, qu'elles forcent l'homme à déployer toutes les ressources « de son intelligence et de son courage, qu'elles fouillent mieux « le pays et éclairent plus au loin. » (Page 158.)

La doctrine du général de Brack à ce sujet a été reproduite par la majeure partie des écrivains.

Le général von Decker résumait la question par cette phrase : « En général, les patrouilles sont l'âme de toute sécurité. » (*La Petite Guerre*, p. 77.)

Selon le général Verdy du Vernois : « Un service de patrouilles « bien entendu pourra seul mettre à l'abri des surprises. » (II, p. 217.)

Le général von Schmidt affirme encore davantage leur nécessité : « On ne doit jamais perdre de vue que la chaîne de postes « ou de vedettes la mieux établie et la mieux fournie n'offre « qu'une sécurité incomplète, s'il ne s'y ajoute un service de pa- « trouilles très actif et bien réglé. En conséquence, aussi peu de « postes que possible, et beaucoup de patrouilles, pas trop fortes, « mais de deux à trois chevaux seulement.

« Les patrouilles contribuent bien plus puissamment à assurer « la sécurité des cantonnements et des bivouacs que les vedettes « et postes, dont on ne peut cependant se priver. » (II, p. 199.)

« On ne saurait trop le répéter, c'est surtout à l'aide de pa- « trouilles fréquentes, envoyées tant en avant du côté de l'ennemi « que dans la direction des postes des escadrons voisins, qu'on « réussit à se bien garder. On poste toujours trop de vedettes, « tandis qu'on ferait bien mieux d'utiliser des hommes pour le « service autrement avantageux des patrouilles. » (II, p. 123.)

Les patrouilles de ce genre sont simplement des vedettes volantes ; leur effectif est très minime.

D'après le général von Decker : « Les grand'gardes n'envoient « que de petites patrouilles, secrètes ou rampantes (*Schleichpa- « trouillen*). Les grandes sont l'affaire des détachements. » (*La Petite Guerre*, p. 58.)

Le général de Brack a le premier et le mieux précisé la ques-

tion : « La patrouille se compose ordinairement de deux cava-
« liers commandés par un brigadier ou un ancien. » (Page 157.)

« Le parcours des patrouilles peut être intérieur ou extérieur
« à la ligne des vedettes. Dans le second cas, la vigilance sera
« bien plus grande que dans le premier, puisque les dangers
« sont plus imminents. Les patrouilles extérieures doivent se
« considérer comme des vedettes volantes. Elles ont sur les ve-
« dettes fixes l'avantage de pouvoir aller reconnaître, de mar-
« cher, de s'arrêter, de s'embusquer aussi longtemps qu'elles le
« jugent nécessaire. » (Page 158.)

« Les patrouilles marchent sans bruit. Elles se glissent de jour
« le long des haies, des murs, des chemins creux, des ravins,
« dans les bois. De nuit, elles s'arrêtent fréquemment pour écou-
« ter. Si elles rencontrent l'ennemi, ne pas tirer, se cacher, l'ob-
« server; un cavalier, s'il se peut, va prévenir la grand'garde. »
(Page 158.)

« Si elle est découverte et que l'ennemi s'avance, la patrouille
« fait feu et revient en tiraillant. » (Page 159.)

« Les cavaliers d'une patrouille ne marchent pas les uns à
« côté des autres, mais les uns derrière les autres et éloignés
« entre eux de quelques pas, afin de mieux voir, de se protéger
« mutuellement, et dans le cas où ils tomberaient dans une em-
« buscade, n'être pas tous coupés et enlevés à la fois. » (Page
158.)

D'après le général von Schmidt : « Les chefs des patrouilles
« précèdent leurs cavaliers et ne se tiennent pas sur le flanc. Les
« hommes faisant partie des patrouilles rampantes marchent cha-
« cun pour son compte, mais restent en communication entre eux. »

La supériorité des vues du général de Brack est manifeste. Si le chef de la patrouille est enlevé, tout l'effet de la patrouille est à peu près annulé. Sa place est au centre, non en tête. La seconde disposition est difficile à pratiquer le jour et à peu près impossible la nuit. Si on laisse les hommes se diviser sur plusieurs voies ou passages, leur réunion est bien douteuse.

Les patrouilles intérieures ne sont guère que des rondes de vigilance et de liaison sous une autre forme. Elles ne dépassent pas la chaîne des vedettes.

Les patrouilles extérieures ne peuvent aller loin. Elles ont l'inconvénient d'inquiéter les vedettes à leur retour ou de les rendre négligentes. Quand on fait sortir des patrouilles, il convient de les faire rentrer par le chemin de départ. Les circuits ne valent

rien, et il est préférable d'agir par des normales au front des avant-postes.

En réalité, les patrouilles accroissent la sécurité, mais la zone d'observation reste la même. Pour l'étendre, le général de Brack indique le moyen suivant : « Il est souvent utile d'envoyer des « patrouilles se placer à de grandes distances et y rester plu- « sieurs heures. » (Page 159.) Autrement dit, ce sont des postes-vedettes temporaires. Il les transforme quelquefois en embuscades pour enlever des patrouilles ou petites reconnaissances adverses. (Page 281.)

Ces procédés sont exceptionnellement admissibles; en principe, les patrouilles extérieures ne sauraient stationner sans compromettre plus ou moins leur sécurité.

On a proposé des patrouilles d'espionnage, des patrouilles de reconnaissance, puis des patrouilles offensives, allant au loin examiner le pays, inquiéter les patrouilles hostiles et obtenir quelquefois des nouvelles de l'adversaire. C'est l'avis du général von Schmidt : « Dès que les avant-postes seront établis, on enverra « une ou plusieurs patrouilles de reconnaissance dans la direc- « tion de l'ennemi. » (II, p. 199.)

« On veillera avant tout à ce qu'il y ait un va-et-vient inces- « sant, bien réglé, bien dirigé, de patrouilles de 2 à 3 hommes « qui resteront constamment en contact avec l'ennemi, et pour- « ront donner rapidement avis du moindre de ses mouvements « offensifs. Ces patrouilles concourent bien plus efficacement « qu'une chaîne de vedettes à la sécurité. On veillera à ce que « ces patrouilles ne se mettent pas toujours en route à la même « heure et ne suivent pas les mêmes voies. Elles doivent cons- « tamment modifier leur itinéraire, éviter les grandes communica- « tions, afin de ne pas être aperçues, de mieux voir et de rap- « porter des renseignements plus exacts et plus complets. » (II, p. 193.)

« Les patrouilles parcourent une certaine étendue de terrain « et réussissent à s'approcher de l'ennemi. » (II, p. 199.)

L'envoi postérieur à l'installation des avant-postes est un peu tardif. Il est plus efficace d'avoir une exploration irrégulière permanente. Des patrouilles successives font une observation alternative ou intermittente et n'offrent pas une garantie complète. Les patrouilles partant à différents moments et ne suivant pas les mêmes chemins, le contact ne sera pas constant. Pour chaque patrouille, c'est une nouvelle recherche du contact. C'est possible

quand on se trouve à proximité de l'ennemi. Lorsqu'il est loin, les patrouilles des avant-postes ne peuvent aller le chercher, et, si elles parvenaient jusqu'à lui, elles seraient bien vite chassées ou enlevées, vu leur minime effectif de deux ou trois cavaliers. On est alors contraint de les constituer beaucoup plus fortement, et les grand'gardes n'ayant pas les moyens d'y subvenir, la conséquence est une augmentation considérable du service de sécurité, sans que les résultats correspondent à ce surcroît de charge.

Le règlement suédois mentionne encore des patrouilles de ruse chargées d'opérer des diversions pendant que les patrouilles offensives opèrent. C'est une augmentation de fatigue, et ce genre de combinaison est d'une application assez délicate.

D'autres veulent, enfin, que les avant-postes fournissent des patrouilles pour suivre l'ennemi, s'il se retire ou change de position. Disposition vicieuse, car le déplacement des avant-postes, en totalité ou en partie, produit des trouées ou un amoindrissement dans le réseau de sécurité. Si on lui concède assez de forces pour satisfaire aux deux exigences, on complique son travail déjà fort chargé. Par conséquent, à tous les points de vue, le procédé paraît défectueux.

Le général von Schmidt, résumant son système d'avant-postes, conclut ainsi : « Une active circulation de patrouilles et une juste « répartition des troupes dans les différentes zones de terrain « faciliteront les communications constantes, et permettront aux « diverses fractions de se soutenir réciproquement le plus rapi- « dement possible. Ce sera aussi le moyen de s'opposer à une « percée de l'ennemi. De cette manière, la division sera aussi « bien en état de reconnaître en temps opportun tout mouvement « de l'ennemi et d'en rendre compte que de s'opposer prompte- « ment, avec toutes ses forces, à toute entreprise de celui-ci, soit « que cette entreprise ait pour but l'obtention des renseigne- « ments ou l'empêchement à ce qu'on en prenne. » (II, p. 110.)

Nous ne voyons pas là des garanties suffisantes, au point de vue des informations surtout. De nombreuses patrouilles sont un moyen pénible et imparfait. Utiles et indispensables pour la vigilance ou la liaison, leurs efforts amèneront parfois quelques résultats, mais habituellement elles n'apprendront rien, parce qu'elles ne peuvent s'avancer assez loin.

Il faut nécessairement aller aux nouvelles et y employer des groupes distincts des avant-postes. On a cru satisfaire à cette obligation par des découvertes, des reconnaissances journalières,

des patrouilles de reconnaissance ou des patrouilles offensives. J'ai montré leurs inconvénients et leurs difficultés, puis j'ai exposé la convenance de maintenir au delà des avant-postes le service d'exploration irrégulier au moyen de groupes francs ou d'unités opérant isolément.

Ce sera une mission particulière continuant en station ce qui se faisait en marche, et durant la nuit ce qui s'accomplissait de jour. C'est une œuvre perpétuelle, complétant l'action des avant-postes, mais procédant par des moyens dissemblables. Il n'y a donc pas lieu de fondre ces deux parties en une seule. En les séparant, comme l'exige la nature des choses, on les simplifie. Dans ce cas, la partie mobile du service des avant-postes ne comprend plus que les rondes, les patrouilles de liaison ou de vigilance, et au besoin quelques patrouilles d'embuscade.

LXXXIV.

SERVICE IRRÉGULIER D'EXPLORATION EN STATION.

En se reportant au mécanisme de l'exploration irrégulière dans le combat et en marche, on voit combien il est facile de l'adapter à l'état de station, car il n'a en rien à se modifier.

Les groupes francs arrivés au contact font des arrêts selon l'attitude de l'adversaire, tout en ne prenant jamais de dispositions de stationnement. Ils restent toujours en mesure de se porter sans délai dans une direction quelconque. Leurs regards sont incessamment dirigés sur l'ennemi, et, dès que celui-ci bouge, ils le suivent. Leur contact continuel, leur liberté d'allure, leur absence de liaison, leur donne une facilité, une mobilité, que ne peuvent jamais avoir des détachements inopinément tirés des avant-postes.

C'est surtout la nuit que le rôle des groupes francs acquiert sa plus grande importance. On s'en rend aisément compte en étudiant comment les faits se produisent et se succèdent dans la pratique. La majeure partie de la cavalerie a besoin de repos et de restauration, principalement la nuit, puisqu'elle est en mouvement durant la journée. Pendant ses arrêts, l'adversaire profitant de l'obscurité, se met en route, dérobe sa marche, et, quand vient le jour, on est réduit à constater sa disparition, sans savoir quelle direction il a prise. Le contact est perdu, et il faut

prendre beaucoup de peine pour le retrouver tardivement. J'ai déjà montré combien pareille déception était fréquemment advenue à la cavalerie allemande dans le cours des dernières guerres. Comme on ne saurait trop insister sur ces faits, qui établissent péremptoirement la nécessité de l'exploration irrégulière, je citerai les passages suivants, écrits par le major von Widdern.

« Après les batailles de Kœniggrætz, Wœrth, Spicheren, Or-
« léans, Amiens, de L'Hallue, de Saint-Quentin, et à la suite d'au-
« tres engagements plus ou moins sérieux, le vainqueur perdit
« complètement le contact de l'ennemi. Après la bataille de Kœ-
« niggrætz, le contact ne put être rétabli entièrement que le
« sixième jour; après la bataille de Wœrth, le contact fut repris
« le lendemain, mais reperdu dès le même soir, de sorte que les
« Allemands restèrent très longtemps dans l'ignorance de la di-
« rection suivie par les débris de l'armée de Mac-Mahon, ainsi
« que de la retraite du corps de Failly. Après la bataille de Spi-
« cheren, les Allemands perdirent également tout contact avec
« l'ennemi, qui s'était retiré pendant la nuit; le contact dut donc
« être repris, ce qui n'eut lieu que deux jours plus tard. » (*Manuel de la conduite des troupes*, t. II, p. 200.)

« L'expérience que nous avons acquise dans les campagnes
« auxquelles nous prîmes part, nous autorise à affirmer que dans
« le plus grand nombre des cas, le vainqueur resta plongé dans
« l'incertitude sur la question de savoir quelles routes, partant
« du champ de bataille, avaient été choisies par l'adversaire pour
« faire rétrograder ses masses. La guerre de 1870-1871 n'a pas in-
« firmé notre opinion. » (*Ibid.*, II, p. 207.)

Ces assertions, renfermées dans l'ouvrage du professeur allemand, ont une valeur incontestable. Elles corroborent, en les résumant, les faits insérés dans les relations officielles allemandes. Le doute ne saurait donc exister. La cause du mal résidait dans une méthode d'exploration vicieuse. Le moment critique est la fin du combat. D'ordinaire, il se termine avec le jour. La nuit survient à l'instant où il faudrait voir le plus clair dans le jeu de l'adversaire qui, naturellement, recourt à toutes les feintes pour dérouter le vainqueur et gagner quelque temps de répit.

Semblable mésaventure attriste parfois les opérations. Quand l'adversaire s'arrête pendant le jour, on constate jusqu'à un certain point ses positions et son effectif probable en chaque endroit. Cette situation ne demeure pas invariable jusqu'au lendemain. Des mouvements s'accomplissent, des renforts surviennent, d'au-

tres groupements s'effectuent durant la nuit, et, au retour de l'aube, les choses ont beaucoup changé d'aspect, au détriment de ceux qui n'ont pas été renseignés.

S'il est utile d'observer le jour, il est plus indispensable encore de surveiller dans l'obscurité, et c'est l'affaire des groupes francs. L'incessance de leur action est l'unique moyen de maintenir le contact certain et de déjouer les ruses.

Quand l'ennemi rétrograde, les explorateurs le suivent sur toutes les directions qu'il adopte. Plus le temps est mauvais, plus l'obscurité est profonde, plus les pointes franches se rapprochent de l'adversaire pour ne rien ignorer. Le péril est sérieux, mais la mission est des plus honorables, et, nulle part, on ne rend de plus signalés services.

On ne saurait se dissimuler que les difficultés sont considérables; toutefois, les explorateurs ne se laisseront arrêter par rien, à moins d'empêchement tout à fait insurmontable. En présence d'obstacles, même sérieux, on multipliera les tentatives, on s'ingéniera de toutes les manières pour arriver au but; dans ce cas, l'initiative doit atteindre son maximum.

Il n'en fut pas ainsi après la bataille d'Amiens (20 novembre 1870). La cavalerie allemande ignora la direction de retraite des Français. Les poursuivants furent arrêtés par la Somme, dont les ponts venaient d'être coupés. Ils constatèrent l'empêchement sans se préoccuper assez des moyens de le supprimer. Ils ne surent ou ne purent réparer un pont, en établir un provisoire, ni se servir de barques pour jeter quelques patrouilles sur l'autre rive.

La règle absolue pour les groupes francs, la base essentielle de leur service, leur pensée constante, est la conservation du contact; tout doit être mis en œuvre, tout doit être sacrifié pour sa réalisation.

Si l'ennemi s'arrête, les pointes suspendent leur marche et demeurent en surveillance. Toutefois, elles stationnent peu; elles restent à cheval, se transportent en divers lieux, pour mieux voir, sans trop se montrer, ce qui est assez facile la nuit; elles sondent dans diverses directions, afin de s'assurer qu'un simple masque ne les abuse pas.

D'autres fois, les explorateurs s'établissent en un bon point d'observation, se dissimulent de leur mieux, ne bougent plus, restent aux aguets et suivent tout mouvement opéré par l'adversaire. Ils passent la nuit à veiller, à s'avancer, à s'arrêter, à circuler, selon ce que fait l'ennemi. Souvent ils sont obligés de recu-

ler devant les partis opposés. Il est mieux de leur part de les éviter en se cachant, ou de faire un crochet pour revenir dans leur direction première.

L'exploration irrégulière de nuit est périlleuse, ardue et pénible. Elle entraîne des marches continuelles et des pointes hardies, la privation de repos, de sommeil et d'aliments chauds, une nourriture peu choisie et parfois insuffisante, avec toutes les intempéries à supporter. Les cavaliers doivent être résignés à ces dures exigences par l'exemple des officiers, sans quoi le service de sécurité cesserait d'être praticable, et, pour cette raison, les groupes francs réclament une réunion d'éléments choisis, moralement comme physiquement.

L'effectif à consacrer au service d'exploration irrégulière est indiqué au paragraphe XXX. Le tableau du paragraphe LII donne le nombre moyen des groupes francs utilisables par vingt-quatre heures, et par conséquent la quantité des directions pouvant être explorées à la fois. En moyenne, c'est trois pour un régiment, cinq pour une brigade et neuf pour la division. On possède ainsi tous les moyens de se renseigner sans surmener les chevaux. En procédant de cette manière, il n'y aura guère de direction qui ne soit observée par un groupe franc, et par conséquent l'arrivée de l'ennemi sera signalée longtemps à l'avance, de quelque côté qu'il se présente.

Ce que je propose de faire avec méthode s'accomplissait autrefois par coutume.

Voici quelques documents qui l'établissent.

Le général Belliard prescrit au général Klein, le 25 septembre 1805, de s'établir militairement, de couvrir la position et de faire éclairer par des patrouilles, toujours commandées par des officiers supérieurs ou par des aides de camp.

Sous la même date, il enjoint au général Beaumont de rester dans les cantonnements occupés, de faire observer les routes de Mählberg et d'Haslach, sur lesquelles seront poussées des patrouilles de reconnaissance, commandées par des officiers supérieurs, surtout la nuit.

Dans un rapport du général Milhaud au prince Murat, le 9 octobre 1806, on lit : « Demain matin, à 4 heures, je ferai partir « trois reconnaissances sur Posenach, Neustadt et Auma. J'éclaire « beaucoup ma gauche. Je prends encore ce soir des renseigne- « ments de Posenach, où j'ai envoyé une seconde petite recon- « naissance. »

L'habitude semblait être, d'après toute la correspondance du général Belliard, d'envoyer des reconnaissances sur deux ou trois routes en avant du stationnement, une ou deux fois dans les vingt-quatre heures, d'ordinaire le soir et le matin, ce qui n'est pas suffisant.

J'extrais d'un document allemand un résumé de la manière de procéder de nos ennemis durant la dernière guerre : « Pour « reposer les troupes, on les cantonnait resserrées, mais une par- « tie, l'avant-garde au moins, bivouaquait toujours.

« La sécurité en station reposait sur les patrouilles-reconnais- « sances envoyées au loin par l'avant-garde et les détachements « de flanc, et aussi sur les patrouilles qui, la nuit, se portaient « jusque sur des lignes ou des régions déterminées. Elle était « assurée beaucoup moins par l'observation (sur place) que par « les reconnaissances (mobiles) ; beaucoup moins par les petits « postes que par les patrouilles. Au lieu des vedettes, on em- « ployait le plus souvent des patrouilles dites fixes, ou des « postes de sous-officiers, ou des postes à la cosaque. Poussés « fort loin sur les voies principales, ils patrouillaient en avant « pour reconnaître, et sur les flancs pour se relier aux voisins. « Les routes et les localités les plus importantes étaient, en outre, « reconnues par les soins du gros des avant-postes, formé tou- « jours par les escadrons d'avant-garde. »

Ces dispositions révèlent assez d'entente de la guerre. Elles sont un peu générales, trop subordonnées à la fantaisie et manquent de méthode. Le fond est bon ; il suffit de régulariser le dispositif pour lui donner toute sa valeur.

L'exploration irrégulière ne constitue nullement un second réseau plus éloigné que le premier. Chaque groupe conserve une action propre, sans se préoccuper de ses voisins, et s'avance plus ou moins, selon sa mission et les positions de l'ennemi. Leur éloignement des avant-postes variera beaucoup. Plus leur effectif sera élevé, plus ils étendront leurs investigations. Il est inutile de détacher des pelotons ou même des escadrons à quelques kilomètres pour les employer comme supplément d'avant-postes. Leur rôle est tout autre, et chacun d'eux reçoit des instructions bien déterminées.

Les uns vont vérifier l'exactitude de renseignements venus d'autre manière, examiner la position de l'adversaire, essayer de dénombrer ses forces. Ainsi, un escadron allemand de la division von Rheinbaben, envoyé, dans la soirée du 15 août 1870, en re-

connaissance sur Rezonville, s'avança sur les hauteurs voisines du village et put observer dans leurs occupations de bivouac les troupes françaises, qu'il estima à 20,000 hommes. (*Relation allemande.*)

Les autres fractions franches sont lancées sur les routes, tantôt pour pousser jusqu'à la rencontre de l'ennemi, tantôt jusqu'à une distance déterminée afin d'y constater l'absence de force hostile, tantôt pour surveiller simplement une direction et avertir si l'adversaire s'y présentait.

L'exploration irrégulière de station a encore pour objectif essentiel de tenir à distance tous les petits partis opposés. C'est pendant les arrêts qu'on apprécie le plus facilement le nombre et l'espèce des troupes réunies au même endroit. Il importe donc, au plus haut point, d'empêcher l'adversaire d'obtenir ces informations si précieuses. Les pointes devront repousser énergiquement celles de l'ennemi et signaler les détachements plus importants qu'elles ne pourraient arrêter. Les groupes croiseurs s'attacheront particulièrement à éloigner ces partis hostiles, en exerçant une active surveillance dans la zone comprise entre le réseau d'avant-postes et les groupes francs explorateurs.

Ces missions ont une extrême importance. La force à leur attribuer et le choix des chefs qui les conduiront dépendent de considérations multiples que peut juger seul le commandant de la colonne et parfois le commandant de l'avant-garde L'un ou l'autre fixe les lignes générales et quelquefois certains détails, par l'intermédiaire des services centralisateurs des renseignements, aux états-majors ou dans les régiments.

Personne n'est en mesure de substituer son action à celle du commandant supérieur ou du commandant de l'avant-garde agissant en son nom. Le service d'exploration en station est un élément de sécurité des plus efficaces. Il complète les avant-postes en renseignant à l'avance. Ce sont deux parties distinctes d'un même tout, deux forces séparées ayant une résultante unique. L'impossibilité de ne pas les réunir dans la même main, montre l'inutilité d'un commandant spécial des avant-postes, bien que ce rouage ait été fort préconisé.

Jadis, on allait fort loin dans cette voie, on mêlait les deux armes aux avant-postes, la cavalerie devant, l'infanterie derrière, et on en faisait un tout. Le général Duhesme disait, par exemple : « Le service des deux armes doit être bien combiné et avoir « beaucoup d'ensemble. C'est pourquoi il y aura toujours un

« commandant supérieur pour l'une et l'autre arme. » (*Essai sur l'Infanterie légère*, p. 216.

Cette conception, impraticable dès qu'on éloigne un peu la cavalerie, n'est plus prônée par personne à présent. Néanmoins, on persiste à réclamer un commandant spécial d'avant-postes, bien que cette fonction soit inutile, sinon nuisible.

Selon l'instruction du 17 février 1875 : « Lorsqu'une troupe « est couverte par plusieurs grand'gardes, celles-ci sont réunies « sous le commandement d'un officier supérieur désigné par le « général de brigade. » (Page 31.)

Un régiment seul plaçant souvent plusieurs grand'gardes, la règle précitée est vicieuse, dans sa rédaction au moins.

La même document dit aussi : « Le chef d'escadrons remplit le « rôle de commandant des avant-postes et reçoit tous les rap- « ports. » (Page 27.) On entend sans doute par là l'officier supérieur qui commande les deux escadrons en grand'gardes. Comme il peut y avoir trois escadrons ou un seul, fournis par un régiment ou par les deux régiments de la brigade, le texte de l'instruction manque de clarté.

L'instruction allemande n'est pas beaucoup meilleure. On y lit : « On appelle commandant des avant-postes l'officier qui com- « mande toutes les troupes appartenant aux avant-postes, c'est-à- « dire celles qui entourent le corps principal pour le couvrir. »

Rien n'est moins pratique. Comment un officier pourrait-il exercer une action spéciale sur un réseau périphérique n'ayant pas moins de 12 kilomètres pour un régiment et s'élevant à 30 ou 36 kilomètres pour une division ? Il serait obligé de se tenir au centre, à côté du commandant de la colonne, et par conséquent de le consulter sans cesse. Les rapports ou les ordres passant par l'intermédiaire du commandant des avant-postes éprouveraient un retard. Ce chef temporaire de la sécurité serait peu au courant de la situation. Il ne pourrait visiter son immense ligne d'avant-postes, car on ne saurait plus où le rencontrer. Tout concourt à prouver que le commandant de la colonne doit être de fait le commandant des avant-postes, comme il l'est de droit.

Le général Verdy du Vernois, reconnaissant l'impossibilité d'une commandant spécial unique, conseille de « ne pas mettre « la longue ligne des avant-postes sous les ordres d'un seul com- « mandant d'avant-postes et de la partager en plusieurs secteurs, « dans le sens de la profondeur. » (II, 2me partie, p. 200.)

Ce sectionnement est superflu ; il existera naturellement si l'on

procède par unité organique. Le commandant des avant-postes fournis par le régiment est le colonel ; il leur fait transmettre les ordres ou instructions par le commandant en second, chargé de la centralisation des renseignements. Les officiers supérieurs sont employés à des rondes de surveillance.

Chaque commandant de régiment reçoit les ordres du général, tant pour les avant-postes que pour l'exploration irrégulière, et il les exécute sans s'occuper de ce que font ses voisins. C'est au commandement général à prendre des mesures pour relier le tout.

Ce système est aussi simple que rationnel. Il est basé sur ces deux principes absolus : procéder toujours par unité constituée, et laisser les subordonnés sous les ordres de leur chef naturel.

LXXXV.

RÔLE DES AVANT-POSTES EN CAS D'ATTAQUE.

Lorsque l'ennemi s'avance, les groupes francs, jetés au loin, donnent avis de son mouvement. Ils indiquent, s'il se peut, sa force, et le commandant de la colonne prescrit les dispositions à prendre pour le contre-attaquer.

Les choses ne se passent pas toujours de la sorte. Un parti adverse échappe quelquefois à la vigilance de l'exploration irrégulière, et se présente aux avant-postes sans qu'ils en aient reçu avis. Les grand'gardes doivent pertinemment savoir la conduite à tenir en pareil occurrence, et leur mode d'action sera sensiblement différent selon le système d'avant-postes adopté.

Le commandant de la grand'garde reçoit, autant que possible, des renseignements sur le terrain, les prévisions au sujet des mouvements de l'ennemi, les points à surveiller particulièrement, les ordres à exécuter en vue de certaines éventualités. Il a, bien entendu, en tout état de cause, reconnu le secteur confié à sa garde, les communications, les abords de sa position ; pris des repères pour la nuit ; estimé les distances, etc., de manière à tirer le meilleur parti de la configuration du sol, en cas d'attaque.

L'attitude générale en présence d'agressions possibles est réglée par le commandant de la colonne. Le chef d'une grand'garde n'a pas qualité pour prendre, de lui-même, une résolution

qui modifierait, dénaturerait ou contrecarrerait les desseins du commandant supérieur. Son initiative s'exerce dans les limites qui lui sont tracées, et il ne peut les dépasser.

On a l'habitude de considérer beaucoup le rôle des avant-postes durant le jour et de peu s'en préoccuper la nuit. C'est une idée d'autant plus fausse que la cavalerie, passant la plus grande partie du jour en mouvement, ne stationne guère que de nuit. En outre, on raisonne d'ordinaire d'après la tradition que les attaques se font au point du jour, ce qui a été et surtout devient absolument faux.

D'après le général de Brack : « Le chef du petit poste plaçant « une vedette, lui donne les signaux convenus et la consigne. Il « a constamment l'œil sur sa vedette et sur celles qui l'avoisi- « nent, ainsi que sur la ligne en avant du point confié à sa garde. « Dès que sa vedette fait un signe qu'il ne comprend pas, il monte « à cheval et va en reconnaître la cause. » (Page 151.)

Le général von Schmidt, qui s'est beaucoup inspiré de l'éminent écrivain français, dit de son côté : « Il faut que le commandant d'une « grand'garde convienne, avec les vedettes et les postes à la co- « saque, des signes qu'ils devront faire, quand il se passera en « avant de la chaîne un fait exceptionnel, inusité, tel que des « feux dans un village, des aboiements longs et répétés, etc. « Les signes qu'on adopte sont des voltes au pas, au trot, au ga- « lop, soit à droite, soit à gauche, soit par un, soit par deux. Ces « signes servent à ménager les chevaux, à ne pas les fatiguer « par des courses inutiles, obligent les hommes à rester sur la « chaîne pour qu'elle soit toujours bien garnie. » (II, page 207.)

Tout cela est bon quand il fait clair, mais ne sert à rien dans l'obscurité. Il n'est pas même question de signaux par la lumière ou par le son, afin de remplacer ceux de jour. On ne tient pas compte non plus de l'éloignement. Les formes du terrain, les cultures, les bois, les haies, masquent la vue à faible distance. On ne pourrait s'éclairer au loin, en subissant la condition de s'entrevoir. C'est pour ce motif que les lignes de vedettes sont à abandonner pour y substituer les postes-vedettes, qu'on n'a plus besoin d'apercevoir. Les avis peuvent aussi se transmettre, surtout la nuit par des feux, mais les communications s'effectuent par cavaliers.

D'après les idées anciennes, si des patrouilles adverses s'approchent, les vedettes tiraillent ou non, selon leurs instructions. Si un groupe ennemi est en vue, un des cavaliers va prévenir le pe-

tit poste, l'autre reste en observation. Si l'adversaire fonce sur les vedettes ou s'il les surprend, elles font feu et se retirent.

Si la vedette tirant un coup de fusil annonce l'ennemi, le chef de poste fait monter à cheval et se porte de sa personne auprès de la vedette pour examiner ce dont il s'agit. Il donne avis au poste principal. Le petit poste n'attaque pas, à moins qu'il ne s'agisse d'une simple patrouille, et encore il ne le fait qu'avec l'autorisation du commandant de la grand'garde.

« Si les vedettes font feu, le commandant de la grand'garde « fait brider et monter à cheval, et il se porte de sa personne au « au feu. S'il est attaqué, il se replie en ordre et en tiraillant. » (Général DE BRACK, page 150.)

« Si la grand'garde est attaquée, le piquet prévient le déta- « chement, monte à cheval, soutient les avant-postes et ne se « retire qu'avec eux. » (Général DE BRACK, p. 157.)

Selon le général von Schmidt : « L'ennemi venant attaquer doit « trouver la grand'garde entière, à cheval et réunie sur la ligne « même des petits postes. » (II, p. 202.) « Si les vedettes ou postes « à la cosaque sont repoussés par l'ennemi, ils ne se retirent pas « directement sur la grand'garde, afin de ne pas révéler sa posi- « tion ; mais ils se retirent latéralement, pour égarer l'ennemi et « permettre à la grand'garde de le charger en flanc. » (II, p. 207.)

Ce cliché n'aurait pas dû se trouver sous la plume de ce grand cavalier. Il est puéril de supposer qu'un adversaire, sachant ce qu'il fait en attaquant, va prendre le change à la suite de quelques vedettes, et quitter la direction qu'il a adoptée. Plus les vedettes se retireront excentriquement, moins l'ennemi les suivra.

La doctrine ancienne se résume ainsi : porter tous les organes des avant-postes sur la chaîne, les disperser en tirailleurs et se replier peu à peu ; ou bien la chaîne se retire latéralement, et la grand'garde, groupée, charge l'ennemi en flanc s'il le prête.

C'est peu et c'est vague. Si des groupes légers tiraillent de loin sur les avant-postes, il est bon de ne pas répondre, car l'ennemi provoque souvent les coups de feu pour repérer les positions. Si le groupe adverse s'approche, et surtout tâtonne, les avant-postes l'attaquent résolûment au sabre, sans bruit, et se contentent de le repousser, de le disperser, de lui enlever des prisonniers, sans se laisser entraîner à la poursuite.

Un petit poste ne se retire point à la simple apparition de l'ennemi ; quelque médiocre que soit son emplacement, il n'aban-

donne pas immédiatement sa position, et d'autant moins que le terrain présente des conditions défensives meilleures. Si l'ennemi ne fait qu'une reconnaissance ou veut donner une alerte, il ne faut pas jouer son jeu. Le petit poste ne bat en retraite qué devant des forces supérieures, et encore, sans précipitation, mais en se décidant à temps. S'il se met en retraite trop tard, il est perdu.

On veut aussi que le poste principal se porte en avant sur la chaîne. C'est bien s'il se présente une patrouille; c'est dangereux s'il y a un fort parti, car la grand'garde sera dispersée ou même enlevée.

Feuquières conseillait plus de prudence : « Une grand'garde « de cavalerie vigilante et bien postée est rarement enlevée. Elle « peut être attaquée et battue, ce qui est la faute de son chef, « parce qu'il ne doit pas se commettre, et pour peu que la troupe « assaillante lui soit supérieure, il doit se replier sagement. »

En définitive, on n'indique pas grand'chose sur le rôle des avant-postes, et tout est à peu près laissé à l'arbitraire des chefs de grand'gardes. Il semble possible de mieux préciser.

Contre tout adversaire qui avance en force, les avant-postes à cheval ne peuvent rien. Le général de La Roche-Aymon a exagéré leur puissance en écrivant: « Le poste principal a pour mis- « sion de relever les vedettes et de les soutenir, en cas d'attaque « de l'ennemi, afin de donner le temps nécessaire au bivouac ou « au cantonnement qu'elle couvre, de se préparer à la défense « ou à la retraite. »

Avertir, oui; arrêter l'ennemi, non. Quand bien même on réussirait à grouper toute la brigade d'avant-garde, elle serait impuissante contre une division marchant résolûment. Elle pourra se faire écraser pour protéger les deux autres, mais que deviendront celles-ci en présence de trois brigades victorieuses, possédant l'avantage du nombre et du succès. Le sacrifice de la brigade d'avant-garde s'effectuera en pure perte; il accroîtra seulement le moral de l'assaillant.

L'évidence des faits conduit à renoncer à cette chimère des efforts successifs de la cavalerie et de l'échelonnement des avant-postes. On y emploiera de minimes fractions; on recherchera l'avertissement à grande distance; les lignes d'avant-postes rétrograderont sans résister à l'ennemi en nombre, et l'unité de cavalerie stationnée, ayant réuni la grande majorité de son effectif, marchera sur l'adversaire ou se dérobera. Il n'y a pas d'autre manière de procéder avec des avant-postes à cheval.

Tout autre est la situation avec des avant-postes retranchés. Il ne s'agit point pour eux de monter à cheval et de courir à l'assaillant. Les postes-vedettes se replient, tout en observant, et reviennent à leur poste principal pour coopérer à sa défense à pied. Là, on résiste le plus qu'on peut; on sacrifie au besoin le poste, dont la perte, peu considérable comme effectif, est compensée par un signalé service.

Si la position du poste principal est forte, on y dirige des renforts. On combat à pied pour interdire le passage à l'adversaire et l'obliger de se retirer après avoir échoué dans ses tentatives.

Si le poste principal a une situation moins solide, il opère seul la défense jusqu'à ce que, les dispositions étant prises au stationnement, on l'avise de se retirer.

Si des pointes ou patrouilles adverses viennent inquiéter les postes-vedettes, il est bon de ne pas céder à la tentation de leur courir sus. Les chicanes d'avant-postes ont pour but de faire du bruit, de mettre tout le monde sur pied, d'examiner les positions, de constater les forces. Le silence est la conduite la plus habile. On laisse s'avancer l'agresseur, qui tâte le terrain, et si on le voit peu en nombre, on appelle un petit renfort du poste principal, on tend une embuscade et on cherche à l'enlever à l'arme blanche. Du reste, si les croiseurs du service irrégulier d'exploration sont alertes, peu de pointes ou de patrouilles se hasarderont jusqu'aux avant-postes.

Le réseau régulier de sécurité est une protection fixe; aucun de ses éléments n'est autorisé à abandonner sa place pour aller au loin guerroyer, ni même pour secourir ses voisins. Quand une grand'garde est attaquée, celles qui ne sont pas retranchées montent à cheval et envoient aux renseignements. Elles ne se hâtent pas de retirer leurs postes-vedettes et de dégarnir leur ligne, dans la crainte d'une ruse de l'adversaire. A plus forte raison, les postes principaux fortifiés se garderont d'abandonner sans ordre les passages qu'ils sont chargés d'intercepter.

On ne saurait trop répéter qu'en raison de l'armement actuel de la cavalerie, le service de sécurité demande beaucoup de prudence et de ténacité. Il s'effectue sur place, et son caractère est la résistance à pied. Au contraire, l'exploration irrégulière veut beaucoup de hardiesse et de mobilité. Ces deux missions sont essentiellement différentes, et chacun doit remplir la sienne avec les procédés qui lui sont propres, si l'on prétend obtenir des résultats complets.

LXXXVI.

EXPLORATION PAR L'INFANTERIE SEULE; CONSTITUTION DES GROUPES FRANCS.

La cavalerie est un des meilleurs moyens d'obtenir des renseignements. Elle est plus apte qu'aucune autre arme à l'exploration, qui cependant ne constitue pas son domaine exclusif.

On se procurait autrefois des informations par des partisans principalement à cheval, quelquefois à pied, ou en détachements mixtes. Malgré leur bravoure individuelle, ils n'ont jamais donné de résultats sérieux. Leurs inconvénients ont toujours excédé leurs avantages, et j'ai répété, après le maréchal Bugeaud : « Jamais de partisans d'aucune espèce. »

Les paragraphes précédents ont détaillé comment on pouvait les remplacer fructueusement par la cavalerie régulière, organisée de manière à fournir continuellement des groupes francs chargés de l'exploration irrégulière à grande distance.

Lorsqu'on approche de l'ennemi, quand on se trouve pour ainsi dire face à face avec lui, comme lors des investissements, les partisans à cheval et la cavalerie n'ont plus la place de se mouvoir, et ils sont obligés de se retirer; l'infanterie seule est en mesure de les suppléer dans le service d'investigation, qui ne doit jamais être interrompu.

Dans certains cas, la cavalerie venant à faire défaut à des unités d'infanterie, celles-ci perdront un des élements essentiels de leur sécurité. Leur protection sera sans doute assurée de près par leurs avant-postes, mais les renseignements éloignés leur manquant, leur situation deviendrait en quelque sorte précaire, et elle ne saurait être acceptée par aucun chef prévoyant. En l'absence de cavalerie on ne conclura nullement à la suppression de l'exploration; on en chargera l'infanterie, et il importe que son instruction l'ait préparée à l'accomplissement de cette mission.

Cette arme admirable a prouvé qu'elle pouvait seule suffire aux exigences les plus multiples. Ses ressources sont des plus variées; il s'agit de les bien utiliser. L'infanterie en quelques occurrences peut même plus que la cavalerie, sous le rapport des reconnaissances. Elle se meut dans tous les terrains, par tous les temps, en toutes circonstances. Elle convient surtout dans les lieux escarpés, accidentés, coupés ou fourrés. Elle est plus précieuse encore

en hiver quand les routes glacées contrarient les expéditions de la cavalerie.

Les paragraphes LXIII et LXIV ont fait ressortir l'importance de l'appui de l'infanterie pour la cavalerie; je vais montrer à présent l'infanterie remplaçant la cavalerie absente ou empêchée.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a songé à l'exploration par l'infanterie. Le général de Custine, vers la fin du siècle dernier, lors de sa marche sur Mayence, avait eu l'idée fort juste de s'envelopper d'un cordon de partisans à pied.

La légion franche des Allobroges était antérieure en date et fut constituée en 1791 comme corps d'éclaireurs à pied.

Le colonel Giustiniani écrivait en 1841 : « Sont du ressort des « corps de tirailleurs, carabiniers ou partisans, les coups de « main, les surprises de postes, les entreprises éloignées sur les « communications de l'ennemi, contre ses magasins ou ses con- « vois. Dans la guerre de montagne, ils remplacent utilement « l'artillerie, en faisant occuper les gorges étroites et escarpées « par quelques bons tireurs, dont le feu porte inévitablement sur « ceux qui en tenteraient le passage. » (*Essai sur la tactique des trois armes.*)

Un peu plus tard, on a indiqué de préférence, pour ce genre de service, les bataillons de chasseurs dont on ne trouvait pas l'emploi normal dans le combat et pour lesquels on cherchait une mission extraordinaire.

Des compagnies franches ont été organisées en Crimée, au Mexique et dans la guerre de 1870-1871.

Nonobstant quelques résultats heureux, toutes ces combinaisons ont imparfaitement réussi ; elles manquaient d'une organisation rationnelle et simple ; elles ne répondaient pas au but de leur création. Leurs défauts s'accusèrent à l'usage et dépassèrent de beaucoup leur bénéfice. En définitive, leur compte de profits et pertes se solda toujours en déficit. C'était à prévoir, et si l'on reprend les mêmes errements, on peut s'attendre à un résultat pareillement mauvais.

Les corps spéciaux sont vicieux et contraires à l'esprit moderne, qui repousse toutes les petites coteries, toutes les petites églises, de leur nature intolérantes et fort absorbantes. Ils énervent à leur profit les corps de troupe en leur enlevant incessamment les meilleurs soldats. Ils se plaignent perpétuellement, trouvent qu'on ne fait jamais assez pour eux et réclament constamment.

Ils prennent des allures assez indépendantes à cause de l'habitude d'agir seuls et d'avoir une discipline plus relâchée. Les mémoires du temps peignent la légion franche des Allobroges comme peu disciplinée; aussi les soldats quittaient volontiers leurs régiments pour y entrer. C'est ce qu'on a remarqué partout, à présent comme jadis.

Le corps spécial est presque toujours d'un effectif trop considérable pour les missions d'exploration, qui demandent surtout de petits groupes, et l'obligation de le morceler témoigne contre l'utilité de sa création.

C'est ce qui advint à la légion des Allobroges. Son effectif trop nombreux conduisit à en tirer un détachement plus franc encore, comme l'indique la lettre du général en chef Kellermann au colonel de la légion, le 30 décembre 1792 : « Il est ordonné au « colonel de la légion des Allobroges de choisir sur la totalité de « cette légion 200 hommes parmi les plus forts, les mieux armés, « les mieux équipés; ils doivent se tenir prêts à marcher au « premier moment à l'ordre qui leur en arrivera, et pour cela il « les tiendra rassemblés dans la durée de chaque jour. »

Si l'on prétend conserver le corps spécial réuni, il n'opérera que sur une direction, quand plusieurs réclameraient sa présence. Sur les autres on manquera de renseignements ou bien on devra y diriger des fractions non habituées à ce service, et, de plus, drainées de leurs hommes d'entrain. D'ailleurs, un seul corps spécial a besoin de repos et ne peut toujours être dehors. Souvent il ne se trouvera pas où l'on en aurait besoin et ses élements de choix feront bien faute à l'occasion. On s'est aperçu maintes fois de tout cela, au Mexique notamment.

Une autre erreur du passé, à laquelle on semble revenir à présent, fut de vouloir des corps mixtes. On mélangeait l'infanterie et la cavalerie aux avant-postes; on les mêlait dans les partisans et on les associait dans les corps spéciaux.

Ainsi le détachement extrafranc de 200 hommes de la légion franche des Allobroges était sous les ordres immédiats du commandant du 1er escadron du 5e régiment de cavalerie. (Lettre de Kellermann, du 30 décembre 1792.)

En revanche, aux compagnies franches créées par Custine avec des officiers et des soldats d'infanterie choisis, on adjoignit par la suite des escadrons de chasseurs pour faciliter leur service.

Cette juxtaposition des deux armes se comprenait dans une

certaine limite et temporairement. On exagéra singulièrement ce mélange plus tard, quand on composa chaque compagnie franche régimentaire de 120 à 130 fantassins et de 30 à 35 cavaliers prélevés dans les corps de cavalerie. Cependant ces compagnies spéciales n'étaient pas encore satisfaites de posséder les deux armes. Elles réclamèrent parfois une pièce de canon, toujours un détachement du train et des infirmiers. Elles voulaient être une armée au petit pied, et il est facile de voir que ces idées ne sont point abandonnées, qu'elles se ravivent même à présent, propagées et soutenues par les intéressés à se tailler un petit état à part.

La combinaison est spécieuse; on l'étaye de raisons fallacieuses, et au premier abord elle se présente d'une façon assez séduisante pour ceux qui s'arrêtent à la surface de la question. En la creusant, il ressort clairement que, sauf des circonstances tout à fait exceptionnelles et momentanées, il est vicieux à tous les points de vue de réunir dans une unité particulière des éléments de choix enlevés à toutes les armes ou à tous les services. On écrème l'ensemble au profit d'une fraction, et de cette crème on ne réussit pas ordinairement à faire du beurre. C'est un résultat négatif. Aussi les petits corps spéciaux sont pour une armée une cause de faiblesse et non de force, malgré l'apparence contraire.

On produira des effets bien autrement supérieurs par des moyens moins compliqués, en procédant comme je vais l'indiquer.

La guerre impose une foule d'obligations auxquelles il faut satisfaire.

Les groupes francs devant posséder des effectifs variables selon les missions, il faut avoir de petites fractions dont la réunion, en quantité plus ou moins grande, satisfera à toutes les nécessités.

Le nombre des groupes francs doit être assez considérable pour en montrer en même temps dans plusieurs directions.

On ne peut constamment les faire marcher sans épuiser leurs hommes et ruiner les régiments qui les alimentent. Les compagnies franches d'autrefois ont eu ce grand vice et il convient de n'y pas retomber. Les forces du fantassin ne permettent pas de lui imposer le service d'exploration plus d'un jour sur trois en moyenne. Le même détachement pourra sans doute rester deux ou plusieurs jours dehors, selon la mission, mais on lui accordera au retour un repos relatif correspondant. La conséquence est de posséder environ trois fois autant de groupes francs qu'il est

avantageux d'en employer. Il serait donc absolument impossible de les constituer à l'état permanent, car ce serait l'avachissement, sinon la destruction des régiments.

Le service d'exploration réclame absolument un personnel de choix. Les groupes étant presque tous fort peu importants, il faut des soldats aussi bien trempés au physique qu'au moral. Les trajets sont longs et les intempéries à supporter continuelles. Des natures résistantes, des estomacs s'accommodant de tout, des jarrets infatigables, peuvent seuls résister à des fatigues de ce genre. Il est nécessaire aussi de prendre des hommes intelligents, bons tireurs, habiles à se servir du terrain, aventureux, entreprenants, désireux de péril et d'avancement. Il faut, en un mot, des hommes vigoureux, légers, sobres, hardis, tenaces et durs à la fatigue.

Si l'on veut marcher, il est indispensable de décharger l'infanterie du poids énorme qui absorbe en pure perte une notable portion de ses forces. J'ai mis nombre de fois cette vérité en lumière. Elle est d'une évidence qui devrait frapper tous les yeux. On marche très bien en haillons, on ne fait point de chemin avec une lourde charge. La suppression du sac donnera des ailes à l'infanterie. Nous en avons eu la preuve dans toutes les campagnes de mouvement. Les Anglais l'ont compris, et dans leur guerre actuelle les fantassins ne portent ni sacs, ni ustensiles, ni vivres, ni réserve de cartouches.

Je suis opposé à *tout costume particulier* pour les groupes francs. Celui de toute l'infanterie, s'il était bien compris, est bon pour tous les fantassins. Une tenue spéciale aurait le grand inconvénient de s'opposer à l'organisation du service d'exploration tel que je le comprends, et qui me semble si avantageux à réaliser.

L'effectif des groupes francs se calcule d'après les données suivantes. Présenter une force suffisante pour résister aux petits partis et patrouilles de cavalerie; pouvoir se garder pendant les repos en fournissant deux sentinelles simples ou une double; posséder la faculté de se dédoubler pour envoyer un renseignement sans discontinuer l'observation.

Après de longues marches, on ne peut pas exiger de chaque hommes plus de 2 heures de veille en deux fois, soit pour 12 heures à 2 sentinelles un effectif de 12 hommes. Le détachement se fractionnant pour expédier un renseignement, chaque partie aurait 6 hommes. Ce serait peu, en raison des périls du chemin,

et 16 serait un chiffre plus convenable que 12. Le nombre 16 satisfait aussi mieux à la première condition, et semble le meilleur à adopter : soit une forte escouade environ.

Cette base ou cet élément fondamental permet toutes les combinaisons plus élevées. Deux groupes de ce genre présenteraient 32 hommes à peu près, et avec quatre on atteindrait 65 hommes, force déjà très apte à beaucoup d'opérations. La réunion de huit groupes dépasserait 130 hommes et suffirait dans quelques cas fort importants. Selon les circonstances, les agglomérations seront faciles à constituer si l'on possède sous la main les éléments primordiaux.

C'est l'organisation de ces fractions franches élémentaires qui constitue en grande partie l'originalité et la simplicité de mon système. Elles existent, en temps ordinaire, à l'état latent et n'apparaissent qu'au moment d'agir comme groupe franc. Ce caractère, à la fois permanent comme organisation et accidentel comme action, est la seule manière d'éviter le corps spécial ou les agrégations précipitées.

Les désignations faites à l'avance et tenues au courant évitent toute erreur, tout retard. Chacun sait ce qu'il doit faire au premier signal. Les gradés connaissent les hommes devant se ranger sous leurs ordres, et les soldats savent qui doit les commander. Tous appartiennent aux mêmes unités organiques, et le principe de ne jamais séparer les hommes de leurs chefs naturels est respecté.

Les membres des groupes francs appartiennent ainsi en même temps à une unité organique dont ils ne sont en réalité qu'une délégation momentanément séparée. Dans les circonstances normales, ils font leur service ordinaire comme tous les autres soldats, avec lesquels ils ne se différencient en rien. Au moment du besoin, ils sortent du rang dès que l'ordre en est donné, se réunissent autour du chef désigné et partent aussitôt, sans hésitation, sans discussion, sans avoir rien à demander, à recevoir ou à laisser. Ils vont remplir la mission fixée, et dès leur retour, ils vont reprendre leur place dans leurs fractions organiques, comme si rien n'avait eu lieu, et y demeurent prêts à repartir à un autre moment, s'il est nécessaire.

Cette faculté immédiate de réunion et de suppression est le caractère essentiel de cette organisation des groupes francs. Il leur enlève leurs défauts en leur conservant tous leurs avantages. Elle est économique; elle n'appauvrit en rien les corps de troupe,

qui, au lieu de redouter les groupes francs, les aimeront, les choieront, et feront leurs efforts pour les rendre aussi bons que possible.

Telle est la conception ; voici son application. L'escouade franche est la base. On en crée une par compagnie, en désignant dans chacune des escouades l'homme le plus idoine. De la sorte, l'escouade franche possède 8 hommes en paix et 16 en guerre.

In our system 1 for 2 or 3 pays.

L'importance de sa direction, comme la nécessité de la diviser en deux et quelquefois en trois parties, obligent à l'encadrer en temps de guerre par trois gradés : un sergent avec deux caporaux. Chacun d'eux aura un suppléant désigné à l'avance, afin que l'escouade franche ne soit jamais décomplétée par une cause quelconque.

Cette escouade appartient à la compagnie qui la fournit. Elle assurera son service de renseignements quand la compagnie sera détachée isolément. Sa constitution et son entretien sont sous la responsabilité du capitaine.

A la moyenne de guerre, une compagnie présente 200 fusils dans le rang, non compris le cadre. L'escouade franche absente, il restera 184 fusils, et on ne saurait prétendre qu'en lui ôtant accidentellement moins d'un douzième de son effectif, on la désorganise. Du reste, l'escouade franche parfois détachée en marche et en station, rentrera forcément à sa compagnie pour le combat, à moins d'accident.

Le cadre ne sera pas affaibli non plus. La mobilisation permet de donner facilement à chaque compagnie un sous-officier et deux caporaux en excédant; par conséquent, l'organisation de l'escouade franche ne privera de son chef ni escouade ni demi-section, et le cadre de la compagnie demeurera complet.

Dans chaque demi-bataillon, un sous-lieutenant serait nommé pour commander à l'occasion la demi-section franche composée des escouades franches des deux compagnies, présentant un effectif de 2 sous-officiers, 4 caporaux, 32 soldats; au total, 1 officier et 38 hommes de troupe.

Le bataillon posséderait un lieutenant chargé, en cas de besoin, de conduire la section franche du bataillon, comprenant 4 sous-officiers, 8 caporaux, 64 soldats, ou un effectif de 3 officiers et 76 hommes de troupe.

Enfin, si l'on jugeait à propos de réunir accidentellement deux sections, un capitaine, désigné à l'avance, prendrait le commandement de cette compagnie franche, dans laquelle on trouverait

8 sous-officiers, 16 caporaux et 128 soldats, formant un total de 7 officiers et 152 hommes de troupe.

Cette force, comme on le voit, est beaucoup trop considérable pour faire de l'exploration ; des escouades et des demi-sections suffisent d'habitude. Les sections franches, et à plus forte raison une compagnie, ne devront être chargées que des coups de main, nécessitant à la fois nombre et rapidité. Leur emploi est exceptionnel, sinon l'on verrait se reproduire tous les abus dont l'énumération a trouvé place précédemment.

Chacun des officiers des groupes francs aura, bien entendu, un suppléant toujours prêt à marcher si le titulaire, empêché, ne pouvait partir. Les officiers dirigeant des groupes francs feront défaut dans leur compagnie. Leur absence sera tout à fait temporaire si l'organisation est bien comprise. Un, deux, trois jours au plus, c'est peu de chose, et on retrouverait toujours ces officiers à l'heure de l'engagement. Rien ne serait, d'ailleurs, plus facile que de prévoir cette éventualité dans la mobilisation et d'ajouter à chaque compagnie un officier de réserve de plus, qui, de toute manière, y serait fort utile.

L'escouade franche est l'élément le plus habituel en exploration. Elle marchera ordinairement seule. On mettra fréquemment à sa tête un officier, et on obtiendra ainsi une pointe d'officier pouvant aller aux renseignements, se fractionner en avant-pointes, en groupes d'éclaireurs, en porteurs de nouvelles, puisqu'elle comprend quatre gradés, l'officier, le sous-officier et deux caporaux. Elle permet donc de faire, au besoin, quatre groupes de quatre hommes, avec un chef, ou quatre postes-vedettes, ou quatre postes d'observation, selon le cas.

Le grand avantage de cette méthode est de donner à chaque unité organique les moyens de pourvoir complètement à sa sécurité, par des informations à distance.

Comme je viens de le dire, la compagnie isolée a son escouade franche. Elle peut la diviser en quatre parties, et ne les faire agir qu'un jour sur quatre, ou, en cas d'urgence, elles explorent quatre directions en même temps.

Le bataillon isolé dispose de quatre escouades franches, ou de deux demi-sections, ou d'une section. Il surveillera constamment quatre directions sans surmener ses groupes francs, et, au besoin, pourra observer à la fois huit directions avec des demi-escouades.

Un régiment isolé, ne mettant à la fois dehors que le tiers de

ses escouades franches, en aurait constamment quatre en exploration. Il pourrait encore faire sortir une demi-section franche, sans dépasser la moitié de ses groupes francs. Au besoin, il explorerait en même temps huit directions avec des escouades et deux avec des demi-sections, ou une avec une section. En moyenne, il agirait avec trois ou quatre groupes francs, sans surmener ses hommes, et pourrait exécuter diverses opérations de destruction à distance.

Ces chiffres se trouveraient doublés pour la brigade isolée, qui aurait sans cesse dehors six ou huit groupes francs, sans se gêner.

La division d'infanterie isolée serait en bien meilleure situation. Avec le tiers de ses moyens, elle tiendrait facilement en exploration permanente douze à seize groupes francs, et pourrait au besoin porter ses investigations sur un nombre double de directions.

Cet exposé montre quelles ressources possède l'infanterie pour s'éclairer elle-même à grande distance, et pour accomplir les missions ou les coups de main les plus variés. Toutefois, ces ressources ne peuvent être utilisées par une improvisation. Il faut les préparer, les disponibiliser par une méthode en réglant l'emploi et la constitution. C'est ce que je viens de proposer dans les pages précédentes.

Cette organisation présente une très grande souplesse. Elle ne désorganise rien; elle laisse les hommes sous la direction de leurs chefs naturels; elle ne les soustrait que très momentanément au service général de leur régiment; elle les maintient toujours sous l'action disciplinaire; elle ne prive pas les compagnies de leurs hommes d'action au moment du combat. Elle réalise ainsi l'exploration irrégulière des partisans dans des conditions tout à fait régulières.

Pour que ce système produise tout son effet, il est indispensable d'y accoutumer les troupes en temps de paix, et de prendre l'habitude de le manier dans les marches, les opérations simulées comme durant les manœuvres.

L organisation sera la même pendant la paix, sauf les réductions imposées par l'effectif. Chaque escouade fournira un homme à l'escouade franche de compagnie, qui comprendra ainsi 8 hommes avec 1 sergent et 1 caporal, de manière à pouvoir se scinder en deux groupes de quatre soldats avec un chef.

Le demi-bataillon constituera sa demi-section franche, avec

1 sous-lieutenant, 2 sergents, 2 caporaux et 16 soldats. Total, 20 hommes de troupe.

Le bataillon aura une section franche, comprenant 1 lieutenant, 2 sous-lieutenants, 4 sergents, 4 caporaux et 32 soldats; soit un effectif de 40 hommes de troupe.

On ne distraira jamais ces éléments du rang pendant les exercices de détail, mais on les emploiera fréquemment durant les opérations des unités isolées. Quand les compagnies iront séparément s'occuper du service en campagne, les capitaines utiliseront leur escouade franche au point de vue de l'exploration.

Les chefs de bataillon s'attacheront de même à s'éclairer et à se garder au loin avec des escouades franches; à simuler des coups de main, ou des destructions avec leurs demi-sections franches ou avec leur section, de manière que les éléments francs se connaissent et s'habituent à se mouvoir facilement soit isolés, soit réunis.

Quand le régiment entier travaillera, on usera sur une plus grande échelle encore des groupes francs, en se conformant, autant que possible, à tout ce qui constitue leur service en guerre, dont le détail est donné au paragraphe suivant.

On apportera une grande attention à ne jamais employer les groupes francs comme avant-garde, flancs-gardes, arrière-garde ou avant-postes. Le service de sécurité, régulier et rapproché, n'est pas du tout leur fait. Leur mission est d'agir irrégulièrement au delà du réseau de sécurité; elle ne consiste pas à garder la colonne en marche ou en station, mais à la renseigner en allant explorer au loin, chercher des nouvelles, examiner les positions adverses, et signaler à l'avance toute menace de danger.

En confondant les deux parties du service de sécurité, on dénaturerait totalement le caractère des groupes francs et on se priverait des grands avantages qu'on doit tirer de ces éléments de choix.

L'organisation que je viens de décrire existe depuis 18 mois dans les régiments de la 33e division. On l'a établie sans déroger à aucun règlement, sans aucun changement, sans aucune dépense. Rien n'est accordé au personnel composant les escouades franches, et néanmoins les soldats briguent l'honneur d'en faire partie. Ils comprennent bien que c'est une mission d'élite : l'admission dans une escouade franche étant à la fois un brevet de bon tireur, de bon marcheur, d'homme intelligent et de vaillant soldat.

Cette expérience est concluante. Elle prouve la simplicité, la possibilité et l'avantage de cette méthode pratique.

LXXXVII.

MANIÈRE DE PROCÉDER DES GROUPES FRANCS D'INFANTERIE.

L'exploration irrrégulière par l'infanterie seule implique l'existence d'une exploration régulière. Elle est formée dans l'infanterie par le dispositif de sécurité : avant-garde, flancs-gardes, arrière-garde durant la marche, et avant-postes pendant le stationnement. La plupart des indications données pour la cavalerie aux paragraphes XXXII, XXXIV et XXXV sont applicables à l'infanterie dans une sphère beaucoup plus rétrécie.

J'insiste sur la contexture générale du dispositif normal déjà mentionné dans la *Tactique de marche* et la *Tactique de stationnement*. Le caractère essentiel dans les deux situations est la forme enveloppante ou périphérique. Elle est d'autant plus obligatoire que la guerre est plus active, les positions plus avancées, et l'ennemi plus entreprenant. Le temps n'est plus où l'on veillait sur une ligne droite dont les extrémités s'appuyaient à quelque obstacle du sol ou se reployaient. A présent, le danger peut surgir de tous côtés, et il faut se garder partout.

En marche, l'avant-garde ne se contentera pas de pousser en avant d'elle une tête, une pointe, une extrême pointe. De la sorte, une seule direction serait seulement observée, tandis que le péril peut se présenter sur une demi-circonférence entière. Pour en surveiller tous les points, on se conforme à ce que renferment les trois paragraphes cités ci-dessus.

Les petites colonnes auront trois pointes d'avant-garde; les moyennes, cinq, et les grosses, sept ou davantage. Ces groupes se tiendront sur un périmètre affectant sensiblement la forme hémicirculaire. Le rayon du dispositif ou l'éloignement du réseau variera depuis une portée moyenne de fusil jusqu'à une portée moyenne de canon, soit de 1,000 mètres à 4,000 mètres. On obtiendra ainsi un front d'observation ou de marche de 2,000 mètres à 8,000 mètres; avec le minimum, trois pointes auraient chacune 660 mètres à surveiller; avec le maximum, neuf pointes observeraient chacune 900 mètres à peu près.

Les parties latérales de la colonne sont protégées par les flanc-gardes. Les fractions qui les fournissent sont prises dans le dernier élément de la colonne et partent aussitôt après l'avant-garde. A mesure qu'il se présente des points latéraux à occuper, les

flancs-gardes se détachent successivement à droite ou à gauche, vont s'y établir en dispositif d'avant-postes, et y stationnent jusqu'à ce que la queue de la colonne arrive à leur hauteur. Elles se reploient alors et rejoignent leur unité organique, qu'elles reconstituent progressivement, sans confusion possible.

Cette façon de protéger les flancs, conseillée par le maréchal Bugeaud, a pour but de supprimer les fatigues des flanqueurs marchant à travers champs, ne pouvant pas toujours franchir les accidents de terrain qui les coupent et obligés à d'incessants détours. Elle donne bien plus de résistance aux flancs-gardes en position, abritées et couvertes, qu'à de longues files de flanqueurs en mouvement, usant leurs forces et leur attention à chercher leur chemin.

Plus les colonnes sont longues, plus les avantages deviennent considérables. Néanmoins, quelques officiers et même des écrivains militaires, n'ayant sans doute pas fait d'expériences, prétendent que le système des flancs-gardes éreinte les hommes. Les affirmations opposées ne sauraient rien prouver dans ce cas ; les chiffres seuls doivent décider, et ce point est assez intéressant pour motiver un petit calcul.

La flanc-garde part de l'avant-garde et rejoint l'arrière-garde; il lui est loisible d'aller ainsi jusqu'à une distance égale à la moitié de la longueur de la colonne et de revenir juste à temps pour reprendre le mouvement en avant. Elle a aussi la faculté de moins s'éloigner et de stationner un certain temps avant de rétrograder. Examinons ces deux hypothèses.

Si la colonne a une longueur de deux kilomètres, la flanc-garde ira jusqu'à 1,000 mètres et reviendra. Elle fera 2 kilomètres de plus que l'étape, soit moyennement en tout 24 kilomètres, ce qui est assurément facile.

Supposons, au contraire, que cette flanc-garde ait marché en flanqueurs à travers champs à un kilomètre de la colonne. Elle parcourra environ un kilomètre pour s'éloigner au départ, et un autre pour rejoindre à l'arrivée, ou deux kilomètres de ce chef; de plus, le trajet parallèle en dehors d'une bonne communication est forcément plus long à cause des sinuosités pour trouver des passages, des détours pour passer d'un chemin à l'autre, etc., et en faisant un certain nombre d'expériences sur la carte de diverses contrées, on trouve que ce surcroît de développement est au minimum de 1/9; soit, pour une étape de 22 kilomètres, 2,400 mètres environ.

Les flanqueurs auraient donc un surcroît de marche de 4,400 mètres sur la colonne, tandis que les flancs-gardes ne supportent qu une augmentation de 2 kilomètres. C'est moitié moins comme distance, c'est certainement le cinquième comme fatigue. Les flancs-gardes auront peut-être 2 kilomètres de mauvais chemins sur 24, tandis que les flanqueurs rencontreront probablement des conditions difficiles durant 26^{k} 400. L'inégalité est manifeste.

On prétendra vainement, avec les anciens doctrinaires, que les flanqueurs exécutent leur mouvement par un chemin latéral. C'est inacceptable. Quand la colonne est faible, les flanqueurs ne peuvent s'éloigner, et à une petite distance ils ne rencontreront pas une bonne communication parallèle sur chaque flanc de la colonne. Si la colonne est considérable et qu'il existe une ou deux bonnes communications parallèles à une certaine distance, on les utilisera pour diviser la masse et marcher sur deux ou trois colonnes. Ces voies ne serviront donc pas aux flanqueurs.

On ne peut nier, en tous cas, que si les flanqueurs s'éloignent autant que les flancs-gardes, ils feront au moins autant de chemin, et s'ils ne s'écartent pas autant, on sera moins bien couvert.

Il convient de mentionner aussi la possibilité de s'égarer ; elle est grande pour les flanqueurs et nulle pour les flancs-gardes.

Dans la seconde hypothèse, le mouvement des flanqueurs reste incessant, tandis que celui des flancs-gardes comporte un arrêt plus ou moins prolongé. La profondeur de la colonne atteignant, par exemple, 4 kilomètres et la flanc-garde s'éloignant de 1,000 mètres, elle restera 25 à 30 minutes en position et au repos. Si la colonne avait un développement de 20 kilomètres, la flanc-garde, s'éloignant à 4 kilomètres, demeurerait en position et au repos durant 3 ou 4 heures. Les huit kilomètres de surcroît à l'étape seraient bien atténués par ce stationnement coupant le trajet, qui, pour une journée ordinaire, s'élèverait à 22 + 8 ou 30 kilomètres.

Avec les mêmes données, des flanqueurs parcourraient sans arrêt, sauf des haltes horaires, une distance de $22 + \frac{22}{9} + 8$ ou 32^{k},400.

Il semble inutile de pousser plus loin ces exemples, que chacun multipliera en variant les données et la carte. Les développements précédents établissent nettement que les flancs-gardes économisent beaucoup de fatigue aux hommes, tout en protégeant mieux et avec moins de monde. Leur emploi est sans cesse possible, tandis

que celui des flanqueurs est incertain. La méthode du maréchal Bugeaud est donc la bonne, la seule à pratiquer, et on se trouvera bien de l'appliquer.

L'exploration régulière et la protection étant ainsi assurées, il est possible d'aborder l'exploration irrégulière ou les informations à grande distance.

Les paragraphes XLIX et suivants de la présente étude, relatifs à la cavalerie, sont applicables à l'infanterie, toute proportion gardée. Les moyens étant moindres, la zone d'action sera plus restreinte, et l'essence des armes étant différente, les procédés de l'infanterie souffriront parfois quelque dissemblance; néanmoins, je prie mes lecteurs de se reporter aux paragraphes précités, dont ce qui va suivre n'est qu'un complément ou une dérogation.

Les missions de l'infanterie en exploration irrégulière ne dépasseront pas ordinairement 24 heures. Cette règle n'est point absolue, et des groupes francs resteront dehors plusieurs jours de suite sans inconvénient. Leurs possibilités sont considérables. Un fantassin choisi, bien entraîné et dégagé de toute charge, est capable de fournir de très longues traites. Il n'est pas sans utilité de placer ici quelques détails précis à ce sujet.

Une seule grande journée peut se régler ainsi :

5 heures de marche, de 2 heures du matin à 7 heures; — parcours, 25 kilomètres;

Grand'halte, une heure, de 7 à 8 heures;

4 heures de marche, de 8 à 12 heures; — parcours, 20 kilomètres;

Long repos, 4 heures, de 12 à 4 heures du soir;

3 heures de marche, de 4 à 7 heures; — parcours, 15 kilomètres;

Grand'halte, une heure, de 7 à 8 heures;

2 heures de marche, de 8 à 10 heures; — parcours, 10 kilomètres.

Totaux : 14 heures de marche effective, 6 heures de repos, et trajet de 70 kilomètres en 20 heures; ce qui permet d'aller à 35 kilomètres de distance et de revenir dans les 24 heures.

Deux grandes journées consécutives se répartiraient de la manière suivante :

Première journée :

5 heures de marche, de 3 heures du matin à 8 heures; — parcours, 25 kilomètres;

Grand'halte, une heure, de 8 à 9 heures;

3 heures de marche, de 9 à 12 heures; — parcours, 15 kilomètres.

Long repos, 3 heures, de 12 à 3 heures;

3 heures de marche, de 3 à 6 heures; — parcours, 15 kilomètres.

Au total, 11 heures de marche effective, 4 heures de repos, et trajet de 55 kilomètres.

Stationnement de nuit durant 9 heures, de 6 heures du soir à 3 heures du matin.

La deuxième journée serait semblable à la première, sauf une heure de plus pour le long repos. En définitive, il en résulterait pour les deux jours : 22 heures de marche effective, 18 heures de repos et un trajet de 110 kilomètres en 40 heures.

Trois grandes journées consécutives s'effectueraient comme il suit :

Première journée :

5 heures de marche, de 3 heures du matin à 8 heures; — parcours, 25 kilomètres;

Grand'halte, une heure, de 8 à 9 heures;

3 heures de marche, de 9 à 12 heures; — parcours, 15 kilomètres;

Long repos, 4 heures, de 12 à 4 heures du soir;

1 h. 35 de marche, de 4 heures à 5 h. 35; — parcours, 8 kilomètres.

En résumé, 9 heures 35 minutes de marche effective, 5 heures de repos, et trajet de 48 kilomètres.

La deuxième journée serait semblable à la première, ainsi que le stationnement qui lui succèdera.

La troisième journée se passerait comme les deux précédentes.

En définitive, les résultats s'accuseraient ainsi : 28 heures 45 minutes de marche effective; 33 heures 50 minutes de repos; trajet de 144 kilomètres en 63 heures 35 minutes.

Un groupe franc pourrait s'éloigner de la colonne d'environ 72 kilomètres et y revenir en moins de trois jours.

Ces possibilités sont de nature à satisfaire à toutes les missions, à tous les besoins.

Ces marches sont calculées en vue d'une allure soutenue de 5 kil. à l'heure. Elle est admissible pour des hommes bons marcheurs, non chargés, et dans des conditions climatériques convenables. Avec de grandes chaleurs, des froids intenses, de la pluie, des chemins défoncés, pierreux, à fortes pentes, ou à

travers champs, la vitesse d'allure diminuerait assez notablement. Suivant ces circonstances, le long repos du milieu du jour serait accru ou réduit à une seconde grand'halte pour augmenter d'autant la durée du stationnement. Enfin, dans certains cas, il conviendrait de ne pas demander un aussi grand parcours, quoique nos soldats bien menés aient prouvé, cette année même encore, en Algérie, une étonnante aptitude à la marche.

De pareils trajets trouveront une compensation dans une augmentation correspondante de nourriture. A marche forcée, ration forcée; je répète cet aphorisme depuis onze ans et j'espère voir le jour prochain de son application. L'usage des réquisitions en temps de guerre, en soustrayant les troupes à l'inintelligente parcimonie administrative, nous permettra de demander une forte dépense de forces à nos soldats en leur assurant une large réparation alimentaire. Ce serait également nécessaire en paix, mais c'est beaucoup plus difficile, l'étroitesse de vues de l'intendance et les règlements rédigés sous sa fatale inspiration sont des obstacles presque insurmontables.

Les groupes francs, avec leur effectif peu élevé, trouveront presque toujours à bien vivre par la réquisition, et, par conséquent, il est certain qu'ils fourniront des trajets considérables, surtout si l'on observe la précaution de ne les employer qu'un jour sur trois.

Les exigences quotidiennes de l'exploration irrégulière s'élèvent normalement à la moitié en plus de l'étape franchie par la colonne. Un trajet de 22 kilomètres entraînera un parcours de 33 kilomètres pour les explorateurs. Une marche de 32 kilomètres obligerait les groupes francs à faire 48 kilomètres. Une double journée ordinaire, ou 44 kilomètres, imposerait aux explorateurs une traite d'environ 66 kilomètres, et j'ai fait voir plus haut qu'ils peuvent la supporter.

On a fait bien davantage autrefois. Sous le premier Empire, on a exécuté des marches de 15 lieues (60 kilomètres) avec des divisions entières d'infanterie, des soldats non choisis et portant le sac. Il faut donc s'habituer à considérer sans étonnement ces grandes étapes et savoir qu'elles peuvent s'accomplir au besoin. C'est un moyen dont on doit proscrire l'abus, mais encourager l'usage à cause de son immense efficacité dans nombre de cas.

Grâce à la puissance de marche des groupes francs, et à la possibilité d'en avoir la quantité triple des besoins, l'infanterie

est en mesure de parer à l'absence de cavalerie, de se renseigner au loin et d'accomplir des coups audacieux à grande distance.

Durant le combat, des groupes francs seront envoyés sur les points élevés, sur les flancs de l'adversaire, par les bois, les ravins ou pentes difficiles, à travers les cours d'eau non guéables, tant pour observer que pour produire des diversions efficaces.

Malgré les nombreux exemples recueillis par l'histoire, on n'est pas assez convaincu de la grandeur des résultats que peuvent obtenir de faibles détachements agissant par surprise. Des officiers fort actifs, sûrs de leurs hommes et d'eux-mêmes, doués de hardiesse et de résolution, habiles à tirer parti de tout, sachant agir de nuit comme de jour, habitués au pays et y manœuvrant aisément, alliant au sang-froid une grande fertilité d'invention, faisant de longs trajets, apparaissant inopinément, attaquant et se dérobant prestement, feront un mal énorme à l'ennemi et l'inquiéteront encore plus.

Avec de tels officiers, faciles à former, si on le veut, on verra la réalisation de cet aphorisme de Frédéric II : « L'habileté et « l'audace du chef sont plus à la guerre que le chiffre de l'effec- « tif; » ou de cet autre du maréchal Bugeaud : « Cinq hommes « derrière l'ennemi, font plus que cinquante devant. »

En marche, des groupes francs se tiendront au delà de l'avant-garde et circuleront en dehors des flancs-gardes. L'obtention des renseignements est leur but; leur charge expresse est d'avertir du danger longtemps avant qu'il devienne imminent. Ils négligeront les petits partis adverses, qui seront facilement arrêtés par le service régulier de sécurité, et s'attacheront à éventer le mouvement des gros détachements. C'est sur les bonnes communications qu'ils les rencontreront; c'est sur elles qu'ils se dirigeront, et comme elles ne sont pas très nombreuses, il ne faut pas un grand nombre de groupes francs.

Les chemins parallèles étant fort rares, l'exploration est obligée de se servir des lignes obliques qui lui permettent d'étendre ses investigations et de revenir ensuite à la route suivie par la colonne. Les pointes d'exploration opèrent donc en éventail droit, puis en éventail renversé ou en losanges successifs. J'ai détaillé ce mécanisme fort simple au sujet des pointes de cavalerie. L'infanterie agira de même en lançant de l'avant-garde des groupes francs qui la devanceront et s'étendront sur ses flancs, à mesure que des voies praticables se présenteront. Ces groupes gagneront sur-

tout les points élevés, de façon à voir aussi loin que possible, et pourront y rester quelque temps en observation.

La distance à laquelle on peut éclairer les flancs d'une colonne se calcule facilement, d'après cette base que le groupe franc est capable de faire moitié plus de chemin que la colonne, et qu'il marche un quart plus vite.

Un groupe franc partant en même temps que l'avant-garde pour une étape de 22 kilomètres demandant 5 h. 30, l'accomplirait en 4 h. 22, ayant une avance de 1 h. 08. Il se trouverait au gîte à la même heure, tout en faisant un détour de plus de 6 kilomètres. Enfin, il arriverait 1 h. 03 après elle, s'il parcourait moitié plus de chemin, ou 33 kilomètres.

Lorsque la colonne a une certaine étendue, il est facile aux pointes franches de la rejoindre à un endroit quelconque et surtout à la queue, comme le font les flancs-gardes.

Le cas le plus fâcheux pour un groupe franc est celui où il faut quitter la colonne par une route perpendiculaire à sa direction et y revenir par le même chemin. On calcule très vite, dans chaque cas particulier, la distance à laquelle on peut porter une pointe franche, selon les prescriptions qu'on lui impose.

Si elle doit se trouver au stationnement en même temps que l'arrière-garde, on additionnera l'étendue de l'étape, la longueur de la colonne, l'allongement, et on en prendra le huitième.

1er *exemple :* Étape de 22 kilomètres; longueur de colonne, 2 kilomètres; allongement, $0^k,400$; total, 24^k400, dont le huitième, $3^k,050$, est la distance maximum d'éloignement. Le double, ou $6^k,100$, est le supplément de trajet du groupe franc, qui parcourra $24^k,400 + 6^k,100$ ou $30^k,500$, à raison de 5 kilomètres à l'heure en 6 h. 5, et la queue de la colonne gagnera précisément le stationnement 6 h. 5 après le départ de l'avant-garde.

2e *exemple :* Étape de 25 kilomètres; longueur de la colonne, 4 kilomètres; allongement, $0^k,800$, on aurait

$$\frac{25 \text{ kilomètres} + 4 \text{ kilomètres} + 0,800}{8} = \frac{29^k,800}{8} = 3^k725 \text{ pour}$$

l'éloignement, et $7^k,450$ comme supplément de trajet. Le groupe franc fera $37^k,250$, en 7 h. 25, tandis que la queue de la colonne arrivera au terme de l'étape à 7 h. 25 après la mise en route de l'avant-garde.

S'il était accordé une grand'halte d'une heure à la colonne, le groupe franc continuant de marcher, pourrait accomplir un supplément de parcours de 5 kilomètres, et s'éloigner à $2^k,500$ de plus.

Ordinairement, un groupe franc ne sera pas réduit à la condition rigoureuse d'opérer sur une perpendiculaire à la colonne. Il la quittera par une oblique et y reviendra par une autre inverse. Supposons ces obliques rattachées aux deux extrémités de l'étape, et d'un parcours à peu près égal.

1er *exemple :* Le trajet du groupe franc forme les deux côtés d'un triangle isocèle, dont chacun est de $\frac{30^k,500}{2}$ ou $15^k,250$. La base est de 22 kilomètres, et la hauteur, ou distance d'éloignement, de $10^k,550$.

2e *exemple :* Le côté du triangle est de $\frac{37^k,250}{2}$ ou $18^k,625$. La base de 25 kilomètres, et la distance d'éloignement de $13^k,800$.

Pour les deux cas envisagés, je viens de donner le minimum et le maximum d'éloignement. Les conditions pratiques se rencontreront vraisemblablement dans la moyenne, soit pour le premier exemple $\frac{3^k,050 + 10^k,550}{2}$ ou $6^k,800$, et pour le deuxième exemple $\frac{3,^k,725 + 13^k,800}{2}$ ou $8^k,760$.

Si la colonne fait une grand'halte, sans que le groupe franc l'imite, il gagne une heure, peut augmenter son trajet de 5 kilomètres et accroître son rayon d'exploration.

La même chose se produirait, en admettant que le groupe franc précède d'une heure l'avant-garde, ou rejoigne le stationnement une ou deux heures après l'arrière-garde.

Ces conditions diverses se combinant, le groupe franc disposera de trois ou quatre heures de plus que le mouvement de la colonne, et l'étendue de sa marche croîtra de 15 ou 20 kilomètres.

Ces calculs sont des plus simples et à la portée de tout le monde; ils permettent de se rendre compte assez exactement et rapidement, avec une carte passable, du mouvement à opérer par un groupe franc, de son ampleur, de son éloignement probable, et du moment où il ralliera la colonne.

Les exemples précités montrent que sans dépasser un parcours de $30^k,500$, un groupe franc arrivera à l'étape de 22 kilomètres en même temps que l'arrière-garde, en s'étant écarté sur le flanc, de $3^k,050$ au minimum, de $10^k,550$ au maximum, et de $6^k,800$ en moyenne.

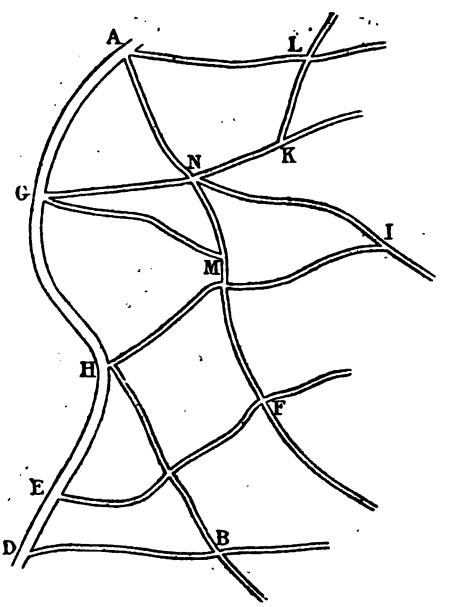
Pour l'étape de 25 kilomètres, les résultats de l'éloignement,

avec un trajet de pointe franche de 37k,250 seulement, seraient 3k,725 au minimum, 13k,800 au maximum, et 8k,760 en moyenne.

Il est facile de juger ce qu'on obtiendrait en demandant aux groupes francs un trajet de 40 à 50 kilomètres, qui n'a rien d'excessif.

Ces conditions sont de nature à concilier les besoins ordinaires et extraordinaires de l'exploration irrégulière avec les efforts à exiger des hommes.

Une seule pointe franche ne suffit pas habituellement pour explorer sur un flanc. On en envoie deux ou plusieurs, en combinant leurs trajets de manière à bien battre le pays. Ainsi, durant l'étape D A, si l'on désirait visiter les points B, F, I, K, L, on enverrait quatre groupes francs suivant les itinéraires DBH, EFMG, HINA, GNKLA.



De même qu'on agit sur les flancs de la colonne, on opère en avant, en mettant les groupes francs en route plus ou moins de temps avant elle. Trois pointes, cinq quelquefois et sept extraordinairement, entourent la tête de l'avant-garde à une distance

variant de 4 à 8 kilomètres et allant au double en quelques circonstances.

La difficulté pour les pointes n'est pas de progresser, d'explorer, mais de renseigner à propos. Les moyens optiques ont une portée très limitée, et la marche est lente. On y supplée par des postes mouvants, sur la direction principale. Ce procédé n'est pas applicable sur les autres routes, et on ne transmet les informations qu'en envoyant une portion de la pointe à l'avant-garde porter les avis, et cela limite forcément l'éloignement.

Néanmoins, on en recueillera toujours un bénéfice. Considérons un groupe franc éloigné de l'avant-garde de 8 kilomètres et découvrant l'ennemi en force. L'avis expédié par quelques hommes marchant à 5 kilomètres l'heure, rencontrera l'avant-garde au bout de 4,650 mètres et de 51 minutes environ. L'adversaire marchant à une vitesse moindre, n'aura parcouru durant ce temps que 3,350 mètres, et comme il a été vu à quelques cents mètres de distance, il aura sur les explorateurs d'infanterie 1600 à 1700 mètres de retard. Ce n'est pas énorme si l'on veut, mais c'est déjà quelque chose de disposer de 15 à 20 minutes pour prendre ses mesures.

Si la pointe se trouvait à 12 kilomètres, l'avis parcourrait 6k900 en 1 h. 15. L'ennemi ayant au moins 7k200 à parcourir emploierait 1 h. 45 et on aurait gagné 30 minutes.

On emploiera, bien entendu, certains signaux simples, pour avertir à petite distance et prévenir plus à l'avance encore.

Les pointes d'infanterie procèdent comme celles de cavalerie. Elles sont précédées d'une avant-pointe et en envoient d'autres sur leurs flancs pour regarder, écouter, fouiller, éventer les embuscades. Ces avant-pointes seront parfois obligées de recourir au pas gymnastique pour rallier leur pointe, de manière à ne jamais retarder le mouvement de la colonne.

A part ces mesures de sécurité et de transmission de nouvelles, les groupes francs ne se diviseront pas pour opérer. Ils jouiront d'une grande liberté d'allure dans les limites de leur mission, de leur direction générale et de leur zone d'agissement. Ils sont obligés de respecter ces indications, tout en restant maîtres des procédés d'exécution. Chacun atteint son but de la manière qu'il juge la meilleure et pourvoit à son salut comme il l'entend, sans attendre de secours de personne.

Il ne saurait exister aucune solidarité entre les groupes francs, ainsi que je l'ai expliqué au paragraphe LII, parce qu'elle para-

lyserait leurs mouvements et compromettrait leur sécurité. Leur indépendance réciproque est une des bases de leur réussite.

On donnera néanmoins un certain ensemble à ces actions isolées, par les directions qu'on leur assignera et par les distances qu'on leur fixera. Parfois on leur indiquera les groupes francs qui se trouvent sur leurs flancs, et on les renseignera toujours sur ceux qui doivent coopérer avec eux à la même opération. L'ensemble est le fait de l'autorité supérieure. Elle disperse ou concentre les groupes, les éloigne ou les rapproche selon ses desseins. Il s'ensuit l'évidente nécessité d'avoir un service régimentaire de renseignements, pour coordonner les instructions, les mouvements et les informations. Sa constitution et son mécanisme ont été développés aux paragraphes V à VIII.

Les groupes francs d'infanterie ont, en certaines occurrences, la mission de chercher le contact, mais non d'une manière aussi absolue que la cavalerie. Ils s'avancent avec mesure, de façon à ne pas trop se compromettre. Ils n'iront pas toujours au contact, mais ce sera déjà un avantage considérable d'être éclairé à 12 ou 15 kilomètres, de savoir qu'il n'existe pas d'ennemi à cette distance et de connaître les ressources de cette zone. Si l'adversaire est plus rapproché, les groupes francs d'infanterie prendront le contact, avec toutes les précautions possibles pour se dissimuler. Il leur est plus facile de se cacher qu'à ceux de la cavalerie et de s'approcher plus près de l'adversaire.

La conservation du contact s'obtient comme pour la cavalerie. Quand l'ennemi est arrêté, les groupes francs le surveillent, et dès qu'il se met en mouvement, ils le suivent en envoyant des avis. Il n'y a rien à modifier à ce qui a été exposé aux paragraphes LV et LVI.

Les groupes francs agissent aussi de façon à tromper l'adversaire. Ils exécutent de longues marches, paraissent en certains points, se font voir des populations, donnent des ordres de réquisition pour des colonnes imaginaires, répandent de faux bruits, se retirent et vont se présenter ailleurs. Pour mieux induire en erreur, les éclaireurs auront des numéros postiches qu'ils fixeront par-dessus les leurs. De cette manière, les habitants ou les espions signaleront dans le même district la présence de plusieurs régiments d'infanterie, alors qu'il n'en existera qu'un seul. Cette petite précaution aura d'autant plus de succès, qu'il est très recommandé de noter soigneusement les numéros et les couleurs distinctives de tous les militaires rencontrés ou aperçus.

En station, l'exploration irrégulière de l'infanterie se continue comme en marche, au delà des avant-postes, sur toutes les avenues essentielles. Leurs instructions limitant la distance à laquelle ils doivent parvenir, ils s'arrêtent dès qu'ils l'ont atteinte et reviennent apporter les informations recueillies. D'autres, partant successivement du lieu de stationnement, iront soit aux mêmes points, soit au delà, pour que l'exploration demeure incessante, ainsi qu'il est dit au paragraphe LXXXIV.

Selon les ordres dont ils sont porteurs, les groupes francs stationnent à proximité de l'ennemi, se cachent soigneusement à portée des voies et placent des hommes de veille pendant que le reste dort tout équipé. Ce moyen de se garder au loin à 4 kilomètres, à 8 kilomètres et même au delà, a été enseigné par le maréchal Bugeaud. Nous proposons d'en confier l'exécution aux groupes francs, qui sont dans d'excellentes conditions pour cela.

Outre les pointes franches en éventail, l'infanterie doit encore entretenir des croisières de groupes francs, dans un sens perpendiculaire au mouvement des pointes d'éclaireurs. Ces croiseurs iront d'une communication à l'autre, surveilleront le pays entre elles et déjoueront les surprises qui auraient échappé aux explorateurs.

LXXXVIII.

ACTION OFFENSIVE ET DÉFENSIVE DES GROUPES FRANCS.

Les groupes francs d'infanterie ne servent pas seulement à obtenir des renseignements, ils ont encore une action des plus efficaces comme partisans réguliers.

On sait combien les populations armées agissant par minimes fractions, sans plan et sans méthode, ont souvent causé de mal à l'ennemi. Les guérillas d'Espagne sont restées le type du genre. Dans la guerre de 1870-1871, les francs-tireurs français ont beaucoup nui à l'étranger, non pas tant par le préjudice effectif qu'ils lui ont fait, que par la crainte qu'ils lui inspiraient et qui restreignaient ses opérations.

Cette action peut s'accroître notablement en la régularisant. Au lieu des actions isolées des habitants ou des partisans, on donnera un certain ensemble aux agressions, et en les combinant avec les opérations des troupes comme démonstrations, diver-

sions, surprises, embuscades, on obtiendra des résultats importants. Les groupes francs, secondés et surtout renseignés par les habitants, sont les agents essentiels de ce système.

Il ne s'agit point d'éparpiller l'infanterie, de l'égrener de tous côtés. Il importe de la conserver compacte, prête à donner ou à supporter un grand effort; mais on saura en distraire à propos une légère partie pour faire la police éloignée contre les petits partis adverses, nuire aux gros, les rendre circonspects par des embûches continuelles, les fatiguer par des entreprises réitérées et des chicanes incessantes.

L'action offensive des groupes francs contre la cavalerie hostile est considérable, et j'en ai déjà parlé au paragraphe LXIV. Elle emploiera deux modes d'action aussi praticables que profitables : l'embuscade attendant l'adversaire au passage; la surprise allant l'atteindre en marche ou en station.

Les pays difficiles, coupés de fossés ou de haies, accidentés, ravinés, couverts ou boisés, sont particulièrement propices à ce genre de guerre. Il n'est pas nouveau, je le répète; il suffit de l'organiser méthodiquement et de faire avec une poignée de soldats déterminés, ce qu'on obtiendrait mal avec une compagnie et moins bien encore avec un bataillon. Dans ces petites opérations, on risque peu pour gagner beaucoup, et c'est ce qui constitue leur mérite.

Les groupes francs en quête de l'ennemi découvrent une colonne de cavalerie. Grâce au terrain, ils prennent position sur le flanc de sa direction, se tiennent cachés, laissent passer son avant-garde et fusillent la colonne. Incertaine de la force de l'assaillant, elle s'arrêtera sans nul doute, et mettra des fractions pied à terre pour débusquer les fantassins. Ceux-ci se retireront dans les bois, derrière des mouvements de terrain difficiles, passeront des ravins escarpés, s'y tiendront immobiles jusqu'à ce que la cavalerie rassurée reprenne sa marche, et ils iront ensuite recommencer un peu plus loin.

La grande portée des armes fournit le moyen d'agir de la sorte, à une distance assez considérable pour ne pas trop exposer les groupes francs. Ils pourront souvent mettre entre eux et la cavalerie un obstacle d'un franchissement ardu, et harceler les forces adverses sans courir de grands risques. Il suffit que chaque jour et sur chaque direction la cavalerie ennemie subisse une ou deux agressions de ce genre, pour qu'elle devienne fort circonspecte.

La nuit est particulièrement favorable à ces attaques. La cavalerie se meut très-imparfaitement à travers champs; tout l'y arrête, tandis qu'un groupe de fantassins y circule à l'aise. Cette supériorité de mouvement permet d'opérer par surprise. On approchera des lieux de stationnement de la cavalerie vers la fin du jour, de manière à bien reconnaître sa position et le terrain environnant. L'obscurité venue, les groupes francs s'avanceront sans bruit vers les vedettes ou les postes et les attaqueront à la baïonnette. Profitant du trouble, ils se glisseront entre les grand'-gardes jusqu'à bonne portée du gros et y feront sentir l'effet de leurs balles. Cette alerte mettra les gens sur pied, des détachements sortiront, le groupe franc filera lestement et renouvellera sa tentative une ou deux heures après.

Dans d'autres cas, un groupe franc d'infanterie se contentera d'inquiéter les postes ennemis, de les tenir en éveil, de mettre sur pied les renforts. Après avoir reconnu l'emplacement des avant-postes, tiraillé sur plusieurs points à la fois pour simuler une attaque sur un grand front, et quand l'adversaire aura pris les armes et envoyé force patrouilles dehors, le groupe franc se retirera et reprendra la même manœuvre ou plus tard ou ailleurs. Ces attaques de quelques hommes ont une efficacité extrême par la fatigue qu'elles occasionnent, l'énervement qu'elles produisent, l'inquiétude qu'elles répandent.

Leur effet moral est supérieur à leur action matérielle. Qu'on se rappelle la 4e division de cavalerie allemande au bivouac de Steinburg, le 7 août 1870. Après une longue journée passée en marche, quelques coups de fusil de tirailleurs français lui firent juger prudent de lever son bivouac à 10 heures du soir et de se reporter en arrière. La cavalerie serait promptement harassée par un pareil régime quotidien, et il suffit de peu de fantassins agiles pour le lui imposer.

Le rôle des groupes francs est encore d'affamer la cavalerie en attaquant les corvées de fourrages, les convois de subsistances qui lui sont destinés, de l'empêcher de s'approvisionner ou de l'obliger à entretenir des escortes considérables.

Les groupes francs fusilleront aussi les patrouilles, les partis, les explorateurs adverses partout où ils les rencontreront, et chercheront à les découvrir, de façon à les empêcher d'avancer.

Des actions plus importantes seront également de leur domaine au point de vue défensif, en résistant derrière des obstacles naturels ou artificiels contre la cavalerie en grosses masses. J'ai indi-

qué cette manière de procéder au paragraphe LXIII et j'y reviens pour mieux préciser les agissements de l'infanterie.

Il existe nombre de points faciles à défendre avec peu de monde. Ce sont les défilés de toutes les espèces. On ne prétend pas les interdire absolument, mais temporairement. Une résistance de quelques heures est dans bien des cas un bénéfice considérable, surtout s'il est réalisé par un faible personnel. Les cours d'eau, les ravins, les vallées étroites, les chaînes de hauteurs, les bois, les plaines marécageuses, les chaussées, les remblais ou déblais des voies ferrées, les clôtures, les lieux habités, etc., présentent d'excellents points défensifs, et les groupes francs s'y établiront avec profit.

Un endroit naturellement fort le devient bien davantage par l'art. La fortification improvisée possède des ressources énormes quand le site s'y prête. L'abri protecteur pour le fantassin est en même temps un obstacle redoutable pour le cavalier obligé de le détruire avant de poursuivre sa marche. Tous les genres d'obstruction des routes : les abatis, les barricades de pierres, de bois, de rails, de voitures, de meubles, de tonneaux, de gerbes amoncelées, etc., sont peu de chose en eux-mêmes, néanmoins ils arrêtent quand il y a des fusils derrière, et on perd du temps comme des hommes à les enlever.

Un groupe franc allant en exploration pourra parfois préparer successivement divers abris qu'il utilisera plus tard s'il est forcé de battre en retraite devant les colonnes de cavalerie.

Bien que l'infanterie manque momentanément de cavalerie, elle ne doit pas pour cela laisser le champ libre aux escadrons adverses et leur permettre de venir tranquillement reconnaître ses positions. Elle s'efforcera, comme je viens de le dire, d'empêcher les incursions de la cavalerie hostile, et tout au moins d'en limiter l'étendue ou d'en retarder l'accomplissement.

Si les points d'arrêt sont bien choisis, s'ils offrent un champ de tir étendu, des abords difficiles, peu de commodité à être tournés, la cavalerie subira de grandes pertes, grâce à une poignée de fantassins. Ce fait est incontestable.

Des éclaireurs, des patrouilles, des pointes de cavalerie, même un escadron isolé, seront dans l'impuissance de s'ouvrir un passage défendu par un groupe franc retranché.

Des colonnes, des régiments, brigades ou divisions de cavalerie accompagnée d'infanterie finiront par avoir raison de cette résistance après un temps plus ou moins long. Le groupe franc,

menacé d'être forcé ou enveloppé, rétrogradera prestement pour aller s'embusquer autre part et recommencer la lutte. Parfois, c'est un autre groupe franc établi plus en arrière qui la soutiendra. Le but est de faire naître des obstacles incessants devant la cavalerie, de la fatiguer, de retarder considérablement sa marche, de l'arrêter peut-être. Cette guerre de chicanes, déjà pratiquée par nos devanciers, peut acquérir aux débuts de la mobilisation une intensité extrême et mettre à néant bien des projets. A ce point de vue, elle ne saurait être étudiée avec trop de soin.

La défense d'une position occupée par un groupe franc se prolongera souvent beaucoup ; même en pays découvert, on peut tenir jusqu'à la nuit et profiter de l'obscurité pour se retirer. Dans certains cas, on ne se préoccupera point de la retraite, on résistera jusqu'à ce qu'un secours advienne et même jusqu'au sacrifice complet du détachement, pour conserver le plus longtemps possible un point essentiel.

Lorsqu un groupe franc garde une voie de retraite pour la cavalerie jetée en avant, il n'abandonnera jamais ce poste, quoi qu'il puisse advenir. Quand il a mission de s'opposer au passage de toute cavalerie opposée, il remplit l'office d'un fort d'arrêt et il ne lui est permis ni de se retirer ni de se rendre. Tous ses efforts sont employés à accroître la résistance, et aucune préoccupation de retraite ne doit l'envahir.

Il faut absolument répandre chez tous les officiers d'infanterie la conviction qu'une défense énergique des défilés par de petits groupes d'infanterie est possible très souvent avec succès. Elle devient plus que jamais un devoir rigoureux, en raison du développement qu'ont pris les irruptions de cavalerie. Nulle part un officier ne se distinguera davantage que dans cette lutte en apparence inégale. Nulle part il ne rendra de plus utiles services. Si l'infanterie est bien pénétrée de ces vérités, elle ajoutera beaucoup à la puissance de la cavalerie amie ; elle contrariera vivement la cavalerie ennemie et lui opposera maintes fois une barrière infranchissable.

Les cavaliers qui contestent cette possibilité citent, entre autres, l'exemple de deux compagnies à cheval (100 hommes) de Morgan, qui, le revolver à la main, chargèrent un régiment d'infanterie du Tennessee (700 hommes), le traversèrent plusieurs fois, le mirent en déroute et lui firent subir des pertes considérables.

Le fait n'est pas niable, puisque des témoins l'affirment, mais il ne prouve rien. A égalité de moral, la chose serait non seule-

ment impossible, mais l'inverse deviendrait la probabilité, en ce sens que 100 fantassins vigoureux, convenablement postés, arrêteront toujours 700 cavaliers décidés.

En effet, au début de sa carrière, Seydlitz se signala dans la première campagne de Silésie, en défendant pendant 10 heures, avec 30 cuirassiers à pied, un village où il était cerné par des troupes bien supérieures en nombre. On ne prétendra pas sans doute que 30 fantassins porteurs d'armes à longue portée feraient moins que les 30 cavaliers de Seydlitz n'ayant qu'un pistolet et un sabre.

Une faible troupe bien commandée peut énormément. Cette année 1882, dans l'insurrection de Dalmatie, un caporal autrichien occupait un poste au nord de Bilek. Le 16 janvier, dans la matinée, il est attaqué par 200 insurgés, se jette dans une maison, l'organise défensivement et résiste pendant trente heures, jusqu'au lendemain soir, à toutes les attaques. Alors, profitant d'un moment d'accalmie, le petit détachement se dérobe et rejoint sa compagnie à Korita, n'ayant perdu que 2 hommes.

Cet exemple suffit, car il est décisif.

Les groupes francs d'infanterie en exploration cherchent des renseignements sur l'ennemi, s'aventurent, rétrogradent devant des forces supérieures, changent de direction, se cachent et font la guerre aux petits partis; telle est leur mission générale, en dehors de toute prescription spéciale. Parfois, ils reviendront se placer à des défilés connus, où la défense aura été préparée, et ils y résisteront.

Les chercheurs et les conservateurs du contact ne sont pas précisément chargés de la seconde partie de cette mission. Leur rôle est tout de mobilité. En arrière de ces explorateurs, il est facile d'établir des postes aux étranglements des communications principales, à une demi-marche ou même à une marche des avant-postes, de façon à arrêter les incursions de fortes masses de cavalerie.

On se gardera de reproduire le dispositif des avant-postes. Il ne s'agit pas d'un cordon, mais seulement de l'occupation des principaux débouchés pendant 12 à 15 heures. Si, par impossible, la cavalerie, usant de chemins difficiles, parvenait à éviter les postes d'arrêt, elle trouverait encore la chaîne des avant-postes, avec laquelle elle aurait à compter avant d'atteindre le gros.

La nécessité des groupes francs en position au delà des avant-

postes ressort des obligations mêmes de la guerre. L'ennemi en exploration a pour but de voir. Il cherche à déchirer le réseau de sécurité, le masque qui lui dérobe l'adversaire. Il veut foncer jusqu'aux têtes de colonnes de l'infanterie pour constater leur direction, leur nombre, leurs points de stationnement. Il a besoin de ces renseignements promptement, et il est obligé d'opérer prestement, tout retard diminuant singulièrement leur valeur.

En admettant que la cavalerie ennemie soit parvenue à disperser la cavalerie amie, à éviter ses croiseurs ou à s'en débarrasser, elle éprouvera un grave mécompte en trouvant ensuite tous les passages principaux fermés, et en se voyant contrainte à un détour ou à une attaque. Durant ces deux luttes contre la cavalerie amie d'abord, contre les groupes francs ensuite, la journée s'écoulera peut-être, et, la nuit venue, les renseignements sont presque impossibles à obtenir. Un résultat fort appréciable sera donc atteint.

La résistance des groupes francs complète fort heureusement l'action de la cavalerie; elle empêchera presque toujours l'ennemi de voir ce qu'il désire sur les colonnes en marche ou en station. Elle le laissera de plus dans le doute s'il est aux prises ou non avec des avant-gardes, ou des avant-postes, ou des détachements.

Cette manière de protéger une colonne d'infanterie à grande distance par des groupes francs de même arme, est également le moyen de soutenir la cavalerie poussée au loin, puisque ces postes garderont précisément les défilés utiles à sa retraite, en cas de besoin, et l'empêcheront d'être tournée.

La guerre de Bulgarie en offre un exemple sur une grande échelle. Quand le corps du général Gourko eut franchi le Balkan, l'armée russe était encore fort en arrière. Il s'agissait néanmoins de pousser des reconnaissances dans les vallées de la Toundja et de la Maritza, puis de couper le chemin de fer. Aussi, dès le 23 juillet, trois colonnes de cavalerie rayonnèrent l'une vers le sud sur Kayadjick (80 kilomètres), la seconde sur Eski-Saghra, la troisième vers l'est sur Karabounar. Cette dernière faisant un raid à deux degrés, se fractionna, le 24, en trois parties : celle de droite marcha vers Surut, celle de gauche sur Kasarti, et celle du centre sur la station de Karabounar pour détruire la voie. Enfin, le 25 juillet, une reconnaissance plus étendue fut tentée sur Haskioï, mais elle ne pût franchir la Maritza, déjà fortement gardée.

Toutes ces reconnaissances de cavalerie, au sud du Balkan, en

présence d'une armée turque qui se réunissait, étaient fort exposées. Pour les soutenir, on avait installé des points d'appui et de ravitaillement. Un fort détachement d'infanterie avec du canon, à Kesanlick, gardait l'entrée du défilé de Schipka. Un autre, de plus grande importance, se tenait à Haïnkioï pour conserver la possession du passage du même nom. Ces postes d'infanterie furent de grand profit. Ils assurèrent la retraite de la cavalerie, quand les événements de la guerre obligèrent les Russes à revenir au nord des Balkans.

D'après quelques applications tentées sur la carte, on est fondé à penser, qu'à part des contrées tout à fait exceptionnelles, on intercepterait assez bien toutes les communications aboutissant à une zone de marche avec des groupes francs postés à intervalle moyen de 3 kilomètres. En les supposant, en moyenne, composés chacune de 2 escouades ou d'un effectif de 38 hommes, un régiment, avec le tiers de ses groupes francs (76 hommes), barrerait 2 routes ou 6 kilomètres; avec la moitié (114 hommes), il couvrirait 3 voies ou 9 kilomètres.

Une brigade, employant le tiers de ses groupes (152 hommes), intercepterait 4 directions ou 12 kilomètres, et avec la moitié (228 hommes), 6 chemins ou 18 kilomètres.

Une division, avec le tiers de ses groupes francs (304 hommes), interdirait 8 communications ou 24 kilomètres, et avec la moitié (456 hommes), 12 routes ou 36 kilomètres.

Enfin, un corps d'armée, avec le tiers de ses groupes francs (608 hommes), défendrait 16 passages ou 48 kilomètres, et avec la moitié (912 hommes), il protégerait au loin 24 débouchés ou 72 kilomètres.

C'est la moitié du périmètre de la zone de marche journalière d'une armée. Si elle se trouve composée de 4 corps, chacun d'eux fournissant seulement le quart de ses groupes francs (456 hommes), un effectif total de 1,824 hommes garderait, sur un périmètre de 144 kilomètres, environ 48 passages, ce qui ne se rencontrera presque jamais.

En estimant à la moitié de ce chiffre le nombre des débouchés à intercepter, ce qui se rapproche davantage de la vérité, on pourrait placer moyennement à chacun d'eux 76 hommes au lieu de 38, et assurer ainsi une défense fort énergique.

Ce grand résultat exigerait seulement la valeur de deux bataillons environ pour une armée de 120,000 à 130,000 hommes, et on conviendra qu'il vaut la peine d'être cherché.

L'action offensive et défensive des groupes francs d'infanterie, si utile contre la cavalerie, s'effectuera aussi contre l'infanterie, quoiqu'avec moins de facilité. Alors ils combattent à armes égales et perdent la supériorité que le tir et les obstacles du terrain leur donnent vis-à-vis la cavalerie. Cependant, ils peuvent encore beaucoup, surtout pour contrarier la recherche des renseignements ou pour en obtenir, et on ne négligera pas de s'en servir. Les procédés d'exécution restent les mêmes dans les deux cas.

LXXXIX.

RAIDS D'INFANTERIE.

Des groupes d'infanterie, choisis et sans charge aucune, exécuteront également bien une foule d'entreprises audacieuses nuisibles à l'adversaire, telles que enlever des postes, s'insinuer dans le réseau adverse, détruire des chemins de fer et des télégraphes, attaquer des convois, intercepter des correspondances, brûler des approvisionnements, etc. Ils procéderont comme les détachements de cavalerie et accompliront de véritables raids, d'une étendue plus restreinte seulement.

L'histoire rapporte un grand nombre d'opérations de ce genre réalisées dans les guerres du commencement de ce siècle par l'infanterie seule, et les diverses campagnes contemporaines en offrent également beaucoup d'exemples très caractéristiques. Si bien des entreprises de ce genre ont réussi, alors qu'elles étaient improvisées, il est rationnel de conclure qu'elles auront un succès plus considérable encore, si elles sont conduites avec méthode, des procédés définis, des éléments choisis et une bonne instruction préalable.

Les moyens d'exécution sont les mêmes pour l'infanterie et la cavalerie; les principales différences consistent dans la vitesse et l'éloignement, plus grands pour celle-ci que pour celle-là. Le lecteur voudra bien se reporter à tout ce que j'ai exposé préalablement pour la cavalerie, et l'appliquer dans une assez large mesure à l'infanterie. Il y a cependant des nuances notables qu'il importe de préciser, au risque même de s'exposer à quelques redites.

Les raids d'infanterie sont ordinairement offensifs; ils peuvent être exploratifs lorsqu'ils ont seulement pour objet la recherche

des renseignements. Ils revêtent souvent aussi un caractère de protection, de préservation ou de défense, et deviennent alors offensifs-défensifs, condition qui se présente bien rarement pour la cavalerie.

Le raid comporte toujours un trajet plus ou moins long, puisque sa raison d'être est un acte à perpétrer à distance. Il comprend d'habitude une marche en avant ou en flanc, une opération et une marche rétrograde. Le mode d'accomplissement de ces trois phases est différent, suivant la nature de l'acte.

Je passerai d'abord en revue les principaux raids offensifs.

L'enlèvement des partis ou des postes a toujours un effet considérable sur celui qui l'effectue, comme sur celui qui le subit. Il exalte le moral d'un côté et le déprime de l'autre, d'autant plus que le coup est plus inattendu. Le mystère accroît l'efficacité, par l'appréhension continuelle qu'il engendre. L'opération se mène conséquemment avec le plus de secret possible. Elle doit ressembler à l'effet du fusil à vent. On est frappé, on n'entend rien, on ignore d'où le coup est parti.

Le groupe franc voulant enlever un parti, une pointe d'officier, une patrouille, dérobe sa marche et se dissimule près du point où il a l'intention d'agir. Il se renseigne, observe, et quand le détachement opposé arrive à sa portée, il se jette dessus en flanc et l'attaque surtout par derrière, cherchant à l'envelopper pour empêcher l'évasion d'aucun des hommes qui le composent. En général, le groupe franc se place en embuscade et agit par surprise.

Pour enlever un poste, le plus difficile est d'en approcher sans éveiller l'attention trop longtemps à l'avance. Le groupe franc passe par les lieux difficiles, évite les reconnaissances opposées, les laisse passer, reprend sa marche, parvient à quelque bon observatoire, d'où il étudie le dispositif et les mouvements de l'adversaire. Une fois fixé sur la force et la position du poste à enlever, il attend la nuit pour procéder à l'exécution.

Il s'avance vers lui en deux ou plusieurs petits groupes à même hauteur, ayant de faibles intervalles et convergents sur l'objectif. On fait le moins de bruit possible. Quelques hommes alertes s'approchent des sentinelles en rampant ou en s'entourant de branchages. Ils ne répondent à aucun qui-vive, sautent sur les vigies, les tuent ou les mettent en fuite. Celles-ci font feu en rétrogradant; le groupe franc ne répond pas, resserre ses fractions et progresse en silence. Il sait que le poste adverse va

envoyer savoir la cause de l'alerte de ses sentinelles, détachera une partie de son monde, et par conséquent se divisera. Le groupe franc avec tout son monde aura facilement raison des deux portions séparées par une grande distance.

Un autre mode fort profitable est de faire un crochet aussitôt que les sentinelles ennemies ont, par leur feu, donné l'alarme. On évite ainsi les patrouilles qui s'avanceront indubitablement, et on se jettera sur le poste attendant les investigations de ses explorateurs.

Tourner un poste est fort difficile avec un adversaire qui se garde bien. En cherchant à éviter les sentinelles, on se heurterait à celles du poste voisin. De plus, les détours sont difficiles dans l'obscurité, et l'on risque de s'égarer. Aussi, l'approche directe, avec un changement de direction dès que les sentinelles tirent, puis une oblique à 45 degrés pour atteindre le poste qui a fait sortir une découverte, semble le meilleur trajet à conseiller.

Quelle que soit la direction adoptée, dès que le feu des sentinelles retentit, il faut ou se retirer rapidement si l'on ne se sent pas dans de bonnes conditions, ou charger à fond à la baïonnette sans jamais tirer. Le silence de l'assaillant est une puissance énorme. On voit et on apprécie le défenseur par la lueur de ses coups de feu, et lui ne sait s'il tire juste, ou quel est le nombre des assaillants.

La destruction des lignes de fer ou télégraphiques, des ponts ou des chaussées, des écluses ou des digues, réclame ordinairement peu de monde, s'il ne s'agit que d'une coupure. On dérobe sa marche, on passe par les endroits couverts et inhabités, on contourne les positions adverses, et l'on va se cacher aussi près que possible du point où l'on prétend opérer. La reconnaissance préalable s'impose.

On évite les points de défense fixes, on observe le mouvement de la défense mobile. On se prépare dès qu'elle est passée et on opère quand elle s'est éloignée. Alors, on a des chances de n'être point troublé, surtout si l'on procède de nuit. Le groupe franc n'ayant pas d'outils, il est important pour lui d'en prendre dans les fermes ou maisons isolées avoisinant le point de coupure. Le feu permet de se passer d'outils, mais il a l'inconvénient de s'apercevoir de très loin et d'attirer du monde.

On trouve un exemple assez remarquable de destruction de voie ferrée par un raid d'infanterie, durant la guerre 1870-1871.

« Pendant la nuit du 10 au 11 janvier 1871, et bien que la terre

« fût couverte d'un pied de neige, un petit détachement (30 chas-
« seurs et 7 pionniers) partait de Saint-Vincent-du-Lorouer (près
« du Grand-Lucé, au sud-est du Mans), poussait une pointe de
« 20 kilomètres à travers les vastes bois de Bersay, coupait le
« chemin de fer (du Mans à Tours) au sud d'Écommoy, et
« effectuait son retour dans la nuit même. » (*Relation allemande*, 16e livraison, p. 813.)

La ligne ferrée française n'était sans doute pas gardée, mais l'eût-elle été, l'opération n'était pas impossible, en profitant du moment où les détachements mobiles seraient éloignés.

Les soldats chargés de cette expédition avaient accompli une étape de 16 kilomètres environ dans la journée du 10; ils parcoururent 40 kilomètres durant la nuit, et marchèrent encore le 11. Ainsi, en 30 heures environ, moins peut-être, ils firent à peu près 70 kilomètres, ce qui est considérable en raison de la température, de l'état des chemins et de l'obscurité.

D'autres opérations de destruction peuvent s'opérer, par des groupes d'infanterie, sur des convois ou des dépôts d'approvisionnements. La rapidité de la marche, la légèreté du détachement, pouvant au besoin fournir 1,000 à 1,500 mètres de pas gymnastique pour gagner rapidement un lieu favorable, sont des conditions de sécurité. L'obligation de vivre uniquement sur le pays, de ne pas approcher des gros centres, de se contenter des hameaux et même des fermes isolées, force de constituer les raids d'infanterie avec peu de monde.

En général, une demi-section de bataillon, ou une section, 2 ou 4 escouades franches, soit 40 ou 80 hommes, paraissent convenir le mieux pour réunir une force suffisante à une grande célérité. L'audace, l'adresse, la mobilité, ont bien plus d'efficacité que l'effectif dans les raids d'infanterie. Il va sans dire qu'ils n'auront aucune charge, aucun approvisionnement, aucune réserve de munitions. Ce dénuement est une des conditions de réussite.

On n'oubliera pas que les meilleurs partisans ont toujours été peu nombreux. On a cru quelquefois accroître leur action en augmentant leur effectif, et le contraire est advenu. La logique indiquait ce résultat avant la sanction de l'expérience. La mobilité, la rapidité, sont en raison inverse du nombre; c'est une loi absolue à la guerre.

L'action du raid d'infanterie est d'autant plus efficace qu'on la soupçonne moins. On redoute toujours la cavalerie, on ne

craint pas l'infanterie quand elle est éloignée, et on ne se précautionne pas contre ses entreprises. Ces motifs lui donnent bien des chances de les mener à bien, et il n'est pas utile d'y employer beaucoup de monde.

Le raid exploratif est celui qui n'a pour but ni d'attaquer ni de défendre, mais seulement de voir. Les circonstances le contraindront peut-être à l'une ou l'autre alternative, mais ce n'est pas là sa mission. Il doit autant que possible éviter de combattre; on lui demande des renseignements, et non des prouesses.

Cette catégorie de missions comprend les investigations éloignées. Il s'agit de constater la présence ou l'absence de forces adverses en certains endroits. Il est avantageux même que l'ennemi ignore ces recherches. La plus grande dissimulation est indispensable dans la marche comme dans les observations. Caché dans les bois ou les moissons, monté sur des hauteurs, un groupe franc, se tenant coi, peut, dans une journée, surprendre des mouvements et à nuit close se mettre en marche pour rapporter les nouvelles obtenues, tout en étant demeuré invisible.

Parfois il sera nécessaire de s'exposer davantage, si l'on veut savoir ce que l'ennemi s'efforce de voiler. Dans ce cas, le groupe franc devra s'insinuer dans l'intérieur du réseau opposé. Si ses instructions le lui prescrivent, il procédera d'abord comme pour un enlèvement de poste. Il s'approchera aussi secrètement que possible de l'adversaire, choisira l'endroit propice et l'étudiera de jour. A la nuit, il marchera sur un des postes entre lesquels il désire passer, mettra en éveil les sentinelles, se portera latéralement à quelque distance, et, pendant que les découvertes ennemies s'avanceront, il poussera en avant en sens contraire. Profitant de la négligence ou du resserrement des sentinelles, il se faufilera entre deux grand'gardes avec assez de certitude de ne pas être rencontré. S'il trouve, chemin faisant, un fourré propice, il s'y cachera momentanément pendant les recherches des patrouilles, et reprendra sa course dès que le calme se rétablira.

On assure que, durant une nuit obscure et pluvieuse, un lieutenant de la légion des Allobroges, exécutant une mission de ce genre, eut l'idée de faire monter dans des arbres la poignée d'hommes qu'il commandait. Il entendit les patrouilles ennemies passer en dessous de lui, et une partie de leurs conversations. Deux heures après, quand le silence se fit dans la ligne d'avant-postes, il continua sa marche en avant sans être inquiété, et au jour il découvrit les bivouacs ennemis qu'il devait reconnaître.

Vrai ou faux, ce fait n'est pas moins une indication de ce qui est possible à un officier habile et énergique.

La partie délicate de la tâche est de pénétrer dans le réseau. Si l'on y a réussi. On s'y mouvra sans trop de danger en ne marchant que la nuit. La sortie ne présente pas de grande difficulté; l'attaque d'un poste par derrière est presque toujours couronnée de succès et ouvre la porte pour se retirer.

Le raid d'infanterie a quelquefois pour but d'envoyer des nouvelles à des forces amies opérant au loin, de savoir des leurs, en un mot de communiquer avec elles, de les relier et de surveiller l'espace qui les sépare. Le danger de ce raid étant l'hostilité des habitants, on ne stationnera jamais à proximité des centres de population. Quoique loin des forces ennemies, le groupe franc prendra de grandes précautions pour assurer sa sécurité. Sa marche sera irrégulière, de manière à laisser des doutes sur sa direction réelle. Comme il peut aussi se trouver à proximité d'un parti adverse, il sera très vigilant, de façon à être informé à temps pour éviter une rencontre. Avec de l'habileté, du jarret, de longues traites, des arrêts dans les bois, etc., un officier peut mener à bien une expédition de ce genre, qui n'est pas aussi périlleuse en réalité qu'elle le paraît au premier abord.

On se sert de raids d'infanterie pour couper les routes, y interdire les communications, intercepter les dépêches. C'est un genre d'opération particulier. On va occuper un point central, et on tend une sorte de filet, au moyen de postes, de manière à surveiller toutes les directions, à voir venir de loin. On prépare des embuscades tout près des voies; on s'y place de nuit, pour sauter sur quiconque cheminerait. Le voisinage des nœuds de communication, des défilés, et les hauteurs entre les routes, sont de bons endroits pour se poster.

Le secret n'est pas toujours nécessaire. Si l'on ne peut garder toutes les voies, on se montre sur les principales; on y fait ostensiblement des préparatifs d'établissement. L'ennemi, averti, se gardera bien d'y faire passer ses courriers; il les dirigera par les chemins détournés, et c'est là qu'on les attendra. Les ruses de guerre sont fort utiles dans les raids; tantôt elles contribuent puissamment à la sécurité, tantôt elles suppléent la faiblesse de l'effectif.

Le raid est souvent chargé de préparer des approvisionnements pour les troupes qui suivent, et d'aller audacieusement frapper des réquisitions sur un centre de population qu'il inti-

mide. Dans ce cas, il faut paraître fort ; on y parvient au moyen de petits groupes envoyés sur des hauteurs voisines, où ils se montrent comme s'ils formaient les avant-postes d'une forte troupe. Cette situation ne saurait se prolonger. Elle peut durer une journée, vingt-quatre heures peut-être, et ce temps gagné est toujours fort précieux.

Maintes fois ces réquisitions ont pour objet de tromper les populations, afin qu'à leur tour elles induisent l'ennemi en erreur. Dans ce cas, le raid ne s'attarde pas. Il donne ses ordres, se rafraîchit, annonce l'arrivée plus ou moins prochaine d'une grosse colonne, continue sa route en avant, et, une fois hors de vue, rétrograde par un autre chemin.

Le mouvement d'un raid est un moyen de tromper l'ennemi sur la position qu'on occupe. On envoie un groupe franc à quelque distance d'un autre côté. Il s'établit de manière à figurer une assez longue ligne d'avant-postes. Il ne faut pas trop se montrer, mais se laisser voir en quelques endroits, pour que la présence soit signalée à l'adversaire.

Le raid défensif absolu n'existe pas. Sa caractéristique est toujours une marche offensive ou aggressive pour prendre une position nocive ou désagréable à l'adversaire, et, en second lieu, un acte de résistance ou d'intimidation. Son rôle est offensif-défensif.

Il importe souvent de s'emparer de positions ou de passages utiles, assez longtemps avant l'apparition des forces principales. Une marche longue et rapide d'un groupe plus ou moins nombreux remplit le but. L'endroit occupé, il peut en résulter un engagement, si l'ennemi y a intérêt. Dans ce cas, le raid d'infanterie a pris toutes ses mesures pour résister, et pousser sa défense jusqu'au sacrifice complet du détachement.

Lors de l'expédition d'Égypte, en 1798, la capitulation d'Alexandrie ayant été signée le 5 juillet, Bonaparte chargea Desaix d'aller se saisir rapidement de la ville de Damanhour, pour posséder un point sur le Nil et effrayer l'armée de Mourad-Bey par cette brusque apparition. Desaix, avec sa division renforcée devenue avant-garde de l'armée, franchit dans la journée du 6 juillet 56 kilomètres et s'établit à Damanhour. Sans doute sa situation était périlleuse, si les Égyptiens avaient donné résolûment contre lui ; mais on pouvait courir cette chance, en raison des conséquences favorables que devait avoir cette marche rapide, et qu'elle eut en effet.

sentent ce caractère. Des résultats ne sauraient s'obtenir que par des courses longues et rapides, pour surprendre l'adversaire ou le gagner de vitesse.

On est donc forcé de recourir à des raids exécutés par de petites colonnes mobiles. La cavalerie seule frappe, mais n'obtient pas des effets complets; il faut toujours l'appuyer par de l'infanterie, tandis que l'infanterie est en mesure de satisfaire à toutes les conditions de ces expéditions.

Les exemples de ce genre ne manquent pas. J'en citerai quelques-uns des plus récents, non qu'ils soient peut-être les plus remarquables, mais parce que je possède des renseignements détaillés sur eux.

En 1881 et 1882, dans le Sud oranais, les marches ont été poussées, on peut le dire avec satisfaction, aux extrêmes limites des forces du soldat. Voici les détails du raid accompli le 18 novembre 1881 par la colonne d'El-Aricha, sous les ordres du colonel Crouzet, opérant pour surprendre Si-Seliman.

La colonne comprenait en infanterie 6 compagnies de zouaves et de tirailleurs. Les fantassins ne portaient que 78 cartouches, un jour de biscuit et trois jours de petits vivres dans la musette. Le reste était sur des bêtes de somme.

Les parties élevées de cette contrée sont couvertes d'alfa rendant la marche pénible. Les dépressions, garnies de thym rabougri, sont plus faciles pour le piéton.

Le 18 novembre, le départ eut lieu à minuit, par un temps clair, sans lune. On alterna 1 h. 30 de marche et 10 minutes de repos. On chemina de la sorte jusqu'à 6 h. 30 du matin. Une grand'halte d'une heure permit de faire le café. Une nouvelle période de marche s'opéra de 7 h. 30 à midi. Vint ensuite un long repos de 2 h. 30 pendant lequel on fit une soupe de viande de conserve.

On continua le mouvement encore 1 h. 15, et l'infanterie fut obligée de le suspendre à 3 h. 45.

Cette marche rapide avait duré 15 h. 45, dont 11 h. 45 de marche effective, pendant laquelle on avait franchi 65 kilomètres, soit une vitesse moyenne de 5^{k},500 à l'heure, ce qui est considérable.

A ce moment, des difficultés de terrain, rendant très lent l'écoulement de la colonne, amenèrent un arrêt. On repartit à la nuit et on parcourut 5 kilomètres. Le bivouac se prit à 7 heures du soir.

L'infanterie, allégée mais non montée, avait fait 80 kilomètres en 19 heures. Un pareil trajet n'est possible qu'avec des troupes éprouvées et entraînées.

Le 12 décembre 1881, un raid analogue fut entrepris par la colonne Crouzet, d'El-Aricha vers El-Mrir. Même composition de colonne, mêmes dispositions, même terrain. Le temps était devenu mauvais; la pluie, mêlée de neige, tombait assez drue; le vent soufflait violemment.

Le départ s'effectua le 11 décembre à 11 h. 30 du soir. L'allure fut la même que précédemment. Après 7 h. 40 de marche, avec arrêt de 10 minutes au bout de chaque heure et demie de marche, eut lieu une grand'halte d'une heure pendant laquelle on prit le café. Les trois compagnies de zouaves continuèrent en escortant la cavalerie, et le reste de la colonne se dirigea sur Oglat-Djouania.

A 11 heures, long repos où l'on fit une soupe de viande de conserve.

Les zouaves ont franchi 70 kilomètres en 14 heures de marche effective; vitesse 5 kilomètres. Le reste de la colonne parcourut 60 kilomètres en 15 heures, soit une vitesse de 4 kilomètres à l'heure.

D'autres raids ont été accomplis dans le Sud oranais, mais en portant les fantassins au moins en partie, ce qui est une autre manière de procéder, dont je parlerai au paragraphe suivant. J'ai voulu seulement montrer dans celui-ci que l'infanterie sans charge peut exécuter des raids de 60 à 70 kilomètres en 18 ou 19 heures, afin de tirer de ces expériences la conclusion pratique que des marcheurs triés avec soin, comme ceux des groupes francs que je préconise, supporteraient facilement les fatigues de ces grands trajets.

La possibilité d'exécution est ainsi établie; la convenance n'est pas douteuse; donc l'exploration par l'infanterie est possible à de très grandes distances, aussi bien que les raids de destruction au loin.

XC.

INFANTERIE TRANSPORTÉE.

Les marches étendues et rapides, les raids d'infanterie, effectués en Algérie, au Mexique, au Zoulouland et ailleurs, ont prouvé

surabondamment que ces opérations étaient d'un accomplissement facile, à la condition absolue de décharger les soldats. Pour y satisfaire, on a cherché comme toujours une solution compliquée, au lieu de recourir au moyen simple. On a proposé de placer les bagages sur des bêtes de somme, au lieu de supprimer le chargement. Pour alléger les hommes, on alourdissait la colonne, et, tout compte fait, les opérations n'en étaient pas plus rapides.

C'est la méthode anglaise, qui se résume en beaucoup de bagages et beaucoup de charrois. Dans la campagne d'Abyssinie, le chiffre des convoyeurs, muletiers, cornacs, etc., excédait de 3,000 l'effectif du corps expéditionnaire. Dans la récente campagne d'Égypte, on cite un régiment de lanciers du Bengale qui avait 400 bêtes de somme pour un effectif de 360 cavaliers.

Cette expédition d'Égypte est la preuve de l'inconvénient de cette manière d'agir. Les troupes ne pouvaient avancer, retardées qu'elles étaient par ces transports innombrables progressant péniblement dans les sables. Il fallut vingt jours, du 24 août au 12 septembre, pour amener 14,000 hommes environ devant Tell-el-Kebir, éloigné de 48 kilomètres d'Ismaïlia. C'est moins de 2^{k},500 par jour.

Sans aller tout à fait aussi loin que les Anglais sous ce rapport, on imagine des compagnies mobiles à 250 hommes, ayant 42 mulets de sac (6 sacs par mulet); 53 mulets pour les bagages des officiers, la réserve de munitions et les vivres; 10 mulets pour les malades, blessés et malingres, et 5 mulets haut-le-pied. Soit : 110 animaux, conduits par 55 soldats du train; plus un cadre et ses bagages. C'est un total de 71 individus en personnel et de 127 animaux. C'est un tiers d'accessoires et une demi-bête par homme.

Cette organisation compliquée et fort pesante se comprendrait pour des expéditions tenant la campagne pendant une durée considérable, dans un pays dépourvu de toutes ressources. Toutefois, on ne voit guère l'utilité de semblables opérations. Le raid à deux degrés ou par rayonnement est de beaucoup préférable. On crée un dépôt-base dans la contrée où l'on veut opérer, et l'on pousse des pointes sans convoi dans toutes les directions.

En tout cas, les sacs des hommes sont superflus. Ils peuvent s'en passer, et leur transport est une combinaison de beaucoup inférieure à leur suppression.

Une réserve de vivres et de munitions est avantageuse en certaines contrées, pourvu qu'elles soient portées par des animaux

de réquisition accompagnés de convoyeurs du pays, qu'on abandonne dès qu'ils deviennent inutiles ou gênants. C'est une faute grave d'attacher des transports militaires aux raids, car ils constituent pour eux un embarras et un alourdissement considérable. Dans les pays à population stable, on vit sur les ressources des habitants et on ne traîne rien avec soi. La mobilité ne s'obtient qu'à cette condition.

La mobilité est seulement une des conditions du raid d'infanterie; la seconde, non moins essentielle, est l'étendue du trajet dans un temps relativement court. Il faut suivre de près la cavalerie dans les poursuites rapides, devancer l'ennemi qui se retire en hâte, atteindre un adversaire léger qui se dérobe, aller promptement occuper des positions fort éloignées, renforcer sans délai des postes attaqués, communiquer très vite avec des forces situées à grande distance, etc. Dans toutes ces occurrences, le trajet à parcourir excède presque toujours les forces de l'homme. De longs repos réparateurs sont indispensables, et la durée de l'opération s'accroît, lorsque tout invite à la réduire.

Cette nécessité a naturellement amené à transporter des fantassins sur des voitures ou des animaux, soit pour une partie, soit pour la totalité de l'étendue à franchir.

Les voitures sont incommodes, fatigantes, presque toujours embarrassantes, difficiles à trouver, et inutiles la plupart du temps dans les chemins difficiles, qui sont précisément les plus propices aux raids d'infanterie. Elles ne sont pas à repousser complètement; quelquefois leur emploi sera avantageux, pourvu qu'elles proviennent de réquisition et qu'on puisse les abandonner sans préoccupation dès qu'on le jugera nécessaire.

Les voitures étant écartées ordinairement, on est conduit à monter les fantassins sur des dromadaires, des chevaux ou des mulets. Les chameaux ne sont pas admissibles; ils présentent trop d'inconvénients, et leur conduite est presque impossible pour les soldats, qui ne connaissent ni leurs habitudes ni leur hygiène.

Dans ces derniers temps, on s'est élevé aussi contre les mulets, et, obéissant inconsciemment à une réminiscence historique, on soutient qu'il faut donner exclusivement des chevaux à une portion de l'infanterie.

On présente cela comme une question minime, concernant seulement quelques troupes africaines, quelques compagnies franches; mais le sujet a bien une autre portée dans ses conséquences.

L'espèce d'engouement irréfléchi qui se manifeste pourrait égarer l'opinion, et il convient de mettre en lumière l'erreur de ceux qui prétendent monter de l'infanterie, d'une manière permanente, avec des chevaux.

La question n'est pas nouvelle. On y a songé il y a bien longtemps. Quelques-uns proposèrent de mettre des fantassins en croupe derrière des cavaliers. C'est une mesure admissible pour un court moment, car elle est des plus incommodes. Elle ne saurait se prolonger; le cheval, chargé de son cavalier, surchargé du paquetage, fournit difficilement les efforts qu'on lui demande; il lui serait impossible de porter deux hommes.

D'autres ont conseillé de mettre des cavaliers pied à terre et d'octroyer temporairement leurs montures à des fantassins, de manière à reposer également, par cet alternat, l'homme de cheval et l'homme de pied. C'est encore un procédé très vicieux. Acceptable accidentellement, il ne constitue pas une méthode pratique.

L'idée primordiale a été de donner une monture à l'homme de pied, pour lui faire parcourir de grands espaces ou lui permettre d'arriver vite. On en trouve peut-être la première application connue chez les Macédoniens, dont les dimachæ (διμαχαι) paraissent avoir été un corps agissant à pied et allant à cheval, c'est-à-dire de l'infanterie montée.

Les Romains employèrent le cheval comme moyen de transport des hommes de pied. Presque toujours on abandonnait les chevaux pour combattre. C'était encore de l'infanterie montée, et c'est ce qui explique pourquoi ce qu'on nommait à tort la cavalerie romaine fut si longtemps mauvaise.

Dans les temps anciens, on ne connaissait, en effet, que des fantassins. Une partie, transportée sur des chevaux, en descendait à l'heure de l'engagement; mais on ne saurait assimiler cet acte à celui de la cavalerie mettant pied à terre pour combattre.

Au Moyen-Age, au contraire, le guerrier est essentiellement à cheval; la cavalerie devient la seule arme, l'infanterie disparaît. Elle reprend son importance avec l'arme à feu. Ses effets sont si considérables qu'on veut y joindre la célérité, et on voit paraître un instant des arquebusiers à cheval, qui semblent avoir été de la cavalerie combattant à pied, plutôt que de l'infanterie.

L'infanterie montée date en réalité de 1552. Le maréchal de Brissac, faisant la guerre en Piémont, donna des montures à des

arquebusiers, et ce corps hybride prit le nom d'arquebusiers à cheval, qui les caractérisait parfaitement. Le dragon brodé sur leurs étendards devint bientôt leur seconde appellation, qui effaça complètement la première. Le point essentiel à constater, c'est le caractère fantassin des dragons à leur début.

« Ces dragons, dit Guibert, étaient proprement de l'infanterie « à cheval ; ils conservèrent pendant longtemps le mousquet et « la pique; on leur donnait de *mauvais chevaux*, afin que la perte « fût moins grande quand ils seraient obligés de les abandonner. « Ils ne portaient ni bottes ni éperons, et lorsqu'ils mettaient « pied à terre pour combattre, ils attachaient leurs chevaux « deux à deux. » (*Essai général de tactique*, tome Ier, p. 428.)

Par une pente fatale, les dragons, abandonnant peu à peu leur principe créateur, devinrent de la cavalerie pure. Ils conservèrent le fusil, qui seul rappelait leur origine, mais le combat à pied n'était même plus pratiqué !

La guerre de Sécession américaine remit en évidence le véritable principe des dragons. Les Américains, dans la plupart des raids, étaient tous montés, et, en apparence, constituaient de la cavalerie; mais leur manière de combattre était bien plutôt celle de l'infanterie. Ces hommes, presque tous volontaires, servirent en campagne sans aucune instruction préalable; armés de rifles et de revolvers, la plupart n'avaient point de sabre; ils tiraient bien, se tenaient suffisamment à cheval, faisaient de longues routes sans aucune connaissance des formations, et dans les engagements on les employait constamment comme fantassins.

Différentes tentatives se produisirent, à l'imitation des Américains, pour monter de l'infanterie.

Aux Indes, les Anglais usèrent de corps réguliers ou irréguliers d'infanterie montée. Malleson, dans son *Histoire de la révolte des Indes*, rapporte le fait suivant : Soixante hommes organisés, d'après une méthode nouvelle, en un corps de fantassins montés (mounted riflemen), firent avec peu de pertes cinq marches de 64 kilomètres par jour et purgèrent une province entière des rebelles que 3,000 hommes de troupe n'avaient pu détruire.

Les Boers de l'Afrique australe obtinrent des succès contre les Anglais, par leur habileté dans l'emploi du fusil, combiné avec l'usage de leurs agiles petits chevaux, au moyen desquels ils changeaient rapidement de situation et déroutaient leurs adversaires. Pour lutter contre eux, les Anglais agirent de même; ils eurent des fantassins montés. Dans le Zoulouland, le général Wood

créa plusieurs escadrons irréguliers de tirailleurs à cheval avec des troupes coloniales et des hommes choisis dans l'infanterie. En Afghanistan, en 1880, le général Roberts organisa aussi un corps spécial d'infanterie à cheval.

Durant la guerre de Bulgarie, on employa souvent de la cavalerie à pied pour attaquer, et quelques succès furent obtenus à Tirnova, à Kesanlyk, etc., mais on ne vit pas d'infanterie montée en permanence. Une fois, au combat de Schipka, des chasseurs à pied russes furent placés sur des chevaux et mulets réunis à la hâte, et parvinrent ainsi à paraître sur le théâtre de l'action au moment opportun.

Les guerres d'Algérie ont montré tout récemment encore, dans le Sud oranais, des troupes d'infanterie portées sur des chevaux ou mulets pendant une partie du trajet, et réalisant de la sorte des parcours énormes. Ces exemples fort concluants indiquaient la voie. L'opinion ne l'a pas suivie, déroutée par des sophismes. Quelques écrivains, quelques généraux distingués ont contribué à la propagation de cette erreur. En voulant généraliser ce qu'ils ont proposé à titre exceptionnel, on s'est égaré.

Le général anglais Wood, très partisan de l'infanterie montée, écrivait en 1873 : « L'expérience de la campagne de 1870 a con-
« firmé cette opinion, déjà admise par beaucoup d'hommes de
« guerre, que toute armée entreprenante devra avoir, à l'avenir,
« ses tirailleurs montés. Si l'on attend pour organiser ces
« troupes spéciales que la guerre soit imminente, cette organi-
« sation sera hâtive et par conséquent mauvaise. »

Les prémisses de cette argumentation sont exactes jusqu'à un certain point, et cependant la conclusion est fausse sous le rapport de l'application.

Le général anglais Wolseley voudrait protéger les flancs des armées, assurer le service de sécurité et d'exploration, avec des troupes composées d'un quart infanterie montée et de trois quarts cavalerie. Il pense, en outre, qu'on doit employer autant d'infanterie montée que les ressources du théâtre de la guerre le permettent.

Il y a encore du vrai dans cette manière de voir, à la condition d'éviter les montures permanentes. Dans la récente expédition d'Égypte, il existait de l'infanterie montée, mais en très petite quantité, et non dans la proportion qu'avait recommandée le général en chef. La meilleure raison de cette contradiction, c'est que le pays parcouru n'offrait point de montures.

Les Russes tiennent la tête dans les projets d'organisation d'une arme mixte; toutefois, ils envisagent la question à un point de vue inverse. Ils ne cherchent pas à faire de l'infanterie montée, mais bien de la cavalerie à pied, ce qui est fort différent. Leurs écrivains ont émis l'idée d'avoir 100,000 dragons, dont 75,000 constitueraient une armée de 6 divisions d'infanterie avec l'artillerie congruente. Le reste garderait les chevaux. D'autres ont donné le chiffre de 300,000 dragons formés dans le même but par des Cosaques cavaliers dressés à combattre à pied.

Dans la pratique, les Russes ont été conséquents avec leur doctrine; ils n'ont point organisé d'infanterie montée. Leurs Cosaques, si nombreux, sont des tribus cavalières; tout le monde montant à cheval, l'apprentissage de l'équitation est inutile. C'est ce qui existe chez les Arabes. De ce qu'on n'a pas à faire d'instruction hippique, il ne s'ensuit pas des fantassins montés. Au contraire, ce sont des cavaliers et rien que des cavaliers. A pied, ils perdent la majeure partie de leur valeur. Dans les longues opérations, en Asie, on ne voit pas d'infanterie montée. On s'est efforcé d'habituer les Cosaques à combattre à pied; on a tenté de réaliser le type de nos dragons, et on n'a pas essayé le fantassin à cheval.

On a évoqué à ce sujet le souvenir des compagnies présidiales imaginées par les Espagnols, principalement au Mexique. Elles se composaient de cavaliers montés sur des mulets pour faire de longues routes à la poursuite des Indiens sauvages. Ils conduisaient en main leurs chevaux pour ne pas les fatiguer et sautaient dessus pour charger dès que l'ennemi était en vue. Parfois ils mettaient pied à terre pour forcer les barbares abrités dans les terrains difficiles ou boisés. Là encore se représente le type du dragon, et en aucune manière n'apparaît le fantassin monté.

Les applications faites par les Français en Algérie pour transporter des fantassins à de grandes distances, l'organisation par les Anglais de petits corps spéciaux d'infanterie à cheval, au Cap, aux Indes, en Égypte, ont été mal interprétées. Créés dans des circonstances spéciales, pour des localités particulières, ces corps pouvaient jusqu'à un certain point trouver leur justification. A un point de vue général, on ne saurait les accepter.

Ce qui prouve combien on est dévoyé à cet égard, c'est une conférence faite récemment en Angleterre. On y soutient que l'in-

fanterie peut faire, aussi bien et même mieux que la cavalerie, le service des reconnaissances, des patrouilles, des avant-postes; qu'on devra l'employer de préférence pour l'escorte des convois et utiliser les hommes pour le service d'estafette; enfin, on affirme qu'elle rendra des services égaux à ceux des cavaliers, qui coûtent plus cher.

C'est de l'exagération pure. Une telle infanterie montée coûterait autant que de la cavalerie et ne la remplacerait pas. D'ailleurs, pourquoi deux troupes pour les mêmes services? La question est donc mal posée, et il n'est pas sans intérêt de la présenter sous son véritable jour.

Elle se ramène aux termes suivants : monter de l'infanterie en permanence et elle devient fatalement de la cavalerie, ou donner accidentellement des montures aux fantassins pour en faire de l'infanterie transportée et non de l'infanterie à cheval, ce qui est une expression impropre de toutes façons.

La monture permanente et l'instruction hippique constituent le cavalier. Les soins et l'instruction professionnelle absorbent l'homme au détriment du tir et de l'emploi du terrain. La monture intermittente ou accidentelle constitue le fantassin monté, le tireur transporté, et la différence est grande.

On prétend arriver au même résultat en donnant une instruction complète de tir aux cavaliers. S'il en était ainsi, il faudrait supprimer l'infanterie. D'un autre côté, si le fantassin peut recevoir une instruction équestre et bien manier un cheval, il faut supprimer la cavalerie. On ne saurait échapper à ce dilemme, qui conduit inévitablement à une arme unique : au cavalier-fantassin, ou au fantassin-cavalier.

La courte durée du service militaire amène à simplifier l'instruction et non pas à la compliquer. On trouve déjà que le fantassin ne consacre pas assez de temps au polygone et au terrain varié. Que sera-ce donc lorsqu'il lui faudra réduire encore les heures de cette instruction de tir et de tirailleurs, pour faire des pansages, des séances de manège, de carrière, etc.? D'autre part, on déplore le peu de temps affecté à l'instruction équestre des cavaliers, on se plaint de leur manque d'habitude du cheval, du service d'exploration, etc. Qu'adviendra-t-il, si l'on diminue les heures de cheval pour se livrer à de sérieux exercices de tir et au combat à pied ?

De cet énoncé, il ressort une conclusion bien simple. Puisqu'on a de la peine aujourd'hui, pendant la durée du service, à faire un

bon cavalier ou un bon fantassin, n'est-ce pas une erreur patente de prétendre donner à un même homme les deux spécialités dans le même nombre de jours? Bien des gens ne reculent pas devant cette invraisemblance; voulant même augmenter le nombre des spécialités dans le même soldat, ils ont imaginé le cavalier-fantassin-pionnier-artilleur, et rêvé le cavalier universel.

Je ne saurais partager leur illusion; je reste sur le terrain pratique. La réduction du temps de service permet d'apprendre au soldat une spécialité et pas davantage, à moins d'avoir des soldats connaissant tout et ne sachant rien.

Ne pouvant avoir un soldat qui soit à la fois bon fantassin et bon cavalier, il faut choisir. Il est plus important, avec le fusil perfectionné, d'avoir un habile tireur, se tenant tant bien que mal à cheval, qu'un excellent cavalier tirant médiocrement et sachant mal utiliser les ressources du terrain. Telles sont les véritables nécessités et on les méconnaîtrait singulièrement, en voulant organiser des *troupes d'infanterie montées*, au lieu de *troupes d'infanterie transportées*. Il ne s'agit pas d'une diversité de mots, mais bien d'une dissemblance de choses.

Le principe de l'infanterie transportée est qu'elle reste essentiellement de bonne infanterie. Que le moyen de transport soit des chemins de fer, des voitures, des animaux, des bateaux, des ballons, il importe peu. Tout peut être employé simultanément ou successivement; c'est une accélération de vitesse, ce n'est pas un moyen de combat. L'homme sera avant tout, bon tireur, bon marcheur, bon tirailleur, car il lui faudra sans cesse quitter son véhicule, se servir des jambes, et il combattra toujours à pied. Tout son temps sera consacré à son éducation de fantassin, et on ne l'en distraira pas plus pour apprendre à manier un cheval que pour orienter des voiles ou ramer dans une embarcation.

La monture permanente est la caractéristique du cavalier. Il est engin de transport et surtout de combat. Le but est de le soigner, de l'entretenir, de le manier. Le cheval et le cavalier sont inséparables. L'instruction équestre est le principal.

Cela étant, l'octroi de montures permanentes à des troupes d'infanterie y fera prédominer peu à peu l'élément hippique. On lui enlèvera son indépendance en la liant au cheval, et on lui ôtera sa spécialité. Elle deviendra d'abord médiocre cavalerie et médiocre infanterie, puis finira par se transformer en bonne cavalerie en n'étant plus infanterie du tout.

C'est la pente inévitable, et il est inutile de recommencer une expérience déjà faite pour les dragons. L'institution a été promptement dénaturée; les fantassins à cheval sont devenus des cavaliers. L'expérience a prononcé, il y a chose jugée, et tout appel est inutile. Méconnaissant les enseignements du passé et de la logique, on recommencera peut-être un nouvel essai, mais on aboutira au même résultat négatif. Il serait plus avantageux de s'épargner cette dépense et ce mécompte assurés.

La monture permanente entraîne nécessairement une instruction équestre, un habillement, un équipement et un harnachement spéciaux, une remonte et des frais considérables. On a un peu perdu de vue ce côté de la question, et son examen achève de montrer l'erreur qu'on poursuit.

La longueur des marches est une question de transport, non d'équitation. Pour suppléer les forces du fantassin, on utilise celles d'un animal. Pourvu que l'homme se tienne dessus, cela suffit, et il s'y tiendra toujours pour éviter la fatigue d'aller à pied. La nécessité, l'habitude, seront des instructeurs convenables pour le fantassin. Toute instruction hippique sera fatale. Une fois dans cet engrenage, on ira à l'école d'escadron, au saut des obstacles, à la charge. Tout cela est parfaitement inutile, ainsi que les formations, les doublements, les conversions, etc. Les fantassins montés marchent en goum derrière l'officier ; des sous-officiers les suivent et font serrer; il ne faut pas davantage, car toutes les exigences pratiques sont satisfaites.

Il est rationnel d'en conclure que des corps spéciaux sont inutiles, et qu'on peut obtenir un résultat supérieur en procédant autrement. L'examen de ce qui a été essayé achève d'en fournir la preuve.

Les escadrons irréguliers du Zoulouland comprenaient 100 fantassins sur un rang en quatre pelotons; chaque peloton fractionné en groupes de quatre. Les pelotons et les groupes conservaient toujours les mêmes hommes. Un soldat sur quatre gardait les chevaux, et un des officiers de peloton commandait tous les chevaux de main pendant que l'escadron opérait à pied.

On avait conservé l'habillement de l'infanterie; cependant, le pantalon avait été remplacé par une culotte de velours de coton, des jambières et des éperons à la chevalière. Un habillement différent est une complication stérile. Des éperons gênent et embarrassent pour marcher et sauter, alors que la moindre branche suffit à faire marcher une monture.

Le général Wood exagère sans aucun doute. Ses corps spéciaux, permanents, d'infanterie montée ne sont autre chose que des cavaliers recrutés dans l'infanterie. Ils constituent de la cavalerie, et non des fantassins transportés. On n'a pas eu besoin d'organisation spéciale pour porter les hommes des colonnes du Sud oranais : zouaves, turcos, légion étrangère. Ils ont été placés sur des mulets, des ânes, des chevaux, des chameaux, et, sans instruction hippique, sans costume spécial, ils ont accompli de grands trajets.

La colonne du commandant Marmet, partie le 31 mai 1882 d'Aïn-Sefra, a parcouru 160 kilomètres en deux jours pour surprendre le campement de Bou-Amena.

La colonne Crouzet, partie d'El-Aricha, a fait en 59 heures (trois jours et deux nuits) 180 kilomètres.

Cent hommes de la légion étrangère, sur des mulets, suivirent des escadrons de cavalerie et franchirent 226 kilomètres en trois jours, soit une moyenne quotidienne de 75 kilomètres.

Je pourrais citer bien d'autres faits qui démontrent surabondamment la possibilité de transporter l'infanterie sans instruction hippique préalable.

L'auteur de la conférence de Londres parle plaisamment de la gaucherie des fantassins à cheval, de leurs chutes, de leurs excoriations après un trajet prolongé. Tout cela n'est rien et s'efface en quelques jours. L'incohérence des montures et des harnachements prêtera à rire si l'on veut manœuvrer, défiler, passer des revues. On la considérera sérieusement quand les expéditions conduites de la sorte donneront des résultats sérieux.

Aux Indes, le général Roberts avait choisi dans chaque bataillon 60 hommes et 1 officier parmi les plus aptes à monter à cheval.

Il leur donna un poney ou un mulet du train régimentaire. Le bât, garni de courroies en guise d'étriers, servit de selle. Une paire de sacoches contenait 60 cartouches, ainsi que trois jours de vivres et un jour de grain. Le tout pesait $7^{k},700$. Une couverture était posée sous le bât, maintenu par un surfaix. La capote, roulée, était fixée à l'arrière avec un piquet d'attache. Une poche du bât contenait des fers et clous de rechange. Une petite marmite pour quatre hommes, dans un étui, se trouvait fixée à l'avant, sur un côté. On ne modifia rien à l'équipement ni à l'habillement ; le fusil était porté en bandoulière.

On était en partie dans le vrai; l'habillement et l'équipement de l'infanterie suffisent s'ils sont bien entendus. Il en faut de bons pour toute l'infanterie, et non pas seulement pour quelques fractions particulières; c'est ce qu'il importe de chercher, et on le trouvera, quand on voudra réellement abandonner les vieux us.

Le général Roberts avait un peu simplifié, dans le sens pratique, son infanterie montée; cependant le côté hippique domine toujours avec ses conséquences fâcheuses. Les sacoches, la poche à fers, le piquet à entrave, la marmite, les vivres de réserve, le grain, tout cela est déjà excessif pour la cavalerie, et l'infanterie transportée n'en a que faire, puisque sa raison d'être c'est la mobilité, disons plus, l'instantanéité. La capote roulée et fixée au troussequin est une faute. Elle doit être en sautoir, de telle sorte que le fantassin s'élançant à terre au premier signal, ait sur lui tout ce qu'il possède, prenne position, fasse feu à l'instant, marche en avant, se jette de côté, poursuive ou se retranche sans avoir à se préoccuper de sa monture ni de ce qu'elle porte.

Le cheval est la pierre d'achoppement de toutes ces conceptions. Quelques-uns l'ont reconnu. Par suite, on a proposé des compagnies montées à mulet. Ce serait meilleur si l'on ne demandait aussi une instruction équestre, des formations, un harnachement, un costume.

Le mulet est préférable au cheval, parce qu'il ôtera l'envie de faire l'école d'escadron, la charge, le saut des obstacles, le carrousel, et que l'on pourra s'occuper sérieusement du tir.

Toutefois, ce n'est pas là l'idéal. Des compagnies spéciales ne valent rien. Quelle folie de réclamer des chevaux de même taille, de même vitesse! de vouloir des cobs, des poneys, ou tout au moins des mulets de même pied, avec un harnachement uniforme, et de se mettre sur les bras en temps de paix quelques milliers d'animaux à acheter, à nourrir, à loger, pour ne rien faire ou peu s'en faut! Quel gaspillage d'argent pour un maigre profit!

Il n'y a point à s'occuper de la taille des hommes ou des chevaux, du harnachement, du paquetage, etc., etc. Le but est de transporter des fantassins à grande distance sans les exténuer, et pour cela tous les genres de monture sont bons : chevaux, mulets, ânes. La rapidité s'obtient par la continuité du trajet et non par la vitesse. Il suffit que les hommes ne soient pas fatigués. On prendra tous les animaux pouvant marcher, parmi ceux inaptes au service de la cavalerie, de l'artillerie et du train. On n'en

manquera certainement pas, et la réquisition est la seule remonte possible.

Les animaux seront sellés ou bâtés avec ce que donnera la réquisition. Il est inutile de se préoccuper de l'installation du harnachement; les hommes y pourvoiront par leur industrie, de manière à n'être point mal. Pas de brides; de simples bridons ou même des licols. Les chevaux en troupe n'ont pas besoin d'être maniés ni même dirigés; ils suivent naturellement le mouvement des autres.

Les animaux permanents appartenant à l'État sont une préoccupation continuelle. Ils exigent des soins, des rations, des fers, des maréchaux, une forge, des vétérinaires, des selliers, bourreliers, etc. S'il faut s'en séparer, on devra leur laisser une escorte, revenir les chercher, et les opérations seront amoindries ou contrariées. Cette sujétion perpétuelle enlève à l'infanterie une partie notable de ses qualités.

La réquisition a l'avantage de donner des montures sur place, de les changer chaque fois qu'on en trouve l'occasion, de les abandonner même, sans s'inquiéter de ce qu'elles peuvent devenir. Avec un nombre déterminé de bêtes, on monte alternativement deux ou trois fois plus d'hommes et on fait marcher rapidement une force deux ou trois fois plus nombreuse.

Les bêtes enlevées ou requises ne demandent guère de pansage ni de ferrage; on en fait seulement quand on en trouve l'occasion. Les animaux vont tant qu'ils peuvent; s'ils faiblissent, on les abandonne ou on les tue. Durant les haltes, on les attache aux arbres, aux haies, aux clôtures, où on les entrave avec leur licol.

Il ne saurait être question de rations. L'homme et la monture se nourrissent de ce qu'ils rencontrent et ne portent rien. Les ustensiles sont superflus, car on ne fait point de cuisine. La viande froide, les salaisons, sont la base de l'alimentation. On vit au jour le jour. Si l'on trouve des denrées, on se réfectionne bien, si l'on n'en trouve pas, on fait pâturer les animaux; l'herbe, le chaume, les racines, les branches vertes, l'écorce des arbres, leur permettent d'aller. Les montures les plus fatiguées sont abattues et leur chair se transforme en grillades pour les hommes. De la sorte, on s'alimente un jour ou deux jusqu'à ce qu'il advienne meilleure fortune, et si le détachement n'est pas trop considérable, on se procurera presque toujours une sustentation suffisante. Les expéditions aventureuses ne s'accomplissent pas sans

privations; si l'on n'est pas en état de les endurer, il ne faut point songer à les entreprendre.

La réquisition des animaux est fréquemment possible, quand on s'y prend opportunément. On peut affirmer qu'on pourra presque toujours transporter de l'infanterie en plus ou moins grande quantité, et cela s'obtiendra sans frais, sans souci, sans difficulté, sans dépense. C'est, par conséquent, un procédé pratique, tandis que les corps organisés spéciaux d'infanterie montée sont une conception aussi compliquée que coûteuse, pour aboutir, en définitive, à constituer, sous un autre nom, de véritables cavaliers. Il serait bien plus simple, alors, d'augmenter la cavalerie d'un certain nombre d'escadrons.

Je me suis souvent prononcé contre les corps spéciaux; aussi, malgré les bons services rendus, je ne conseillerai jamais d'imiter les créations des généraux anglais Wood et Roberts. Leur méthode enlève ce qu'il y a de meilleur dans l'infanterie pour en former des corps particuliers, c'est-à-dire amoindrir la masse au profit de quelques unités. C'est le vice de toutes les compagnies franches, de tous les corps francs, et ils sont formellement à condamner.

Le véritable système consiste, en campagne, à mettre à la disposition de chaque régiment d'infanterie un certain nombre de montures, inutilisables ailleurs, et qu'on réduira, augmentera ou abandonnera selon les circonstances ou les localités. Ces animaux requis transporteront, selon les besoins, des escouades, des sections, une compagnie, des groupes francs. On s'en servira aussi dans les marches pour porter par quart ou par tiers les hommes d'un bataillon d'infanterie et même d'un régiment. Voilà le côté pratique, le seul qu'on puisse envisager. Tout le reste n'est qu'un trompe-l'œil, une arme hybride qui ne vaudra jamais l'argent qu'elle coûtera, et sera fort nuisible au point de vue moral.

Quoi de plus saisissant que ces lignes de Guibert, tracées il y a un siècle : « Nous n'avons déjà que trop dans nos armées de « ces corps détachés, animés d'un esprit particulier qui n'est « presque jamais celui de l'armée; occupés de se conserver bien « entiers, bien indépendants; combinant tout exclusivement pour « eux et indifférents aux succès et aux échecs qui ne sont pas « les leurs. » (*Essai général de tactique*, tome Ier, p. 439.)

Ces remarques n'ont pas cessé d'être justes. Notre nation, si amoureuse d'égalité théoriquement, ne rêve que privilège dans la

pratique. Chacun veut un costume, un corps particulier. Le droit commun ne se peut souffrir. C'est ce qui répugne le plus, et il est mauvais d'encourager, de développer de pareilles idées dans l'armée, car rien n'est plus opposé au véritable esprit militaire.

Les tendances spécialistes engendrent le particularisme, et, par suite, la désunion dans l'armée. Le danger est grand, et je crois rendre service en le signalant. Chacun ne se contente plus de faire ce qui concerne son état; on empiète sur la spécialité du voisin. On voudrait ramener tous les éléments à un composé des diverses branches militaires. A l'exemple de l'artillerie, du génie, de l'intendance, qui s'occupent d'une foule de choses au détriment de leur instruction propre, la cavalerie a voulu posséder des pionniers, des canonniers, des ambulanciers, des télégraphistes, etc., etc. L'infanterie, toujours la plus modeste, réclame pourtant des vétérinaires, des maréchaux, des forges, des soldats conducteurs éperonnés, etc., etc.

Dans cet ordre d'idées, on retourne en arrière au lieu de progresser. On revient à nos anciennes légions départementales, calquées sur la légion romaine. On propose des compagnies franches, composées d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie surtout, d'un détachement du train, d'une section d'ambulance, d'ouvriers, etc., etc. En un mot, c'est une armée au petit pied dans laquelle les accessoires écraseront et paralyseront le principal.

Les petites opérations de la guerre, les entreprises à grande portée, sont essentiellement variables d'un jour à l'autre, suivant les occurrences et surtout selon le terrain; par conséquent, elles réclament des détachements d'une composition comme d'un effectif très dissemblables.

Si l'on doit filer dans les montagnes, sur des crêtes, à travers des escarpements, franchir des pentes inclinées, passer dans des fourrés, l'infanterie est seule admissible.

Si l'on veut des nouvelles rapides, en porter au loin, expéditionner prestement dans des plaines où la retraite hâtée est indispensable, on n'emploie que de la cavalerie.

Dans l'un et l'autre cas, l'artillerie aura peu d'occasions d'être utile et sera toujours un embarras.

Le convoi, l'ambulance et autres accessoires sont des entraves permanentes.

Un effectif fixe n'est pas moins une cause de retard. Tantôt une escouade, tantôt quelques-unes, sont les détachements utiles

[illegible] Parfois quelques cavaliers à hommes [illegible] leur emploi, mais ce n'est pas le cas ordinaire. Que deviendra le corps spécial quand une de ses fractions opérera? Comment [illegible] ses parties quand elle aura à se [illegible] directions? Faudra-t-il [illegible] les rues, aller chercher les autres? Que de soins pour protéger, pour faire passer. l'artillerie, le convoi, l'ambulance! Quelle perte de temps, que de mouvements inutiles, que d'occasions manquées!

Tout cela est vrai avec l'assemblage de deux armes et se reproduira sur une échelle d'autant plus grande que le corps spécial comprendra plus d'éléments distincts. Plus il sera complet, compacte, moins il aura de mobilité, moins il rendra de services, plus ses inconvénients s'accentueront.

Il est infiniment plus simple d'avoir dans les trois armes des soldats francs à l'état latent, et qui forment au moment du besoin des groupes possédant des chefs désignés d'avance. Avec ces éléments, on compose des détachements selon l'occurence et le but qu'on a en vue. On fait marcher les armes séparément, ce qui vaut toujours mieux. Parfois, on donnera un peu de cavalerie à l'infanterie, ou d'artillerie à la cavalerie. On possède de la sorte la faculté, non seulement de créer instantanément le détachement mobile dont on a besoin, mais encore d'en constituer plusieurs et pour ainsi dire autant qu'on voudra, sans un sou de dépense supplémentaire.

Il en est de même de l'infanterie transportée. Elle est tout entière en situation de monter sur des mulets, si on la dégage du chargement qui écrase les hommes. Pour les expéditions lointaines, on donnera les montures aux soldats francs; dans les marches, on les affectera aux soldats fatigués, ou bien des hommes se relayeront pour aller se reposer sur les animaux. Encore une fois, tout cela est fort simple. Les seuls obstacles résident dans l'habillement et le chargement de l'infanterie, et il est facile de les faire disparaître.

Ce qui domine tout ce débat, c'est la réalisation d'une organisation qui ne dérobe aucun bon élément aux régiments, qui soit d'une exécution facile, commode à entretenir comme à renouveler en guerre, et par-dessus tout qui ne coûte rien.

La question de l'infanterie montée a été fort agitée en Angleterre, à cause de ses vastes possessions coloniales. Des écrivains, des conférenciers ont chaudement appuyé la permanence. Les gens pratiques ne se sont pas laissé séduire par une argumenta-

tion enthousiaste et spécieuse. Lorsqu'on l'a portée à la tribune du Parlement, le ministre de la guerre a répondu : « Nous avons « décidé que l'on tiendrait en réserve l'équipement nécessaire « pour monter nos fantassins, le cas échéant ; nous voulons pou- « voir, à l'occasion, mettre à cheval une certaine quantité d'in- « fanterie, mais nous n'avons jamais pensé à organiser d'une « manière permanente un corps de ce genre. »

Là est la vérité pratique, et encore les harnachements de réserve sont superflus.

XCI.

FORME DES TRANSMISSIONS.

L'obtention des renseignements est la partie la moins difficile et la moins périlleuse de l'exploration. Avec du zèle, de l'entrain, de l'habileté, de l'audace, on arrive à réunir à peu près les données désirables. Le point épineux est de faire parvenir les informations, en temps opportun, au chef qui les attend pour prendre ses décisions, et d'envoyer à propos les ordres ou avis du chef aux fractions éloignées.

Ces deux portions sont adéquates. Un bon système de recherches ne peut donner des résultats importants sans une excellente méthode de transmission. En effet, une information obtenue ne signifie rien intrinsèquement ; c'est sa communication en temps convenable qui permet de l'utiliser et lui donne toute sa valeur.

Les transmissions prennent d'autant plus d'importance que les espaces grandissent, et que les obstacles augmentent par conséquent. Des difficultés, des erreurs, des lenteurs, des retards, des pertes se produisent, et on ne les atténue que par des procédés précis, uniformes, bien connus de tous, pratiqués minutieusement en paix et appliqués toujours de même en guerre. Là, surtout, il ne faut ni fantaisie ni improvisation, à peine de perturbation.

Les doctrinaires ont maintes fois affirmé la nécessité des relations incessantes entre les éléments des armées, sans toutefois préciser les possibilités et les moyens de les réaliser.

Leurs assertions, trop absolues, ne s'appliquent pas à tous les cas. Elles sont en même temps trop vagues, car une indication théorique ne saurait constituer un enseignement pratique.

L'instruction ministérielle du 27 juin 1876 porte, art. 2 « Le commandant de la division de cavalerie se maintient en « communication constante avec le général en chef et le ren- « seigne sur tous les incidents qui se produisent. » Cette recommandation est fort juste, mais il serait désirable de connaître comment on établit et surtout comment on maintient cette communication dans l'état de mouvement.

Le général russe Gourko s'exprimait ainsi : « Je recommande « d'apporter la plus sérieuse attention aux relations qui « doivent être établies et maintenues *constamment*, soit entre les « colonnes ou détachements voisins, soit entre les troupes de « cavalerie envoyées en avant et le commandant de la colonne « ou du détachement. »

Il ajoutait ensuite : « J'insiste sur les relations étroites qui « doivent s'établir entre les commandants des fractions détachées « et le commandant de la colonne, auquel doivent parvenir « correctement toutes les nouvelles et tous les renseignements « nécessaires. » (Instructions données en 1879.)

Ces prescriptions sont excellentes, personne ne le contestera. Leur application est jusqu'ici demeurée fort imparfaite, parce qu'elle a été abandonnée à l'initiative, qui n'existe pas toujours, et à l'expérience, qui fait défaut à la plupart des officiers après de longues périodes de paix. Des postes intermédiaires ou de relai constituent tout l'enseignement. Il y a bien d'autres procédés applicables suivant les cas, et il convient de les apprendre aux officiers, en spécifiant nettement la meilleure manière d'agir, et en les astreignant à s'y conformer dans les exercices ou les manœuvres.

Cette branche de l'instruction militaire est encore peu développée, et j'essaye par cette étude de lui faire faire quelques progrès.

Toute transmission oblige à connaître ce qu'il convient d'envoyer, où l'on doit diriger les dépêches et comment on peut les faire parvenir sûrement; ce sont là des questions fort complexes méritant un examen approfondi.

Ce qu'on doit envoyer comprend deux parties : les rapports montant de bas en haut, ou allant de la périphérie au centre ; puis les ordres ou avis suivant une direction inverse et descendant de haut en bas.

La base fondamentale de toute transmission est un écrit, si court qu'il soit. On n'est pas assez pénétré de cette nécessité, qui

pourtant permet seule la conservation, la filiation, la comparaison des renseignements, et sauvegarde les responsabilités. Souvent on envoie un officier exposer verbalement le résultat de ses investigations, afin qu'il puisse entrer dans tous les détails. Cette mesure, utile dans certains cas, ne saurait dispenser d'une note écrite pour laisser une trace certaine de la relation faite de vive voix.

On s'étonne à bon droit de voir le général Thiébault, avec sa grande expérience de ces choses, ne prescrire pour les découvertes qu'un rapport verbal et succinct au commandant de l'avant-garde, tandis que pour les reconnaissances il exige un rapport écrit et circonstancié au général qui les a ordonnées.

Cette distinction n'est pas motivée. Le rapport verbal s'oublie, se confond, s'altère, au milieu de beaucoup d'autres qui chargent la mémoire; on ne peut s'y reporter, consulter le lieu, l'heure du départ, l'orthographe des noms, etc.

Les comptes rendus verbaux sont avantageux comme complément pour donner des explications complètes. Ils ont l'inconvénient d'être compris différemment par celui qui les fait et par celui qui les écoute. La parole comporte une certaine approximation dans les nuances, et il en peut résulter de graves malentendus. La note écrite oblige à préciser; en cas de doute, on la relit et elle seule fait foi.

« Les rapports, dit de Brack, sont aussi indispensables au « chef que la carte du pays. C'est par eux qu'il s'éclaire; sans « eux il ne peut diriger. » (P. 198.)

L'article 114 du Service en campagne résout cette question avec un laconisme absolu : « Toute reconnaissance exige un rapport écrit. » Le règlement a raison, et il faut l'entendre en ce sens, que tout renseignement doit être formulé par écrit, quels que puissent être les développements fournis verbalement.

Un écrivain allemand, le général Verdy du Vernois, insiste particulièrement sur ce point : « Les régiments veilleront à ce « que les officiers, les sous-officiers, etc., soient toujours suffi- « samment munis des objets nécessaires pour les rapports; ils « en sont responsables. » (II, p. 7.)

Il serait à désirer qu'on pût mettre à la disposition des officiers et sous-officiers des crayons ineffaçables, avec des bulletins-enveloppes autographiés, en papier inaltérable par la pluie, de manière qu'ils soient toujours en mesure d'écrire.

La nécessité de fixer graphiquement toutes les informations

existe au même degré pour la transmission des ordres. Beaucoup d'officiers prétendent qu'on ne peut écrire en marche, à cheval, sur le champ de bataille, et qu'on est obligé de se contenter d'ordres verbaux.

Cette méthode est désastreuse. L'échange d'un ordre ou d'un avis à distance implique trois personnes. Celui qui envoie le message, celui qui le porte et celui qui le reçoit. Le premier sait ce qu'il fait transmettre ; l'intermédiaire peut ne pas saisir exactement le sens ou la nuance, oublier certaines choses et faire la transmission d'une façon incomplète. Le troisième entend la communication dans un ordre d'idées différent, et il peut advenir que ce ne soit pas du tout selon l'intention du premier.

On n'a pas de garantie absolue d'une reproduction fidèle. De là des ordres mal exécutés, des blâmes, des récriminations et des contestations sans solution possible, puisque rien n'appuie les dires des uns et des autres. La bonne foi existe, c'est indubitable ; chacun dit et affirme ce qu'il croit être vrai, mais ce n'est pas toujours la vérité.

Pour éviter ces difficultés, aussi nuisibles aux opérations qu'à la discipline ; pour fixer parfaitement la responsabilité du chef, celle de l'inférieur et celle du transmetteur, il est indispensable d'écrire au moins le résumé, la substance de l'ordre ou de l'avis expédié. La remise d'un bulletin établit la responsabilité de celui qui l'a reçu ; le récépissé couvre celle de celui qui a transmis, et le double conservé de la dépêche sauvegarde la responsabilité de celui qui l'a envoyée.

Aucune impossibilité n'existe pour la rédaction des bulletins en toutes occasions. Il n'est pas besoin pour cela de registres, de bureau, de secrétaire, etc. Un simple calepin suffit. C'est un objet indispensable à tout officier en campagne, surtout à ceux employés au service d'état-major ou des renseignements.

Lorsque le chef juge à propos de recevoir ses principaux subordonnés pour leur donner des instructions détaillées, il est bon que les points essentiels, les décisions principales, soient en outre remis ou envoyés par écrit. Ces règles ont été posées par les Berthier, les Thiébault, etc. On a eu le tort de les négliger. Ils sont l'application du vieil adage : *Verba volant, scripta manent,* et ceux qui se souviennent ont pu constater souvent combien l'application de ce dicton était sage à la guerre.

On s'effraye à tort de ces écritures ; on se les figure considérables à cause de la qualification de rapport qu'on leur attribue.

D'après le Service en campagne, art. 114 : « Le style de ce « rapport doit être clair, simple, positif; l'officier y distingue « expressément ce qu'il a vu par lui-même des récits dont il n'a « pu vérifier l'exactitude. Pour les reconnaissances spéciales « et offensives, il est fait, outre le rapport, un levé à vue des « localités, des dispositions et défenses de l'ennemi. »

Nous ramènerons ces prescriptions à une application pratique en disant : au lieu de rapport, un bulletin de renseignement, et au lieu de levé à vue, un croquis. Il ne faut pas davantage.

Le compte rendu d'une mission, l'envoi d'une information ne comporte rien de descriptif, d'oiseux ou d'inutile. Il est superflu de faire l'histoire de la reconnaissance, le récit détaillé des haltes, des inquiétudes, des marches, stations, etc. Le chef a besoin seulement de nouvelles, de chiffres, de distances, de directions, de positions, d'effectifs, etc. Le reste est superflu.

Le général de Brack, qui fait précisément cette observation, donne (page 201) un exemple assez mal choisi d'un rapport de reconnaissance, qui, n'occupant pas moins de sept pages et demie imprimées, équivaudrait à douze ou quinze pages manuscrites. On n'aurait jamais le temps de lire de pareils factums, et on doit absolument les proscrire. On les remplacera par des bulletins contenant des faits, des observations, des énoncés, des indications, avec les détails suffisants pour la compréhension exacte. On y mettra rarement des explications, encore moins des discussions; on se conformera le plus possible au style télégraphique.

Il est possible de dire beaucoup en peu de mots. Entre personnes au courant de la situation, quelques lignes suffisent. Il est rare qu'on ait besoin d'en employer plus de quinze. Habituellement on ne dépassera pas quatre ou cinq. En voici un exemple, bien préférable à celui présenté par le général de Brack.

Le 21 août 1870, le major Strachwitz, avec deux escadrons en reconnaissance sur Joinville, en expédiait le rapport suivant : « C'est le 16 août que les premières troupes françaises sont arri- « vées à Chaumont et Joinville, pour y protéger le passage du « 5e corps, fort d'une vingtaine de mille hommes. Celui-ci « a fait son mouvement partie à pied, partie par voie ferrée. « D'après le livre de dépêches trouvé à la gare, le chemin de fer « aurait expédié sur Saint-Dizier et Vitry, le 18 et le 19, un total « de 20 trains militaires, composés d'infanterie des divisions

« Goze et L'Abbadie, tandis que la division de cavalerie Brahaut « continuait sur Châlons par voie de terre. La gare de Joinville « aurait été ensuite évacuée dans la nuit du 19 au 20. » (*Relation allemande*, p. 903.)

Voici un autre spécimen plus conforme à ce qui se fait habituellement. Le 19 janvier 1878, le capitaine Kamenow, en reconnaissance, envoyait au général Doctourow le bulletin ci-après :

« Philippopoli a été occupé le 17 janvier par les nôtres. Suley- « man-Pacha se retire dans les montagnes par Stanimaki. Je me « au détachement du général Karzow, et je marcherai demain « réunis sur Katscherli. » (*La guerre d'Orient*, par UN TACTICIEN, 8e fascicule, page 47.)

Un levé à vue, comme le veut l'art. 114 du règlement, est impossible la plupart du temps et ordinairement inutile. On y supplée en indiquant sur la carte, avec un crayon à deux couleurs, certaines particularités qu'une longue description rendrait imparfaitement. Ce moyen est surtout commode pour indiquer un dispositif d'avant-postes. Dans certains cas, on placera en marge ou au verso du bulletin un croquis simple, exécuté à cheval, suppléant, développant ou rectifiant la carte, de manière à donner plus de clarté aux indications et à supprimer de longues explications descriptives.

Les renseignements, tout en étant concis, seront complets. On mentionnera les mesures prises, afin de rassurer le chef et éviter de sa part des instructions superflues. Ainsi, quand on écrit : D'après certains avis, l'ennemi occupe tel point, il faut ajouter : Une pointe, ou des pointes, de telle importance, sont en route pour vérifier le fait; un espion a également été envoyé à tel endroit. Le détachement reste à X... jusqu'à telle heure et se dirigera ensuite sur Y...; etc.

On indiquera encore les mesures de sécurité et les positions prises, les communications effectuées ou entreprises, les obstacles qui arrêtent et les moyens qu'on tente pour les surmonter. De la sorte le chef n'aura nul besoin de prescrire ce qui se trouve déjà en cours d'exécution; c'est une économie de temps et d'estafettes.

Les circonstances particulières relatives à l'ennemi seront appréciées rapidement et avec netteté; puis on expédiera des bulletins successifs, si la situation le commande. On n'omettra aucun fait, tout en n'y consignant rien qui ne soit rigoureusement vrai. La mission se résume ainsi : voir vite, juger sainement, fournir des

renseignements exacts, dépouillés de toute exagération, sans parti pris, sans idée préconçue.

Les déductions ou hypothèses, les possibilités entrevues seront indiquées après mûre réflexion, mais avec la fermeté de conviction qui caractérise un officier consciencieux et sûr de ce qu'il avance.

La plus grande précision est indispensable dans l'indication des heures et des localités où l'on est parvenu, comme de celles que l'on se propose d'atteindre, afin que le chef soit toujours fixé sur la marche des détachements et les endroits où ses ordres pourront les rejoindre.

XCII.

FRÉQUENCE DES TRANSMISSIONS.

Notre règlement sur le service en campagne n'a rien fixé sur la fréquence des relations et leur mode. C'est un oubli. Il n'est pas loisible de faire comme on veut. Certaines obligations demandent à être satisfaites, et les convenances particulières doivent se plier aux convenances générales. De là naissent des règles qui, sans être absolues, sont avantageuses à observer.

Les communications s'effectuent à peu près au même moment, de manière à fournir au chef un aperçu général de la situation. On s'élève contre cette prescription, parce qu'on la prend dans le sens le plus étroit. Il ne s'agit pas d'opérer à la minute. On se borne d'ordinaire à observer une époque de la journée. Le point du jour, la matinée, midi, le coucher du soleil, la soirée, minuit, etc., sont des instants assez longs pour donner toute facilité d'expédition. On serait d'autant plus mal venu à soulever des difficultés qu'il existe nombre de cas où l'envoi de renseignements à heure fixe est forcé. C'est une des nécessités de la guerre, et elle ne se discute pas.

Le général von Schmidt a émis une opinion en apparence contraire. Le texte ne rend peut-être pas exactement sa pensée. Il condamnait les correspondances inutiles, qui épuisent les chevaux; il blâmait l'excès sans repousser le principe. Nous le soutenons très nettement, parce qu'il est profitable et qu'il économise les fatigues.

Il est indispensable d'envoyer des nouvelles à époque déterminée, et même à heure fixe, de tous les éléments d'une armée. On en expédie même de négatives, quand on n'a rien vu, quand on n'a pas changé de situation, qu'il ne s'est produit aucun événement. La certitude de l'absence de l'ennemi sur un point est une information ayant souvent une grande valeur. Le manque de renseignements d'un côté inquiète, laisse place à diverses conjectures. Finalement, on veut éclaircir le doute. On est fixé plus tard, et il a marché au moins autant de cavaliers.

En réalité, les correspondances périodiques exigent moins de chevaux en mouvement et diminuent par conséquent les fatigues. On suivait autrefois cette méthode, qui est la bonne, et que les Allemands nous ont empruntée.

Le général Belliard au général Grouchy, le 2 novembre 1806 : « Dites au général qui commandera la brigade détachée à Tem-« plin d'envoyer *toutes les deux heures* des ordonnances, même « quand il n'y aurait rien de nouveau. »

Le général Belliard au général Lassalle, le 4 janvier 1807 : « Il est indispensable d'avoir au moins deux fois par jour des « nouvelles de l'ennemi. »

Le général Belliard au général Lassalle, le 30 janvier 1807 : « Le prince Murat désire avoir toutes les deux heures des nou-« velles de l'ennemi. »

Le général Belliard au général Milhaud : « Vous dirigerez le « 22e chasseurs par la route de W. sur S., pour y suivre la marche « du corps du général Kienmayer, qui est présumé avoir pris cette « route. Vous ordonnerez au colonel de vous envoyer d'heure en « heure le rapport de sa marche, que vous transmettrez très « exactement. »

Ces citations pourraient être multipliées; les précédentes suffisent à fournir la preuve de ce que j'avance. Le principe établi, rien n'empêche de formuler les règles d'application. Elles varient selon qu'il s'agit du service régulier ou irrégulier, d'envois périodiques ou accidentels; néanmoins, elles ont beaucoup de points communs.

Toute unité transmet matin et soir un bulletin de renseignements, même négatif. Le matin doit s'entendre du point du jour ou du moment où l'on se met en route. Le bulletin alors envoyé contient les incidents et informations de la nuit avec l'indication du départ en train de s'exécuter. Il sert en même temps de compte rendu. Si la mise en mouvement avait lieu

dans la nuit, on n'attendrait pas le jour pour expédier le bulletin, cela va sans dire.

Le bulletin du soir est envoyé vers la fin du jour. Il contient les investigations et événements de la journée, l'indication sommaire de la marche faite, des cantonnements occupés, des quartiers généraux, des mesures de sécurité adoptées. Il part de manière à parvenir au chef supérieur dans la soirée, c'est-à-dire de 7 à 8 heures du soir, avant l'arrêté définitif de l'ordre de mouvement pour le lendemain.

On annexe ordinairement au bulletin du soir la correspondance officielle : notes détaillées, croquis, lettres saisies, demandes, comptes rendus, documents divers.

Si l'on fait mouvement dans l'après-midi, le bulletin vespéral est expédié à l'instant du départ et le mentionne.

Les avant-postes procèdent d'une manière analogue vis-à-vis de l'unité dont ils dépendent. Chaque grand'garde fournit toutes les deux heures un bulletin d'informations au chef du service des renseignements de son régiment.

L'état de mouvement ne modifie en rien les comptes rendus périodiques. Une unité en marche depuis un moment quelconque adresse son bulletin de renseignements vers le point du jour, et en expédie un second à l'approche de la nuit, quand même son trajet n'est pas achevé.

Les chefs de pointes font connaître, toutes les deux heures, au commandant de l'avant-garde, les points où ils sont parvenus, la situation dans leurs environs et les nouvelles qu'ils ont apprises.

Outre les transmissions périodiques obligatoires, on en fait d'accidentelles pour chaque événement important, pour chaque modification de la situation ou pour chaque arrivée à un obstacle considérable, à une grande ville, à un défilé essentiel ou à un lieu de stationnement. Dans ces divers cas, il importe que le commandement soit avisé sans retard, pour maintenir ou changer ses dispositions.

Les envois périodiques, à heures à peu près fixes, concernent seulement l'exploration régulière. Le service irrégulier n'est pas astreint à cette méthode, parce qu'il ne pourrait habituellement s'y ployer. Ses transmissions sont toujours accidentelles. Il donne des nouvelles aussi souvent que son effectif le lui permet. Il envoie des communications même quand il n'a rien a signaler sur l'ennemi. Il se borne alors à indiquer sa propre position et l'ab-

sence de forces hostiles dans les environs. Il serait désirable d'avoir une communication de ce genre au moins une fois chaque jour.

Quand un détachement irrégulier arrive au contact de l'adversaire et a pu apprécier sa force, sa situation, sa direction, il en donne immédiatement avis, pour qu'on sache en arrière à quoi s'en tenir, qu'on prenne les précautions convenables, et qu'il ne s'ensuive pas une alerte.

Lorsque les circonstances en offriront la faculté, les renseignements seront transmis en résumé par le télégraphe ou par des signaux. Si la nouvelle a beaucoup d'importance, on expédiera en même temps un bulletin plus circonstancié.

Les pointes d'officiers, les groupes francs, qui ne pourront expédier des informations faute de personnel, les rapporteront eux-mêmes et les remettront à la fois verbalement et par écrit.

Quels que soient les renseignements transmis pendant l'exploration ou l'expédition, les chefs de détachement fourniront à leur retour un bulletin complémentaire des avis précédemment donnés, et pourront entrer dans plus de détail. Toutefois, ils s'abstiendront de ces longs rapports d'étude relatant l'ordre donné, la composition du détachement, les mesures prises, les incidents de marche, de station ou d'alimentation, la description du pays, etc., toutes choses qui fatiguent le lecteur et ne lui apprennent rien.

Malgré une opinion assez répandue, l'engagement n'interrompra point les transmissions; au contraire, leur fréquence s'accentuera avec l'intensité de la lutte. Les rapports sont généralement assez nombreux et assez complets durant les prodromes du combat. On a besoin d'ordres, d'instructions, de directives et on les sollicite en exposant la situation. Plus tard, des préoccupations graves, des soins multipliés, absorbent l'attention et font passer au second rang les comptes rendus.

C'est un grand mal à tous égards. Au début, le chef supérieur supplée jusqu'à un certain point le manque d'informations, en allant lui-même examiner l'état des choses; néanmoins, il ne peut être partout, et les renseignements le mettent au courant de tous les détails qu'il ne voit pas. Une fois la lutte activement engagée, le chef supérieur est tenu de moins bouger, afin de recevoir les demandes, les avis, et de parer à l'imprévu. C'est alors qu'on cesse souvent d'entretenir efficacement les relations, pourtant si nécessaires.

Pour empêcher les négligences, les retards, les oublis, des mesures seront toujours prises dès les préliminaires de la lutte, et on imposera à tous la périodicité des comptes rendus, seul moyen d'être bien informé.

Un ordre du général Jourdan à l'armée de Sambre-et-Meuse blâme le manque de rapports fréquents des généraux, et ajoute : « Le général en chef ordonne à tous les généraux de division de « lui adresser un rapport *toutes* les demi-heures, lorsqu'ils sont « en bataille en présence de l'ennemi. »

Cet exemple est à suivre, et la prescription impérative doit devenir une habitude. L'expérience parle très haut à ce sujet. Tous les ordres des commandants d'armée reviennent sans cesse sur cette même idée : avoir beaucoup d'informations, être fixé sur ce que fait l'ennemi. La correspondance de toutes les armées fourmille en recommandations des commandants en chef, des majors généraux, des chefs d'état-major, pour obtenir des renseignements ; c'est à la fois la preuve de leur nécessité et du manque d'habitude d'en fournir.

Un progrès sous ce rapport est obligé. La règle pour l'envoi des renseignements se formulera ainsi :

Service régulier.

En station : le matin avant le départ, le soir avant la nuit, et toutes les deux heures de la part des grand'gardes.

En marche : le matin avant le départ, le soir avant la nuit de la part du commandant de la colonne, et toutes les deux heures de la part des chefs de pointes.

Durant le combat : toutes les heures au moins et autant que possible toutes les demi-heures.

Envoi extraordinaire à chaque événement grave, à chaque changement de position, à chaque modification de situation.

Service irrégulier.

Les partis en mission, les raids, les groupes francs, les pointes d'officiers, s'efforceront de fournir une communication par 24 heures. Ils avertiront chaque fois qu'ils auront pris le contact de l'adversaire.

XCIII.

DIRECTION DES TRANSMISSIONS.

La forme, la fréquence et la périodicité des renseignements étant établies, il convient de préciser la direction à leur donner.

La transmission hiérarchique des informations est une question de convenance, de subordination et de rapidité dans la plupart des cas. C'est aussi un moyen de renseigner facilement tous les échelons du commandement, et par conséquent une garantie.

Il importe toutefois que la correspondance ne soit point altérée et ne s'attarde pas en route. A cet effet, « chaque chef doit « transmettre les rapports originaux qu'il reçoit et ne garder « par devers lui qu'une copie. » (Instruction du général russe Gourko en 1879.)

Les intermédiaires ne sont pas juges de ce qu'il faut transmettre. En leur concédant cette faculté, les renseignements se fondraient peu à peu dans la filière des différents degrés, et des faits peut-être intéressants pour le chef suprême ne lui parviendraient pas. Pour éviter cet inconvénient, on s'en tiendra à la règle absolue, sans aucune exception. La minute des bulletins d'information sera toujours transmise après en avoir conservé un double.

Les intermédiaires joindront à l'original leurs remarques, observations, appréciations. Il leur est loisible d'y ajouter des renseignements complémentaires s'ils en ont, et même d'émettre leur opinion sur la valeur des nouvelles envoyées. C'est un moyen d'éclairer l'autorité supérieure, sans affaiblir en rien la valeur de la rédaction primitive, sans dénaturer l'impression ressentie par l'explorateur qui a écrit le bulletin. Ici, les nuances ont fréquemment une importance, et rien ne doit les modifier.

On paraît craindre des retards dans la correspondance par suite de ces arrêts successifs. Il n'en est rien. Les bulletins apportés par des officiers ou des cavaliers sont confiés à d'autres pour continuer plus loin. Le temps de monter à cheval suffit pour copier une information de quelques lignes et y consigner une remarque. Il n'y aura point de retard, à la condition d'avoir à tous les degrés un service centralisateur des renseignements, où un officier sera toujours présent pour recevoir et expédier

les nouvelles. Tout s'enchaîne en exploration; le système doit être complet pour donner le maximum de résultats.

Ce que je demande est l'application d'une doctrine fort ancienne et fort sensée. « Toutes les dépêches, dit le général « Thiébault, doivent être portées à l'état-major, qui les transmet « au général ou en cas d'absence prend les mesures urgentes. » (*Manuel des Etats-Majors*, p. 33, 112 et 120.)

Certaines circonstances ou des instructions particulières motivent quelquefois un envoi de renseignements en dehors de la ligne hiérarchique, soit pour les faire arriver plus vite, soit à cause de leur nature confidentielle.

S'il ne s'agit que de rapidité, l'information est envoyée en double, d'abord directement et en même temps hiérarchiquement.

Les nouvelles confidentielles sont adressées par la cavalerie d'armée, par des raids, par des officiers du service d'état-major ou autres, chargés expressément d'une mission. Leurs dépêches peuvent contenir des faits d'une gravité exceptionnelle, des opinions, des indications, des propositions, ne devant être connues que du chef qui a donné la mission. La suscription de la dépêche indique le nom de la personne à laquelle elle est destinée, avec la mention « confidentielle ». Alors, les intermédiaires appelés à la faire passer ne sont admis, dans aucun cas, à en prendre connaissance.

Il importe de ne pas abuser de ce moyen réservé, car d'autres nécessités sont à satisfaire. Par exemple, les divisions de cavalerie d'armée qui relèvent du commandant en chef lui adressent directement leurs dépêches. Sur leur trajet, celles-ci rencontrent divers échelons de troupes qui réclament aussi de promptes informations. Les généraux, surtout les commandants de corps, doivent connaître les informations aussitôt que possible, pour prendre des précautions et même des mesures préparatoires. La *Revue militaire de l'Etranger*, n° 501, page 176, indique très bien ce grave intérêt : « Les nouvelles transmises par les divisions de « cavalerie exercent une influence parfois décisive sur les projets « du commandant en chef, et les commandants de corps sont dans « une certaine mesure les dépositaires, les confidents de ces pro- « jets; ils doivent les seconder de leur mieux, souvent de leur « propre initiative. Il faut donc les mettre en état de deviner, de « préparer même l'attitude qui va leur être dictée, et il ne suffit « pas pour cela de donner le droit aux généraux d'ouvrir au

« passage des dépêches adressées par la cavalerie au commandant « en chef ».

La solution de cette difficulté a été indiquée plus haut. Le bulletin renfermant un renseignement à faire connaître sur la route porte à l'extérieur le nom du commandant militaire le plus rapproché de l'expéditeur. Dans ce cas, le bulletin est direct, copie et dirigé à chaque échelon. Si au contraire l'enveloppe porte le nom du commandant en chef, on fera continuer la dépêche sans l'ouvrir. Cette règle est fort simple.

Il est facile également, en envoyant un bulletin confidentiel direct à une autorité militaire, d'y joindre un autre bulletin destiné aux commandants des différents échelons. On placera dans le second une partie des informations du premier, celles qui ont un caractère général, et de cette manière on concilierra les deux exigences, du secret envers le chef supérieur et de l'avertissement pour les intermédiaires.

Les renseignements vont d'ordinaire de l'extérieur au centre. Les nouvelles graves, telle que la présence rapprochée de l'ennemi en force, seront aussi transmises latéralement aux troupes voisines. Les explorateurs les enverront directement, s'ils en ont la possibilité, et les bulletins adressés à leurs chefs hiérarchiques mentionneront toujours les avis dirigés à droite et à gauche.

La transmission des ordres ou instructions s'opère selon les mêmes règles. En général, on n'en envoie pas aux détachements en mission, à cause de la difficulté de les rencontrer et du danger de faire tomber ces documents aux mains de l'adversaire.

Le même inconvénient existe pour les renseignements venant des explorateurs, quoique à un moindre degré. On obtiendrait de fortes garanties de sécurité dans ces communications en les rédigeant en chiffres. Une centaine de mots, lettres, chiffres et phrases, numérotés sur une simple feuille de papier, suffirait pour ces relations restreintes, et la clef changeant fréquemment, comme je l'ai expliqué au paragraphe XIV, la correspondance serait suffisamment secrète pour les besoins du moment.

L'expéditeur sait bien à qui son message est adressé, tout en ignorant souvent le lieu où se trouve le destinataire. L'embarras est grand pour le porteur, et on facilitera sa tâche par divers moyens, dont le principal est la situation du chef avec une certaine fixité de position.

La place du chef n'est point indifférente en tactique, comme on le croit communément. Il n'est pas libre de se tenir où il lui

plaît. Il est dominé par diverses exigences qu'il ne peut éluder; aussi le choix de sa position est parfois délicat.

En station, les commodités personnelles seront toujours sacrifiées au bien du service, qui réclame avant tout l'évidence du quartier général ou régimentaire. On l'installera invariablement sur la communication principale de la localité, sur une place, à un angle, dans un bâtiment public, etc., de telle sorte qu'il soit facile à indiquer et facile à trouver par sa position même. On y ajoutera tous les accessoires possibles pour le rendre bien reconnaissable : fanion le jour, lanternes la nuit; des indications au charbon en gros caractères sur les murs; des plantons ou factionnaires.

En route, le chef subordonné marche en tête de ses troupes et quitte très rarement sa place. S'il est forcé de le faire momentanément, il charge quelqu'un de recevoir les dépêches et de les ouvrir, car il ne saurait y avoir de lacune dans le fonctionnement du commandement.

Le chef supérieur se tient toujours au gros de l'avant-garde. J'ai motivé cette disposition, notamment dans la *Tactique de marche*, par la nécessité d'engager lui-même l'avant-garde, selon ses vues en cas de combat, et de ne pas être entraîné contre sa volonté par un de ses lieutenants. Une autre raison s'y ajoute : la transmission des ordres et informations. A l'avant-garde, le chef supérieur sera plus promptement averti, et ses décisions s'exécuteront à l'instant.

Sa situation au gros de la colonne entraînerait un retard dans l'arrivée des renseignements et un autre dans l'expédition des prescriptions. Il est plus rapide de porter un ordre au gros de la colonne, qui se rapproche, que de courir après l'avant-garde continuant de s'éloigner.

Ainsi, dans une colonne de division, le colonel du régiment d'avant-garde, le général de cette brigade et le général de division seront tous les trois en tête du gros de l'avant-garde. S'il s'agit d'une colonne de corps d'armée, le général de la brigade d'avant-garde, le général de la division de tête et le commandant du corps d'armée marcheront tous les trois en tête du gros de l'avant-garde. Il ne saurait y avoir de doute à cet égard.

En station ou en marche, on parvient encore assez facilement à rencontrer le chef. Il n'en est pas de même dans le combat, où l'unité de position ne saurait exister. Le chef a besoin d'aller voir de près certaines fractions ou positions, de causer avec ses

lieutenants, qui ne peuvent quitter leur troupe, et auxquels il veut donner des indications développées. Ce sont là des exigences du combat; on les restreindra le plus possible, en se souvenant que presque toujours le déplacement du chef engendre des inconvénients, et notamment des retards.

On se gardera de confondre l'agitation avec l'activité. Ces deux choses ne se ressemblent pas. Dans la lutte, l'activité intellectuelle est surtout nécessaire, et une trop grande mobilité physique est nuisible. On n'hésitera pas à se porter sur un point où l'on verra une chose utile, où l'on rassurera par sa présence, où la direction immédiate est instante; toutefois, on comprendra que si le chef s'occupe trop des détails, il perd le sentiment des grandes lignes, et que certaines questions secondaires prennent trop d'importance au détriment d'autres plus essentielles. En s'approchant trop, on est entraîné à se mêler de choses qu'il vaut mieux laisser aux sous-ordres; des changements deviennent fréquents; il y a deux directions, l'une qui prescrit, l'autre qui rectifie, et on ne saurait rien imaginer de plus funeste.

Le changement de position s'impose néanmoins. Le chef est tenu de se trouver toujours à proximité des troupes, d'embrasser du regard le terrain sur lequel elles luttent et celui occupé par l'ennemi, de suivre les péripéties du combat. Pour cela, il est obligé d'occuper successivement des points élevés d'où il puisse envisager toute l'étendue correspondante à l'unité qu'il dirige. Il importe que ce lieu soit d'un facile accès de tous côtés, près de grandes communications, de carrefours, de points parfaitement reconnaissables et dont la désignation puisse être faite clairement.

Si les positions successives sont forcées, on ne les multipliera pas sans nécessité sérieuse, et on atténuera les fâcheux effets de ces mutations par les mesures indiquées dans le règlement. Le dernier paragraphe de l'art. 134 porte qu'avant l'attaque « les « officiers généraux indiqueront le point sur lequel ils seront de « leur personne pour recevoir les rapports; s'ils changent de « place, *ils en avertissent toujours* et laissent un officier au lieu « qu'ils ont quitté pour indiquer la direction qu'ils ont prise. »

Cette disposition essentielle est une des moins bien observées. Durant le combat, pendant les grandes manœuvres, les officiers, les estafettes, errent de tous côtés, cherchant le chef, s'enquérant de lui près des uns et des autres. On les envoie à droite, puis à gauche; souvent, on ne peut leur donner aucune indica-

tion. Il faut voir l'embarras d'un cavalier ne sachant plus quel chemin prendre. Il va au hasard, et la dépêche finit par arriver après de longues heures, alors qu'elle n'a plus de but.

Les difficultés de trouver la personne cherchée sont extrêmes, et quiconque n'en a pas fait l'expérience peut seul en douter. C'est dans cette pensée que le général Verdy du Vernois écrivait : « Les généraux de cavalerie doivent éviter de changer de place « trop souvent, s'ils ne veulent s'exposer à ne pas recevoir les « divers avis qui leur sont envoyés. » (II, p. 61.)

La difficulté des transmissions montre combien est erronée la pensée de réunir sous un même commandement plusieurs divisions de cavalerie. Tous les renseignements aboutissant à ce chef supérieur et tous les ordres en émanant, les uns et les autres arriveraient beaucoup trop tard pour être utiles.

On a considéré seulement les généraux de cavalerie, mais la même argumentation s'applique aussi bien aux généraux d'infanterie. Ils sont obligés de s'absenter de leur poste pour aller conférer avec un collègue ou avec leur supérieur. Pendant ces pérégrinations nécessaires, les dépêches doivent être reçues et des mesures seront prises en conséquence.

L'une des meilleures consiste dans l'organisation des cavaliers d'escorte, détaillée au paragraphe VII. Ces agents, sans cesse employés à ce service, seraient en situation de le mieux faire.

La seconde et la plus essentielle est l'observation absolue du règlement. On indiquera à tous les inférieurs, comme aux supérieurs, le lieu où se tiendra le chef, avec quelque détail caractéristique en facilitant la rencontre. En cas de changement de place, il ne suffit pas de laisser quelqu'un pour enseigner la direction prise, il faut faire connaître la nouvelle position prise de la même manière que la première.

Dans l'annonce de la place occupée par une autorité, on évitera la personnalité et on désignera l'unité. On ne dira pas : Tel général est à tel endroit; mais : Le commandement de telle unité est en tel lieu. On conçoit facilement l'utilité de cette précaution. Le chef s'absente parfois pour revenir; sa personne est mobile, et cependant le siège de son commandement ne change pas. C'est là que les correspondances sont dirigées, et les estafettes ne courent pas à l'aventure.

XCIV.

TRANSMISSIONS TÉLÉGRAPHIQUES.

Les renseignements sont transmis par les moyens télégraphiques ou par des exprès.

Les communications par fil sont le mode le plus complet, quand on pourra en disposer. On utilisera, à cet effet, les lignes existantes, chaque fois que l'occasion s'en présentera. Cette possibilité est assez rare; on a cité des exemples empruntés à la guerre de la Sécession, et on a eu tort de généraliser un procédé dont l'application est forcément exceptionnelle, puisque la destruction des lignes est un des premiers actes de la guerre.

En admettant même la conservation de lignes ou de portions de lignes, il n'est pas facile de s'en servir, bien qu'on préconise le contraire. La plupart des armées donnent quelque instruction télégraphique à des sous-officiers et à des cavaliers. C'est du temps perdu, et on se prépare de sérieux mécomptes. Une grande pratique est indispensable pour les appropriations, réparations ou adaptations, et une habileté professionnelle permet seule de manier convenablement les appareils. Des hommes ayant quelques connaissances seront toujours insuffisants, et des gens spéciaux sont nécessaires. Voilà ce dont il faudrait être bien convaincu.

On a été plus loin. On a pensé à envoyer de fausses dépêches à l'ennemi, après avoir surpris un poste-station, sans qu'il ait eu le temps de donner avis du coup de main. On a parlé aussi d'introduire des dépêches dans un fil de ligne, en l'interrompant entre deux postes. Ces opérations ont été pratiquées, quelquefois avec succès, aux États-Unis, dans la guerre de la Sécession. Les belligérants parlaient la même langue et connaissaient bien le pays; ces deux conditions facilitaient la supercherie. Elle serait d'une application difficile, sinon impossible, en leur absence. Dans tous les cas, des cavaliers seraient absolument inhabiles à l'exercer, et il y faut une main très habituée.

Par ces divers motifs, la méthode uniquement praticable est d'attacher aux unités et aux détachements un ou plusieurs employés montés du service télégraphique, porteurs de petits appareils de transmission. L'expérience, la bonne volonté, la bra-

voure des sections télégraphiques, sont incontestables. On peut compter en toutes circonstances sur leur dévouement, et leur personnel vaudra toujours mieux que des cavaliers inexpérimentés.

Un détachement de quelque importance emmènera des télégraphistes. On en attachera même quelquefois à de très petits groupes, à des pointes d'officiers opérant dans des conditions particulières; mais le plus grand nombre des groupes francs ne pourra en posséder. Leur absence ne sera pas préjudiciable, puisqu'on aura fort rarement la possibilité d'utiliser leurs services. Il faut voir les choses telles qu'elles sont, et non comme on les souhaiterait.

L'emploi des lignes télégraphiques existantes présente un certain danger en pays hostile. Il n'est pas impossible de drainer une dépêche qui passe, en pratiquant une interruption dans le fil transmetteur et en y adaptant un récepteur. De la sorte, on peut à la rigueur surprendre quelque secret, si l'on s'est exprimé en langage ordinaire ou en signes usuels dans les télégrammes. On évite facilement ce détournement en écrivant cryptographiquement.

L'emploi des lignes existantes est très aléatoire. La création de nouvelles lignes est fort restreinte par le temps surtout.

Dans le combat, on parvient à établir la liaison télégraphique des principales unités, parce qu'on a pour soi la durée et de courtes distances. J'ai rappelé au paragraphe XXIV quelques exemples de la guerre américaine, les batailles de Fredericksburg et de Chancellorsville, l'investissement d'Atlanta, où le télégraphe par fil a été établi et a fonctionné sans interruption sous le feu. Au récent combat de Tell-el-Kebir, en Égypte, le 13 septembre 1882, le général en chef fut relié par un fil télégraphique aux deux généraux de division, et ce fil avait commencé de fonctionner quand les Égyptiens s'évanouirent.

On cite avec honneur, dans la campagne du Potomac, un télégraphiste appelé Rose, qui, muni d'un appareil léger et déroulant un fil en marchant, s'avança fort au delà de la ligne des tirailleurs, s'abrita derrière un arbre, et, pendant cinq heures, transmit aux siens des indications sur les mouvements de l'ennemi. Avec le téléphone et un fil très mince on pourrait refaire pareille chose.

Dans le service des avant-postes ou dans les investissements, le télégraphe léger ou le téléphone seront d'un emploi avantageux. Ils deviennent impraticables pour de grandes distances.

La pose de la ligne est impossible dans les conditions de rapidité et d'étendue que nécessite l'exploration par la cavalerie et même par l'infanterie.

On crée bien une ligne à la suite des quartiers généraux des grosses unités, telles que des corps d'armée, progressant en moyenne de 22 à 25 kilomètres par jour; mais on ne peut en construire à la suite de tous les groupes de cavalerie agissant rapidement et au loin, de divers côtés. Les réparations de ligne peuvent s'effectuer; les créations, non.

Quand bien même on parviendrait à les établir en hâte, elles seraient bientôt détruites par l'adversaire et surtout par les habitants, vu l'impossibilité de les protéger. Leur relèvement ne serait pas non plus praticable, puisqu'il faudrait une nouvelle opération, un nouveau détachement pour garantir les travailleurs. Les lignes seraient nécessairement perdues et le matériel s'épuiserait vite.

Il est toutefois avantageux de pousser les lignes télégraphiques en avant des corps d'armée, à la suite de la cavalerie d'avant-garde. Une grande voie facilite l'établissement et la surveillance. L'échelonnement des groupes de l'avant-garde assure une protection suffisante, et le relèvement s'opère naturellement par le mouvement en avant du gros de l'unité. On ne négligera jamais de poser chaque jour un fil unissant la cavalerie d'avant-garde à son corps d'armée, et on poussera la ligne sur la route principale aussi loin qu'il y aura des groupes de cavaliers. Elle sera pourvue de postes-stations, afin de servir de collecteur aux dépêches venant de droite et de gauche par d'autres moyens.

Le service d'exploration sera si rarement en mesure de se servir de télégraphes par fil, qu'on ne peut y compter. La télégraphie optique ou aérienne offre un moyen plus pratique et plus fréquent. Elle est particulièrement profitable dans les contrées ondulées et montagneuses.

Ses procédés sont nombreux et propres à seconder l'exploration, pourvu qu'ils soient simples, légers, commodes à pratiquer et faciles à comprendre. Les lunettes à foyer lumineux et les héliographes sont des moyens puissants, quoique s'adaptant mal aux exigences de l'exploration.

Les Anglais ont fait un grand usage des héliographes aux Indes et dans la guerre du Cap.

L'année dernière, les Russes se sont beaucoup servis de la télégraphie optique dans leurs opérations de l'Asie centrale : des héliographes le jour et des lampes à pétrole la nuit. Des déta-

chements de signaleurs accompagnaient les reconnaissances et ont été très utiles. On communiquait avec des instruments légers jusqu'à 25 kilomètres environ.

Les Autrichiens ont poussé fort loin l'organisation des signaleurs à pied et à cheval. Les premiers relient les corps d'armée et les divisions; les seconds unissent le dispositif de sécurité au gros de la colonne, y compris les reconnaissances éloignées. Un détachement fort de 2 officiers, 8 sous-officiers, 12 soldats et 8 mulets porteurs des appareils, peut desservir 2 stations. Une brigade détachée à 20 kilomètres de sa division a pu, par les signaux, adresser en 25 minutes une dépêche de 20 mots et en recevoir une réponse de 35 mots.

Sans nier la valeur de ce corps, il semble un peu compliqué pour l'exploration. 1 officier, 4 sous-officiers, 6 soldats et 4 mulets chargés, pour une seule station, forment un effectif bien considérable, et on ne peut en avoir beaucoup. Les bêtes de somme sont inadmissibles avec des groupes francs; c'est toujours le boulet au pied qui détruit toute mobilité.

On a proposé des moyens plus portatifs; par exemple, une perche quelconque, dressée par quatre amarres, au bout de laquelle on fixe un collier portant de petites poulies dans lesquelles passent des drisses courant le long des haubans, et faisant monter le jour des boules blanc-noir, et la nuit des feux.

On a indiqué de même une perche avec des pavillons de couleur pour le jour, des fanaux pour la nuit; système emprunté à la marine.

On a fait des expériences avec un disque en bois muni d'une large barre perpendiculaire sur un diamètre. Quand le disque est présenté horizontalement, l'observateur n'aperçoit que la barre; quand il est tenu verticalement, il apparaît comme un gros point. On obtient ainsi des traits et des points, comme dans le système Morse. Ce procédé est avantageux le jour et ne sert pas la nuit. Ce qui le distingue est sa légèreté et sa facilité de construction. Tout homme peut le confectionner.

On emploie aussi un ou plusieurs pavillons de jour et des lanternes de nuit. Leur apparition par un, par deux, par trois, sur une verticale ou sur une horizontale, permet de signaler les dix chiffres et de correspondre au moyen d'un vocabulaire connu.

Il existe un grand nombre de procédés de ce genre. Le télélogue est une des dernières inventions réalisées. Il est assez lourd à transporter et sa portée est restreinte.

Ces méthodes de télégraphie aérienne sont en général assez pratiques ; tous les cavaliers peuvent les appliquer ; le matériel se réduit à peu de chose et ne nécessite aucun animal de bât. Leur inconvénient est de n'avoir pas beaucoup de puissance. Il faut rapprocher les stations, ce qui est mauvais presque toujours. Leur distance est variable selon qu'on opère à vue simple ou avec des lunettes.

Les appareils de signaux sont installés sur des terrasses, des plates-formes de monument, des pitons, des hauteurs, à peu près partout où il est possible de les exhausser un peu, de manière à les mettre en évidence. Les relèvements du sol sont favorables aux stations de signaleurs ; toutefois, on en établit également dans les dépressions, au milieu des vallées.

Les stations aériennes sont fixes relativement ou mobiles.

Lorsqu'une unité progresse sur une route, on dispose une station à son lieu de départ, au point initial, par exemple, s'il est propice. La pointe d'avant-garde en établit successivement d'autres à mesure qu'elle avance, de telle sorte que chacune voie bien celle qui est immédiatement en arrière et en soit aperçue. Pendant tout le mouvement de la colonne, depuis la mise en route de l'avant-garde jusqu'à l'arrivée de l'arrière-garde au stationnement, on communiquera sur tout le développement, par les stations restant en position, jusqu'au moment où elles auront signalé l'arrivée de l'arrière-garde à leur hauteur.

On dispose également avec avantage des stations fixes aux grand'gardes, pour communiquer avec l'avant-garde ou le gros de la colonne en station. Leur service durera sans interruption jusqu'au moment où les avant-postes seront levés.

Parfois, on place des stations-relais entre les avant-postes et un détachement poussé loin au delà. Ce cas est plus rare, car les stations se trouvent presque sans protection vis-à-vis des partis ou des habitants. On est obligé de leur affecter une garde, et c'est une charge pour les troupes.

Pendant l'engagement, au contraire, on disposera toujours des postes de signaleurs, de manière à former un cordon, d'une aile à l'autre, près et en arrière de la ligne de combat, ce qui n'empêchera pas l'établissement d'une ligne télégraphique par fil. Dans le cas où cette dernière serait assez loin du front de combat, les positions des généraux se relieront par des signaleurs aux stations électriques.

Une application partielle de ce dispositif mixte, d'électricité et

d'optique, eut lieu dans la guerre de Sécession, à la bataille de Chancellorsville.

On se sert également de stations fixes pour unir entre elles les différentes fractions d'une grande unité divisée en plusieurs cantonnements, ou pour faire communiquer un cantonnement avec une station électrique voisine.

Des stations fixes servent aussi en marche à faire communiquer des colonnes entre elles. Quand les signaleurs sont postés dans des lieux bien apparents, et en situation de l'entrevoir, ils constituent une ligne avec laquelle des troupes séparées en mouvement se rattachent pour entrer en relation. Naturellement l'action de ses stations est assez limitée dans maintes occasions; elle peut, toutefois, avoir une influence fort utile.

Les stations mobiles ou intermittentes assurent plus commodément, dans la plupart des cas, les communications des colonnes entre elles pendant la durée de la marche. Les signaleurs, connaissant l'itinéraire des colonnes, surveillent sans cesse, à la vue et à la lunette, tous les lieux saillants pour y distinguer des signaux pouvant y apparaître. Eux-mêmes s'arrêtent en des endroits apparents et y exécutent les signaux destinés à appeler l'attention. Si l'on possède de bonnes cartes, on s'entend à l'avance et l'on fixe les points de chaque itinéraire où s'arrêteront les signaleurs pour essayer de communiquer.

Lorsque dans la zone de marche de chaque jour, il existe un ou plusieurs points d'où l'on embrasse un vaste horizon, on y dresse avec les ressources locales un mât élevé, au sommet duquel on fait flotter un morceau d'étoffe de couleur claire, ou, la nuit, un groupe de trois feux; au pied, on établit un poste de signaleurs, et il est dénommé *station-repère*, parce qu'il sert de repère pour les stations mobiles.

Quand on pousse l'exploration, on dispose, s'il y a lieu, une ou plusieurs stations-repères le plus en avant possible, de manière à indiquer aux groupes francs les points avec lesquels ils entreront en correspondance, s'ils en ont la possibilité. On n'agit pas dans ces circonstances d'une manière absolue; on s'efforce seulement de préparer tout, pour offrir un moyen de correspondance rapide, le cas échéant.

Pour en user fructueusement, il est indispensable d'organiser un moyen de correspondance sémaphorique simple, sans appareils, sans animaux de transport, sans personnel spécial, et praticable par des soldats inexpérimentés, au moyen de signaux

fabriqués avec les ressources locales. Une instruction préalable serait toujours nécessaire pour les officiers et les sous-officiers chargés de diriger la correspondance sémaphorique. Les signaux ne pourraient avoir de valeur sans un vocabulaire; mais on pourrait le réduire à une double feuille de calepin contenant 110 à 120 phrases, locutions, mots, syllabes, lettres ou chiffres, et en faire ainsi un objet facilement transportable.

XCV.

TRANSMISSIONS PAR SIGNAUX IMPROVISÉS.

La nécessité indique donc une simplification de la télégraphie optique pour les besoins de l'exploration. Du moment qu'il faut écarter les appareils compliqués, délicats ou lourds, on doit recourir aux signaux très simples, faciles à improviser partout et ayant une signification conventionnelle, tels qu'on les pratique chez les nations encore primitives.

Le général Jomini conseillait jadis « d'établir un système « complet de signaux pour annoncer la présence de l'ennemi. » Il n'a point précisé en quoi pouvait consister ce système, et son but résidait dans l'obtention d'un seul renseignement : l'approche de l'ennemi, sans indication de sa force, de sa distance, de sa direction.

On a fait autrefois un usage assez habituel de ce genre de signaux. Tous les peuples ont employé à cet effet des feux allumés, se révélant la nuit par leur éclat, et le jour par leur fumée.

Les armées modernes ont aussi employé divers signaux élémentaires, sans qu'on ait cherché à en faire une méthode. On constate seulement leur application.

Le général Belliard écrivait au général Walther, le 25 novembre 1805 : « En cas d'attaque en cantonnement, faire sonner les « cloches pour avertir, et ainsi de proche en proche pour tous « les cantonnements. *Organisez vos signaux*, et par ce moyen dans « un quart d'heure toutes les troupes peuvent être averties et se « préparer. »

La même dépêche renferme la prescription suivante : « Un feu la nuit, ou un coup de canon le jour, indiquera une attaque peu sérieuse de cavalerie ou d'infanterie. Deux feux ou deux coups de canon signifieront une attaque vive de l'une des deux armes.

Enfin, trois feux ou trois coups de canon annonceront une attaque des deux armes réunies. »

C'est un commencement de réglementation.

Le Service en campagne n'a pas même été aussi loin. Il s'est borné à édicter le principe. Le 3e paragraphe de l'article 109 est ainsi conçu : « Le commandant d'une reconnaissance annonce « sa retraite et la marche de l'ennemi par l'incendie de quelque « cabane, de quelque meule de paille, ou tout autre signal con- « venu d'avance. »

Il ne s'agit que d'un cas particulier. Il n'est pas question d'un système général s'appliquant aux relations des colonnes, aux cantonnements, aux avant-postes, etc. Les écrivains didactiques n'ont pas insisté non plus sur ce point, pourtant intéressant. Quelques-uns ont conseillé aux avant-postes de préparer des perches portant à leur extrémité une botte de paille dont l'inflammation instantanée annoncerait l'ennemi.

Durant le siège de Sébastopol, on employa des fusées, de la roche à feu, des feux de couleurs, pour guider les colonnes. On sonnait le *garde à vous*, puis *à droite* ou *à gauche*, suivant que l'attaque ennemie venait de gauche ou de droite, et tout le monde était averti. On possédait aussi trois espèces de fusées : à étoiles, en pluie ou à marrons, pour indiquer une attaque adverse venant de gauche, de droite ou du centre.

Ce mode était avantageux pour le cas spécial d'un siège. On n'en tirerait pas le même profit dans une guerre de mouvements, où bien des circonstances en paralyseraient l'effet.

La fumée et les feux ne sont pas toujours perceptibles par le brouillard et la pluie. Les fusées même ne sont pas visibles souvent, car un faible mouvement de terrain peut les masquer.

Ces signaux sont difficiles à observer, si l'on n'a pas exactement repéré le lieu où ils doivent se produire. C'est ce qui arrive sans cesse pour les groupes d'exploration. On connaît à peu près leur direction, mais non leur éloignement.

Les feux et la fumée produits comme signaux sont faciles à confondre avec d'autres foyers sans signification. En guerre, on voit souvent le soir apparaître des feux de divers côtés, et on n'en peut rien conclure.

Enfin, ces signaux imparfaits ont une signification très vague. Ils ne permettent pas de savoir si l'on voit seulement une patrouille ennemie, ou si l'on distingue un gros corps de troupes. Il

peut en résulter des alertes absolument inutiles et très fatigantes pour les soldats.

Les feux et la fumée ont un inconvénient pour les détachements en exploration. Ils révèlent leur présence alors qu'ils ont tant d'intérêt au secret. Ils ne peuvent s'en servir qu'en cas de déplacement.

Les signaux acoustiques, par le canon ou la dynamite, sont mal entendus dès que la distance est tant soit peu forte. Selon la direction du vent ou la disposition des mouvements de terrain, on se trompe très facilement sur la direction où s'est produit le signal.

On conclura de ces observations que ce genre de signaux est à peu près inapplicable pour les grandes distances. Ils ont une utilité considérable à faible éloignement, par exemple à 4 ou 5 kilomètres environ.

Il y aurait lieu de creuser cette question et de la réglementer après de nombreuses expériences. Plusieurs procédés pourraient être employés.

De grosses cartouches contenant des feux à couleurs changeantes sont un moyen de donner des signaux plus significatifs et plus perceptibles. L'inflammation simultanée ou successive de plusieurs feux fournirait des indications différentes, d'après lesquelles certaines combinaisons constitueraient un système sémaphorique.

Le jour, une colonne de fumée attirant l'attention, on communiquerait par une des méthodes de signaux, par pavillons, précédemment mentionnées.

Le nombre et le mouvement de cavaliers placés sur une hauteur et se découpant sur le ciel constituent encore un procédé d'avertissement.

Les groupes francs emploieront également les signaux graphiques et symboliques, dont j'ai parlé au paragraphe XIX. A mesure qu'ils avancent, il leur est facile de tracer au charbon, sur des murs ou clôtures, des numéros du vocabulaire, signifiant : Pas de nouvelles de l'ennemi ; Adversaire en force dans les environs ; Grosses masses en vue dans le lointain, etc., etc. Au lieu de numéros, on placera des flèches qui, par leur nombre, leur direction, leurs combinaisons, auront une signification. Ces indications placées en évidence à des carrefours, sur des maisons isolées, pourront ne pas être remarquées. Qu'importe ! Quelques unes seront lues et renseigneront.

Des entailles à des arbres bien en vue, des amas de cailloux

sur des branches, sur un mur, sur de grosses pierres, sont encore un langage compréhensible en observant certaines règles. Par exemple, un arbre abattu fraîchement et portant quelques entailles pourrait signifier : arrêt, ou avancer avec grandes précautions.

J'en ai dit assez pour montrer comment, dans une foule de circonstances, il est possible de transmettre des informations sans le secours des exprès à pied ou à cheval. Il est à souhaiter que l'armée ait sur ce point un corps de doctrines pratiques et de bons procédés.

On emploiera toujours les signaux improvisés; on s'efforcera de les multiplier, sachant, bien entendu, que leur application n'a rien de certain, que les résultats sont aléatoires, et que les signaux ne dispensent pas d'un autre moyen de correspondance. Toutefois, dans un grand nombre de cas, le signal sera un avertissement précieux complété ultérieurement par l'arrivée d'un cavalier. L'avantage sera d'avoir été renseigné plus rapidement, et cette considération importante ne saurait être négligée.

XCVI.

TRANSMISSIONS PAR DES OFFICIERS.

L'usage des signaux n'est qu'un moyen de gagner du temps pour avertir et se précautionner. On s'en servira le plus possible; toutefois, c'est un procédé incomplet. Les circonstances atmosphériques, la négligence des observateurs, les confusions possibles, les ruses de l'adversaire, peuvent ôter aux signaux toute leur efficacité et même les rendre dangereux. Dans aucun cas on ne s'en rapportera à eux seuls, et on emploiera simultanément les bulletins écrits envoyés par exprès.

Ces exprès sont parfois des officiers, souvent des sous-officiers ou des cavaliers, quelquefois des fantassins. Les officiers ou sous-officiers vont ordinairement à cheval, exceptionnellement en voiture, en chemin de fer, et en quelques rares circonstances à pied. Suivant le cas ou le mode, il convient de connaître la manière de s'y prendre.

D'après le général Thiébault : « Tout ordre important, et particulièrement tous les ordres de mouvement qui tiennent à des « opérations majeures, doivent être portés par des officiers d'état-

« major. De la remise d'ordres semblables dépendent des intérêts « trop puissants pour qu'ils puissent être confiés à des hommes « qui, par leur grade et par eux-mêmes, n'offrent pas une égale « garantie. » (Page 256.)

Les nouvelles importantes sont également confiées à des officiers. On n'abusera pas de ce moyen, qui consomme beaucoup d'officiers utiles ailleurs. Tout ne nécessite pas leur concours direct, et c'est une habitude vicieuse dans notre armée de croire qu'une dépêche ne peut arriver si elle n'est portée par un officier.

L'officier présente, sans doute, de notables avantages. Il est plus instruit, plus intelligent, mieux monté. Il n'est pas un simple porteur de dépêches; il connaît la situation; il a souvent vu les choses de ses yeux; il est en mesure d'ajouter au document écrit des explications verbales détaillées, et de répondre aux questions qui lui seraient faites sur différents sujets.

L'officier doit toujours être initié à la dépêche dont il est porteur, de manière à pouvoir en reproduire la substance si elle était perdue ou détruite. Notre règlement pose, croyons-nous, une restriction regrettable dans l'article 53. Il veut que « ces « missions ne soient données qu'à des officiers qui méritent toute « confiance, et qu'on puisse initier au contenu de leurs dépêches. » Il n'y a pas d'exception à faire sous ce rapport.

On a beaucoup exagéré les précautions à prendre pour éviter la perte et la destruction des dépêches. Il est difficile d'admettre leur perte, puisque la première chose à faire est de les fixer soigneusement dans l'intérieur du vêtement. La destruction advient quelquefois quand l'officier est traversé par la pluie, obligé de franchir un cours d'eau à la nage, etc. Elle peut provenir de la volonté du porteur, pour empêcher les missives de tomber aux mains de l'ennemi.

On a conseillé divers moyens, dramatiques même, pour anéantir une dépêche. On éviterait souvent de les employer, en prenant l'habitude de chiffrer les avis et surtout les ordres. Alors leur perte ou leur prise serait sans utilité pour l'adversaire.

La difficulté du transport d'une dépêche consiste surtout dans la direction à choisir, à suivre ou à modifier. Un officier se débrouillera mieux qu'un sous-officier ou un cavalier pour trouver son chemin, éviter le péril et mener à bonne fin sa mission; mais sa tâche n'en reste pas moins fort ardue souvent et toujours délicate.

On veut une forte vitesse et on proscrit les voies principales.

D'après le Service en campagne : « Un officier envoyé en mission « évite les villes et les villages, préfère aux grandes routes les « chemins de traverse, se repose le moins possible et seulement « dans les lieux écartés. » (Article 53.)

C'est plus facile à dire qu'à faire. On va rondement sur une grande route; mais il faut marcher lentement dans les petits chemins, et faire une grande attention pour ne pas se tromper.

La vitesse de l'officier se trouve encore diminuée par l'obligation de veiller attentivement à sa sécurité, menacée par les coureurs adverses, et plus encore par l'hostilité des populations. Elle est, enfin, amoindrie par la nécessité de régler son allure sur celle des cavaliers qui l'accompagnent.

Un officier accomplira rarement seul une mission de ce genre; il y aurait trop d'aléa pour la dépêche dont il est chargé. Selon notre règlement : « Un officier envoyé en mission dans un pays « occupé par des postes ennemis doit être accompagné par deux « cavaliers au moins, choisis parmi les hommes bien montés. » (Article 53.)

La plupart du temps deux cavaliers ne peuvent imposer, et il en faut presque toujours six ou huit. Des exemples nombreux montrent des officiers, insuffisamment accompagnés, ne parvenant pas, malgré plusieurs tentatives, à l'objectif cherché.

Bien des éventualités forcent à élever l'escorte à un peloton, à un escadron, à un régiment même, si l'on tient à ce que l'ordre ou le renseignement arrive malgré les hostilités et les partis. Il y a des cas que l'on comprend où il ne s'agit pas de lésiner; mais, en thèse générale, plus l'escorte s'accroît, moins l'officier ira vite.

Il n'est pas sans intérêt de connaître la vitesse de marche sur laquelle on peut moyennement compter, et l'expérience est le seul *criterium* à invoquer.

La vitesse d'officiers marchant seuls, en paix, avec des chevaux de choix et sur de bonnes routes connues, est très grande.

Le 5 mars de cette année, le sous-lieutenant de Lacombe, du 7e dragons, se rendit de Lunéville à Vitry-le-François en 17 heures, avec parcours de 159 kilomètres. La marche effective fut de 14 h. 30, ce qui donne une moyenne de 11 kilomètres à l'heure.

Peu de temps après, le même officier allait de Lunéville à Paris, franchissant 350 kilomètres en 72 heures. Il marcha de la manière suivante :

1/2 journée, de 2 heures du soir à 9 h. 30 du soir, et fit 76 kilomètres;

1 journée, de 5 heures du matin à 9 heures du soir, et fit 127 kilomètres;

1 journée, de 5 heures du matin à 10 h. 30 du soir, et fit 108 kilomètres;

1/2 journée, de 6 h. 15 du matin à 1 h. 30 du soir, et fit 39 kilomètres.

Il y eut trois grands repos de nuit, durant 7 à 8 heures chacun.

La vitesse a été variable. En pays accidenté, elle fut de 7 à 8 kilomètres à l'heure; en bon chemin, 10, 12 et même 16 kilomètres à l'heure. Il en résulta 48 h. 15 de marche, dont il faut retrancher à peu près 10 heures pour différents arrêts, et la vitesse générale moyenne ressort à 9 kilomètres à l'heure environ.

M. Duprat de Laroquette, chef de bataillon au 11e d'infanterie, parcourut, au mois d'avril 1882, sur un cheval lui appartenant, une distance de 128 kilomètres en 30 h. 45. Il franchit le premier jour 90 kilomètres, de 3 heures du matin à 5 h. 40 du soir. Total 14 h. 40, dont 10 h. 10 de marche effective; soit une vitesse moyenne de 9 kilomètres à l'heure. Il accorda 12 heures de repos, la nuit, à sa monture. Elle repartit à 6 heures du matin de Beaumont, et arriva d'une traite à Montauban, soit 38 kilomètres en 3 h. 45, ou une vitesse de 10 kilomètres à l'heure.

M. Solas, sous-lieutenant au 6e dragons, s'est rendu de Joigny à Troyes, le 30 avril 1882, et en est revenu, marchant de 3 h. 30 du matin à 5 h. 10 du soir, soit 13 h. 40. La distance étant de 171 kilomètres aller et retour, c'est une vitesse moyenne de 12k,500 à l'heure, repos compris.

Ces grands trajets, dont je pourrais mentionner d'autres exemples, témoignent de l'habileté comme de l'entrain de nos officiers, et donnent la mesure de ce qu'on peut attendre d'eux en guerre, bien que les circonstances soient fort dissemblables.

On ne confondra point, en effet, les vitesses du temps de paix avec celles de campagne ; celles-ci sont pratiques, les autres sont en quelque sorte théoriques.

Sur l'hippodrome de Varsovie, le général commandant la division de cavalerie russe réunit dernièrement onze de ses meilleurs officiers, et à leur tête il parcourut au galop, sans autre interruption que de changer cinq fois de chevaux, une distance de 255 verstes (262 kilomètres) en 11 heures.

Supposons 5 minutes pour chaque changement, il reste 10 h. 30.

Chaque cheval a fait le sixième de la course, ou 43k,670 et a marché 1 h. 56. La vitesse moyenne par kilomètre est de 2 minutes 25 secondes et demie, ce qui donne 25 kilomètres à l'heure.

Cette expérience intéressante appartient encore au domaine théorique; cependant, elle est bonne à connaître au point de vue des possibilités réalisables dans des conjonctures favorables.

Le raid exécuté par le général Warnet, commandant la 17e brigade de cavalerie, les 2 et 3 mai 1882, est bien autrement concluant, parce qu'il se rapproche davantage des conditions de la guerre. L'idée base de l'opération consistait à aller reconnaître si l'ennemi, venant de l'ouest, était ou non parvenu sur le Gers, et d'en rapporter la nouvelle le lendemain.

Le général partit de Montauban avec un peloton constitué du 11e dragons, fort de 2 officiers et 25 chevaux non choisis, laissant seulement 4 chevaux paraissant trop faibles.

On se mit en route à 4 heures du matin, et l'on parvint à Auch à 8 h. 35 du soir, après avoir franchi 90 kilomètres en 16 h. 35, dont 11 h. 23 de marche effective; d'où résulte une vitesse moyenne de 8 kilomètres environ.

Le lendemain, le peloton partit d'Auch à 4 heures du matin, fit un crochet et revint à Montauban à minuit 15, ayant parcouru 96 kilomètres en 20 h. 15, dont 15 heures de marche effective. C'est une vitesse moyenne de 6k,400 à l'heure.

L'opération, embrassant un parcours de 186 kilomètres, a demandé 44 h. 15. Elle a été accomplie avec des chevaux de troupe, et c'est ce qui la rend particulièrement intéressante.

Voyons à présent quelques faits de guerre.

Le 2 juillet 1866, la veille de la bataille de Sadowa, un des historiens de cette campagne écrit : « Il était à peine minuit, « que les ordres de détail étaient envoyés pour faire marcher « les trois armées le lendemain. Le quartier général du prince « royal était à 5 milles (37,650 mètres), celui du général Her- « warth à 3 milles (22,590 mètres) de Gitschin; néanmoins, dès « 4 heures du matin ils avaient l'ordre entre les mains, et vers « 7 heures tous les corps d'armée étaient en marche. » (Bord- « stædt, p. 108.)

La dépêche pour la deuxième armée avait franchi 37k,650 en 4 heures, soit une vitesse de 9k,400 à l'heure; celle destinée à l'armée de l'Elbe ne parcourut que 22k,590 dans le même temps, avec une vitesse de 5k,650 à l'heure.

Le 21 août 1870, à 5 h. 30 du soir, le lieutenant von Werthern, en reconnaissance, parvint sur les hauteurs nord-ouest de Savigny. Mettons 15 minutes d'observation. Qu'il soit revenu lui-même ou qu'il ait envoyé un bulletin par des cavaliers, les 18 kilomètres qui le séparaient de Tahure ont été parcourus en 75 minutes, soit 4 minutes par kilomètre. C'est possible, quoique bien rapide en pays inconnu et hostile.

Le rapport de la 6e division de cavalerie, envoyé de Tahure vers 7 heures du soir, ne fut au grand état-major général, à Clermont-en-Argonne, qu'à 5 h. 15 du matin ; soit 37 kilomètres en 10 heures à peu près, ou une vitesse moyenne de 3k,700 à l'heure.

Dans la première partie de la transmission, il faisait jour, et il existait une communication facile à trouver comme à suivre presque tout le temps : c'était la grande route de Suippe à Vouziers. La deuxième partie s'effectua de nuit, et le chemin n'était pas aussi clair à découvrir. Ces motifs expliquent la lenteur du trajet, qui pourtant semble excessive.

Les exemples précédemment cités ramènent à la vérité pratique. On parle volontiers d'allures rapides, de crever des chevaux. Ce cliché a bon air, mais n'a point de fréquentes applications. Il est possible de sacrifier quelquefois des chevaux en les actionnant sans merci. Ce système, passé en habitude, préjudicierait gravement à la cavalerie. Un service de renseignements bien organisé dans une armée engendre, par 24 heures, au moins 60 transmissions exigeant chacune 6 chevaux. C'est 360 chevaux employés et on ne peut se donner le luxe de les crever quotidiennement.

De petits trajets, de 25 à 30 kilomètres, permettent d'aller souvent très vite. Quand la nuit vient, quand le pays s'accidente, quand on sort des grandes voies, lorsque les escortes grossissent ou que la distance est très forte, la vitesse diminue dans une notable proportion.

Les exemples du temps de paix nous ont montré des vitesses de 12k,500, 11k,200, 10 kilomètres, 9 kilomètres, 8 kilomètres et 6k,500. Les exemples de guerre nous fournissent 9k,400, 5k,650, 3k,700.

Ces considérations amènent les conclusions ci-après :

Une dépêche envoyée par officier accompagné de quelques cavaliers bien montés arrivera à 20 kilomètres en 1 heure, à 40 kilomètres en 3 heures, à 60 kilomètres en 6 h. 1/2.

Si l'escorte est un peu forte, un peloton ordinaire, par exemple, ces durées doivent être augmentées d'un cinquième.

Si le mouvement s'effectue de nuit, il faut au moins doubler le temps.

C'est encore la même chose si l'on se jette de jour dans des chemins de traverse.

Enfin, si l'on prend la nuit les voies détournées, on emploiera beaucoup plus que le double du temps fixé plus haut.

Ces chiffres montrent que le plus court chemin n'est pas toujours la voie la plus expéditive. La rapidité n'est pas ordinairement proportionnelle à la distance, mais à la viabilité. Il est avantageux souvent de faire un détour, soit pour trouver des routes d'un parcours plus facile, soit pour éviter la rencontre des partis ennemis.

Dans la guerre de Bulgarie, une dépêche fut envoyée le 16 janvier 1878, par le général Skobeleff, d'Eski-Zaghra à destination de Tchirpan, à 35 kilomètres par la route directe. On la fit passer par Semenli et il en résulta un parcours de 105 kilomètres. (*La guerre d'Orient*, par UN TACTICIEN, 8e fasc., p. 466.)

Sans doute, il y avait des obstacles ou des dangers sur la plus courte distance, et il eût fallu marcher lentement. Avec la vitesse de 5 kilomètres à l'heure, on eût employé 7 heures pour 35 kilomètres, et avec la vitesse de 15 kilomètres à l'heure, la dépêche n'eût pas mis plus de temps à en parcourir 105. Il convient de ne pas recourir à des circuits inutiles, mais souvent leur développement équivaudra à une abréviation de durée.

Lorsqu'on manque de cavalerie, l'officier porteur d'une dépêche est transporté en voiture, et on place avec lui quelques fantassins d'escorte. Ce moyen assez lent et peu sûr s'emploie à défaut d'autres.

On envoie aussi en mission de ce genre un officier monté d'infanterie, et on le fait accompagner par un groupe de soldats en voiture, pour accélérer la transmission.

Lorsque le terrain est très difficile, en montagne ou dans les bois, quand les chemins sont étroits, à pentes très inclinées, ou bien lorsque la neige et la glace paralysent la vitesse des chevaux, on confie la dépêche à un officier à pied, escorté de fantassins. Elle arrivera fréquemment plus vite et plus sûrement que par des cavaliers. J'ai cité la transmission entre Tahure et Clermont, où l'allure ne dépassa pas $3^k,700$. Des piétons exercés eussent marché plus rapidement.

Il est avantageux quelquefois de donner à un officier de cavalerie une voiture bien attelée, dans laquelle il monte avec une escorte de fantassins et un cavalier, en attachant derrière les deux chevaux de selle. De cette manière, les montures fatiguent moins, et à un moment donné, l'officier ainsi que le cavalier, sautant à cheval, peuvent échapper rapidement à un parti ennemi.

Je rapporte ce procédé, parce qu'il est conseillé dans un ordre général de la IIe armée allemande, en 1870. Il comporte diverses objections, dont la principale est le sort réservé aux fantassins d'escorte, quand l'officier les aura abandonnés.

L'officier portant une dépêche s'ingénie de toutes les manières à remplir promptement sa mission. S'il atteint une ligne de relais, il en profite pour aller plus vite. Dans ce cas, chaque poste de relai fournit un cheval à l'officier et un cavalier pour l'accompagner.

L'officier peut aussi réquisitionner en route des montures pour son escorte ou pour lui-même. On ne comptera pas habituellement sur cette ressource, car il n'est pas présumable qu'il reste de bons chevaux dans la zone d'opérations. Du reste, un officier regardera toujours à deux fois avant d'échanger son bon cheval fatigué contre un animal de rencontre.

Nombre d'obstacles entravent la transmission des dépêches. La région traversée par les officiers qui les portent est ordinairement dangereuse, tant à cause des partis que des habitants hostiles. Les routes sont interceptées, les officiers égarés, pris, tués ou rejetés fort loin de leur direction ; les missives parviennent tard ou ne parviennent pas. Le raid sur plusieurs colonnes du général Gourko, à travers les Balkans, du 29 juillet au 1er août 1877, en offre des preuves manifestes. Les cosaques envoyés en estafettes n'arrivèrent pas; les officiers pas toujours ou pas assez tôt, et des erreurs graves se produisirent dans les mouvements qu'on cherchait à combiner pour l'attaque de Schipka.

J'ai mentionné ailleurs le fait d'un lieutenant allemand qui, accompagné de son ordonnance seulement, fut envoyé le 19 novembre 1870, de Chartres au corps d'armée von der Thann, à Coulmiers, pour lui annoncer l'arrivée de la division Wittich. L'officier marcha 25 heures avec le même cheval et parcourut 157 kilomètres.

Sans vouloir rabaisser en rien le mérite de l'officier, il a fallu un concours singulier de circonstances pour qu'il ait réussi. Toutes les probabilités étaient contre, et il y avait imprudence

notoire à expédier ainsi un officier presque seul, alors qu'il s'agissait d'une communication de première importance. D'ailleurs, puisque le cheval de son ordonnance a pu suivre, il eût été possible de trouver 8 à 10 autres chevaux capables de supporter le trajet. Un tel avis se trouvait fort aventuré, et son arrivée à destination ne saurait justifier la faute commise dans l'envoi.

Ce manque de prévoyance et de précautions s'est reproduit avec une fréquence extrême dans la plupart des guerres. L'histoire militaire signale à chaque instant les chefs se plaignant de l'inexécution des ordres expédiés, et les subordonnés alléguant ne point en avoir reçu.

On évitera de pareils mécomptes en pays ennemi en transmettant toujours par duplicata un renseignement ou un ordre. Selon que la contrée est moins sûre et le document plus important, on augmente le nombre des copies de la dépêche, et on expédie chacune d'elles par une direction particulière ou à des moments différents.

Un exemple assez remarquable en ce genre se produisit dans l'insurrection de Portugal au temps où nous l'occupions. La division Loison avait été détachée et se trouvait coupée du corps d'armée. « Un des aides de camp du général avait tenté plusieurs « fois de le rejoindre et n'avait pu passer; plusieurs officiers por- « tugais lui avaient été envoyés; les uns avaient rétrogradé, les « autres avaient péri; enfin, 25 copies du même ordre avaient été « expédiées par tous les moyens possibles, et tout annonçait « qu'aucune ne lui était parvenue..... Cependant il en reçut « une. » (Général THIÉBAULT, *Relation de l'expédition de Portugal*, p. 145 et 152.)

Par contre, le jour de Waterloo, le major général Soult envoya au maréchal de Grouchy, détaché, l'ordre de rejoindre le gros de l'armée. Six expéditions de la dépêche partirent. Aucune ne parvint à destination. On rapporte à ce sujet que Napoléon aurait dit : « Si j'avais eu Berthier pour major général, au lieu de six exprès, il en eût envoyé vingt et l'un d'eux serait arrivé au but. »

On objecte souvent à la multiplication des exemplaires d'une dépêche le manque de temps. Un peu d'insouciance ou de négligence est plutôt le véritable motif. Le caractère français n'est pas assez soigneux, pas assez précautionneux; il croit toujours avoir assez fait. Il n'aime pas assez le détail, et c'est un tort, puisqu'il peut en résulter de si graves mécomptes.

XCVII.

TRANSMISSIONS PAR DES SOUS-OFFICIERS OU DES GROUPES DE CAVALIERS.

La fréquence d'envoi des informations ou des ordres, et l'obligation de les expédier en plusieurs exemplaires, exigeraient une quantité d'officiers impossible à fournir sans de grands inconvénients. Malgré l'usage presque général, admis dans tous les traités, de conseiller toujours l'envoi d'officiers, on est bien obligé de se restreindre.

Le général Bronsart de Schellendorf semble être d'un avis différent. « Il me semble inutile de démontrer que des officiers « bien montés, accompagnés de cavaliers montés sur des che- « vaux de choix, sont seuls en état de faire parvenir à destination « une dépêche urgente. » (*Service d'Etat-Major*, t. II, p. 110.)

Ce n'est pas absolument exact. Les officiers sont nécessaires près de leur troupe, et il est mauvais de les en éloigner trop souvent. On les réservera pour les missions très importantes, et on ne les emploiera pas à porter des lettres, des rapports ou des avis.

On peut, dans beaucoup de cas, les remplacer par des sous-officiers accompagnés de quelques cavaliers. On craint qu'ils ne soient pas à hauteur de leur tâche. S'il en est ainsi, c'est qu'on les a mal dressés.

Un sous-officier pris à l'improviste et envoyé en course ne réussira peut-être pas, malgré toute sa bonne volonté. L'instruction, l'habitude, le savoir-faire, lui manqueront. Si, au contraire, on le préparait à ces missions, il les accomplirait fort bien.

Les difficultés, déjà grandes pour les officiers, le sont beaucoup plus pour les sous-officiers, qui ont moins d'instruction, moins d'initiative, moins d'aptitude, moins d'expérience. Aussi, en étudiant la question des transmissions, l'organisation des cavaliers d'escorte se pose tout naturellement et demande à être résolue.

Le transport des dépêches exige des sous-officiers exercés. Ils doivent être accoutumés à se reconnaître la nuit; à se diriger avec une carte, ou mieux avec un croquis, sur lequel on leur indique les points essentiels du parcours, les bifurcations, les lignes d'eau, les défilés, etc.

Cette instruction, assez limitée, peut être donnée à la plupart des sous-officiers. La pratique, surtout, les rendra habiles, et il faut s'en occuper sans cesse. Rien n'est plus facile, en temps de paix, que d'expédier, de jour ou de nuit, des sous-officiers sur divers points où ils se rencontreront ou trouveront un officier. Ces exercices sont très profitables, et on en recueillera un notable bénéfice en campagne.

Les sous-officiers des régiments de cavalerie acquerront assez promptement, pour la plupart, une aptitude suffisante pour opérer des transmissions simples d'un lieu à un autre. Toutefois, ils ne seront pas en situation de bien accomplir les transmissions compliquées, nécessitant des recherches de personnes ou d'endroits. Ce service réclame des sous-officiers spéciaux, s'y adonnant et en prenant une extrême habitude.

Les communications quotidiennes entre les diverses unités ou fractions sont de leur ressort, en station comme en marche. Sur le champ de bataille, ils sont les messagers rapides des ordres, des rapports, des avis, des demandes. Ils concourent pour une grande part au succès, en assurant des relations constantes entre tous les éléments.

Leur utilité fut entrevue autrefois, mais dans une limite fort restreinte. Le général Thiébault se contente de dire : « Les « ordonnances sont des sous-officiers ou caporaux d'infanterie et « des soldats de la cavalerie, qui font un service de 24 heures, « excepté chez les généraux et les états-majors, où on ne les « relève que tous les 8 ou 15 jours. Ils sont chargés de porter les « dépêches et paquets de service. » (*Manuel des Etats-Majors.*)

Il s'agit là, pour ainsi dire, d'un service de place, de cantonnement ou de bivouac à courte distance, et cependant on réclame déjà une certaine durée de présence de ces hommes, pour les habituer à ce travail fort simple.

Lorsqu'il s'agit d'aller au loin, de chercher des chemins, de trouver des personnes auxquelles des dépêches sont destinées, les cavaliers de régiments sont insuffisants. Ils ne connaissent ni les lieux, ni les formations des troupes, ni la place des chefs; ils perdent un temps énorme à questionner, à suivre de fausses directions, et le service est défectueux. Quand, après bien des peines, on en a dressé à peu près quelques-uns, on tâche de les conserver, et c'est une perte réelle pour les régiments, auxquels on enlève ainsi leurs meilleurs cavaliers, les plus intelligents, les mieux montés.

A tous les points de vue, il est indispensable d'organiser, pour le service des transmissions, des cavaliers spéciaux d'escorte en dehors des régiments, ainsi que je l'ai exposé dans mes études organiques.

On les recrutera facilement dans les régiments de cavalerie, puis parmi les forestiers, douaniers, agents-voyers, facteurs ruraux, voituriers, etc. On y admettra des volontaires de la zone frontière. La connaissance du pays, des mœurs, des coutumes, et surtout de la langue de la région limitrophe, est un élément de première importance dans le service de transmission.

On donnerait promptement à ces hommes de valeur le grade de brigadier, puis de sous-officier. On étendrait rapidement leur action à l'intérieur des unités aux rapports entre les grandes unités, et ils fourniraient vite d'excellents transmetteurs de dépêches à grande distance.

Cette organisation devrait être faite en temps de paix et comprise dans les plans de mobilisation. A défaut de cette mesure préparatoire, les commandants d'armée paraissent posséder les pouvoirs nécessaires pour l'effectuer dès la constitution des armées, en s'appuyant sur le règlement du service en campagne (chap. V), disant : « Au début de chaque campagne, les com-« mandants d'armée ou de corps d'armée déterminent la quantité « d'ordonnances à cheval que peuvent employer près d'eux les « généraux et les chefs d'état-major. »

D'après ce que je viens d'exposer, il existe deux moyens d'opérer les transmissions : par des sous-officiers de régiments de cavalerie et par les cavaliers d'escorte des généraux. Dans l'un et l'autre cas, la manière de procéder est la même.

L'idée ancienne, qui se manifeste à chaque instant chez les écrivains comme dans la pratique, consiste, pour la recherche des renseignements, à s'avancer, puis à rétrograder. Le résultat est de rester en liaison avec l'arrière par des postes intermédiaires, d'y envoyer des communications par un ou deux cavaliers isolés, c'est-à-dire à petite distance, et de rallier ces postes au retour. Cette conception, servant de type uniforme depuis 60 ans, a été exposée en 1824 dans l'ouvrage du commandant Lallemand (*Traité des opérations secondaires*, notamment tome Ier, chapitres VI et VII).

Le système des postes intermédiaires est dangereux à tous égards et maintes fois impraticable. Obligés de stationner à un endroit en vue, les postes risquent d'être enlevés. Le détachement

qui les a laissés est obligé de les envoyer chercher s'il change de direction volontairement; et quand il y est forcé par les événements, les intermédiaires, ne recevant pas d'avis, se trouvent séparés, abandonnés. On ne s'en servira donc pas, surtout pour les détachements d'exploration irrégulière.

La puissance des chevaux permettant de fournir de longues traites, il est préférable de renvoyer un tiers ou la moitié du détachement, faisant 80 ou 100 kilomètres pour porter un avis, plutôt que de laisser deux postes intermédiaires de 30 en 30 kilomètres, ce qui emploierait autant de cavaliers.

Les lignes de correspondances peuvent être surveillées quand elles sont fixes ou établies sur la direction suivie par une colonne. Sur des transversales, des postes qui se déplacent incessamment manquent de surveillance et de sécurité. Enfin, se fier à une ligne qui pourra ne pas exister est bien chanceux. Il est donc préférable de n'en pas avoir et de communiquer par des postes mobiles ou de petits détachements, allant d'une colonne à l'autre, sans aucun besoin de relai intermédiaire.

On facilite les relations des détachements et on diminue les distances à parcourir en procédant autrement. On fait occuper temporairement quelques points et on indique aux groupes francs les endroits où ils pourront communiquer certains jours durant une période déterminée. Ainsi on prescrira : Communication ouverte le 17 à M., de 10 heures matin à 3 heures soir, etc. Passé le délai fixé, les postes de réception se retirent sans nouvel ordre.

En marche, on a proposé de relier les colonnes parallèles par des postes de correspondances placés aux nœuds des routes tranversales; de les y faire stationner jusqu'à une heure déterminée, puis de les reporter sur une transversale plus avancée, et ainsi de suite. Cette combinaison, sans être impraticable, est sujette à une foule d'erreurs. Il semble préférable d'opérer des communications directes, sans intermédiaires, par des groupes de cavaliers se rendant d'une colonne à l'autre. La distance, n'étant jamais fort considérable, sera facilement franchie par les mêmes chevaux et avec une rapidité suffisante.

A part l'exception dont il sera traité dans le paragraphe suivant, les transmissions de toute espèce s'effectueront directement par des groupes de cavaliers, se rendant du détachement opérant isolément à la colonne ou au point de résidence de la personne à laquelle la dépêche est destinée, quelle que puisse être la distance.

Ce système est le seul applicable aux fractions chargées de l'exploration irrégulière, des destructions, des diversions ou des raids. La liaison entre eux et les colonnes est impossible, puisqu'ils ignorent par quels chemins ils opéreront leur retour.

L'obligation d'envoyer fréquemment des nouvelles exige des groupes de cavaliers transmetteurs de dépêches. Ils quitteront leur détachement et n'y reviendront pas tant que celui-ci restera en mission.

S'il s'agit d'une fraction ordinaire de troupes, on emploiera des cavaliers d'escorte, ou des cavaliers d'escadron, bien montés, dirigés par un sous-officier. Les groupes francs n'ont pas de choix à faire, car tous leurs chevaux sont susceptibles de fournir une grande course.

Les groupes de cavaliers transmetteurs se comportent à un moindre degré comme ceux dirigés par des officiers. Les conditions de vitesse sont sensiblement les mêmes.

Les sous-officiers étant moins aptes que les officiers à se servir de la carte, et à discerner la voie à suivre parmi les chemins d'une contrée, les fractions en exploration auront le soin de laisser sur leur passage des indices matériels permettant de se guider.

A mesure qu'ils s'éloigneront, ils chargeront les sous-officiers devant ultérieurement porter des renseignements, de jalonner la route par des signaux significatifs et faciles à reconnaître. Ils consisteront en piquets, tas de pierres, inscriptions au charbon de lettres ou de flèches sur des arbres, des clôtures ou des murs, des entailles sur des branches ou des troncs, etc.

Ces signaux seront placés aux carrefours, aux bifurcations, aux endroits où la direction peut être incertaine ou doit se modifier. Ces repères guideront les groupes de transmission, et surtout les rassureront en leur donnant de temps à autre la certitude de se trouver dans la bonne voie. Ce moyen très simple est bien supérieur à celui des postes ou cavaliers intermédiaires, absolument impraticable dans la plupart des cas.

Les pointes d'exploration régulières sont dans des conditions beaucoup meilleures à cause du peu d'étendue des distances. Leurs communications sont toujours adressées au directeur des pointes, éloigné de 5 à 8 kilomètres au plus. Sa marche étant réglée à l'avance, les heures auxquelles il doit se trouver en certains points marquants étant connues des chefs de pointes, il n'y a pas lieu de redouter de graves erreurs.

Les directeurs de pointes agissant de la même manière à l'égard de leur régiment en avant-garde sur la route principale, les transmissions rapides se trouvent assurées. Elles s'effectuent par le fait en trois sections : des avant-pointes aux chefs de pointes, des chefs de pointes aux directeurs des pointes, et de ceux-ci au commandant du régiment. Il existe en quelque sorte des lignes mobiles de relais, et la besogne ainsi divisée s'exécutera dans des conditions pratiques favorables.

Il n'est pas toujours facile, en arrivant à un carrefour, de savoir si le directeur des pointes est passé ou n'est pas encore arrivé, et on prendra quelques précautions à ce sujet.

Chaque directeur se fera précéder à un kilomètre par deux cavaliers et suivre par deux autres à la même distance. Il occupera ainsi un assez grand espace. Il s'arrangera aussi pour arriver à un des points fixés un peu avant l'heure indiquée, et n'en repartira que quelque temps après, de façon à y stationner 10 minutes ou un quart d'heure. En quittant un lieu, il fera tracer au charbon ou à la hachette, des signes convenus et bien apparents, indiquant son passage et la direction prise. Enfin, il pourra laisser, à l'endroit qu'il abandonne, 2 ou 3 cavaliers avec la prescription d'y séjourner encore 10 ou 15 minutes et de rejoindre rapidement. Toutes ces mesures faciliteront la réception des communications.

J'ai indiqué, en détail, tout le dispositif d'exploration régulière, au paragraphe XXXIV, et je n'ai plus à y revenir. Au point de vue du mode de transmissions, j'ajouterai seulement que certains régiments cosaques ont quelque chose d'analogue à ce que je propose. Ils s'entourent, en marche, d'un rectangle assez éloigné, formé par des groupes de 2 cavaliers espacés. C'est le réseau de sécurité. A une distance plus rapprochée, ils constituent, autour de la colonne, un second rectangle au moyen de cavaliers isolés, intermédiaires des communications entre le rectangle extérieur et la colonne.

Ce que j'ai dit des sous-officiers de cavalerie accompagnés de quelques cavaliers s'applique également à des sous-officiers d'infanterie escortés de quelques fantassins. Il y a bien des cas où il faut suppléer la cavalerie absente; il en est d'autres où il est plus avantageux de se servir de piétons que de cavaliers.

De bons marcheurs accomplissent de très grands trajets, 50 et même 60 kilomètres dans une journée. Si les conditions de terrain, de climature ou d'obscurité sont défavorables, les fantas-

sins arrivent aussi vite que les cavaliers, et en cas de fâcheuse rencontre, ils ont la faculté de se dissimuler plus facilement que les hommes montés.

L'avantage est surtout manifeste dans les avant-postes d'infanterie. Le général Thiébault ne semble pas de cet avis, car il a écrit : « Il est de la plus grande utilité d'avoir une ordonnance à « cheval dans chaque poste avancé. Ces ordonnances y seront « exclusivement employées à porter rapidement les nouvelles « pressées des commandants de postes. » (*Manuel des Etats-Majors.*)

Un seul cavalier, c'est bien peu, et quand il sera parti, comment fera-t-on ? J'ai montré, en traitant des avant-postes d'infanterie, qu'on arrive ordinairement à un aussi bon résultat avec des hommes à pied, parce que les distances ne sont pas grandes et que les avant-postes existent surtout la nuit. La présence des ordonnances à cheval est sans utilité pour le service, et elle nuit beaucoup à la cavalerie en disséminant un grand nombre de cavaliers. Ce système est donc à condamner.

Les relations entre des colonnes parallèles d'infanterie peuvent très bien être réalisées par des groupes de fantassins bons marcheurs. La différence de vitesse entre une grosse unité et des piétons alertes, aussi bien que la longueur des colonnes, permet à des groupes partant de l'une d'atteindre l'autre en un point quelconque, d'où la dépêche sera portée au chef par le service de transmissions de la colonne.

Une expérience de ce genre a été faite cette année, dans la 33e division. Elle marcha en quatre colonnes de régiment, et des communications furent échangées quatre fois pendant une étape de 30 kilomètres, au moyen des escouades franches. La pratique en a ainsi fait ressortir la possibilité.

Les groupes francs d'infanterie employés aux transmissions procèdent selon les règles tracées pour les groupes de cavalerie. Quelquefois on accroît la célérité des fantassins en leur donnant des voitures ou des mulets de réquisition. C'est un bon moyen quand les circonstances sont propices. Il procure une petite augmentation de vitesse, mais un grand accroissement de distance parcourue.

XCVIII.

TRANSMISSIONS PAR RELAIS.

La transmission rapide des renseignements ou ordres est une chose si essentielle, qu'on s'est évertué à trouver des moyens de l'accélérer. Un des meilleurs consiste dans des lignes de relais; alors le parcours est divisé en petits trajets, la direction est bien jalonnée et par ce fait est dotée d'une certaine sécurité, toutes conditions assurant une aussi grande vitesse que possible. Toutefois, on n'oubliera pas que ce service est ruineux pour les chevaux, et qu'il faut le réduire au strict nécessaire.

La conciliation de ces exigences inverses n'est pas toujours facile.

Le système des relais a été fort usité. Napoléon y tenait beaucoup, et les ordres à ce sujet sont très nombreux dans la correspondance de ses armées.

Berthier à Marmont, novembre 1805 : « Le général Marmont « aura soin de laisser dans sa marche de Steyer sur Leoben, de « cinq en cinq lieues, des petits postes de cavalerie, afin de pou- « voir correspondre facilement avec le quartier impérial. »

Au sujet de la poursuite de Kutusof, en 1805, Berthier écrit à Bernadotte : « Vous donnerez l'ordre au général Kellermann de « laisser de deux lieues en deux lieues, sur cette route, un maré- « chal des logis et 8 hommes, dont les chevaux serviront à relayer « les officiers porteurs de dépêches. »

Il est inutile de multiplier les citations de cette nature.

La distance entre les postes est variable selon les auteurs et les situations.

Pour les relations entre armées, on rencontre souvent la distance de quatre ou cinq lieues : 20 à 25 kilomètres. Pour les relations entre fractions de la même armée, le chiffre reproduit le plus fréquemment est deux lieues (8 kilomètres).

La *Tactique*, de Perizonius, indique trois quarts de mille (5,650 mètres) à un mille et demi (11,300 mètres), (T. Ier, p. 321.)

D'après l'instruction ministérielle du 17 février 1875 : « Les « postes sont placés de quatre à cinq kilomètres, distance qu'un « cheval peut parcourir au trot et même au galop. » (Page 153.)

Le colonel de Savoye mentionne cinq à dix kilomètres. (*Service en campagne annoté*, p. 72.)

Selon l'instruction ministérielle du 27 juin 1876 : « Les divers « éléments du service d'exploration sont reliés, pendant la sta- « tion, par des postes de correspondance distants l'un de l'autre « de 4 à 5 kilomètres. Ils peuvent également être employés pen- « dant la marche pour assurer une communication plus rapide « entre deux troupes suivant la même direction. » (Art. 10.)

L'instruction provisoire belge, sur le service en campagne, fixe la distance des postes de relai à 5 kilomètres environ. (Page 244.)

Le règlement autrichien dit que, pour une transmission rapide, les postes ne doivent pas être éloignés de plus d'un mille (7,530 mètres), et qu'un peloton peut occuper trois milles (22,590 mètres).

Le général Bronsart von Schellendorf donne quatre ou cinq kilomètres. (*Service d'État-Major*, t. II, p. 108.)

Le major von Widdern formule ainsi son opinion : « Au point « de vue de l'accélération de la transmission des dépêches, il est « avantageux que les stations de relai ne soient pas distantes « les unes des autres de plus d'un mille (7,530 mètres). » (*Manuel de la Conduite des troupes*, t. Ier, p. 273.)

Cette assertion est contestable. Un cheval parcourt 1 mille, au trot continu, en 30 minutes; il peut en franchir 2 (15,060 mètres) en 60 minutes. La vitesse est égale dans les deux cas. Elle est même supérieure dans le second, car il n'y a pas de perte de temps pour changer au relai. Le cheval sera sans doute plus fatigué en doublant la distance, mais cela n'a pas de relation avec la vitesse. Il n'y a donc aucune nécessité à ce point de vue de rapprocher autant les postes.

Cette observation s'applique *à fortiori* aux distances de 4 et 5 kilomètres. Elles ne sont pas en rapport avec la puissance du cheval. Elles engendrent l'établissement d'un grand nombre de très petits postes, et leur faiblesse les expose.

On ne descendra pas habituellement au-dessous de 8 kilomètres, et on fera bien dans beaucoup de circonstances de doubler cette distance.

La force des relais est en raison inverse de leur éloignement. Leur effectif est variable dans une assez forte proportion. La correspondance du général Belliard les qualifie tantôt de postes, tantôt de détachements.

Le général Belliard au général de Nansouty, le 25 février 1807, prescrit d'établir des postes de correspondance : à Deutsch-Eylau,

1 maréchal des logis, 1 brigadier et 8 hommes; puis entre Eylau et Osterode, 1 brigadier et 4 hommes.

Le général Belliard au général commandant les régiments polonais, le 2 mars 1807, ordonne l'établissement de 5 postes de correspondance d'Osterode à Graudenz, commandés par des officiers.

Dans ce cas, leur éloignement était assez considérable, et leur effectif atteignait 25 cavaliers ou un peloton.

L'instruction ministérielle du 17 février 1875 est bien plus modeste : « Les postes de relai sont de 3 cavaliers habituelle-« ment, et de 4 lorsqu'il faut assurer la correspondance avec « plus de deux postes. » (Page 135.)

C'est bien faible assurément. Un cavalier allant dans un sens, un second dans l'autre, il ne reste plus que le chef de poste, et il est impossible de veiller la nuit. En outre, 2, 3 ou 4 hommes seront facilement enlevés.

Le règlement autrichien prescrit 4 ou 6 cavaliers, plus le chef.

Le général Bronsart de Schellendorf conseille 1 sous-officier et 6 cavaliers, avec un officier pour surveiller une étendue de 20 kilomètres. (*Service d'Etat-Major*, t. II, p. 108.)

D'après le colonel de Savoye : « On place des postes de relai « sous le commandement d'un sous-officier ou d'un brigadier, et « forts de 3 à 9 cavaliers. Le premier tiers est toujours prêt à « monter à cheval, et une sentinelle observe la route ; le « deuxième tiers débride ; le troisième tiers peut même desseller « si la sécurité le permet. » (*Service en campagne annoté*, p. 72.)

La *Tactique* de Perizonius veut par poste 3 à 9 cavaliers, avec un brigadier ou un sous-officier. (Tome Ier, p. 321.)

Le major von Widdern dit d'abord qu'il faut se borner à des postes de 2 cavaliers seulement, si l'on ne dispose pas d'une cavalerie suffisamment nombreuse ; mais il reconnaît qu'il n'est pas rare de voir enlever un poste aussi faible. (*Manuel de la Conduite des troupes*, t. Ier, p. 69.)

Ensuite, il demande autant que possible 6 chevaux par poste. Pour une distance de 3 milles (22,590 mètres), il admet que le service régulier nécessite environ 24 chevaux ou un peloton. (T. Ier, p. 274.)

Le même auteur dit encore : « Dans des contrées très dange-« reuses et lorsque les ressources sont restreintes, on évite « d'établir des relais à courte distance ; on forme alors des « groupes d'un effectif plus considérable. » (*Idem.*)

L'instruction provisoire belge sur le service en campagne énonce qu'une ligne de relai comprend une succession de postes de cavaliers, variant de 4 à 8, et elle ajoute : « Un peloton de « cavaliers peut établir une ligne de relais de 20 à 40 kilomètres, « selon qu'elle présente plus ou moins de sécurité. » L'officier place et instruit les postes, il en surveille et contrôle le service. (Page 244.)

Il serait bien difficile à un officier de surveiller une étendue de 40 kilomètres.

D'après ces diverses opinions, la composition des postes qui reparaît le plus fréquemment est un sous-officier ou brigadier, avec 4, 6 ou 8 cavaliers, et ces effectifs sont fort discutables.

Les relais ont un service assez lourd. Ils sont obligés de communiquer entre eux, même quand il ne passe pas de dépêches, pour savoir s'il y a des cavaliers égarés ou pris, et si les postes voisins sont encore en position.

Il est ordinairement mauvais de faire marcher un seul cavalier. La nuit ou en pays ennemi, l'homme isolé manque de confiance. Si le cheval est déferré, s'abat, prend un effort de boulet ou est blessé, la dépêche est retardée ou compromise. Il est prudent de toujours doubler les estafettes.

En troisième lieu, un poste doit pouvoir expédier en même temps des exprès dans deux directions au moins, ce qui met 4 cavaliers en mouvement, et si en leur absence il survenait de nouvelles dépêches, 4 autres cavaliers partant, il ne resterait plus personne.

Ces diverses causes nécessitent donc des postes de relai assez forts et par conséquent assez espacés.

La sécurité n'est pas plus grande avec 4 cavaliers tous les 4 ou 5 kilomètres, qu'avec 8 cavaliers tous les 8 ou 10 kilomètres; au contraire. Moins les localités sont sûres, plus il importe de doubler, de tripler même les estafettes, et d'augmenter l'effectif des postes ainsi que la distance les séparant.

Le major von Widdern enseigne l'inverse : « Plus le pays « que l'on traverse est couvert, entrecoupé, plus les chemins « suivis sont sinueux, et plus les postes de relai doivent être « nombreux. Il faut même se borner à les composer de 2 ca- « valiers seulement, si l'on ne dispose pas d'une cavalerie suffi- « samment nombreuse. » (*Manuel de la Conduite des troupes*, t. Ier, p. 69.)

Cette doctrine est bien spécieuse. De semblables postes ne pré-

sentent aucune résistance, puisqu'un homme parti en estafette il n'en reste qu'un. Un poste de 12 hommes, faisant marcher 4 cavaliers avec 1 brigadier sur un trajet de 20 kilomètres, offrirait bien plus de sécurité pour lui-même et pour ceux qui seraient en route, que des postes de 2 ou 3 cavaliers stationnés tous les 5 kilomètres.

Les postes éloignés sont préférables en pays hostile. Ils imposent davantage aux habitants et les cavaliers plus nombreux sont moins exposés en route. La distance entre les postes variera de 12 à 25 kilomètres. Dans ce dernier cas, ils se composeront d'un peloton et quelquefois de deux. On procédait ainsi sous le premier Empire, et les Allemands ont opéré de la même manière en 1870, notamment pour communiquer avec les divisions de cavalerie éloignées.

Ce mode ne consomme pas plus de cavaliers. Dix postes de 5 cavaliers, établis de 5 en 5 kilomètres, donnent un total de 50 hommes. Deux postes de 25 cavaliers sur la même étendue reproduisent le même chiffre.

Je ne mentionne pas ici le détail de l'installation des postes, la manière de faire le service, les instructions à donner, les précautions à prendre. Ils sont en général présentés de la même manière dans tous les traités militaires, et je préfère insister sur des points moins connus.

La vitesse à obtenir des relais est imparfaitement précisée et en général on l'évalue trop largement.

Suivant le colonel de Savoye : « L'allure ordinaire, trot et pas « alternés, est de 10 kilomètres à l'heure l'allure accélérée, trot « continuel, est de 15 kilomètres à l'heure ; l'allure rapide, au « galop, est de 20 kilomètres à l'heure. » (Page 73.)

Le règlement autrichien indique : 1 mille (7,530 mètres) à l'heure, moitié trot, moitié pas ; et 2 milles (15,060 mètres) à l'heure, toujours au trot.

La *Tactique* de Perizonius porte 1 mille (7,530 mètres), moitié trot, moitié pas, en 45 minutes, soit 10 kilomètres à l'heure, et 1 mille toujours au trot en 30 minutes, ou 15 kilomètres. L'allure rapide est le plus vite possible. (Tome Ier, p. 322.)

Le général Bronsart von Schellendorf donne des indications semblables. (*Service d'Etat-Major*, tome II, p. 109.)

D'après l'instruction ministérielle du 17 février 1875, la vitesse ordinaire, moitié pas, moitié trot, est de 10 kilomètres à l'heure ; la vitesse accélérée, toujours au trot, est de 15 kilo-

mètres à l'heure; la vitesse urgente, au galop soutenu, est de 20 kilomètres à l'heure.

Tous ces documents se ressemblent et paraissent avoir été copiés les uns sur les autres. Les vitesses indiquées appartiennent à la théorie, ou plutôt elles concernent des circonstances qui ne se présentent généralement pas en campagne.

Quand on circule sur une bonne route, sans obstacles, sans souci, sans hésitation, de pareilles allures sont tout à fait admissibles. Elles cessent d'être pratiques en guerre, lorsque la nuit, les difficultés du chemin, les préoccupations variées, contrarient la rapidité du mouvement. Dans ce dernier cas, une forte réduction est à prévoir pour éviter les mécomptes, et il sera sage de ramener la vitesse ordinaire à 8 kilomètres, la vitesse accélérée à 11 kilomètres, et la vitesse urgente à 15 kilomètres à l'heure.

Napoléon ne demandait pas tant. Une dépêche adressée au prince Eugène le 19 juillet 1812 porte : « Ayez soin de bien « placer des postes de correspondance, afin que votre corres- « pondance soit bien rapide et que vous puissiez me transmettre « vos rapports à raison de 2 lieues par heure » (8 kilomètres environ).

La campagne de 1870 fournit quelques faits pratiques de nature à élucider cette question. J'en signalerai un seulement.

La brigade de cavalerie von Schmidt parvint à La Motte-Beuvron le 7 décembre à 10 heures du soir. Le rapport fut établi et envoyé au commandant en chef à Orléans, par des relais laissés en arrière durant la marche en avant. Il arriva à destination le 8 à 3 h. 10 du matin. (*Manuel de la Conduite des troupes*, t. III, p. 184.)

Le parcours de 35 kilomètres s'effectua en 4 h. 40 min.; c'est une vitesse de 8 minutes le kilomètre, ou 7^{k},500 à l'heure.

Le 8 à 10 heures du matin, la même brigade expédia de Salbris un avis à Orléans par les relais, et le commandant en chef le reçut à 4 h. 45 min. du soir. Il avait fallu 6 h. 30 pour le trajet de 54 kilomètres, soit une vitesse de 7 minutes 12 secondes le kilomètre, ou 8^{k},300 à l'heure.

Le 8 vers minuit, un nouveau rapport envoyé de Vierzon est acheminé par les relais. Il gagna Orléans le 9 au matin, ayant franchi 78 kilomètres. L'heure d'arrivée est vague. Les estafettes ont dû marcher à la vitesse des premières, à 8 minutes le kilomètre, ce qui fixe l'arrivée à 10 h. 24 du matin.

Dans ces trois cas la vitesse obtenue est précisément celle indiquée dans la dépêche précitée de Napoléon. C'est celle que j'ai proposée comme allure ordinaire, et fixée à 8 kilomètres à l'heure.

Les estafettes prussiennes marchaient sur une route nationale, de grande largeur par conséquent, et presque en ligne droite sur tout ce parcours. La rapidité eût été sans doute plus grande sans la rigueur de la température. Il y eut donc dans ces transmissions des avantages et des inconvénients, qui se reproduiront ailleurs sous d'autres formes. Par suite, on peut conclure qu'avec des relais on ne doit pas compter sur une vitesse excédant généralement 8 à 10 kilomètres à l'heure.

Les postes de relai n'ont pas seulement pour but de transmettre des dépêches. Ils sont aussi chargés de fournir des montures aux officiers ou sous-officiers porteurs de missives, de les escorter et de les guider en route.

A défaut de cavalerie, on constitue des relais d'infanterie avec de bons marcheurs. On dispose les postes à 5 ou 6 kilomètres les uns des autres, afin que le trajet s'accomplisse en une heure. Dans ce cas, chaque poste comprend une demi-escouade franche de 8 hommes, et on les fait toujours marcher deux par deux.

Il est souvent plus profitable d'espacer les postes d'infanterie à 11 ou 12 kilomètres, trajet parcourable en deux heures. On y place une escouade franche entière, et 4 hommes réunis portent la correspondance.

On peut encore éloigner davantage les postes, en les constituant avec une demi-section franche. Alors on fait marcher 8 hommes à la fois, avec un caporal ou un sous-officier.

L'intervalle et la force des postes se règlent sur les dangers qu'offre le pays.

Lorsque les postes d'infanterie sont assez distants les uns des autres, on augmente la rapidité des transmissions en attribuant à chacun au moins deux voitures légères de réquisition, bien attelées, pouvant marcher au trot et porter plusieurs hommes. Dans ces conditions, la transmission des dépêches est à peu près aussi rapide que par des cavaliers, et on ménage la cavalerie en évitant de la disséminer.

XCIX.

DISPOSITION ET MODIFICATION DES LIGNES DE RELAI.

La disposition première des lignes de relai et leur modification successive n'ont pas encore été réglées. Tous les auteurs, tous les règlements répètent à l'envi que chaque fraction, en station, en marche, dans le combat, aux avant-postes, en exploration, en opération indépendante, doit se tenir en communication avec l'armée, le corps d'armée, la division ou l'unité dont elle dépend. C'est un désidératum général.

On a tenté quelques essais d'application, mais aucune instruction n'a encore exposé comment on pouvait réaliser, facilement, sûrement, ces communications. Personne n'a enseigné la méthode à suivre. Cette question demande à être sérieusement étudiée sous ses différents aspects : dispositions des lignes fixes de relais en station et en marche ; disposition des lignes mobiles et des lignes multiples.

L'installation des lignes de relais fixes, en station, ne comporte pas d'autres recommandations que celles indiquées précédemment. On les dispose, dès l'arrivée en station, soit en conservant la ligne de marche pour communiquer avec l'arrière, soit en en créant de latérales vers les corps voisins. L'indication des communications par relais à établir est faite par le chef supérieur, de manière à relier les unités sous ses ordres.

Le réseau des relais d'union sera constitué économiquement. La même ligne desservira divers centres d'autorité, et on n'en créera pas inutilement.

Pour les relations latérales, chaque centre de groupement pourvoit à la moitié de la distance séparative. Les avant-postes n'ont pas d'unions transversales. Leurs communications s'effectuent toujours d'avant en arrière, soit par des cavaliers, soit plus ordinairement par des fantassins.

En marche, toute grande unité dispose des relais sur la route principale constituant son axe de mouvement. Cette ligne relie la tête de la pointe d'avant-garde à la queue de l'arrière-garde de la colonne. Elle se prolonge habituellement plus loin pour assurer une communication constante avec le point de départ journalier, avec des troupes plus en arrière, ou avec un quartier général supérieur.

Les divers échelons de cavalerie sont eux-mêmes des postes de relai. On en établit d'intermédiaires, si les distances sont considérables. Le long d'une colonne d'infanterie, les cavaliers d'escorte placés près des généraux assurent les transmissions par relais. Enfin, des postes de cavalerie sont chargés de desservir la ligne en arrière de la colonne.

Il est nécessaire de bien préciser à qui incombe le soin d'organiser les communications, puisque deux systèmes sont en présence.

Le général Verdy du Vernois a écrit : « Les petites fractions « sont subordonnées aux grandes, mais c'est à celles-ci qu'il « appartient de faire prendre les dispositions nécessaires pour « l'établissement et le maintien des communications, et pour la « transmission de tous les renseignements. » (II, p. 223.)

L'instruction ministérielle du 27 juin 1876 reproduit cette assertion : « Le service de correspondance entre deux lignes doit « être fait, autant que possible, par la ligne la moins avancée. « Mais toutes les fois qu'une troupe se porte inopinément en « avant, elle assure elle-même ce service, en jalonnant par des « postes la route qu'elle parcourt. » (Art. 10.)

La seconde partie est judicieuse; la première paraît erronée, et il n'est pas difficile de le démontrer.

Assurer la correspondance entre deux éléments par la fraction d'arrière, c'est-à-dire par la plus forte, donne au chef supérieur la responsabilité et motive la critique ou la plainte des subordonnés, s'il survient quelque erreur. Une telle situation est fâcheuse au point de vue de la discipline.

Celui qui est en avant connaît le terrain, la route et les emplacements à affecter aux relais. Ayant apprécié la situation du pays, il est en mesure de statuer sur l'effectif à donner aux postes et l'intervalle à ménager entre eux. Celui qui est en arrière est moins au courant de ces détails, et pour les régler, il devrait faire une reconnaissance qui serait une superfétation.

On conclura que le groupe le plus avancé sera toujours chargé de sa liaison avec le lieu ou la fraction en arrière. Cette règle ne comporte pas d'exception.

L'instruction ministérielle du 17 février 1875 semble de cet avis, dans les passages ci-après : « Dès qu'on a marché une cer- « taine quantité, on laisse un poste de correspondance qui prend « le n° 1; puis après, un autre qualifié n° 2, et ainsi de suite. » (Page 135.)

« D'une manière générale, le service se fait ainsi. Les cavaliers « désignés marchent à la queue du groupe, qu'ils doivent relier « à celui qui est en arrière. » (Page 153.)

Telle est, en effet, la méthode à généraliser. Le bon sens et la nécessité sont d'accord pour l'imposer. Celui qui marche, ou est en avant, a plus besoin d'être sûr de sa correspondance que celui qui stationne, ou est en arrière. Si le premier fournit les postes et les rallie, il sait toujours quand il est ou non en relation. Si le second se charge de cette besogne, la garantie est beaucoup moins grande. Le corps d'avant peut changer de direction, et les relais devenir inutiles. Le corps d'arrière peut recevoir une mission latérale, rappeler ses relais, et la fraction avancée se trouve privée des communications sur lesquelles elle comptait.

L'économie des cavaliers dans la constitution du réseau des relais exige l'utilisation soigneuse de tout ce qui existe déjà, avant de créer autre chose.

Une ligne de relais existera toujours par corps d'armée, sur son axe principal de mouvement. Une armée possédera ainsi trois, quatre ou cinq lignes parallèles, s'étendant depuis les explorateurs réguliers jusqu'aux lieux de stationnement des corps d'armée. Ces points reliés chaque jour latéralement, une communication incessante par relais subsistera en station ou en marche, non seulement dans chaque corps d'armée, mais entre les corps d'armée et avec le commandant en chef.

Comme il est difficile et dangereux de modifier fréquemment les lignes de relais, il vaut mieux opérer les transmissions par mouvements carrés, et ne pas rechercher les abréviations chimériques. Sur des chemins obliques on ne correspondrait pas plus vite et la sécurité serait moindre.

Durant une journée de marche, la liaison latérale s'effectue d'abord par les gîtes d'étape qu'on vient de quitter. Au milieu d'une étape, on installera parfois une seconde ligne transversale permettant de supprimer la première. Vers la fin de l'étape, la liaison latérale s'obtient entre les nouveaux cantonnements occupés. Ces trois positions de la ligne transversale de relais sont très suffisantes, et la seconde est rarement nécessaire. Elles relient les lignes parallèles de mouvement de corps d'armée et constituent un réseau simple, d'un établissement facile, mettant en communication tous les quartiers généraux principaux de l'armée. Il est installé sur de bonnes routes, protégé par la

marche en avant des troupes, et il offre de grandes conditions de vitesse avec peu de chances d'erreur.

Les divisions de cavalerie d'armée maintiennent elles-mêmes leurs relations avec le grand quartier général, par des postes de correspondance, mais non pas directement.

Le général Verdy du Vernois veut qu'elles se rattachent au premier grand poste de l'armée. (II, p. 70.)

Le général von Schmidt semble indiquer la relation directe (II, p. 106), mais c'est sans doute une erreur de rédaction.

Il serait abusif de disposer une nouvelle et longue ligne, quand on a la faculté de se rattacher à moindre distance à une ligne déjà existante.

La correspondance par relais ne s'effectue pas toujours de la même manière, je l'ai déjà laissé pressentir. Dans le service régulier, les lignes se trouvent assez bien protégées par les troupes en avant, sur les flancs ou en arrière; alors les postes peuvent être plus faibles et placés aux distances les plus favorables à la rapidité.

Les détachements isolés régiment : brigade ou division de cavalerie, par exemple, sont dans des conditions très différentes. La sécurité manque surtout en arrière d'eux. Ils mettent très peu de relais, leur donnent un effectif considérable, un peloton environ, et font porter les dépêches par des groupes de 4 ou 5 cavaliers, et même davantage.

Les fractions avancées ont des fortunes diverses; elles changent de direction, rétrogradent quelquefois, et dans ces occurrences une ligne de plusieurs relais serait peu maniable. On se borne alors à un poste intermédiaire, stationnant si le corps d'arrière est au repos, et marchant lorsque celui-ci se met en mouvement. C'est une escale mobile fort utile, accroissant la vitesse sans causer les soucis d'une ligne.

Le général von Schmidt donne un exemple de ce genre pour une brigade de cavalerie éclairant son corps d'armée à deux journées et demie de marche, 7 milles 1/2 (56^{k},500). « La bri-
« gade établira un relai mobile composé d'un officier et de
« 30 chevaux, qui la suivra à 3 milles 3/4 (28^{k},250), et sera
« chargé d'assurer la correspondance et les communications
« entre la brigade et l'avant-garde du corps d'armée. »

Il est possible d'installer des escales de ce genre pour l'exploration irrégulière. On poussera en avant du front de marche de l'armée, derrière les groupes francs, quelques postes

de relais allant occuper des points saillants, connus des explorateurs, et ceux-ci dirigeront leurs informations vers ces relais, qui feront continuer les dépêches jusqu'à destination.

En procédant de la sorte, on n'a plus à se préoccuper que d'un petit nombre de postes, et non d'une série.

C'est ainsi qu'il convient d'agir presque toujours. Le Service en campagne renferme à ce sujet une prescription peu pratique, en disant : « Dans les reconnaissances ou découvertes, on place « des postes ou des ordonnances échelonnés, afin de transmettre « promptement les nouvelles aux grand'gardes, qui les font « parvenir au camp. »

L'instruction ministérielle du 17 février 1875 reproduit à peu près en termes identiques la même recommandation.

Quand la reconnaissance s'éloigne peu, la précaution est superflue; si elle avance beaucoup en pays hostile, c'est dangereux pour les relais; enfin, lorsqu'elle ne revient pas par le même chemin, les postes intermédiaires sont compromis. Leur rappel peut devenir impossible, et, en tout cas, il cause de la fatigue ou une perte de temps.

L'instruction allemande dit plus justement : « Les officiers en « reconnaissance ne doivent pas trop se préoccuper de leurs « communications; ils peuvent au besoin envoyer leurs rapports « par des chemins détournés. »

J'ai déjà montré l'immense difficulté de réaliser cette combinaison avec quelque célérité et quelque certitude. Le retour de la reconnaissance est souvent le seul moyen de rapporter des renseignements.

Dans quelques cas, un poste intermédiaire produira un bon effet, mais ordinairement les détachements en exploration irrégulière ne peuvent pas communiquer de la sorte, et encore moins par une ligne de relais.

D'un autre côté, si chaque fraction voulait se donner le luxe d'une ligne de ce genre, il faudrait fatiguer une quantité énorme de cavaliers, qui ne serviraient guère.

L'unité de méthode satisfera aux nécessités, en évitant le travail stérile. On s'efforcera d'imiter ce qui se produit dans le service des postes et télégraphes, en rattachant des rameaux mobiles de correspondance à quelques grandes lignes de relais, d'une certaine durée.

Il a été recommandé précédemment d'avoir toujours des relais sur l'axe de mouvement de chaque corps d'armée. Cette ligne

peut être prolongée parfois assez loin au delà des avant-postes. La zone de marche d'une armée est ainsi jalonnée par 3 ou 4 lignes de correspondance parallèles, vers lesquelles se rabattront les porteurs de nouvelles.

Ces relais, toujours placés sur une grande voie et aux points de soudure des routes transversales, seront faciles à trouver, quand même les groupes francs ne connaîtraient pas leurs emplacements.

Grâce à ce système de rattachement ou mixte, on peut transmettre quelquefois un ordre à un détachement isolé. L'officier ou le sous-officier qui en est porteur se sert des montures des relais, et au dernier poste il part avec des chevaux frais pour gagner d'une traite la fraction qui lui est désignée.

Le système de gagner au plus vite une ligne collectrice des dépêches sera souvent d'un grand profit pour la facilité des relations avec les explorateurs, et pour la rapidité de transmission de leurs informations.

On a presque toujours négligé d'organiser des relais pendant le combat, où ils sont pourtant aussi efficaces que faciles à constituer.

On dispose une ligne principale, s'étendant en arrière du dispositif de combat de l'une à l'autre aile. Elle est formée d'un poste de cavaliers, par division d'infanterie engagée, ce qui fixe leur intervalle moyen à 3 ou 4 kilomètres. Leur nombre sera peu considérable, et la vitesse assez grande.

On les place de préférence sur des chemins praticables, à peu près parallèles à la ligne de combat, et abrités s'il se peut par quelques légers mouvements de terrain. Cette considération s'efface devant la nécessité de rapprocher le plus possible les relais du dispositif des troupes.

Ils ne seront pas à plus de 4 kilomètres en arrière de la ligne des tirailleurs.

La ligne de correspondance à cheval présente ainsi une certaine analogie, et parfois une coïncidence avec la ligne télégraphique par fil. Elle supplée aux interruptions de celle-ci. Les deux sont nécessaires.

Chaque quartier général divisionnaire a auprès de lui un poste de relai communiquant avec celui que la division entretient sur la ligne principale. Il en est de même des quartiers généraux de corps d'armée et du quartier général en chef.

Les divisions de cavalerie d'armée et les grandes réserves se

rattachent également à la grande ligne, par un poste près d'elles, en relation avec le plus rapproché de la ligne principale.

De la sorte, les communications sont assurées entre toutes les grosses fractions de l'armée, à la condition bien simple que chaque autorité notifie sans retard ses déplacements au poste de la ligne principale auquel il se rattache.

La ligne principale est à la fois fixe et mobile. Elle suit les éventualités du combat, et change de position de temps à autre. Un officier à cheval est chargé de sa surveillance dans chaque corps d'armée.

Il installe ses deux postes dès que la lutte s'engage, et les raccorde avec ceux des corps d'armée, à droite et à gauche. Il les porte en avant ou en arrière, selon les occurrences, pour les tenir toujours à proximité des troupes. Afin d'éviter les interruptions, il place un poste supplémentaire avant d'en supprimer un autre, et n'enlève celui-ci qu'après avoir averti les deux voisins de la modification.

L'officier est accompagné de sous-officiers, brigadiers ou cavaliers. Sa mission unique est le maintien de sa portion de ligne, 6 à 8 kilomètres, en liaison avec les voisines, et il est en mesure de l'accomplir sans difficulté. Il ne faut pas croire que les changements de position des postes soient très fréquents. L'expérience de différentes batailles montre qu'une modification est à peine nécessaire toutes les heures.

Les relais de combat ne sont pas destinés ordinairement à porter des dépêches. On n'aurait pas assez de garanties avec des mutations fréquentes de cavaliers. Les ordres et avis resteront confiés à des officiers ou sous-officiers, qui les remettront eux-mêmes aux destinataires. Ces agents de transmission suivront la ligne de relais, soit en changeant de chevaux dans les postes, soit en conservant les leurs, et ils seront guidés de poste en poste par un cavalier de la ligne. Leur trajet s'augmentera un peu, sans doute ; mais comme ils le franchiront sans hésitation, sans erreur de direction, ils arriveront plus vite à destination.

Une ligne principale sur laquelle s'embranchent des ordonnées quasi perpendiculaires est plus avantageuse qu'un rayonnement de lignes partant du chef pour aboutir à ses principaux subordonnés. Le premier établissement des lignes divergentes est satisfaisant durant un certain temps. Bientôt on est contraint de les déplacer, et on tombe inévitablement dans la confusion ou l'erreur. Des applications de ce genre n'ont jamais réussi.

Le système des rayonnements a, en outre, le grave inconvénient d'employer beaucoup plus de cavaliers.

Les généraux de division sont reliés à leurs généraux de brigade par des cavaliers d'escorte, et il est fort important d'avoir des hommes aussi choisis que bien montés pour ce service. Ils se préoccuperont constamment de reconnaître les directions, pour que les messages parviennent rapidement.

Chaque régiment assure sa communication avec le général de brigade, au moyen de cavaliers pour la cavalerie, et pour l'infanterie, de marcheurs ou même de coureurs, chose possible, puisque les distances n'excèdent guère 1,200 mètres.

La direction du service de liaison du régiment à la brigade appartient au lieutenant-colonel ou au commandant en second du régiment. Il veille sans cesse au maintien des communications avec la brigade et avec les fractions détachées du régiment. Il prend toutes mesures de détail pour que les transmissions s'effectuent sans retard et avec certitude, par des estafettes simples, doubles ou multiples, composées d'hommes absolument fiables. Au besoin, il place des relais et les fait contrôler, relever ou rallier.

L'établissement des communications repose ainsi sur quelques règles fort simples, mais auxquelles il ne faut pas déroger.

Dès le début de l'engagement, chaque unité inférieure se relie à l'unité supérieure dont elle dépend.

Chaque unité subordonnée confie la surveillance de ses communications à un officier ou sous-officier s'en occupant exclusivement.

A chaque changement de situation, on modifie la ligne de correspondance d'une unité à l'autre, et surtout on la fait reconnaître immédiatement par ceux qui sont préposés aux transmissions.

Une active surveillance doit être exercée par les chefs d'état-major et les chefs centralisateurs des renseignements.

On se pénétrera bien de cette idée qu'envoyer des renseignements sans se préoccuper d'assurer leur direction ou leur rapidité, est une demi-mesure ne pouvant aboutir qu'à un maigre résultat.

Les transmissions sont le complément indispensable de l'exploration, le moyen d'action le plus efficace pour le commandement, tant pour être informé que pour prescrire. Tous les modes seront employés pour atteindre ce but d'une si considérable importance.

On multipliera les moyens et les précautions, on exaltera la surveillance et les soins. Mais les efforts demeureront inefficaces sans une bonne méthode les reliant et les faisant concourir à l'œuvre commune.

Paris 21. V. 90.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES PARAGRAPHES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND

		Pages.
XLIX.	Service irrégulier. — Ses obligations	1
L.	Force des groupes irréguliers	8
LI.	Constitution des groupes francs pour le service irrégulier	15
LII.	Absence de solidarité dans le service irrégulier. — Liberté d'allures. — Détermination des missions. — Zone d'action	24
LIII.	Éloignement des groupes francs. — Durée des missions	34
LIV.	Instructions. — Conduite à tenir	47
LV.	Recherche du contact. — Marche. — Combat. — Retraite	52
LVI.	Conservation du contact en station, en marche, en poursuite ou en retraite	63
LVII.	Dispositif d'exploration irrégulière	74
LVIII.	Insinuation dans le réseau adverse	81
LIX.	Empêcher l'ennemi de voir et l'induire en erreur	84
LX.	Refoulement	88
LXI.	Ruptures des réseaux	91
LXII.	Moyens de s'opposer aux ruptures de réseaux	109
LXIII.	Appui défensif de la cavalerie par l'infanterie	114
LXIV.	Appui offensif de la cavalerie par l'infanterie	125
LXV.	Opérations de destruction	137
LXVI.	Effectif et composition des troupes de raid	147
LXVII.	Allure et étendue des raids de marche	158
LXVIII.	Préparation et conduite du raid	168
LXIX.	Combats et destructions en raid	180
LXX.	Opposition aux raids	190
LXXI.	Exécution de l'exploration pendant le combat	196
LXXII.	Exécution de l'exploration en marche	206
LXXIII.	Exemples d'exploration en marche	214
LXXIV.	Stationnement de la cavalerie en exploration	219
LXXV.	Modes de protection de la cavalerie en station	231
LXXVI.	Les avant-postes de cavalerie doivent être retranchés	239
LXXVII.	Exemples de positions d'avant-postes	247
LXXVIII.	Organes fixes des avant-postes	251
LXXIX.	Fractionnement et force des postes	260
LXXX.	Étendue, éloignement, effectif du réseau	266
LXXXI.	Placement des avant-postes	278
LXXXII.	Service fixe des avant-postes	289
LXXXIII.	Service mobile des avant-postes	295

Pages.

[illegible] Lorsque commence l'exploration en masse ..... [illegible]
[illegible] Rôle des avant-gardes et de l'attaque ..... [illegible]
[illegible] Exploration par l'infanterie seule : composition des groupes isolés ..... [illegible]
[illegible] Manière de procéder des groupes isolés de l'infanterie ..... [illegible]
[illegible] Action offensive et défensive des groupes isolés ..... [illegible]
[illegible] Bande d'infanterie ..... [illegible]
XL. Infanterie transportée ..... [illegible]
XLI. Forme des transmissions ..... [illegible]
XLII. Fréquence des transmissions ..... [illegible]
XLIII. Direction des transmissions ..... [illegible]
XLIV. Transmissions télégraphiques ..... [illegible]
XLV. Transmissions par signaux improvisés ..... [illegible]
XLVI. Transmissions par les officiers ..... [illegible]
XLVII. Transmissions par les sous-officiers et les groupes de cavaliers ..... [illegible]
XLVIII. Transmissions par ballons ..... [illegible]
XLIX. Dissimulation et modification des signes de rallie ..... [illegible]

Paris. — Imprimerie L. Baudoin et Cᵉ, rue Christine, 2.

[illegible]

[illegible] 118.

You can read well in [illegible] a/4 a.d. 317.

[illegible]

Commander of unit shd be with the main body of the A.G. not with the main body of the column where information will reach him too late. p.27. (cf Vol I p.33.) p.383.

Mounted men as messengers attached to outposts - no good. p. 410.